


600008660Q







HISTOIRE

DES

ARIÉGEOIS

(COMTÉ DE FOIX, VICOMTÉ DE COUSERANS, etc.)

DE L'ESPRIT

ET DE LA FORCE INTELLECTUELLE ET MORALE

DANS L'ARIÈGE ET LES PYRÉNÉES CENTRALES

PAR

M. H. DUCLOS

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

AVEC EAUX-FORTES DE CHAUVET



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

HISTOIRE

DES ARIÉGEOIS

(COMTÉ DE FOIX ET VICOMTÉ DE COUSERANS)

*

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cent exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

prit et de la force intellectuelle chez une portion spéciale de la famille française, doivent piquer la curiosité des étrangers, des gens du Nord, auxquels on désire faire connaître une partie déterminée de la province. Pour les habitants de l'Ariège, il n'est pas douteux que notre travail, qui est une *Histoire des Ariégeois*, ne les intéresse à un vif degré, du moins comme projet et comme intention.

Les feuilles du département contenaient récemment une lettre exprimant un programme, avec le désir de voir se fonder, dans l'Ariège, ce qui existe dans la plupart des départements de France : nous voulons dire une société départementale des Sciences, Beaux-Arts et Belles-Lettres. Le programme était formulé de la manière suivante :

« Aux pieds de nos pics neigeux et quasi-inconnus, au sein de cette nature presque vierge et si tourmentée par les torrents qui nous mettent à nu les innombrables filons de nos richesses minérales, devant les ruines imposantes de nos antiques châteaux et les splendeurs de nos plaines, comment ne se trouverait-il pas des hommes mus par le sublime désir d'étudier en détail tous les secrets de la généreuse Nature? Approfondir la formation lente et graduelle de nos montagnes, la marche de nos cours d'eaux et de leurs débordements, étudier les causes de nos désastreuses inondations et en indiquer les remèdes, reconstituer notre histoire à l'aide des monuments qui sont encore debout, et qui n'attendent que des plumes autorisées pour les faire revivre à nos yeux, donner les conseils dictés par les progrès scientifiques aussi bien au berger de nos immenses pâtu-

rages qu'à l'agriculteur de la plaine, décrire en termes émus nos paysages grandioses, n'est-ce pas là un champ assez vaste pour réunir tous les cœurs généreux et capables de nous instruire ? » (Lettre datée de Foix, le 6 février 1881, signée *Simplex*). Notre livre est un humble et isolé commencement de réponse à ce noble appel.

Si le chiffre, si la quantité n'est que l'unité répétée plusieurs fois ou une assemblage d'unités, la connaissance complète, adéquate de la France, ne se conçoit que par l'étude approfondie de chacune des portions dont la France est composée. L'*Histoire des Ariégeois* est un de ces labeurs fragmentaires, qui peut-être pourront aider, dans une mesure infinitésimale sans doute, à la reconstruction du tout national. Bien plus, l'histoire des races humaines étant encore à faire, n'y a-t-il point à rechercher, où en sont quelques races des montagnes méridionales, peu connues dans le Nord ? J'essayerai, en étudiant surtout les personnes, de saisir la marche de la civilisation. N'y a-t-il point, au cœur de l'Ariège, une race perfectible ? Je le demanderai à ses bardes, à son régime guerrier, au rôle de la force et du droit dans ses annales ; je le demanderai à sa fertilité du côté des moralistes, des savants, des hommes politiques. Il faut donc chercher chez une petite nationalité restreinte, placée à la fois non loin de la Méditerranée et de l'Océan, quelle a été sa part dans l'éducation de l'humanité, de quelle façon elle s'est reflétée à travers les âges.

Comment n'être pas saisi de la passion d'investigation et de recherches historiques, qui s'est emparée de tous, en tout endroit, en tout lieu ? Les savants sont

partout à l'œuvre. « C'est un des fruits les plus étranges du mouvement nouveau, écrit un observateur, que cette ardeur générale à ne rien laisser se perdre de ce que le cerveau humain a créé. Au pied de l'Etna, dans les déserts de la Mongolie, en Islande, en Sibérie, les voyageurs, les femmes, les missionnaires sont en campagne. On s'étonne de retrouver la nymphe Calypso en Sibérie, Roméo et Juliette en Australie, l'Amour et Psyché en Islande, près du mont Hécla. Les chansons populaires et les légendes composent des milliers de volumes, et deviennent les archives de la grande famille humaine qui se recompose. »

Pour le moment, notre objet n'est point de suivre, dans nos pages, et par une étude synthétique et comparative, ce qu'on pourrait trouver, chez les Ariégois, de vestiges des chansons, poèmes, doctrines politiques et religieuses, traditions, légendes, qui sont en circulation sur la face entière du globe. Nous sommes circonscrit dans une race et dans une province spéciale; et c'est cette province, cette race, qu'il s'agit d'étudier.

Puisque une idée ne se perd jamais, puisque les doctrines rayonnent, se transvasent, et voyagent de latitude en latitude, assurément l'Ariège devrait offrir d'abondants reflets des idées universelles, et provoquer problèmes, étonnements, découvertes, en coïncidences intellectuelles, dignes de captiver les savants et les penseurs. Là cependant ne sera pas dirigée la curiosité. L'Ariège a besoin d'être étudiée, en elle-même, et pour elle-même. Ses rochers, ses glaciers, ses origines, son passé, son présent, son industrie, l'échelle de ses développements, sa pauvreté, ses richesses, ses systèmes,

ses superstitions, ses aptitudes militaires, ses hommes, ses servitudes, sa liberté, ses idées, ses enthousiasmes, sa politique, ses fanatismes, ses douleurs, ses prospérités, ses passions, ses espérances : voilà le thème immense, complexe et palpitant, qui doit attirer avant tout.

Quelqu'un écrivant sur les causes de notre ignorance antique en géographie, en donnait pour raison qu'on en a banni (de la géographie) l'*homme*, l'individu, *celui* qui habite la terre. — Qu'ai-je à faire, ajoutait notre censeur, du nom d'une rivière, d'un monarque, ou d'une ville? Montrez-moi celui qui cultive, qui commande; dites-moi les idiomes, les usages, les idées, l'*homme*, enfin. — Aussi dans ce travail, nous nous sommes principalement attaché à rechercher, bien plutôt que les choses, quels hommes il y a eu dans le Midi. Apprendre aux Provençaux et aux Lorrains, que sous le rapport de l'histoire il y a eu un Clovis et un Dagobert, rois de France, n'est pas suffisant. C'est une omission énorme de ne pas leur apprendre qu'il y a eu une Lotharingie, et aussi une cour de Toulouse, qui attirèrent le regard de l'Europe entière. C'est une omission grave d'ignorer, qu'aux âges féodaux brilla une race de comtes de Foix, avec lesquels le sort de la civilisation générale compta un moment, à une certaine heure du treizième siècle, à l'heure, par exemple, de la lutte albigeoise, recoin de l'histoire de France très inconnu, de l'aveu de M. Guizot, et qu'un de nos savants compatriotes, M. Nap. Peyrat, remet en lumière.

La difficulté pour nous sera d'atteindre toutes les unités, de ne passer sous silence aucun nom, de ne négliger la constatation d'aucune valeur individuelle. Si la

pensée, dans laquelle ce travail est conçu, ne permettait guère de laisser de marge aux synthèses et aux moralités explicites, elle n'autorise pas davantage les exclusions systématiques ni les négligences envers les mérites réels. Notre entreprise est celle d'un fils qui se livre à une enquête, pour ne laisser pas perdre le souvenir des bonnes et belles actions de ses pères.

L'impartialité tolérante, la justice unie à la bienveillance devaient être sa loi première, afin de n'exclure aucun nom, aucune personnalité, sous prétexte d'antipathie innée, de diversité de parti, ou de divergence d'opinions. Quoi de meilleur à se proposer, que la règle de procédé, retracée par un grave écrivain de la Belgique : « L'histoire n'est pas, dit-il, un plaidoyer en faveur de tel ou tel parti, de telle ou telle cité, de telle ou telle nation, mais un monument éternel en faveur de l'éternelle vérité. » (*De la Commune en Flandre*, Jacques d'Artevelde, par le baron de Gerlache. — *Bulletin de l'Académie*, février 1856). — Pour notre compte, nous ne nous sommes laissé arrêter ni par les différences de religion, ni par les diversités des camps politiques. N'aurions-nous pas manqué à notre devoir essentiel d'impartialité, surtout dans une œuvre qui devait donner large hospitalité aux inventaires, aux catalogues, et aux statistiques? S'il n'est jamais permis à l'historien d'entreprendre l'histoire de son pays pour y exalter et y célébrer ce qui en fait la honte, il ne serait pas moins coupable, comme dit justement un autre écrivain du Nord, M. Kervyn de Lettenhove, d'en répudier les gloires, et de ne pas interroger sa conscience, avant de louer les uns, avant de blâmer les

autres. Si donc quelques noms avaient été omis, oubliés par nous, nous en aurions du regret, et nous réparerions au plus tôt un silence que, malgré d'infinies recherches, nous n'aurions su éviter.

Peut-être l'histoire et les contemporains ont-ils été, à certains égards, oublieux envers l'Ariège et le pays de Foix. Nous essayerons de prendre un peu le rôle de cette femme de Mégare, qui déposa à son foyer les cendres de Phocion, en leur disant : « C'est moi qui veillerai sur vous jusqu'à ce que les Athéniens soient revenus à la raison. »

Ne disons pas *peut-être*. Il est flagrant que le pays de l'Ariège est une terre complètement *inconnue*. Un généreux écrivain, qui eût pu être le Macaulay des races ibéro-ariégeoises, M. Adolphe Garrigou, jetait le cri d'alarme, ou plutôt son soupir patriotique, il y a déjà quarante ans. Il avait sur le cœur de restituer au public français « la connaissance des événements particuliers aux populations ignorées de ce cul-de-sac des Pyrénées, » et il se répandait en nobles accents, sur la nécessité de faire cesser ces ténèbres injurieuses.

Après lui, un autre écrivain méridional vient de reprendre la même note, au sujet de la vieille Aquitaine, tout en revendiquant l'héritage des anciennes hérésies. « Qui connaît, dit-il, le comte Ramon-Roger de Foix, le Roland cathare ? et ses deux fils, Roger-Bernard, dit le Grand, et Loup, le vaillant et le pieux ? Ces trois guerriers ont pourtant reçu, sans fléchir, sur le tranchant de leur épée, le choc de cent croisades, exterminé un million de barbares. Guilhem de Nogaret est célèbre; mais qui connaît Gui de Cap de Porc, le grand légiste,

l'avocat chevaleresque de la patrie romane devant les conciles, et Bernard Delicios, le dernier orateur, consolateur de l'infortune albigeoise ? Et Nicetas et Gaucelis, et Guilhabert de Castres, et Ramon de Peyrela, et Pierre-Roger de Mirepoix, et Bertrand de la Baccalaria ? et les deux asiles patriotiques de Montségur et de Castelbon ? et les longs siècles obscurs et silencieux du martyre ? On connaît à peu près la croisade (contre les les Albigeois), on ne soupçonne qu'à demi sa genèse, on en ignore absolument le martyrologe. » (Napol. Peyrat, *Histoire des Albigeois*, t. Ier (la civilisation romane) *prélim.*, p. 17. Paris, 1881.)

Nous n'entrerons pas ici en d'autres explications, parce que nous réservons au premier chapitre de ce volume de plus amples éclaircissements, soit sur le but, le mobile, les circonstances dont le travail présent est sorti, sur les lacunes que nous désirerions combler, et la manière dont nous concevons notre sujet; soit sur les signes de réveil et d'espérance qui se manifestent de plusieurs côtés en faveur de cette partie de la France méridionale. Ce n'est donc pas le lieu, dans cet avant-propos, de nous appesantir sur les symptômes de résurrectoin locale, qui semblent émerger de quatre directions à la fois : de la politique d'abord, par la récente révolution survenue en Andorre, et qui appelle le regard sur le territoire voisin ou l'Ariège;... de la thérapeutique ensuite, par les compagnies puissantes qui viennent de prendre l'exploitation des eaux minérales de l'Ariège, si merveilleuses et si ignorées;... en troisième lieu, de l'industrie métallurgique, et aussi de la spéculation, dont les projets finan-

ciers rêveraient de susciter aux portes du département un Wies-Baden, un Hambourg, un Spa, un Monaco;... de la science enfin, car, à son appel, il semble que de robustes esprits assument la belle mission de faire entrer les annales de l'Ariège dans le grand courant de l'histoire. Nous trouvons un symptôme expressif dans l'annonce de *l'Histoire de la Gascogne*, que publiera sous peu un docte méridional, profondément versé dans la connaissance de l'antiquité, J. F. Bladé, qui apporte, dans le dépouillement des vieilles archives, toute la verve d'un pétillant esprit. — On verra, au surplus, qu'au premier chapitre de ce tome, nous faisons toucher rapidement quelques-unes des raisons philosophiques, économiques et politiques de croire à une évolution de notoriété en faveur de l'Ariège, à une réparation, à un développement, par une publicité de bon aloi.

II

L'*Histoire des Ariégeois*, pour l'embrasser dans ses principaux ensembles, a nécessité quatre volumes.

Le premier tome sera celui des *Poètes* de l'Ariège. — Le deuxième tome est l'histoire des *Militaires*. — Le troisième tome, nous le consacrons aux *Administrateurs*, aux *Hommes d'État*, aux *Publicistes*, aux *Moralistes*, aux *Écrivains*, aux *Orateurs*, aux *Savants*, etc. Enfin, nous ferons connaître, dans le tome quatrième, les *Archéologues Ariégeois*, ceux qui ont exploré les antiquités, les vieilles institutions du pays, les origines de la noblesse locale, tous ceux aussi, qui *font valoir* dans le présent les *richesses naturelles*, les ressources

et les *beautés* de cette portion inconnue des Pyrénées.

Le dernier volume indiquera aussi à quelles sources nous avons puisé nos documents, soit en France, soit à l'étranger. Peut-être aurons-nous préparé des matériaux, et signalé les routes pour les futurs élèves de l'École des Chartes ariégeoise, puisque notre livre se réduit à quelques jalons plantés çà et là, puisque notre histoire de l'Ariège n'est qu'un essai de *Dictionnaire historique* des personnages, qui se sont rendus plus ou moins célèbres dans le département, sauf à consigner en même temps les événements et les choses, d'où pût émaner l'illustration de ce pays. La tâche que nous nous sommes imposée, se bornait dans notre pensée, à rassembler des documents épars, et à les accompagner de quelques-unes de nos réflexions personnelles. Étant remonté aux sources, ayant rencontré des devanciers appliqués aux mêmes labeurs, nous avons plus d'une fois laissé la parole à ceux qui ont écrit avant nous sur le même sujet; nous avons fondu, dans nos pages, quelques passages des autres.

Il y a d'anciens auteurs, de modernes érudits, de consciencieux pionniers des lettres et de l'histoire, et aussi de modestes collectionneurs, qu'il fallait nécessairement consulter et mettre à contribution... Favyn, Olhagaray, les savants auteurs de l'histoire générale de Languedoc, Fauriel, du Mége, P. La Boulinière, Orliac, Videt, l'abbé Pezet, Rambaud, Bergès;... nous ne nous sommes pas fait faute de les interroger. Toutefois, outre les morts, je n'oublierai pas que nous avons parmi les vivants, chez nos contemporains, une phalange d'esprits studieux, sagaces et pénétrants, n'ignorant rien des antiquités du

Sud-Ouest; j'ai dû recourir à leurs lumières. J'indique MM. Adolphe Garrigou, Mary Lafon, J. F. Bladé, Léonce Couture, Paul Meyer, Félix Pasquier, Castillon d'Aspet, De Lahondès, Lafon de Sentenac, les abbés Pouech, Authier, De Roquelaure, Barbier. Plusieurs savantes revues du Midi, la *Revue de Gascogne*, la *Revue des langues Romanes*, les *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, la *Mosaïque du Midi*, la *Revue Archéologique du Midi de la France*, peuvent aussi, sur plusieurs questions, être d'une haute utilité. Paris, Foix, Barcelone, Toulouse, Pau, Pamiers, Pampelune, Saint-Girons, Auch, Montpellier, etc., etc., voilà les principales villes qui se sont partagé les manuscrits, les chartes, les diplômes, à l'aide desquels les futurs historiens de l'Ariège, soucieux des progrès des sciences historiques modernes, devront reconstruire le passé du pays.

Les *Lettres parisiennes*, rendant compte il y a trente ans d'une brillante réunion tenue dans la capitale, énuméraient les femmes et les hommes d'esprit, qu'on y avait remarqués : savants, littérateurs, journalistes, hommes d'État, orateurs de tribune, ambassadeurs. Ce fut comme la fête de l'esprit; on entendait par là la fête de l'intelligence, dans son double aspect de vivacité pénétrante et de solidité, d'éclat et de sagacité juste (*Lettres Parisiennes*, par le vicomte de Launay, t. III. p. 110). Le lecteur aura-t-il à coudoyer, dans *l'Histoire des Ariégeois*, un assemblage de personnes, dignes des qualifications qui viennent d'être énumérées? — Nous ne savons; mais nous souhaitons que la lecture de nos quatre tomes réalise à un certain degré une semblable impression Nous nous en reposons sur

le beau et chevaleresque caractère français, car, il sera toujours vrai de dire, que tous, nous sommes facilement gagnés et vivement émus par l'esprit et le courage.

En définitive je veux ressusciter des noms oubliés, mettre en relief des virtualités qui furent puissantes en œuvres, en inventions, en talent; mais je ne me bornerai point à une pure et simple énumération des syllabes muettes, qui composent chaque nom. Poètes, guerriers, administrateurs, savants, orateurs, archéologues, publicistes, hommes d'État, peu importe... pouvais-je abaisser mon ambition à ne dresser que de maigres et secs catalogues ? Dans mes études historiques sur les gens d'esprit de l'Ariège, j'essaye de *peindre* les hommes, les enfants marquants de la province, j'analyse les caractères, j'étudie et cherche à faire connaître ce que les Ariégeois ont fait de beau ou d'utile. L'auteur du profond livre *l'Allemagne*, madame de Staël, trouvait de l'inconvénient à peindre les hommes, comme l'ont fait Saint-Simon et Duclos, l'auteur des *Considérations sur les mœurs* : elle pensait qu'on ne fait qu'ajouter à la légèreté des opinions et des mœurs retracées par ces peintures. Je voudrais ne pas me heurter à cet écueil. Néanmoins, comment m'efforcer de restituer à l'histoire quelques figures, les unes assez curieuses, d'autres qui ont été jadis célèbres dans notre monde français ou parisien, et qui sont retombées, on ne sait pourquoi, dans l'obscurité et l'oubli. Pouvais-je espérer de remplir convenablement ma tâche, et d'écrire une histoire des Ariégeois, si je me contentais, sur les hommes de l'Ariège, d'affirmations élogieuses et vagues? il m'a semblé que non. Aussi, me suis-je prescrit de citer amplement les

œuvres plus ou moins consistantes, quand il y en a, afin que, par les œuvres, le lecteur apprécie les hommes en connaissance de cause.

L'étendue de cet ouvrage constitue, nous le reconnaissons, une difficulté considérable dans l'état présent des habitudes sociales. On ne lit guère plus en France. Les journaux ont tué les lectures sérieuses et de longue haleine. Que sera-ce, lorsqu'un ouvrage, sur une matière grave, renferme quatre tomes, au lieu d'un? La véhémente sortie de Prévost-Paradol, lorsque parut *la Vie de Saint-Vincent de Paul*, en quatre volumes, par l'abbé Maynard, nous revient en mémoire, et ne fait rien moins que nous rassurer. « Cet ouvrage, s'écria le critique des *Débats*, se compose de quatre volumes, mais si l'auteur n'a pas poussé jusqu'à cinquante, c'est seulement par égard pour notre faiblesse, car sa méthode rigoureusement suivie, devait le conduire à faire entrer dans l'histoire de Saint-Vincent de Paul l'histoire de l'univers, puisque ce saint homme toucha à tout. »

Nous ne parlons, ni du monde entier, ni de la France entière, à propos de l'Ariège; nous n'allons pas évoquer des événements ou des épisodes, qui n'auraient avec cette province du Midi, que des rapports éloignés et indirects. Néanmoins, quelque soin que nous ayons pris de nous renfermer dans l'enceinte départementale, le sujet débordait trop de toutes parts, pour tenir en moins de quatre tomes. Et puis, pour les Parisiens, avec l'existence occupée, agitée, que nous fait la vie parisienne, allez donc trouver le temps d'être court, de condenser quatre pages dans une seule? Les auteurs ne gémissent-ils pas les premiers de cet état de choses, de

ces dures conditions? ne regrettent-ils point, plus que personne, de ne pouvoir, faute de loisirs, aspirer à cette forme achevée, précise et brillante, qui assure la durée des œuvres littéraires et la pérennité des travaux de l'intelligence, alors même que le sujet de ces œuvres et de ces travaux aurait perdu de son intérêt pour la postérité? Si donc il nous a été impossible de nous rétrécir en moins de quatre tomes, l'équité du lecteur, à laquelle nous faisons un instant appel, voudra plutôt nous plaindre que nous blâmer. D'ailleurs qu'on veuille tenir compte des deux exigences toutes contradictoires entre lesquelles nous sommes placé. Ne veut-on point que nous soyons à la fois court et complet? N'exige-t-on pas que nous rassemblions l'ensemble des témoignages du présent et du passé? Où faire tenir alors, sans espace, tout ce que nous avons découvert? Où placer l'infinie quantité de choses, qu'ont dites et qu'ont faites une multitude de personnes de l'Ariège?

Puisse donc le contenu faire pardonner le contenant! Plus l'étendue de l'ouvrage sera excusée, moins nous serons exposé à négliger et à sacrifier des détails importants.

C'est avec un surcroit de raisons, que nous invoquons les circonstances atténuantes. Il y a plusieurs années déjà, qu'on nous presse de donner des éditions *nouvelles* de nos précédents ouvrages, depuis longtemps épuisés. Comment faire? Matériellement le temps manque. Il faudrait des journées, non point de douze, mais de trente-six heures.

Mon *Histoire de Mademoiselle de la Vallière*, en 2 volumes in-8°, attend sa 3e édition, mais je ne voudrais la livrer, qu'après des retouches nécessaires.

Mon livre, *Destinée Humaine*, gros tome de philosophie religieuse, qui date de 1854, m'est réclamé depuis vingt ans; impossible jusqu'ici de m'occuper de corrections et de modifications en vue d'une édition nouvelle.

Mon *Histoire de la célèbre Abbaye de Royaumont*, fondée par Saint-Louis, publiée en deux gros volumes, en 1867, attend aussi de reparaître, dans une autre édition.

Enfin, j'ai ajourné la livraison et la circulation de deux volumes in-8°, imprimés depuis 1876 avec ce titre: *Voyage à travers les malentendus*, parce que je voudrais y modifier un chapitre entier, qui me parait trop céder la place à des rancunes personnelles; chose toujours fâcheuse. Mais, pour ces remaniements divers, où trouver, jusqu'ici, les loisirs nécessaires?

Voilà mes circonstances atténuantes.

D'ailleurs, il est des difficultés qui ne se dénouent qu'avec la longanimité et la patience. Je ne sais que trop, et peut-on trop le savoir, combien il y a de vérité dans la célèbre maxime. — *l'homme s'agite, Dieu le mène.* — Eh bien, s'il plaît à Dieu, et s'il m'en donne le temps, je compte faire paraître, immédiatement après les quatre volumes sur l'Ariège, quatre autres volumes, édition nouvelle de livres anciens, savoir :

Deux volumes d'abord, qui seront la 3e édition de l'*Histoire de Mademoiselle de la Vallière et de Marie-Thérèse d'Autriche ;*

Ensuite, ou plutôt, en même temps, deux autres volumes, le *Voyage à travers les malentendus ;* ouvrage où il est beaucoup question de l'Ariège, et que nous avons dû amender légèrement sur un point; de telle sorte que

des deux chapitres, un peu intempestifs et amers, qui étaient consacrés à notre martyr, l'abbé Deguerry, nous n'en ferons plus qu'un seul, considérablement réduit, et plus circonspect, j'espère. L'espace m'étant dès lors ménagé, il deviendra possible d'accorder un chapitre sympathique au récit de mes charmantes relations avec l'illustre auteur de *Faust*, avec mon vieil ami Gounod.

Quoi qu'il en soit et qu'il advienne de ces quatre volumes sur l'Ariège, il restera toujours certain que j'ai voulu donner une preuve de mon amour pour mon pays natal, auquel je lègue, après ma mort, ma bibliothèque, assez importante, se composant d'environ sept mille volumes.

En attendant, commençons par le volume des poètes, pour faire entrevoir à quel degré l'activité d'intelligence et l'inspiration appartiennent à cette noble race ariégeoise. Les poésies, les épopées, les chansons populaires, sont comme des confessions du peuple. Qui n'en convient ? Lisez Michelet, Sand, Philarète Chasles. Il faudrait donc que, dans ce volume des poètes, les âmes parlent et disent, comment les Ariégeois ont grandi et souffert, comment tel groupe, telle institution du passé a fleuri ou dépéri ; nous constaterons du moins, dans quelle proportion la race ariégeoise participe aux facultés qui distinguent en général les races du Midi de l'Europe, la vivacité, la perception, la facilité, l'ardeur, le coloris, l'originalité.

DE L'ESPRIT

ET DE LA FORCE INTELLECTUELLE

DANS L'ARIÈGE

ET LES PYRÉNÉES CENTRALES

PREMIÈRE PARTIE

LE GÉNIE DES CHOSES POÉTIQUES DANS L'ARIÈGE

CHAPITRE PREMIER

Avant d'aborder le caractère poétique de la race ariégeoise, on cherche si les conditions physiques, si les accidents géographiques de la contrée ont pu modifier le caractère des habitants. — Sous quels noms ont été connus les Ariégeois depuis l'ère historique. — Les deux races : l'Ibéro-Ligure et l'Ibéro-Pyrénéen — La terminologie ancienne ne fait rien préjuger sur le génie montagnard. — Les grandes lignes chronologiques du cadre où s'est développé le drame de la race ariégeoise. — La forte autonomie de la ville de Pamiers. — Les héros de Plutarque reproduits dans une famille du Conserans. — La maison de Casteras-Seignan. — Les femmes au siège du *Mas-d'Azil* de 1625. — Les symptômes contemporains du réveil qui reporte l'attention publique sur la race ariégeoise. — Voix du Nord et voix du Midi.

I. — S'il est vrai que l'esprit soit désormais le maître du monde, s'il est vrai que la sottise seule sera condamnée pour les temps nouveaux à servir et à végéter, et qu'il n'y aura qu'elle seule, toutes choses qui ne sont pas encore

sûres; c'est une raison, avec bien d'autres, pour faire un livre et pour chercher ce qu'est l'esprit, la force intellectuelle, sinon le génie, dans cette partie du Midi de la France qui se nomme *l'Ariège*.

On s'efforcera d'illustrer la terre par les hommes qu'elle a produits, et tour à tour les hommes, par une terre illustre d'elle-même, en essayant de faire connaître ceux-ci par celle-là, et celle-là par ceux-ci.

Il ne suffit pas de déployer un certain jour la carte de France ou d'Europe et d'admirer, en passant vers le 43e degré de latitude, cette chaîne des Pyrénées qui, s'étendant de la Méditerranée à l'Océan, sur une longueur de 370 kilomètres et sur une largeur de 80 à 100, constitue une vraie et gigantesque muraille [1] entre deux peuples.

Il ne suffit pas de s'écrier : « Que c'est beau ! quel puissant système de clôture entre la France et la péninsule hispanique ! » A quoi sert ce regard momentané et indistinct, si, plus tard, dans les habitudes européennes, on professe l'oubli le plus complet à l'égard d'une fraction du plateau du Sud-Ouest et des populations spéciales qui l'occupent ? L'œil a remarqué que le continent européen s'avance en presqu'île entre la Méditerranée et l'Océan et se resserre brusquement vers le 43e degré de latitude, pour former,

1. Si l'on suppose une ligne de Perpignan à Bayonne, c'est *parallèlement* et non perpendiculairement à cette ligne idéale, que les montagnes se déroulent entre l'Océan et la Méditerranée. Les vallées ne sont pas disposées pour servir de couloir et vous faire entrer aisément en Espagne ou en France; elles forment plutôt un passage pour se rendre non d'un pays à l'autre, mais d'une mer à l'autre mer. Voilà pourquoi, lorsqu'on a construit le chemin de fer de Bayonne à Madrid, il a été nécessaire de constamment éventrer les montagnes et de pratiquer une série interminable de tunnels, peu après avoir quitté Zummaraga, jusque près d'Alsasua. On atteint ici le faîte des Pyrénées; mais les vallées ne s'offraient point dans le sens et la direction de la voie ferrée; elles présentaient obstinément leur front comme une muraille. Ainsi en est-il à peu près, sur tout le parcours de la chaîne pyrénéenne.

à la partie la plus étroite de cet isthme, la chaîne des Pyrénées et ses glaciers étincelants qui séparent la France de l'Espagne[1]. Mais il y a au cœur de ces montagnes, et notamment dans la partie centrale, des races qui ont un passé historique et un avenir; il y a un département de l'Ariège; ne peut-on pas se demander quel est l'esprit et le génie des habitants de ce point du globe?

Nous voudrions entretenir le lecteur du côté intellectuel et de l'esprit d'un pays, nous ne dirons point « ignoré de toutes les géographies[2] », mais dont la vie, après avoir étincelé, pétillé, éclaté pendant une période longue et brillante, est redevenue cachée dans l'ombre générale, et comme oubliée dans les grandes masses de ses forêts et dans les mille compartiments de ses vallées enchevêtrées. Toutefois pourquoi, à nous en tenir au dix-neuvième siècle,

1. On régla la délimitation ou le principe de délimitation des frontières de France et d'Espagne, dans les conférences de Madrid, en 1656; dans le traité des Pyrénées, de 1659; dans les traités de l'Ile des Faisans et de Livia, en 1660; dans les traités des 2 décembre 1856, 14 avril 1862 et 26 mai 1866.

Ces documents fixent le tracé de la frontière dont il s'agit, depuis l'embouchure de la Bidassoa, dans la rade du Figuier (Basses-Pyrénées), jusqu'au Pic ou Puig du Port Negre de Los ou d'Arinsall, situé dans la commune d'Auzat (Ariège, canton de Vicdessos). La limite recommence ensuite au Puig du Valira ou d'Envalira, dans la commune de Porté (Pyrénées-Orientales, canton de Saillagouse), et finit au cap Cervera. Il est facile d'étudier en détail cette délimitation dans la carte de l'état-major, n[os] 238, 239, 250, 251, 252, 253, 256, 257 et 258.

Entre le Puig du Port Negre de Los et le Puig du Valira, la France confine à l'Andorre par les communes ariégeoises d'Auzat, Lercoul, Siguer, Gestiès (canton de Vicdessos), Aston (canton des Cabannes), Merens et l'Hospitalet (canton d'Ax), et celles de Porté et de Porta (Pyrénées-Orientales). Cette portion de la frontière française n'a point été fixée par le traité des Pyrénées; car l'Andorre n'est point intervenue comme partie et ne pouvait intervenir à ce titre dans la convention de 1659. (Bladé, *Etudes géographiques sur la vallée d'Andorre*, p. 4.)

La séparation des eaux versantes du côté du nord et du midi de la chaîne des Pyrénées indique, le plus souvent, la ligne divisoire des deux États.

2. Ainsi parlait la plus célèbre tragédienne de ce siècle, au sujet d'une résidence de campagne qu'elle aimait.

d'illustres étrangers sont-ils venus y porter leurs pas? Pourquoi des souverains, des artistes, des femmes romanesques et célèbres, les plus grands poètes de la France, ont-ils fait une apparition dans ce qui reste de vieilles cités, dans la portion du territoire des Pyrénées qui va nous occuper? Quel attrait les a conduits dans cette station pyrénéenne? Est-ce pour rêver d'autrefois, pour chercher les traces des invasions romaines? Voulaient-ils escalader ces tours, qu'on voit encore, plantées au sommet des monts comme des cimiers noirs sur des casques bleuâtres, et d'où l'on peut reconstruire ces époques brumeuses et antiques, alors que les gorges des Pyrénées vomissaient dans la plaine les Goths et les Maures? Est-ce que ce petit royaume montagnard peut offrir des sujets d'étude aux publicistes et aux économistes modernes[1], comme aux géologues, aux naturalistes et aux amis de l'art? Ce qui est sûr, c'est qu'on pourrait poser à tous la question que, dans les premiers siècles, Sidoine Apollinaire posait à un noble du temps : « Es-tu aux eaux thermales, ou bien « visites-tu à la ronde tes forteresses dans les montagnes, « un peu embarrassé du choix entre celles si nombreuses « que tu possèdes[2]? »

On attribue tantôt à Napoléon Ier, tantôt à l'un des généraux originaires de l'Ariège, qui participèrent à l'épopée impériale, ce mot si connu : « L'Ariège produit des « hommes et du fer. »

Quels hommes l'Ariège produit-elle? ou, si l'on veut, est-il vrai que l'Ariège ait produit et produise des hommes de capacité réellement remarquable? La réponse totale à tout ce qu'une pareille question comporte, devait donner naissance aux présentes études.

1. On le verra dans le cours de l'ouvrage.
2. Sid. *Epist.* V, 11.

L'Ariège n'a-t-elle pas ses poètes, ses artistes, ses guerriers, ses administrateurs, ses économistes, ses orateurs? et ne se distingue-t-elle pas entre les départements par une certaine allure originale et piquante?

Une province qui a fourni les derniers défenseurs, croit-on, de l'indépendance des Gaules, quand les Romains vinrent l'entamer, et qui avait un héros ariégeois expirant au sein de la victoire, au seizième siècle, à la bataille de Ravenne[1]; une province qui a été témoin de toutes les hardiesses du régime féodal dans un baron de L'Herm, rançonnant tout le pays jusqu'aux portes de Foix, au quatorzième siècle[2], au point de provoquer un soulèvement armé de la population fuxéenne, et qui, de nos jours, organisait la société des *Enfants du Délire*, bourgeois-buveurs[3] chargés d'improviser sur les tables des estaminets des hymnes à la gaieté; une province enfin qui avait pour dernier comte, au commencement du dix-septième siècle, Henri IV, devenu roi de France, et qui naguère encore voyait les enfants de ses bourgs et de ses villages envoyer annuellement des délégués se boxer aux portes de leurs villes ou villages respectifs, une telle province n'est pas la première venue : loin de passer inaperçue, elle devra provoquer l'attention de l'histoire; elle a un cachet assez individuel pour attirer la curiosité du Nord sur le Midi. N'est-il pas remarquable que cette société ariégeoise ait donné un de ses membres, un de ses représentants, presque toutes les fois que la France a fait, au dedans ou au dehors, quelque grande chose? Lorsque

1. Gaston de Foix, duc de Nemours.

2. Les Archives de Foix conservent l'acte curieux, dans lequel Gaston Phœbus intervient pour terminer la levée de boucliers des habitants de Foix et des pays qui marchèrent, consuls en tête, pour aller attaquer le château du baron de L'Herm.

3. Société qui s'était formée à Saint-Girons.

l'armée française, il y a quelques années, entrait à Pékin, sous la conduite du vaillant général de Palikao, nos soldats rencontraient en Chine deux ecclésiastiques excellemment sympathiques, sortis de l'Ariège, tout empressés à mettre au service de nos compatriotes[1] leur dévouement et leur connaissance de la terre chinoise.

II. — Puisqu'il s'agit donc de chercher et de signaler en une description compréhensive, l'esprit et le génie d'une race, dans leurs effets et dans leurs signes extérieurs et tangibles, dans la civilisation, la science, l'histoire, l'industrie et l'art; il faut, dès ce premier chapitre exclusivement préliminaire, diviser cet ouvrage en quatre parties, soit pour embrasser le sujet dans toute son étendue, soit pour satisfaire aux exigences de la clarté, de la logique et de la méthode. On va donc, sauf explication ultérieure, demander à l'Ariège, comprenant l'ancien comté de Foix, le Conserans et le Donnezan, ce qu'il en a été chez elle, des quatre manifestations suivantes de la civilisation :

1° Le génie des choses poétiques, dans ce pays de belles montagnes;

2° Ce qu'ont été pour les Ariégeois les arts de la guerre, les faits militaires et les conséquences politiques qui en résultèrent;

3° N'y a-t-il point, à signaler, dans l'Ariège, le génie des choses administratives et gouvernementales, ou l'art d'agir sur les hommes et de tirer le meilleur parti des hommes et des choses, par la science, par la parole, par la plume, par l'autorité, par le service et la gestion des intérêts publics;

1. Mgr Anouilh, coadjuteur de Mgr Mouly, dans la mission de Chine, né à Prat (Ariège), et M. l'abbé de Seré, aumônier de la marine pendant vingt-deux ans, aujourd'hui vicaire général de Pamiers, né à Foix (Ariège).

4° Reste enfin le génie industriel, la statistique, l'économie politique et la recherche des origines. Nous aurons à nous enquérir de ceux qui, dans l'Ariège, ont approfondi les origines ou l'avenir de cette race, ou qui ont cherché le point de départ de ses idées religieuses; nous parlerons des explorateurs qui ont scruté les traces des anciennes maisons, des vieilles familles et des titres de noblesse, ou qui se sont occupés de la physionomie, de la description et des diverses ressources de l'Ariège, dans ses rapports avec l'art, avec le sentiment esthétique, avec l'étude de la nature, comme avec le développement général du bien-être.

C'est de la sorte entreprendre l'histoire à la fois littéraire, politique et industrielle, de l'Ariège et des Pyrénées centrales, l'histoire de leurs forces intellectuelles, en prenant cette histoire par ce que l'Ariège a produit, en hommes de guerre, en poètes, en savants, en géologues, en physiciens, en hommes utiles, en grands orateurs, en naturalistes, en archéologues instruits, en citoyens inspirés, en administrateurs patriotiques. Et, du reste, la classification adoptée dans l'ouvrage a été basée sur une théorie psychologique de l'ordre naturel des développements de l'activité et de la spontanéité humaine; aussi, ne saurait-on assez définir les quatre moments fondamentaux de cette théorie et de ce développement, effleurés plutôt qu'indiqués précédemment:

Avant tout, l'homme se perçoit lui-même, se sent posé au sein des mondes. Sa personnalité se trouve placée en face de la nature et de l'infini. De là, au premier moment l'homme est saisi, étonné, subjugué; il prie, il adore, il chante, il est *poète*, à sa façon, bon gré mal gré, même dans l'enveloppe la plus rustique.

Faisant un retour sur lui-même et sur les êtres semblables qui l'entourent, l'homme affirme et revendique, soit

son droit personnel, soit le droit collectif des groupes auxquels il appartient; c'est pourquoi il écarte l'*obstacle à son droit*, il fait *la guerre*.

Cependant, l'homme trouve en lui tout un côté, tout un ordre de penchants sympathiques; il est rayonnant, communicatif, organisateur, régularisateur, sociable, actif, ordonnateur, ne pouvant résister à l'invincible attrait d'agir sur ses semblables, par des aptitudes administratives, oratoires, gouvernementales, persuasives, scientifiques.

L'apogée de ses déploiements consiste dans l'éternelle tentative de maîtriser la durée; l'homme a besoin de cataloguer, de fixer les réminiscences locales, de faire revivre, pour la postérité, le résultat de ses fouilles dans le passé. Il est essentiellement chercheur de ce qui a précédé, quand il s'agit de la scène où s'écoule sa vie, et où il aime à préparer l'avenir.

III. — L'ordre, selon lequel ces études vont être partagées, étant indiqué, il n'y aurait qu'à entrer immédiatement en matière et à envisager d'ores et déjà les habitants de l'Ariège, sous le rapport du *génie poétique*, puisque cela doit former la première des quatre parties ou sections générales établies. Toutefois, on ne croit point, dans l'intérêt de la clarté, devoir céder à ce qu'il y a de brusque et de précipité dans une telle impatience. N'est-il pas nécessaire, en effet, dans un chapitre de prélude, de se demander, ce qu'est, à première vue, l'Ariège, ce que sont les Ariégeois, où est située la terre d'Ariège. Ne convient-il pas, dans quelques rapides pages de début, afin d'orienter un peu le lecteur, d'examiner sommairement si le génie de l'Ariège peut s'expliquer, ne serait-ce qu'à un faible degré, par les influences matérielles du pays; si la configuration du sol, si les appellations données aux habitants ne

feraient point pressentir l'esprit spécial à la race que l'on se propose d'étudier; s'il serait enfin possible de déduire quelque léger éclaircissement des divisions territoriales établies par la géographie.

On cherche donc d'abord, si, de l'accident géographique, topographique et chronologique de la contrée, une cause informatrice put se dégager et influer sur le caractère et le génie de la race ariégeoise.

En y regardant de près, on s'aperçoit promptement que le génie de l'Ariège ne put guère retirer de ces influences accidentelles, que d'insignifiantes modifications. Qu'on veuille, en effet, dès le début, prendre garde, entre quelles civilisations successives, entre quelles dominations les habitants de ce pays ont fourni leur carrière, quelles sont les grandes lignes de leur histoire, quelle place ils occupent dans la géographie générale, sous quel nom on les a connus dans l'ère historique, quelles particularités marquent le terrain qui est affecté à cette race, et sur quelle portion de la France elle est située; toutes les proportions alors reprennent leur place; et les influences extérieures, dont les modernes ont peut-être trop grandi l'intensité[1], laissent chaque race dans sa spontanéité et dans son originalité native.

Certes, s'il était vrai que la physionomie d'un pays doit être reflétée par le genre et l'animation des esprits, il est incontestable, que les Ariégeois n'habitent point une terre indifférente ou sans caractère. Les voyageurs rapides ou distraits ont pu ne pas s'en rendre compte; mais quiconque

1. Ainsi l'avons-nous vu depuis Montesquieu jusqu'à Taine.
Voyez l'*Influence des climats*, par le D. P. Foissac, ouvrage rempli de justes observations. Quelle exagération de dire, sans correctif, que les hommes sont le résultat du climat, des habitudes et de l'industrie; que le soleil et la terre qui mettent la différence entre l'ananas et la citrouille, entre l'âne et l'éléphant, établissent aussi une différence entre l'Africain et le Russe.

traverse l'Ariège ou les Pyrénées centrales, en y réfléchissant un peu, comprendra qu'il parcourt une terre glorieuse, justement célèbre, et ne s'étonnera pas si elle est féconde en hommes de talent et quelquefois de génie. Nous remettrons à la quatrième partie de cet ouvrage pour exposer les beautés de cette contrée, si remarquable par tant de magnifiques aspects physiques.

Pour la situation du territoire, la position géographique et les limites du pays, on peut dire sommairement que c'est toute la terre qui prend les crêtes des Pyrénées entre l'Andorre, le pays de Carcassonne, se rapproche de Toulouse, et rejoint les montagnes vers Bagnères de Luchon[1], et la vallée d'Aran.

Quant aux premiers habitants de l'Ariège, il suffit, en ce moment, de rappeler que ce problème de l'Ariège et de la race ariégeoise ou de la population indigène, autochtone, des Pyrénées centrales, se pose déjà plus de mille cinq cents ans avant l'ère chrétienne, alors que les peuplades de la Gaule (Celtes, Gaulois) firent une irruption en Espagne; alors aussi que, dans un sens contraire, les Euskes débordaient de l'Ibérie, jusque sur les bords de la Garonne. Ces tribus qui franchissaient les Pyrénées, ne rencontraient-elles point, dans un cirque des montagnes du plateau pyrénéen, une population indigène, soit de Gaulois, distincts des Gaulois de l'expédition, soit de race ibérique, c'est-à-dire des Ariégeois?

Nous touchons ici, aux graves difficultés sur lesquelles des savants distingués dans la linguistique, dans la philologie

1. Parvenu à Toulouse, dans la zone du Languedoc, le voyageur qui veut gagner l'Ariège n'a qu'à poursuivre sa route vers l'Espagne; les Pyrénées l'arrêtent par leur versant septentrional; il se trouve bientôt sur les rives du fleuve qui roule de l'or (*aurigera*), ou sur celles du Salat et de l'Arize; c'est qu'il est en pleines Pyrénées centrales, dans le département de l'Ariège lui-même. Du reste, ces fières montagnes de l'Ariège, ces pics altiers, de plus de 2,000 mètres, trahissent assez leur présence.

comparée et dans l'anthropologie, se sont exercés et s'exercent tous les jours, les de Humboldt[1], les Diefenbach[2], les Phillips[3], les Boudard[4], les G. d'Arbois de Jubainville[5], les Maspero[6], les Whitney[7], les Edwars[8], ajoutons l'ariégeois A. Garrigou. Il s'agit de la question de l'origine des Ibères, dont, avant eux, Platon, Strabon, les Druides, etc., se préoccupèrent. Mais de quelque contrée[9], que cette antique race basque ait émigré, on verra, dans la quatrième partie, les preuves importantes de son ancienne et incontestable station dans les vallées de l'Ariège, où les noms les plus anciens de lieux, de rivières, de montagnes appartiennent à la langue euskarienne et dont une couche d'Ibérien a couvert, pour ainsi dire, le pays.

Quand les populations des Pyrénées ne descendraient point de plus haut que de la fusion qui dut s'opérer entre les conquérants et les vaincus, entre les Celtes et les Ibériens, lors de l'invasion de la péninsule, une antiquité qui remonte historiquement à seize siècles avant l'ère chrétienne,

1. *Recherche sur les habitants primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue basque.*
2. *Origines Europeæ.*
3. *Die Einwanderung der iberer in die pyrenaïsche Halbinsel.*
4. *Numismatique ibérienne.*
5. *Les Premiers habitants de l'Europe.* Paris, 1877, p. 17.
6. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*
7. *La Vie du langage.* 1875, p. 213.
8. *Recherches sur les langues celtiques.* 1834.
9. La langue et la race ibériques descendaient-elles des plateaux de la haute Asie? Venaient-elles de Phénicie? Sortaient-elles d'Afrique, selon quelques opinions? Étaient-elles un débris de ces Atlantes si célèbres et si mystérieux, dont le continent se serait affaissé sous les eaux, et qui auraient survécu chez quelques Indiens d'Amérique, chez les Berbères de l'Atlas et chez nos Ibères des Pyrénées? Enfin, y aurait-il plus de fraternité qu'on ne suppose entre les Ibères et les Celtes? La langue des Basques aurait-elle une analogie intime avec les langues celtiques? Les Ibères ne seraient-ils que des Pélasges, c'est-à-dire des frères des Gaulois?... Tous ces problèmes surgissent quand on soulève la question des origines des Ibères, et, dans notre cas spécial, celle des origines des vallées ariégeoises.

il faut en convenir, ne manque point, de prestige. D'après ce calcul, la race ariégeoise compte derrière elle au moins trente-cinq siècles, ce qui semble passablement imposant[1]. D'où il est aisé de concevoir qu'il a pu venir à l'esprit ariégeois l'innocente tentation dè s'enivrer de sa propre antiquité.

IV. — Mais une circonstance devait tempérer dans l'esprit ariégeois d'aussi légitimes ivresses; c'est que, pour se nourrir de l'orgueil de sa propre ancienneté, l'habitant des montagnes devrait se résigner à dévorer bien des broussailles et à supporter les brumes de bien des obscurités. N'y avait-il point à se demander s'il est légitime de désigner les ancêtres des Ariégeois, du nom spécial de Gaulois ou Celtes; ce que l'on ne discutera pas ici. A l'origine, en toute hypothèse, on assiste à un mélange et à des communications inévitables entre ces vieux enfants de la terre. Si on entend par le mot *Celtes*, des tribus qui habitaient les forêts, l'Ariège et le Salat ne coulaient-ils point en pleines forêts antiques?

A s'en tenir aux grandes démarcations générales fournies par Jules César, les aïeux de nos montagnards étaient des *Aquitains*. Le général romain, avec ses procédés sommaires, ne reconnaissait dans la Gaule que les Belges et les Galls, au nord et au centre, et des Aquitains pour le pays qui confine aux Pyrénées[2]. Toutefois, d'après quelques

1. Un homme qui écrivait, en janvier 1789, ses impressions de voyage au retour des Pyrénées, se demandait, encore en 1832 : « A-t-on éclairci cette descendance des peuples celto-ibériens, *nos Celtis atque Iberos* (l'Espagnol Martia?) » A son tour, la *Revue archéologique du Midi de la France* posait, en 1867, la question suivante : « Existait-il dans le midi de la France une population indigène antérieure aux plus anciennes invasions ibériennes ou celtiques? » Mais déjà de doctes écrivains de l'Ariège s'étaient préoccupés de la question des *habitants primitifs de cette contrée pyrénéenne;* ainsi M. A. Garrigou, M. H. Castillon d'Aspet, M. Bordes, de Foix.

2. On nomme *Aquitains*, a dit l'ancien géographe Strabon, ceux qui

modernes, on distinguait parmi les Aquitains, groupés autour de Toulouse et jusqu'au cœur des montagnes, diverses peuplades nommées les *Tarbellienses*, les *Bigerriones*, les *Tarussates*, les *Garumni* (riverains de la Garonne), les *Flussates*, dont on aurait voulu faire les habitants du pays de Foix. L'auteur des *Antiquités gauloises* les énumère ainsi, « savoir : partie du Bordelais, qui est delà la Garonne, le Basadois, la sénéchaussée des Landes, Basque, Béarn, Bigorre, Foix, Comminges, Armagnac et Albret. » Suivant Pline, les peuples de l'Aquitaine étaient désignés dans cet ordre géographique : *Aquitani*, *Convenæ*, *Onebuzates*, *Saltus Pyrenæus*, *Consorani* (les habitants du Conserans). L'auteur de l'*Histoire ancienne des Gaulois* émet ainsi son

sont groupés dans l'espace renfermé entre la Garonne jusqu'à l'Océan, le versant septentrional des Pyrénées et les Cévennes : *Aquitanos ergo dicunt eos qui inter Garumnam fluvium... Septentrionalia Pyrena et Cemmenium usque ad Oceanum accolunt* (Strabon, t. Ier, édit. de Muller, p. 147).

D'après une opinion, la contrée qu'on a nommée plus tard le *Conserans*, le *Comté de Foix*, le Querkorp, et une grande partie du Razés, était toujours restée Aquitanique, jusqu'à l'arrivée de César dans les Gaules.

Dom de Vic et dom Vaissette conviennent qu'une tribu aquitanique a pu exister au moment de la conquête romaine, au sein des vallées ariégeoises, et qu'une autre tribu, également aquitanique, y avait existé dans le bassin du Salat et dans celui de l'Ariège (*Hist. de Languedoc*, t. Ier, p. 111, édit. Paya); Lancelot, de l'Académie des Inscriptions, regarde comme positive la présence des Aquitains sur le sol ariégeois (*Mémoire de l'Académie des sciences*, t. V, p. 290). Catel et de Marca ne comprennent pas qu'on ait voulu limiter l'Aquitaine, vers l'orient, à la source de la Garonne (*Mémoires* du premier. — *Hist. du Béarn*, de Marca). Danville reconnaît qu'une tribu aquitanique, celle des *Consuarani*, s'est étendue jusqu'aux sources de l'Ariège et jusqu'au pays habité par les Sordes (Roussillon), (*Notice de l'ancienne Gaule*). Voir également A. Garrigou, *Limites de l'ancienne Aquitaine*, p. 12, qui cite plusieurs chartes du huitième siècle de notre ère, lesquelles supposent un ancien caractère aquitanique aux montagnes de l'Ariège. Plusieurs de ces chartes parlent de *Vallis aquitaniæ* ou *aquitanensis*, quand il s'agit d'une vallée qui touche à l'Atax, c'est-à-dire aujourd'hui le val d'Agne. Ainsi on est ramené, au dire de M. Garrigou, par le géographe Strabon, à reconnaître que l'Aquitain habitait une contrée plus orientale qu'on ne le supposait; et que les habitants des Pyrénées occidentales, avec ceux des bassins qui rayonnaient autour des Corbières, étaient des Aquitains.

opinion : « Selon les auteurs anciens, ce qu'on appelait d'abord Aquitaine, c'est-à-dire sous Jules César, ne renfermait que la Guyenne, la Gascogne, le Basque ou Biscaye, le Béarn, Bigorre, Comminges, Foix, Armagnac, Albret, Médoc et Bordelais, Auch, situés entre les Pyrénées et la Garonne. D'autres écrivains, ajoute-t-il, l'étendent plus loin et même dans le Languedoc. » Ainsi, le pays de Foix, conclut un autre auteur, situé en dehors de la Garonne, était compris, par les anciens et les modernes, dans l'Aquitaine; il ajoute, avec moins de plausibilité, que César, faisant l'énumération des peuples renfermés dans l'Aquitaine, aurait distingué parmi eux les *Flussates*. « Quant à ceux-ci, dit Favyn, ce sont ceux de la comté de Foix, jadis de plus grande étendue qu'elle n'est à présent; car elle comprenait le Comminges, qui a pour ville principale et siège épiscopal Saint-Bertrand, appelé par saint Hierosme *civitas Convenarum*. Ces Flussates sont autrement nommés *Fuxii* et *Fuxenses* (habitants de Foix), comté qui, outre le Comminges, comprenait le Conserans[1]. »

Il semble difficile de refuser à nos populations des Pyrénées centrales des points communs d'origine avec les habitants du versant espagnol des montagnes, savoir : avec les Aragonais, les Catalans, les Andorrans et les Cantabres. Évidemment, il y a ici du sang ibérien : et comme les Gaulois vinrent s'implanter chez les Ibériens, et former les tribus *Celtibériennes*, il serait naturel de désigner les

1. C'est M. H. Castillon, *Histoire du Comté de Foix*, t. Ier, qui répète ce sentiment de Nicolas Bertrandi (Gestes Tolosains), d'Elias Appamiensis (Historia Comitum Fuxensium), et de Favyn (Histoire de Navarre); mais déjà il y a deux siècles que Catel (*Mémoires*, p. 13 et 678) et de Marca (Hist. du Béarn, p. 907), avaient démontré que César ne parle point de *Flussates*, mais d'*Elusates*, ceux d'Eause; — et de notre temps, M. du Mège, dans son *Archéologie pyrénéenne* (aux Prolégomènes), et M. A. Garrigou (les *Sotiates*, au temps de César, p. 113), n'ont pas de peine à montrer que *Flussates* ne pouvait signifier le pays de Foix.

ancêtres de nos montagnards par le nom de *Celtibères*, puisqu'on ne saurait nier la fusion de l'élément ibérien et de l'élément indo-européen.

Un historien, dont il est juste de signaler la réelle ingéniosité d'induction[1], distingue, à la suite de M. Amédée Thierry, deux races : l'*ibéro-ligure* et l'*ibéro-pyrénéenne*. Le pays de Foix comprendrait la famille mixte des Ibéro-Ligures, variété des Celtibères, ayant été en contact avec les Phéniciens, les Grecs, puis avec les Romains. Le Conserans paraîtrait, au contraire, avoir conservé son autonomie, et ne pas s'être séparé de la grande tribu des Ibéro-Pyrénéens, que les Latins nommèrent Aquitains.

Et ce n'est point sous forme de timide hypothèse que ces appellations sont signalées avec leur dualisme. La borne précise est indiquée par une limite territoriale, nettement tracée. Ces deux nationalités, aujourd'hui fondues dans l'unité départementale, seraient séparées par la montagne de *Col de Port* (entre Saurat et Massat)[2], et les contreforts qui forment son prolongement. Il y aurait, là, une borne imposante, constituant le point de partage de deux grandes divisions géographiques, l'Ibérie pyrénéenne, l'Ibéro-Ligurie, plus tard l'Aquitaine, et la Gaule narbonnaise.

Du reste, en appelant les habitants des Pyrénées centrales du nom général d'*Aquitains*, il était impossible de mieux désigner une peuplade et une confédération, soit qu'on entende par Aquitains une contrée *couverte d'eaux*, *tenant les eaux* (*aquas tenens*), à cause de ses anciens lacs, plus tard desséchés, soit qu'on emploie cette expression d'Aquitaine, d'après Danville, Expilly et Davezac, donnée aux

1. M. Adolphe Garrigou, auquel ses longues études spéciales confèrent une réelle compétence.
2. Cette montagne sépare l'arrondissement de Foix de l'arrondissement de Saint-Girons.

tribus pyrénéennes, à cause des nombreuses sources d'eaux thermales, que l'on trouve de nos jours dans leurs montagnes et qui devaient y exister avant la conquête romaine.

Il est vrai que l'on n'est pas d'accord sur cette étymologie de l'Aquitaine, rapportée au mot *aquas tenens*[1], bien qu'un ensemble imposant de raisons archéologiques, historiques et géologiques, confèrent un haut degré de probabilité à cette interprétation, justifiée avec tant de savoir et de dialectique. N'y a-t-il pas des preuves géologiques, qu'à une époque, touchant peut-être aux premiers temps de la période celtibérienne, la Garonne, soit par une cause naturelle, soit par une cause artificielle, s'étendait bien plus dans la plaine qu'elle ne le fait aujourd'hui? D'ailleurs, et un auteur compétent ne manque pas de le citer, comme preuve de l'existence des lacs sous-pyrénéens à l'époque de la conquête romaine, il est à remarquer que Strabon et Justin parlent expressément du desséchement des lacs de Toulouse, opéré par les troupes de César.

Ainsi, ceux qui sont pour la thèse *aquatique*, estiment que tous les affluents de la Garonne, grossis, surtout à la fonte des neiges et à la suite des orages, par les débordements des lacs supérieurs, formaient, des Corbières à l'Océan, sur la rive gauche du fleuve principal, un vaste réseau qui défendait au loin la contrée.

Ce n'est pas tout : selon quelques-uns, le terme *Aquitani*, forme analogue à *Mauritani*, à *Lusitani*, ne serait qu'une corruption du mot *Auskitani*[2]. L'ancienne parenté des Euskes avec les Aquitains ne se conteste pas, on le verra ailleurs; le cachet basque se reconnaît, dit un historien

1. M. Henri Martin, entre autres, demandait qu'on renonçât à l'*aquas tenens* comme étymologie d'Aquitain (voyez M. Felix Garrigou, *Monographie de Bagnères de Luchon*, t. Ier, p. 1 et 2. Paris, 1872).

2. *Strabonis Geographia*, t. Ier, l. 10, p. 146, édit. Muller, texte grec et latin.

méridional[1], dans mille dénominations géographiques et pastorales de toute la chaîne des Pyrénées. Mais, l'opinion que le nom d'*Auskitani* se serait transformé en *Aquitani*, ne s'appuie sur aucun passage de l'antiquité; il n'est question dans César que des Aquitains.

Néanmoins, deux appellations ont survécu, empruntées du latin, les *Consorani* et les *Fuxenses;* les *Consorani*, ou habitants du Couserans[2], ainsi désignés du temps des Romains, et les *Fuxenses* (et non *Flussates*), les Fuxéens, habitants du pays de Foix et de la plaine qui commence peu après la ville.

Il est deux autres noms appliqués quelquefois à ces populations : l'un, plus générique, Ibères et même *Basques;* l'autre, historiquement plus récent, *Gascons*, habitants de la Gascogne. Cependant, à parler dans la rigueur géographique, les peuplades des Pyrénées centrales, principalement envisagées dans ce livre, ne faisaient que coudoyer sous le rapport territorial, bien qu'identiques d'origine, la zone ordinairement affectée aux Basques et aux Gascons, où ceux-ci faisaient la portion dominante[3].

Il y avait bien encore une autre dénomination qui concer-

1. Adolphe Garrigou, en ses diverses publications.

2. Un naturaliste qui explorait l'Ariège, de 1820 à 1823, semble avoir subi le prestige de cette vieille terre du Couserans, et de son nom. Ayant découvert aux environs de Saint-Girons un minéral, qui lui parut non encore classifié, il le baptisa du nom de *Couseranite.* Il indique la forme et les caractères de ce minéral dans son livre : *Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées* (Paris, 1823), par J. de Charpentier. Ce cristal est intéressant par la netteté et la pureté de ses formes; on le trouve au-dessus de Seix dans les roches calcaires et surtout dans le calcaire gris noirâtre à petit grain de la même vallée. Ce minéral est d'un noir grisâtre, tirant quelquefois au bleu indigo. Il est toujours cristallisé en prismes de diverses espèces de 10 à 12 lignes de longueur sur 2 lignes d'épaisseur, et constamment implanté dans le calcaire.

3. Pour ces noms de Basques et Gascons, voir Arnaldus Oihenartus, *Notitia utriusque Vasconiæ tum Ibericæ, tum Aquitanicæ*, lib. III, cap. III, Paris, 1638.

nait nos montagnards, mais purement administrative, elle émanait des classifications géographiques des Romains. Nos anciens Ariégeois appartenaient, depuis Auguste, à la Novempopulanie, ils étaient Novempopulaniens, parce que dans les antiques circonscriptions, l'on appelait ainsi l'une des dix-sept provinces de la Gaule, la même que l'Aquitaine troisième; — et pourquoi ce nom? parce qu'elle contenait neuf peuples principaux : les *Tarbelli*, les *Boii*, les *Vasates*, les *Ausci*, les *Elusates*, les *Osquidates*, les *Bigerriones*, les *Convenæ*, les *Consorani*[1].

Reste la dénomination, toute récente, toute moderne, d'*Ariégeois*, qui est empruntée du principal fleuve de la contrée, et qui a servi, depuis quatre-vingt-dix ans, à désigner le département tout entier. Ce serait une appellation employée par euphémisme, si, en l'appliquant aux habitants du comté de Foix, on s'en tenait à une étymologie, en soi contestable et contestée, celle d'*Aurigera*, rivière qui roule de l'or[2], et, si les Ariégeois passaient pour nager dans l'or.

1. C'est par le même système, comme nous l'apprend Sidoine Apollinaire, qu'on appela *Septimanie*, le pays composé de sept provinces, prises partie de la Narbonnaise, partie de la Novempopulanie, partie de l'Aquitaine seconde. Ces sept provinces, cités ou diocèses, étaient : 1° celle de Toulouse; 2° celle de Bordeaux; 3° celle de Saintes; 4° celle de Périgueux; 5° celle d'Agen; 6° celle de Lectoure; 7° celle de Bazas.

2. Bayle, notre sceptique, M. Adolphe Garrigou, qui est une autorité, et M. Adolphe d'Assier, un des écrivains de la *Revue d'Aquitaine*, ont exposé ce qu'il y a à dire sur ce mot d'*Ariège* et d'*Auriège*. Ni le département, ni la rivière principale ne sont désignés comme faisant partie d'une contrée dont les fleuves se feraient remarquer par des paillettes d'or, en quantités considérables; car tous les ruisseaux et toutes les rivières qui descendent de la crête granitique des Pyrénées dans toute la chaîne, charrient des paillettes d'or. Le nom d'*Aurigera* n'appartient donc pas exclusivement, à ce titre, aux cours d'eau de ce département. Nous n'avons pas rencontré, pas plus que M. A. Garrigou, le mot *Aurigera* dans les anciennes Chartes, mais bien *Arega*.

Dans la haute vallée de l'Ariège, il paraît que les deux cours d'eau qui donnent naissance à l'Ariège, s'appelaient autrefois : l'un, *la Riejo* (avec l'article féminin); l'autre, *lou Riejo* (article masculin). L'appellation masculine, *lou Riejo*, aurait fourni le français l'*Auriège*, et l'appellation

Les pays montagneux où abondent les rochers, le granit, au détriment de la terre végétale, ne seront jamais les pays les plus riches, du côté des productions du sol.

V. — Mais si, jusqu'ici, les noms et la terminologie ancienne ne font guère rien préjuger sur le génie montagnard; si, jusqu'ici, la géographie n'offre que des révélations insuffisamment explicites, pour bien augurer des caractères généraux qui pourront affecter et distinguer l'esprit ariégeois, toutefois, peut-être arriverait-on à quelque lueur voisine d'un signe positif en pressant d'un peu plus près les choses.

On ne doit pas omettre de toucher un mot du prestige légendaire qui s'attache aux habitants des Pyrénées en général, dès la haute antiquité, et dont les Ariégeois revendiquent leur part. Les traditions mythologiques se greffèrent de bonne heure au sol qu'ils habitent, c'étaient les hommes *des eaux*, des bassins et des lacs; c'étaient en même temps les hommes du pays *de feu*, des terres volcaniques; c'étaient enfin les hommes des *cimes altières*, en

féminine, *la Riejo*, aurait donné l'Ariège. Bayle se souvenait d'avoir lu dans Papire Masson, *la Riejo*. (Bayle, *Dictionn. historique*. — A. d'Assier, *Notice sur les mots Ariège et Aurigera*.)

Les écrivains du seizième et du dix-septième siècle, à cause des quelques paillettes d'or que l'Ariège charrie, transformèrent le nom d'*Arega* en celui d'*Aurigera*. Ainsi, Bertrand Helie, *Hist. Fuxens. Comit.*, p. 8; Papir. Masson, *Descript. flumin. Galliæ*, p. 599 et suiv. — Hauteserre (*Rer. Aquitanic*, l. 1, c. 21), et d'autres après lui, adoptèrent l'étymologie de Bertrand Helie.

« Auriège au viste cours clair ornement de Foix, » a dit du Bartas, dans les *Neuf Muses Pyrénées*; — et cependant de Marca protesta (dans *Marca Hispan.*, col. 65), contre cette transformation de mots.

M. J.-F. Bladé raille avec sens et esprit les Allemands, qui reprochent souvent aux Français d'ignorer la géographie. Il prend à partie le latiniste allemand Freund et son *Grand dictionnaire de la langue latine*, traduit par M. Theil. Il ne sait pour quelle raison, ni d'après quel document ancien ou moderne, cet auteur donne à l'Ariège le nom de « *Alburacis* » (p. 295)..., ni pourquoi il dit : « le *fleuve* de l'*Auriège*, en France, dans le département de l'Ariège » (p. 108). (J. F. Bladé, *Études géographiques sur la vallée d'Andorre*, p. 63.)

commerce avec le génie des vents, avec « les puissances de l'air », dont parle plus tard un homme inspiré[1]. Tels, les trois titres, *Aquitains*, *Pyrénéens*, *Montagnards*, qui donnèrent lieu à la légende. Que l'on relise les poètes antiques et l'on verra de quel prestige est entouré par eux l'habitant des Pyrénées. Une première version est celle-ci : « Hercule, vainqueur d'Antée et de Gérion, franchissant les Pyrénées pour se rendre de l'Ibérie dans les Gaules et dans l'Italie, arrive à la cour de Bébryx[2], roi de ces montagnes, dans l'antre de Tarascon[3]. Bébryx accueille honorablement l'illustre voyageur. Ce dernier séduit Pyrène, fille de ce roi des montagnes, et va poursuivre le cours de ses expéditions. Pyrène, honteuse et déshonorée, dérobe à tous les regards la preuve de sa faiblesse et cherche dans les forêts profondes et dans les cavernes un asile contre la colère de son père. Elle fait au loin retentir les vallées de ses plaintes et du nom du perfide Hercule qui l'a abandonnée. Celui-ci, de retour d'une première course, veut réparer l'outrage fait à la fille de Bébryx. Il est trop tard, Pyrène est devenue la proie des bêtes féroces ; et il ne reste plus au héros qui remplit ces sites sauvages de ses cris perçants, et qui dans son désespoir détruit les animaux féroces, causes de sa peine, que d'élever un monument durable à sa mémoire, en donnant le nom de Pyrénées aux montagnes, théâtre de cette mort tragique[4]. »

1. Epître de S. Paul, *Spiritualia nequitiæ.*

2. L'Ibero-ligurie, d'après Amédée Thierry, se diviserait en trois peuplades : *Sordes*, *Eleuzykes* et *Bébrykes.* Les Bébrykes seraient à la jonction des Cévennes et des Pyrénées. Le docte M. A. Garrigou explique que ce point de jonction tient au long du massif de collines qui, partant des Pyrénées au sein du comté de Foix, côtoient le cours de l'Ariège jusqu'à *Vieille-Toulouse*, la ville ibérienne, et vont se rallier à la Montagne-Noire, premier échelon des Cévennes. (*Etudes historiques sur l'ancien pays de Foix*, p. 111.)

3. Grotte de *Lombribo*, près du pas de Sabart. Voir Helie de Pamiers, et les autres chroniqueurs.

4. C'est ainsi que M. A. Garrigou, s'est plu à paraphraser cette fable

Selon une autre version, ce n'est pas une question de mots et d'étymologie des montagnes pyrénéennes, ce n'est pas une affaire de linguistique, mais plutôt de géologie. Hercule intervient dans la création elle-même des blocs gigantesques qui constituent les monts Pyrénées. Le grand héros mythologique rencontre, à la limite de la Gaule et de l'Espagne, Pyrène, dont il devient épris; Pyrène, désignée par les poètes comme une nymphe habitant les eaux, et dont le nom cependant signifiait *feu*. Ainsi Hercule aima Pyrène, la *nymphe du feu*, l'habitante des eaux voisines du feu souterrain, du feu central de la terre. Cependant Pyrène lui est ravie par une catastrophe, et le désespoir d'Hercule est digne de celui dont la massue valait la foudre

extraite du vieux latin de Bertrand Helie, *Historia Fuxentium comitum*, éditée en 1540, lequel, Bertrand Helie, n'a fait que reproduire le poète romain du premier siècle de notre ère, Silius Italicus, dont il vaut la peine de citer le passage :

At Pyrenæi frondosa cacumina montis
Turbata Pœnus terrarum pace petebat.
Pyrene celsa nimbosi verticis arce
Divisos Celtis latè prospectat Iberos,
Atque æterna tenet magnis divortia terris.
Nomen Bebrycia duxere a virgine colles,
Hospitis Alcidæ crimen, qui. . . . . . .
. . . .
Possessus Baccho, sæva Bebrycis in aula
Lugendam formæ sine virginitate reliquit
Pyrenen. . . . .
. . . . edidit alvo
Namque ut serpentem, patriasque exhorruit iras,
Confestim dulces liquit turbata penates.
. . . .
Donec mœrentem ingratos raptoris amores,
Tendentemque manus, atque hospitis arma vocantem
Diripuêre feræ. . . . .
. . . .
At voce Herculeâ percussa cacumina montis
Intremuere jugis : mœsto clamore ciebat
Pyrenen. . . . . tumulo tum membra reponit,
Supremum inlacrymans; nec honos intercidit ævo,
Defletumque tenent montes per secula nomen.

(Silius Italicus, *Bell. Punica*, lib. III, poète romain, né l'an 25, sous Tibère, mort sous Trajan, l'an 100 de J.-C. Il composa un poème en dix-sept chants, sur la seconde guerre *Punique*, intitulé *Punica*. — Voyez la traduction publiée par M. Nisard, page 256).

de Jupiter. Il ensevelit avec larmes l'objet de sa passion ; et pour lui élever un mausolée que les hommes et le temps ne puissent détruire, il entasse rocher sur rocher, montagne sur montagne, et forme ces immenses pyramides, qu'il nomme les Pyrénées[1].

Outre les fictions poétiques, nées de la vision et de la solennité du sol, formant l'encadrement et le théâtre d'existence des races ariégeoises, il est aussi des traditions d'un caractère historique, qui expliqueraient le passé et le présent des Pyrénées, considérées dans leur constitution et leur physionomie physique actuelle. On rapporte qu'à une époque primitive, il y eut un embrasement général sur toutes ces cimes pyrénéennes, causé probablement par le feu du ciel, tombé dans les broussailles et dans les revêtements sarmenteux et ligneux qui tapissaient leurs anfractuosités[2]. Ainsi auraient eu lieu les défrichements primordiaux. Ne sortons-nous pas ici des produits de la féconde imagination des Grecs? Cet incendie, qui dévora des forêts immenses, serait arrivé, d'après les savants, vers 637 après le déluge, c'est-à-dire plus de 2,300 ans avant l'ère chrétienne.

1. Ce détail n'a point échappé à M. Cenac-Moncaut, qui rapporte Diodore de Sicile dans l'*Hist. des peuples pyrénéens*, t. Ier, p. 6. Mais c'est bien du mal pour chercher l'étymologie du mot *Pyrénées*. Il en est qui disent simplement de recourir au mot celtique *Pyrn*, qui signifie montagne. Qu'aller chercher la fable d'Hercule et de Pyrène ? — ils ne croient pas davantage nécessaire de se réclamer du mot grec : πῦρ, feu.

2. Diodore de Sicile, avec Lucrèce, admet cet incendie primitif des Pyrénées. « Dans les livres précédents, dit-il, il a été fait mention des montagnes de l'Ibérie, nommées les Pyrénées, séparant les Gaules de l'Ibérie et de la Celtibérie, elles s'étendent de la mer du Midi à l'Océan septentrional, dans un espace de trois mille stades. Autrefois elles étaient en grande partie couvertes de bois épais et touffus ; mais elles furent, dit-on, incendiées par quelques pâtres qui y avaient mis le feu. L'incendie ayant duré sans interruption pendant un grand nombre de jours, la superficie de la terre fut brûlée, et c'est de là que l'on a donné à ces montagnes le nom de Pyrénées. » (Diodore de Sicile, liv. V.)

Rappelons également que d'autres font venir ce mot de Pyrénées de l'hébreu ou phénicien *Pura*, qui signifie un lieu couvert d'arbres.

Et c'est pourquoi, selon quelques auteurs, le mot de Pyrénées serait l'équivalent de *Monts incendiés*.

Du reste, les Ariégeois actuels, qui sont assez gentilshommes, ne seront pas ingrats envers la muse poétique de l'école virgilienne. Ils remercient Romains et Hellènes d'avoir poétisé leur berceau d'une manière si gracieuse. Nos Pyrénées ne seraient autre chose que « la *Nymphe du feu*, dormant sous la chaîne de montagnes qui lui sert de tombeau[1] ». Mais les disciples de Virgile, avec leur riche et ingénieuse imagination, ne devançaient-ils pas ainsi les explications scientifiques que la géologie devait donner, de longs siècles après, du mode de formation de la frontière franco-espagnole?

Puissent, du reste, ces antiques embrasements du sol pyrénéen, faire surgir des âmes ardentes, des cœurs sensibles, logés dans ces personnalités de montagnards! Puisse ce feu d'autrefois être le symbole d'une future chaleur d'âme et de cœur tout ariégeoise! Puisse-t-elle prophétiser cette chaleur de l'esprit qui devient génie, éloquence, invention, selon l'objet auquel elle s'applique!

Quoi qu'il en soit, les ancêtres de nos Ariégeois n'eurent pas de peine à revendiquer le mystère qui s'attache aux habitants des hautes montagnes, après s'être vu attribuer le privilège de hanter une terre visitée par des cataclysmes grandioses, les uns aquatiques, les autres ignés. L'habitant des hautes montagnes jouit toujours d'un certain relief; l'imagination des peuples des vastes plaines a voulu voir toujours je ne sais quoi d'indompté et d'invincible, dans les êtres humains qui vivent sur les escarpements abrupts, à la cime des rochers. On se figure le montagnard, participant des privilèges de l'aigle, ou entretenant, avec

1. C'est ainsi qu'un historien moderne résume la fable et la mythologie d'Hercule, relative aux Pyrénées (Cenac-Moncaut).

les ours des hautes cimes, de ces familiarités de camarade, qui les rendent aussi redoutables l'un que l'autre.

Déjà, dès l'antiquité romaine, on attribuait je ne sais quelle grandeur au caractère des peuples montagnards. Lucain avait tracé des Ibères pyrénéens un portrait qui en faisait des hommes terribles et redoutables [1], si bien que la farouche valeur des montagnards avait fini par devenir un sujet d'exagérations et de fables. Que ne racontait-on pas à Rome? On y disait que les habitants de la zone pyrénéenne, arrivés à l'âge qui blanchit les cheveux et rend la main débile, grimpaient sur les rochers élevés, entonnaient au soleil couchant leur hymne de mort, et s'élançaient dans les précipices de la Maladetta, du Mont Vallier ou du Montcalm, pour terminer une existence devenue insupportable, dès qu'elle n'était plus consacrée à la gloire et aux combats. Qu'on se rassure : les Ariégeois modernes n'en sont pas là.

Il n'y a pas jusqu'à la cosmogonie et aux mythes ibériens qui ne viennent répandre quelque chose de mystérieux et de poétique sur la vieille Ariège, en évoquant le mode de formation des Pyrénées, dans la grande ceinture granitique du globe terrestre. C'est, dans cette cosmogonie, une traînée volcanique qui préside à la naissance du paysage, c'est une éruption du feu créateur, qui a procédé d'orient en occident, puisque les montagnes de l'est des Pyrénées sont plus régulières et plus élevées, et que la chaîne diminue en élévation, en se rapprochant de l'Océan. *Leheren-Soughe*, disent les mythes ibériques, dormait roulé sur lui-même dans le lac intérieur, l'étang de feu; sa respi-

1. Lucain avait décrit aussi les révolutions géologiques des Pyrénées :

Jamque Pyrenææ quas nusquam solvere Titan,
Evaluit fluxere nives, fractoque madescunt
Saxa gelu. Tum quæ solitis e fontibus exit
Non habet unda vias, etc.

(PH. LIB. IV, p. 94).

ration profonde faisait mugir les échos de l'enfer; l'œuf-monde qui lui sert d'enveloppe semblait prêt à se briser aux mouvements convulsifs qui agitaient le monstre durant sa léthargie. Enfin, l'ange du IAO laissa tomber, dans l'Océan, la soixantième goutte d'eau de sa clepsydre qui marque les *Temps;*... A ce signal, *Leheren*, le *Grand-Ouvrier* de Dieu se réveille en sursaut dans ses cavernes, ouvrant sept gueules béantes d'où sortent les volcans... De là, l'univers et les Pyrénées. Son œuvre achevée, le dragon se roule derechef sur lui-même et se rendort, bercé jour et nuit par quatre génies, en attendant le réveil des siècles et l'aurore du temps nouveau[1].

VI. — Mais, après avoir interrogé le prestige légendaire qui s'attache à la race ariégeoise, pourrait-on arriver à découvrir quelques-unes des causes générales, qui purent influer sur la tendance et l'esprit de cette race : le pourrait-on, si l'on retraçait dans une sorte de cadre chronologique les grandes étapes qui ont marqué, à travers les siècles, l'évolution de ses destinées, ainsi que ces mouvements généraux, ces grands faits d'invasion, de domination étrangère et de reprise de possession du sol, d'où purent émaner l'esprit et le génie des habitants? Cela n'est point improbable.

Lorsqu'arrivent les temps historiques, on remarque que les tribus nomades ou pastorales de race ibérique et ligurienne, dont se composaient l'ancien comté de Foix, le Couserans, et une partie du haut Languedoc, sont aux prises avec les Romains, et puis incorporées à leur empire. Il est rapporté que Pompée, à son retour d'Espagne, après ses victoires sur Sertorius, poussait devant lui ces populations dont il redoutait les hostilités pour ses arrière-légions;

1. V. Histoires diverses des Basques. Notamment, Augustin Chaho.

Carcassonne. Cependant le Donnezan, dès le temps de Charlemagne, était constitué en terre neutre, indépendante et libre[1]. C'est vers l'an 1012, que le comté de Foix commence à se manifester sous les fils de Roger, comte de Carcassonne. Roger III, l'un des comtes de Foix, revenant de la croisade, donna naissance, vers 1104, à la ville de Pamiers, ainsi nommée, en souvenir d'*Apamée* ou *Apamia*, ville de Syrie, où le comte avait fait ses exploits.

Cependant la cité de Mirepoix se révélait, dès le douzième siècle, ainsi que celle de Saint-Girons.

Vinrent dans les siècles suivants la guerre des Albigeois, les guerres d'Armagnac, les guerres Narbonnaises, les guerres religieuses du seizième siècle, où les cités de Tarascon, Mas d'Azil, Saverdun, Varilhes, Mazères, prendront fait et cause.

Tel est l'ensemble du cadre dans lequel s'est développé, à travers les siècles, le drame historique de l'Ariège; et il faut reconnaître qu'on y discerne, à partir du treizième surtout, des faits d'intérêt national ou local qui témoignent d'une réelle signification, sur la tendance de l'esprit ariégeois. Pourquoi ces longues et sanglantes querelles des Albigeois, se localisèrent-elles principalement dans les vallées de l'Ariège, tandis que, à peu d'exceptions près, le reste de la France y demeura étranger? Pourquoi cette passion pour des doctrines?

Les guerres religieuses du seizième siècle eurent certes d'autres théâtres que l'Ariège? mais, où furent-elles plus tenaces et plus dévastatrices? Et comment expliquer les revendications ardentes, acharnées, que le pays a soutenues, concernant les privilèges de ses forêts et de ses montagnes? N'y eut-il point, à ce sujet, des plaidoiries, des mémoires,

1. Voir l'abbé de Roquelaure, *Histoire de la haute vallée de l'Aude*, première partie. Carcassonne, 1879.

des contestations séculaires, dans le Donnezan, dans les vallées de Tarascon, et dans le Couserans?

Somme toute, le Français qui n'a jamais quitté les monotones plaines de la Beauce, ou bien l'Anglais qui sortirait pour la première fois de son comté de Sussex, éprouveraient tous deux, sans nul doute, en se rapprochant de l'Ariège, une impression inévitable d'admiration et d'étonnement devant les Pyrénées. Mais cet étonnement et cette admiration seraient autrement grands, si les annales du caractère et de l'esprit ariégeois leur étaient en même temps ouvertes et dévoilées.

Que si l'on remonte à ces époques lointaines, où l'Ariège n'avait point encore d'histoire, à cette période confuse et trop matinale, on peut dire que nos montagnards des Pyrénées eurent, à ces moments si reculés, deux fortunes qui paraissent contradictoires. Ils semblaient appelés par leur position topographique, à contenir et à arrêter le flot des hordes conquérantes et envahissantes; ils devaient barrer le chemin à toute invasion et empêcher de passer. Le firent-ils?... on peut répondre d'abord qu'il n'en fut rien; en maintes occasions, on les verra laisser le passage libre aux tentatives ambitieuses, aux expéditions guerrières, sans pouvoir ou vouloir y mettre un frein. D'autre part, qui ne dirait, à plus d'une époque, que les habitants du plateau pyrénéen furent effectivement investis, à travers les siècles, d'un noble rôle, celui de protéger et d'abriter les fugitifs, les vaincus de toutes les causes, les amis de l'indépendance, et qu'ils s'acquittèrent de ce rôle à leur honneur. Quelquefois entraînés, le plus souvent faisant preuve d'une fière et indomptable résistance, tout à la fois exclusifs et éclectiques, rebelles à la fusion et en définitive races mixtes : voilà sous quel jour va se dérouler peu à peu et commencera d'apparaître le caractère historique de nos populations

pyrénéennes, à mesure qu'avec la description de la contrée, on fera l'exposition des qualités de ses habitants.

En revenant vers nous et d'abord vers le moyen âge, nous verrions que pour les siècles antérieurs on allait volontiers demander aux monastères de l'Ariège, des papes et des évêques, comme à Boulbonne. Guillaume IV de Rochefort (de *Rupe*, ou de la Roche), issu de la noble famille de Bertrand de la Roche, et qui devint évêque d'Alet, de 1489 à 1508, avait été appelé du couvent du Mas d'Azil, où il se trouvait d'abord comme prêtre et moine sacristain[1]. Mais les temps modernes ne vont-ils pas, comme le moyen âge, porter la direction de leur regard vers cette portion des Pyrénées centrales? Un incident en juillet et août 1815 semblait l'indiquer. Tout au moins, l'Ariège inspirait-elle quelques alarmes au pouvoir central, puisque le gouvernement avait cru devoir placer pour commandant de place, à Foix, un militaire, un gentilhomme qui, dit-on, ne parlait que de fusiller, dans les vingt-quatre heures, quiconque serait prévenu de colporter des écrits séditieux ou mensongers[2].

Et, pour l'ensemble des deux derniers siècles, le dix-huitième et le dix-neuvième, quels étonnants contrastes ne

1. Il passa du Mas d'Azil d'abord à l'abbaye de Montolieu, il avait présidé, en 1478, le chapitre provincial des Moines-Noirs, tenu à Notre-Dame de la Daurade, à Toulouse.

2. Le chevalier Charles de Fitz-James était, en juillet et août 1815, commandant d'armes de l'arrondissement et de la ville de Foix, président du conseil de guerre permanent de la même ville. D'après la tradition, le chevalier de Fitz-James n'aurait pas péché par excès d'humanité et de douceur. Le docteur Gout, de la Faculté de Montpellier, cite dans une brochure l'ordre du jour de la place de Foix, du 27 juillet 1815 : et c'est là que le chevalier parle de fusiller dans les 24 heures. D'après la même brochure, Fitz-James ordonnait à tous les officiers du corps des *Chasseurs de Montagne*, présents à Foix sans une commission expresse du comte de Caldaguès, gouverneur du département de l'Ariège, d'en sortir dans les 24 heures. (*Archives de Foix;* carton des miscell. — Biographie de M. le chevalier de Fitz-James, par le docteur Gout, troisième édition, avril 1828).

remarquera-t-on pas chez la race ariégeoise! D'une part, l'Ariège est un des départements de France, où les luttes de catholiques et de protestants ont été les plus âpres, où la révocation de l'édit de Nantes laissa le plus de ferments d'animosité et de rancunes. Les agitations des années 1758, 1759 et autres, dont les archives de Foix gardent les preuves écrites [1], attestent que le Pouvoir de la province et le Pouvoir central de Versailles et de Paris, eurent à compter avec les protestants de l'Ariége; et d'autre part, dans nos époques de transformations démocratiques et de revirements inattendus, les protestants

1. Le comte de Saint-Florentin, écrivait de Versailles, le 3 août 1759, au marquis de Gudannes, dans l'Ariège. « Je n'ai, monsieur, différé de quelques jours à vous répondre sur ce qui regarde les religionnaires, que parce que j'ai voulu rendre compte au Conseil des dernières lettres que vous avez pris la peine de m'écrire à ce sujet; le roi m'a paru très satisfait de la prudence et de la fermeté dont vous avez usé pour faire tout rentrer dans le devoir. M. le maréchal de L'homond me marque que les assemblées ont entièrement cessé à Calmon et à Gibels. Il y a tout lieu d'espérer que cette circonstance vous donnera plus de facilité pour contenir les religionnaires du pays de Foix et que vous n'aurez aucun besoin du secours que vous lui avez demandé. Si cependant l'état des choses vous paraissait exiger absolument que l'on fit passer quelques troupes du Languedoc dans le pays de Foix, sa Majesté ne le trouvera pas mauvais, et elle s'en rapporte à ce que vous et M. le maréchal de L'homond jugerez à propos de faire. Je suis parfaitement, monsieur, votre Saint-Florentin.» (*Archives de Foix*, série F. I. 2.-3).

A son tour, le marquis de Gudannes écrivait, le 19 août de la même année 1759, une lettre qui annonce une sérieuse fermentation parmi les religionnaires de l'Ariège à cette époque. « J'ai reçu, écrivait-il, une députation nombreuse et très distinguée de tous les religionnaires; ils sont tranquilles et très contents de moi. J'irai néanmoins demain à Saverdun, sous prétexte d'accompagner M. et madame de ***, mais dans le vrai pour examiner la contenance de notre monde. Je vous promets que je ne réclamerai pas le secours de M. le maréchal de L'homond, à moins que les religionnaires du Languedoc et de la Guyenne, ne viennent sur moi, comme ils ont fait au Mas d'Azil.

« Je conviens avec vous, que les circonstances doivent nous rendre fort circonspects; mais je vous assure, en parfaite connaissance de cause, que si l'on nous voit tâtonner, nous nous exposerons à voir renouveler et augmenter l'incendie.

« Je suis avec respect, monsieur, votre très humble — Gudannes. »

(*Archives de Foix*, série F. I. 2.-3.)

ne seront pas les plus turbulents aujourd'hui : il faudra s'adresser, au contraire, aux centres protestants de l'Ariège, tels que Saverdun, le Mas d'Azil, pour trouver des groupes municipaux et des habitants qui sachent garder l'esprit de conservation.

VII. — Quoi qu'il en soit de l'influence des faits, des lieux et des centres sur l'esprit humain, c'est surtout la civilisation, l'art, l'esprit, le génie, dans leur manifestation spontanée, que nous voulons chercher sur la terre ariégeoise, c'est-à-dire l'*âme humaine*. Qui n'en convient, toute chose, toute œuvre, où l'on ne cherche pas l'âme, où l'on ne sent pas l'âme, ce je ne sais quoi de nous-même qui vibre et palpite, cette étincelle qui rayonne et qui a du calorique, une pareille œuvre en vaut-elle la peine? Du moins, comment ce qui est destitué d'âme vibrante, qui n'est pas palpitant, intéresserait-il ceux qui sentent, palpitent et pensent? L'esprit et le génie se révélant par la civilisation et l'art dans l'Ariège, tel est donc le but poursuivi dans ces pages, impatientes de courir après ce qui a vie, pour aller saisir avec l'âme ariégeoise, la vie même des montagnes.

Du reste, l'attrait de l'inconnu, à défaut d'autres titres, serait assuré à une étude sur l'Ariège. On voudra savoir comment cette race des montagnes se comporte, chez elle, et hors de chez elle ; on le voudra avec une curiosité d'autant plus intense, que l'ignorance la plus complète existe, à l'endroit des ressources de ce pays, en choses et en hommes[1]. Si l'on a écrit, pour les hommes du Nord, des livres réparateurs et des publications qui étaient en réalité un

1. Quelques-uns ne savent que ceci ! — « Que l'Ariège est un des onze départements de France où le service de la louveterie n'est pas assuré..... que l'Ariège et le Cantal sont infestés de loups. »

simple acte de justice et de réhabilitation[1], le Midi ne doit-il pas réclamer la même équité pour ses races inconnues et ses mérites oubliés ? Refuserons-nous de l'intérêt à une portion des Pyrénées centrales, qui a eu le singulier destin d'occuper le monde et d'obtenir, pendant plusieurs siècles, le monopole du retentissement et de l'éclat, pour retomber, avec l'époque de Louis XIII, dans une obscurité regrettable?

Toutefois, cette contrée n'était pas aussi dédaignée, il y a quatorze cents ans, à la cour des rois d'Austrasie et de Neustrie. Lorsque les rois Gontran et Childebert, et « la glorieuse dame Brunehaut », comme s'exprime Grégoire de Tours[2], se réunirent pour convenir, au traité d'Andelot, de leurs droits respectifs sur divers territoires, le roi Childebert tenait bien à retenir dans sa juridiction (outre Meaux, Senlis, Poitiers, Tours, Avranches, Aire, Bayonne, Albi),... le modeste territoire du *Conserans*[3]. « Pari conditione, civitates Meldis, et duas portiones de Silvanectis, Turonis,... *Cousoranis*,... Domnus Childebertus rex suæ vindicet potestati. » — Et les auteurs du *Recueil des historiens des Gaules* ajoutent : « ... Consoranorum pagus urbem habet ad Salatam fluvium [*le Salat*], a sancto Licerio [*Saint-Lizier*] dictam. Is est Glicerius Episcopus Consoranensis, qui concilio Agathensi subscripsit. »

Et cependant, qu'on regarde chez les modernes. Il est difficile d'être incomplet, et partant préjudiciable, autant qu'une brochure qui paraissait l'an VII de la République française, par le citoyen J. La Vallée, intitulée : *Voyage dans les départements de la France?* Cet auteur ne paraît avoir cherché dans l'Ariège, il y a 86 ans, que l'état de

1. Voyez le livre de M. Charles Monselet consacré aux *Oubliés et aux dédaignés du monde lettré* — celui d'Alfred Devau sur les *Lions du jour* — celui de Jules Houdoy, sur les *artistes inconnus des* XIVe, XVe *et* XVIe *siècles.*

2. *Histoire ecclésiastique des Francs*, t. IX.

3. Traité du sixième siècle.

l'industrie et du commerce. Que pouvaient être ce commerce et cette industrie, après le cataclysme de la première révolution? D'ailleurs, la masse de la population des montagnes n'était-elle pas surtout *pastorale?* N'importe. De pareils écrits, loin d'exciter à connaître un pays, laissent une impression défavorable et injuste, et éteignent toute curiosité[1].

Il y a peu d'années qu'un écrivain de talent[2], en nous donnant une nouvelle œuvre sur la Russie, intitulée : *Les Terres vierges*, entendait nous révéler un pays vierge totalement, en ce sens que le public européen, pris dans sa masse, ignorait absolument un phénomène incandescent à nos portes, celui de la profonde agitation qui travaillait secrètement la Russie. L'Ariège peut être présentée comme une *terre vierge* aussi, que les Français ne connaissent pas plus qu'ils ne connaissent l'empire d'Alexandre II. Ce territoire, cependant, ne palpite-t-il point, ne frémit-il point sous le sentiment des nouvelles destinées que doit lui faire son cortège de talents et de nobles esprits?

Assez longtemps les faveurs de la renommée ont souri aux Pyrénées occidentales et aux pays Basques, que les érudits, les philosophes et les poètes, à l'envi, ont mis en

1. N'y eut-il pas aussi, sous la Restauration, une publication malencontreuse émanée d'une plume moscovite, *Voyage au Midi de la France*, en deux volumes, dans lesquels l'auteur, qui avait sans doute rédigé son travail en courant la poste, déclarait « les habitants des Pyrénées, pour l'instruction et la civilisation au-dessous des connaissances des Cosaques et des Basquirs ? » (Orloff, *Voyages au Midi de la France.*)

Évidemment l'écrivain russe, faute d'information, ne prenait guère le moyen de faire connaître un pays trop inaperçu jusqu'ici. Si M. Orloff avait voulu réfléchir à certains chapitres des coutumes, mœurs, et législation de quelques vallées des Pyrénées, relativement au respect de la femme, nous aurait-il préféré les Cosaques? Un article du droit coutumier d'une vallée pyrénéenne, rédigé avant 600, accordait la grâce aux coupables réfugiés auprès d'une dame. « Si quelqu'un se réfugie auprès d'une dame, il « aura sûreté de sa personne en payant le dommage. Que la paix soit « avec le laboureur : que ses bœufs et ses instruments aratoires ne « puissent être saisis. » (*Ancienne coutume de la vallée de Barèges.*)

2. M. Tourguenief.

lumière. Le plus original d'entre eux n'a-t-il pas dit que « Bagnères de Bigorre et Luchon sont, aux Pyrénées, les capitales de la vie élégante, le rendez-vous des plaisirs du monde et de la mode, Paris à deux cents lieues de Paris[1] ? » Mais les Pyrénées centrales n'existent donc pas? Et l'Ariège?

Si les Pyrénées ariégeoises sortent de l'inconnu qui les a envahies, elles ne le devront ni à M. Taine, ni à Michelet; et les habitants de l'Ariège ne sauraient pardonner à ce dernier, qui a su dire les côtés par lesquels les Pyrénées sont supérieures aux Alpes, de s'être tu sur le comté de Foix. Les beautés pittoresques de l'Ariège et ses hommes supérieurs, n'ont point attiré l'attention de notre historien, qui n'a d'yeux que pour le Roussillon et les Basses-Pyrénées. Même omission avait été commise avant eux, en 1826, par M. le comte de Marcellus[2], et auparavant encore, en 1790, par Mérard-Saint-Just[3]. Il n'en est pas moins vrai que nous devons à ces circonstances négatives la fortune d'offrir au lecteur une *terre vierge* et une population qui joint au prestige de l'inconnu, l'auréole d'une fine distinction, jusqu'ici à peine soupçonnée. Mais d'ailleurs, il est juste de convenir que l'Ariège que nous avons dite peu soupçonnée, l'est de jour en jour et de plus en plus.

Lorsque le penseur qui voyage, se rend en Ariège, n'aborde-t-il pas une contrée, qu'il ne tarde pas à reconnaître riche en souvenirs et en débris archéologiques? ne foule-t-il pas sous les pieds, dans les ruines des antiques édifices, pour peu qu'il regarde à terre, des médailles Celtibériennes[4],

1. M. H. Taine.
2. *Voyage dans les Hautes-Pyrénées*. in-18. Paris, 1826 ; F. Didot.
3. *Les Hautes-Pyrénées en miniature* : Paris, 1790, in-18.
4. Sans la moindre peine, nous avons trouvé nous-même, en simple touriste, des médailles ou monnaies de la ville d'*Ilerda*, avec légende en caractères Celtibériens, à côté de quelques monnaies modernes de la république mexicaine.

des médailles romaines, des médailles et des monnaies ataciennes, des urnes ensevelies depuis trois mille ans, et d'abondantes haches celtiques?

Il y a plus; peut-être faudrait-il se tourner vers cette contrée et questionner les papiers de famille de quelques-uns des notables habitants de cette région du Midi, pour retrouver dans leurs archives de ces feuillets importants, qui donnent la clef d'un mystère de l'histoire nationale. Nous pensons qu'on trouverait, dans l'Ariège, des révélations inattendues, sur le règne de Louis XI, sur les projets d'incorporation du Roussillon, comme aussi, sur les agissements de la diplomatie française, alors que la première République était en pourparlers avec Naples.

D'autre part, comment admettre que la patrie des Gaston puisse rester plus longtemps dans cette obscurité accidentelle, où elle est tombée après des siècles d'éclat? N'y a-t-il pas cette surprenante dynastie des Gaston de Foix, vicomtes de Béarn; des Gaston-Phœbus, de tous ces Gaston, portant un nom, qui lui-même, dans son origine, signifie convive de souverain, antrustion, tous ayant droit de s'asseoir à la table du roi, avant qu'ils fussent eux-mêmes chefs d'État[1]? une invincible curiosité ne s'attache-t-elle pas à ces princes?

VIII. — Un moment on eût pu croire qu'une de ces plumes splendides, qui brillent au plus haut sommet de la littérature française, allait soulever un coin du voile épais qui

1. Chez les Franks, on désignait les officiers de la couronne, rédacteurs de la loi Salique, des noms de : Bodegast, Salegast, Widegast. Mon ami M. Gaston d'Orgeval, qui a fait de savantes recherches philologiques, sur le nom de Gaston, explique la connexion et le passage gradué des mots Vedastas, Vast, Wast, Waast, aux noms défigurés Wastonus, Guastonus, Gasto et Gaston. Le mot Gast qui signifie hôte, se dit en slave *Gosti*, en sanscrit *Ghaz*. (*Semaine religieuse de Paris*, 6 février 1879.)

s'est appesanti sur l'Ariège. Qui ne l'eût pensé, lorsque, en 1854, l'illustre M. Villemain publia trois cent quatre-vingt-cinq pages de souvenirs, sur le célèbre comte Louis de Narbonne, ministre de Louis XVI, en 1792 (le 10 mars), et aide de camp de l'empereur Napoléon, en 1812? Comment écrire des récits éloquents, sur une branche des antiques Lara de Castille, sans attirer l'attention publique vers l'Ariège, où s'abrite dans une de ses vallées une autre noble et chevaleresque branche des Narbonne-Lara, qui sont les vicomtes de Saint-Girons et dont la fière devise de famille porte cette formule superbe : *Non descendemos de Reyes, sino los reyes de nos.*

Il est étrange que dans un siècle, où l'on aime à mettre en lumière les cas exceptionnels, dans lesquels les femmes se sont distinguées par des travaux d'érudition, d'épigraphie, de recherches dans les inscriptions et les mosaïques[1], on n'ait pas été frappé d'une particularité du treizième siècle dans l'Ariège? Belle occasion de tenter une étude, une biographie, sur ces grandes dames qui discutèrent avec les théologiens la question albigeoise.

Cependant, qu'on ne ferme pas les yeux à un mouvement, qui commence, légèrement il est vrai, à se faire sentir? Comment ne pas reconnaître, en effet, au milieu des épaisses enveloppes d'inconnu, qui cachaient jusqu'ici une terre glorieuse, les signes d'une renaissance qui se prononce chaque jour davantage, et les symptômes d'une impartialité qui s'accuse de plus en plus? Plus d'un esprit d'élite, plus d'un publiciste, plus d'un poète[2], plus d'un économiste sont

1. Que n'a-t-on pas dit de cette savante Italienne, de cette comtesse Lovatelli, qui présente des mémoires à l'Académie des inscriptions, par l'entremise de M. Renan? Elle envoyait aux *Lincei* des travaux à propos des inscriptions d'une mosaïque du cinquième siècle, découverte à Prima Porta, près de la villa de Livie.

2. Lamartine, par exemple, après son voyage en Orient.

revenus à des idées plus équitables, au sujet du département de l'Ariège. Et, il ne serait peut-être pas trop exagéré, d'espérer qu'un jour s'établisse l'habitude, après les fatigues des grandes villes de Londres, Paris, Saint-Pétersbourg, de venir chercher du repos dans l'ancien comté de Foix et dans le Couserans[1], où se montrent à travers de joyeuses draperies, les pics sévères, les hauteurs mélancoliques, les dédales des vallons, habités par un peuple pasteur qui vit en reclus dans ses champs. D'autre part, n'y a-t-il point dans cette portion de la terre pyrénéenne, de quoi défrayer les méditations des Socrates de l'industrie? Est-il étonnant que des représentants distingués de la presse sérieuse de la capitale[2] aient fait, de l'Ariège, le texte et l'objectif de leur exploration et de leurs études, au point de vue des ressources industrielles que ce pays à la fois nouveau et ancien tient en réserve? Ajoutons d'ailleurs que rien n'était plus indiqué aux amis de la belle et grande nature, à ceux

1. On remarquera qu'on relève aujourd'hui le moindre détail qui touche a l'Ariège. Ainsi l'on fait observer que le ministre actuel des relations extérieures (1879) est né à Foix; et comme cet homme politique est aujourd'hui en évidence, son acte de naissance est reproduit par les journaux.

L'an mil huit cent vingt-huit, le quatre novembre, à dix heures du matin, par-devant nous Antoine-Volusien-Marie Séré, maire, officier de l'état civil de la commune de Foix, canton de Foix, département de l'Ariège, est comparu M. Jean-Baptiste Anglade, docteur en médecine, âgé de 47 ans, domicilié à Foix, lequel nous a déclaré que cejourd'hui, à une heure du matin, est né un enfant du sexe masculin, en la maison de M. Henry de Montaut-Brassac, rue de la Faurie, qu'il nous présente, et auquel il a déclaré donner les prénoms de Louis-Charles, lequel enfant est né de M. Casimir-Frédéric de Saulsi de Freycinet, contrôleur de comptabilité des contributions indirectes demeurant à Foix, dans ce moment absent, et de dame Anne Malet, son épouse, habitante de Foix, ladite déclaration faite en présence des sieurs Jean Pélissier, agent de police, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, âgé de quarante-deux ans, domicilié à Foix, et François Sabatier, employé à la mairie, âgé de trente-six ans, domicilié à Foix, et ont le déclarant et les témoins signé avec nous le présent acte de naissance, après qu'il leur en a été fait lecture; Sabatier, Pélissier, Anglade, Séré, maire, signés.

2. Théodore Bénazet qui travaillait dans le *Journal des Débats*, vers 1844, et l'économiste Michel Chevalier ont écrit sur l'Ariège.

qui ont besoin de contempler de beaux et romantiques horizons. Ajoutons encore que nul pays ne sied mieux aux femmes heureuses comme aussi aux femmes tragiques, auraient-elles des aventures extrêmes, à l'instar de la lamentable héroïne du *Glandier*, qui vint y mourir[1]. On y trouve des cimes où le soleil cultive seul quelques fleurs embaumées, des bois inaccessibles où le sapin ne meurt jamais; on y trouve, en abondance, ces grottes de *Calypso* d'Homère, cette nature non arrangée, mais sentimentale, où *un soupir se mêle à nos propres soupirs*. On y trouve ces scènes, ces tableaux de poésie naïve, dont le roman de *Berte aux grands pieds* offre d'enfantins échantillons [2]. Gaston-Phœbus, le légendaire comte de Foix eût pu y convier Dante, en lui promettant des types grandioses pour peindre la grande nature. Dante aurait peut-être emprunté à l'Ariège quelques traits, qu'il eût pu joindre à ce tercet du chapitre XIV de son *Enfer*, dans lequel l'image de la neige tombant dans les montagnes, ne lui sert qu'à rendre plus aigu le feu qu'il fait pleuvoir sur les damnés[3].

Pays aux grandes choses, comme aux gracieux attraits; depuis ce castel disparu qui fut le berceau du jeune et brillant soldat, Gaston de Foix, duc de Nemours, le vainqueur de Ravenne, jusqu'à ces souveraines les Catherine de Médicis, les Jeanne d'Albret et enfin ce Henri IV, qui vinrent goûter ce climat, ce terrain pittoresque, ces eaux, cet air, ce ciel, toute cette poésie débordante et toutes ces richesses historiques, que le caustique duc de Saint-Simon

1. Madame Lafarge mourut à Ussat, où est sa sépulture.

2. A l'issue d'avril, un temps dous et joli
Que erbelete poignent et pré sont reverdi,
Et arbrissel..... (Adenès).

3. Sovra tutto 'l sabbion, d'un cader lento,
Piovean di fuoco dilatate falde,
Come di neve in alpe senza vento.

ne sut point soupçonner dans un de ses jours de malencontreuse humeur[1]. Saint-Simon ferma donc ses yeux pour ne pas voir « ces rochers, ces monts pendants en précipice, » et « ces rives fleuries, » qu'a chantées La Fontaine !

IX. — On a dit, plus haut, qu'il serait aisé de citer bon nombre d'écrivains de notre temps, romanciers, poètes, publicistes, archéologues, érudits, qui ont tourné leurs regards vers le pays de Foix pour obéir à un mouvement de réhabilitation ariégeoise, qui s'accentuera de plus en plus. En effet, comme tout chemin mène à Rome, l'un vient aux comtes de Foix, par le château de Mauvezin, par les anciennes constructions féodales, par le vieux Froissard, par Raimounet de l'Espée qui battit le duc d'Anjou, et surtout par Gaston-Phœbus, ou plutôt par ses armes avec sa jolie devise de comte chevalier : « J'ay belle dame »[2], comme l'auteur de cet ouvrage y est venu lui-même, par les lettres autographes, qu'il possède, du maréchal duc de Navailles, écrites au dix-septième siècle à un habitant de l'Ariège, à propos de l'entrée de nos armées en Espagne[3]. Un autre, las de chercher des sujets de roman, sur tous les points du globe qu'on a tant exploités, s'aperçoit d'une terre originale et vierge, jusqu'ici peu entamée par l'exploration littéraire, et y découpe son roman, ayant pour titre et frontispice : le *Val d'Andorre*, avec ses

1. Saint-Simon ne sait rien dire d'une gorge des Pyrénées, où il se trouvait, et il parle longuement de l'édifice qui y était situé. Caprice du génie !

2. Léonce Dupont, *de Paris aux Montagnes :* Paris, Dentu, in-12, 1879, p. 65.

3. Dans les lettres que nous possédons, le maréchal de Navailles mande de *Perpignan* (notamment le 23 avril 1678) à M. de *Méritens de Rozès*, son ami, résidant à Rozès ; « Nous allons commencer la campagne et faire effort pour entrer dans le pays ennemy affin de soulager le Roussillon où nos troupes ne pourroient estre longtemps sans l'accabler. »

iers d'Ariège[1]. Un grand orateur espagnol, qu'une mblée des Cortès nomma, après 1868, président de publique d'Espagne, Emilio Castelar, écrit des lignes es excursions batailleuses des Ariégeois, en Italie, au ème siècle, alors qu'on versait le sang italien de Brescia u'à Ravenne[2]. Alfred de Musset n'a-t-il pas chanté le ur triste et charmant au delà des Apennins, où Byron ait dans l'amour toute sa haine, après que Gaston de , y eut noyé, au seizième siècle, sa vie et sa gloire oces dans un trépas à jamais regretté[3]? Qu'est-ce que vre qu'on publiait, il y a dix années, à Paris, Madrid Bruxelles simultanément, le *Roman des Pyrénées*, où, s plus de vingt pages, ce sont de blondes images, de nes apparitions, extraites du terroir ariégeois, qui font frais d'un récit plein d'humour et de saveur[4]. Les puations savantes, à leur tour, commencent à se préocer des antiquités des Pyrénées centrales ; et l'Ariège a rni des éléments abondants à la sigillographie, pour les ques des treizième, quatorzième, quinzième et seizième les. Avec les noms des Gaston-Phœbus, des Jeanne lbret, se retrouvent ceux des Narbonne, des Bellissen, Mirepoix, des Pointis, des de Mun, et tant d'autres rs à l'Ariège[5]. N'est-ce pas le comble ? Aujourd'hui, c'est

Élie Berthet, le *Val d'Andorre*, Paris ; Degorge-Cadot, in-12.

Emilio Castelar, *l'art, la religion et la nature en Italie :* Paris, 1874, 2.

Alfred de Musset, *Poésies nouvelles*, 1836-1852 ; Paris, édit. Charpen-, in-32, 1877, p. 283.

On y raconte que pour le projet d'*établissement des jeux* au val ndorre, (le duc de Hamilton, beau-frère du grand-duc de Bade, le te de Béarn, des capitalistes anglais, et un jeune financier belge raient parmi les actionnaires primitifs), le privilège avait été obtenu 6 octobre 1866, pour 99 années, par l'entremise officieuse de Xavier rieu l'ancien membre de la Constituante, devenu influent en Espagne.

. M. Paul Raymond a publié, en 1874, un catalogue descriptif des aux conservés aux Archives départementales des Basses-Pyrénées. On

l'Ariège, qui en certaines manifestations de la vie générale de la France, fait principalement acte d'existence et de vitalité, avant tout autre département, et donne l'exemple des initiatives intelligentes [1].

Il n'y a point jusqu'à l'étude des idiomes pyrénéens, qui ne contribue à fixer l'attention, sur un pays qu'on s'était trop habitué à oublier. La science recherche les origines et les parentés des langues qu'on parle dans le département de l'Ariège [2]. Elle explique comment il est divisé au point de vue linguistique, la place qu'y occupent le gascon et le dialecte commingeois; quels sédiments y ont déposés la langue

les a classés en sceaux laïques et sceaux ecclésiastiques. Ces sceaux rappellent la vieille existence du pays de Foix, les chartes d'alliances signées entre nos comtes et des personnages importants des autres régions du Midi et du Centre. Il y en a de datées de Pampelune, de Tarbes, de Foix, de Mazères, de Saverdun, de Perpignan, de Mirepoix, de Labastide de Serou, « du siège devant Ax »; on y trouve un fragment d'un sceau ogival, cire verte, appendu sur cordelette de soie jaune, à une quittance donnée par le comte de Foix à Agnès, sa sœur, comtesse de Bigorre, datée de Foix, le 24 décembre 1284. Il y a des sceaux de Gui de Levis, pour affaire de bornage de la seigneurie de Mirepoix, datée du 26 octobre 1296. Bien plus, la photographie, a reproduit une charte originale, du dixième siècle, qu'on appelle la charte de Camon, retrouvée, avons-nous dit, par le docte curé de Camon (Voir chez le photographe Delong, à Toulouse, rue Lafayette).

1. Le Conseil général de l'Ariège, à la fin de l'année 1879, mettait à la disposition de l'autorité académique une somme d'argent, relativement importante, pour faciliter dans le département l'institution des retraites pédagogiques. Cela consisterait à réunir les instituteurs d'un groupe de villages dans des retraites scolaires, dans le chef-lieu d'arrondissement ou de département, pour assister à des *conférences* faites par des hommes spéciaux et dans lesquelles ils pourraient apprendre du nouveau, recevoir des leçons et des impressions, renouveler leur provision intellectuelle et morale, si prompte à s'épuiser, entendre expliquer avec autorité les méthodes, allumer en eux la flamme pédagogique. (Voir *le Temps* du 2 octobre 1879.)

2. M. Bordes-Pagès, a touché la question du patois du Couserans. M. A. Garrigou s'est occupé des idiomes ariégeois, au point de vue des vestiges de la langue Euskarienne surtout; M. Achille Luchaire, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux, a publié un travail scientifique étendu sur les dialectes languedociens du pays de Foix et sur les dialectes gascons du Couserans, (*Études sur les idiomes Pyrénéens de la région Française*, un volume in-8° : Paris, 1879.)

que et la langue latine. Des esprits sages estiment que
iège devrait être remise en lumière, ne serait-ce que
r la question ibérienne, qui est loin d'être vidée, pour
uestion des rapports de parenté linguistique et ethnique
existaient entre les Aquitains et les Ibères d'Espagne.
faut-il pas décider ce qui en est du lien étroit entre la
gue aquitanique et la langue basque?

Tenons compte des symptômes assez prononcés, indiant un retour actuel de l'attention européenne, sur un ys qui occupa une belle place dans l'âge féodal, alors 'un couteau prêté par Gaston Ier, comte de Foix, au pape ément V, était un événement[1]. Au seizième siècle, ançois Ier, et Ferdinand, infant d'Espagne, archiduc d'Auche, frère de Charles-Quint, se disputaient un manuscrit Gaston-Phœbus. Aujourd'hui les principaux organes de presse parisienne s'abritent derrière l'autorité de l'illustre akanal, et du rapport célèbre qu'il présenta à la Convenon, lorsqu'ils cherchent des armes et de la consistance our la grande question de l'organisation de tous les ordres 'enseignement, tandis que les tribunaux et les procès de Ariège ont souvent le privilège par leurs épisodes origiaux, de captiver l'attention de la France entière[2]. L'on oyait déjà, dans le moyen âge, un libre-penseur d'Ax Ariège), Arnaud de Masiana, étonner le monde par sa

1. Archives départementales des Basses-Pyrénées. E. 408. (Carton) archemin.

2. Qu'on se rappelle cet article du *Figaro* à l'occasion d'une séance des ssises de l'Ariège, et qui provoqua un immense éclat de rire; il était intitulé: *la Chasteté des Sénateurs*. Un journal de Londres, *le courrier de l'Europe*, publia avant 1854, un récit: *Les Brigands de l'Ariège*, par H. Raisson. Nous avons eu dernièrement la fin du procès, que madame la marquise de C*** avait intenté à sa sœur madame la baronne de B***, devant le tribunal de Foix, et en appel devant la Cour de Toulouse. Nous nous sommes réjouis dans le Nord, que ces querelles du Midi aient pris fin, et laissé en repos des familles qui sont entourées de la considération générale.

profession de panthéisme, et l'on condamnait ce Spinosa pyrénéen à une prison perpétuelle, pour avoir soutenu « que le monde n'avait pas eu de commencement et qu'il n'aurait pas de fin[1]. »

X. — Dans un autre ordre d'intérêts, il saute aux yeux qu'avant 1789, bien des avidités aristocratiques se tournaient vers l'Ariège. Pour n'en citer qu'un exemple, on nommera ici messire Guillaume de Méric de Montgazin, baron de Saint-Paul, conseiller de grand'Chambre au Parlement de Toulouse, et membre des États de Foix. Il avait le titre de baron de Saint-Paul : en cette qualité, à cause de sa baronnie, terre et seigneurie de Saint-Paul, dans l'Ariège, il faisait partie des États du pays et comté de Foix, auxquels du reste il se rendait exactement et avec zèle.

Et pour l'ensemble des bons symptômes en faveur du *Réveil pyrénéen*, il est juste de remarquer qu'à plusieurs reprises, dans le cours de ce dix-neuvième siècle, l'étude des antiquités de l'Ariège, et l'intérêt qu'elles mériteraient, ont été annoncés par des plumes qui avaient quelque crédit. M. Raoul Rochette, en 1825, se plaisait à signaler, dans un rapport public de la *Commission des antiquités nationales*, un essai de description des restes d'anciens monuments, que renferme l'ancien pays de Foix et de Couserans[2]; et,

1. Archives de Pau. E. 391. Registre in-4°, 121 feuillets, papiers.

2. « M. Raoul Rochette faisait allusion au rapport archéologique, que M. Rambaud professeur d'humanités au collège de Foix, avait envoyé à l'Académie, sur le département de l'Ariège; il en vantait la bonne méthode. M. Rambaud y décrivait, suivant l'ordre géographique déterminé par les divisions administratives, chaque monument, dans la commune et dans l'état où il se trouvait. Il existe en ce pays, disait M. Raoul Rochette, des monuments de presque tous les genres et de presque tous les âges, depuis les médailles Celtibériennes et les inscriptions Romaines, jusqu'aux constructions du moyen age, et aux monnaies des temps modernes.

ıs tard, vers 1834, le docte M. Du Mège reconnaissait esque d'un ton un peu protecteur, que l'histoire de ce ys des Pyrénées ariégeoises, « était peut-être trop peu nnue, mais qu'on l'étudiait avec quelque succès aujourhui. »

Toutefois, plusieurs auteurs de ce siècle qui ont conquis, ıns la littérature française, à des degrés divers, un véri-ble renom, ont été plus loin; ils réclament avec vivacité ı'on rende à chaque pays ce qui lui appartient. La littéra-ıre française s'est enrichie, dans les années de 1870 à 1879, 'un livre assez important, qui est à la fois histoire et popée; c'est l'*Histoire des Albigeois*, par M. Peyrat [1]. Si auteur cherche à inspirer de l'horreur pour les intolé-ances et la terrible inquisition, qui sévirent, au treizième iècle, dans le Languedoc et l'Aquitaine, il faut croire qu'il ouhaite attacher un stigmate d'infamie à toute intolérance, toute inquisition, de quelque camp qu'elle parte, inquisi-ions modernes comme inquisitions anciennes. En défini-ive, l'historien des Albigeois, en qualité d'Aquitain, vient le rendre service à la vieille Ariège, au pays des comtes de Foix; il a signalé les attaches de cette portion du sud-ouest de la France, avec la grande patrie française, tout en se faisant le chantre des dernières luttes sanglantes des Méridionaux pour défendre l'indépendance du Midi envers le Nord.

Sans doute, on n'est pas venu jusqu'à ce jour, sans pouvoir lire en langue française des travaux sur la province de l'Ariège. Il en existe trois surtout qui datent du dix-septième et du dix-huitième siècle, dont deux au moins comptent

1. Napoléon Peyrat, *Histoire des Albigeois, les Albigeois et l'Inquisition*: Paris, 1870-1872, 3 volumes in-8°. Librairie Lacroix. M. Napoléon Peyrat, né à Bordes-sur-Arize (Ariège), est pasteur protestant, à Saint-Germain en Laye (Seine-et-Oise).

parmi les œuvres capitales de l'érudition française, le *Gallia Christiana*, l'*Histoire générale de Languedoc* de dom Vaissette, et l'*Histoire des comtes de Foix* par Olhagaray.

Mais aucun de ces trois monuments ne se trouve dans les conditions voulues pour saisir, éveiller et intéresser la curiosité publique. Quels lecteurs, à part les robustes chercheurs d'érudition, osent se hasarder dans les immensités du *Gallia Christiana*, écrit en latin? Il est beaucoup question de l'Ariège dans l'*Histoire de Languedoc*, mais les lecteurs modernes reculent devant les *in-folio*, et n'éprouvent aucun attrait devant ces savantes et pesantes enquêtes, où tout est combiné pour l'étude sévère, et rien pour l'intérêt littéraire. Et puis, comment dégager et trier les quatre ou cinq cents pages qui peuvent concerner les Pyrénées ariégeoises, quand il faut préalablement les aller découvrir, à travers trois ou quatre mille autres pages qui y sont étrangères?

Il est vrai qu'Olhagaray a réuni dans un corps d'ouvrage les annales du comté de Foix; mais outre qu'il y est beaucoup question des comtes, et pas assez du comté, on peut dire, sans faire tort au mérite, aux qualités réelles d'Olhagaray qui écrivait aux premières années du dix-septième siècle, qu'il n'y a pas dans sa manière, dans son récit et dans le ton général de son langage, assez de ces secrets, de ces couleurs, de ces procédés originaux, devenus nécessaires dans les temps nouveaux, pour soulever le poids énorme de l'indifférence publique, et piquer la curiosité. L'auteur de l'*Histoire des Albigeois* arrive dans des conditions plus favorables. Outre qu'il est de notre temps, il a pris pour thème de ses travaux, une période de l'histoire de l'Ariège qui se mêle étroitement à l'histoire générale de la France; il l'a traitée avec un grand talent; il a fait

vibrer ces fibres, qui résonnent tant dans le pays gaulois, et qui tiennent à la liberté, à l'indépendance, à la conscience, à l'héroïsme devant l'oppression et les supplices.

Ne discutons pas les doctrines auxquelles l'historien donne d'éclatantes et de continues adhésions, comme tout ce qui est Cathare et Vaudois ; ne lui reprochons pas de jeter à profusion, sans les marchander, l'éloge et le dithyrambe à tout ce qui faisait opposition à Rome et aux évêques ; ce n'est pas le lieu [1]. D'ailleurs, il parle avec trop d'amour de ce qui regarde les Albigeois ; il est un de leurs descendants ; il écrit, après avoir cherché, fouillé pieusement les tombes de ses ancêtres. Sachons-lui gré d'avoir épuisé les formules pompeuses de son optimisme bienveillant, envers les choses et les hommes de l'Ariège du treizième siècle. Il invoque l'histoire ; et, en ressuscitant tout ce qu'il y eut de vie, de pensée, de mouvement, de souffrance, de dévouement, de courage au sein des vallées ariégeoises, dans une période spéciale de l'histoire, il somme les Français de tenir compte d'une terre et d'une province, qui a su, dans une époque critique, être héroïque à la grande manière. Il redresse les bûchers du treizième siècle, il raconte les faits, la résistance, les luttes des châtelains, des paysans, des chevaliers ariégeois en face des tribunaux de l'Inquisition ; comment les lecteurs n'ouvriraient-ils pas les yeux ?

On ne manquera pas de demander, si l'auteur de l'*Histoire des Albigeois*, descendant des Albigeois lui-même, héritier de leurs griefs et vengeur de leurs tombes, ne

1. Qu'on se place dans la situation d'esprit, dans les données logiques et les horizons intellectuels d'un pasteur protestant, et l'on verra qu'il ne fallait pas s'attendre à un autre point de vue. Nous dirons ailleurs qu'une grande et poétique mélancolie, inhérente à l'écrivain, s'explique par des faits historiques, par des faits personnels.

sera pas empêché par sa position filiale, d'écrire sans parti pris, et avec impartialité, sur ce que pensèrent et firent les Ariégeois mêlés aux guerres religieuses du treizième siècle. C'est effectivement une question à poser. Il se dégage aussi de ce livre une complexité singulière; l'écrivain y revendique au profit des Cathares, des Vaudois, des Albigeois, des Olivistes, des Joachimistes, des Johannistes, le monopole de la religion de l'Esprit; les Albigeois furent, — répète-t-il cent fois, — les paladins du *culte de l'amour;* et, quand on a parcouru les trois volumes de la deuxième partie[1], on est accablé sous une impression sombre; on étouffe devant ces bûchers, ces condamnations, ces victimes entassées dans les basses-fosses de Toulouse et de Carcassonne; cela dure pendant plus de quinze cents pages, on crie presque vengeance, on voudrait courir sus à ceux qui causèrent tant de ruines! Bizarre résultat! Des flots de haine émergent d'un livre écrit au nom de l'amour! cette histoire n'est qu'un long cliquetis de chaînes qui meurtrissent les mains, un bruit d'ossements humains déchiquetés, un murmure éternel de guerre; et d'autre part, on y réclame le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* comme un produit Cathare! Si l'on ne soutient pas que les premières pages en aient été rédigées dans les salles gothiques du château de Montségur, non loin de Lavelanet et de Mirepoix, on affirme que l'*Imitation de Jésus-Christ* était « l'œuvre de l'Église du Paraclet » [2]; que ce livre « venait des pays Albigeois », que c'était « une coupe romane renfermant le suave parfum de la mysticité Cathare »; enfin,

1. L'auteur a publié d'abord la deuxième partie; la première va paraître. La première partie raconte la croisade et la défense patriotique soutenue par les Albigeois: trois volumes. La deuxième partie, qui a trois autres volumes, est consacrée à dire la défaite des Albigeois, leur supplice, l'Inquisition.

2. N. Peyrat. *Histoire des Albigeois*, l'*Inquisition*, (t. III, p. 335).

que son auteur, si l'on s'en rapporte à certaines vraisemblances établies par des érudits, « viendrait du comté de Foix »[1].

Le livre de M. Napoléon Peyrat doit étonner à bien des titres, puisqu'il est une exhumation de tombes, creusées il y a plus de six cents ans, et dès longtemps oubliées. D'ailleurs, la main impitoyable de l'écrivain ose entr'ouvrir tous ces sépulcres, en retraçant le chapitre cinquième du livre troisième de l'*Imitation de Jésus-Christ*, intitulé : *des Merveilleux effets de l'amour divin*. La France, distraite ou absorbée, ne sera-t-elle pas cependant attirée à cette nouveauté tragique, et ne frémira-t-elle pas devant une mysticité, qui surgit par-dessus le linceul de quelques milliers de nobles morts?

Qui ne voudra connaître les annales et les ressources actuelles de notre province, lorsqu'on a vu, dans l'*Histoire des Albigeois*, tout le mouvement qui eut lieu pendant près d'un siècle, soit dedans, soit tout autour de la célèbre forteresse hérétique où les Albigeois se retranchèrent, nous voulons parler ici du château de Montségur, une de ces cimes des Pyrénées ariégeoises, qui vit vingt batailles, qui contempla tant de massacres, qui fut le refuge de tant d'âmes si fortement trempées, où se trouvèrent les plus hautes personnalités du temps, les Esclarmonde de Foix, les Ramon de Perelle, etc.

On ne disconvient pas que ce livre ne fasse étalage des victimes de l'inquisition méridionale; que l'érudition n'ait appliqué son labeur à déterrer des victimes. Les listes, qui sont là palpitantes, constituent un tableau odieux et

1. « Si l'auteur, dit M. Peyrat, se nomme Joan de Cabanac, comme on l'a prétendu (M. Renan), il peut être du comté de Foix ou de la vicomté de Carcassonne » (*ibid.*, p. 336). On trouve, de nos jours, des Cabanac dans la commune de Villeneuve-Durfort (Ariège).

navrant. Sans doute, quiconque veut intéresser, ne frappe l'esprit distrait des Français, que par de fortes secousses; néanmoins, nous eussions voulu que ce fût un autre sujet que l'inquisition, qui eût reporté nos regards vers l'Ariège.

Non seulement M. Napoléon Peyrat s'est proposé de réveiller la connaissance de l'Ariège par la voie des études historiques; mais, doué de talents poétiques qui ne manquent pas d'éclat, il a pris quelquefois la lyre à titre de simple délassement; et, de ses modulations accidentelles, il est résulté plusieurs volumes de poésies, de hautes et sérieuses poésies, dont la plupart des pièces prennent l'Ariège pour cadre et pour théâtre; nous aurons à en parler dans la première partie de cet ouvrage. C'est que M. Napoléon Peyrat a dans ce pays ses origines et son berceau; et maintenant, vieilli par les années, mais jeune d'imagination, le pasteur protestant publie quelques poèmes pleins de fraîcheur, dans lesquels il chante sa vallée natale, le pays de Montségur, les Pyrénées, la *Grotte d'Azil* ou du *Mas d'Azil*. La torpeur doit bien se réveiller lorsque le poète ressuscite tout un grand passé qu'on ne soupçonnait plus dans cette Ariège oubliée. L'auteur ne vous révèle-t-il pas que la grotte du Mas d'Azil fut peut-être « un cloître de mages ibères? » N'insinue-t-il pas que, au troisième siècle, elle aurait « été habitée par le Grec Cyrille », dont il fait un des premiers apôtres de l'Arise; au treizième siècle, par « Guilhabert de Castres, patriarche des Albigeois; » au seizième siècle, par « Calvin, le géant des réformateurs français »; au dix-huitième siècle, par « Figuères, le dernier des prédicateurs du désert? » Ne va-t-il pas jusqu'à trouver « un simulacre de stalagmite qui représenterait encore ces grands proscrits[1]. »

1. Napoléon Peyrat, la *Grotte d'Azil*, préface, p. 1.

Ce n'est pas en critique que nous rappelons ici le rôle de M. Peyrat, dans la renaissance ariégeoise au dix-neuvième siècle ; mais nous ne pouvions omettre ce nom parce qu'il est de ceux qui, par leur influence, y ont contribué. La part du ministre protestant, écrivain d'histoire et poète pyrénéen, dont les premiers chants datent de 1830, aura été réelle. Lié avec Béranger, coréligionnaire de Guizot, il a étonné les savants du Nord, en soulevant le voile qui cachait l'albigisme ariégeois, et en révélant un coin de l'histoire assez ignoré. Ses poésies, qui ont eu l'approbation réitérée de Lebrun de l'Académie française, de Sainte-Beuve, de Béranger, et indirectement de Lamennais lui-même, n'ont-elles pas mis en évidence les vallons et les rochers de l'Ariège, qu'il chante dans tous ses volumes ?

D'ailleurs, on ne s'en cache pas ; il y a plus de trente ans qu'une école revendique l'autonomie de la littérature romane, elle fait une campagne en faveur de l'Aquitaine littéraire ; et pour ceux qui n'aiment pas Rome, elle leur annonce la découverte de catacombes, selon elle, anti-romaines.

C'est donc un autre symptôme du réveil pyrénéen et ariégeois, que l'apparition des livres de M. Napoléon Peyrat, si albigeois qu'il soit, même si vaudois, si johanniste, si oliviste qu'il soit. N'est-ce pas une révélation inattendue ? Il existe toute une iliade ; des héros défendirent pendant un siècle l'autonomie de la patrie Romane contre le Nord ; les héros de cette iliade sont les comtes de Foix du treizième siècle. Il y a là tout un monde de luttes, d'événements et d'héroïsmes très dramatiques, et la France semble l'avoir oublié depuis cinq cents ans ; telle est la surprise que l'auteur des *Albigeois* vient de jeter dans la publicité, avec une de ces manières qui seules ont le don d'attirer le lecteur français. C'est le point que nous constatons ici, sans nous inquiéter s'il y a des réserves à faire avec un livre, dans

lequel les formes élégantes et poétiques du style n'empêchent pas, nous dit-on, le sectaire [1].

Il faut le dire, ce qui prédestinait surtout M. Napoléon Peyrat à tenter avec d'autres de retirer l'Ariège de ses langes, c'est l'originalité, le caractère de ses poésies et la nature accentuée de son talent d'historien. Comme poète, nous dirons ailleurs comment sa poésie est essentiellement méridionale, aquitanique, comment elle porte un splendide cachet d'origine ariégeoise. Comme historien, il est de la brillante école de Michelet, de Lamartine, de Dargaud, l'auteur de *Marie Stuart* et de la *Reine Élisabeth :* en sorte que tous les travaux littéraires, historiques, entrepris par M. Peyrat, depuis près de quarante ans; tous ses accents, ses souffles poétiques, ses revendications de pensées, ses chants, ses mélancolies, ses succès, ses hautes amitiés dans le monde des intelligences d'élite, tout tend à la glorification de son pays d'origine. Du reste son *Histoire des Albigeois* qui s'achève, et qui assurément prête le flanc à bien des objections, prend cependant les réelles proportions d'un monument [2].

XI. — Mais il y a trois autres noms qui ont bien mérité de la science, et qui, parallèlement ou antérieurement à l'auteur de l'*Histoire des Albigeois*, ont inauguré la tentative de revivifier la direction de la pensée européenne vers l'Ariège, ce sont MM. Alexandre du Mège, Adolphe Gar-

1. M. Peyrat prend son récit là où Guilhem de Tudela, véritable Homère de cette iliade des Albigeois, a terminé le sien. Après la déroute de la croisade, il dit l'établissement de l'inquisition, la spoliation des princes, le démantèlement des villes, le fonctionnement de l'inquisition et ses victimes, la dispersion des Albigeois, des amis de Dieu, dans les bois. — Il incline à penser que Guilhem de Tudela, troubadour des comtes de Foix, était aussi du comté de Foix.

2. Cet ouvrage comprend six volumes in-8°; trois ont paru depuis 1870; rois autres, sous presse, vont paraître incessamment.

rigou et Ernest Roschach, c'est-à-dire trois travailleurs méridionaux des plus alertes, trois organisations de bénédictin, qui, longtemps avant M. Napoléon Peyrat (les deux premiers du moins), ont essayé, dans certaines productions considérables, d'engager l'Ariège en des questions d'histoire générale. Laissant un instant les travaux de monographie locale, ces robustes savants ont sondé des problèmes historiques ou recueilli des documents, par lesquels les annales de la province de Foix touchent aux intérêts et aux annales générales de la France: moyen unique de se faire entendre aux sourds. On doit citer ici les recherches et les annotations érudites placées par M. Alexandre du Mège, dans l'*Histoire générale de Languedoc* de dom Vaissette, éditée par Paya, à Toulouse[1]. Il faut rappeler en second lieu, les infatigables travaux de M. Adolphe Garrigou, de Tarascon, pour élucider le problème des *Sotiates*, soulevé par les *Commentaires de Jules-César* (guerre des Gaules); les discussions ingénieuses et habiles que cet historien ariégeois a vaillamment soutenues, et qui rappellent le procès de savoir si c'est Alésia ou Alisia qui fut le théâtre de la bataille livrée aux Romains par Vercingétorix ; sans compter les investigations de l'écrivain montagnard, soit pour reviser la question des anciennes limites de l'Aquitaine[2], soit pour signaler scientifiquement la trace ibérique dans l'Ariège. Enfin, M. Ernest Roschach ne saurait être passé sous silence, avec ses *Etudes historiques sur la province de Languedoc, depuis la régence d'Anne d'Autriche, jusqu'à la création des départements* (1643-1790), travail immense qui a été couronné par l'Institut, et dans

1. De 1840 à 1850.
2. M. A. Garrigou est, pour l'Ariège, ce que sont, pour Montpellier, M. Germain ; pour Carcassonne, M. Mahul, et pour la Belgique M. Kervyn de Lettenhove.

lequel l'auteur a fait paraître une foule de documents ignorés, extraits des grands dépôts d'archives de Paris et de la province [1]. Le comté de Foix, qui a sa juste part dans ce livre, ne pouvait manquer de bénéficier, d'une manière indirecte sans doute, du grand retentissement qui est venu à l'œuvre de M. Roschach.

Mais ce serait anticiper sur le corps de cet ouvrage, si l'on énumérait tous les hommes qui ont honoré la science dans ces dernières années, et dont les investigations ont pris à partie l'Ariège, soit directement, soit indirectement. Il viendrait sous notre plume bien des noms, honorés de la notoriété scientifique, les uns du pays de Foix, les autres appartenant à la Haute-Garonne, à l'Aude, à l'Armagnac, à l'Agenais, à la Gironde ou à d'autres provinces de France : les abbé Pouech [2], les Mussy [3], J. François Bladé [4], Félix Garrigou [5], H. Castillon d'Aspet [6],

1. Le travail de M. Roschach, forme les tomes XIII et XIV de la nouvelle *Histoire de Languedoc*, par les Bénédictins, éditée par M. Privat. Le tome XIII, a 1636 pages in-4°, et le tome XIV, 3155 pages. Toulouse, 1876.

2. Savant ariégeois connu par ses travaux géologiques considérables, et par son zèle pour les études locales.

3. On lui doit une *carte géologique et minéralogique de l'Ariège*, exécutée dans de grandes proportions, avec un volume de 274 pages de *texte explicatif*, paru en 1870.

4. Ce savant, qui se rattache à la Gironde, a publié, entre autres ouvrages : *Études géographiques sur la vallée d'Andorre*, Paris, 1875 ; *Dissertation sur les chants héroïques des Basques*, Paris, 1866 ; *Études sur l'origine des Basques*, Paris, 1869 ; *Poésies populaires en langue française, recueillies dans l'Armagnac et l'Agenais*, Paris, 1879, etc., etc.

5. Savant de l'Ariège, dont nous dirons les nombreuses publications d'analyses des eaux thermales, et les recherches géologiques sur le département.

6. Cet écrivain a concentré ses travaux sur l'histoire locale, il a publié deux volumes sur le pays de Comminge et les populations pyrénéennes, et deux autres tomes in-8° sur le comté de Foix. Bien que les connaisseurs discutent beaucoup la manière dont M. Castillon a utilisé et mis en œuvre les matériaux et les emprunts qu'il a fait entrer dans son livre, il n'en est pas moins vrai que son étude est le premier essai, en ce siècle, d'une histoire complète et systématisée du pays de Foix.

Pezet [1], Victor Pons [2], Gaucheraud [3], Bordes-Pagès [4], Bordes de Foix [5], les abbés Authier, Barbier, de Roquelaure [6], etc., etc. Il est certain que si l'on décomposait cette résultante d'impulsions qui, dans leur ensemble, constituent la marche collective de l'opinion, il faudrait retrouver la part afférente aux efforts de ces nobles individualités, mais nous tomberions alors dans l'infini.

Il est un point sur lequel il n'en coûtera pas de battre en retraite. Sans doute l'Ariège moderne ne tient pas le premier rang parmi les départements les mieux dotés sous le rapport financier. Mais n'y eut-il point des temps où l'on se tournait du côté des comtes de Foix, pour les emprunts à effectuer, pour les demandes de numéraire? Le pays n'eut-il pas, en certains temps, le droit de battre monnaie? Gaston-Phœbus voyait les puissants de l'époque s'adresser à lui, comme aux Rothschild du temps; il prêtait 4,000 francs d'or au comte d'Armagnac; 4,000 florins à l'évêque de Valence, en Espagne; 30,000 francs d'or et 1,000 florins d'Aragon à Thomas de Felton, chevalier; 8,000 francs d'or à Jean de Boulogne, seigneur de Saint-Sulpice; 7,000 francs d'or à Jourdain, comte de l'Isle, qui donnait en gage la forêt de Bouconne, etc. [7].

1. M. Pezet publia, avant M. Castillon, une *Histoire de Foix*, mais sur des proportions plus étroites et moins satisfaisantes. Sauf les droits de la critique, cette œuvre eut, à son heure, sa part d'utilité.

2. M. Victor Pons a résumé savamment l'histoire des comtes de Foix, en un mémoire inséré dans les publications de l'Académie des sciences de Toulouse.

3. H^te Gaucheraud donna un volume sur le comte Gaston-Phœbus. Paris, 1834.

4. Le docteur Bordes-Pagès, connu par ses diverses publications scientifiques, est l'auteur d'un intéressant travail historique sur le *Couserans*.

5. M. Bordes, publiciste, a traité plusieurs questions relatives à l'Ariège, dans des mémoires que différentes sociétés savantes ont distingués.

6. Il sera question, dans le cours de cet ouvrage, des doctes travaux de ces ecclésiastiques.

7. Voir les *Archives de Pau*; E. 410, 411 (carton), parchemin.

XII. — Cette concession accordée en passant, ajoutons qu'à titre d'épisodes singuliers et d'originalité dans les groupes comme dans les individus, il serait urgent d'entrevoir quel attrait devrait exciter l'initiation à la connaissance de la race pyrénéenne confinée dans l'Ariège. Par exemple, l'antagonisme de deux cités voisines, telles que Pamiers et Foix, est d'un piquant intérêt [1].

Ce caractère ariégeois frappera l'esprit par des singularités et des contrastes d'une variété originale. A côté d'antagonismes de vallée à vallée, on rencontre des disparités même dans l'esprit, les habitudes et le naturel des habitants, entre une ville et une autre ville voisine. Ce n'est pas sans étonnement que l'on constate, outre les divergences historiques, des différences caractéristiques entre les habitants de la ville de Foix et ceux de la ville de Pamiers.

Depuis le treizième siècle jusque dans les temps présents, l'histoire abonde en traits qui accusent chez les Appaméens l'esprit positif et diplomatique ; chez les Foixiens, au contraire, on ne sait quel désintéressement, quel don quichottisme chevaleresque, mais gauche, qui laisse s'échapper et fuir les occasions les plus précieuses. Au treizième siècle, il s'agissait de créer un évêché dans le pays de Foix. La ville de Foix, qui avait une abbaye comme celle de Pamiers, et qui de plus était la résidence des comtes, avait toute espèce de raisons pour être un siège d'évêché ; l'oppidum de Pamiers l'emporte ; de quelle manière, par quels

1. On peut consulter, à cet égard, la réimpression du *Moniteur*, à la table des deux derniers volumes, aux articles *Foix* et *Pamiers*, ainsi que le *Catalogue de l'Histoire de France*, à la Bibliothèque nationale, rue Richelieu, au mot : *Histoire des villes*. Je ne sais quelles légendes ont contribué à poser un nimbe sur le front de la ville de Pamiers, jusqu'aux allées et venues de Gusman ou saint Dominique, dont la peinture s'est emparée. Un tableau, à Toulouse, représentait le saint homme, à cheval, l'épée à la main, assiégeant Pamiers, à l'époque de la guerre des Albigeois.

moyens, ce n'est pas la question. Vient aux siècles suivants, la question de l'organisation judiciaire : il s'agissait d'établir un présidial; espèce de Cour d'appel, dont Foix semblait, comme capitale du comté, devoir être le siège; qu'en fut-il cependant? comment manœuvrèrent les gens de Pamiers? Quelles circonstances firent pencher la balance? Pourquoi la ville de Foix fut-elle privée de la présence et des avantages locaux de cette institution? — Peu importe l'explication, nous constatons le résultat.

Même aventure pour le siège principal de la maréchaussée. Tous les droits semblaient militer pour la ville de Foix, et cependant ce fut Pamiers qui obtint la préférence. Autre mésaventure pour la *maîtrise des eaux et forêts.* Il semblait que le siège dût se trouver à Foix, c'est encore Pamiers qui l'obtint. C'est ainsi que dans tous les âges, on remarque la rivalité des deux villes, et la bonne étoile de la ville de Pamiers, qui, pour des causes inutiles à rechercher, laisse toujours en arrière sa voisine [1].

Outre ce vis-à-vis séculaire des deux cités, c'est un autre spectacle historique, digne d'intérêt, que l'amour constant de Pamiers pour l'*indépendance*, pour la sauvegarde de ses franchises, et la possession de la *liberté.* Aucune ville du

1. Les vieilles chroniques de la contrée offrent des cas nombreux de cet antagonisme entre Foix et Pamiers. Une feuille du Midi citait un exemple qui remonte au 31 janvier 1477. Deux cavaliers grecs, accompagnés d'un prêtre de France, qui leur servait d'interprète, se présentèrent dans Pamiers pour solliciter de l'argent devant servir à la rançon de leurs familles, laissées en otage à Constantinople, depuis la prise de cette ville par les Turcs. Ils montrèrent un parchemin de la reine Marguerite, comtesse de Foix, les autorisant à quêter dans ses États, et la liste des dons qu'ils avaient reçus en Béarn, à Ax et à Foix. On leur avait donné à Foix cinq écus. Sur ce, la ville de Pamiers, pour mieux faire, leur donna six écus. Ce n'est pas tout; on s'apercevra que cette prépondérance fut recherchée avec acharnement jusqu'à la fin du siècle dernier. En 1789, les lettres du roi pour la convocation des États généraux devaient être envoyées au gouverneur de la province, qui les ferait tenir, pour le comté de Foix, au sénéchal d'épée de Pamiers ou à son lieutenant. —

Nord ne semble supérieure dans l'histoire, pas même les cités flamandes.

Que l'on remonte au treizième siècle, on y voit dès l'an 1228 et en 1303, les coutumes et privilèges de Pamiers reconnus par l'abbé Maurin de Montlaur, abbé de Saint-Antonin, et par les comtes de Foix ; entre autres, l'avantage pour les habitants de ne payer aucun droit de leude, péage, fouage, tailles, ni autres subsides, excepté certaines redevances pour les terres assujetties envers les seigneurs de qui elles relevaient. Aussi, lorsque Pamiers eut son premier évêque, si actif, si remuant, Bernard de Saisset, il fallait s'attendre à ce que cette ville, si éveillée et si attentive, serait sur ses gardes. C'est pourquoi nous voyons les habitants réclamer et obtenir du juge du Lauraguais quelques jugements contre l'évêque, dont celui-ci appela au Parlement de Paris, en 1302.

Au quatorzième siècle, ce sont les évêques de Pamiers qui se joignent aux comtes de Foix, pour la confirmation des différents privilèges des habitants de Pamiers ; et en 1344, Philippe VI, roi de France, donne des lettres patentes portant approbation et confirmation des privilèges conquis[1]. Si Gaston, comte de Foix, en 1352, s'est adressé à Pamiers pour qu'on lui envoyât des gens d'armes à Toulouse, afin de le servir contre les Anglais, c'est à titre de ville libre, maîtresse d'elle-même. Pour la même raison,

C'était au sénéchal de Pamiers, à convoquer tous ceux des trois États résidants dans le comté de Foix ; c'était à lui aussi à présider l'assemblée et l'élection des députés. (Archives parlementaires, t. VII, p. 649.)

On trouve, à la Bibliothèque nationale, une pièce, non moins instructive, dont voici l'objet : « *Observations et renseignements* sur le rapport de la commission nommée par le Conseil des *Cinq Cents* pour examiner la pétition de la commune de Pamiers, qui réclame de la fixation du siège des tribunaux civil et criminel de l'Ariège dans celle de Foix, et en demande la translation dans son enceinte. Paris, imprimerie Baudouin. »

1. *Archives de l'évêché*, 1re liasse, n° 7.

en 1371, on voit le sénéchal de Foix demander main-forte à Pamiers, pour assiéger et démolir le château de Montégut. C'est enfin par suite de cette activité traditionnelle que les consuls de Pamiers, s'efforcèrent, en 1303, d'obtenir que l'excommunication lancée par Boniface VIII contre leur ville fût levée par le pape Benoît, son successeur[1]; de même que, trois siècles plus tard, vers 1565, ils protesteront contre une entreprise de Charles IX, pour réunir Pamiers au Languedoc; mesure pouvant enlever à la ville sa traditionnelle indépendance.

Une supplique des habitants de Pamiers au comte de Foix, en 1341, nous apprend que, dans le quatorzième siècle, Pamiers était une ville très florissante[2], qu'elle passait pour « une des plus fameuses villes qu'il y eût à cent lieues à l'entour; » et que le monde y venait habiter de toutes parts[3]. Elle nous révèle aussi le caractère chatouilleux des habitants, qui redemandaient au comte le consulat, alléguant que, depuis qu'ils ne l'avaient plus, la ville éprouvait un véritable dépérissement[4].

1. *Archives de Pamiers*, case 9, pièce 3.

2. Pamiers attirait les célébrités de l'époque. Saint Vincent Ferrier, le grand missionnaire du commencement du quinzième siècle, prêcha à Pamiers, si l'on en croit une note du catalogue des Archives, justifiée dans les registres municipaux par cette mention (*Éphémérides de Pamiers* dans l'*Étoile de l'Ariège*).

3. Est-ce cette prospérité qui porta Pamiers à fabriquer de la monnaie au quinzième siècle? Charles VI fut obligé, en 1422, de faire mander à la ville d'avoir à cesser cette fabrication. Dans les années de mauvaises récoltes, comme en 1425 et 1426, le Conseil de la ville prenait des délibérations et votait de larges emprunts pour acheter du blé en Languedoc et fournir aux nécessités des habitants. (*Archives Pamiers*, case 9, pièces 14 et 15.)

4. *Archives municipales de Pamiers*, case 3, pièce 8. — Et d'autre part, encore au dix-septième siècle, on voit avec quels soins l'évêque de Pamiers, Mgr de Caulet, en 1666 (23 juillet), intervenait et donnait ses avis pour une transaction amiable en *matière d'étiquette;* il pense que les présidiaux (gens du roi au présidial, ou Cour de justice) doivent précéder les consuls à toutes les assemblées; qu'aux processions, ils seront trois au moins (les officiers présidiaux); et que, quand lesdits consuls iront au présidial, deux commissaires viendront les prendre sur le perron, les

Mais, dès 1394, les susceptibilités vigilantes de Pamiers deviennent plus frappantes. On tenait avec une ténacité invincible à ce que les habitants ne pussent être tirés, hors de leur juridiction ; et le 30 novembre de cette année 1394, intimation fut faite, à la requête d'un syndic de la ville de Pamiers, par le curé de Saint-Étienne de Toulouse, aux abbés de Saint-Sernin de Toulouse et de Lézat, et au sacristain de l'église de Couserans, tous juges conservateurs, d'un indult du pape, portant cette clause de l'autonomie de Pamiers et de sa juridiction[1]. Aussi, à une autre époque, voit-on le *Trentat*[2] ou conseil de ville protester contre les usurpations que noble Raymond de Malleon, sénéchal du comté de Foix, avait commises contre les libertés de la ville. Pamiers protesta, parce que le sénéchal n'avait aucune autorité dans la ville, soit comme lieutenant du comte, soit au nom de l'évêque ; et que néanmoins de Malleon avait, de sa propre autorité, enlevé une arme à Pierre Coment ; il avait arrêté et fait enfermer dans le château de Pamiers Bernard de la Gorsse, et Jacques Polinier ; il tenait d'autres prisonniers dans le château, qu'il ne voulait pas relâcher[3].

En 1400, il appert de bien des manières combien l'habitant de Pamiers est fier de ses statuts organiques, por-

feront asseoir sur un banc couvert de fleurs de lis, à la Chambre du conseil vis-à-vis le président, où ils parleront assis et couverts, et les commissaires les accompagneront jusqu'au bas du perron. (*Archives*, *ibidem*, case 3, pièce 26.)

1. *Archives municipales de Pamiers*, case 8, pièce 5.

2. On appelait le conseil de ville *Trentat*, parce qu'il se composait de trente conseillers, et les six conseils ou syndics, en sus.

3. *Archives municipales*. — Voir aussi, l'*Étoile de l'Ariège*, du 23 août 1879, aux *Ephémérides*. — Les consuls possédaient toute juridiction de police dans la ville, et les habitants ne pouvaient être arrêtés que par eux. Vers la fin du quinzième siècle, en 1467, le comte de Foix, Gaston IV reconnaissant la plus grande importance de la ville, et en souvenir des bons et loyaux services qu'il avait reçus des habitants, établit à Pamiers les sièges du juge-mage, du juge d'appeaux et du sénéchal, privilège continué par ses successeurs et confirmé plus tard par l'établissement du Présidial.

tant qu'aucun ne peut être traduit hors de sa juridiction. D'après ce principe, Raymond Moran proteste, cette année, contre l'ordonnance qui l'avait fait conduire au château de Varilhes. C'est aussi l'explication de l'industrie qu'employa la ville de Pamiers pour réparer une brèche faite à sa prépondérance, en 1486, et qui eût pu avoir de funestes et longues conséquences. La ville avait été prise le 14 juillet par les gens de M. de Narbonne, au nombre de quatre cents, ayant à leur tête le sieur de Lavelanet, fils du seigneur de Mirepoix, et l'écuyer de Boulbonne, qui tinrent les habitants dans une grande détresse. Mais le 28 août suivant, la ville fut reprise par les troupes de la princesse, comtesse de Foix, qui y entrèrent par la porte du moulin du comte; ledit sieur de Lavelanet y fut tué avec nombre de soldats; plusieurs gentilshommes et soldats furent faits prisonniers, et le reste se sauva en sautant par-dessus les murailles de la ville.

Au 14 décembre, la comtesse de Foix entra dans Pamiers; or on fut fort intrigué pour le changement du siége épiscopal, que le Parlement de Toulouse avait ordonné de transporter en un village appelé Sieurac, en attendant le rétablissement du Mas; ce qui, dit-on, *faisait perdre à cette ville de Pamiers, le nom de cité.* Les choses étaient bien changées, depuis l'année 1479, alors que le roi de Navarre, comte de Foix, fit son entrée pompeuse et cordiale dans Pamiers, et que trois cents enfants de la ville, portant chacun un bâton avec un panonceau au bout, où étaient peintes ses armes, avaient été le prendre près de Varilhes, et l'avaient accompagné en criant dans tout le chemin : Vive le comte de Foix, seigneur du Béarn et roi de Navarre !

Ne passons pas sous silence une coïncidence grotesque de cette même année 1486. Il a été dit que la ville de Pamiers fut prise tour à tour par les gens de la princesse

Catherine, héritière du comté de Foix depuis la mort de son frère, François Phœbus, et aussi par les troupes de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, neveu de Catherine. Il y eut deux sièges ; et la ville, d'abord enlevée le 13 juillet par le vicomte, fut reprise le 28 août par la princesse ; de sorte que l'on vit, à quelques mois de distance, deux souverains rivaux faire leur entrée solennelle dans la ville. Le 25 juillet, la vicomtesse de Narbonne entra par la porte de l'Estang, reçut la révérènce des syndics et leurs présents, ce qui ne l'empêcha pas d'exiger trois cents écus et de retenir plusieurs personnages[1] comme otages jusqu'au payement. Le 11 décembre, la princesse Catherine, demeurée chère à la population qui lui avait conservé sa fidélité, entra à son tour triomphalement à Pamiers, avec sa mère Marguerite, sœur de Louis XI, et son mari, Jean d'Albret. Elle promit, suivant la coutume, avant de passer le seuil de la porte de l'Estang, de conserver les libertés de la ville. Le lendemain, elle reçut le serment de fidélité des syndics et de tout le peuple, assise dans le chœur de l'église du Marcadal, et tenant le missel sur ses genoux[2].

XIII. — On ne saurait le répéter assez, le contraste des deux villes de l'Ariège, Foix et Pamiers, dans l'histoire, est un des faits qui devraient se recommander à la curiosité des

1. B. de Rabonit, juge-mage ; P. Ferrier, médecin ; P. de Lompro, boucher ; et J. Coffetely, notaire ; choisis comme les plus riches des habitants.

2. La princesse Catherine jura elle-même solennellement, sur le même livre, de maintenir les libertés, franchises et privilèges de la ville, comme l'avaient fait ses prédécesseurs.

Elle avait reçu, la veille, les présents accoutumés : douze torches de cire, une barrique de vin blanc, une barrique de vin clairet, deux charges de vin rouge et deux charges d'avoine. (Voir les *Ephémérides de Pamiers*, dans l'*Étoile de l'Ariège*, par M. de la Hondès, d'après les archives de Pamiers.)

lecteurs. On remarque deux villes qui se jalousent perpétuellement, par voisinage ; et, constamment, l'une montre spontanéité et prestesse, tandis que l'autre, avec ses beaux raisonnements de politique quintessenciée, en est pour ses frais et demeure distancée [1].

Il y a surtout un point considérable. Nos plus éminents historiens n'ont épargné aucun travail pour mettre en lumière les efforts sublimes de quelques villes du Nord, qui travaillèrent les premières à inaugurer le mouvement et l'émancipation des communes. Mais l'active cité de Pamiers, n'est-elle pas un type d'autonomie précoce, de revendication ardente et ferme des libertés municipales ? C'est un beau côté, un point lumineux des annales des Pyrénées ariégeoises, que la manière dont Pamiers a tenu le drapeau des libertés locales et intérieures [2]. Quel zèle ! Quelle vigilance civique ! Quelle ténacité séculaire [3], qu'au-

1. De notre temps, le gouvernement proposait à la ville de Foix la création d'une nouvelle caserne, qui aurait augmenté les ressources locales ; le Conseil municipal refusa l'offre avec un subside qui y était annexé ; il se réfugia platoniquement derrière les considérations, que la politique moderne soulève contre la durée des armées permanentes. On s'adressa à la ville de Pamiers, qui accepta instantanément, et offrit toute espèce de concours.

Tout récemment la question de l'établissement d'un lycée dans le département vient d'être agitée. Sans examiner le point de l'utilité qui se pourrait contester, quand on n'est pas une grande ville et un grand centre, il sera curieux de voir la dernière évolution du caractère positif des gens de Pamiers, et du caractère moins diplomatique de la municipalité de Foix. Déjà, au moment où nous écrivons, la ville de Pamiers, dans l'hypothèse d'une préférence en sa faveur, s'efforce de rendre toutes choses faciles en vue d'un semblable établissement. La ville de Foix se laissera-t-elle vaincre encore ?

2. Cela n'empêchait pas les consuls de porter défense à toutes sortes de gens, de blasphémer, à peine d'être plongés dans l'eau trois fois et en chemise. (*Archives municipales de Pamiers*, case 4, pièce 3.)

3. Ayant découvert, à Paris, en 1776, certains titres appartenant à la ville de Pamiers, dans le cabinet de M. Siot de Saint-Paul, avocat au Conseil, rue des Deux-Boules, quartier Sainte-Opportune, Paris, on s'empressait de les faire rentrer et de les consigner. (*Archives municipales de Pamiers*, cases 5 et 6, pièce 8.)

cune circonstance, qu'aucun obstacle ne rebute et ne lasse!

Des titres montrent comment et à quelle époque est créé, à Pamiers, un siège des Cours de juges d'appeaux; comment on finit par décider que les Cours du sénéchal et du juge d'appeau se tiendraient toujours, dorénavant, à *Pamiers*, et non ailleurs. Cette affaire, après diverses vicissitudes, négociée de 1467 à 1523, obtenait sa conclusion définitive le 27 juin 1530, par des lettres patentes de Henry, roi de Navarre, comte de Foix, après une enquête de *commodo et incommodo* [1].

Mais c'est surtout le soin avec lequel les habitants de Pamiers tinrent à conserver et à appliquer ces franchises et ces libertés, qui est saisissant. Ils ne sommeillaient jamais pour la revendication des droits acquis. En 1509, Michel Giles, roi d'armes de Louis XII, roi de France, commissaire exécuteur d'un arrêt du Parlement, fut amené à déclarer qu'en venant à Pamiers, pour faire prêter serment de fidélité aux Consuls, au nom du roi, comme ils le prêtaient au roi de Navarre, comte de Foix, il n'entendait pas les troubler dans l'exercice de la justice; qu'il en serait comme avant que la ville fût mise sous la main du roi [2]. Et, pour ce qui est de l'évêché de Pamiers, on ne négligea point, en 1601, d'amener Henri IV, roi de France, à transiger avec l'évêque et le chapitre cathédral de Pamiers, pour leur faire rendre les biens dont ils avaient été dépouillés et privés depuis 1584 [3].

Comment ne pas signaler ces vieux privilèges d'émancipation et de libéralisme, dont la cité de Pamiers était dotée? N'est-il pas remarquable de voir, qu'en plein moyen âge,

1. *Archives municipales de Pamiers*, case 4, pièces 4, 5, 6, 7, 8 et 9.
2. *Ibid.*, case 4, pièce 7.
3. *Archives de Pamiers*, case 8; — *Archives de l'Évêché*, pièce 3.

les citoyens de Pamiers professaient la doctrine de l'abolition immédiate de l'esclavage, du moins, dans l'enceinte de leurs murs et dans l'étendue de leur juridiction? Ne craignons pas de rapporter au long un incident du quinzième siècle, qui est des plus instructifs et qui atteste le vieil amour de la liberté dans l'Ariège. Un esclave maure qui était venu dans la ville de Pamiers, pour jouir du privilège selon lequel tout habitant était franc et libre, avait été enfermé au château par le prévôt, à la requête de l'ancien propriétaire, Jean Ferrer, marchand de Barcelone. On résolut de lui faire rendre la liberté, pour soutenir l'honneur et les privilèges de la ville; et les archives municipales [1] rapportent les arguments et les considérants, qu'on ne manqua point de promouvoir, afin de montrer à qui de droit, comment, dans aucun cas, l'esclavage n'était compatible avec les institutions et les libertés de la cité ariégeoise. Cette affaire porte la date du 28 octobre 1446. Voici le résumé de cette procédure et ses résultats :

« J. de Belaybre rappela que lorsque son père vint habiter Pamiers, sa mère était encore esclave et devint libre aussitôt. Paul Sartre rappela, à son tour, qu'un esclave grec, appelé Georges, réfugié dans la ville et repris par son maître, Roger d'Espaigne, un jour qu'il avait été chercher du bois au haut de la côte d'Escosse, fut ramené par ce puissant seigneur au lieu où il avait été pris, et relâché sur le choix qui lui fut demandé par les consuls d'alors; il dit également qu'un autre esclave grec, appelé Nycholau, ayant appartenu au commandeur de Saint-Jean du Tor, vint à Pamiers pour jouir de la liberté, s'y maria et y mourut tranquille; que des femmes esclaves

1. Voir les *Archives municipales de Pamiers* et les *Éphémérides* de Pamiers, dues au docte M. de la Hondès, dans l'*Étoile de l'Ariège;* spécialement le n° du 28 octobre 1879.

que J. Embry emmenait à Perpignan, furent délivrées parce qu'elles demandèrent franchise. Il ajoutait que l'abbé Maurin accorda ce privilège à la ville pour en favoriser le peuplement, car son territoire était alors peu fertile, et elle n'était pas un lieu de passage, la rivière ne pouvant porter de bateaux en amont. On dit encore qu'on ne pouvait faire meilleure faveur aux marchands de Barcelone qu'à ceux de France; que d'ailleurs le prévôt avait juré de maintenir les privilèges de la ville, et que s'il ne voulait pas rendre la liberté à l'esclave, on en appellerait au juge d'appels du comté et l'on irait même à Toulouse. L'évêque, que les syndics allèrent consulter au Mas, dit qu'il les soutiendrait et qu'il étendrait encore cette liberté, si cela se pouvait On ouvrit le procès le 31, devant Pierre Maurel, juge d'appels; la ville le poursuivit à Toulouse pendant plusieurs années, jusqu'à ce que justice lui fût rendue, parce que, selon ce qui fut dit dans un autre conseil par Bernard Guerra, licencié en lois, près de quatre ans après, la liberté est plus précieuse pour une âme chrétienne, que l'or et l'argent. L'esclave avait été baptisé et avait reçu le nom d'Antoine Simon. »

XIV. — Nous en avons fini avec ces considérations préliminaires; mais elles étaient indispensables dans un chapitre devant servir d'introduction à nos études. Il convenait de bien circonscrire la matière et le cadre de ce travail, en cherchant d'un coup d'œil rapide, si la géographie, la constitution territoriale, les souvenirs traditionnels et les grandes lignes historiques de la race ariégeoise, révélaient quelque influence, d'où eût pu émaner son génie si original. Surtout il fallait bien préciser la nuance fondamentale, qui doit affecter tous les efforts et la plupart des investigations de l'auteur; s'il entretient le lecteur des hommes et des

choses, il s'agira pourtant plus particulièrement des hommes. Notre but principal est donc, on ne peut pas s'y méprendre, de faire revivre une portion de la France méridionale, en ressuscitant les hommes qui l'ont remuée, fécondée, civilisée, illustrée. Ces hommes, on les cherchera en tous les siècles, mais comme on doit s'y attendre, surtout dans les temps modernes. Et, certes, il serait inutile de s'attacher à redonner ici une célébrité de quelques jours, à des individualités qui ne seraient point des héros, des caractères ou des capacités de bon aloi. Arrière les héroïnes de contrebande et les tricheurs de l'art, les faux artistes! A quoi bon, si ce n'étaient des poussières justement fameuses, évoquer de l'immense cimetière de l'oubli ces inconnus d'autrefois, ou les pâles ombres disparues d'hier à peine[1]. Notre tâche n'est point de faire rendre à des mémoires peu méritantes, l'inutile honneur d'une immortalité d'un jour. Mais il est légitime de souhaiter aux génies (le mot n'est point exagéré pour quelques-uns), et aux bons esprits de l'Ariège, beaucoup plus, et pour plus longtemps.

C'est qu'il y a ici une race douée d'une vivante et riche originalité, et qui s'est révélée plus d'une fois dans les plus humbles personnalités des montagnes. Rappelons-nous qu'un jour, le roi de Prusse, père de Frédéric II, offrit trente mille francs, pour faire entrer à son service un de nos chasseurs pyrénéens aux ours. Le roi perdit son temps, notre Nemrod méridional aima mieux flâner le long des précipices escarpés.

Mais, après avoir expliqué que la préférence sera donnée aux hommes sur les choses, et que l'on va se mettre à la découverte de tout ce que l'Ariège a produit en hommes

1. Nous ne voulons pas ressusciter de ces natures futiles, telles que Alfred Delveau les énumère dans ses *Lions du jour*.

capables[1], exigera-t-on de nous de redire une dernière fois les motifs qui ont fait diviser cet ouvrage en quatre parties, et de rappeler les raisons qui excluent de cette classification toute idée arbitraire.

En premier lieu, pour ce qui est de l'esprit et du génie d'une race, la première manifestation qui se fait jour dans l'ordre naturel, doit nécessairement tenir à ce qu'il y a de plus profond dans la nature intellectuelle. Si l'homme regarde à la terre parce qu'il est terrestre, une autre tendance native se révèle en lui cependant, et lui demande de monter parfois au-dessus des banalités du monde éphémère, et de côtoyer, par ses hymnes du cœur, les sphères célestes ou transmondaines.

Et nous touchons bien ici à ce qu'il y a de plus profond dans la vie réelle, car l'on voit apparaître, en même temps que la *religion* d'une race, ce qu'il y a de plus aérien dans l'homme, l'instinct poétique, la *musique*, l'amour des arts qui exhaussent le diapason de l'âme, etc., un ensemble en un mot, qui constitue le premier ordre de manifestations.

Toutefois, les individus et les races avec leurs instincts de sympathie et d'unité, ont tellement dans leurs constitutions respectives des éléments de multiplicité, de diversité et d'opposition d'intérêts, qu'on n'a jamais pu jusqu'ici, empêchèr totalement l'explosion de ces antagonismes innés ou adventices, qui produisent les *faits de guerre*, les *faits militaires*, les *discordes*. Deuxième manifestation.

Mais il fallait faire alterner ces faits sombres et regrettables avec les progressions pacifiques, avec les *tendances*

1. L'auteur de ce livre parlait un jour de son travail, sur *les Hommes de l'Ariège*. Un Ariégeois fort intelligent, qui vit dans le Nord et qui entendait ceci, répliqua incontinent : — « les *hommes de l'Ariège ?... Est-ce qu'il y en a ?* »

Cet état de choses indique assez l'opportunité de nos recherches.

sympathiques et *serviables* de l'humanité; voilà bien une autre manifestation de l'activité ariégeoise, la faculté de direction et d'influence qu'on peut exercer sur ses semblables, et qui nous oblige à rechercher quelle a été dans les montagnes pyrénéennes l'action de l'homme sur l'homme.

A prendre les peuples dans leur état de calme normal, on doit les étudier en effet dans leur manière d'entendre les affaires, d'exploiter la science, dans leur maniement élevé de la parole ou de la plume, et dans leur habileté diplomatique à tourner les difficultés qu'engendrent incessamment les rapports et les complications quotidiennes. Ce sera donc une troisième vue sur le génie ariégeois; car on ne pourrait passer sous silence ce qu'était devenu, dans les Pyrénées centrales, cet instrument communicatif, le plus puissant que la divinité ait départi à l'homme, l'*éloquence*, avec la saine littérature.

Il semble enfin que l'étude d'un pays, au point de vue de la civilisation, resterait incomplète, et que l'on ne saisirait qu'à moitié son esprit et son génie, si l'on n'y mêlait quelque tentative d'éclaircissement sur les origines des premières populations qui habitèrent la contrée; si l'on n'y joignait ensuite un aperçu sur les anciennes familles ayant quelque illustration, sur les familles nobles dont le département a conservé le souvenir et les noms; si l'on n'y mêlait enfin des vues d'avenir, si l'on ne disait les hommes qui ont fait entrevoir les ressources industrielles et l'avenir du pays, ses rapports avec les arts, avec le goût du pittoresque. Ainsi s'explique la quatrième partie où reviennent les curiosités de l'antiquaire, de l'archéologue, du généalogiste, et celles aussi de l'artiste, de l'économiste et du statisticien.

XV. — Telle est la raison de l'ordre suivi dans les quatre

divisions de ce travail. Entre toutes les manifestations de la civilisation, nous commençons, pour l'ordre de priorité, par celle du génie poétique de la race plutôt que par les autres. Si l'on classe ainsi les matières, c'est par une condescendance inoffensive et n'engageant à rien, envers les idées de certains théoriciens modernes, qui, se fondant sur des faits partiels de psychologie et d'histoire, estiment que l'humanité, dans ses évolutions progressives, débute toujours par la poésie et la religion, c'est-à-dire par ce qu'ils appellent la phase d'inspiration primitive et d'enfance des peuples, laquelle sera remplacée, prétendent-ils, par l'âge de philosophie, de réflexion et de science. Ces raisons expliquent l'ordre établi dans les divisions de ce livre. Mais il y a plus : l'histoire des Pyrénées centrales contient quelques particularités extraordinaires de l'ordre héroïque, dignes d'engendrer des légendes, et dont l'accent met dans un relief exceptionnel l'esprit poétique, et, avec le sens de la poésie, le *sens de la théodicée* qui le coudoie, tous deux spécialement innés à la race ariégeoise. Nous en reproduirons ici seulement deux traits, deux épisodes, appartenant à la période des premières luttes des catholiques et des protestants.

Aux portes de la cité de Saint-Girons, s'ouvre une vallée charmante, appelée vallée de Seignan, du nom du château de Seignan ; tout y est doux pour l'œil, les collines, les molles pentes des monticules, la verdoyante enveloppe des terres, les cours d'eau ; l'air y est pur, les oiseaux y chantent avec liberté. Mais au temps des guerres de religion, avait-on le temps de savourer les beautés que Dieu sème dans ses œuvres, alors que les frères s'armèrent contre les frères, malgré l'Évangile ? l'Ariège était en sang et en ruines. Un jour, à l'approche des bandes dissidentes qui venaient d'envahir la ville de Saint-Lizier, la population du

village de Montjoie, le curé en tête, vint se réfugier dans le château de Seignan, plus propre à protéger et à défendre derrière ses meurtrières, les habitants affolés. Le malheureux desservant avait oublié les hosties consacrées dans le tabernacle de son église, et en fit part au châtelain du lieu, M. de Casteras-Seignan. Celui-ci n'écoutant que sa foi et ses principes religieux, demanda l'absolution et se précipita vers l'église. A peine avait-il pris les hosties que les huguenots entrèrent dans le temple et poignardèrent le noble seigneur sur les marches de l'autel.

Cet événement avait lieu peu de temps avant l'année 1618, et l'on peut assurer qu'il n'y a rien de plus énergiquement beau dans les récits de Plutarque. Le lecteur entrevoit à quelle intensité arrive le sentiment religieux chez les Ariégois. La liberté, la religion, la piété filiale, parlent dans leur cœur d'une manière irrésistible. On en peut juger, par cette intrépidité qui ramène le châtelain de Seignan vers un danger, ou plutôt vers une mort certaine. La pensée que les huguenots pouvaient outrager, profaner la réalité sacramentelle, qui pour un catholique exprime avec le plus d'amour la tendresse de Dieu pour l'homme, lui était odieuse, insupportable. Les Romains de l'ancienne Rome bravèrent-ils mieux que cela le danger et la mort ?

Les manuscrits[1] qui racontent ces choses mémorables ajoutent simplement qu'après ces événements malheureux, dame Germaine d'Espagne de Montespan, veuve du seigneur de Seignan assassiné, fut obligée de se réfugier avec ses enfants, dans une dépendance du château. Voilà le premier épisode, venons au second.

1. Les archives du village de Montjoie, qui furent brûlées en 93, constataient les preuves de cet épisode émouvant, dont la tradition s'est perpétuée jusqu'à nous. C'est de là que viennent les droits de la maison de Casteras-Seignan d'être enterrés dans la partie gauche du sanctuaire.

Il existe des gravures du dix-septième siècle, de l'année 1634, représentant les fortifications de la petite cité du *Mas d'Azil*[1], dans l'Ariège, qui soutint un siège fameux au commencement du dix-septième siècle. Les détails nous en ont été transmis par les mémoires du duc de Rohan, et par des manuscrits conservés dans la localité. Louis XIII avait envoyé une armée considérable, commandée par le maréchal de Thémines, pour soumettre les protestants de l'Albigeois. Le maréchal, dont le duc de Rohan voulait empêcher la marche, eut à passer successivement devant Castres, Saint-Paul de la Miatte, Réalmont, Lavaur, Calmont, en livrant des combats ou subissant des escarmouches. De là il vint assiéger le Mas d'Azil, entouré de montagnes dont les pentes sont couvertes de vignes, et situé sur un petit plateau que baigne l'Arize. Après les premières attaques, et voyant la résistance des assiégés se prolonger, le maréchal, pour prendre la place de vive force, fit redoubler le feu afin de rendre la brèche plus grande, et de donner un assaut général. Il fit tirer deux mille coups de canon en trois jours.

L'assaut commença le 12 octobre 1625, à huit heures du matin. Les combats furent sanglants, réitérés auprès du grand bastion, dont on voit encore les restes plongeant dans l'Arize, et auprès du second bastion, au-dessous d'un moulin que représente la gravure. Il y eut du côté des assiégeants et du côté des assiégés, des prodiges de vaillance. Chez les protestants assiégés on signala, entre autres, les Saint-Blancart, les Dusson, les d'Amboix, les Escaich.

Du côté des assiégeants, la noblesse fit aussi d'héroïques efforts. Sarraute, ayant pénétré dans le moulin, y fut assommé à coups de pierres par les femmes, qui le traî-

1. Ces gravures se rencontrent avec celles des fortifications du *Carlat* et de *Saverdun*.

nèrent ensuite dans la ville par les cheveux. Mais arrivons à un dernier épisode de ces terribles luttes ariégeoises. Le vicomte de Serres ayant placé une échelle pour monter à l'une des murailles, vit au haut une femme qui tenait des pierres pour l'empêcher de passer outre : il lui tira un coup de pistolet qui lui perça le sein. La femme porta une main sur sa blessure, et de l'autre, continuant la lutte, lança au gentilhomme, son adversaire, une pierre qui le fit rouler dans le fossé [1].

Ces natures intrépides, obstinées et belliqueuses, de femmes prenant part directement à la bataille, n'ont-elles pas une signification? Mais n'anticipons pas.

C'est donc dans l'ordre qui a été indiqué, que nous commencerons à esquisser un tableau de quelque utilité pour l'histoire de l'esprit humain, bien que nous nous bornions à une seule des races qui couvrent la superficie de la France. Et loin que les matériaux manquent en entreprenant de redire les hommes d'esprit et d'énergie que l'Ariège a enfantés dans les diverses branches de l'activité humaine, c'est au contraire aller au devant d'une foule de célébrités [2]. Quant à l'auteur, il se surprend, redisant avec amour, loin du pays, les vers d'un troubadour méridional, du célèbre Bernard de Ventadour :

Quan la douss' aura venta
De ves nostro pais,
M'es vejaire quieu senta
Odor de Paradis.

Il va sans dire que chemin faisant il s'offrira des circon-

1. S. Saint-Paul, *Mémoire historique sur le Mas d'Azil*, p. 59. Cet auteur, s'est servi, pour raconter le siège que soutint le Mas d'Azil pendant les guerres de religion, de documents qui étaient sur le point de disparaître par suite de leur rareté ou de leur vétusté.

2. Du reste, nous entendons suivre ici un exemple déjà donné par plu-

stances pour expliquer pourquoi un pays si fertile en hommes de valeur, si accentué dans son passé, a pu arriver à une obscurité relative, dont le moment est venu de sortir ; mais nous pourrions à notre tour, réitérer cent fois la même interrogation, pour cent occasions dans lesquelles l'humanité, la nation, la tribu, laissent pour un temps envelopper d'oubli les choses, les personnes, les œuvres, les événements, les actions, qui, à d'autres époques, ont jeté le plus d'éclat et passionné les foules. Cela est mélancolique à penser, mais cela est ainsi. Demandez donc à nos contemporains d'expliquer pourquoi, pendant une période de dix ans[1], on semble ignorer l'existence d'une musique populaire et nationale, comme celle de la *Muette*, d'Auber, de 1828, cette œuvre exceptionnelle qui fit tant de bruit à son heure, et qu'on a spirituellement appelée : « la *Marseillaise des opéras*. »

Maintenant, dans le chapitre qui va suivre, allons droit aux poètes de l'Ariège, et commençons nos études de critique et d'exposition, en les enlaçant dans un fond historique.

sieurs départements de la France. Ne devrait-on pas tâcher, en chaque localité, de mettre en lumière les hommes supérieurs auxquels elle a donné naissance, en faisant connaître suffisamment celles de leurs œuvres qui en valent la peine.

1. On voyait récemment jouer avec enthousiasme sur les théâtres d'Allemagne le *Lac des Fées*, l'un des ouvrages les plus oubliés chez nous, du répertoire d'Auber. Ainsi l'on s'occupe du *Lac des Fées*, alors que « pour nous autres, Parisiens, la *Muette* n'est déjà plus de ce monde. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1879, p. 44.)

CHAPITRE II

Les premiers poètes ariégeois ne peuvent remonter plus haut que le treizième siècle. — Poètes de l'époque féodale. — Le comte Raymond-Roger, de Foix, — le comte Roger-Bernard III, surnommé le Grand, — poètes renommés de leur temps. — Peire de Durban, le troubadour ariégeois. — Un recensement des poètes ariégeois du treizième siècle. — Que la poésie aurait pu tout d'abord s'emparer de la grande figure de saint Valier, un des premiers initiateurs des Pyrénées ariégeoises à l'idée chrétienne. — Un historien de la poésie catalane. — La narration de Grégoire de Tours, à propos de la tombe de saint Valier, premier apôtre du Couserans, offrait une mine de poésie. — Premiers indices du génie de la race, dans une appellation de l'apôtre méridional, donnée au plus haut pic de la chaîne du Couserans. — Comment cet autre soldat de la foi nouvelle, saint Girons, qui fut mêlé à la mission de Toulouse, parle au sentiment poétique. — Nature amène et dévouée. — Sa dépouille repose à Bourg-sous-Ville. — Il contribua dans le Couserans au développement du sens de la théodicée, et il eût pu être le héros d'un récit épique.

I. — Une partie de ce chapitre sera d'exposition, et une autre de regrets sur des vides et sur des lacunes.

A l'origine des temps et des choses, alors que la lassitude et la décadence n'ont pu encore entrer dans l'intelligence humaine, qui s'ouvre à peine aux lueurs de la civilisation, il faut bien, chez ces hommes primitifs, qui sont plus près de la nature, une interprétation de cette nature même; il faut bien redire, dans des hymnes héréditaires, que le père transmettra à ses fils, ce que c'est que cet univers, ce ciel, ces montagnes, ces vallées, et d'où toutes ces choses viennent. Comment! On serait près de l'Océan ou de la Méditerranée, on serait sur un plateau des Pyrénées et il n'y aurait ni poésies ni poètes; il ne s'éveillerait aucune

curiosité sur l'origine et le drame des mondes, sur les mystères des planètes, sur l'histoire des fourmilières humaines attachées aux flancs du globe terrestre! — Cela ne peut pas être. On chanta dès l'origine, dans les Pyrénées centrales; car que signifierait cette induction générale que « les religions sont la nécessaire poésie des âmes? » Un chercheur de 1813, interrogea à cet effet les montagnes de l'Ariège, dans le haut Couserans.

Toutefois, malgré le désir fort légitime d'ouvrir la galerie des poètes ariégeois, en mettant la main sur ces chants antiques des vieux jours, sur ces traditions des druides qui auraient été gardées par le peuple des montagnes, force nous est de subir le sort des tentatives des chercheurs modernes qui n'ont pas abouti. Notre lueur d'espoir de ressaisir quelques traditions, quelques poésies empruntées à ces vieilles races indo-celtiques, ou même aux races ibériques qui depuis près de trente siècles possèdent les vallées pyrénéennes, cette lueur d'un instant s'est dissipée en fumée et en déception. Ce sont les poètes qui ont manqué, ou c'est la vigilance de la conservation qui a fait défaut; les révolutions et le temps ont achevé la totale disparition [1] des monuments.

1. Nous avons lu, dans une correspondance de l'année 1824, avec quelle ardeur, un savant qui a beaucoup fait pour les antiquités du sud-ouest de la France, M. A. du Mège, se préoccupait des restes de vieux poèmes que l'Ariège et l'Andorre auraient pu recéler; « il avait besoin de quelques chants pieux ou autres de la vallée d'Andorre. » Il s'adressait aux habitants de l'Ariège, s'intéressant un peu aux origines locales; « il eût infiniment tenu » à découvrir quelque chose « dans l'intérêt de la science linguistique et de l'histoire poétique des Pyrénées. » (Correspondance avec M. Rambaud). — « Ah! s'écriait-il ailleurs, si au commencement du seizième siècle, époque de renaissance intellectuelle, un écrivain dévoué aux gloires de la patrie, avait parcouru les vallées pyrénéennes, de combien de faits inconnus il aurait enrichi les annales des premiers temps de notre noble et chère France!... Il a manqué à nos traditions locales, un de ces hommes rares... Que de trésors historiques on aurait sauvés!... » (*Archéologie pyrénéenne*, t. II, 1re partie, p. 31).

Il n'en faut pas moins constater la lueur d'espoir qui brilla quelque temps.

A l'époque où le premier empire de Napoléon se débattait dans les tristesses des années 1813-1814, un jeune homme d'avenir, né dans les Pyrénées ariégeoises, se mit en mesure de questionner la population des hautes cimes des Pyrénées, pour recueillir sur place leurs naïves traditions orales. Il y avait presque réussi, et l'on eût pu croire un instant que l'Ariège allait doter notre littérature nationale de quelques-unes de ces poésies des premiers âges, antérieures non seulement aux époques féodales, mais aussi à la domination romaine, et qui eussent été les hymnes cosmogoniques de nos montagnes du sud-ouest de la France.

Citons la tentative et les résultats primordiaux, d'après un manuscrit que Toulouse [1] possède depuis l'année 1814, et d'après le récit circonstancié d'un contemporain. Pagès, de l'Ariège, dont la France connaît assez le nom, qui reviendra d'ailleurs dans ces pages, à l'endroit des orateurs politiques, put croire un instant dans sa jeunesse, avoir retrouvé dans les vallées des *Consorani*, où il était né, le système cosmologique des druides de ces contrées écartées, et leur antique théogonie.

« Encore enfant, nous dit un contemporain de Pagès, et assis au foyer paternel, le jeune explorateur avait entendu souvent parler des mœurs et des habitudes patriarcales des pasteurs pyrénéens; il voulait connaître leurs légendes et entendre leurs vieilles cantilènes. N'ayant pour s'instruire que les bibliothèques de Toulouse, il avait acquis cependant la conviction que l'on ne savait rien sur le système

1. *Voyage au mont Vallier*, mémoire manuscrit lu à l'Académie des sciences de Toulouse, en 1814, par M. Pagès, de l'Ariège.

cosmologique des Celtes ; » et il se demanda si l'on ne trouverait pas quelque indice, quelques révélations dans les traditions des forêts et des hautes vallées des Pyrénées ariégeoises. Les systèmes en circulation dans la vieille Gaule avaient enseigné qu'il arriverait un temps où le feu et l'eau prévaudraient dans l'univers ; que l'un ou l'autre de ces éléments finirait par tout absorber, par détruire les formes des êtres particuliers et les convertir en sa propre substance.

II. — Ce sont là les imparfaites et restreintes données qui avaient échappé des traditions druidiques, relativement à la fin et au but des choses. Mais ce qui avait autrefois été enseigné sur leur *origine*, ce que les précepteurs de la nation avaient à ce sujet révélé à leurs disciples, était effacé de la mémoire de leurs descendants. C'est aussi la lacune que l'explorateur de 1813 désirait combler. Il alla demander à la tradition des *Consorani*, de compléter ce que les écrivains grecs et latins avaient rapporté sur les enseignements druidiques.

Voici dans quels termes il raconte lui-même la physionomie des tribus pyrénéennes, parmi lesquelles il venait quêter des réminiscences poétiques des vieux âges [1]. « Lorsque les neiges ont disparu, nos bergers se rassemblent aux premières lueurs du jour ; ils s'arrêtent sur une colline et s'assoient en cercle, attendant en silence le lever du soleil. Dès que l'astre du jour paraît, le plus âgé d'entre eux commence une prière, et tous l'écoutent dans le recueillement. La prière achevée, ce vieillard, pontife d'un moment, a perdu tous ses droits ; ce n'est plus qu'un pâtre.

1. Pagès de l'Ariège était élève de Picot-Lapeyrouse, qui écrivait alors l'*Histoire des plantes pyrénéennes*.

Les bergers partagent alors entre eux les montagnes où doivent paître leurs troupeaux, et les huttes, les cabanes qui doivent les abriter; en sortant de la réunion, ces bergers forment de petites peuplades. Chacune élit son chef; la couronne est toujours sur des cheveux blancs. Celui qui la porte a le nom de *Père*, de *Vieux*. Ensuite, les différents chefs s'assemblent, ils jurent de révérer et d'aimer Dieu; de montrer la route aux voyageurs égarés dans nos montagnes, de leur offrir le lait de leurs troupeaux, l'eau, le feu, l'abri de leurs chaumières; ils y ajoutent la promesse de poser le *tawlmen* [1] sur les infortunés que la *larv* ou la *tourb* feraient périr; de *révérer les fontaines* [2] et d'avoir soin des troupeaux. »

Le jeune explorateur, qui devait devenir l'ami de Benjamin-Constant, raconte ensuite que, dans ces peuplades de pasteurs, disséminées pendant les mois d'été dans les vastes déserts des montagnes, le *Père*, l'*Ancien*, le *Vieux*, charme souvent l'ennui de la solitude, en redisant le soir à ses enfants et à ses compagnons, les chants, les hymnes des temps passés, chants religieux qu'il a reçus de ses ancêtres. Ce sont le plus souvent les cantiques de la Mère du Dieu Sauveur, tels qu'on les chantait il y a plusieurs siècles, à Saint-Lizier, à Seix, à Salau; c'est quelquefois l'histoire du contrebandier, qui, pour recevoir un mince salaire, brave et la difficulté des lieux et la rigueur des lois, et les balles des douaniers; souvent, continue notre interprète, ce sont des légendes des anciens jours, compositions poétiques que l'on admire, que l'on répète, bien que le langage en soit quelquefois inintelligible, mais qui plaît par son étrangeté même, et par les faits qu'il enseigne aux tribus pyré-

1. C'est, par le changement ordinaire du T en D, le *dolmen* de l'Armorique.
2. Culte très répandu.

néennes, dont l'imagination est toujours ardente, toujours impressionnable, toujours amie du merveilleux.

L'un de ces chants, redits à notre explorateur par les pâtres d'Arcousang, contenait, paraît-il, le récit de la *Création des dieux*, de l'*Apparition des astres naissants* et des *Premiers hommes sortant du sein des eaux*...

Il est très regrettable que le texte de ce chant, qui avait été recueilli avec avidité, se soit perdu; chaque strophe avait pour refrain, l'annonce que le fait raconté « avait eu lieu lors de l'union du soleil avec la lune. »

Ech dio
Que Eo
Dam Luo
Se mardec
Atau estec[1]

On avait cru retrouver, dans les strophes de cet hymne, qui était en langue romane, un grand nombre de mots de l'idiome celto-breton que les bergers d'Arcousang ne comprenaient plus; et, le savant étymologiste qui devait en donner une traduction, étant mort avant de l'avoir terminée, on a lieu de craindre que le manuscrit ne soit à jamais égaré.

L'historien[2], auquel nous empruntons textuellement ce récit abrégé, rappelle que, chez beaucoup de nations anciennes, les divinités qu'elles adoraient sous les noms d'Apollon et de Diane, étaient au nombre des agents de l'ordre universel du monde; que le premier était le soleil et

1. Ce qui se traduit ainsi :

Le jour
Où le soleil (Eol, en celto-breton, est le nom
Avec la lune du soleil)
Se maria,
Il en fut ainsi.

2. Alex. du Mège, *Archéologie pyrénéenne*, t. II, 1re partie, p. 36.

l'autre la lune. L'hymne des pâtres d'Arcousang chantait le mariage du soleil et de la lune, ou l'union fraternelle du dieu de la lumière et de la fécondité, avec Diane sa sœur.

III. — De cette première halte aux temps les plus reculés, nous viendrons sans transition au treizième siècle.

On ne saurait prendre l'époque de la décomposition de l'empire romain, ni l'époque qui précéda Charlemagne, ni celle de Louis le Débonnaire, comme un âge d'or, comme un moment favorable à la poésie dans l'Ariège. Ce n'était, en effet, que mouvements politiques dans l'Aquitaine, même aux années avant comme après 814, 816, 819. Le gouvernement des Franks luttait avec la Vasconie, en usant tour à tour de la force et de la diplomatie ; les vassaux, de leur côté, ne pouvaient se départir de leur répugnance pour les empereurs franks et pour les rois d'Aquitaine, comme cela est manifeste par les chroniques de Moissac et les annales d'Eginhart; l'Ariège ne fut-elle point enveloppée, dans la révolte absolue et générale de l'année 816?

Mais, avec l'érection du comté de Foix, la poésie des montagnes prendra son essor, la muse ariégeoise ouvrira ses lèvres. De même qu'une architecture n'est créée et exécutée que pour répondre aux besoins déterminés d'une société, de même les chants, la littérature, la poésie ne se déclarent qu'à des époques marquées par des circonstances spéciales. Lorsque le temps devint favorable à l'architecture ogivale, aux églises majestueuses, les poètes du Nord, les trouvères eurent leur raison d'être, pour essayer et inaugurer, avec les *chansons de gestes*, un nouveau genre de poésie. Ainsi la poésie devait naître dans l'Ariège, à l'ombre du château de Foix.

On fait remonter au treizième siècle, quelques imparfaits fragments de poésie plus ou moins incolore, dont la pater-

nité a pu un instant rester indécise[1]. On hésitait, devant ces fragments antiques, à prononcer s'ils proviennent du comte Raymond-Roger, disparu de l'histoire en 1222, ou bien de Roger-Bernard III, comte de Foix et vicomte de Castelbon, dont la vie fut si agitée, et qui vécut jusqu'en 1301. On verra qu'on n'hésite plus. En tout cas, la poésie ne se fit pas attendre dans les montagnes pyrénéennes; elle fut même matinale, puisqu'elle apparut aussitôt que l'individualité ariégeoise s'affirma.

Les premières poésies qui nous tombent sous la main, et qu'on attribue soit à Raymond-Roger, soit à Roger-Bernard III, sont en langue romane[2]. Quel qu'en soit l'auteur, on dirait l'irruption, l'apparition *ex abrupto* d'un Gaulois sur la scène; car ces rimes ont une nuance très prononcée de goguenarderie.

1. Nous ne pouvons que répéter, à propos de la vieille Ariège et du comté de Foix, ce qu'ont dit cent fois les historiens de la littérature du moyen âge et en particulier le docte M. Fauriel. Il y avait pour les poëtes du moyen âge, pour la littérature romane naissante, mille sujets, dans les événements de l'époque, ou des époques précédentes, qui durent avoir prise sur les imaginations, et durent servir de base ou de noyau aux futures épopées. Ainsi les luttes des premiers chrétiens contre les persécuteurs romains, les révoltes et les guerres, à la suite desquelles les ducs, marquis et comtes finissaient par se faire de petits royaumes indépendants, les guerres avec les Arabes de l'Andalousie, ne devaient-elles pas fournir des thèmes de poésie aux populations du Midi? Aussi, M. Fauriel n'hésite pas à affirmer « qu'il y eut de très bonne heure, dans le midi de la Gaule, des pièces de vers composées sur ces guerres, ces luttes et ces révoltes; » on n'en peut douter sérieusement, ajoute-t-il, mais nous n'avons point ces vers, nous n'en avons pas même d'échantillon.

2. Un écrivain de 1852 classait ces poésies de la façon suivante, pour le lieu de leur dépôt: *Bibliothèque nationale*. Mss. fr. 854 (anc. 722) et 12.473 (anc. suppl. fr. 2032), — d'autre part, un écrivain de l'année 1845, indiquait le dépôt suivant: Mss., A. de l'*Arsenal*, fol. 33.

Sur l'authenticité de ces diverses pièces poétiques, que Nostradamus et Crescimbéni, anciens historiens des troubadours, ont ignorées, on n'est pas d'accord. Tandis que les uns y voient résolument un écho affaibli des chants des comtes de Foix, d'autres plus timides se bornent à dire « qu'il a paru douteux que ces pièces fussent réellement des auteurs qu'elles indiquent. » Voyez notamment l'annotateur de l'*Histoire de Languedoc*, édition Paya, t. V, p. 62, aux *additions*.

Mas, qui a flor se vol mesclar,	**Quiconque, à fleur[1] se veut mêler,**
Ben deu gardar	**Bien doit garder**
Lo sieu basto;	**Le sien bâton[2];**
Car Francés sabon grans colps dar	**Car Français savent grands coups [donner[3],]**
Et albirar	**Et viser**
Ab lor bordó;	**Avec leur lance;**
E no us fizés en Carcassés,	**Et qu'on ne compte pas sur le Car- [cassonnais,]**
Ni Agénés.	**Ni sur l'Agenois,**
Ni en Gascou, quar no l'amon de res	**Ni sur le Gascon, car, nous ne l'ai- [mons en rien, le roi d'Aragon[4],]**
De pos vas mi ai faita la falhensa;	**Depuis qu'envers moi, il a fait dé- [fection;]**
En breu de temps veirem mos Bro- [goigno]	**Dans peu de temps nous verrons nos [Bourguignons]**
Cridar Monjoi, el criden Arago.	**Crier Monjoie (cri des Français); que [eux (Aragonais) crient Aragon[5]!]**

Il est visible que ces tirades de querelles, de rancunes et de méfiances ne sont plus que des poésies agressives, au lieu de présenter l'expansion de l'âme, qui s'abandonne à la rêverie, à la contemplation du système de l'univers et des merveilles de la nature. Nos comtes de Foix, vrais che-

1. « Qui veut se mesurer aux fleurs de lis de France. »
2. Doit bien protéger ses barres (de blason) d'Aragon.
3. On fait allusion à ces vieux éléments de jalousie réciproque, existant entre la France et la Catalogne. Au douzième siècle, quoique la Catalogne et le royaume d'Aragon fussent unis, la Catalogne releva des rois de France, jusqu'à ce que Alphonse II, fils de Raymond-Bérenger, fit assembler un concile provincial en 1182 dans la ville de Tarragone; il y fut décrété qu'à l'avenir les notaires de la Catalogne ne dateraient plus les actes qu'ils passeraient, du règne des rois de France, ainsi qu'ils avaient accoutumé de faire jusqu'alors.

En 1260, Isabelle, fille de Jacques Ier, roi d'Aragon, ayant épousé Philippe le Hardi, fils de saint Louis, le roi son père lui donna en dot les droits qu'il prétendait avoir sur les villes de Carcassonne, de Rodez, de Béziers, de Leucate, d'Albi, de Nîmes, et de Saint-Gilles avec la seigneurie de Carcassonne et de Béziers, à condition que la France se départirait pour toujours du droit de suzeraineté qu'on ne pouvait lui disputer sans injustice sur la principauté de Catalogne et sur le comté de Barcelone.
4. Selon une variante: « car ils sont peu sûrs. »
5. Une variante dit: « crier Montjoie jusques en Aragon. »

valiers, s'adonnaient, tout à la fois, aux chants de guerre comme aux chants d'amour, et savaient mêler l'ironie à la diplomatie. Mais, d'ailleurs, cette strophe du comte de Foix, n'est qu'une réponse ; elle suppose une provocation.

Il est clair, d'autre part, que l'intelligence des poésies des comtes de Foix échapperait au lecteur, s'il négligeait de se reporter en plein treizième siècle, et de faire revivre ces mouvements si compliqués et si divers des rapports entre les différents seigneurs des États pyrénéens, surtout dans le cercle du comté de Foix, du Roussillon, de la Cerdagne, de l'Aragon et de la Catalogne. Le système de la féodalité était plus que jamais florissant, et par conséquent il enfantait sans cesse des dissensions, des alliances et des réconciliations suivies bientôt de guerres nouvelles. C'est tantôt du côté de Foix qu'on revendiquait des droits violés, des promesses foulées aux pieds, et tantôt du côté d'Urgel ou de Barcelone qu'on réclamait la suzeraineté sur l'ensemble des seigneurs pyrénéens. Aujourd'hui, Raymond-Roger mettait sa main dans la main de Pedro II, et entraînait ce dernier comme allié dans les rangs du comte de Toulouse, en le décidant à participer à la bataille de Muret, où il trouvait le trépas. Demain, le successeur Pedro III rencontrera le comte de Foix, ligué avec le roi de France, acharné à massacrer les Navarrais et les Aragonais dans les vallées, au pied des Pyrénées espagnoles, comme au temps de Philippe le Hardi, à Jacca, à Sanguessa, à Navarrerie. Les premières poésies ariégeoises que nous possédons ont dû éclore à travers ces démêlés, ces intrigues, et au milieu de récriminations en sens divers, que faisait naître l'état de la société européenne, semblable, a-t-on dit, à une maison dévorée par l'incendie, qui s'allumait sur un point quand on l'éteignait sur l'autre.

Quoi qu'il en soit, il est manifeste qu'en admettant la paternité de Raymond-Roger pour ce fragment informe de poésie cité plus haut, en tout état de cause, on ne posséderait point beaucoup de titres poétiques bien brillants de la part de ce comte, et il faudrait s'en tenir à sa réputation [1]. Nos pères savaient sur quels travaux elle était fondée; aussi, un écrivain du dix-huitième siècle se borne-t-il à dire : « Ce prince eut presque toujours les armes à la main; il donna surtout des preuves de sa valeur pendant la guerre des Albigeois ; il parut ne s'armer que pour soutenir une mauvaise cause ; mais nous devons dire à sa gloire qu'il combattit moins pour la défense de l'erreur, que pour prévenir l'invasion dont on menaçait ses États. Il sut réunir le commerce des muses au tumulte des armes; il cultiva la poésie provençale, et mérita d'être mis au nombre des plus célèbres poètes de son temps [2]. »

IV. — Quant aux poésies dont nous avons fait une citation et que des auteurs ont attribuées à Raymond-Roger [3], les extraits qui nous restent à faire, démontrent qu'on doit les rapporter à Roger-Bernard III. Dans cette

1. On n'en sait pas davantage du comte Guillaume de Poitiers, qui, suivant la renommée, est le premier dont il soit resté quelque chose, et qui figure en tête de la liste des poètes provençaux. Ce qu'on a de lui n'a pas de mérite ni d'intérêt. On peut le mettre à l'écart sans ôter à la poésie provençale un seul trait remarquable.

2. *Description du comté de Foix*, in-folio, Paris, 1788. Dédié au roi, p. 47.

3. L'historien du comté de Foix, Castillon d'Aspet, est pour Raymond-Roger, il prétend s'appuyer de Millot, t. II, p. 470 (qui ne parle que de Roger-Bernard III); — *Des poés. occit.*, p. 291. — Un écrivain de 1825, disait : « Nous nous plaisons à lui accorder (à Raymond-Roger) les éloges dont l'ancienne France lui a déjà payé le tribut : il fut le Mécène des poètes de son temps, et sa généreuse prodigalité eut d'autant plus de mérite que lui-même il était leur émule. Aussi, la lyre provençale, qui ne résonnait que pour l'amour et l'héroïsme, en fit-elle souvent l'objet de ses naïves inspirations. »

dernière hypothèse serait-il téméraire, à propos d'un personnage que les lettres et la poésie comptèrent dans leurs rangs, d'avancer qu'il n'était pas des plus sympathiques; car son esprit farouche et remuant n'en fit guère, pour les autres, un voisin des plus aimables. C'est qu'il y a, dans les manuscrits, des chants rimés sous forme d'un duel de paroles qui resteraient, avec Raymond-Roger, fort inintelligibles, tandis que les événements de la fin du treizième siècle en donnent très bien la clef, lorsqu'on se reporte à la terrible lutte que les Français, soutenus par Roger-Bernard III, comte de Foix, soutinrent contre don Pedro III.

Il y a d'abord une première agression poétique de Pedro III, toute de ricanement et d'astuce; et les vers du comte de Foix, cités dans les pages précédentes, ne sont que la réponse à cette provocation. Il semblait que le traité d'Amiens de 1279 eût assuré la paix en France, pour quelque temps du moins, quand les sons lugubres des *Vêpres Siciliennes* rappellèrent la nation aux armes.

L'attitude ironique et rusée de Pedro III, en ces conjonctures, se révèle dans quelques vers manuscrits. Pour aller au-devant de la vengeance, que la France indignée aspirait à prendre devant les cadavres de ses enfants égorgés en Sicile, Pedro III, roi d'Aragon, qu'on soupçonnait de complicité dans ce massacre, usa d'habileté. Il prétendait dégager la situation, et il fit entendre que les massacres de Sicile, représailles d'un peuple outragé dans ses droits, avaient voulu atteindre les Français du Nord, et non point les enfants du Midi; c'est pourquoi, il rappelle à ses frères du Midi, qu'il ne s'agissait que des Français[1].

1. Nous nous sommes aidé de l'interprétation de deux hommes compétents, l'abbé Millot (*Histoire littéraire des troubadours;* Paris, 1774), et M. Mary-Lafon (*Histoire du Midi de la France*).

Peire Salvatz, en greu pensar,	Ami (disait-il à son jongleur), les [fleurs de lis]
Me fan estar denz ma maizo,	Me donnent à penser sérieusement [dans ma maison;]
Las flors qu'en sa volon passar	Je les vois qui veulent passer
Senez gardar dreg ni razo;	Les Pyrénées sans raison ni droit.
Ou Deu preg selh de Carcasses	Aussi je supplie les braves citoyens [de Carcassonne,]
Et Agenés et al Guasco,	Ceux d'Agen et tous les Gascons,
Preg que lor peza	D'embrasser ma querelle et de ne [pas souffrir]
Se flor mi vol mermar de ma tenensa.	Que les fleurs (de lis) écornent mon [royaume.]
Que tal cuida gazaignard perd	Car tel croirait gagner des pardons [indulgences de la croisade]
Quel perdon li er de gran dam- [natio[1].]	Qui se damnerait si l'on me faisait [injustice.]

Don Pedro III continue : « mon neveu (Charles de Valois) qui porte les fleurs (de lis) veut les changer ces fleurs, qui font sa gloire, et j'entends dire qu'il se fait appeler roi d'Aragon, mais nos *Jacques* combattront ses *Tournois* [monnaies d'Aragon et de France, qui désignent les deux peuples], Dieu aidera celui qui a le meilleur droit. »

C'est dans ce moment que le comte de Foix, relevant le gant pour la France, lança aussi son manifeste, dont nous avons donné un fragment, et dans lequel on voit le zèle et l'amitié toute récente qui l'unissait aux ennemis de son père[2]. Il ajoutait :

Nostre reis que de pretz n'a par,	Notre roi qui est sans pair pour la [valeur,]
Vol desplegar son gonfaino ;	Va déplier son gonfanon,
Ara veirem per terr'e per mar	Et nous verrons par terre et par [mer]
La flor passar	La fleur passer

1. Mss. A. de l'Arsenal, fol. 31, d'après Mary-Lafon, *Histoire du Midi de la France*, t. III, p. 65. Il est cité par Bartsch, dans sa Table des troubadours. — Le pape Martin IV avait lancé l'interdit sur l'Aragon et publié la croisade contre don Pedro III.

2. Ces tensons, débats poétiques, sont fréquents dans la littérature romane ; voyez les dialogues entre Gui de Cavaillon et Raymond VII, comte de Toulouse.

Don mi sab bo.	Ce qui m'est bon.
Ara vera Aragones	Alors verront les Aragonais
Qui son Frances,	Et les Castillans à l'étroite ceinture
E Catellans cordatz estreitz,	Ce que sont les Français !
E auserem dir per Arago	Et nous entendrons dire par l'Ara- [gonais]
Oil, nenil en loc d'oc e no[1].	Oil et nenil au lieu d'oc et no (oui et [non).]

Le combat de plume et de prose rimée ne devait point finir là ; il devait malheureusement se prolonger avec d'autres péripéties et d'autres désastres sanglants. Du reste, ces poésies primitives, qui ne pouvaient se produire que dans l'idiome de l'époque, dans ce qui fut la première langue cultivée de notre moderne Europe, mélange de provençal et de catalan[2], n'offrent pas assez d'étoffe pour y chercher un texte d'analyse littéraire. On croit n'entendre que le cliquetis, le bruyant écho du besoin de guerroyer qui se fit sentir, dans tout ce siècle, des deux côtés des Pyrénées, et spécialement du côté des Aragonais, en présence des îles Baléares, où ils essuyèrent des fortunes si diverses.

Ni Philippe le Hardi, ni le comte de Foix n'avaient achevé de vider leur querelle avec Pedro III. Outre les *Vêpres Siciliennes*, Charles d'Anjou et Philippe s'étaient vus dupés par Pedro. Dans la persuasion que Pedro allait combattre les infidèles (les Maures d'Espagne), le roi de France lui avait prêté tout l'argent qu'il lui fallait pour équiper la flotte et l'armée, avec lesquelles il s'empara de la Sicile.

Les représailles des Français furent terribles. Sitôt qu'ils entrèrent dans le Roussillon, la garnison de Perpignan fut passée au fil de l'épée. Mais on connaît l'issue des événe-

1. *Ibid.*, Mss. fol. 33.
2. Cette langue catalane et provençale fut l'organe de la société raffinée de la première moitié du moyen âge ; elle devait devenir plus tard l'idiome des classes populaires.

ments. L'armée française, qui avait obtenu d'abord des succès en Catalogne, échoua devant Girone. Le fameux Lauria ayant détruit la flotte française et ruiné les vivres, il devint impossible, avec l'approche de l'hiver, de tenir devant les troupes de Don Pedro. Ici, d'après les manuscrits, la voix du roi d'Aragon se fit entendre de nouveau, triomphante et railleuse, il s'écriait :

Salvatz tuit ausem cantar
E n'amorar;
Pleis d'Arago,
Diga me se porian t'an far
Variante : decidme como podria esto ha-
(cerse).
Ça mi no par
Variante : que a mi no me parece.
Ses lo lio
Que sia ensemble en tota res
Contra'l Frances;
Si qu'el sieu afar sia ges :
E car el dis qu'el plus dreyturer,
[vensa],
De faihir tot a cascun la razo,
Pero sapchatz qu'eu deteng Cas-
[telbo.[1]]

Amis (Salvatge) osons chanter
Et faire l'amour;
Et toi, peuple Aragonais,
Dis-moi si l'on pourrait faire,
Ce qui pour moi est impossible,
Me séparer de mon lion (du roi de
[Castille)]
Et nous empêcher d'être unis en
[tout]
Contre les Français.
Chacun sera-t-il lavé de sa honte?
Que celui qui a des droits plus sé-
[rieux soit vainqueur]
(Fasse triompher sa cause).
Quelqu'un n'a-t-il pas des motifs de
[manquer, faillir]
N'est-ce pas pour cela qu'on détient
[Castelbon ?]

En ces temps singuliers, nous ne refuserons pas au roi d'Aragon les circonstances atténuantes. Le comte de Foix ne fut pas toujours très loyal dans les guerres qu'il entreprit contre Don Pédro, dont le père, Jacques d'Aragon, cependant avait intercédé pour lui auprès de Philippe de France, après le siège de Foix. L'histoire reproche à Roger-Bernard III d'avoir oublié les lois élémentaires de la recon-

1. Mss. A. de l'Arsenal, fol. 34, cité par Bartsch, dans sa Table des troubadours. — D'après l'abbé Millot, Roger-Bernard était encore prisonnier, en Aragon, quand à l'annonce de l'expédition de Philippe le Hardi, trop sûr du succès et prompt comme un poète, notre comte chantait victoire à l'avance, ne soupçonnant pas les revers du lendemain.

naissance. Lorsque le roi d'Aragon avait eu à soutenir une guerre contre les Catalans révoltés, quel avait été le premier mouvement du comte de Foix? Il alla prendre place avec ses soldats dans les rangs des insurgés [1].

Mais, des événements funestes s'étaient succédé; la campagne de 1285, entreprise en Catalogne et mal terminée, avait rendu Don Pedro sarcastique, et nous allons écouter comment Roger-Bernard III, notre comte-poète, pupille de l'archevêque d'Auch, Amanieu d'Armagnac, répliquait au roi d'Aragon qui le narguait. L'amertume et la colère éclatent dans sa réplique, « maintenant qu'elles sont tombées, dit un historien, ces fleurs qui devaient faire dire en Aragon *oil* et *nenil* au lieu de *oc* et *no*... »

Francés, qu'al monde grand cor non [a par,]	Le Français qui n'a pas d'égal au [monde,]
E de saber, de fortz, et Bourgoignon	Pour le grand cœur, la force, le sa- [voir, et le Bourguignon],
Les Patarins [2] a Roma ausan menar;	Livreront bientôt les excommuniés [à Rome;]
E qui clamar se fara d'Aragon	Et ceux qui se réclameront du roi [d'Aragon]

1. Un des illustres professeurs de l'Université de Barcelone, M. Mila y Fontanals, s'est occupé des poésies du comte de Foix, dans son livre, sur la poésie catalane; il en a dit l'époque.

« Recogio el guante el conde de Foix, Roger Bernardo III, desde mucho tiempo enemigo del rey D. Pedro, aliado de los barones catalanes rebeldes, encido y preso en Balaguer, aherrojado en el Castillo de Ciurana y luego soltado por intercesion de la reina de Mallorca. Contestó guardando el mismo tono, el mismo metro y las rimas que los dos trovadores aragoneses. » (*Des los Trovadores en España, Estudio de lengua y poesia provenzal*, por di Manuel Mila y Fontanals, cathedratico de la universitad de Barcelona. — Barcelona, 1861; in-8°, p. 409.)

En donnant à ce passage : *Salvatge, tuitz ausem cantare n'amoras, etc.*, le titre : *El Conde de Foix*, l'écrivain de Barcelone a-t-il voulu le confondre avec son interlocuteur. Il semble indiquer le moment où les troubadours entrent en lice. « Cuando a fines de 1284 o a principios de 1285, preparaban los Franceses su invasion y D. Pedro su resisténcia. » (*De los trovadores en España*, p. 402, aux paragraphes 14 et 15 intitulés : *Pedro III y Pedro Salvatge*).

2. Nom qu'on donnait en général à tous les Albigeois.

A lo gran foc seran menat aprés,	Seront jetés dans le feu ardent,
Com rason es,	Comme c'est raison,
E tuit bruisat seran	Et tous brûlés (cordialité de l'époque)
E los cenes gitad'al vent[1].	Et leurs cendres lancées au vent.

V. — On ne recherchait, pour le moment, que l'intérêt historique. Mais il faut clore ici la citation des stances du comte de Foix, en confessant que ces poésies exprimées dans la langue romane, n'ont pas dû nous parvenir complètement dans leur état primitif; ces chants paraissent altérés, ou copiés d'une manière défectueuse. Si, en effet, la langue méridionale du treizième siècle comportait, comme le patois moderne des Pyrénées et de la Provence, différents dialectes[2], les poésies du comte de Foix nous arrêtent cependant par une difficulté d'en pénétrer le sens, qui est plus intense que des variétés d'idiome et de dialecte. Qu'on n'exige donc pas que nous fassions disparaître des obscurités, qui ont fait reculer de plus sagaces érudits[3]; et laissons deviser et chanter à son aise le vieux comte de Foix dans les autres pièces qu'on lui attribue, et dont l'incorrection trahit une transmission manifestement défectueuse, et même fautive[4].

1. Mss. Bibliothèque nationale; 7225, fol. 150, col. 1 (Mary-Lafon, *Hist. du Midi de la France*, t. III, p. 68).

2. Bien que le patois méridional comprenne le provençal proprement dit (Avignon, Marseille), le bas languedocien (Montpellier, etc.), le gascon proprement dit (au pied des Pyrénées), le Béarnais qui se parle à Pau, le patois de la vallée de la Garonne, cependant le patois reste toujours intelligible.

3. Nous causions à Barcelone avec M. Manuel Mila y Fontanals, professeur distingué, très versé dans l'histoire de la poésie méridionale. Il reconnaissait, comme nous, la profonde obscurité des poésies du comte de Foix : « Se hallan tambien con el nombre del conde de Foix las siguientes estancias semifranc. *oscuras* y sun duda mal copiadas, » a-t-il écrit lui-même (*de los Trovadores en España*).

4. E qual de vostra doiensa
Faran tal fin qu'a le mars del sablon
S'auieran si com l'arma a perdison.
Les Tartaion

Toutefois, nous croyons devoir, dans le présent chapitre, accentuer et expliquer un double regret; le premier relatif au peu de monuments poétiques qui nous sont parvenus du douzième et du treizième siècle, le second concernant le silence des muses des montagnes, même aux époques antérieures, comme aux huitième, neuvième et dixième siècles.

Et tout d'abord, nous conviendrons qu'on doit s'en prendre à un défaut de transmission, et aux troubles de ces temps si agités. Il a pu subsister bien des écrits et des pièces, que le temps et les ravages des incursions ont empêchés de parvenir jusqu'à nous. Qui sait tous les poèmes qui ont disparu[1]? Quoi qu'il en soit, en présence de documents aussi insuffisants que ceux qui nous restent, il est absolument impossible d'apprécier l'état de la poésie dans le comté de Foix au treizième siècle. On peut présumer

Veirem piar
Ni plui scampar
Poira saison
E sieu signer veyrem ligar
Et aforcar
Come lairon
No-m sera lo premier mes
El trait que fes
Cridar perdon
Destrui nostra fes.
Nos chalzeron per aver soa remensa
E pois veirem chascun de soa maison
E de son sen morir en prison.

Nous avons dit plus haut les aveux de M. Manuel Mila y Fontanals de Barcelone; quant à la pièce présente, un docte professeur de l'École des Chartes, M. P. M. confesse que ce texte lui paraît fort incorrect, et par conséquent fort difficile à traduire, ou presque impossible.

1. Nous dirons, dans cet ouvrage, la poésie et les poètes de l'Ariège, en suivant l'ordre chronologique des auteurs. Si l'époque ancienne est pauvre, comme d'ailleurs dans la plupart des provinces de l'Europe, la période moderne offrira, en revanche, tout un essaim de vrais poètes, que le public français accueillera. L'Ariège a touché à tous les genres, depuis le genre épique, le drame, la comédie, la tragédie, jusqu'aux élégies, chansons, ballades, sonnets, poèmes burlesques, satires, idylles, noëls, odes et cantiques sacrés.

que Foix n'était en arrière ni de Barcelone, dont il entraînait quelquefois les barons catalans révoltés, ni des grandes cités de l'Aragon, où dans les onzième et douzième siècles, les comtes de Barcelone, et les princes de la maison d'Aragon, depuis Jean Ier, furent tous de zélés amateurs de poésie [1].

Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que Raymond-Roger et Roger-Bernard III, eurent une célébrité poétique de leur temps ; et si l'on a classé leurs noms parmi ceux des poètes provençaux les plus estimés, il serait difficile, d'autre part, d'indiquer avec connaissance de cause, à quel degré hiérarchique de l'échelle on doit placer Raymond-Roger et Roger-Bernard III, entre les rivaux qui se nommèrent Blacas, Bernard de Ventadour, Folquet de Marseille, Bertrand de Born, Guillaume de Poitiers, et tant d'autres. Dante et Pétrarque n'ont-ils pas cité avec les plus grands éloges Arnaud Daniel ? ne l'ont-ils pas regardé comme celui de tous les poètes provençaux qui parlait le mieux sa langue ? Cependant les critiques conviennent, devant le peu de pièces qui restent de lui, qu'il serait difficile de comprendre la grande célébrité dont il jouissait de son vivant [2].

Ce sera seulement au quatorzième siècle, que les destinées de la poésie ariégeoise pourront devenir, non point plus retentissantes, mais un peu moins obscures et confuses. Si Roger-Bernard III était trop l'ami, pour un troubadour, des troubles et des guerres de rapines, nous devrions pouvoir nous reposer, dans le siècle suivant, devant une figure de poète plus pacifique et moins troublante, celle

1. Alphonse II, Jaime Ier, Pierre III d'Aragon, occupèrent un rang distingué parmi les troubadours. Alphonse X, de Castille, était le vrai Mécène de la gaie science.

2. Cabrié, *Discours sur la langue et la littérature provençale*, p. 29, Paris, 1814.

du *cardinal d'Alby*, originaire du comté de Foix, appartenant aux classes cultivées, comme membre du clergé.

VI. — Nonobstant ce qui précède, on déplore à bon droit des lacunes, qui ne se peuvent aisément expliquer, en présence des nombreux et riches sujets de poèmes, que le treizième siècle offrait à profusion, dans les seuls événements contemporains, relatifs spécialement au Midi. Il est étrange, que ce soient des Méridionaux du dix-neuvième siècle, qui aient dû glaner dans ce champ si fécond de la *croisade contre les Albigeois*, et que les beaux esprits des premières époques féodales l'aient négligé sur toute la ligne[1].

Ce travail de dépossession de certains seigneurs du Midi, notamment des comtes de Toulouse et de Foix, qui se poursuivait à travers la croisade, du moins depuis 1212 environ; cette coalition formée par le roi d'Aragon et les seigneurs du Midi, que Simon de Montfort détruisit à Muret, en 1213; cette fameuse bataille de Muret, elle-même, avec ses curieux incidents; avant cela, la prise de Carcassonne, et la distribution de seigneuries, en sorte que les croisés de 1209 devinrent seigneurs de Lombers, de Marmande, de

1. Nous parlons de ceux de la zone des Pyrénées. Il a fallu attendre l'année 1850, pour avoir l'*Épopée Toulousaine*, ou la *Guerre des Albigeois*, poème en 24 chants, par M. Florentin Ducos, *mainteneur des Jeux floraux;* c'est aussi vers le même temps que nous avons obtenu la pièce dramatique en vers intitulée: « *Les Albigeois*, » trilogie en cinq actes, par M. Ad. Garrigou, de Tarascon, (Ariège); drame où se remarquent des situations émouvantes, exprimées dans la langue de Racine. Ajoutons le livre de M. Napoléon Peyrat, l'*Histoire des Albigeois*, paru en 1872, qui deviendrait une sorte de poème, si l'on n'y rencontrait trop de sang et de tombes. Le poète y chante avec amour et conviction, le *Catharisme*, l'*Albigisme* et le suave « *Olivisme*. » Il est à craindre que ce livre, écrit avec un beau talent, où se mêlent les pages riantes et les pages sombres, ne semble trop un poème de combat, de secte et de rancunes six fois séculaires.

Limoux, de Montréal, etc. ; les particularités relatives aux différents chefs militaires de la croisade ; la prise de Lavaur et les exécutions qui eurent lieu ; les conditions de la capitulation de Carcassonne, dont les habitants, qui eurent la vie sauve durent, selon le récit de G. de Puylaurens, « sortir en chemise et en braies » ; l'insurrection de Toulouse, en 1216 ; le récit du combat de Baziège, les dissentiments entre Simon de Montfort et l'archevêque de Narbonne ; le siège et le sac de Béziers ; le combat de Castelnaudary ; le siège de Toulouse, où périt Simon de Montfort, où l'on vit les dames de Toulouse servant, elles-mêmes, la pierrière qui donna la mort au comte Simon[1], etc., etc. ; tous ces innombrables épisodes eussent dû inspirer des muses ariégeoises[2].

Ce n'est pas dans cet ouvrage que nous serons exposés à nier que le pays de Foix ait été, au treizième siècle, un centre poétique. Il peut avoir autant de titres que les petits foyers littéraires qui se formèrent sur les bords du Rhône, dans la petite ville de Tarascon. Seulement, il ne reste pas assez de documents des comtes de Foix, du treizième siècle, pour rien avancer sur la valeur de leurs œuvres poétiques. Assurément, Raymond-Roger et Roger-Bernard III valaient les Richard de Tarascon, les Tomier et Palazin[3], dont un érudit a ressuscité quelques productions. Mais pourquoi ne possédons-nous pas une collection

1. Jean de Garlande s'exprime ainsi : « ut audivi dici Tholosanæ matronæ traxerunt perrariam cum quâ interfectus fuit comes Montisfortis. » (*Dictionarius*, voir dans Jahrbuch f, *romanische und englische literatur*, VII, 144-62, et de br.).

2. Il y a bien la *Chanson de la Croisade*, par Guillaume de Tudéle ; le *De Triumphis Ecclesiæ*, écrit et terminé à Paris, en 1252, par Jean de Garlande, né en Angleterre, et qui avait professé à Toulouse. Mais c'est après des poèmes, éclos dans les Pyrénées centrales, composés par des poètes indigènes, que nous cherchons.

3. Paul Meyer, les *Derniers troubadours de la Provence*, p. 8.

imposante de sirventes, de tensons, de rondeaux de nos suzerains de la cour de Foix? Nous ne sommes pas fort avancés quand on nous a dit avec lyrisme, que Raymond Roger « fut, en guerre, en tournois et en poésie, un émule de Richard Cœur de Lion; » et que, captif cinq ans dans les tours d'Urgel, « comme Richard Cœur de Lion, Raymond Roger consola ses ennuis et les tristesses de son compagnon, le vicomte de Castelbon, par les sons de sa harpe et le chant de ses ballades. » C'est le texte de ces ballades qui nous intéresserait [1].

Prodigieuse puissance des longues et fortes préoccupations! Un historien moderne, qui s'est constitué le chantre de l'épopée albigeoise, et dont les sympathies appartiennent aux Vaudois, aux Cathares, aux Albigeois, aux Olivistes, évoque de sa baguette magique tous les représentants de la poésie dans l'Ariège, au treizième siècle. On dirait qu'il a vécu de leur temps, qu'il les a connus. La citadelle ou la cime de Montségur, qui joua un grand rôle dans les démêlés de l'albigisme et qui s'élève dans le centre de la province de Foix, devient, sous la plume de l'historien, un *Thabor* en tout sens [2]. C'est la montagne sainte, c'est sur ses hauteurs que les poètes vont chercher la flamme; et les proscrits, les faidits, les persécutés, se retremper dans ce cénacle aérien. Écoutez l'historien, il vous fait assister à tout un épanouissement de poésie méridionale, qui se serait localisé dans le pays de Foix, de Lavelanet, Pamiers et autres lieux. « La phalange des poètes dévoués à la patrie romane, dut venir se réfugier

1. Olhagaray, qui accorde par exception un chapitre de 100 pages au comte Raymond, n'a pas l'air, après en avoir fait un causeur et un orateur, de soupçonner les poésies de ce comte célèbre.

2. A côté de Montségur, se trouve la haute cime du mont de Thabe, et le pic Saint-Barthélemy.

ou du moins reprendre un instant haleine, entre deux combats, dans le calme religieux de Montségur. La poésie condamnée comme hérétique, vouée au même destin que la foi cathare, et qui, comme la religion sa sœur, cherchait la liberté et le désert, fut aussi sans doute une réfugiée du Thabor. Montségur vit monter sur sa cime sainte les magnanimes chantres des guerres nationales, Guilhem de Tudéla, leur Homère; Guilhem Figueyras, leur Tyrtée; Pierre Cardinal, leur Juvénal; Bernard-Sicard de Marvejols, leur Tibulle patriotique, et tous ces mélodieux faidits, Cadenet, Guilhem Mayret, Guilhem Anelher, Bernard de la Barda, Arnault de Montcuc, Bertrand de Carbonel, frère de Guillabert et de la Rubéa d'Auriac, Tomiéras et Palaisis, jumeaux de la poésie, tous ces chantres dont la harpe valait une épée [1]. »

L'historien moderne, ami des Cathares, ne manque pas de mêler aux conjectures les probabilités : Guilhem de Tudéla est pour lui non un Espagnol, mais un montagnard pyrénéen; et c'est à Montségur que Pierre Cardinal chanta la strophe célèbre qui sacrait Raymond VII, roi des trois camps insurgés de Penne, de Nore et du Thabor (mont Saint-Barthélemy, Ariège).

Le même auteur ne ménage pas l'éloge à Roger-Bernard II, après la défaite des Croisés en 1223, ni quand celui-ci rentra en triomphe en son donjon de Foix. « Ces tours veuves, dit-il avec pompe, si longtemps désertes, retentirent des fêtes nationales où le bruit des armes se mêlait au son des harpes, et la poésie refleurit sur ces créneaux comme ces giroflées jaunes frissonnantes aux derniers souffles de l'hiver [2]. » Seulement, au lieu de céder

1. N. Peyrat, *Histoire des Albigeois*, t. II, p. 83 et suiv.

2. On a ressuscité de nos jours de vieux poètes français, dont, pour quelques-uns, la réputation pourra paraître usurpée, comme *René Macé*, restitué par M. Gaston Raymond ; *Soffrey de Calignon*, par le comte Dou-

à la sentimentalité historique, et d'entonner des hymnes sur des conjectures et des inductions probables, peut-être aimerait-on mieux de positives reproductions des cantilènes, qui firent résonner les tours féodales de Foix. C'est que la politique, la religion, les querelles théologiques se mêlant, pour cet historien, au mouvement du Midi dans le treizième siècle, et lui-même prenant parti d'une manière ardente pour le camp des Albigeois, des Cathares, des Begins, des Olivistes et des Joachimistes, il arrive qu'il ne peut toujours se tenir au ton placide et calme de l'historien, et que, sans s'en rendre compte, il monte au lyrisme, il est barde lui-même. Les poètes du treizième siècle, dans l'Ariège, lui paraissent tous cathares, albigeois, olivistes, ou épris de la liberté religieuse ; tous sympathiques à la cause de ses affections ; tout est troubadour, dès lors. Nos comtes de Foix sont des troubadours émérites ; troubadour est le roi d'Aragon ; et le poète Salvatge obtient force faveurs, car il vivait dans le camp d'Aragon, ses chants provocateurs défiaient Philippe le Hardi ; n'était-il pas Albigeois ou Oliviste, lui-même ?

VII. N'omettons pas cependant, avant de quitter cette époque, de reproduire une tenson, ou une poésie plus ancienne peut-être de quelques années, qu'on attribue à un des chevaliers assez actifs de la croisade, et qui ne paraît pas étranger à l'Ariège. La *Chanson de la croisade contre les*

glas, etc., etc. Mais il y a cette différence fondamentale que René Macé et Soffrey de Calignon, ne sont pas des individualités impalpables ; leur talent est tangible, au moyen des œuvres assez considérables qu'on possède d'eux.

René Macé a laissé un poème, sur le *Voyage de Charles-Quint par la France*, qui occupe plus de 80 pages de vers ; quant à Soffrey de Calignon, son œuvre poétique, qui se compose de sonnets, de pièces sentimentales, dans le goût du seizième siècle, ne comprend pas moins de 140 pages in-folio. Que nous reste-t-il des comtes de Foix du treizième siècle ?

Albigeois, désigne d'une manière spéciale le moment où l'on se battait dans les rues de Toulouse: « A travers la « foule est venu Rogier-Bernard (le comte de Foix), avec la « compagnie qu'il commande et conduit, et sa présence, « lorsqu'il eut été reconnu, raffermit les courages. *Pierre « de Durban*, à qui appartient Montagut, portait son « enseigne, ce qui leur releva le moral. Il descend à terre « et se porte en avant, aux cris de Foix et Toulouse! Là « où ils se montrent, on se heurte et se bat; dards et masses, « brans émoulus, pierres, flèches et menus carreaux, se « pressent drus comme la pluie[1]. »

N'était-ce point Pierre de Durban, des environs de Labastide de Serou, dans l'Ariège? Tout l'indique[2], et c'est aussi à ce Pierre de Durban que revient une poésie, une tenson ou débat avec le troubadour Peironnet, que nous trouvons reproduite dans une collection littéraire germanique[3].

1. E es per mei la preissa Rogers Bernatz vengutz
Ab tota sa companha que capdela e condutz,
E refermals coratges can i fo conogutz;
E en P. de Durban de cui es Montagutz
Li portet la senheira, qui los a revengutz

... (*Chanson de la Croisade*, 6005, traduite par M. Paul Meyer).

2. Nous avons un hommage rendu au comte de Toulouse Raymond VII, le 1er avril 1241 (N. S.) par « Petrus de Durbanno de Monteacuto ». (Teulet, *Layettes du trésor des Chartes*, n° 3175.) J'incline à penser, avec M. Paul Meyer, professeur de l'école des Chartes, qu'il s'agit ici d'un Pierre de Durban, du canton de Labastide de Serou, puisqu'on le dit du comté de Foix, et que Labastide en est. Le même « Petrus de Durbanno » figure au nombre des témoins de deux hommages respectivement rendus en 1244 par la comtesse d'Astarac et Arnaud de Comminges, à Raymond VII. (Teulet, *Layettes du trésor*, nos 3205 et 3222.) Il est aussi témoin à un acte d'hommage au comte de Foix, Roger-Bernard, par conséquent entre 1223 et 1241 (Doat, CLXIX, 152). (Paul Meyer, traduction de la *Chanson de la Croisade*, t. II, p. 308.)

On trouve un Montégut dans le canton de Varilhes, arrondissement de Pamiers, à une dizaine de kilomètres au N.-O. de Durban.

3. Bibliothèque nationale, rue Richelieu: *Archiv für das studium der neueren sprachen und literaturen*. Braunschweig, 1863, t. XXXIV, p. 193.

On trouve dans les manuscrits [1] une chanson de *Pierre de Durban*, dont il suffira de citer la première strophe :

Peironnet, ben vos es pres,
Car sai vos a faich venir,
Gavaretz si maint fes ;
Car nol desidonz aurir
Consseil daisso don estai en error
Quieu sai jutgar los tortz els dreitz d'amor.
Ela dompna non fara ia foillia,
Anz faillira si mon conseiil cambia.

Cette pièce est la réponse à une autre qui est dans le même volume, et toutes deux s'éclairent l'une l'autre. Dans la première, Pierre de Gavarret dit à Peironnet (son jongleur), d'aller trouver *Pierre de Durban* et de lui soumettre un cas très délicat : Pierre de Gavarret a, en une certaine circonstance, manqué d'égards à sa dame, et il veut savoir de Pierre de Durban, comment il pourra réparer une faute qui le couvre de honte. Pierre de Durban, celui-là même, selon toute probabilité, que l'on voit chargé d'une affaire au nom du comte de Foix, Roger-Bernard, auprès du roi d'Aragon [2], répond au consulteur comment il comprend la difficulté : ce qui constitue la deuxième pièce. On se contentera de traduire et de marquer ici le sens de la première strophe de cette réponse, citée plus haut :

« Peironnet, c'est une bonne idée de la part de Gavarret,

1. D'après Bartsch, cette pièce se trouve dans le *Mss.* du Vatican n° 5232, et dans le *Mss.* de Modène, décrit par M. Mussafia. Cité aussi dans *Archiv für das studium der neueren sprachen und literaturen*. Braunschweig, 1863, t. XXXIV, p. 193, fol. 203, a.

2. Le Cartulaire de Boulbonne (archives de Toulouse, 1re caisse) rapporte que, en juin 1272, Pierre de Durban, au nom de Roger-Bernard, comte de Foix, vicomte de Castelbon, garde et commendataire du château de Foix, délivra le château de Foix à Gaufrée de Rocabertis, député du roi d'Aragon, suivant le pouvoir qui lui en avait été donné par le comte.

de vous avoir fait venir ici, pour avoir conseil au sujet de sa dame, avec qui il est en délicatesse. Moi, en effet, je sais juger le droit et le tort dans les matières d'amour; et la dame n'a pas à craindre (avec moi) de faire une folie; c'est au contraire si elle ne suit pas mon conseil, qu'elle faillira. »

Il n'est aucun besoin de continuer ce morceau; le jugement que porte Pierre de Durban est exprimé d'une manière allégorique, mais cependant trop claire encore pour supporter la traduction. Mais il est plus urgent de continuer l'énumération de nos légitimes griefs devant les lacunes existantes, et de rappeler les trésors négligés par les poètes du sud-ouest de la France.

VIII. — Ce qui doit le plus étonner, et à bon droit, c'est qu'en remontant aux époques antérieures à la croisade, la muse pyrénéenne n'ait pas pris garde à quelques grands faits historiques, concernant les montagnes ariégeoises elles-mêmes, et qui formaient un riche thème tout préparé pour la poésie. N'y avait-il point des faits chauds encore, si l'on peut s'exprimer de la sorte, et tout ce drame si complexe et si palpitant, qu'avait enfanté l'accession des races ariégeoises à la nouvelle et rénovatrice idée qui venait d'éclore, c'est-à-dire à l'idée chrétienne? Puisque, dans ces âges naïfs et pleins d'initiative, le génie religieux et le génie poétique se donnaient la main, comment les Méridionaux des Pyrénées ariégeoises, n'allaient-ils point par la religion à la poésie? Pourquoi nous ont-ils livré si peu de monuments[1]? — Ainsi, qu'on nous laisse donner une large

1. Nous sommes d'avis (et M. Fauriel est complètement dans les mêmes idées) que beaucoup de poèmes ont disparu dans le midi de la Gaule. Lorsqu'on voit comment sont nés les chants scandinaves et les poèmes germaniques de Niebelungen, peut-on admettre que les drames du chris-

place à nos regrets pour ce qui n'est pas fait et qu'on eût pu faire, puisque nous sommes au seuil de notre revue critique des poètes ariégeois.

L'ancien génie religieux de l'Ariège se déploya au moment où la plus grande partie de l'Europe subissait un travail de rénovation dans les idées et dans les mœurs, c'est-à-dire dans ces siècles de transition, qui virent tomber le vieil établissement romain, pour céder la place à de nouvelles races. Or, lorsqu'on promène son regard sur la partie occidentale de l'Ariège, ou ancien pays de Couserans, on rencontre, dans les vieux historiens, un nom, celui de *saint Valère*, ou *saint Valier*. Tel est le premier personnage auquel on puisse rattacher le mouvement et la transformation des idées religieuses dans les Pyrénées centrales. Mais une remarque se présente tout d'abord à l'esprit, avec ce nom de l'apôtre Valier, inscrit dans les précieuses pages de l'un des plus anciens historiens de la France, de Grégoire de Tours, qui écrivait au sixième siècle. On se demande pourquoi, à l'origine, la poésie de nos aïeux ne s'est point emparée de cette grande figure de saint Valier, un des premiers propagateurs de la foi chrétienne dans les Pyrénées.

L'historien de France, Grégoire de Tours, nous apprend que saint Valier ou Valère fut le premier évêque du Couse-

tianisme naissant, les guerres des Sarrasins, et tant d'événements locaux qui devaient exciter le génie poétique, n'aient rien réveillé dans les Pyrénées ariégeoises. A s'en tenir au treizième siècle, ne pouvait-on pas tirer parti de ces figures de héros, le comte de Foix, Raymond Ier « un des caractères les plus chevaleresques de cette guerre malheureuse », selon le mot d'un critique, et son fils, Roger-Bernard, *melior patre*, comme dit Horace du fils de Tydée. D'après le même critique, ces deux comtes, « ce sont les Ajax de la croisade, ou mieux, Ulysse et Diomède, un esprit, une volonté en deux corps. Ni Rolland, ni Olivier, dit le chroniqueur provençal, n'ont fait en leur vie autant de faits d'armes que les comtes de Foix en un jour. » (Lacointa, *Études critiques sur l'épopée Toulousaine*, de M. Fl. Ducos.)

rans; il le qualifie de « *Beatus confessor* » bienheureux confesseur de la foi chrétienne; il l'appelle « ami de Dieu » *Dei amicum*. Il raconte que, longues années après sa mort, lorsqu'on ouvrit son tombeau, on trouva saint Valier couché « sur des feuilles de lauriers toujours vivaces, *lauri etiam folia sub se habebat strata;* » et qu'on prit de ces feuilles de lauriers, pour les distribuer, pour satisfaire la foi des premiers chrétiens de nos montagnes, qui venaient d'embrasser le culte de l'Évangile, et qui désiraient s'en servir pieusement, comme d'un dictame, d'un remède puissant pour les maladies du corps : *de quibus adsumens Episcopus, multis infirmis præbuit medicinam*[1].

Soit habitées, soit un peu désertes, les montagnes du Couserans se trouvèrent en rapport avec saint Valier, avec un représentant de la grande idée rénovatrice, dont les apôtres furent les porteurs universels; quel accueil firent-elles à saint Valier, généreux instrument, agent dévoué et modeste d'une sainte et immense mission?

Quel intérêt n'y aurait-il pas à saisir, dès ces temps reculés, l'alliance des idées poétiques et religieuses avec l'existence et le déploiement de toutes les facultés de la race? Hameaux et bourgades se firent chrétiens; ce qui signifie que, dans les Pyrénées ariégeoises, les populations eurent assez de sens positif et assez d'intuition pour comprendre qu'il nous faut, dans l'ordre d'évolution de nos sentiments religieux et pour nos relations avec notre Créateur, un Dieu fait homme, puisque l'homme ne saurait faire, par lui-même, qu'un Dieu passager et mobile. Quel autre, que le Fils de l'Homme, a jamais fait descendre un Dieu parmi nous, puisque Dieu seul peut donner ce qui manque à l'homme, à savoir : un Dieu?

1. Grégoire de Tours. *Gloria confess. Opera*, in-fol., p. 968.

IX. — La plus simple réflexion laisse entrevoir quels emprunts un poète de forte stature eût dû faire aux scènes, tour à tour émouvantes et intrépides, que le mouvement chrétien engendrait chaque jour, avec ses vicissitudes, ses élans et ses luttes. L'apologie, la morale, tout aurait secondé les poètes.

Ces premiers apôtres qui vinrent implanter l'Évangile dans les Pyrénées ariégeoises, étaient de cette race de héros, simples et grands, qui n'avaient pas le temps d'être égoïstes. Le type de l'égoïste est connu, parce que c'est le type universel, d'autant plus qu'à prendre les choses dans le vrai, il est légitime de s'occuper de soi-même, et de commencer par soi-même. Mais les porteurs d'Évangile faisaient exception à cette règle. Poussés par des effluves nouvelles, beaucoup d'hommes, dans ces temps primitifs, ne respiraient que pour le salut de leurs frères, accouraient chez des inconnus, et jouaient leur vie pour l'âme de frères qu'ils ne connaissaient point. Certes, on peut assurer que saint Valier avait les mœurs fondamentalement opposées à celles de nos oisifs modernes, qui n'existent que pour satisfaire un caprice sitôt qu'il est né, pour s'accorder à eux-mêmes toutes les faveurs, tous les présents, tous les luxes qui se peuvent rêver. Qu'on se représente saint Valier évangélisant le Couserans, et qu'on se le figure avec les goûts d'un élégant égoïste « voulant une « voiture nouvelle, des tableaux de maître, des vases pré- « cieux, des bijoux florentins, et se les accordant ! Que l'on « continue de le suivre dans une cité, cherchant tout ce qui « peut lui être agréable, et en faisant l'acquisition ; n'hési- « tant pas à s'entourer des meilleurs médecins quand il est « malade ; mangeant les meilleurs plats et buvant les « meilleurs vins. »

Les populations ne se seraient point dérangées de leur

commode oreiller pour un être pareil. Mais sa tombe, et ce qui l'a illustrée, démontrent que l'apôtre du Couserans était apparu avec des dehors tout opposés, avec la sublime livrée du dévouement évangélique, ne vivant que pour les autres. On ne savait où était au juste ni quel était le tombeau qui recélait ses cendres. Il s'était écoulé deux ou trois cents ans. Un des évêques, son successeur dans le Couserans, voulut éclaircir la difficulté et recueillir ses ossements. Grégoire de Tours raconte ce qui se passa : « Théodore (le successeur), ayant enlevé les pierres qui couvraient la place du sanctuaire, trouva deux sépulcres près de l'autel. Ne sachant lequel des deux contenait les reliques du saint évêque, il assembla son clergé et passa la nuit en prières ; tout à coup l'inspiration lui vint de placer sur chacun de ces sépulcres deux urnes remplies d'une égale quantité de vin, et de demander à Dieu de faire que l'urne qui serait la plus remplie indiquât le tombeau de saint Valier. Il sortit alors de l'église dont il scella les portes et alla s'endormir. Le lendemain, vers la troisième heure, il se lève et se fait suivre par tout le peuple. Il ouvre l'église et s'aperçoit que l'une des urnes n'avait plus que quelques gouttes de vin, et que l'autre avait débordé et inondait le monument. C'est pourquoi il reconnut que les restes de saint Valier étaient là. Pour s'en convaincre davantage, Théodore ayant soulevé la pierre tumulaire, vit le corps du saint entièrement conservé, avec ses cheveux et sa barbe, comme s'il venait d'être inhumé, et répandant une si bonne odeur qu'on ne pouvait douter que le corps d'un ami de Dieu ne reposât là[1]. » Il faut croire que Dieu ne permettra jamais que les cendres d'un égoïste et d'un épicurien restent parfumées pour des siècles, et embaument le monde.

1. « Valerius beatus confessor, Conseranensium primus, etc.

L'évêque Théodore prit, comme reliques, quelques fragments du vêtement du saint, et referma le cercueil. Tous ces miracles firent du bruit, et une église s'éleva à l'endroit où avaient éclaté ces merveilles. Quoi qu'il en soit, ce laurier de sa résidence funèbre est éloquent; et l'on n'a point à craindre que celui qui reposait là, fût un de ces adorateurs du moi si nombreux dans les groupes sociaux. En présence d'une pareille tombe, on voudrait posséder le don d'*ubiquité*, et savoir pénétrer les ombres et les secrets du passé, afin de pouvoir reconstruire, dans ses moindres détails, la précieuse existence de semblables héros.

« La capitale du Couserans, dit un moderne et élégant historien, avait son temple à Minerve et ses autels à Mars, à Jupiter et à Janus, sur des collines prochaines [1]. La croix rédemptrice de l'humanité coupable ne tarda pas à couvrir de ses bras les temples de Jupiter, de Minerve et de Janus; la douce main de la Vierge ouvrit la porte de la colline de Mars, et cette mère radieuse, tenant dans ses bras l'enfant Jésus, remplaça sur l'autel la statue du dieu de la guerre : charmante religion qui opposait à ce que l'idolâtrie avait de plus terrible ce que le ciel avait de plus doux. Les évêques enlevaient peu à peu aux grottes mystérieuses leur consécration païenne et les mettaient sous le patronage des premiers héros chrétiens.

« Saint Valier avait aussi son église, où il appelait les chrétiens du Couserans; mais elle est tombée sous le fer et le feu des barbares, au temps des invasions, et il n'en est rien resté. Quand la vie de l'évêque était finie, il venait dormir du dernier sommeil sous les dalles du chœur de

1. On dira ailleurs ce qui est resté des débris des cultes païens de Rome dans l'Ariège.

l'église et s'y reposer dans la mort. Cette heure vint pour saint Valier. La *Gaule chrétienne* raconte qu'il fut couché sous le pavé de la chapelle, au côté gauche du chœur. Le peuple qu'il avait converti voulut que sa poussière fût mêlée à celle de son temple et que ses cendres fussent encore bénies par la voix des vivants[1]. »

Ce n'est point assez ; le pic altier qui, dans la chaîne des montagnes, domine le plus tout le pays de Couserans, fut nommé du nom de l'apôtre initiateur. Lorsque le voyageur vient de Toulouse à la cité d'Austria, il découvre un géant au-dessus de tous les monts ; le soleil fait étinceler la neige qui couvre son sommet, et son nom populaire est le *mont Valier*.

On nous dit que dans ces premiers siècles, l'activité intellectuelle se concentra dans les monastères. Mais loin de vouloir justifier ces grands centres d'alors, qui se nommaient *Lézat*, *Boulbonne*, *Saint-Antonin*, *Mas d'Azil*, *Combelongue*, et où devait vibrer l'âme de l'Ariège, c'est aux monastères qu'on fait remonter la responsabilité de tant de richesses poétiques frappées de stérilité, faute d'une main, d'un cœur et d'un talent qui les aient mises en œuvre. La réalité ne permet que trop de soutenir qu'à une certaine époque du moyen âge, la culture littéraire avait essuyé une défaillance sensible dans le midi de la France ; il paraît difficile de ne pas admettre que les études, partout profondément désorganisées par l'invasion des barbares, ne se relevèrent pas dans la même mesure au Midi qu'au Nord. Qu'on ne craigne pas de porter la lumière sur ce côté

1. Les *Trois saints du Couserans*, par un ancien magistrat de l'Ariège, p. 17-24. Toulouse, 1872.

Les barbares, ayant assiégé Austria, brûlèrent l'église, de sorte que le tombeau de l'évêque resta enfoui sous les ruines, jusqu'à ce que l'évêque Théodore, du temps de Grégoire de Tours, vint rechercher les restes sacrés de saint Valier.

négatif. Ce n'est point discréditer l'histoire littéraire de l'Ariège, que d'avouer sincèrement tout ce que cette portion de la France du Midi située entre l'Aude et la Garonne pouvait produire dans le domaine de la poésie, et qui ne s'est pas fait ou qui ne s'est pas transmis. Il n'y avait qu'à lever la main pour cueillir le fruit aux arbres de la route, et cette main, il semble qu'on ne l'a pas levée. Il fallut, par exemple, une singulière distraction pour ne point prendre, comme héros d'un poème, cet autre personnage à la fois historique et légendaire, qui fut, après saint Valier, le second apôtre de l'Ariège occidentale, et dont le nom est *saint Girons* (Gérunce, Girons).

X. — Dans l'œuvre délicate et vaste du rajeunissement des idées dans l'Ariège occidentale, il ne suffisait ni d'un homme ni d'un siècle : l'œuvre est successive et doit gagner de proche en proche la surface d'un territoire. Toujours est-il assuré que si la région occidentale de l'Ariège ne fut point réfractaire à l'idée religieuse, il restait aussi aux poètes la belle tâche de mettre en scène tout un groupe d'hommes, parce que la métamorphose philosophique, religieuse et morale de nos Pyrénées centrales nécessita et devait nécessiter, paraît-il, un groupe, un personnel militant, et une période de temps, de travaux, de prédications et de conquêtes successives.

Saint Girons appartient, comme saint Valier, à la période de *conquête religieuse*, plutôt qu'à la période de consolidation chrétienne ; c'est pourquoi le nouveau cycle à parcourir conduisait à suivre une autre courbe héroïque et sanglante, féconde et civilisatrice ; ne fallait-il point détacher une série d'épisodes du drame si émouvant de l'introduction générale de l'Évangile dans le monde ?

L'œuvre immortelle inaugurée dans les Pyrénées par

saint Saturnin et par saint Valier, simultanément, ou continuée par ce dernier, devait trouver d'autres collaborateurs dans les âges suivants. Un autre athlète s'offrit pour l'Ariège, dont nous avons déjà dit le nom, *Gerunce* ou *Girons*. Il a donné son nom à une des villes de la contrée, ville gracieuse entre toutes ses sœurs, et que précédemment on avait désignée du nom de *Bourg-sous-Vic* ou *Bourg-sous-Ville*. Lorsqu'un pays quitte son premier nom pour en adopter un nouveau, c'est que ce dernier a été illustré et qu'il représente un personnage dont les bienfaits n'ont pas passé inaperçus. Que de têtes celui-ci n'avait-il point éclairées, que de cœurs n'avait-il pas soutenus, sans doute ; et n'y avait-il point dans son histoire, une mine précieuse pour des chants épiques?

Si l'histoire romaine n'explique guère comment, à cette époque, il était décidé que les étrangers du monde entier arriveraient de toutes les directions pour envahir la terre des Latins et le pays des Gaules, elle fait saisir du moins la cause tangible et immédiate pour laquelle on vit apparaître les Vandales à la fin du quatrième et au commencement du cinquième siècle. Un Vandale, mêlé aux marches et contre-marches des premières bandes qui suivirent les mouvements des Franks, le long du Rhin, avait eu la fortune de s'élever au premier rang de la hiérarchie militaire, jusqu'à devenir le gendre de l'empereur d'Occident, Honorius, et le gouverneur général de l'empire. Il ne voulut pas s'arrêter là ; et, méprisant le prince qui régnait, il imagina de transporter la couronne sur la tête de son fils Eucharius, lequel était païen et ennemi des chrétiens. L'ambition se joue de tout et sacrifie l'univers à son moi. Stilicon, c'était le nom de ce Vandale parvenu, appela secrètement divers peuples de son pays, Alains, Suèdes et Vandales, afin d'appuyer sur leurs forces l'exécution de ses desseins. Ces peuples ne ré-

pondirent que trop à son appel. Partis de la Baltique, ils renversèrent les Franks qui voulaient barrer le passage, et pénétrèrent dans les Gaules pour n'en plus sortir. Mais l'Espagne, qui fascinait toujours les peuples envahisseurs, attira vivement les Vandales ; et c'est pourquoi les populations des Pyrénées ne purent échapper à la visite effrayante de ces aventuriers destructeurs. Toutefois, les chrétiens se recrutèrent jusque parmi ces races du Nord, et saint Girons, l'une des brillantes conquêtes de la foi à cette époque, était lui-même d'origine vandale. Les anciens mémoires de Gascogne le montrent comme un homme ayant l'ardeur du jeune âge, et dépensant ses forces sur toute la lisière des Pyrénées et dans le pays de Toulouse, à prêcher le culte nouveau, à instruire les ignorants, à établir des conférences sur le dogme chrétien.

XI. — Qu'on s'imagine un génie comme celui de Milton, comme celui du Tasse, ou celui de l'auteur d'*Atala* et des *Martyrs*, et que la Providence aurait fait naître, au huitième ou au neuvième siècle, dans la région sous-pyrénéenne. Il n'eût certainement pas laissé s'évaporer, inutiles et oubliées, tant de données poétiques. L'intervention du jeune Vandale, Geruntius, dans l'œuvre de la transformation chrétienne des montagnes, n'aurait-elle pas fourni une de ces idées mères, n'aurait-elle pas soulevé dans l'imagination d'un esprit créateur, de ces conceptions de héros et d'héroïnes, qui donnent le *Paradis perdu*, les *Martyrs* où est enchâssée Cymodocée, ou la *Jérusalem délivrée?*

Vivant à une de ces époques où nul n'est sûr du lendemain, Géronce, l'apôtre du Saint-Gironnais, avait cette éloquence irrésistible, qui s'alimente dans la facilité personnelle qu'on a de se sacrifier pour les autres. Il exerçait cet ascendant et ce pouvoir communicatif qui reviennent à

l'homme animé, dans les temps agités, de convictions immortelles, et qu'on voit en mesure d'indiquer à ses semblables des doctrines solides, satisfaisantes et stables, au milieu de toutes choses croulantes. Mais il faut venir aux faits qui le concernent, et renoncer à comprendre pourquoi, dans le neuvième et le dixième siècle, l'on n'en a pas tiré parti.

Les *Historiens du Languedoc*, et celui des *Peuples et Etats pyrénéens*, n'ont point manqué de retracer, avec l'attention qu'il méritait, le progrès de la mission chrétienne dans toute la ligne des Pyrénées, dès les trois premiers siècles. Ils représentent Sernin (Saturnin), distribuant les rôles à ses coopérateurs, envoyant son disciple Harestus vers Pompeiopolis (Pampelune), allant reprendre l'œuvre du disciple, parce que celui-ci avait échoué devant l'opiniâtreté barbare des Cantabres, repassant les Pyrénées lorsque les besoins de la région d'Aquitaine et du Couserans l'exigeaient, confiant le siège de Toulouse à Papulus (Papoul), quand les circonstances le rappelaient à Tolède, à Barcelone, à Osca, où il prêchait la religion nouvelle. « Sernin était revenu à Toulouse pour fortifier ses adeptes contre les intimidations des Gentils. A peine rentré dans son siège épiscopal, il essaya de faire pénétrer l'Évangile dans le nord des Pyrénées, comme il venait de le tenter au sud, et Papulus reçut l'ordre d'aller évangéliser les habitants des vallées de l'Aude et de l'Ariège; mais arrêté par les idolâtres, druides ou romains, il fut impitoyablement massacré sur une colline; son sang y inscrivit son nom en traits ineffaçables, et plus tard le monastère et la ville de Saint-Papoul le transmirent aux siècles suivants[1]. »

Saint Saturnin, dont rien ne ralentissait l'ardeur, et que

1. Cénac-Moncaut, *Histoire des États pyrénéens*, t. Ier.

la perte de ses collaborateurs, comme saint Papoul martyrisé, n'intimidait point, ne cessait d'envoyer sur divers points de la circonférence, des hommes de zèle et de prosélytisme quand il en trouvait sous la main. Lui-même ne s'épargnait pas ; remontant le cours de la Garonne, il avait dédié une chapelle à saint Pierre, dans le Mas de Comminges (plus tard Saint-Gaudens, chez les *Onobusates*) et un autel à *Lugdunum Convenarum* (Saint-Bertrand), sous l'invocation de la Vierge [1]. Aussi, le nom de saint Saturnin devint-il plus tard populaire dans les Pyrénées et dans la Gaule méridionale. Le pays de l'Ariège ne fut pas ingrat ; dès les premiers siècles, des bourgs qui s'élevaient sur les bords du Salat, prenaient son nom [2].

Néanmoins, les œuvres saintes et fécondes ne grandissent qu'à travers les difficultés incessantes. Cette vaste tentative de communiquer la foi aux montagnes des Pyrénées, après avoir eu saint Sernin pour premier chef, n'avait pas marché sans obstacles, puisqu'on la vit soulever toute la haine du polythéisme. Si les maîtres du monde dégénéré avaient dépensé de l'esprit pour rendre ridicules les superstitions païennes, ces superstitions étaient défendues par eux, du moment qu'elles devaient servir à retenir les vaincus sous le joug de Jupiter. Décius avait rouvert l'ère des persécutions officielles, et saint Sernin avait péri à Toulouse, traîné sur le sol par un taureau furieux [3].

XII. — C'est ici que nous retrouvons le jeune Vandale, saint Girons ; nous le voyons mêlé à cette mission de Toulouse, qui pouvait subir, à certaines heures, quelque temps

1. Dom Vaissette, t. Ier, p. 196 à 198.
2. A l'entrée de la plaine d'Oust et de Seix (Ariège), on trouve Saint-Sernin.
3. Dom Vaissette, t. Ier, p. 196 à 199. — Cénac-Moncaut, t. Ier, p. 153.

d'arrêt, mais qui, en définitive, gagnait du terrain dans toutes les directions. Placée dans l'axe des Pyrénées, la ville de Toulouse était comme le foyer et le centre, d'où les hommes d'action devaient rayonner, pour susciter dans les montagnes le sens de la théodicée, au contact de la lumière évangélique. Aussi, l'on pourra remarquer l'opportunité de ce caractère d'apôtre, faisant irruption au milieu de ceux qui hésitaient encore à embrasser le dogme du Christ, tendant la main à ceux qui demeuraient flottants ou embourbés dans les marécages mythologiques. L'épopée saint-gironnaise devait émerger ici ; une belle occasion fut manquée par les cloîtres ariégeois !

Il y avait dans le jeune Géronce, ce quelque chose de bouillant et de dévoué qui caractérise le capitaine ; une physionomie historique où il y avait du prêtre et du soldat. Cette époque, calamiteuse entre toutes, le voulait ainsi. Du sein du chaos, et à travers l'extermination des peuples, ne fallait-il point aider au mouvement collectif qui devait réaliser par-dessus les ruines, l'émancipation du nouveau monde ? La grande et nouvelle invasion des Vandales aurait pu être arrêtée après celle de 405, alors que les légions romaines les eurent battus dans la Gaule cisalpine. Mais nous avons dit le cri, le coup de sifflet de Stilicon, et ce qui s'ensuivit avec les hordes revenues à ce signal. Rien n'arrêta les Vandales, leur approche jeta la consternation dans la Narbonnaise et la Novempopulanie. Saint Exupère préserva Toulouse par son intervention, par ses prières et sa procession des reliques sur les remparts. Néanmoins ces barbares qui pillaient la Gaule en courant, eurent hâte vers l'Espagne, dont on leur avait vanté les richesses, et se dirigèrent vers les Pyrénées orientales.

Géronce, que sa piété et sa foi attachaient à une contrée qu'il avait déjà travaillé à assimiler aux idées chrétiennes,

Géronce qui remplissait, dans ce pays du bassin pyrénéen, le saint mandat que lui avait confié le pontife de Rome, ne restait ni insensible devant les événements politiques et les bouleversements occasionnés par les *déluges* d'hommes de cette époque, appelés *invasions des barbares*, ni indifférent au danger de voir entamer et dissoudre la grande œuvre qui lui était chère et toute personnelle. N'avait-il pas le feu sacré, et cette fibre patriotique que donne le sens chrétien? Suivant des actes anciens, Géronce ainsi qu'un de ses amis, Vandale d'origine comme lui, était enflammé du désir brûlant de répandre son sang pour la foi. C'est qu'il y avait eu quelque mystère dans ces âmes jeunes. Étaient-ils nés de parents païens? Avaient-ils eu leur chemin de Damas? Avaient-ils reçu quelques-unes de ces secousses éclatantes, de ces commotions qui passent entre Dieu et une âme, et qu'on n'oublie plus de toute sa vie? Voulaient-ils payer leur tribut de gratitude, en vivant et mourant pour leur dogme nouveau!... tout le fait présumer dans les sobres informations, laissées par les mémoires anciens de Gascogne. Sever et Géronce s'étaient associé cinq de leurs amis fervents comme eux, nommés Justin, Clair, Polycarpe, Jean et Crépin. La pieuse caravane alla d'abord aux lieux saints, se fortifier le cœur et l'esprit, au berceau même de la foi, et sur les lieux où s'était accomplie la grande scène de l'Évangile. Après avoir visité les lieux saints, ils se dirigèrent vers Rome, au point central de toutes les missions. Probablement, c'est dans la ville éternelle, si ce n'était déjà fait, que quelques-uns de ces jeunes explorateurs reçurent l'honneur de la prêtrise[1].

Il est dit que, lorsque Géronce eut nourri sa piété à

1. On a les *Manuscrits du P. Montgaillard* en plusieurs tomes, où sont recueillies diverses traditions de Gascogne, et qui relatent ce qui concerne saint Girons.

Rome pendant près d'un an, avec ses compagnons, le pape le plaça à leur tête, et les envoya porter la semence évangélique dans les Gaules. Ils se rendirent dans l'Aquitaine — mais dans quelles conditions devaient-ils s'y rencontrer? — Il était arrivé que les Vandales ne purent franchir les Pyrénées aussi facilement qu'ils l'imaginaient. Ils croyaient trouver la voie qu'avaient pratiquée les Romains, libre et sans défense, et jamais elle n'avait été mieux gardée. Didyme et Vérénian, deux chefs gallo-romains[1], ne s'étaient-ils point mis à la tête des populations indigènes, pour empêcher des sauvages de franchir les portes de l'Espagne, dont la garde leur était confiée? Didyme et Vérénian n'avaient qu'une poignée d'hommes, « les esclaves qui cultivaient les terres; » mais, ayant fait pleuvoir des crêtes des montagnes des quartiers de rochers et des fûts de sapin en poussant de grands cris, les Vandales se retirèrent épouvantés. Furieux de se trouver arrêtés, ces barbares refoulés dans leur impétuosité, tournèrent leur rage contre la Novempopulanie. Saint Jérôme témoigne qu'ils ne respectèrent absolument rien, et que les plaines de l'Aude, de la Garonne, de l'Adour, le pays au pied des montagnes, tout ce qui, en un mot, appartenait à l'Aquitaine, fut dépeuplé, excepté quelques villes que le glaive détruisit au dehors, et la famine au dedans.

Didyme et Vérénian, dit un historien moderne, qui s'appuie sur les traditions anciennes, eurent plus d'un imitateur. Des chefs énergiques se mirent à la tête des populations; on rallia les fugitifs des plaines et les hommes valides de la montagne, afin d'opposer une barrière à la fougue déréglée des dévastateurs, et le clergé fournit son

1. Deux frères espagnols, et parents d'Honorius, d'après de Marca. (*Histoire du Béarn*, p. 57.) — *Paul Orose.*

contingent de défenseurs. L'histoire a conservé les noms de saint Sever, confesseur des Bigorrais, et de ses deux amis, Adrien et Géronce. Renfermés dans le fort de Palestrium sur l'Adour, ils le défendirent avec une énergie qui fit obtenir à Adrien le titre de *Rex*[1].

Cependant une nuée de Vandales vint renouveler l'assaut de Palestrium; le château fut pris, saint Sever et Adrien, atteints dans la plaine, périrent avec les compagnons qui s'étaient groupés autour d'eux. Géronce, absent au moment de cette seconde attaque[2], apprit leur mort aux environs de Toulouse. Il accourut dans le Bigorre; et, s'il faut en croire un ancien récit, il réunit une nouvelle armée sous le commandement de cinq ecclésiastiques (les plus capables de diriger en ce moment), et marcha contre les Vandales[3]; ardeur martiale, dont on admire le contraste avec la douceur attachée à son caractère. Mais les Bigorrais n'avaient plus de forteresse, depuis la destruction de Palestrium : attaqués en rase campagne, ils furent dispersés, égorgés, et Géronce luimême, blessé grièvement, mourut trente jours après, entre les bras de Clair et de Justin, ses disciples. Ainsi les chrétiens avaient à peine enseveli saint Sever, près du lieu où il avait perdu la vie, que Clair et Justin creusaient, la nuit, une autre tombe pour saint Géronce.

Quelle époque! on n'avait point le temps de se remettre d'une alerte, d'une persécution, ou d'une surprise san-

1. L'*Histoire de Gascogne*, par Monlezun, contient sur ce point une variante : « les Vandales s'étant répandus dans l'Aquitaine, saint Sever aurait converti un personnage, un roi, et l'aurait baptisé. »

2. Géronce, dans cet intermède de paix, avait volé à ses prédications. « Il évangélisait alors les environs de Toulouse » (*Histoire de Gascogne*, Monlezun, p. 132); mais n'alla-t-il pas aussi du côté de Bourg-sous-Ville et de la capitale du Couserans?

3. On lit, dans la collection Doat (copie d'un titre), ce détail d'un testament d'un évêque d'Urgel; il laissait, à un personnage désigné, *sa cuirasse...*

glante; et cependant, l'amitié avait son tour. On savait vivre et mourir les uns pour les autres : et de mesquines causes, le puéril prétexte d'une course et d'un voyage fatigant, ne dispensaient pas du dévouement fraternel. Dès que Géronce avait appris la glorieuse fin de son ami Sever, il s'était acheminé, avec plusieurs autres, vers le Tursan, pour aller rendre au martyr les honneurs funèbres[1]. Il pleura et pria sur la tombe de son ami. A son tour, quand il tomba blessé mortellement[2], car la fureur des Vandales recherchait les ministres des autels, ses deux amis, Clair et

1. *Histoire du Béarn*, de Marca.

2. J.-J. Monlezun, *Histoire de la Gascogne*, t. Ier, p. 133.

Sans doute, il se présente plus d'une difficulté pour la critique historique moderne, lorsqu'on veut éplucher, dans leurs détails, tous les développements de la mission de Géronce. Question de nationalité, question de dates et de chronologie, question de précision et d'authenticité relativement aux épisodes de son apostolat, question d'identité et d'individualité, question d'époque et de mort. Il y a, en ces divers points, ample matière pour embarrasser celui qui cherche. Il est vrai que, s'il existe des variantes et des confusions sur des choses d'un caractère secondaire, l'accord se retrouve pour les traits dominants de la figure de saint Girons, de telle sorte qu'on peut la dégager avec confiance du milieu des obscurités légendaires.

Question de nationalité : avons-nous affaire à un Africain ? à un chrétien venu de la Scythie avec saint Sever ? ou bien à un homme du Nord,... à un Vandale ?

Question de chronologie : saint Girons était-il du cinquième ou du sixième siècle ? Le docte Jean Labat, qui a consacré des recherches à la légende de saint Sever et de ses compagnons, trouve la mort de saint Géronce et de saint Sever inexplicable, à moins de l'attribuer aux soulèvements des Visigoths vaincus par Clovis; ce qui nous rejetterait à la bataille de Vouillé, en 507, et au massacre subséquent de plusieurs saints personnages, parmi lesquels notre auteur compte nos sept Vandales. (*Revue de Gascogne*, août 1877, *Étude critique sur saint Sever et ses compagnons*, p. 389.)

Question d'identité : d'une part, il y a plusieurs localités du sud-ouest qui honorent un saint Géronce; et d'autre part il paraît, par l'histoire et par la tradition, qu'il y eut effectivement plusieurs personnages de ce nom : plusieurs Girons mêlés à l'œuvre évangélique des premiers siècles.

Bien que le même et identique personnage, le même saint ait pu provoquer un culte soit dans les landes de Gascogne, soit dans le Couserans, il n'en est pas moins vrai qu'on distingue plusieurs Géronce. « Le saint Géronce d'Aire, dit le docte Jean Labat, *confesseur* et très probablement

Justin, le déposèrent dans le cercueil et l'enterrèrent secrètement. Mais lorsque les barbares se furent éloignés, les

pontife apostolique, ne saurait être identique avec le saint Geronce de Hagetmau, compagnon de notre saint Sever et martyr. » (*Revue de Gascogne*, février 1877, p. 68.)

Une crypte romaine, dans l'humble cité d'Aire, témoigne de l'ensevelissement d'un saint, qui resta longtemps ignoré. C'est *saint Géronce*, le confesseur, dont le compagnon fut S. *Edentius*. Les plus anciens martyrologes le nomment à la date du 6 mai; le martyrologe hiéronymien, le plus antique et le plus fameux, en tête d'une longue liste de saints et immédiatement après deux apôtres, le désigne ainsi : *In Galatiæ civitate, Beatissimi Gerontii, confessoris.*

Le fond de ce monument hagiographique est rapporté, par la tradition, à Eusèbe de Césarée; saint Jérôme n'en aurait guère été que le traducteur; et le savant cité par nous fait observer que selon les martyrologes plus récents, cette ville de Galatie est le *Vicus Julii*, tout simplement Aire, sur l'Adour. « Qui aura fait connaître à l'Église grecque notre saint Géronce ? » ajoute-t-il; et il donne lui-même la solution, en indiquant un membre d'une famille ancienne de la Gascogne, la famille d'*Arborius*, car il y eut un illustre Landais de cette famille, qui se distingua par son éloquence et son savoir. Il y eut Arborius Magnus (des Landes), chargé de l'éducation des princes, et qui fut appelé à Constantinople, dans la maison de Constantin. C'est là qu'Arborius Magnus fut le commensal du grand historiographe Eusèbe, et lui nomma saint Géronce. « Près de Saint-Cricq de Marsan, dit le P. Labat, se trouve un lieu dit de *Maignos;* une ancienne église y possédait un autel, une fontaine, et avait une grande fête en l'honneur d'un saint Géronce; *Maignos* rappelle *Arborius magnus*, et saint Géronce notre Magnus, ami d'Eusèbe. » (*L'ancienne villa de Saint-Cricq de Marsan*, dans la *Revue de Gascogne*, février 1873, p. 64.)

Outre ce saint, nous avons *saint Géronce le martyr*, qu'il faut non seulement distinguer du précédent, enseveli au Mas d'Aire, mais d'un autre, tout à fait inconnu, que signalait en ces termes l'hagiologe de l'abbaye de Saint-Girons, à Hagetmau : « *Depositio B. Gerontii, confessoris, monachi congregationis nostræ.* » On voit, par les Bollandistes, que ce dernier ne saurait être confondu avec saint Géronce, d'Aire.

Après ceux-là, la ville couseranaise de Saint-Girons honora le saint Géronce qui fut le compagnon de saint Sever.

Question de précision et d'authenticité dans les détails de l'apostolat et de la mort de saint Géronce : on remarque, en effet, de la divergence dans les légendes; ce qui est inévitable avec des époques troublées, et lorsque manquent les chroniqueurs et les historiographes, en mesure d'être bien informés. Le fond des choses ne peut pas n'être point vrai; mais cela n'empêche point de se heurter à des équivoques, des imbroglios, des confusions et enchevêtrements, par lesquels on appliquera à un personnage une circonstance, un épisode qui, en réalité, se rapporte à un autre.

C'est justement l'une des raisons de nos vifs regrets à l'endroit du mutisme qu'on voit gardé, du cinquième au douzième siècle, par les Muses ariégeoises. Les poètes des premiers siècles, avant de s'engager dans leurs

pieux compagnons du martyr relevèrent ses ossements sacrés avec le respect que méritent les dépouilles d'un

poèmes, auraient eu toute facilité, étant voisins de l'époque et du théâtre des événements, pour tout éclaircir et pour donner à leurs chants une base historique, certaine en tous points. Aussi nous reste-t-il, à nous modernes, le pénible labeur éclectique de concilier les divers épisodes des légendes, et de confronter les traditions landaises, les traditions gasconnes et les traditions couseranaises. Heureusement que, pour les grandes lignes, nous pouvons nous appuyer sur des traditions locales ininterrompues, sur des monuments érigés en l'honneur de saint Géronce, sur des cités qui ont pris son nom, sur des actes et sur des récits tellement circonstanciés que, dans l'éditeur de l'histoire de saint Sever (t. II, p. 358) qui parle d'ailleurs d'après le P. Montgaillard, on dirait « l'auteur d'un journal historique. » Il est dit, notamment dans les actes, qu'ayant appris la mort de saint Sever, Géronce accourut avec Clair, Justin, leurs compagnons, et environ *vingt mille* chrétiens ; que, le 10 novembre, la guerre se ranima, qu'il y reçut un coup mortel, et qu'il fut transporté et enseveli provisoirement près de la rivière d'Auch, à deux milles de cette cité.

S'il y a donc un fond de légende, ce fond a toutes les plausibilités et toutes les garanties.

Que l'on consulte le Bréviaire de Dax, du treizième siècle : un *Propre* dacquois cité par le manuscrit de saint Sever. Que l'on se souvienne aussi qu'en Ariège se trouve une ville nommée de tous temps : *Saint-Girons...;* qu'il y a, à Hagetmau, une crypte monumentale de saint Girons; enfin que le nom de cet apôtre du Midi a une notoriété indiscutable. Rien, dès lors, ne saurait dispenser de transmettre à nos neveux ce que nous ont confié nos pères.

Du reste, ainsi l'ont compris, dans les derniers siècles, avec les Bollandistes, les historiens du Sud-Ouest, le P. Montgaillard, le judicieux de Marca, le docte Monlezun, auteur de l'*Histoire de la Gascogne*, et, dans ces derniers temps, Cénac-Moncaut et le P. Jean Labat. Écoutons de Marca :

« Les anciens mémoires de Gascogne témoignent, dit-il, qu'en ce temps « saint Sever et saint Girons, qui étaient Vandales de nation, et travail « laient depuis *quelques années* avec cinq de leurs compagnons à prescher « la foi chrétienne parmi les peuples de cette province, suivant la *com-* « *mission* qu'ils en avaient reçue à Rome, furent tués par ces barbares, « et souffrirent le martyre, dans le territoire de la cité d'Ayre, aux *lieux* « qui sont *honorés aujourd'hui* de leurs noms, à savoir l'un en la ville de « *Saint-Sever*, l'autre au bourg de *Saint-Girons*. On lit aussi dans ces mé- « moires, que les Vandales défirent dans la Gascogne, près de Saint-Sever, « une armée de vingt mille hommes, que l'on avait sans doute levée « tumultuairement pour arrêter les ravages qu'ils faisaient. » (De Marca, *Histoire du Béarn*, 1640, p. 57).

Ajoutons que des expressions, étranges au premier abord, dans les Actes de saint Géronce, ne sont au fond que des marques d'une haute antiquité. « Le nom d'*Alpes*, donné par eux aux montagnes du Couserans, pourrait trahir une main étrangère au pays; mais ce peut être là une

confesseur de la foi, et les transportèrent dans le Couserans, sur les bords du Salat; ils élevèrent un oratoire sur sa tombe, et posèrent ainsi la première pierre de la ville de Saint-Girons.

Un tombeau transféré des rives de l'Adour, aux bords du Salat, a sans doute sa signification, et si l'on vint abriter les reliques de saint Girons, aux pieds de la ville d'Austria, ce fut sans doute parce que déjà le jeune Géronce avait porté ses pas dans la contrée, et y possédait de pieuses sympathies[1].

XIII. — L'on ne saurait trop rechercher si l'état politique des premiers siècles justifie les lacunes et la pénurie littéraire dans l'antique terre ariégeoise. Au moment de supputer tout ce qui a pu germer de talents poétiques dans une des sections de montagnes de la Gaule méridionale, dans l'Ariège assise au cœur des Pyrénées, pourquoi nous revient-il à l'esprit que le pays de Foix touche à la modeste contrée, berceau des parents d'André Chénier? L'enquête devant porter sur le nombre des Ariégeois, qui ont droit de se frapper le front en disant, comme le poète méconnu par la Révolution : « pourtant, j'avais quelque chose là ! » il paraît juste de demander et de redemander encore ce

faute d'inattention ou plutôt une imitation de ceux qui disent : les *Alpes pyrénéennes*. (V. Auteserre, *Rerum Aquitani.*) Bien plus, d'après Procope (*De Bello Gothico*, l. Ier, ch. XII), les habitants de nos contrées donnaient le nom d'*Alpes* aux passages étroits situés entre les montagnes, et c'est ainsi que l'Espagne est dite s'étendre jusqu'aux Alpes des Pyrénées. » (Jean Labat, *Revue de Gascogne*, février 1877, p. 9.)

1. S'il est permis à l'historien de lire *entre les lignes*, lorsque les mémoires qui viennent des âges précédents, restent sobres ou muets à l'égard de tant de détails que la piété de la postérité désirerait connaître, il n'est pas en dehors des vraisemblances de présenter Géronce ou Girons, comme un type de cette affabilité bienveillante et relative, qui devait distinguer les populations saint-gironnaises, et dont les poètes des montagnes auraient dû présenter les développements.

qu'on a fait des mines de poésie que les luttes chrétiennes des premières époques, dans les montagnes du Midi, eussent pu ouvrir devant les poètes, devant les chantres indigènes, devant les représentants de la conscience ariégeoise. Est-ce que, suivant la juste insinuation d'un poète escualdunac « dans la nuit de notre faiblesse, la mémoire des vieillards et le génie des bardes ne sont pas, et ne doivent pas être le miroir où se reflète pour nous la gloire si lointaine des anciens jours [1] ? »

Mais l'on ne doit pas davantage se lasser de reconnaître la difficulté des temps; il était impossible qu'avec la transition du monde romain au monde barbare, les habitants de l'Ariège restassent à l'état d'anges impassibles dans leurs résidences méridionales, lorsque sans cesse autour d'eux, au nord, Toulouse; au sud, Barcelone et Saragosse; à l'est, les Goths; à l'ouest, les Basques Vascons; tout était en feu, tout s'agitait dans les intrigues, dans les soulèvements et dans les guerres.

On ne vit, du cinquième au neuvième siècle, que luttes et fluctuations dans le Midi et dans le plateau pyrénéen. Lors même que les montagnards de l'Ariège auraient eu ces idées de calme, et ces tendances absolument pacifiques nécessaires à la poésie, les provinces méridionales longeant les Pyrénées et tout le Languedoc, n'en subissaient pas moins une complication amenée par les Goths restés naturalisés dans le pays. Le contre-coup sur les Ariégeois était inévitable; ils furent fatalement entraînés à prendre parti pour les uns ou pour les autres, dans une mesure que nous n'avons pas à dire.

La condition des Goths qui habitaient le Roussillon, le Narbonnais, etc., était spéciale. Ils avaient puissamment con-

1. Aug. Chaho.

tribué à la conquête récente des pays entre l'Èbre et les Pyrénées, aussi bien qu'à celle plus ancienne de la Septimanie et de Narbonne, et ces services leur avaient valu une sorte de restauration politique, dont le nom de *Gothie*, donné au pays en question, était à la fois le résultat et le signe. Ils conservaient l'usage de leurs anciennes lois, et peut-être, dans quelques localités, celui de leur ancienne langue. Ils avaient dans les villes principales des comtes de leur race, et formaient, à ce qu'il semble, une partie distincte des milices chrétiennes. Les anciens sujets de Rome, qui avaient de même été les leurs, gardaient de leur pouvoir et de leur gloire un souvenir poétique et qui n'avait rien d'hostile [1].

On voit par là, que de tous les ambitieux puissants à qui pouvait venir la tentation de se révolter, les Goths étaient ceux qui avaient le plus de chance de succès. En effet, dans le Midi, des Goths trempèrent dans des tentatives d'insurrection contre la monarchie franke, en 820, 826; ce qui entraîna des mouvements d'armées, arrivant les unes de la France du Nord, les autres de la péninsule ibérique. Or, lorsque Aizon, renforcé par des troupes arabes, venait insurrectionner ou rançonner la Cerdagne, le Valespir et les pays circonvoisins, est-il admissible que les Ariégeois eussent le cœur à la poésie? Ne participaient-ils point, en tous cas, aux craintes, aux appréhensions qu'entraîne le voisinage des guerres et des combattants? Il y a un mot cruel dans les annales d'Eginhard. Lorsque Aizon, avec des milices de Goths et d'Arabes, vint sur les frontières pyrénéennes, on raconte que Wilmund, fils de Béra, se déclara pour eux, avec plusieurs compagnons « *par suite*, dit Eginhard, *de la légèreté*

1. Fauriel, *His. de la Gaule Mérid.*, t. IV, p. 67.

de la nouveauté naturels à ces peuples. »
nt faite à la dureté des circonstances, le blâme
tre épargné aux agglomérations monastiques, à
ien, à Combelongue, au Mas d'Azil, à Lézat, où
se n'eut la tentation de chanter les héros de la
tion chrétienne de l'Ariège. On a, dans le Nord,
s du treizième et du quatorzième siècle, sur des
pruntés aux annales, aux vicissitudes locales; on
les chroniques rimées sur tel ou tel fait de guerre,
ie des poèmes naïfs sur les gloires de la cité[1].
nt la suave figure de saint Géronce n'a-t-elle pas
dans le Couserans, la poésie épique? A côté de
me du caractère ne révélait-il pas une nature
e et tendre?

once, comme on l'appelait, paraît avoir eu une âme
ble et généreuse. Il y a de ces chrétiens, dont le cœur
e haut et fort, et qui ne respirent que pour Dieu, mais
quels certains modernes n'accordent l'éloge que d'une
n parcimonieuse, parce que, les plaçant dans un milieu
x et dans un mysticisme de convention, ils se persuadent
e ces chrétiens zélés, tout pénétrés de prosélytisme, étaient
es natures sèches et hautaines, sans écho pour l'amitié.
nde. Notre valeureux et cher Géronce, bien
ux apôtre, aimait à s'entourer d'amis. Il n'allait
toujours d'autres êtres sympathiques étaient
ses démarches et à ses entreprises. Il n'alla pas
ne vénérer le vicaire de Jésus-Christ; il ne revint
travailler à évangéliser nos contrées pyrénéennes,

1. rons la *Guerre de Metz*, en 1324, poème du quatorzième
par E. de Bouteiller. On y voit que le poète avait dû prendre
erre qu'il chante; c'est un soldat messin qui raconte avec
oires de la cité messine. Paris, Didot, 1875.

le long de la lisière des montagnes, depuis Auch jusqu'à Bourg-sous-Vic[1], ou Bourg-sous-Ville. Aussi l'historien aurait la légitime envie, ô vaillant athlète de ces temps primitifs, de saluer ton ombre en saluant ton courage. Le pays du Couserans qui a recélé tes dépouilles, n'avait point été le théâtre du meurtre qui te ravit cette vie éphémère. Permets aux descendants de ceux qui te donnèrent l'hospitalité du tombeau, de te dire qu'ils sont fiers d'être d'une patrie où tes cendres ont élu domicile! Tu es venu reposer sur les bords de notre Gave. Une chapelle, une église se dressa en ton honneur. Puisque tu étais dans nos contrées la fleur des martyrs, le parfum de nos montagnes, puisque ta mort fut empourprée par le glaive, comme nos roses agrestes, *Salvete, flores martyrum*, pourquoi ne protégerais-tu pas la cité, qui s'est développée sous la protection tutélaire de tes cendres bénies! Ausone chantait la ville qui avait présidé à son éducation : les Saint-Gironnais ne seront-ils pas heureux d'avoir eu leur berceau, là où fut ta sépulture glorieuse?

Il serait patriotique que les indigènes de ces montagnes ne dégénérassent point de la virilité de foi et de l'intensité de conviction, qui firent de l'âme de Géronce un de ces invincibles aciers dont se forment les héros! N'a-t-on pas à demander une main secourable dans notre âge de doute, d'effort, d'épreuves et de laborieuses transformations? Il ne serait pas superflu que saint Géronce continuât

1. La dévotion envers ce grand apôtre, *saint Girons*, devint si intense, que, dans les actes pieux des Ariégeois, au onzième siècle, nous retrouvons le culte de cette ancienne mémoire, très ardent parmi les populations du Couserans. Le Cartulaire de l'abbaye de Lézat nous montre un titre de l'an 1015, dans lequel un vicomte nommé *Forto-Guillaume*, ou vicomte Guillaume de Forto fait don de certaines propriétés à des abbayes, en disant : « *Et facio propter amorem Dei et sancti Petri* (*apostolo Lezatensis cœnobii*), *et sanctæ Mariæ et sancti Gerontii*). » (*Histoire de Languedoc*, édit. Paya, t. III, p. 481).

de verser, sur les divisions toujours renaissantes de la grande famille humaine et sur cette fraction ariégeoise de la grande patrie française, ces flots compensateurs de sociabilité exquise, qui s'échappèrent de son âme expansive, comme d'une urne d'or.

XIV. — Une idée a été émise, qui, trop étendue, pourrait toucher au paradoxe, mais qu'on doit reconnaître sage et exacte, si on la contient dans des bornes restreintes. On s'est demandé si l'agitation politique, si le travail de transformation que les grandes idées font subir aux peuples, seraient favorables au développement des arts, de la littérature, de la poésie, de l'esprit libéral. Il est des penseurs et des politiques qui répondent affirmativement, en s'appuyant de l'exemple de quelques villes d'Italie, qui ne cessèrent de créer des chefs-d'œuvre et des grands hommes, même au milieu des tempêtes des guerres civiles, ou même encore, grâce à la fiévreuse activité que ces guerres intérieures excitaient parmi les habitants. C'est surtout Florence qu'on met en avant, Florence où « la guerre civile était en per- « manence, où les révolutions se succédaient avec une « régularité périodique; » et en vérité, quelle floraison d'artistes, d'écrivains et de grands hommes, dans cette cité toujours en ébullition! Quels poètes et quels artistes depuis Dante et Pétrarque jusqu'à Michel-Ange, Benvenuto Cellini et Machiavel! Si donc c'est la persécution, si c'est l'agitation, si c'est le heurt des idées et des croyances, qui ont fait surgir les Dante, les Boccace, les Pétrarque, les Arioste; les vallées ariégeoises n'auraient-elles pas pu prétendre à quelque humble moisson, pendant les luttes qu'enfanta l'éclosion du christianisme dans les montagnes, car l'histoire a beaucoup à dire.

Quelqu'un se plaignait que le polythéisme n'eût jamais

été défendu ; qu'il soit tombé en silence, s'enveloppant dans sa protestation muette, et attendant l'heure de la justice[1]. Il faut croire que ceci ne s'applique point aux premières époques du christianisme ; car les premiers pères de l'Église ne faisaient autre chose, que discuter le paganisme ; et Géronce, dans le Couserans, épuisait ses forces, à en dire les lacunes et les insuffisances immenses, au point de vue individuel et sous le rapport social. Il ne déposait point l'épée, tour à tour armé du glaive de fer ou du glaive de la parole. Il appartient, tant qu'on voudra, à la science, de reviser les jugements inspirés par la passion ou rendus avec trop de promptitude, puisqu'elle est le dernier refuge des causes vaincues ou mal instruites : mais ce n'est point par surprise, que Géronce persuadait aux riverains du Salat et de la Garonne, de déserter les autels du polythéisme druidique ou romain. Sitôt que les incursions des peuples envahisseurs se relâchaient, il courait au milieu des populations hésitantes ou restées étrangères aux idées évangéliques, pour continuer ses exposés parallèles sur le christianisme et le polythéisme[2].

Il ne faut point perdre de vue les inévitables oscillations de la conquête chrétienne, à une époque si tourmentée en sens divers. Les envahissements de peuples n'avaient rien de régulier : fantasque comme les vagues de la mer, un peuple s'avançait vers Rome et les Gaules, parce que flot à flot un autre peuple le poussait et le mena-

1. *Du polythéisme hellénique*, par Louis Menard, p. 25, Paris, 1863.

2. Saint Girons soutenait-il que la morale chrétienne fût absolument nouvelle, et qu'elle pût servir de caractère tout à fait distinctif du christianisme? Non. — Expliquait-il en quoi le christianisme avait une force religieuse dépassant la portée philosophique de la pensée grecque? Montrait-il que le christianisme était supérieur à l'enseignement des sages et des poètes de la Grèce, comme puissance de relèvement et de consolation? Cela est probable.

çait. Nous avons vu la terreur et les désastres causés par les Vandales. A leur tour, les Goths marchèrent, parce que les Huns s'agitaient derrière eux. La barbarie culbutait la barbarie.

Saint Girons avait terminé sa vie et son apostolat vers l'an 409, pendant le passage violent des Vandales; mais loin de voir finir les épreuves, dès l'année 412, il fallait compter avec une nouvelle puissance, les Visigoths, qui s'emparant de Narbonne, Toulouse, Bordeaux, substituèrent leur domination sur le midi des Gaules à celle des Romains, pendant que les Pyrénées restaient quelques années indépendantes. Nouvelles sources poétiques avec les tâtonnements et les perplexités de l'évangélisation ariégeoise, nouvelle série de péripéties émouvantes pour la poésie des Pyrénées. Tandis que les races des envahisseurs procèdent sans ordre et sans but, comme les flots aveugles d'une mer débordée, il eût été beau de célébrer cette semence chrétienne, qui suivait obstinément son sillon sans s'inquiéter si les temps étaient prospères, si les puissants maîtres du moment étaient persécuteurs, si on lui causait des retardements.

Les difficultés de l'œuvre de la propagande chrétienne, pendant ces années turbulentes et agitées du cinquième siècle, peuvent se comprendre aisément, lorsqu'on voit se heurter d'année en année, ces compétitions incessantes entre les empereurs romains, les rois Visigoths, et les chefs Vandales. La politique, la guerre, la ruse, les alliances: tout était employé par les Alaric, les Ataulphe, les Vallia, les Honorius, les Théodoric, les Genseric, les Attila, etc. On vit quelquefois les rois visigoths s'appuyer sur les prêtres chrétiens, pour faire aboutir, par leur influence, une mission diplomatique. Ainsi fit Théodoric, lorsqu'il se vit bloqué dans Toulouse par le général romain Littorius,

que secondaient les Huns, ces terribles auxiliaires. Théodoric, ce roi visigoth, s'appuyait sur les populations gallo-romaines amenées déjà au christianisme ; il chargea, en 439, un évêque catholique, saint Orens, de porter des propositions de paix au général romain.

Selon les besoins changeants de la politique, ou d'après l'inspiration des passions religieuses du moment, l'œuvre catholique était favorisée ou enrayée. Et, lorsque le Goth, plongé dans l'hérésie arienne, tournait à la persécution, on avait à traverser des crises aussi pénibles que pendant les persécutions des empereurs de Rome. Si les empereurs procédaient par édits contre les chrétiens, et faisaient étaler l'appareil des supplices sur les places de certaines cités des Pyrénées, les Goths n'étaient pas moins raffinés dans leur manière de faire souffrir les chrétiens orthodoxes ou catholiques[1]. Dans l'un et l'autre cas, la foi des chrétiens, peu affermie, chancelait; et quelquefois, le troupeau enfanté par les Saturnin, les Valier, les Géronce, comptait des apostats. Ajoutons que, pendant quelques siècles, l'idolâtrie restait toujours vivante, au fond de certaines campagnes[2].

Toutefois en constatant l'état satisfaisant de l'Église du Couserans à la fin de ce cinquième siècle, si agité par la cohue de dominateurs qu'on avait à subir, nous indiquons ces temps d'arrêt, nécessaires pour que la germination qui commence sous le souffle des orages, puisse aboutir. Les Goths laissèrent de temps à autre la liberté à l'Église naissante dans les Gaules; c'est ainsi qu'ils ne mirent aucun

1. Evarix, arien, croyant devoir ses prospérités à l'idée arienne, persécuta extrêmement la religion catholique. Après le décès des évêques de Limoges, Comminge, Eause et autres cités, il ne supportait pas, dit Apollinaire, qu'on nommât des *successeurs*. Avec les évêques et les prêtres disparaissait la religion. (*Histoire du Béarn*, Marca, p. 65.)

2. *Histoire de Gascogne*, de Monlezun, t. Ier, p. 121.

obstacle à la réunion d'un concile, tenu à Agde, en 506, sous Alaric. Là siégea, parmi les évêques d'Auch, de Comminges, de Lectoure, de Béarn, d'Oloron, d'Acqs, de Bigorre, d'Aire, de Bazas, l'évêque de Couserans, *Glycère* ou *Glycerius*[1]. Si l'évêque d'Austria avait à se rendre à un concile, c'est qu'il était à la tête d'un diocèse déjà défini, assis ; c'est qu'on trouvait sur les rives du Salat, un gros de population pleinement conquise à la grande et sainte donnée de l'Évangile[2].

Et il est d'autant plus nécessaire de constater, à ce moment de l'histoire, la liberté acquise et le progrès obtenu par la cause chrétienne dans la région occidentale de l'Ariège, qu'entre cet évêque du Couserans, Glycère, qui figura en 506 au concile d'Agde et mourut vers 548, et celui d'autre part qu'on regarde, comme le premier évêque chrétien de la contrée, saint Valier, appartenant au commencement du premier siècle, s'il n'est pas du deuxième ou du troisième, la succession des évêques est interrompue ; du moins, l'histoire ne transmet le nom d'aucun d'eux. Est-ce que pendant ces siècles agités, où les nouveaux vainqueurs remettaient tout en question, l'état de la chrétienté dans l'Ariège serait devenu si précaire du troisième au sixième siècle, qu'aucun évêque n'aurait pu tenir à Austria? Sont-ce les évêques qui manquèrent? ou seraient-ce les historiens, qui ont fait défaut?

Mais voyons, dans le chapitre suivant, si de nouveaux horizons vont s'ouvrir à la poésie méridionale.

1. Les évêques traitèrent, dans ce concile, de l'autorité du pape, du célibat des prêtres... de l'obligation du carême, de la messe du dimanche et des fêtes, de la communion à Noël, Pâques, la Pentecôte ; du mariage, des causes de divorce et de séparation.

2. La signature de l'évêque de Couserans est remarquable parmi toutes celles des prélats de la *Novempopulanie*, elle est conçue en ces termes : « *Glycerius in Christi nomine Episcopus Consoranicæ civitatis suscripsi.* »

CHAPITRE III

Le cycle de la poésie primitive aurait dû s'étendre dans la partie orientale de l'Ariège et suivre l'œuvre d'assimilation religieuse. — Cités de Pamiers, de Foix, d'Ax. — Le Nord ignore complètement les éléments poétiques apportés par les trois grandes figures chrétiennes, dont les contrées du sud-ouest de la France se reconnaissent les filles. — Saint Antonin. — Saint Volusien. — Saint Udaut. — Le Midi s'est absorbé dans Clémence Isaure et quelques poètes provençaux. — Plusieurs poètes actuels de Barcelone, reproches vivants au silence de Lézat, Combelongue, etc. — Drame héroïque dans la vallée d'Ax. — Une glorieuse intervention de saint Lizier dans la cité occidentale d'*Austria*. — Qu'elle frappa vivement l'imagination de nos aïeux. — *Notre-Dame de Sabart*. — La poésie catholique aurait dû tirer parti des incidents historiques des victoires que remporta Charlemagne sur les Maures, et qui ont fait planer sur l'Ariège entière l'image protectrice de la Mère de Dieu.

I. — Encore un chapitre de regrets, et l'on ne peut que trouver utile de donner une dernière fois libre cours à la fibre plaintive, parce que c'est l'occasion d'effleurer une des faces de la question des origines du pays et d'y trouver la racine de sa civilisation moderne.

L'œuvre poétique, après avoir suivi la diffusion du christianisme dans l'Ariège occidentale, aurait eu de nouveaux champs, de nouvelles mines à fouiller, en se tournant vers les apôtres primitifs, qui importèrent la cause de la lumière civilisatrice et sanctifiante, dans la portion orientale de l'Ariège.

Nous reconnaissons que, à travers les cinq cents ans de domination romaine, les trois cents ans de domination visi-

gothe, les cinquante ans de domination arabe, les poètes ne pouvaient que difficilement accorder leur luth, au milieu d'une société toute en fermentation, et cherchant encore sa voie. Mais, aussitôt l'érection de la vicomté de Couserans et du comté de Foix, la muse n'avait-elle pas, derrière elle, et sur le terrain de l'Ariège, de récents exploits? Saint Antonin, par exemple, est révéré comme l'apôtre du pays de plaine. Il est le père spirituel de l'agglomération qui devint la cité de Pamiers, et qui, primitivement, se nommait *Frédélas* [1]; la muse pyrénéenne des temps féodaux a-t-elle porté un regard rétrospectif, sur cette intéressante figure?

On conçoit, sans peine, que saint Antonin, dont on discute l'époque, dut exercer de son temps une action considérable, en se plaçant au point de vue qui met aux premiers siècles de notre ère, cet apôtre de l'Ariège orientale. S'il accompagne saint Denis entrant dans les Gaules, à la fin du premier siècle, saint Antonin avait le prestige de la première heure [2]. Que s'il n'est venu qu'au cinquième siècle, il avait un autre prestige, avec celui d'une vie dévouée pour ses frères, celui d'une origine illustre, puisqu'on le fait descendre de Théodoric Ier, roi de Toulouse, dont il serait le petit-fils [3]. Mais tous ces avantages pâlissaient devant le côté saintement brillant de cette existence. Quelle activité indomptée! Quel zèle, auquel ce

1. Des auteurs trouvent l'étymologie de ce mot, dans le souvenir géologique de la période glaciaire; *frigidus lacus*.

2. « A Dieu ne plaise, faut-il s'écrier avec le cardinal, évêque actuel de Poitiers, Mgr Pie, que rejetant des antiquités que Rome même nous reconnait, notre patriotisme se glorifie comme d'une conquête nationale, de l'opinion qui n'amène à Jésus-Christ la plupart de nos provinces que plusieurs siècles après les peuples de l'Afrique et des Indes! »

3. Ourgaud, *Notice histor. sur la ville et le pays de Pamiers*, p. 57. Cet auteur adopte l'opinion que saint Antonin était « fils du prince Frédéric, roi de Frédélas, petit-fils de Théodoric Ier, roi de Toulouse. — On lit

n'était pas assez des montagnes ni des plaines [1] ! Le pays du Rouergue n'avait pas suffi aux soifs ardentes de ce conquérant spirituel... On le voyait, de retour de ses courses apostoliques, véritable vétéran des grands combats, ayant une réelle célébrité, entreprendre de recommencer son œuvre sur un nouveau théâtre, dans ces contrées qu'arrose l'*Arega* ou l'*Aurigera* [2]. Il fallait bien se dire, quel était donc le feu qui dévorait cette grande âme, à quel foyer il s'alimentait, quelle était cette doctrine sainte et sublime du rédempteur qu'il annonçait. Ce qui mit le comble à ce prestige, ce fut la mort elle-même de saint Antonin, qu'on attribue aux ombrages des puissants, à la jalousie arienne et visigothe [3]. Dans les temps modernes, les morts et les

aussi : « B. Antoninus, *filius et hæres* regis *Fredelasci.* » (*De codice authentico Bolbonæ*. Archiv. Appam. ann. 1309). — Antoninus, regali genere ortus — Bertrandi, de *Gestis Tolosanorum*. Toulouse, 1555. — (*Breviar. Hyspan.*)

1. Religionis propagandæ zelo incensus, Rhutenense territorium petiisse dicitur (*Breviar Appam.*) — Il avait déjà parcouru différentes villes d'Italie, Salerne, Châteauneuf, etc., prêchant Jésus-Christ, et faisant des miracles, pour appuyer sa prédication (*Gallia Christiana*, t. II). Il combattait partout les superstitions païennes. Quand il évangélisa le Rouergue, on cite un personnage, nommé *Festus*, que saint Antonin convertit. — Les chroniques sont unanimes à rapporter un miracle du saint, qui, dans un moment de sécheresse, et quand la soif tourmentait toute sa suite, fit, comme Moïse, en frappant la terre de son bâton, jaillir subitement une fontaine.

2. Ad locum, unde oriundus erat reversus, cum populares suos ægre videret paganorum superstitionibus addictos, ab idolorum cultu revocare cupiens, adjunctis sibi sociis Johanne et Almachio, Christi nomen, magno animi ardore prædicare cæpit. (*Breviar. Appam.*)

3. Antoninus recepit martyrium prope locum vocatum Mansum sancti Antonini vetus (*Ex codice Bolbonæ*). Un auteur suppose que les Visigoths murmuraient de la tolérance de leur roi pour les évêques catholiques. Aussi un groupe d'ariens, furieux de ce que Antonin confondait leurs hérésies, saisirent l'occasion de l'immoler à leur fureur. — Commoti gentiles, ipsum comprehenderunt, variisque suppliciis affectum tandem interfecerunt. (*Breviar. Appam.*)

Ce n'est pas seulement sa parole entraînante ; les merveilles aussi qu'il opérait n'expliquent-elles pas la jalousie des ariens, et sa mort ? Nicolas Bertrandi rapporte dans ses *Gestes Tolosains*, que la reine Ranahilde, femme d'Euric (nommée dans la tradition *Pedauque*, *regina Pedauca*),

cadavres servent d'à-propos pour les passions politiques; ils sont une occasion de manifestation des idées et des sympathies : dans l'antiquité chrétienne, le trépas violent des martyrs ralliait les indécis, passionnait les concitoyens, donnait de l'extension à la conquête chrétienne [1].

Et combien l'imagination de nos pères aurait trouvé un aliment abondant et consolant, si la poésie eût ravivé la légende du tombeau, de l'ensevelissement et de la découverte des restes mortels de saint Antonin, que ses bourreaux jetèrent dans les eaux du fleuve! C'est que déjà toute une poésie rudimentaire pleine de foi naïve, était née de cette mort. D'anciens vitraux d'église, aussi bien que le sceau municipal de Pamiers, représentent saint Antonin étendu sur une nacelle ; ce qui répond parfaitement à tous les récits populaires et aux traditions des deux pays de Pamiers et du Rouergue, puisque d'un côté, saint Antonin aurait été égorgé sur les rives de l'Ariège, quand il montait en barque pour aller rejoindre sa demeure sur l'autre rive du fleuve; puisque d'un autre côté, et d'après une charmante légende, ses restes recueillis ou abandonnés sur la nacelle, auraient navigué d'eux-mêmes [2] sur des eaux successives, vogué de fleuve en fleuve, accompli transvasement après transvasement, pour passer de l'Ariège à la

« feust attaincte et macullée de lèpre; » qu'elle « ouyt parler des vertus et miracles de saint Antonin de Pamyès qui preschait des vertus divines à Tolose, et demanda santé au nom de la passion de N.-S. J.-C. »

1. Un historien moderne observe en effet, que l'opposition de Théodoric II aux prédications d'Antonin, augmenta le nombre des catholiques.

2. Évidemment, ces merveilles pleines de naïveté appartiennent à la catégorie des miracles : ce sont des faits, et, pour se prononcer pour ou contre, il n'y a qu'à discuter les preuves de ces faits eux-mêmes. Nous n'avons pas les éléments nécessaires pour discuter la valeur des preuves. Mais n'oublions point qu'on tomberait dans une énormité, si l'on admettait que saint Antonin, saint Valier, saint Girons, comme plus tard saint Udaut, saint Lizier, ont pu changer la face des pays évangélisés par eux, sans le secours d'une haute assistance divine.

Garonne, de la Garonne dans le Tarn, pour prendre ensuite une marche rétrograde, remonter le fil des eaux du Tarn et de l'Aveyron, et parvenir jusqu'à *Noble-Val* [1], ancien centre des premiers travaux apostoliques du saint. S'imagine-t-on rien de plus poétique et de plus aimable, que cette barque errante et protégée, portant les reliques de saint Antonin, qu'on avait décapité près du lit profond de l'Ariège, n'ayant d'autre pilote que deux aigles aussi blancs que la neige, aux ailes déployées à l'instar de deux voiles, descendant le courant de l'Ariège d'abord, ensuite celui de la Garonne et du Tarn. Il ne faut ni une sensibilité exceptionnelle, ni un sens poétique des plus intenses, pour deviner à quel degré ce mélange de légende et d'histoire devait saisir et captiver nos ancêtres chrétiens. Comment la cité de Frédélas, et la contrée tout entière de Pamiers, ne se seraient-elles point placées sous la protection de ce héros aimé de Dieu? Même aujourd'hui, la seule représentation des derniers instants de saint Antonin, la seule lithographie de tel sceau, de tel vitrail, où était dessinée cette navigation miraculeuse et dernière de saint Antonin, possède on ne sait quel charme pieux et touchant qui pénètre. La figure du saint respire, dans son repos éternel, le calme de l'immortalité, tandis que les deux aigles, ou les deux colombes, d'après un autre vitrail, posés aux deux extrémités de la nacelle, et debout, semblent dire : « Nous veillons sur ce sommeil du juste et sur la navigation de ses restes sacrés ; nous répondons du port [2]. »

1. La localité de *Vallis-Nobilis*, s'appelle aujourd'hui *Saint-Antonin.*

2. Ourgaud (*Notice hist. sur la ville et le pays de Pamiers*), et l'abbé Vaissière (*Saint Antonin, prêtre, apôtre du Rouergue*), ont donné un spécimen de ces vitraux. Cette nacelle merveilleuse, avec la personne du saint, est gravée dans tous les sceaux successifs de l'administration de Pamiers, sur le *scel* ou *sagel* de Frédélas, dans le sceau de la ville de Pamiers, au treizième siècle, dans les cachets de l'abbaye de Saint-Antonin, qui ont



Mort et navigation posthume de S[t] Antonin, deux aigles pour pilotes
d'apres des vitraux appartenant au plus ancien temps de la peinture sur verre.
V Pic du Mont Vallier et chaine des Pyrenées VV Le Castella de Pamiers VVV Ville de Pamiers.

II. — Nous aborderons, après saint Antonin, une autre figure antique d'apôtre, qui se rattache à l'Ariège orientale. Les épisodes peuvent varier, mais on est assuré d'arriver à un système uniforme. Il en est des fondateurs du christianisme, comme de la destinée de certaines mères, qui meurent en donnant la vie. Nos pères ne nous engendraient dans la foi catholique, la plupart du temps, qu'en devenant martyrs. L'histoire de l'Église, aux premiers siècles, est remplie, à toutes les pages, de faits qui le montrent.

Bien que les communications et l'état des routes fussent loin d'être parfaits à cette époque, il fallait bien cependant

tous l'emblème de la barque, avec une colombe aux ailes déployées. Il y a deux verres peints très anciens, [l'un, au cabinet de M. Emile Pagès, notaire à Saint-Antonin — l'autre dans la collection de l'abbé Vaissière] : on y voit la barque flottant sur les eaux, portant à la poupe et à la proue les deux aigles conducteurs. Au milieu, saint Antonin, en costume religieux, la tête nimbée et rasée, avec la couronne monastique, le bras gauche levé, tous les doigts étendus. En haut, la main de la Providence sort du ciel dans un nuage avec un nimbe croisé et les trois doigts bénissants, symbole de la sainte Trinité. Ces vitraux appartiennent aux plus anciens temps de la peinture sur verre, et n'ont d'autre couleur que le jaune et le brun.

L'ancienne église des Jacobins, à Toulouse, livrée depuis 93 aux usages profanes, renferme encore une chapelle élevée en 1339, dont la clef de voûte est formée d'un écu qui porte « d'azur à un navire d'argent flottant sur des ondes de sinople, dans lequel est saint Antonin, vêtu d'un rochet d'argent, étendant une main hors du bord, au milieu de deux aigles de sable, l'un à la proue, l'autre à la poupe.

Les peintures qui recouvraient les murs de chaque côté, jusqu'à la hauteur des chapiteaux des pilastres, retraçaient toute la légende de saint Antonin. Une inscription latine, courant au-dessus des tableaux, en donnait l'explication.

Ce qu'on y lit encore, rappelle — le miracle de la fontaine que saint Antonin fit jaillir subitement — saint Antonin jeté en prison — précipité du haut du Capitole, à Toulouse, — demeurant dans une chaudière de plomb fondu, — baptisant le peuple avec ce même plomb changé en eau, — précipité du pont dans la Garonne, — attaché à une meule, la meule surnageant — portant le saint au-dessus des eaux, etc.

On peut, pour l'histoire de saint Antonin, en général, consulter l'*Histoire ecclésiastique de Palencia* par Pierre Pulgar, in-folio. Le quatrième volume est consacré tout entier à saint Antonin.

s'agiter et se déplacer, devant le mouvement forcé qu'imprimaient les incessantes allées et venues des peuples conquérants. Il est à remarquer que l'origine, l'extraction des missionnaires du christianisme primitif dans les Pyrénées, indique bien des éléments cosmopolites. Les apôtres venaient de tous les points du monde. Du reste, si l'on compare le tableau des habitants actuels d'une cité avec le tableau de la même cité deux cents ans plus tôt, on verra, avec étonnement, à part quelques familles stables, qui se sont perpétuées, des noms complètement nouveaux, remplaçant les noms d'autrefois [1]. A cet égard, le cosmopolitisme vient se mêler à tout, dans l'existence des hommes. Un des autres travailleurs, qui firent la campagne de l'Ariège à propos du christianisme, était un Italien; ou plutôt un homme, sinon de famille italienne, du moins né en Italie, originaire de l'Italie.

Si nous nous transportons en effet de la partie occidentale du pays qui nous a occupés à la région la plus orientale, il existe de profondes vallées qu'arrose l'Ariège, depuis la ville de Foix, et qui se prolongent par Tarascon, Ussat, Ax, Merens, jusqu'en Espagne. Là, nous pouvons suivre également l'éparpillement, le rayonnement productif de l'étincelle rénovatrice et chrétienne. Là vécut aussi, travailla et mourut, un de ces hommes qui ne respirent que pour les hautes choses, et dont la manière d'aimer leurs semblables prouve, par elle-même, que c'est à la grande manière. Il s'agit de *saint Udaut*, que revendique la ville d'Ax-sur-Ariège, alors ville du district ecclésiastique de Toulouse,

1. Il y a cependant des faits de stabilité. Ainsi l'on voit, dans un acte, pour une formalité d'hommage féodal, le nom d'une femme *Bigordane*, en 1246, laquelle dépendait de l'abbé de Lézat. Ce nom du treizième siècle, se retrouve dans le pays. Il y a des Bigourdan, aujourd'hui, dans l'ancien Bourg-sous-Ville, nommé actuellement Saint-Girons (Collect. Doat, t. II, manuscrit. *Biblioth. Richel.*, Paris.)

dans l'ancienne province romaine de la Septimanie Narbonnaise, et qui venait d'être incorporée au royaume des Visigoths. C'était sous le règne de Thorismond.

Est-il nécessaire de répéter que, s'il se présenta un temps où l'on sentit le peu de solidité, le caractère vulnérable des œuvres et des établissements de l'homme, ce fut cette période du quatrième et du cinquième siècle, puisqu'on fut en proie à des invasions incessantes. Qui ne se rappelle les lamentations de Sidoine Apollinaire. Ce temps fut celui de saint Udaut. Mais n'était-ce point peut-être pour lui, un élément qui facilita à un certain degré la réussite de la pieuse mission qu'il avait généreusement entreprise? Un des attraits de la religion véritable, sera toujours sa correspondance parfaite avec l'âme désolée. Cette divine consolatrice nous apparaît profondément sympathique, toutes les fois que nous traînons l'amer chagrin de sentir que notre situation est précaire et notre prospérité menacée.

Mais, c'est du côté poétique des événements et des personnages, que l'on se préoccupe principalement dans ces chapitres.

La condition de la Gaule méridionale, comme celle du Nord, étant celle d'un grand chemin, nous sommes en présence de trois siècles d'incursions, de guerres, de pillages, de victoires, de revers et d'aventures de toute espèce, pour les vallées ariégeoises. Lorsque les barbares arrivaient par le nord de la Gaule, ou par Narbonne, leur éternel objectif, c'était de traverser les Pyrénées pour aller s'emparer de l'Espagne. Qu'étaient les Goths, avant le premier siècle de notre ère, avant qu'on les trouve sur les bords du Danube et de la mer Noire, où ils étaient descendus venant des côtes de la Baltique, leur premier séjour présumé? Il n'est pas du plan de ce récit, de raconter comment les Goths avaient pénétré dans l'empire ro-

main [1], après quelles péripéties ils s'étaient installés dans une partie des Gaules, qu'ils arrachèrent à la domination de Rome, ni par quelles circonstances, à l'exemple de leur roi Athanaric, qui s'était fait chrétien, ils se courbèrent eux aussi devant l'Évangile. Ce qui est parfaitement connu, c'est qu'ils importèrent avec èux une déplorable altération de l'idée chrétienne. Ils étaient *ariens*, ou partisans de la funeste restriction dogmatique d'Arius; restriction équivalente à un bouleversement radical de toute notion saine sur le Christ. Or le Languedoc et les régions pyrénéennes, qui avaient déjà subi les terribles malheurs occasionnés par les Vandales, venaient de passer, on l'a dit, aux mains des Visigoths, avec Toulouse pour capitale : la perturbation perpétuelle devenait donc l'état normal des populations méridionales.

Saint Udaut évangélisa nos pères, avec la fougue qu'indique son ardente et poétique jeunesse. Né d'une noble famille de ces païens barbares, qui trouvèrent la fortune dans le changement de leurs foyers, et dans les expéditions militaires, Udaut avait vécu d'abord dans les camps, et jeune s'était livré au plaisir de la chasse. Les pieuses légendes, recueillies par ses biographes, racontent la merveilleuse manière dont s'opéra sa conversion. « Il poursuivait une biche, qui s'abrita près d'un ermite des bois. La vue de cet ermite l'ayant frappé, il fut instruit par lui, et la grâce divine s'en mêlant, Udaut demanda le baptême. »

Le jeune ermite, qui avait fui cette société humaine, alors si agitée, si privée de ces deux éléments qui font

1. On prit l'habitude d'appeler *Visigoths*, les Goths qui, le long de la mer Noire, avaient habité l'*Ouest*, du Dniester à la Theiss; — et de nommer *Ostrogoths*, ceux qui venaient de l'*Est*. — Les Goths formèrent ainsi deux branches, comme deux nations presque séparées; — chacune, à partir du quatrième siècle, eut son histoire à part.

vivre les âmes, la sécurité et la liberté, devait devenir lui-même saint Pancrace. Du jour de cette rencontre une sainte odyssée fut commune aux deux amis[1].

Combien saint Udaut devait frapper les imaginations méridionales de nos montagnards, lorsque pour donner l'idée d'une conversion il racontait la sienne, et ses premiers voyages de conquérant au nom des éternelles idées. Il est un poème intitulé : *Tout n'est pas roses*, dont saint Udaut avait éprouvé la donnée, même pendant son mouvement et sa marche vers la vérité. Que de découragements l'assaillirent, jusqu'à le tenter de retourner en arrière!

Débarqués à Port-Vendres, Pancrace et Udaut s'enfoncèrent dans les solitudes des Pyrénées, mêlant aux heures contemplatives l'œuvre de l'évangélisation. La foi existait dans les montagnes, depuis le passage de saint Saturnin; mais il restait considérablement à faire. Aussi Pancrace et Udaut ne s'épargnèrent pas : ils allaient dans les bourgs

1. Une vie manuscrite de saint Udaut, et contemporaine du saint, existait à l'abbaye de Ripoll, en Espagne, près de Vich et d'Urgel. L'évêque du Vic-d'Ausone, au onzième siècle, Oliba (fils du comte Oliba-Cabretta, neveu du comte Borrel, petit-fils de Miron et arrière petit-fils de Windfred le Velu, ces trois derniers, comtes de Barcelone) faisait allusion, dans un sermon du 15 janvier 1032, sur le martyre de saint Udaut, à cette vie manuscrite : « *Nous lisons*, disait-il. » Un des derniers évêques de Vich, Mgr dom Antonio Luis, a donné des extraits authentiques de ce sermon, avec preuves à l'appui.

Au dix-septième siècle, Antonio Vicente Domenech, dans l'*Hist. gén. de los santos de Cataluña*, p. 99, et Tamayo Salazar, dans le *Martyrologe espagnol*, 11 du mois de mai, t. III, p. 138, publièrent une vie de saint Udaut, en s'appuyant, disaient-ils, de la vie manuscrite de l'abbaye de Ripoll.

Au dix-neuvième siècle, nous avons un travail sérieux, sur saint Udaut, émanant du savant abbé Authier, ancien curé d'Unac, Ariège : brochure de 84 pages : *Études historiques et religieuses sur le pays de la haute vallée de l'Ariège ;* Toulouse, 1870, in-8°. Il y a là une biographie de saint Udaut, qui est consciencieusement étudiée. M. Authier n'a négligé aucune recherche, ni refusé à la critique sa part nécessaire; il a bien mérité de la science historique, aussi bien que du diocèse de Pamiers. L'Académie de Toulouse, si je ne me trompe, a honoré son travail d'une distinction.

et les villes, instruisant les uns, apportant les consolations chrétiennes aux autres; menant ce qu'on appelle la vie des missionnaires : ils travaillèrent ainsi dans les Pyrénées, pendant vingt années[1].

Il est visible que saint Udaut a été un des ouvriers intellectuels suscités par la Providence, pour initier à l'Évangile la *haute vallée de l'Ariège*. Ses biographes racontent ses fréquents passages du fond des montagnes à Toulouse, pour se concerter avec les prêtres de la ville métropole. Il est même nécessaire que le lecteur se livre à un petit travail psychologique, et qu'il approfondisse ce que c'est que l'âme d'un apôtre aux temps héroïques du christianisme. L'âme de saint Udaut, comme l'âme de Saturnin, comme celle de Paul, de Jean, était de feu et d'amour; c'était l'expansion entendue dans son besoin surnaturel et divin. Il y a donc à comprendre qu'un missionnaire catholique, quand il entreprend l'œuvre du Christ, offre le spectacle d'un être qu'un feu intérieur brûle et consume; il ne peut rester en place, il faut qu'il aille et vienne, au centre et à la circonférence, il faut qu'il convertisse. Et dans les temps comme celui de saint Udaut, où l'on a souvent affaire à des païens astucieux et cruels, à des païens qui tuent quand des idées nouvelles leur portent ombrage, celui qui est missionnaire ne s'inquiète pas plus de mourir que nous ne nous inquiétons d'une insignifiante niaiserie. C'est pourquoi Udaut nous apparaît actif, guerroyant, se transportant d'un point à un autre, avec un zèle incomparable, partout où sa présence peut faciliter la croissance du vrai, s'en allant des Gaules jusqu'en Orient, sur les bords du

1. Il était utile et providentiel, que ceux qui s'employaient pour le bien, à cette époque de mouvement universel et de *mélange* des peuples, eussent la connaissance des idiomes des peuples envahisseurs. Géronce, Vandale, Udaut, d'origine visigothe, devaient parler la langue de ces peuples.

Danube, avec une facilité qui étonne. Discuter, rétorquer, empêcher les esprits faux ou exagérés de mal interpréter la doctrine chrétienne, comme l'interprétait dans ce temps. Vigilance, esprit plus ardent que pondéré, aux environs de Barcelone; illuminer, réchauffer, transfigurer les âmes droites et naïves, voilà des fonctions auxquelles Udaut ne faisait point défaut.

L'application du principe : *qui veut la fin veut les moyens*, était vivement menée. Udaut, pour se donner du cœur, fait un pèlerinage au tombeau de Saturnin. Après s'être retrempé à Toulouse, nous voyons ensuite Udaut à Rome, avec une caravane de fervents chrétiens des Pyrénées, toujours pour rechercher les grands foyers de la chaleur morale, et s'y réchauffer.

La grande nouvelle du moment, aux années 434 à 444, c'étaient les conquérants nouveaux venus à l'horizon, les fameux barbares du nom de *Huns*, commandés par Attila. Le but principal des envahisseurs se tournait toujours vers *Rome*, vers le vieil empire romain, auquel le Goth Alaric était venu, en 410, donner le premier son coup de pied. Maintenant, on disait qu'Attila s'avançait avec une armée de cinq cent mille guerriers. Comment donc ces barbares pouvaient-ils mettre sur pied de pareilles armées? comment pouvaient-ils les équiper? d'où tiraient-ils leur armement? — Quoi qu'il en soit, le bruit se répandit que frémissants, dans la Mœsie et la Pannonie, aux environs du Danube, ils marchaient sur Constantinople et bientôt sur Rome. Et les Huns n'étaient pas seulement des exterminateurs de principautés temporelles et de territoires, mais aussi des exterminateurs d'idées et de croyances.

Notre intérêt est de chercher où l'on rencontre, en ces années, le jeune et bouillant apôtre, que nous savons avoir dans les veines du sang barbare..... Il a volé vers les

peuples envahis par les nouveaux terroristes, les Huns. Il est dans les camps, et dans les pays ravagés : là, il console, il travaille, il répand l'idée, il gagne les âmes, si bien que le roi *des Huns*, et ensuite un de ses alliés, le chef des Ostrogoths, qui ne peuvent supporter cette propagande à haut succès, ont recours à la facile méthode des supplices. La force seule ne fonde pas des choses durables. On eût pu croire que saint Udaut succomberait dans les affreux tourments qu'on lui fit endurer[1]. Point du tout. Nous le trouvons plein de vie revenant des contrées d'Orient, pour évangéliser de nouveau les Pyrénées ariégeoises. — *Roman!* dira-t-on, que ces allées et venues, ces expéditions volontaires vers des pays lointains, pour rencontrer des barbares sanguinaires! — Roman ou non, le lecteur ne peut ignorer que l'appétit de la mort, ou le martyre, forme, comme il est dit plus haut, un côté de la psychologie catholique. L'ardent amour du Christ fait regarder *le mourir* comme un vrai gain, au dire d'un homme très entendu, saint Paul, s'écriant pour son compte : « *Mori lucrum.* » L'Orient! l'Occident! ne faut-il point ce va-et-vient, pour que la poitrine du missionnaire se dilate?

III. — L'existence, la carrière agitée de saint Udaut

1. Les historiens ont raconté la campagne de saint Udaut, en Orient et notamment à Faste, pour évangéliser ces populations guerrières, en marche vers l'Occident. *Lebeau* (dans l'*Histoire du Bas-Empire*, liv. XXXIII, parag. 20) cite, parmi les coalisés qu'Attila entraînait avec lui, Valamir, roi des Ostrogoths, accompagné de ses deux frères, Théodémir et Vidémir, de la race des Amales, la plus illustre de la nation gothique. L'abbé Authier a raconté avec intérêt, comment Wuillielm, frère d'Attila, châtia le zèle chrétien de saint Udaut, devenant populaire dans l'armée et combattant les jongleurs du camp. Ce roi avait condamné Udaut au supplice du fouet crocheté de fer. — Udaut n'ayant pas succombé, fut conduit plus tard devant Valamir, parce qu'il avait dirigé ses travaux apostoliques vers la division ostrogothe. Valamir condamna Udaut à boire une coupe de plomb fondu. — Évidemment, il faut sortir des moyens humains pour que saint Udaut ait pu survivre à ces épreuves barbares.

aurait dû, il le semble, faire la fortune de la poésie des montagnes et créer une autre épopée. Drame, religion, lyrisme, sainteté, amour, martyre, tout vient se confondre sur cette tête ! Pourquoi donc n'a-t-on pas mis la main sur tant d'épisodes ?

Lorsque l'Ariège voyait de pareils apôtres[1], il était bien difficile que le christianisme ne s'y fût pas profondément implanté dès ces premiers âges. Udaut, de retour d'Orient, travailla sept années encore dans les hautes vallées. Quelle puissance s'attachait à sa parole et à sa personne ! Depuis qu'il avait perdu son ami, saint Pancrace, il ne s'était pas assoupi dans la molle oisiveté. Il parlait mainte-

1. On dit que la lumière jaillit de la discussion ; on a en effet discuté la biographie de saint Udaut, son époque, ses faits et gestes, le théâtre de son martyre. Les Pères Bollandistes épluchèrent tout, avec la sécheresse de l'érudition. Mais cela nous a valu la belle et scientifique réponse de l'abbé Authier, qui n'a laissé aucune objection sans éclaircissement.

Comment les Bollandistes, au dix-septième siècle, seraient-ils, dit-il, mieux informés que les écrivains du *dixième siècle*, que ces seigneurs et ces évêques si pieux, qui s'intéressèrent à la translation des reliques du saint ? C'est vers l'an 978 que, d'après les historiens, les reliques de saint Udaut furent portées d'Ax à Ripoll. Borrel était comte de Barcelone, sous le règne du roi Lothaire ; il avait étudié, il était écolâtre du Vic-d'Ausone. Son neveu était l'évêque-abbé Oliba, qui a parlé de la vie de saint Udaut. C'était le temps de saint Romuald, ami de Gerbert (le pape Silvestre II), et qui décida Oliba-Cabretta à fuir au mont Cassin..... et les Bollandistes seraient mieux informés que ces hommes du dixième siècle ! Ce n'est pas admissible.

Il n'y a point à équivoquer avec la ville de *Dax*, dans les Landes. Les habitants de Dax n'ont aucune tradition sur un Udaut, martyr ; et les érudits de la contrée n'en savent pas davantage. Les ducs d'Aquitaine possédaient Ax sur l'Ariège ; donc, nulle raison pour chercher Dax sur l'Adour.

La géographie n'a pas beaucoup parlé de la ville de *Faste*, où saint Udaut souffrit d'abord. Qu'est-ce que cela prouve ? Est-ce qu'elle n'avait pas également oublié Ax ? — L'histoire n'a pas nommé Wuillielm, frère d'Attila ; mais, a-t-elle nommé *tous les enfants* des parents d'Attila ? Un historien romain de l'empire d'Orient, Priscus (du cinquième siècle) et un historien goth, Jornandès (du sixième siècle), ne disent-ils pas, que dans la famille d'Attila, et *dans sa nation*, on *épousait un nombre infini de femmes ?*

nant avec l'autorité d'un martyr, que Huns et Visigoths avaient fait souffrir à l'envi. Non seulement l'éclat de ses glorieuses souffrances l'accompagnait, mais de saintes merveilles se mêlaient à ses travaux apostoliques et naissaient sous ses pas.

Nommons une petite cité pyrénéenne, qui, à d'autres célébrités, ajoute celle d'avoir accueilli Udaut, l'homme au cœur de feu, pendant ses années de vive et bouillante action, et qui s'honore aussi d'avoir vu sa glorieuse, pathétique et sainte mort : nommons la ville d'Ax-sur-Ariège. Ce n'est pas le moment de décrire cette ancienne ville aux six tours et aux murs antiques, dont la construction est attribuée à Crassus, lieutenant de César[1], qu'on trouve, à peu près à l'extrémité de la France, à une hauteur de 716 mètres au-dessus du niveau de la mer, et à l'intersection de trois vallons, arrosés par les torrents d'Ascou, d'Orgeix et de Mérens. Je n'ai point à prophétiser l'avenir de cette « coquette petite ville ariégeoise », aux sites si curieux et si pittoresques, ni à dire si l'on prendra la manie anglaise d'y venir, comme en Suisse, pour voir de la neige en été et pour y dessiner des cascades. C'est son passé qui nous occupe présentement, et c'est le drame émouvant consommé à Ax le 11 mai de l'an 452, qu'il importe de rappeler dans ce chapitre. Ax fut le théâtre des derniers instants de notre valeureux champion de la cause chrétienne, et le témoin de sa mort sanglante. Ce ne sont point certes les gens du pays qui provoquèrent ce trépas; mais, qui eût pensé que saint Udaut, livré au supplice dans une cité d'Orient nommée Faste, du côté du Danube, échapperait miraculeusement à ses farouches persécuteurs en 444, pour retomber dans leurs mains huit années

1. De grands pans de murs et deux tours existent encore, avec le caractère de solidité romaine.

après, en Occident, dans les vallées de l'Ariège, où on le mit à mort[1] ?

C'est le roi des Ostrogoths, Valamir, qui prononça la sentence capitale contre Udaut, et on le fit mourir pour un délit d'ordre soi-disant religieux. Coïncidence singulière! Udaut, qui avait coudoyé le roi des Huns et le roi des Ostrogoths en Orient, était destiné à les retrouver dans les gorges de l'Ariège[2] ! Un historien du sixième siècle affirme le passage de l'armée ostrogothe d'Attila à travers les Pyrénées ariégeoises pour se rendre en Espagne; et comme Valamir voulait réchauffer l'ardeur de ses soldats sous le rapport du fanatisme, stimuler leur antipathie contre les Visigoths, en même temps que leur avidité, il eut la pensée de leur inspirer des sacrifices au dieu Mars.

Telle est la circonstance qui fut l'origine du drame sanglant. Udaut, qui avait fait des prosélytes à la foi chré-

1. Le peuple catalan chante, en l'honneur de saint Udaut, ces premières paroles d'un cantique:

« Pople d'Ax, pople foll,
« Qu'a matat lo sant de Ripoll. »

La présence d'un détachement de l'armée d'Attila, au milieu des Pyrénées, en mai 452, pendant qu'il attaquait les Romains dans les villes d'Italie, s'explique en ce que, d'une part, Attila avait à se venger autant des Visigoths que des Romains, depuis la défaite des champs catalauniques; en ce que d'autre part, il se trouvait assez fort, après l'hiver, pour combattre simultanément ces deux adversaires dans leurs États. L'abbé Authier cite à bon droit l'historien *Jornandès*, assurant qu'Attila prit la route de la Gaule, pendant la même année, pour attaquer Thorismond après avoir châtié et humilié les Romains (*Histoire du Bas-Empire*, liv. XXXIII, ch. XLI, par Lebeau). A son tour, Tillemont nous explique qu'Attila ne vint pas en personne d'au delà du Rhin, mais que c'est de l'Italie qu'il envoya un corps de cavalerie pour combattre les Visigoths.

N'oublions pas qu'à l'époque dont il s'agit, la tactique des Huns était celle des enfants du désert; ces guerriers sauvages se lançaient sur un pays, puis apparaissaient dans un autre, à la manière de nos Arabes modernes.

2. « Saint Udaut venu dans les Gaules, dans la ville d'Ax, y rencontra Valamir avec l'armée d'Attila, roi des Huns, qui se rendait en Espagne, attiré par la renommée de ses trésors, pour la piller et la soumettre à sa domination. » (Un historien du sixième siècle cité par l'abbé Authier.)

tienne dans l'armée de Valamir, tenta de s'opposer à des actes de défection religieuse. Le roi ostrogoth, irrité de voir entraver ses volontés et ne pouvant, par politique, massacrer en bloc les chrétiens, déchargea sa colère sur saint Udaut; de là son martyre [1]. Son supplice eut lieu à Ax sur un monticule qu'on voit aux portes de la ville, bordant la route d'Espagne. On raconte encore, dans la contrée, par quel genre de supplice expira le martyr [2]; comment on le fit rouler du haut d'un rocher; et, la pieuse légende de ce héros ne cesse, d'âge en âge, de créer des sentiments généreux et la magnanimité dans les âmes.

Mais la race des hommes qui se dévouèrent à la transformation morale des Pyrénées ariégeoises, dans la partie orientale, ne s'arrêta ni à saint Antonin, ni à saint Udaut. La liste des initiateurs n'est point épuisée.

IV. — Un homme passa par le pays de Frédélas, plus tard pays de Pamiers, et s'avança du côté de Foix, vers

1. Un évêque espagnol, du onzième siècle, le vénérable Oliba, nous apprend que c'est en retournant de Toulouse, où les devoirs du ministère ecclésiastique l'avaient appelé, que saint Udaut fut surpris dans les montagnes d'Ax (chemin direct vers l'Espagne), et souffrit le martyre avec une constance admirable pour le nom de Jésus-Christ,.... *Hic ergo, Tolosanæ, ut legimus, urbis indigens, rediens ad Speria, pro nominis Christi confessione fortissima* (Eovaldus) *peremptus est.* (Villanueva, *Viage litterario*, t. VIII, appendice II.)

2. Valamir ordonna d'enfoncer des clous dans l'intérieur d'un tonneau, d'y enfermer le saint et de le faire rouler ensuite du haut d'une colline; de plus, la tradition orale d'Ax nous apprend que saint Udaut fut condamné par *trois rois :* et l'*Histoire du Bas-Empire* mentionne en effet (voir note plus haut) Valamir et deux autres princes, ses frères, qui étaient à la tête des armées.

Dusaussay, évêque de Toul, au dix-septième siècle, parle (dans le supplément de son *Martyrologe gallican*) du supplice de saint Udaut : « A Ax, en Aquitaine, dit-il, la naissance glorieuse dans le ciel de saint Udaut, martyr, *Aquis, in Aquitania, natalis sancti Eudaldi, martyris; qui, cum gloriæ Dei incrementa quæreret..... impiè trucidatus...* » — Ce que répétait, à la même époque, l'annaliste Ferrari, « *Aquis,* in Aquitania, natalis sancti Eudaldi martyris » (*Catalog. général.*, die 11 mai).

la fin du cinquième siècle, en 498. Mais on a pu voir déjà que ce n'était point le premier porteur de la foi chrétienne qu'entendirent les riverains de l'Ariège et du L'Hers. Ce grand chrétien se nommait Septimus Volusien, homme d'une naissance illustre et d'une piété plus illustre encore [1]. Comment Volusien vint-il exercer son prosélytisme du côté de Varilhes et aux portes de Foix, lui qui occupait le siège épiscopal de Tours ? Il faut l'expliquer. De sourdes inimitiés se formaient en ce moment contre le roi Goth, par suite de ses tracasseries dans le Midi ; il y avait en même temps un autre chef d'État, venu des bords du Rhin, installé du côté de la Loire et qui voulait grandir ; et n'était-ce point de l'excellente politique, pour ce dernier, de profiter des inimitiés montantes contre le Goth, pour gagner du terrain dans l'esprit des populations, et les attacher à la nationalité Sicambre ?

C'est que, en ces temps d'universelle transition, beaucoup de choses naissaient, et beaucoup tombaient. L'union politique de la Gaule avec l'Italie cessant vers l'an 477, après avoir duré près de cinq cent vingt années, l'empire des Visigoths s'affermissait. Mais à cette même heure, au delà de la Loire et sur les bords de la Seine, une autre puissance prenait pied, celle des Franks ; et, sous Clovis, elle balancera et alarmera ceux qui avaient dépossédé les vieux Romains en Gaule. Bien que sous certains rapports les chrétiens et le clergé éprouvassent quelque protection de la part de presque tous les chefs visigoths, sinon de tous, ils imaginaient néanmoins quelque chose de mieux, et en des conditions et des garanties plus sûres. Lorsque, après la bataille de Tolbiac, se fit le baptême du 25 dé-

1. Ex genere senatorio, vir sanctus et valdè dives... apud urbem Tolosam exilio condemnatur... (Gregori... Turonens. — *Histor.*, lib. II, cap. XXVI.)

cembre 496, lorsque Clovis, roi des Franks, fut devenu chrétien catholique, il était naturel de souhaiter que la puissance politique se trouvât entre les mains de princes catholiques. Cette disposition et ces souhaits n'ont point à être justifiés. Qui oserait voir, dans cette tendance, de l'ingratitude et de la versatilité ?

On dit justement que la protection accordée par Clovis à la religion, lui avait tellement gagné l'affection des Gaulois ses sujets, que les anciens habitants du pays soumis aux Visigoths, enviaient leur bonheur. Mais cette disposition sympathique du clergé catholique pour le roi Frank ne pouvait échapper à la perspicacité jalouse d'Alaric. Grégoire de Tours nous apprend que le Visigoth prit ses mesures, et que ne se dissimulant pas l'influence de Volusien dans la Touraine, il le fit enlever parce qu'il le soupçonnait d'être un des plus chauds partisans de Clovis.

Écoutons l'historien moderne de la vie de saint Volusien : « Alaric n'était point, dit le docte abbé Barbier, sans avoir remarqué les préférences avouées des évêques des Gaules pour le prince devenu, par son baptême, le fils aîné de l'Église catholique. Peut-être même avait-il surpris quelques intrigues préjudiciables à sa domination, pendant son court séjour sur les bords de la Loire. Il crut y mettre fin en prenant un otage et choisit l'évêque de Tours, qui lui était suspect pour son attachement inviolable à la foi de Nicée et son ardeur à combattre l'hérésie arienne[1]. » Alaric donna donc l'ordre de conduire Volusien à Toulouse, et puis de l'exiler en Espagne.

Ainsi l'homme de famille sénatoriale, de grande naissance, et qui eût occupé dans le monde, s'il était resté laïque, une grande situation ; à qui s'offraient, en tout cas, les délices

1. L'abbé Barbier, de l'Ariège.

d'une vie opulente [1], se vit en butte à toutes les épreuves de la persécution, parce que, vers 495, il avait accepté le fardeau du sacerdoce et de l'épiscopat. Volusien occupait le siège de saint Martin depuis sept ans, lorsqu'il fut exilé. C'est cet exil qui valut aux terres ariégeoises l'apostolat de Volusien, de ce généreux apôtre né dans la terre d'Auvergne, de l'importante famille des Aniciens, et qu'on disait même allié à la maison de l'empereur Avitus [2]. La lutte du roi goth Alaric et du jeune et ambitieux Clovis, roi des Franks saliens, telle est la circonstance qui donna au comté de Foix l'occasion de voir et d'entendre ce grand chrétien, auquel ce pays pyrénéen devait vouer un culte immortel.

Comment s'exerça l'apostolat de Volusien, introduit par les vicissitudes des temps dans les terres ariégeoises, c'est ce qu'on ignore : « n'y ayant aucun des anciens, comme parle un historien du dix-septième siècle, qui ait recueilli par voye de journal ou autrement, les actions remarquables, non pas mesme les noms des anciens princes [3]. »

Volusien mourut près de Foix : subit-il une mort violente ? fut-il martyrisé pour cause d'orthodoxie chrétienne ou de politique ? La question ne pouvait manquer d'être posée, devant les doutes qui se sont produits. Mais de respectables traditions, de graves autorités, affirment qu'on lui coupa la tête en haine de la religion [4]. Un historien du

1. Volusien était né à Clermont, en Auvergne, vers l'an 435 de notre ère ; il fut allié à une famille de sénateurs, et possédait une immense fortune.

2. Il devint habile dans les belles-lettres. Son parent Perpetuus, placé à la tête de l'Église de Tours, termina, en l'honneur de saint Martin, la magnifique basilique que Grégoire de Tours a décrite.

3. De Marca, *Hist. du Béarn*, p. 1.

4. *Hist. générale de Languedoc*, t. Ier, p. 310. — Catel, *Mémoire*, p. 476. — Le Martyrologe de France, le Commentaire de Saussaye, le Rituel de Tours, les anciennes leçons approuvées pour l'abbaye de Foix, la tradition constante du pays de Foix et de Pamiers, le regardent comme martyr. Si les Goths l'ont poursuivi, c'est à cause de sa foi comme catholique et évêque.

dix-septième siècle suivi par des historiens modernes, n'hésite pas à raconter qu'arrivé entre Foix et Varilhes, Volusien entreprit des conférences sur les matières religieuses, mais « qu'après le continuel exercice des saintes prédications et autres œuvres charitables, il fut décapité par commandement d'Alaric[1]. » Quoi qu'il en soit, la reconnaissance séculaire des chrétiens s'est plu à proclamer la féconde utilité du passage de Volusien dans les Pyrénées. Si le catholicisme était déjà implanté dans le pays, les Ariégeois n'en furent pas moins heureux de saluer en Volusien un voyant, un père et un docteur, qui profita de son passage pour éclairer les aveugles, et corroborer dans la lumière tous ceux qui étaient catholiques de foi et de cœur[2].

L'historien moderne que nous avons déjà cité, a bien démêlé la série des événements qui terminèrent l'exil de Volusien par un drame sanglant. Tandis que les deux rois barbares qui se disputaient l'empire des Gaules préludaient à leurs débats, à leurs jalousies irréductibles, par les négociations et la diplomatie, le dénouement se précipita, les hostilités commencèrent, et la guerre devait être un duel à mort.

Après qu'Alaric eut été tué à la bataille de Vouillé, Clovis s'avançait à marches forcées sur Toulouse, le lendemain d'une seconde victoire remportée sur les Goths dans les landes de Bordeaux. « D'un autre côté, Thierry, son fils, descendait le Rhône pour venir assiéger Narbonne (où les Goths proclamaient le fils d'Alaric). La Septimanie n'était

1. Olhagaray, *Histoire des comtes de Foix*. — Cénac-Moncaut, *Hist. des États pyrénéens*, t. Ier, p. 251. — Castillon d'Aspet, *Hist. du comté de Foix*, t. Ier, p. 94.

2. Consultez la *Vie de saint Volusien*, par le R. P. de la Coudre, et aussi, sur le même sujet, le travail dû aux savantes recherches de M. l'abbé Barbier, de Pamiers, qui a marqué sa haute place dans la critique d'histoire. (Voir le *Contemporain*, avril et mai 1880.)

donc pas sûre : que les deux armées fissent leur jonction, et c'en était fait de la monarchie des Goths.

« Sans songer à sauver le trésor d'Alaric, qui était à Carcassonne, les partisans d'Amalaric s'acheminèrent vers les Pyrénées encore praticables, pour essayer de proclamer à Barcelone le fils de leur roi. Ils emmenèrent avec eux Volusien. Le culte que Clovis avait voué à saint Martin, les hommages qu'il lui avait rendus avant la victoire, la protection spéciale dont le grand thaumaturge des Gaules paraissait avoir entouré le vainqueur, tout paraissait indisposer les Goths contre le saint évêque de Tours. Aussi ne garda-t-on plus de ménagements avec lui. Ses actes disent qu'il fut lié, enchaîné, qu'il subit mille outrages.

« La bande armée, pour arriver plus tôt en Espagne, prit le chemin le plus court et passa dans le pays de Foix, en remontant la vallée de l'Ariège. De Toulouse, elle arriva en un jour à Frédélas, où elle dut passer la nuit. Elle repartit le lendemain et marchait vers Foix, lorsque, arrivée à une lieue de Pamiers et à une demi-lieue de Varilhes, alors *Ville-Peyrouse*, au point où, le beau pays finissant, on va s'engager dans les premières montagnes, la troupe fit halte. Soit que les Franks victorieux serrassent de trop près les Goths, ou que Volusien, accablé par l'âge et les mauvais traitements, retardât la retraite, soit que l'on craignît des embuscades au Pas de la Barre et à Foix, pays déjà chrétien, on résolut de se défaire de l'évêque, dont la présence irritait les soldats.

« L'armée se rangea au lieu où se trouve aujourd'hui le beau domaine de *Longpré*, et qui alors était appelé *Couronne*, parce qu'il domine en rond un petit terrain plat et uni qui est au bas de ce monticule, à un mille ou une demilieue de la ville aux nombreux cailloux roulés, ville pierreuse, Varilhes. — C'est là que le saint eut la tête tranchée,

scellant de son sang la foi dont il avait été l'apôtre, et terminant par un glorieux martyre sa longue existence. C'était le 11 ou le 12 octobre 507. Volusien avait soixante-treize ans[1]. »

Avec saint Volusien, on tient à peu près au complet le cycle des hommes étonnants, qui, dans les premiers siècles, se consacrèrent à défricher la terre inculte de l'Ariège : nous parlons du terrain moral des âmes et des intelligences. Volusien acheva de mettre son poids dans la balance. J'ignore si les rationalistes de cette époque traitèrent saint Volusien, et tous ses prédécesseurs aux actions et à la vie si merveilleuse, de simples hallucinés et de mangeurs d'opium[2]. Ce qui est certain, c'est la grande et immortelle sympathie, inspirée par leur nom, à ceux qui les virent de près, qui entendirent leurs discours et furent témoins de leur vie habituelle. Lorsque le roi Visigoth, par crainte, ou par tout autre motif, eut fait mettre à mort Volusien, « un seigneur du pays, au dire de l'historien Favyn, ayant rencontré le corps de saint Volusien, apôtre de Gascogne, massacré par les ariens, le fit charger sur son chariot traîné par deux vaches, selon la manière ancienne, et le conduisit à pied au lieu de sa sépulture, et voulut que son escu fût écartelé de vaches pour la mémoire de ce saint personnage[3]. »

1. Voir les historiens du saint. — L'abbé Barbier : *Le Contemporain*, avril 1880.

2. *Visions, extases, maladies du cœur, maladies mentales*, etc. On connaît toutes ces explications, qui, pour nos matérialistes crédules et nos libres penseurs préoccupés, expliquent tout. Comment M. Brière de Boismont explique-t-il l'apparition de Marsile Ficin à Mercatus? (Baronius, dans *Annales ecclésiast.*)

3. *Hist. de Navarre*, l. II, p. 64.— *Théâtre d'honneur*, t. Ier. — On a fait observer avec justesse à Favyn, que cette origine des armoiries de Foix, quant aux vaches, est un produit de son imagination. Le quartier d'*or aux deux vaches de gueules* sont de *Béarn*, et il ne prend place à côté des *trois pals*, qui sont de *Foix*, qu'après la mort de Gaston de Béarn survenue le

Bientôt naissait la naïve légende, comme pour faire l'auréole au front de Volusien : « Ils lui tranchèrent la teste et le martyrisèrent ; par après les lances de ceux qui lui avaient tranché la teste devindront arbres de fresne tout verds ainsi que encore se void au mesme lieu, qui, depuis, par la vertu divine, ne sont peus mourir[1] ». D'autres légendes racontent que le bâton sur lequel s'appuyait saint Volusien, prit racine au lieu même de son martyre[2]; et les anciens historiens qui parlent tous de ces arbres miraculeux, ajoutent qu'ils ne pouvaient mourir. On en voyait encore un grand nombre en 1548. Élie de Pamiers, qui a écrit en 1540, assure avoir vu plusieurs fois celui qui subsistait encore. Saussaye, de Marca et autres ont répété les même faits, ajoutant que *cet arbre de saint Volusien* était d'une espèce inconnue ; on s'accorde cependant à dire que c'était un véritable frêne[3]. Enfin, l'Église, en dehors de la légende, n'oubliait point le martyr ; et peu de temps après sa mort, ses reliques étaient transportées dans la ville de

26 avril 1290. Aujourd'hui, la ville de Foix se contente de peindre sur son blason d'or les *trois pals de gueules*, souvenir des princes d'Aragon, dont les comtes de Foix furent longtemps feudataires. — V. *Notice* de M. l'abbé Barbier.

1. Copié dans les *Mémoires* extraits d'un livre des Archives de l'hôtel de Foix, tirés d'un autre livre ancien. — *Biblioth. nat.*, mss., collect Doat, Foix, etc., t. Ier, p. 89.

2. Nous reproduisons, après M. Barbier, une note de M. Douet d'Arcq. — Cette scène se trouve représentée dans un fragment de sceau rond de 0m,046 appendu à un acte portant adhésion de l'abbaye de Foix au procès de Boniface VIII (25 juillet 1303).

On y voit un évêque à genoux, mitré, s'appuyant sur sa crosse, et auquel un homme debout s'apprête à trancher la tête : de chaque côté, un arbre. En haut, un petit personnage nu que deux anges semblent enlever au ciel.

Légende : .....ONVENTVS MON.....I FUX.

« Sigillum conventus monasterii fuxensis. »

(Douet d'Arcq, t. III, no 8225.)

3. L'abbé Barbier : *Le Contemporain*, avril 1880. — Aujourd'hui, bien que la tour et l'arbre de saint Volusien aient disparu, l'arbre et la tour de *saint Boulzia* sont encore dans la mémoire de tous.

Foix, dont les origines sont inconnues. Cette cité fut, pense-t-on, le centre fortifié qui soutint contre les Romains le siège dont Jules César a transmis le vague souvenir. D'ailleurs, une charte de 1384 rapportée par les historiens du Languedoc, nous apprend que Foix[1] existait avant l'année 498 de notre ère, et que cette ville avait déjà sa basilique dédiée à saint Nazaire, qui fut son premier patron. « C'est dans cette église, dit une chronique, que le glorieux Volusien repousa l'an de Notre Seigneur 519, si bien que depuis cette époque saint Volusien est devenu le titulaire de cette Église elle-même[2]. »

V. — Telle est la période de la conquête religieuse et morale de l'Ariège par le christianisme, que l'on doit clore avec le cinquième siècle et qu'un cycle de poésie aurait dû suivre parallèlement. L'œuvre d'assimilation était terminée ; et la figure illustre qu'il nous reste encore à évoquer, celle de saint Lizier, appartient moins à l'époque de conquête, qu'à l'époque de consolidation définitive des résultats obtenus. Telles sont, religieusement parlant, les origines chrétiennes de l'Ariège, tel l'édifice reposant pour ainsi parler, sur six colonnes, sur six têtes : trois à l'ouest, saint Valier, saint Girons, et saint Lizier ; trois à l'est de l'Ariège, saint Udaut, saint Antonin, et saint Volusien.

Si la question actuelle, bornée à un mince recoin de l'histoire, intéresse puissamment, c'est qu'on retrouve sur un point spécial la même élaboration qui fermentait sur la circonférence entière. Tandis que l'Empire et le Paganisme se débattaient sous les principes de mort qu'ils portaient en eux, le Christianisme recrutait ses prosélytes dans

1. *Hist. générale* (Ed. Paya), t. II, p. 592.
2. *Bibliot. nat.*, collect. Doat, mss., t. Ier, p. 89.

toutes les classes de la société. Bientôt, hommes et femmes, dans les montagnes des Pyrénées centrales, tout était conquis. Les résistances furent-elles vives? furent-elles médiocres?... Sans pouvoir rien préciser, on voit pourtant que l'Ariège eut ses martyrs.

Néanmoins la logique ariégeoise, qui finit par céder, est facilement perceptible dans cette époque primordiale; elle se laisse saisir sans qu'il soit besoin de trop de subtilité. La contrée se rangea aux instances du culte nouveau, parce que, sans doute, le christianisme satisfait d'un côté le besoin de spiritualisme par l'unité divine; et que d'ailleurs, par ces dogmes touchants et miséricordieux qui constatent les rapports effectifs de l'homme-Dieu avec notre faible humanité, il correspond à notre besoin de la personnification. Ni abstractions, ni anthropomorphisme grossier et sans élévation.

Il fallait échapper à deux écueils, à deux excès, dont le monde ancien semblait se mourir, celui du matérialisme païen, et celui de l'idéalisme outré de l'école néo-platonicienne. Rien de mieux que de nous élever vers un monde idéal, dédommagement et consolation des misères de la vie présente. Mais le culte nouveau n'égarait pas les hommes dans le vague d'une contemplation sans but. Opérer son propre salut et celui de ses frères : voilà quel était le but grave, sérieux et précieux assigné à l'homme, auquel il doit tendre par des devoirs nettement tracés. A côté du but se plaçait l'indication des moyens; et, l'intervention souveraine d'un Dieu personnel et agissant, présent pour les peuples et pour l'individu, ajoutait considérablement à l'énergie de l'homme. Aussi, ceux qui ont tenté d'exposer l'histoire de la décadence du polythéisme Romain à l'époque de l'apparition du Christ, ont soigneusement consigné ces caractères distinctifs avec lesquels le culte nouveau

s'annonçait au monde [1]. Toutes les impuissances du Paganisme étaient percées à jour; le Christianisme, au contraire, se montrait dans une totale évidence, comme étant l'adaptation la plus adéquate et la plus secourable pour les éternelles exigences de la nature humaine.

A côté de l'élévation qui frappait dans l'idéal évangélique, et de sa distinction morale qui devait séduire des âmes jeunes, et, j'allais dire rustiques, n'oublions pas ce que nous nommerons volontiers sa part d'*anthropomorphisme* bien entendu [2]. Il n'est point à croire que des abstractions eussent bien passionné nos montagnards. La position qui revient en fait à la religion chrétienne fut autrement profonde et sage. Comment absoudre l'anthropomorphisme de celui qui figurerait Dieu et son action, en la mesurant aux proportions humaines; il diminuerait la divinité. Le Dieu fait homme du dogme de l'Incarnation reste Dieu; c'est ce qu'entendait la Prédication nouvelle; le Dieu des chrétiens, malgré les liens étroits qui l'unissent à l'humanité reste Dieu, libre et absolu. « Il a plu à l'Éternel, dit saint Denys l'Aréopagite, de prendre une étendue temporelle, et en se renfermant dans les étroites limites de notre nature, il a su retenir néanmoins toutes ses propriétés, sans être nullement ni changées, ni confuses [3]. »

Du reste, toute cette épopée ariégeoise se ressent des

1. V. l'*Histoire de la destruction du paganisme en Occident*, par Beugnot, *passim*. — *Hist. de la destruction du paganisme dans l'empire d'Orient*, par Étienne Chastel, p. 338.

2. J'espère que M. Bouchitté, malgré son *Mémoire sur la notion de Dieu dans ses rapports avec l'imagination et la sensibilité*, aurait innocenté d'anthropomorphisme la prédication de saint Valier. Il admet lui-même que, dans une certaine mesure, l'anthropomorphisme est inévitable et légitime, p. 3 du mémoire. (Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques — savants étrangers, — t. II.)

3. *Des noms divins*, chap. Ier.

conditions du temps dans lequel saint Volusien, Udaut, Géronce et les autres se hasardaient à évangéliser nos antiques montagnards. Tandis qu'un évêque de l'époque se plaignait, en mourant, d'une trêve qu'on allait conclure avec les Visigoths, et trouvait que le pays serait plus malheureux par la paix que par la guerre, tandis qu'il représentait, qu'après « tant de privations, et ces champs et ces murs ravagés par le fer et le feu, et les guerriers de la patrie exterminés par la famine ;... la paix qui en proviendrait serait un malheur plus grand[1], » Volusien travaillait comme ses compagnons à faire connaître une croyance qui apaise, et qui fortifie dans le malheur, auxiliaire moral qui double l'énergie individuelle et l'esprit des familles par la résignation. D'autre part, sous le rapport temporel, il faut croire que peut-être la nature abrupte, le côté difficilement abordable des hautes gorges de la contrée, avaient un peu abrité les Ariégeois contre les désastres de l'invasion des Goths[2].

Une raison de regretter qu'on ait perdu tant d'occasions de faire germer toute une poésie des montagnes dans l'Ariège, c'est qu'on aurait apporté à la littérature indigène et du moyen âge, l'appoint Pyrénéen que les circonstances semblaient attendre. On dirait comme si le sceptre négligé de l'antique poésie romane ariégeoise, avait été recueilli avec empressement par la Catalogne moderne. On put voir, il y a vingt ans, dans les rapports courtois des félibres Provençaux avec des troubadours Catalans, comment des rôles, qu'auraient dû tenir des poètes du versant

1. Sid. Apollin. (*Epist.* VII.7).

2. « Euric se trouva maître de toute la péninsule hispanique, sauf peut-être les vallées des Pyrénées occidentales, où se maintinrent, à ce qu'il semble, de petits chefs indépendants, qui persistèrent longtemps encore à s'intituler officiers romains. » (Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*, t. Ier, p. 349. — Jornandès, *De Rebus got.*, XLVII.)

nord des Pyrénées, passaient à des poètes du versant méridional.

Sans doute, tandis qu'en Provence on célébrait le grand poète patriote, l'une des gloires contemporaines des Catalans, don Victor Balaguer [1], on nous rendait la pareille à Barcelone en exaltant et la Provence [2] et l'auteur de *Mireio*, le chantre de *Calendal*, « *immortal Cantor*, » « *pluma de oro* [3]; » mais il est à remarquer que la poésie ariégeoise a semblé abdiquer, là où la poésie catalane déployant ses ailes, paraît vouloir extraire d'une terre poétique tout ce qu'elle peut donner. Regrettable contraste ! lorsque d'ailleurs les habitants du comté de Foix pourraient se vanter d'être, avec les Provençaux, selon le mot de Sismondi, « les premiers-nés de l'Europe pour la poésie romantique. » Ce qui porte à ces réflexions mélancoliques, c'est l'apparition récente en langue catalane, d'un poème qui a fait sensation à Barcelone, auquel les jeux floraux de cette ville ont accordé une grande distinction. Le poète espagnol y met en œuvre la tradition primordiale du monde ; et il a le bon esprit de faire rouler tout le chant premier de son poème sur les légendes de l'*incendie primitif des Pyrénées*, sur les amours d'Hercule et de Pyrène, et sur la formation de ces crêtes de roches qui séparent la France et l'Espagne [4]. Ainsi l'Ariége féodale laissait échapper de ses

1. L'*Armana* de 1867 (almanach) parlait des hymnes sublimes de cet auteur catalan.

2. A son tour, Balaguer s'écrie : « *O terra de prometenza, o ben amada Provenza, Deu te garde de tot mal! Viva Provenza! viva en Mistral!*

3. Mossen Jacinto Verdaguer, *la Atlantida*, Prolech, p. XVIII.

4. On a publié, à Barcelone, en 1878, *la Atlantida*, poème de M. Jacinto Verdaguer, un volume in-8°, de 315 pages. Cet ouvrage, en langue catalane, a excité l'admiration de notre poète Mistral : « Desplèl Miltoun (dins soun *Paradise lost*) e desplèl Lamartine (dins sa *Chute d'un ange*) degun avié trata li tradicioun primourdialo dou mounde emé tant de grandour et de puissanço. » (Lettre de Mistral à Verdaguer, datée de Maillane (Bouches-du-Rhône), 18 juillet 1877.)

mains des trésors, qu'une muse avisée aurait dû féconder, en transformant ces épopées populaires en chants poétiques.

VI. — Maintenant que nous avons effleuré les origines du comté de Foix et du Couserans en indiquant les ressources qu'offrait à la poésie de l'Ariège l'œuvre d'assimilation chrétienne du pays, nous consacrerons les autres pages de ce chapitre, à montrer combien la *consolidation* elle-même des premiers travaux chrétiens dans les Pyrénées centrales, renfermait de nouveaux éléments poétiques, riches et abondants.

N'y avait-il pas lieu d'énumérer tant de matériaux que le moyen âge négligea d'utiliser, lorsque surtout le Nord paraît généralement ignorer les éléments de poésie que les Pyrénées ariégeoises ont renfermés de tout temps[1]. Il ne s'est guère aperçu, en tout cas, que du rôle poétique de *Clémence Isaure*, de celui de quelques paladins de la *Gaie science*, ainsi que de plusieurs poètes provençaux. N'est-ce pas la faute de l'Ariège qui est restée pauvre sur des montagnes de richesses, nous voulons dire avec « ces mines fécondes d'une poésie vivante »[2], dont parle un ancien critique allemand? En vérité, lorsque l'on considère avec quelle avidité le Nord, dans ses récits, ses contes

1. L'Ariège ne figure pas plus dans le chapitre x du tome II de la *Statistique générale des départements pyrénéens*, par du Mège, quoiqu'on y traite de la *langue poétique catalane* et de la *langue moundine* (toulousaine), qu'elle n'est soupçonnée dans le livre de B. de Roquefort-Flamericourt, intitulé : *De l'État de la poésie française dans les douzième et treizième siècles*. Paris, 1815, 1 vol. in-8°.

2. Müller, *Collection d'anciennes poésies allemandes*, disc. prélim. — On peut voir qu'au moyen âge bien des poètes anglo-saxons, tels que Geoffroy, abbé de Saint-Alban, Chardry et tant d'autres, exercèrent leur talent sur des sujets de dévotion. Il reste de Chardry la *Vie de saint Josaphat*, la *Vie des sept frères dormants* ou des *Sept martyrs*, et le *Dialogue du petit Plet*. L'Ariège avait de nobles sujets de chant, dans les péripéties de ses origines chrétiennes.

et ses romances populaires, exploita les prouesses de Charlemagne, les récits des hauts faits des chevaliers de la Table ronde, et comment il rima la vie et les actions des barons et pairs de Charlemagne, peut-on pardonner au Midi et à l'Ariège en particulier d'avoir négligé les hauts faits de leurs conquérants religieux? Il y avait là carrière à de vrais poèmes, comme nous allons en donner de nouvelles et décisives preuves [1].

Nous avons indiqué sans le faire connaître, un autre apôtre de l'Ariège. Il n'est pas exagéré d'avancer que saint Lizier (Licerius) qui fut évêque du Couserans, de l'année 698 à 742, compte parmi les plus intéressantes figures du huitième siècle. Mais on sent que ce n'est plus un apôtre de la période laborieuse d'introduction ; il représente le moment où une doctrine devient enfin triomphante dans un pays. La nature de ses rapports avec les habitants du Couserans, indique non l'hésitation et le tâtonnement, mais la sérénité placide d'une possession qui n'est plus contestée. Sa grande âme toute pleine de charité évangélique, tout ouverte aux malheureux de son temps, aux pauvres de la contrée, explique sa vocation d'évêque, en même temps que la confiance filiale, empressée, des populations dans le courage de leur saint évêque, au milieu des malheurs publics qui vinrent assaillir la ville d'Austria en 706 et en 736, témoigne de l'étroite alliance, depuis de longues années cimentée, entre le clergé chrétien du huitième siècle et les habitants de l'Ariège.

On peut lire dans le P. Labbe [2] la vie, les origines, l'éducation et les tribulations de ce grand évêque Licerius; cet érudit les tenait d'un évêque de Montpellier, qui lui-même

1. Il sera juste de reconnaître, dans un chapitre spécial, l'exception qu'a faite M. Napoléon Peyrat.

2. Labbe, *Biblioth. nov.*, t. II, p. 588, in-fol.

en avait reçu le manuscrit d'un évêque de Lodève. Ce récit embaume par le parfum des belles vertus du saint prélat, et par la puissance merveilleuse qu'il tenait de Dieu. On ne s'étonne plus que les habitants de ces vertes campagnes fussent tous des chrétiens fidèles à la discipline et aux mœurs évangéliques, ayant eu à leur tête, pendant quarante-quatre ans, un homme aussi remarquable, et aussi empreint de l'idéal du Christ, qui est pureté, fermeté et charité.

Nous appelons saint Lizier une des grandes figures du huitième siècle, parce qu'avec un esprit exercé et orné, une vie pure, ce saint évêque déploya une force d'âme et un caractère à la hauteur des difficultés de son temps, et parce qu'en même temps il servit bien et l'Église et son pays; vaillant athlète de la vérité contre l'erreur; défenseur intrépide de son troupeau lorsque les étrangers, du droit de la violence, faisaient des irruptions pour piller les habitants. Originaire du Portugal, Licerius était venu apprendre les lettres sacrées et la science ecclésiastique, auprès de l'évêque de Tarbes, saint Fauste, dont la vie fut assez accidentée. D'après un historien, le roi des Visigoths persécuta l'évêque des Bigorrais, Fauste, personnage de valeur, un de ces pieux Gallo-Romains, dont le caractère égalait l'intelligence et la foi. Licerius ne pouvait être à une meilleure école; Fauste lui rappelait l'héroïque défenseur de Clermont, Sidoine Apollinaire. Cependant le chef visigoth jeta Fauste dans un cachot, « d'où il le retira bientôt après, pour l'exiler à Ayre avec Glycerius (saint Lizier) son disciple. » Fauste ayant eu la consolation de rentrer dans son diocèse, Glycerius put le suivre et même parcourir les vallées du Bigorre, pour tenir en garde les populations contre l'hérésie arienne et la pression visigothe. Puis Lizier se réfugia dans les montagnes de l'Ariège et du Salat, et trouva un asile auprès de son oncle, saint Quentien, évêque de Couserans,

qui lui donna les ordres, la prêtrise, l'associa à son ministère, et lui céda son diocèse, lorsque Dieu l'eut rappelé à lui[1].

En ces temps de ravageurs accourus de toutes les zones, il n'était pas indifférent que la force morale s'imposât. Il y avait alors des Goths et des Sarrasins pour oser dire : « nous sommes la force, donc nous sommes le droit ; » et ils vinrent le dire deux fois aux portes de la ville de Saint-Lizier. Bien plus, outre que l'évêque d'Austria avait à conjurer les dangers suscités par la force brutale, par les peuples conquérants, il devait songer en même temps à prémunir les populations contre la propagande arienne. Il n'avait point à fonder la foi de toutes pièces, mais à en maintenir l'intégrité et la pureté : toutes choses auxquelles il était éminemment apte, puisque l'histoire le montre instruit, courageux, ferme, éclairé, voué aux saintes œuvres, dégagé des attaches séculières, méprisant les biens terrestres, libre des entraves qui, d'ordinaire, rapetissent l'existence humaine, homme de Dieu dans la force du mot, appliqué à la conversation intérieure, ou à la communication mentale avec le divin Maître, et, portant, humblement et avec foi, la croix du Christ, qu'il faut savoir porter[2].

VII. — L'œuvre de consolidation religieuse fut complétée dans l'Ariège, par le règne de Charlemagne. Si la principale cité du Couserans était grandement redevable à Charles-Martel, qui vint à son secours et releva ses ruines, l'ensemble des Pyrénées centrales et de la contrée arié-

1. Cénac-Moncaut (*Hist. des États pyrénéens*, t. Ier, p. 240) cite à ce sujet Grégoire de Tours, t. II, p. 25. — Sidoine Apollinaire. VII, 6.

2. Nullis unquàm divitiis, non rebus secularibus est occupatus, sed repulsâ communi sarcinâ, Christi crucem gerens, vivens Deo et sanctæ conversationi intentus. (P. Labbe, *Biblioth. nov.*, t. II, p. 589.)

geoise reçut un bienfait suprême de Charlemagne, car ce fut sous ce grand prince, que finirent à peu près les désastreuses invasions des Pyrénées par les peuples barbares. L'Ariège retrouva un calme relatif; et, au spirituel comme au temporel, tout sembla prendre une marche uniforme et régulière.

C'est que, dès le huitième siècle, un nouvel ennemi était apparu : les hordes de Mahomet s'étaient ruées vers l'Occident, avec cet esprit belliqueux et dévastateur qui les caractérisa dès le principe. En 736, la ville d'Austria étant assiégée par ces nouveaux venus, les Sarrasins, ne réussit point à repousser leur attaque ; les Visigoths introduits comme auxiliaires, ouvrirent par trahison aux Musulmans les portes de la cité de Couserans. Ce fut une affreuse surprise, et l'évêque saint Lizier n'eut presque pas le temps de se retourner. La ville fut saccagée, « les ennemis de Couserans abattaient, coupaient, brûlaient, rasaient les églises, basiliques, palais, édifices et maisons, à la hâte, voulant prévenir l'arrivée de Charles-Martel, dont le secours devait venir trop tard. [1] »

La capitale du Couserans était dans le domaine des rois Francs, comme il conste par le traité d'Andelot, et c'est pourquoi l'évêque avait compté sur le secours de Charles-Martel, son défenseur naturel. Les chroniques ont décrit le carnage que les Sarrasins firent dans la ville de Saint-Lizier; elles racontent comment la population supplia l'évêque de quitter les murs croulants de la cité, et de se réfugier auprès de son ancien maître et ami, l'évêque de Tarbes, saint Fauste [2]. Comme l'évêque voulait mêler son sang à

1. Du Pont Dargein, *le Couserans ecclésiast.*, p. 8, in-8°, 1808.

2. Cénac-Moncaut, dont la chronologie, dans l'*Histoire des États pyrénéens*, ne nous parait pas toujours claire, fait mourir saint Fauste avant que saint Lizier fût ordonné prêtre par saint Quintianus. — Du Pont Dar-

celui de son troupeau, « Non, non, s'écrie le peuple! mourons tous! la mort du pasteur ne nous conserverait point. Qu'il se retire auprès de son ancien maître! Nous mourrons, s'il le faut, pour l'y conduire sain et sauf[1]! »

Il en coûta au saint prélat de céder à ces instances. Réfugié à Tarbes, il fut chargé de la double sollicitude de deux diocèses[2]; mais, en 738, deux ans après sa sortie forcée, il rentra dans son diocèse de Couserans, où, d'après un chroniqueur « il fit la joie des habitans ». Le même auteur ajoute que pendant quarante-quatre ans, l'évêque régit la ville d'Austria « avec l'applaudissement de tout son peuple. »

La ville d'Austria répara ses ruines à partir de 738[3], et la situation religieuse reprit une assiette désormais tranquille, progressive et pacifique, lorsque Charlemagne eut expulsé

gein a écrit que saint Lizier ne put suivre saint Fauste dans l'exil, auquel le roi Goth l'avait condamné : Cénac-Moncaut dit, au contraire, que saint Lizier fut le compagnon d'exil de son vénéré maître.

1. Du Pont Dargein, *le Couserans ecclésiast.*, p. 9.

2. Saint Lizier se chargea, après permission du saint-siège, de la conduite d'un troupeau étranger, sans oublier le sien. Ce fait est exprimé dans une hymne de l'ancien office de saint Lizier :

Urbem regebat Tarbiam
Idem pastor et Austriam.

3. Charles-Martel donna des ordres pour réparer les désastres causés par les Sarrasins. « Il fut créé, dans chaque église, un bénéfice d'ouvrier pour en diriger les réparations et arrêter les dîmes, pour fournir aux frais des dites réparations et reconstructions, ainsi que le canon 42 du concile de Mayence l'avait réglé, savoir : que le bénéficier, qui aurait de son patrimoine de quoi vivre, céderait à l'ouvrier le revenu de son bénéfice en entier, et que celui qui n'aurait que son bénéfice, en céderait la moitié au dit ouvrier commissaire. » (Du Pont Dargein, *le Couserans ecclésiast.*)

Les réparations furent terminées après quatre ans de travaux. Saint Lizier en fit la consécration sous le titre et invocation de saint Martin de Tours. Il s'occupa de l'entretien de son clergé.

De son côté, le docte M. Bordes-Pagès nous apprend que l'invasion des Sarrasins a laissé, en Couserans, dans l'esprit des populations, de longues traces. On montre encore les bois, les lieux déserts, les grottes où les restes de leurs bandes se cachaient, quand, pourchassés par les

tous les envahisseurs du sol gaulois, et ramené à l'unité politique les diverses confédérations flottantes et inquiètes qui jusque-là s'agitaient, sur la vaste étendue du territoire compris entre le Rhin et les Pyrénées.

Après l'agitation que les Arabes vinrent soulever, au huitième siècle, dans le monde occidental, l'Ariège trouva la paix sous le sceptre de Charlemagne. Il y avait 294 années que les Goths avaient assujetti une partie des Gaules ainsi que l'Espagne, lorsque les Arabes venant d'Afrique et d'Espagne, firent leur invasion dans la Septimanie en 712, s'établirent en Roussillon en 718, et jetèrent des corps de troupes dans l'Ariège, à divers intervalles, en 736, sous Charles-Martel, en 741, 749. Mais 778 ouvrit une ère nouvelle; il fut sérieusement question de délivrer la France méridionale, de ces bandes belliqueuses

armées de Charles-Martel et du duc d'Aquitaine, elles repassaient les gorges des Pyrénées.

Des fouilles firent découvrir il y a quelques années, dans un jardin de Saint-Blanquat, non loin de Saint-Lizier, les ossements de six guerriers ali gnés côte à côte et couverts d'armures rongées par la terre. Ces squelettes avaient près de six pieds de haut et rappelaient, dit-on, la stature des barbares. M. de Saint-Blanquat possède encore un casque en fer qui coiffait un de ces squelettes; le pourtour inférieur de la calotte est orné de clous ou plaques en laiton; l'ouverture représente assez bien celle d'une coquille entre-bâillée; une crête haute, épaisse, évidée à l'intérieur, unit et surmonte les deux valves de la coquille, et vient expirer aux deux coins de l'ouverture, symétriquement retroussés en *croissant*. Malgré la rouille, on y voit encore sensiblement imprimées diverses lignes et figures. Ce casque ne forme qu'une seule pièce immobile. De quelle nation étaient ces cadavres avec les armures; étaient-ils Sarrasins, Goths ou de tout autre race? M. Bordes-Pagès laisse aux antiquaires le soin de le décider.

Notre érudit ariégeois ajoute que le souvenir de l'industrie des Sarrasins est resté empreint dans l'imagination populaire. On leur attribue des œuvres remarquables, on les croyait possesseurs de secrets merveilleux; on dit encore d'une personne nuit et jour âpre à l'œuvre : « *Trebailla coum'un Sarraji.* » Les Sarrasins se confondent, dans les récits d'hiver, avec les contes d'enchanteresses (*encantados*) et d'hommes à la patte d'oie et au pied fourchu : bizarre allusion à leur adresse dans l'eau et sur les rochers, qui les faisait comparer aux canards et aux chèvres. (Bordes-Pagès, *Notice historique sur le Couserans*, p. 93, 94.)

et pillardes. Charlemagne tenait les rênes. Il fit bonne justice des « Sarrasins, qui, dans leurs ravages, s'attachaient principalement à détruire tout ce qui avait quelque rapport au culte chrétien. Les monastères, les églises, les vases sacrés, les moines, les évêques, les ecclésiastiques, les manuscrits précieux que plusieurs religieux avaient recueillis dans leurs archives, tout était pillé, détruit ou brûlé [1]. »

Il paraît établi que lors de la campagne de Charlemagne contre les Sarrasins, en 778, quatre localités, Foix, Celles, Amplaing et Sabar, qui se relient à la haute vallée de l'Ariège ou au Sabartès, furent le théâtre des opérations militaires. Il ne s'agit point d'établir laborieusement ici la réalité de la revendication; car il semble difficile de contester que ce soit par le secours de l'armée franque, que le pays ait été délivré du joug des Sarrasins. En tout état de cause, un fait s'élève par-dessus les contestations, c'est que, à quelques kilomètres de Foix et aux portes de Tarascon, l'établissement de la chapelle *de Sabar*, devenue si célèbre, avait lieu vers l'année 778, époque de l'expulsion des Arabes. D'autre part, la tradition attribue à Charlemagne cette chapelle et cette dévotion; et cette attribution n'a rien que de naturel et de légitime, puisque *Notre-Dame de Sabar* s'appelle, dans la tradition populaire, *Notre-Dame de la Victoire*. Il est incontestable que vers cette époque, les champs de Foix et de Tarascon furent ensanglantés : la tradition locale est explicite partout; et c'est aussi de cette époque qu'on voit dater l'institution, à Foix, comme à Sabar, près Tarascon, d'une *fête patronale du* 8 *septembre*, sous l'invocation et le patronage de la Vierge. Y eut-il plusieurs victoires remportées, ou une seule? Toujours est-il

1. Bosc, *Mémoires sur l'histoire du Rouergue*, t. Ier, p. 108.

qu'il s'établit une fête générale pour célébrer la délivrance complète du pays et l'anéantissement de la domination arabe. Le titre donné à la vierge de Sabar est significatif : *Notre-Dame de la Victoire*. Tout s'accorde ici, les traditions orales, les récits légendaires et les institutions subsistantes, complétées par la dévotion populaire et traditionnelle.

Ne discutons pas en ce chapitre, si Charlemagne commandait en personne l'armée libératrice, ni si la victoire décisive qui mit l'Arabe en pleine déroute, se livra à Sabar même. Ce que la reconnaissance filiale se complaît à revendiquer vivement, c'est cette image de la *Vierge sacrée*, de la *Mère de Dieu*, planant officiellement sur l'Ariège, au huitième siècle. Ce signe de mystérieuse protection pour la province, est justement salué par ceux qui ont le sentiment catholique. Pour le moment, la question de savoir s'il y eut une bataille de Sabar, devient secondaire. Nous sommes attiré vers la légende et vers l'histoire de Notre-Dame de *la Victoire*. Charlemagne personnifie, dans les Gaules et dans l'Ariège, l'apogée de l'alliance de l'Église et de l'État, alliance qui naquit de la marche naturelle des événements. Dans l'Ariège occidentale, on était plein de vénération pour la figure imposante et populaire de saint Martin ; la ville d'Austria lui consacrait des églises. Saint Martin[1], l'apôtre des Gaules, n'avait-il pas popularisé l'union de la puissance ecclésiastique et du pouvoir politique ? N'avait-il point consacré cet accord de la puissance d'intercession, avec la puissance matérielle de gouvernement ? L'Ariège orientale de son côté, donnait aussi au huitième siècle un gage éclatant des pieuses connivences de la terre et du ciel, en

1. En 498, la chape de saint Martin devint l'enseigne et le symbole de la nation franque. Cette chape, qui suivait toujours le roi à la guerre, était la seule enseigne royale ; elle était faite d'un voile de taffetas bleu de ciel, sur lequel on voyait peinte l'image de saint Martin.

dédiant des sanctuaires et des dévotions publiques à la divine *Mère de Dieu*, et en réclamant par ce canal les célestes effluves sur les personnes et les choses [1]. Quelle grâce incomparable, l'histoire de la Gaule méridionale ne retire-t-elle point de cet épisode des annales ariégeoises, qui fait aboutir le triomphe de la liberté sur la force, de la civilisation sur la barbarie, à l'apothéose de la madone chrétienne si forte en sa douceur, si suave dans sa bénigne intervention ?

VIII. — On a agité de notre temps la grosse question des générations spontanées dans laquelle plus d'une sagacité

1. Voici, d'après la légende, l'origine de la chapelle de Sabar, conservée dans les souvenirs populaires. Charlemagne domine toute cette époque primitive, pendant laquelle la vallée de Tarascon (cité romaine des *Tarusconienses*) fut assujettie aux Sarrasins durant un tiers de siècle, et enfin délivrée par ce prince du Nord. D'un bout des Pyrénées à l'autre, Charlemagne est le libérateur, le sauveur par excellence. Le guerrier ayant vaincu les Sarrasins, poursuit leurs dernières bandes. Il veut, pendant une nuit orageuse, inspecter lui-même les lignes, avec un autre cavalier qui l'accompagne. Tout à coup, au pied d'une montagne, le palefroi du roi s'arrête épouvanté. Trois fois, Charles enfonce l'éperon dans les flancs du coursier; l'animal reste immobile ou recule. On se trouva en face d'un groupe d'espions sarrasins. Charlemagne descend de cheval, rejoint son compagnon, et, de son épée, fait mordre la poussière aux Sarrasins.

A la place où l'ardent palefroi s'est cabré, se montre une vierge lumineuse, qui disparaît bientôt. Sitôt l'aube venue, par ordre du chef, l'armée entière se réunit autour du théâtre de l'apparition. Deux génisses blanches, que le roi conduisait lui-même, s'arrêtent, et le soc découvre une statue d'airain; on la dresse sur un autel de pierre improvisé, et il se trouve qu'une main invisible y a gravé ces mots : *Notre-Dame de la Victoire.*

En vain, le roi veut gratifier l'abbaye de Saint-Volusien de Foix de ce miraculeux trésor. On a beau la transporter deux fois dans la basilique consacrée à Foix à saint Nazaire, entre l'Ariège et l'Arget, la statue revient miraculeusement dans le site sauvage, où elle est apparue à Charlemagne. — Plus de doute, dès lors, pour le roi chrétien. C'est sur cette lande inculte que la Mère de Dieu sera honorée. La reconnaissance et la piété élèveront un autel, à cet endroit, nommé Sabar. Les enfants de la contrée éterniseront, par un annuel pèlerinage, la victoire qui délivra le pays du joug des Sarrasins. (V. la savante Notice de M. Ad. Garrigou, sur Sabar.)

scientifique s'est fait remarquer. Il n'y a pas de générations spontanées dans l'ordre moral. Tout conséquent a un antécédent, et tout effet une cause. Si nos pères des montagnes ariégeoises, abandonnèrent ce qui se pouvait trouver de séduisant et de commode dans les théogonies druido-romaines polythéistes, c'est que quelque chose de concret et de fort les avait frappés dans les premiers tenants pyrénéens de la foi catholique. Le culte de Vénus avait été célèbre au pied de nos montagnes. Cette déesse eut un temple sur les bords de la Méditerranée narbonnaise, comme Minerve en avait un à Toulouse. Les antiques peuplades de l'Ariège associaient les dieux de nos montagnes, les génies de nos fleuves, et toutes nos déités locales[1] aux divinités phéniciennes, grecques et romaines. Qui nous dira les mythes ariégeois, indigènes, de la déesse *Andli*, et de toutes les déesses adorées dans notre vieille Aquitaine? Pourquoi le peuple tournait-il le dos à ces antiques autels? L'explication du phénomène devient très simple par l'histoire. Aux mâles accents d'un martyr on se faisait chrétien; car on était subjugué. Là où les Romains avaient proclamé l'identité de tous les dieux, les évêques catholiques venaient enseigner l'incompatibilité de la pluralité des dieux, l'impossibilité pour tous les cultes, hors un seul, de prétendre à être le vrai et le saint d'une manière absolue.

Entendons saint Udaut dans les montagnes d'Ax, répondant aux brutales interpellations du roi ostrogoth. Valamir était un des lieutenants d'Attila et l'un des rois goths; l'armée ennemie se tenait campée dans les hautes gorges

1. Le musée de Toulouse renferme de nombreux débris de ces statues, de ces pierres, dédiées à Boccus, Averanus, Dunsion, Ilhumber, Jupiter, Mercure, Diane, Hercule, Andli, Barsa, Leherennus, qui était le Mars de l'Aquitaine. La Novempopulanie avait aussi le culte des dieux de l'Égypte et de la Perse, celui, par exemple, d'Isis et de Mithra.

de l'Ariège et prête à entrer en Espagne. Le roi barbare reconnaissant l'apôtre chrétien de Faste, en fut d'abord troublé; puis, se reprenant avec vivacité : — « N'es-tu pas, lui dit-il, cet Udaut, dont le fouet a déjà déchiré le corps ; l'homme flétri par mon ordre? Tu as pu par tes sortilèges avaler sans mourir ma coupe de plomb fondu ! faut-il que je te retrouve encore ici semant l'indiscipline parmi mes enfants, pour nous attirer la colère de notre grand Dieu protecteur ! Répare tes impiétés et tes trahisons, en offrant de l'encens au dieu Mars, ou disparais à jamais de ce monde. » Saint Udaut lui répond avec calme : — « Je n'ai jamais détourné vos soldats de leurs devoirs, Prince; mais vos sévérités ne pourront pas plus qu'au temps passé, me faire sacrifier aujourd'hui à votre idole impuissante[1] ! »

Les procédés des tyrans ne varient guère. La parole fut retirée à l'ardent et indomptable apôtre. Valamir le fit immédiatement livrer au supplice ; on l'enferma, selon le raffinement cruel du temps, dans un tonneau qui avait contenu le vin des sacrifices. Qu'on se représente cet intérieur de tonneau garni de clous improvisés. Le martyr roula ainsi du haut des prairies, où se trouvait le tribunal, jusqu'auprès des murs de la vieille ville d'Ax. Lorsqu'on le retira tout sanglant de ce tonneau, on lui plongea un poignard dans le cœur[2].

Devant cette manière de quitter la vie et de professer sa foi, cela est de toute évidence, il ne pouvait subsister de tiédeur ni d'hésitation chez les spectateurs à demi chrétiens ! Saint Udaut gagna les populations de la haute vallée de l'Ariège[3],

1. Voir les biographes espagnols Domenech et Salazar, ainsi que l'abbé Authier (*Étude historiq. et relig.*, p. 57).
2. *Ibid.*
3. La dévotion à saint Udaut est florissante à Ax, comme sur le versant espagnol des Pyrénées. Des *marches d'Espagne*, elle fut importée par les Catalans jusqu'au Mexique.

et les affermit dans l'idée qui sauve et régénère peuples et individus.

D'un autre côté, comme les Ariégeois avaient des yeux, ils ne pouvaient dire qu'ils ne voyaient pas ce qui frappait leurs regards. Or, que s'était-il passé, dans l'ouest de l'Ariège, du temps de saint Lizier, évêque du Couserans?

Il y a de ces hommes, et de ces vies d'hommes, qui sont d'une éloquence, d'une puissance persuasive, à laquelle les peuples ne résistent pas. Lors d'une irruption des Goths, vers 706, dit un chroniqueur[1], le siège fut mis devant Austria. La ville du Couserans n'étant pas en mesure de résister, les habitants, à bout de ressources humaines, eurent la pensée de s'adresser à leur évêque. Ils comptèrent que, dans les nécessités suprêmes, un homme de Dieu, un saint, devait posséder des secrets, que la terre ne connaît point. Les chroniques racontent d'une façon très simple que le premier pasteur pria; et que, par ses prières, il épargna à son troupeau le grand malheur d'être pillé.

1. On n'est pas d'accord sur la date. Voyez *Gallia Christiana*, t. XIII, *Eccles. Conser.* Il en est qui placent ce siège de la ville de Saint-Lizier à l'an 653, époque de la tenue du huitième concile de Tolède. D'autres le mettent à l'année 666, date de la guerre que Receswinth, selon Mariana, déclara aux Navarrais révoltés. Ils font mourir saint Lizier en 675. — Un moderne rappelle les circonstances d'une recrudescence des fanatiques ariens contre les catholiques. Alaric pensa qu'il était de son intérêt d'abandonner la politique haineuse de son père Euric : « Il entreprit de gagner l'affection des Gallo-Romains par sa tolérance religieuse. Son premier soin fut de rouvrir les églises fermées par son père, et de permettre aux évêques de remplir les sièges que la persécution avait rendus vacants. Les fidèles arrachèrent les buissons qui obstruaient les temples, réparèrent les chapelles, et le culte reprit une nouvelle pompe. Cette restauration ne se fit point sans soulever les protestations et les colères des ariens fanatiques, et c'est à ce moment de réaction que certains historiens rattachent l'arrivée de Ricosinde, venant, à la tête d'une bande de Goths, assiéger Austria, que sauva l'intervention surnaturelle de son évêque Glycerius, saint Lizier. » (L'abbé Barbier, *Étude sur saint Volusien*. LE CONTEMPORAIN, août 1880.)

On nomme tantôt Ricosinde, tantôt Receswinth, le général des Goths, qui s'était présenté sous les murs d'Austria. Furent-ils effrayés de l'apparition de saint Lizier, se montrant avec ses ornements pontificaux sur les remparts de la ville [1] ? Ricosinde vit-il, pendant son sommeil, saint Lizier le menaçant de l'exterminer s'il ne se retirait ; et, frappé de la vision, le chef visigoth leva-t-il le camp, dès que le jour eut paru ? Quoi qu'il en soit de cette dernière supposition, qui est avancée par quelques chroniques [2], il est certain que saint Lizier fut le libérateur de la ville, et que la reconnaissance publique s'attacha à ses pas [3]. C'était vers l'évêque que les peuples tournaient leurs regards, à l'époque des troubles incessants qui agitèrent les cantons pyrénéens ; et l'on ne peut douter que saint Lizier n'ait été utile à ses concitoyens, au sein de ces révolutions et de ces guerres continuelles, où les mêlées de troupes se succédaient à l'infini dans ces malheureuses contrées. Les incursions des Vascons ne compliquaient-elles pas les mouvements tumultueux des Goths ?

Ces vies d'évêques devaient subjuguer l'imagination de

1. Une tradition, en effet, rapporte que le saint ayant paru processionnellement sur le seuil de la porte exposée aux coups des ennemis, un orage éclata aussitôt et effraya les assiégeants, qui se retirèrent (Bordes-Pagès, *Notice historique sur le Couserans*, p. 93).

2. *Gallia Christiana, Eccles. Conser.* — P. Labbe, *Biblioth. nov.*, t. II. « In oratione ipse prosternitur, terra lacrymis irrigatur... tunc, ille (Ricosyndus, Gothorum dux), terribiliter castigatus, vix expectat diei lucem,... sed reverti ad domum suam... »

3. Un écrivain méridional a parlé du tableau de la cathédrale de Pamiers, qui retrace le souvenir de ce miracle de délivrance. — A travers les brouillards de la nuit et les pâles clartés de la lune, on aperçoit Ricosinde couché au pied des murailles de la ville assiégée, et dormant entouré de ses gardes et de ses chiens. L'évêque est dans les airs au-dessus de la tente du barbare, la main menaçante et l'œil courroucé. La figure du roi des Goths respire la terreur, et les chiens eux-mêmes semblent saisis d'effroi devant cette apparition éblouissante qui annonce à l'armée ennemie les colères du ciel (*Les trois saints du Couserans*, p. 30).

nos aïeux. Licerius, qui avait étudié la rhétorique, auprès de son père, en Portugal, était passé à Tarbes, près d'un maître distingué et célèbre. Après des années tourmentées, il est placé lui-même sur le siège épiscopal du Couserans, et bientôt la confiance de son troupeau l'amène à intervenir dans un assaut donné à la ville par une armée ennemie. Tel était l'état politique et social des premiers siècles. C'était aux évêques à sauver ainsi les peuples de leur juridiction. Saint Lizier fut ce que furent beaucoup d'évêques de cette période historique ; il chassa l'ennemi en se montrant. Est-ce que les auteurs de la vie de saint Orens, un des évêques de Toulouse, n'attribuent pas à ce prélat le mérite d'avoir obtenu du ciel, pour ses concitoyens, une victoire remportée sur les Romains[1] ? Est-ce que, depuis l'arrivée des Barbares, il y avait aucun siège de ville dans les Gaules, où l'histoire ne nous représente toujours des évêques, faisant des processions sur les remparts des cités assiégées, pour conjurer l'ennemi, délivrant des villes, des populations, des armées ?

Ajoutons que, de toutes parts, depuis le deuxième jusqu'aux quatrième, cinquième, sixième siècle, les habitants du Midi avaient vu de leurs yeux, les martyrs nationaux ; ils avaient touché, de leurs propres mains, l'héroïsme dans des personnifications locales. — De faibles femmes, aussi bien que les hommes, avaient donné leur vie pour la foi.

1. Les Toulousains, unis aux Visigoths, battirent les Romains en 422. — On établit ensuite une procession, à laquelle assistaient les Capitouls, pour remercier Dieu de la délivrance de la ville par la médiation de ce saint prélat. Son image était élevée sur la porte Matabeuf (*Annales de la ville de Toulouse*, in-4°, t. Ier, p. 49). — Saint Nicet, évêque de Trèves, apaise, sur mer, une tempête qui allait engloutir plusieurs de ses concitoyens (Beugnot, *Hist. de la destruction du paganisme en Occident*, t. II, p. 315).

Sainte Natalène[1], à Frédélas (Pamiers), sainte Gemme[2], sainte Quitterie, dans les Pyrénées les plus occidentales, ainsi que sainte Dode[3], moururent d'une mort plus ou moins dramatique, en généreuses chrétiennes, en véritables héroïnes; de sorte qu'il fut impossible à la portion méridionale de la France de ne pas admirer ces grands types de courage et de mépris pour cette vie éphémère. Sainte Natalène, sainte Dode, n'avaient-elles pas renouvelé, dans les montagnes des Pyrénées, les prodigieux spectacles donnés par d'autres femmes, par d'autres martyres, sur d'autres territoires, par les Agnès, les Perpétue, les Félicité? Sainte Dode, issue d'une des premières familles de Gascogne, ayant embrassé le christianisme, son père, resté païen et furieux de cette conversion, avait pris le poignard d'un autre Brutus, pour le plonger lui-même dans le sein de sa fille.

Le même sort était réservé, sur les bords de l'Ariège, dans Frédélas, à la fille d'un gouverneur païen de la ville, à sainte Natalène. D'après la tradition, cette jeune vierge avait été décapitée, l'an 360, par les ordres de son père, aux portes de Pamiers, sur les lieux qui portent encore son nom, et en expiation de son zèle pour la propagation de la foi[4].

1. Sainte Natalène était née, dit-on, à Pamiers (V. *Annales ecclésiast. de Toulouse.* — Archives de la cathédrale de Pamiers, actes portant : *Attestation des reliques de sainte Natalène, originaire de Pamiers, traduites au diocèse de Saint-Flour*, 1re liasse, n° 114).

2. Sainte Gemme, dont la vie est restée inconnue, était sœur de sainte Dode et de sainte Quitterie (*Hist. de Gascogne*, par Monlezun, t. Ier). La ville de Saint-Girons, en souvenir de cette sainte, donna son nom à l'une de ses rues.

3. Monlezun, *ibid.* — *Les Bollandistes.*

4. On désigne la mère païenne de sainte Natalène du nom d'Éléonore Godona. La mémoire de sainte Natalène est en grande vénération à Pamiers, qui possède une partie de ses reliques dans l'église paroissiale de *Notre-Dame du Camp.* La fontaine Sainte-Natalène, qui coule à l'entrée

IX. — Maintenant que la période de conquête et la période de consolidation chrétienne ont été esquissées, on connaît suffisamment le groupe d'hommes qui eurent l'honneur d'être mêlés aux circonstances heureuses, par lesquelles parvint à se condenser ou à s'affirmer, pour la première fois, l'individualité ariégeoise. On entrevoit, par cela même, l'ampleur des sources poétiques, qui ont été négligées. Sans repousser saint Saturnin, qui fut, sans doute, leur inspirateur, il faut garder ces noms immortels : saint Valier, saint Girons, saint Lizier, saint Antonin, saint Udaut, saint Volusien. Pour deux d'entre eux, les populations ont voulu graver leurs noms à la porte même, au frontispice de leur cité. C'est que les chrétiens ne se contentaient pas d'orner les tombeaux des martyrs et des confesseurs, ils donnaient leurs noms aux lieux qu'ils avaient sanctifiés. Le diocèse de Couserans substitua au nom de sa ville principale, Austria, celui de son évêque Glycerius, ou *Saint Lizier*. L'agglomération de Bourg-sous-Ville s'appela Saint-Girons, comme le Mas de Comminges, prit le nom de Saint-Gaudens. Mais il est un héritage que ces six guerriers de l'idée et de la sainteté ont laissé après eux, dans la contrée, un héritage que rien ne peut suppléer, et que la société moderne n'empêche point, nous le pensons, d'appeler le principe de la plus haute civilisation, nous voulons dire une croyance et un culte. Ces six hommes, ces six illustres

du quartier de Lestang, est toujours fréquentée avec dévotion, et son eau recherchée des malades.

On lira avec intérêt une *Vie de sainte Natalène* qu'a publiée, en 1872, M. l'abbé Labios, et dans laquelle il a introduit quelques particularités nouvelles, puisées soit dans le grand chartrier de Clermont, soit dans le livre intitulé *la Vie des saints et saintes de l'Auvergne* au tome II. Le récit de M. l'abbé Labios reproduit l'interrogatoire de la jeune chrétienne au palais du gouverneur, lequel n'était autre que son père, attardé dans le culte des idoles chères aux empereurs romains. Ce fut, dans la jeune vierge, l'intrépidité des vieux martyrs en face des supplices.

missionnaires, n'ont-ils pas emporté dans la tombe la satisfaction d'avoir fondé dans l'Ariège un patrimoine de certitudes religieuses, propriété de tous, savoir : la création du monde par Dieu ; et puis l'unité d'origine de la race humaine ; la fraternité nécessaire des hommes dans la charité et la justice ; le rachat du genre humain, tombé et dégénéré depuis une faute primordiale ; le salut par Jésus-Christ pour quiconque croit, espère, aime et prie, et se purifie, et travaille à faire de son moi quelque chose de juste et de pur.

A côté de ce souvenir, qui est la plus grande trace de leur passage qu'aient pu laisser sur la terre ces hommes auteurs de nos origines chrétiennes, d'autres réminiscences subsistent. On a tenu à se disputer les reliques de la plupart d'entre eux ; les chrétientés du moyen âge, époque de foi ardente, ne s'en firent pas faute.

L'église de Saint-Lizier conserve un vieux buste en bois doré, qu'on dit être une image de saint Valier. — « Sa tête est coiffée à la manière des anciens Grecs. L'ouvrier, dont la main naïve a figuré le saint évêque, lui a donné de fortes et douces lèvres, qui semblent avoir été accoutumées à nommer Dieu et à baiser la croix de son fils ; des yeux singulièrement ouverts, comme pour mieux discerner un frère dans la plus humble des créatures ; un front haut et plein, siège de pensées et de courage, et dans tout ce visage ovale et brun, et sentant son origine espagnole, une expression de foi et d'intelligence, selon qu'il devait parler aux hommes ou regarder les cieux [1]. »

La ville de Saint-Girons, qui se mire aux bords du Salat, et dont les développements remontent au douzième siècle, garde pieusement les reliques du saint dont elle porte le

1. *Les trois saints du Couserans*, p. 8.

nom, et célèbre sa fête au mois de janvier. Le temps avait abattu sa modeste église; une église nouvelle, reliée au vieux clocher, a été élevée à sa gloire sur les bords du fleuve. « Sur la châsse qui renferme les reliques de saint Girons, son image a été sculptée, le casque en tête, le corps revêtu de l'armure, la lance au poing, à demi couché sur le champ de bataille, au moment où il vient d'être frappé au cœur par la flèche vandale. On a donné à son front un air de fierté sauvage, tempéré par la douceur des croyances chrétiennes. Dans ce visage transfiguré du saint, on retrouve les traits d'un barbare converti [1]. »

La fête de saint Lizier est solennisée tous les ans au mois d'août; et nous devons remarquer que c'est là la haute et efficace manière pour les populations chrétiennes, d'accorder l'immortalité de la terre aux êtres qui ont servi l'humanité ici-bas. « Les reliques de saint Lizier, entourées d'arabesques et de pierres brillantes, sont conservées dans un buste en argent. Les traits de ce reliquaire ne sont pas ceux de saint Lizier, mais on reconnaît sa figure portugaise dans un médaillon attaché au buste et peint sur cuivre. La figure est longue et pâle, les yeux sont noirs et recouverts de sourcils bruns, les lèvres un peu serrées avec quelque chose de triste et de souffrant dans le sourire. Le regard est ouvert et profond comme devait l'être son âme, et le visage serait empreint d'une ineffable douceur, si une longue barbe brune taillée en pointe ne lui donnait un air plus sévère et plus ferme. Il a été peint dans ce médaillon au temps où il arriva pour la première fois à Austria. Là, il est jeune, et il n'est pas encore arrivé à l'âge où, courbé par les années, avec sa large et forte tête garnie de cheveux blancs, il épouvantait le roi des Goths. »

1. *Ibid.*, p. 28.

Au-dessus de ce médaillon, et autour du cou du buste, est le pallium qu'a porté saint Lizier. Sa mitre est enfermée dans une châsse ; elle est de forme basse, d'une de ces étoffes brochées d'or et de soie qu'on tirait alors de l'Orient, et parsemée de croissants dorés.

« Il y a loin de cette mitre d'un pauvre évêque des Pyrénées à la mitre couverte de pierreries, qu'au dire d'Ennodius portait saint Ambroise, dans la basilique de Milan. L'église de Saint-Lizier garde encore le bâton pastoral de l'évêque du huitième siècle, bâton mince et d'un bois dur, surmonté d'un serpent aux replis d'ivoire. Le bois est séparé de l'ivoire par un anneau d'argent, sur lequel est gravée cette devise : *cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis :* lorsque vous serez irrité, souvenez-vous de la miséricorde de Dieu. — Quand les évêques de Pamiers visitent la basilique de Couserans, annexée à leur diocèse depuis 1822, ils laissent leur crosse, pour s'appuyer sur celle du saint évêque[1]. »

Il semble que dans l'amour du pays et dans la tradition chrétienne on ait voulu confondre, dans une trinité de respect filial, les trois noms de saint Valier, saint Girons, et saint Lizier. Le peuple du Couserans n'a jamais oublié ces trois saints. Tandis que deux villes portent d'âge en âge les noms de saint Girons et de saint Lizier, la mémoire de saint Valier a également traversé les siècles dans le pays où il a le premier prêché la foi. Le nom de saint Valier est resté attaché à la plus grande des montagnes du Couserans, au mont Valier, géant des Pyrénées centrales. A-t-on donné le nom du saint évêque à ce pic altier, qui déverse le produit de sa glace et de ses neiges éternelles, sur les deux versants français et espagnol, pour rappeler que l'évêque vint rafraî-

1. *Les trois saints du Couserans*, p. 32, 33.

chir aussi les intelligences et les âmes, jusque-là desséchées par les anciennes erreurs? On trouve au sommet du mont Valier deux croix de pierre; l'une aurait été placée sur ce roc par saint Valier lui-même, l'autre par un de ses successeurs, Bernard de Marmiesse. On aime assez de savoir que la croix plane du haut de ces grands monts, sur tout le Couserans[1].

Ce n'est pas seulement sur la montagne que la mémoire du saint est invoquée par les hommes, sa fête est célébrée tous les ans, au mois de janvier, dans une des églises de Saint-Girons, qui lui est dédiée. « Elle n'a pour rappeler ses origines que son vieux clocher; la main des hommes a effacé à l'intérieur les traces du temps. Une abbaye s'abritait autrefois derrière ses murs; il n'en reste aujourd'hui qu'une porte ogivale, cachée dans les jardins par les herbes parasites, les ronces et les grandes mauves bleues.

« Chaque année, les jours de leur fête, les trois églises de Saint-Lizier, de Saint-Girons, et de Saint-Valier, promènent dans leurs villes les reliques des trois saints, et, le lundi de la Pentecôte, l'église de Saint-Lizier porte le vieux buste de saint Valier sur cette colline de Mars (située entre les deux cités de Saint-Girons et de Saint-Lizier), que la piété des fidèles de son temps a transformée en chapelle de Notre-Dame de Marsan. » Les reliques des saints du Couserans, comme l'a dit poétiquement l'historien que nous reproduisons, revoient ainsi les villes et les campagnes qu'ils ont

1. Un récit merveilleux se rattache à la cime escarpée de cette montagne, le long de laquelle sont groupées quelques pierres blanches rangées comme un troupeau, le pâtre en tête et le chien auprès de lui. C'était un pâtre *impie*, et Dieu, apparaissant, lui dit: « Où vas-tu? » et le pâtre répondit: « Conduire mon troupeau sur ce mont. » Dieu reprit: « Il faut dire si Dieu le veut. » — « Qu'il veuille ou non, s'écria l'impie, je marcherai. » Et soudain, pâtre, brebis et chien, furent changés en ces pierres que la colère du ciel a attachées au granit, et que les vents n'ont jamais soulevées.

évangélisées, saints aimés, qui après avoir touché et converti des multitudes par l'émotion de leur parole, les tiennent encore émues et recueillies par la douceur de leur souvenir[1]. »

X. — Pour saint Antonin, plusieurs villes voulurent posséder ses reliques, de même que son activité s'était étendue à des contrées bien diverses. Mais tandis que, avec Palencia en Espagne, Noble-Val ou Saint-Antonin en Rouergue et la ville de Pamiers, en avaient été d'abord dotées, on n'en trouvait plus dans ces derniers temps qu'à Palencia. Les guerres religieuses du seizième siècle dépouillèrent Pamiers de son premier trésor, ainsi que Noble-Val[2]. Il était bien cruel pour une cité que protégeait saint Antonin depuis plusieurs siècles, de se voir dépossédée des restes vénérés d'un grand apôtre, alors surtout que la translation de ces reliques l'an 887, par suite d'un changement de l'abbaye de Saint-Antonin portée sur un autre point de Frédélas, avait été une sorte d'événement, où l'invincible amour des populations envers ces reliques chères parut d'une manière éclatante et significative. Jamais le peuple n'aurait toléré qu'on touchât à ce dépôt en quelque manière national. Mais il fallut céder à la force des choses, et à cette furie que le calvinisme du seizième siècle déchaîna contre le culte des saints et des reliques. Les prêtres étaient contraints par les menaces, nous dit l'historien Henri Martin, quelquefois

1. *Les trois saints du Couserans*, p. 44, 46.
2. Ces pillages d'églises et de reliques à Pamiers, eurent lieu en 1561 (V. Ourgaud, *Notice sur la ville et pays de Pamiers*, p. 67, et un rapport du parlement de Toulouse au roi, en 1563). Les reliques de saint Antonin, dans le Rouergue, furent jetées au vent le 16 février 1568 (V. un manuscrit latin du dix-huitième siècle : *Vita divi Antonini*, appartenant à un chanoine de Montauban, M. Boitel ; et l'abbé Vaissière, *saint Antonin, apôtre du Rouergue*, p. 157).

même par les tourments, à livrer les reliques qu'ils s'efforçaient de dérober aux outrages. Aucun nom n'était respecté, aucun souvenir assez national pour défendre ces dépouilles antiques. On ne fit pas même grâce à saint Irenée, pas même à saint Martin de Tours. Les restes de ces deux grands hommes furent jetés au Rhône et à la Loire [1]. On n'épargna pas davantage saint Antonin. Toutefois, Pamiers ne pouvait rester volontairement veuve de son grand saint; d'actives démarches faites à Palencia, pour obtenir quelques parcelles de la portion de relique, que l'on garde avec amour dans les châsses dorées de la ville espagnole, obtinrent un plein succès. Malheureusement, des circonstances fâcheuses vinrent mettre un retard au transport; et, par suite de ce retard funeste, ce qui était destiné à la cité de Pamiers, est allé dans le Rouergue, sur des demandes analogues [2].

La ville de Foix n'a pas échangé son nom contre celui de Saint-Volusien. Toutefois elle substitua au nom de Saint-Nazaire à qui son église était dédiée, celui de l'intrépide évêque qui vint mourir non loin de ses murs. Il est certain, dit un grave historien, que de temps immémorial le nom de saint Volusien (*sant Boulzia* en patois), fut vénéré à Foix et dans tous les environs [3]. La cité garda ses reliques avec

1. Henri Martin, *Hist. de France* vol. IX, liv. 52, p. 125.

2. On s'était occupé, du temps de Mgr. Alouvry, d'obtenir quelques parcelles des reliques de saint Antonin. On entra en négociation avec les chanoines de Palencia; l'affaire avait réussi, on allait expédier les reliques, lorsque Mgr Alouvry quitta Pamiers; ce qui fut cause que l'on ne donna pas de suite à l'envoi. En 1872, lorsque l'église de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne) fut terminée, on voulut l'enrichir des reliques du patron, et on les demanda à Palencia. Le chapitre députa son doctoral, le chanoine Martin, qui passa à Pamiers, porteur des mêmes reliques scellées, qu'on avait préparées pour l'Ariège, et dont Saint-Antonin du Rouergue allait recevoir le dépôt.

3. Ad. Garrigou, les *Sotiates*, p. 409.

amour ; malheureusement elles furent outragées, mises en cendres par les Calvinistes pendant les troubles du seizième siècle [1].

Et cependant les merveilles qui s'étaient accomplies à propos des restes de Volusien, avaient donné naissance à des récits pleins de naïveté, de charme et de fraîcheur. L'entrée du corps du martyr, dans Foix, aux premiers siècles, avait été un triomphe. « Les miracles de la nature et de la grâce furent prodigués sur son passage. L'Ariège, nous disent de pieuses légendes, suspendit son cours, ses eaux se séparèrent, et les bœufs traînant le char, devenu triomphal, laissèrent au *Pas de las Latras* les empreintes de leurs pieds. Le saint lui-même marqua les rochers des traces ineffaçables de son sang. Le mur de la ville s'abaissa miraculeusement, puis se divisa en deux et se rejoignit quand le char fut passé.

« Longtemps on a montré dans le lit de l'Ariège, et dans la direction du jardin de l'abbaye, situé au confluent de cette rivière avec l'Arget, des rochers corrodés, et aussi une fente dans les murs de la ville. La piété tendre et naïve de nos pères y voyait une trace durable de la première venue du saint patron dans le pays.

« Ces prodiges ne furent pas les seuls qui marquèrent le passage du saint évêque. Parmi une infinité d'autres miracles qui s'accomplirent, on cite des aveugles qui recouvrèrent la vue, et des malades, la santé ; des possédés furent également délivrés du démon. »

Lorsqu'au douzième siècle, les comtes de Foix voulurent édifier une nouvelle église en l'honneur de saint Volusien, les saintes reliques furent déposées sur le premier gradin d'un mont qui domine la ville au midi, dans la chapelle de

1. *Hist. générale de Languedoc*, t. Ier, p. 340.

Montgauzy, élevée, croit-on, par Charlemagne à la Mère de Dieu. Comme l'on portait à Montgauzy le corps de saint Volusien, la châsse fut un moment déposée sur une grosse pierre appelée *Bolthorar*. Un aveugle passa dessous, et aussitôt la vue lui fut rendue [1].

Les prodiges de miséricordieuse intervention et de secourable bienfaisance continuèrent, lorsque l'église de saint Volusien, qui se construisait à Foix, fut terminée en l'année 1111, et qu'on y rapporta le corps du saint [2].

Mais quand vinrent les nouveautés du seizième siècle, les comtes de Foix, en même temps rois de Navarre, furent les premiers à adopter les idées nouvelles ; et la ville de Foix ayant été prise par les réformés en 1580, il arriva malheur aux reliques de saint Volusien : elles furent précipitées du haut du rocher qui supporte le château comtal, sans que l'on ait jamais pu savoir ce qu'elles étaient devenues [3]. Le coffre qui renfermait la châsse du saint était une œuvre d'art, dans le style du seizième siècle, où l'on voyait en bas-relief la figure de saint Volusien en habits pontificaux, sans crosse et sans mitre. Coffre, châsse, reliques, tout a disparu.

Toutefois le chef-lieu de l'Ariège ne veut point oublier ses origines religieuses ; Foix se complaît dans une fête qui revient tous les ans le 8 septembre, dans laquelle se confondent la gratitude et la piété de la contrée. Les habitants

1. L'abbé Barbier, *le Contemporain*, avril 1880, p. 691.

2. Cette nouvelle église subsista jusqu'à sa destruction par les protestants, en 1582. On posa, en 1609, la première pierre de la belle église gothique qui se voit encore à Foix, en l'honneur de saint Volusien.

3. D. Thierri Ruinard, dans ses notes sur saint Grégoire de Tours, dit que le corps de saint Volusien fut brûlé devant l'église de Foix; mais ce n'est pas la tradition du pays, dit M. l'abbé Barbier, qui mentionne l'existence présumée d'une parcelle détachée de ce corps, que l'on conserverait encore dans une paroisse de la haute Ariège.

se souviennent toujours d'une victoire qui, aux temps anciens, délivra le territoire de ces Sarrasins, antiques ennemis et de la foi chrétienne et de notre pays ; et l'on aime à placer sous la protection de Notre-Dame un anniversaire qui rappelle une date heureuse, la liberté du christianisme et celle du territoire reconquises [1].

Quant au corps de saint Udaut, il fut enseveli à Ax, entre les deux rivières d'Ause et d'Ariège, à côté d'une roche en dehors de la ville, au lieu qui a toujours porté depuis son nom béni. L'année 581, les habitants d'Ax demandèrent d'exhumer le corps du saint martyr, pour le déposer honorablement dans leur église paroissiale, où ils le vénérèrent comme leur patron secondaire [2]. Ces reliques sont restées à Ax jusqu'au dixième siècle, et furent ensuite, pour des considérations impérieuses, transférées en 978 d'Ax à Ripoll, en Espagne, pour être avec raison au centre du pays, dans lequel son zèle s'était exercé [3]. « Au temps que l'abbé Guidiscle gouvernait l'abbaye de Ripoll, écrivait au dix-septième siècle P. de Marca, les plus pieux frères de ce monastère apportèrent du *pays Toulousain* une perle bien précieuse, c'était le corps de saint Udaut, martyr [4]. » Quels honneurs, depuis ce temps, les habitants de Ripoll n'ont-ils pas rendus à ces reliques ! Elles furent déposées dans une magnifique urne d'argent, sur laquelle sont retracés en bas-relief plusieurs des miracles du saint ; et l'on croit que ce

1. Ce n'est pas le moment de parler des fêtes de Foix, des réjouissances publiques, qui ont lieu dans la semaine où arrive le 8 septembre.

2. Les rois de France avaient renversé le trône des Visigoths, le duc Didier gouvernait la contrée. Du Saussay, évêque de Toul, dit (*Supplém.* de son martyrologe gallican) que saint Udaut devint célèbre dans le pays d'Ax, par des prodiges divins.

3. C'était Perpignan, Vich, Urgel, Gironne et le pays de Foix, Toulouse.

4. *Marca hispanica* app., p. 1297. Brevis historia monasterii Rivipullensis scripta a monacho anno christi MCXLVII.

reliquaire antique fut fabriqué par les moines, artistes renommés, de Saint-Michel de Cuxa en Roussillon [1]. Aussi, deux annalistes espagnols, appellent-ils les reliques de saint Udaut « le riche trésor du monastère de Ripoll [2]. »

Quelque pénible qu'ait été le retrait des reliques de saint Udaut, la ville d'Ax garde toujours, dans un culte impérissable, la mémoire de ce saint apôtre. Le lieu de sa sépulture porte toujours le nom de Saint-Udaut ; on y remarque encore aujourd'hui une croix de fer scellée dans la pierre. Enfin le retable d'un ancien autel décoré d'une statuette en bas-relief, et qu'on désigne du nom du saint martyr [3], est un témoignage, après beaucoup d'autres, du culte que lui ont rendu les habitants de cette cité. Fidèles à leur passé, ceux-ci doivent s'en remettre pour le moment à la piété et à la loyauté des Espagnols, dont la dévotion envers notre saint, s'est maintenue pendant tout le moyen âge et jusqu'à nos jours.

La piété a son patriotisme ; et que ne doit-on pas attendre des hommes intelligents et zélés qui aujourd'hui président aux destinées chrétiennes de la cité d'Ax ? [4]. Si une cité française a cédé au dixième siècle les reliques d'un martyr à l'Espagne, ne faut-il point espérer de la courtoisie espagnole, que, cédant à son tour aux demandes de la cité ariégeoise, elle accorde une portion du précieux trésor

1. L'abbé Authier, *Étud. historiq. et religieuses sur l'Ariège*, p. 60.

2. François Diago et Yepes, dans la *Chronique de saint Benoît*.

3. Nous avons vu ce retable : la statuette de saint Udaut, peinte et dorée, est revêtue de la chape, de l'étole et d'une barrette noire. Un docte ecclésiastique de l'Ariège, très au courant des traditions locales, pense que ce retable d'un ancien autel, témoigne de l'antique vénération des habitants d'Ax pour saint Udaut. Ce retable provenait, croyons-nous, de la famille Gomma, d'Ax.

4. Sera-t-il défendu de citer le pasteur actuel de cette considérable agglomération, ce doyen éloquent et pieux, dont les habitants d'Ax apprécient justement la féconde activité, l'esprit de sagesse, et qui a déjà tant fait pour le pays, M. l'abbé Commenge ?

à la piété filiale des habitants d'Ax? D'autant plus qu'au cinquième siècle saint Udaut, agissant pour ainsi dire au nom du pays toulousain, avait montré comment la générosité était entendue sur notre versant septentrional des Pyrénées. La Catalogne vénérant saint Saturnin comme son second apôtre, il est raconté que saint Udaut obtint de Toulouse des reliques de ce saint, et qu'il les porta en Espagne au pays d'Urgel, au monastère appelé, depuis, Saint-Saturnin de Tavernolas. P. de Marca en témoigne. En retour de ces anciens sacrifices, l'Ariège attend la pareille, et compte sur la bonne amitié et sur la fraternité religieuse de la Catalogne.

On a pu lire dans le touchant épilogue d'un poème paru en 1815, qu'un personnage du dix-huitième siècle, passionné tour à tour pour la poésie et pour la science, et orné de tous les dons du génie, ne pouvait prendre son parti de la perte d'un de ses amis illustres, son rival en gloire; il ne se détachait point de sa pensée toujours présente[1]. Les populations des Pyrénées centrales, à la pensée des six apôtres pyrénéens dont nous avons rappelé les noms dans ce chapitre, répéteront le mot de Gœthe sur son ami Schiller disparu : « *Ils sont avec nous, ils restent avec nous, ceux qui, depuis tant d'années, sont séparés de nous.* »

Maintenant, le lecteur est suffisamment informé ; il a pu entrevoir, lui-même, tout ce monde de poésie et de drames, que l'imagination des écrivains des siècles féodaux, aurait dû faire sortir du sein même des annales primitives de l'Ariège. Il n'y avait qu'à frapper du pied ; l'histoire de l'introduction de l'idée chrétienne dans les montagnes pyré-

1. Gœthe, poème de *la Cloche*, arrangé pour la scène et représenté au théâtre de Weimar, le 10 mai 1815.

néennes, aurait livré des faits pleins de poésie, d'inspiration et de merveilles.

Mais il est temps de reproduire, tels qu'ils sont, les divers essais poétiques de l'individualité ariégeoise, à travers les âges. Il faut revenir au cardinal d'Albi.

CHAPITRE IV

Suite des poètes de la période féodale dans l'Ariège. — Le cardinal Bernard d'Albi. — La fameuse *Cansoun* du comte de Foix, Gaston-Phœbus, ou Gaston III. — Nombreuses poésies attribuées à Gaston-Phœbus, dans la langue des montagnes. — Son livre *le Myroir de Phœbus des deduictz de la chasse aux bestes saulvaiges et des oyseaulx de proye avec l'art de fauconnerie*, etc. — Les poésies de l'épouse de Gaston-Phœbus, Agnès de Navarre, dame de Foix. — Son *lay dou paradis d'amours*. — Les poètes non dispensés des infortunes conjugales. — Une contrefaçon anticipée de la *Muse historique* de Loret dans l'Ariège, au quinzième siècle. — Réminiscences ariégeoises des cantilènes carlovingiennes. — Michel del Verms. — Période des poésies en langue française. — Marie de Puech de Calages, poète ariégeois, muse contemporaine de Corneille. — Son poème de *Judith*, présenté et agréé à Saint-Jean de Luz, pour le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche. — Racine a-t-il rien emprunté au poète féminin de Mirepoix ?

I. — Il est à supposer que nos pères entendaient, par le sens élevé du mot poète, des hommes qui ne se bornaient point à aligner des mots et à trouver des bouts de rimes, mais qui savaient joindre à « des sentiments vifs, à des pensées plus ou moins profondes, la faculté d'expression. » Nous avons donc à signaler la poésie et les poètes partout où ils se sont rencontrés ; soit dans les classes nobles, dans les châteaux, soit dans les classes populaires. C'est que s'il faut pourvoir aux nécessités du corps, il vient nécessairement un moment, pour les multitudes aussi bien que pour l'individu, où les nécessités de l'âme commencent à se manifester.

Et il n'y a rien de puéril à rappeler les illustrations poétiques de l'Ariège qui n'ont brillé qu'au moindre degré, et

à s'enquérir même de ceux dont les vers furent à peine doués de quelque individualité, d'une originalité quelconque. En recherchant les poètes, nous recherchons par cela même ceux qui résument en eux, partiellement mais conjointement avec d'autres muses, toute la poésie d'une époque, d'un siècle, d'une société, d'une province. Lorsque chacun ne peut dire son mot sur les grands problèmes, expliquer sa souffrance, formuler son désir, le poète semble chargé de dire ce mot, d'interpréter cette souffrance, et de traduire les profondes aspirations d'une époque.

Le cardinal *Bernard d'Albi*, d'origine ariégeoise, ne fit que quelques vers de circonstance, et ne put point, sans doute à cause de ses fonctions, donner assez de loisirs à la muse poétique; et, d'ailleurs, il ne serait pas toujours aisé, à un membre du clergé, de suivre et de redire tous les élans de la muse. Est-ce la fonction du poète de s'enquérir des systèmes et des principes, qui devinrent l'art et la poésie de son temps? Doit-il analyser la réalité? Doit-il décrire le devoir, la résignation, la passion, l'entraînement? Doit-il démasquer le vice, honnir les bassesses et raconter les tortures qu'entraînent bassesse et vice? Faut-il enfin qu'il touche à l'ironie et à la satire, et qu'en prêchant la résignation, il professe un « dédain religieux et grave de tout ce qui n'est pas Dieu ou la pensée? » Mais comment concilier cette tapageuse et agressive mission, avec les convenances austères qu'imposèrent à un prélat les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique, qu'il gravit si brillamment.

Tout ce que l'on sait, c'est que les poésies de notre auteur du quatorzième siècle étaient assez inoffensives. On loue la *facilité* qu'avait Bernard d'Albi pour faire des vers, dont quelques-uns se sont conservés dans les manuscrits[1]. Les

1. On les trouvait dans quelques bibliothèques du dix-huitième siècle. Que sont-ils devenus?

chroniques rappellent aussi que dans sa famille on était assez religieux et croyant; que l'on faisait de riches cadeaux aux madones vénérées dans les pieux sanctuaires de l'Ariège[1]. Toutefois, peut-être, le cardinal Bernard d'Albi aurait-il pu relever, dans ses poésies douces et charitablement malicieuses, quelques travers de la dévotion de son temps. Né vers la fin du treizième siècle, Bernard d'Albi prit le degré de docteur en droit dans l'université de Toulouse. Il s'était acquis une si grande réputation par sa science, que le pape Benoît XII, très porté à récompenser le mérite, le nomma, en 1336, à l'évêché de Rodez. Que pouvait devenir, pour un évêque, la culture poétique? On ne peut guère qu'effleurer, par la poésie, les questions qui intéressent l'humanité; et l'évêque a besoin d'instruments plus directs pour moraliser son siècle. Bernard d'Albi fut envoyé légat en Espagne, en 1338, et nommé cardinal le 8 décembre de la même année. Clément VI le fit retourner dans la péninsule, en 1343, pour négocier la paix entre les rois d'Aragon et de Majorque. Ensuite, notre diplomate-poète fut nommé à l'évêché de Porto, en 1348, à la mort du cardinal Jean de Comminges, qui en était pourvu.

On ne demande pas mieux que de s'associer à la tâche poursuivie depuis quelques années, de mettre en lumière une quantité de poètes, appartenant à telle ou telle pléiade, à tel ou tel siècle[2]. Mais il sera permis de ressentir les

1. Le cardinal d'Albi mourut à Avignon, en 1350; il laissa quelques maisons qu'il possédait à Toulouse, pour y fonder un couvent de Clairistes. Il est fait mention d'un autre d'Albi, un de ses parents, fils de Raymond d'Albi, qu'il chargea, en 1343, de faire présent d'une statue de la Vierge, *en argent massif*, du poids de 24 marcs et demi, à la chapelle de *Notre-Dame de Montgauzy*. Le sacristain avait ordre de n'exhiber en public cette statuette qu'aux grandes solennités, et de ne la montrer, le reste de l'année, qu'aux comtes, princes, rois, comtesses ou reines, qui visitaient cette église. (Collect. Doat, t. XCVI, *Ville de Foix*. — A. Garrigou, *Histoire du pays de Foix*, t. Ier, p. 288.)

2. On s'occupe beaucoup de la pléiade illustrée par Ronsard et du

répugnances et les antipathies qu'éprouvait un autre poète du seizième siècle, né dans les Vosges, et dont on vient de révéler le nom et le réel talent. Entre autres antipathies, notre médecin-poète, qui se nommait Jean le Bon, et qui était en même temps un moraliste intègre, détestait les *poëtastres et rymailleurs;* il leur lançait, en 1557, une *Philippique sanglante.* Mais, en revanche, il professait une admiration sincère pour les poètes de talent, par exemple, pour Ronsard [1], sans que son amitié pour ce dernier lui enlevât cependant rien de son indépendance morale. Il flagellait sans pitié les *poètes* qui ne traitent qu'*amourettes, lascivetés, villenies, sornettes, facéties, badineries et choses sans nulle édification.*

Espérons que les poésies du cardinal d'Albi n'avaient rien de commun avec les *Gayetés* du Cygne vendômois, car elles ne devraient pas plus trouver grâce devant notre jugement, que les œuvres érotiques appartenant à la jeunesse de Ronsard, ne furent épargnées par le médecin du cardinal de Guise.

II. — Mais le moyen d'entrer dans le quatorzième siècle, sans donner une large place à une grande figure de comte, qui fut aussi, à son heure, un des poètes *ariégeois,* en même temps que Béarnais; comment passer sous silence le célèbre *Gaston-Phœbus,* né en 1331, dont la mémoire est « si chère aux guorriers, aux poètes, aux chasseurs? »

Bellay: M. Prosper Blanchemain a ressuscité Jacques de Lorens, François de Magnard, Vauquelin des Yveteaux, et d'autres encore. M. Benoît, conseiller à la Cour de Paris, vient de nous révéler *Jean le Bon,* qui a laissé de nombreux ouvrages en latin et en français et méritait d'être tiré de l'oubli. Il était médecin du cardinal de Guise, et voyageait avec lui.

1. Il dédia à Ronsard, son ouvrage: « l'Origine et l'invention de la ryme » avec cette inscription: « A Ronsard, premier rhymeur français » (voyez un article du marquis de Rochambeau, dans le *Bulletin du Bouquiniste,* octobre 1879).

C'était l'artiste par excellence; il aima la poésie, il fit des vers. Ce fut un chasseur, dans toute l'étendue du mot; il porta l'amour de la chasse jusqu'à écrire d'elle scientifiquement; car elle fut pour le comte de Foix un art, une science et une poésie [1].

La beauté de Gaston et l'abondance de sa chevelure lui avaient fait donner, dès ses jeunes années, ce surnom de Phœbus. Il avait constamment les cheveux épars, la tête découverte. *Onques il ne portoit de chaperon* [2]. Néanmoins, quelques auteurs prétendent qu'il fut ainsi appelé, seulement lorsqu'il eut pris un soleil pour emblème. Nous sommes d'avis, avec un autre écrivain [3], que le nom de Phœbus lui pourrait, peut-être, avoir été donné à raison du succès avec lequel il cultiva les lettres; car il mérita d'être cité comme un écrivain remarquable, dans un siècle où vécurent Pétrarque, Dante et Froissart. N'a-t-on pas dit qu'il fut digne, par ses largesses, d'être appelé le *Père des Muses* [4]?

Gaston-Phœbus nous paraît un des poètes les plus antipathiques, par tempérament, à cette nuance nouvelle du sentiment poétique, qui n'appartient qu'à la fin du dix-huitième siècle et à notre dix-neuvième. Assurément, s'il eût donné beaucoup d'instants à son luth, il aurait au retour des pays de plaine, célébré « les monts couronnés d'ombre

1. Gaston-Phœbus, tout en maintenant fièrement son indépendance entre deux monarchies rivales, semblait ne se préoccuper que des plaisirs de la chasse. Aussi Froissart lui offrit en présent quatre beaux lévriers. Miguel del Verms rapporte, dans ses *Chroniques béarnaises*, que le comte de Foix, pour montrer sa fidélité au roi de France, avait pris, à Foix et à Mazères, l'emblème d'un lévrier blanc veillant sur une fleur de lys couronné : « Le lévrier blanc, ajoute-t-il, est amoureux et gentil : c'est le signe du vrai amour. » (Com le lebrier sia can amourous et gentil, los lebriers blancs denotan vertadiera amor sens corrupcio).

2. Froissart, vol. IV, ch. VIII.

3. Joseph Lavallée, *la Chasse de Gaston-Phœbus*; Paris, 1854.

4. M. Kervyn de Lettenhove, *Étude littéraire sur le quatorzième siècle*.

ou chargés de frimas ; » il aurait célébré « ces prés chers aux troupeaux, » dans la contrée de Foix.

« Et ces rocs où l'autour fait son nid dans la nue,
« Et les vallons tremblants au vaste bruit des eaux[1]. »

Gaston-Phœbus était ce que nous appellerions aujourd'hui un poète, non du réalisme, mais de la réalité positive, ne s'écartant jamais du domaine pratique des choses réelles, et surtout c'était un homme jovial.

Indépendamment des natures portées à la rêverie, il y a des époques, dont le courant général, entretenu par les poètes et les romanciers, tourne à cette forme vague de l'âme humaine. L'esprit et le cœur se bercent alors dans on ne sait quel panthéisme, parce qu'ils flottent dans le doute sur tout, et cherchent à se dédommager des tristesses de l'existence, en s'abîmant dans la contemplation de la nature extérieure. Bernardin de Saint-Pierre, Jean-Jacques Rousseau, Châteaubriand, Lamartine, ont, à des titres divers, contribué à l'expansion de ce sentiment moderne de la rêverie. Mais Gaston-Phœbus ne semble pas avoir été de cette école. La vie lui apparaissait comme un drame, où il faut agir et vaincre; et il lui eût été difficile de vivre habituellement dans un monde fantastique où l'âme s'énerve et s'amollit, pour n'écouter que les penchants à la nonchalance. D'ailleurs les affaires de la France, celles du Midi et celles de son comté ne lui auraient guère permis, au quatorzième siècle, de se laisser bercer et endormir dans les rêveries mélancoliques, que le siècle de Byron et de Musset ont connues. Et, en ce qui concerne le comte de Foix, sa carrière nous montre en lui un de ces

1. Gaston-Phœbus était-il plus sensible à la beauté des villes de son comté? Froissart parlait de « la belle et bonne cité de Pamiers, laquelle est moult séduisante, car elle sied en beaux vignobles. »

hommes forts, un de ces hommes d'action qui ont besoin d'agir toute leur vie, tout pénétrés qu'ils sont du but élevé que nous avons tous ici-bas, qu'il faut poursuivre jusqu'à la dernière heure, à l'aide des assistances célestes, sur lesquelles nous devons compter. Volontiers on se rappelle cette strophe de Victor Hugo, qui, dans une vive image, rappelle à l'homme que la vie n'est pas un jeu, mais que cependant on y peut, en passant, mêler des poésies et des hymnes :

Soyez comme l'oiseau posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes.

III. — Nous possédons une chanson, peut-être la principale révélation officielle du génie poétique de notre galant comte de Foix, qui dut se produire sous des formes multiples. Ce n'est pas en vain que ce comte si renommé se délectait dans le commerce des poètes et des penseurs. Cette chanson célèbre qu'on a de Gaston-Phœbus est intitulée : ***Maoudites mountines***. Le chant primitif aurait subi des modifications notables en passant « du gosier de l'élégant vicomte du quatorzième siècle, comme parle un écrivain moderne, dans celui d'un peuple, imitateur hardi, qui s'est permis de mettre beaucoup trop du sien dans l'interprétation du chant aristocratique. » Toutefois nous sera-t-il permis de plaider les circonstances atténuantes en faveur des montagnards, puisque, avec la fameuse chanson de Gaston III dit Phœbus, nous avons en même temps une légère et précieuse variante. Si la chanson primitive[1] est remplie de charme,

1. M. Vignancour l'a publiée dans un volume, *Estrées Béarnèses*, p. 121, (in-18, — Pau, 1820). M. Cénac-Moncaut l'a reproduite en 1868, dans son livre : *Littérature populaire de la Gascogne*, p. 403.

peut-être la modification moderne a-t-elle introduit une nuance qui ne laisse pas d'être assez logique dans sa grâce nouvelle. Nous donnerons donc et la chanson du moyen âge et la chanson arrangée, telle qu'on la chante aujourd'hui, et que nous l'avons entendue nous-même résonner dans la montagne, sur les rives du Salat, en 1825.

CANSOUN DE PHŒBUS

Aqueres mountines,
Qui tà haoutes soun,
Doudéne,
Qui ta haoutés soun,
Doundoun,
M'enpéchen dé bedé
Mas amous oun soun,
Doundéne,
Mas amous oun soun,
Doundoun!
Si sabi las bedé
Ou las rencountra,
Doundéne,
Ou las rencountra,
Dounda,
Passeri l'ayguete
Chens poou de'm néga,
Doundéne,
Chens poou de m'néga,
Dounda[1].

1. Ces chères montagnes
Qui sont si hautes,
Dondaine,
Qui sont si hautes
Dondon!
M'empêchent de voir
Mes amours où elles sont.
Dondaine,
Mes amours où elles sont!
Dondon!
Si j'espérais les voir
Ou les rencontrer
Dondaine!
Ou les rencontrer
Donda!

Voici la modification moderne qui ne nous semble pas indigne de Gaston-Phœbus pour le texte des couplets, mais qu'on jugera inférieure peut-être dans le refrain qu'on a eu tort de changer :

Maouditos mountagnos [1],
Qué ta haoutos [2] soun,
M'empachon dé bésé,
Mas amous oun soun [3],
La la
E tra derita deritaine,
Tra la la la la.

Je traverserais l'eau
Sans peur de me noyer,
Dondaine,
Sans peur de me noyer.
Donda.

Du reste, ces petits refrains *Doudéne*, *Dounda*, sont utilisés dans les chansons méridionales. On lit dans des stances qui célèbrent Dunois :

Près las tours de Marmande
Y a u gentiou guerrier,
Landeridette
Lou charmân Dunois
Landeridé, etc.

On lit encore, dans une chanson variante du romance portugais *Donzella que vai a guerra* (*Portugiesische Volkslieder* von Bellerman, p. 64), intitulé : *Les filles du seigneur de Meyrac :*

Las guerrees sont cridades
La baïg aü païs la mè,
La Dondondaine
La baïg aü païs la mè,
La Dondondé.
Ossau qu'a u gètilhomé,
Tres fillettes n'abé,
La Dondondaine, etc.

Voyez *Notes* du pasteur botaniste, connu dans le Béarn, sous le nom de Gaston Sacaze. — Brochure de M. Couaraze de Leca. — *Chants populaires de la vallée d'Ossau*, par le comte de Puymaigre, Paris, 1874, p. 8 et 10. — Extrait de *la Romania*, t. III, 1874.

1. Dans la chanson, les montagnes sont un terme générique d'obstacle. Pour Gaston-Phœbus, peut-être, la dame de ses pensées était-elle en Espagne, dont il était séparé par les Pyrénées.

2. Dans le dialecte Saint-Gironnais, on dit quelquefois, *tan haoutos*.

3. Maudites montagnes,
Qui sont si élevées,
Elles m'empêchent de voir
Mes amours où elles sont.

Haoutos, bé soun haoutos,
Més s'abacharan ;
Las mios amourètos
Qué s'aproucharan [1]
La la
E tra deriua deritaine
Tra la la la la.

Il est à regretter qu'on n'ait pas conservé d'autres vestiges de l'œuvre poétique de Gaston-Phœbus ; nous sommes sûr que, grâce à son long commerce avec les artistes et les poètes de son temps, il eut occasion de faire parler souvent sa propre muse. Un auteur parle de plus de deux cents chansons gasconnes qui lui ont été attribuées. Qui oserait dire que parmi ces refrains populaires, qu'on entend résonner depuis des siècles le long des Pyrénées, plusieurs dont l'origine reste inconnue, n'ont pas eu le comte de Foix pour père et pour propagateur ? On a expliqué comment beaucoup de chansons méridionales ont disparu, et cette explication n'est pas moins valable pour la disparition de beaucoup d'anciennes poésies ariégeoises. « A juger de ces productions poétiques sur la gaieté de nos aïeux, elles durent être innombrables ; mais le Gascon n'est pas moins ami de la nouveauté que le Français ; des chansons nouvelles incessamment composées par les poètes de village, ont remplacé les anciennes ; et ces épaves du passé, qui auraient formé des documents historiques et moraux très curieux, ont été

1. Hautes, oui, elles sont hautes
Mais elles s'abaisseront ;
Les miennes chères amours
Se rapprocheront.

On trouve, dans un recueil de 1844, une légère variante dans les mots du dernier couplet ; il y a

Et mas amourettes
Què parecheran

Et mes amourettes paraîtront (Frédéric Rivarès, *Chansons et airs populaires du Béarn*, p. 68, Pau, 1844).

emportées par cette [illegible] [illegible] manie de la mode, qui souffle d'une façon tout aussi intense sur les rives de la Garonne et de l'Adour que sur celles de la Seine[1]. »

Gaston-Phœbus consacra-t-il beaucoup de romances et de chansons à célébrer l'amour pastoral ? Fit-il beaucoup de rondeaux et de sonnets pour charmer les heures des châtelains et des châtelaines ? Si nous ne sommes pas en mesure de l'affirmer absolument, il est permis de le conjecturer, à s'en tenir à la galanterie audacieuse qui caractérisa les mœurs du quatorzième siècle. Toujours est-il que la chanson qui a été citée plus haut, révèle un homme exercé et habile dans cet ordre de poésies fugitives et légères.

Les méridionaux approuvent volontiers, qu'ayant à redire les ennuis et les angoisses d'un amour contrarié, le poète ait imaginé de symboliser l'obstacle qui fait gémir son cœur, sous le voile d'une montagne dérobant la vision du pays, que foule une existence amie. Un Pyrénéen entend de suite et sans effort les lamentations d'un cœur froissé, s'en prenant à ces malencontreux entassements de rochers et de montagnes, coupables de s'interposer massivement devant le troubadour, pour lui barrer la présence d'un objet aimé : « aqueres mountines que ta haoutos soun, m'empéchen dè bédé mes amous oùn soun. » N'a-t-on point les naïves simplicités de l'idylle ?

Ce qui constitue la rusticité flamande a été interprété par des critiques éminents ; Gaston-Phœbus a donné, l'un des premiers de la France féodale, un échantillon de l'aimable rusticité pyrénéenne dans cette chanson populaire, d'où s'exhale un parfum de terroir du meilleur aloi. Il se montrait, dans ces époques troublées où la littérature nationale était loin d'avoir fourni ses évolutions, le rival anticipé d'un

1. Cénac-Moncaut. *Littérature populaire de la Gascogne*, p. 279.

compatriote, poète des montagnes, qui devait plus tard rappeler par sa manière le charme, la douceur et la passion de Virgile et de Théocrite ; nous voulons dire du poète Despourrins[1].

Et quel dénouement! que c'est frais, délicat, charmant! « Si sabi las bédé ou las rencountra, passeri l'ayguéte chens poou de m'nega. » C'est bien cela : rien n'arrête celui qui aime, c'est un nageur intrépide, qui, malgré la furie du torrent, *passera l'eau sans crainte de se noyer*. Et quelle suavité intraduisible dans ce *passeri l'ayqueto !* D'autre part, nous remarquerons que la modification moderne ajoute dans sa variante une petite nuance comminatoire dont l'affection n'est pas avare, car elle veut des espérances ; elle affirme qu'elle peut tout, que son levier soulève le monde... « Maoudites mountagnos, m'empachon dé bésé... haoutos, bé soun haoutos, *més s'abacharan*. »

On a dit que l'amour présentait un caractère tout particulier dans la Gascogne : que le soupir et le regret, le succès et la tentative, étaient presque toujours suivis d'une plaisanterie, d'un mot satirique : que la tendresse toujours fort peu rêveuse, mais très cavalière, aboutissait à un éclat de rire[2]. Gaston-Phœbus ne s'est pas révélé dans ce sens ; nous ne possédons point de pièces authentiques, pour affirmer dans le comte lettré la verve satirique et réaliste. Mais, pourquoi faut-il que sa femme Agnès ait tant eu à

1. Louis XV, qui se plaisait à entendre chanter au fameux Jéliotte la chanson de Despourrins : « *La haût sus las mountagnes*, etc., » aura évidemment désiré entendre tant d'autres chansons populaires des Pyrénées, fort anciennes, sur l'invasion des Maures, sur les batailles livrées sous Henri IV. Tant d'autres, comme plus tard l'infortunée marquise de Thuisy, entendaient avec attendrissement tous ces chants naïfs des montagnes : et les couplets de Gaston-Phœbus sont d'une fraîcheur et « d'un relief inoubliable. » (Madame de Thuisy, en 1835, fut emportée par un éclat de rocher roulant, et précipitée dans le Gave.)

2. Cénac-Moncaut, *Littérature popul. de la Gascogne*, p. 298.

emportées par cette déplorable manie de la mode, qui souffle d'une façon tout aussi intense sur les rives de la Garonne et de l'Adour que sur celles de la Seine[1]. »

Gaston-Phœbus consacra-t-il beaucoup de romances et de chansons à célébrer l'amour pastoral ? Fit-il beaucoup de rondeaux et de sonnets pour charmer les heures des châtelains et des châtelaines ? Si nous ne sommes pas en mesure de l'affirmer absolument, il est permis de le conjecturer, à s'en tenir à la galanterie audacieuse qui caractérisa les mœurs du quatorzième siècle. Toujours est-il que la chanson qui a été citée plus haut, révèle un homme exercé et habile dans cet ordre de poésies fugitives et légères.

Les méridionaux approuvent volontiers, qu'ayant à redire les ennuis et les angoisses d'un amour contrarié, le poète ait imaginé de symboliser l'obstacle qui fait gémir son cœur, sous le voile d'une montagne dérobant la vision du pays, que foule une existence amie. Un Pyrénéen entend de suite et sans effort les lamentations d'un cœur froissé, s'en prenant à ces malencontreux entassements de rochers et de montagnes, coupables de s'interposer massivement devant le troubadour, pour lui barrer la présence d'un objet aimé : « aqueres mountines que ta haoutos soun, m'empéchen dè bédé mes amous oùn soun. » N'a-t-on point les naïves simplicités de l'idylle ?

Ce qui constitue la rusticité flamande a été interprété par des critiques éminents ; Gaston-Phœbus a donné, l'un des premiers de la France féodale, un échantillon de l'aimable rusticité pyrénéenne dans cette chanson populaire, d'où s'exhale un parfum de terroir du meilleur aloi. Il se montrait, dans ces époques troublées où la littérature nationale était loin d'avoir fourni ses évolutions, le rival anticipé d'un

1. Cénac-Moncaut, *Littérature populaire de la Gascogne*, p. 279.

compatriote, poète des montagnes, qui devait plus tard rap peler par sa manière le charme, la douceur et la passio de Virgile et de Théocrite ; nous voulons dire du poè Despourrins[1].

Et quel dénouement ! que c'est frais, délicat, charman « Si sabi las bédé ou las rencountra, passeri l'aygu chens poou de m'nega. » C'est bien cela : rien n'arr celui qui aime, c'est un nageur intrépide, qui, malgr furie du torrent, *passera l'eau sans crainte de se noye* quelle suavité intraduisible dans ce *passeri l'aygu*

D'autre part, nous remarquerons que la modific moderne ajoute dans sa variante une petite nuance minatoire dont l'affection n'est pas avare, car elle ve espérances ; elle affirme qu'elle peut tout, que sou soulève le monde... « Maoudites mountagnos, m'en dé bésé... haoutos, bé soun haoutos, *més s'abachar*

On a dit que l'amour présentait un caractère t culier dans la Gascogne ; que le soupir et le regret et la tentative, étaient presque toujours suivis santerie, d'un mot satirique ; que la tendresse t peu rêveuse, mais très cavalière, aboutissait à rire[2]. Gaston-Phœbus ne s'est pas révélé da nous ne possédons point de pièces authentiq mer dans le comte lettré la verve satiric

Mais, pourquoi faut-il que sa femme Agr

1. Louis XV, qui se plaisait à entendre chanter chanson de Despourrins : « *La haût sus las moun* demment désiré entendre tant d'autres chansons fort anciennes, sur l'invasion des Maures, sur Henri IV. Tant d'autres, comme plus tard l'info entendaient avec attendrissement tous ces cha les couplets de Gaston-Phœbus sont d'une fr bliable. » (Madame de Thuisy, en 1835, fut e roulant, et précipitée dans le Gave).

2. Cénac-Moncaut, *Littérature popul. de*

se plaindre des atteintes portées par lui à la foi conjugale? Des auteurs alléguent que cette époque fut sur ce point moins scrupuleuse que la nôtre; cela est vrai, s'il faut s'en rapporter à de récents tableaux de la société française au treizième et au quatorzième siècle[1]; mais ces tableaux ne sont-ils point chargés? et la comtesse de Foix, Agnès, en exhala-t-elle moins sa longue et âpre plainte! La belle affaire d'avoir un époux courtois, affable avec les étrangers, assez attaché à son gouvernement du dehors, mais fantasque au dedans; lettré, poète, auteur de romances et de chansons, mais pour porter sa poésie infidèle et son encens où il ne faudrait pas.

Quoi qu'il en soit, c'est une opinion reçue que les poésies et les chansons de Gaston-Phœbus furent nombreuses. « Gaston fut l'ami, le protecteur des lettres, dit un auteur; lui-même il les cultiva avec succès. Il *composa beaucoup de poésies* dans la langue de ses montagnes; et, parmi ces vieux refrains populaires qui font retentir les vallées du Béarn et du pays de Foix, s'il se trouve des couplets brillants de fraîcheur, de grâce et de naïveté, on les attribue encore au bon comte de Foix[2]. »

IV. — Ce ne sont point là les seules œuvres de Gaston-

1. Le livre de M. Antony Meray : *La vie au temps des trouvères*, ne nous paraît pas tendre pour les onzième, douzième et treizième siècles.

2. Joseph Lavallée, *Note sur Gaston-Phœbus*, p. 38. — Froissart nous le fait assez entendre, il dit, dans le *Dit du Florin* :

Vraiment il n'y fault riens
Que larghèces et courtoisies,
Honneur, sens, et toutes prisies,
Qu'on peut recorder de noble homme
Ne soient en celui qu'on nomme
Gaston le bon conte de Foix.

On sait, par Froissart, que le comte de Foix, toutes les nuits après le souper, lui faisait lire quelques pages, qu'il n'interrompait que pour discuter ou éclaircir quelque maxime poétique; et qu'il le faisait « non en son gascon, mais en beau et bon françois. »

Phœbus. Nous parlerons ici *des prières* que le comte a composées à ses heures de retour sur sa conscience, parce qu'elles ont quelque intérêt sous le rapport de la poésie, et aussi pour la lumière qu'elles répandent sur les premières années de notre troubadour. Il y a, dans l'existence la plus emportée par le tourbillon, des heures de solitude et de remords ; elles sonnèrent pour le puissant comte, qui traitait d'égal à égal avec les rois.

Tout était éclat, grandeur, prospérité pour Gaston. Lors du voyage du roi Charles VI, dans le Languedoc, et de son passage à Toulouse, le monarque eut une entrevue avec le comte de Foix, et lui fit grands honneurs : « Comte de Foix, beau cousin, vous êtes le bienvenu. Votre vue et venue nous réjouit moult grandement. » Puis Gaston dîna à la même table que le roi, avec les ducs de Bourbon et de la Marche. « Quand on eut dîné, on prit autres esbatements, en ayant menestriers, car le comte de Foix s'y délectait grandement[1]. » Mais à côté de ces satisfactions de la vanité, se plaçaient des infractions aux lois fondamentales de la justice et de la morale, au sein du foyer domestique. L'heure des chagrins devait arriver, elle amena celle du repentir, de la réparation et du mouvement vers Dieu[2]. Ceci demande

1. Froissart, vol. IV, ch. VIII. — Le récit de ces fêtes constitue une des belles pages de Froissart. Juvénal des Ursins a décrit la fameuse visite que Charles VI fit au château de Mazères, en 1389. Selon cet historien, le comte alla au-devant du roi, accompagné d'une grande suite de noblesse, faisant marcher devant lui un troupeau de fort beaux moutons, un autre de cent bœufs ou vaches, qui portaient de riches colliers avec des clochettes d'argent, et seize chevaux de grand prix, avec de pareilles clochettes : le tout conduit par des gentilshommes travestis en paysans, pour être présenté au roi.

Froissart ne dit rien de cette visite. Lafaille explique que si Froissart a passé sous silence le fait remarquable consigné par Juvénal des Ursins, c'est que Charles VI ne fit sa visite dans la plantureuse Ariège, qu'après les réceptions de Toulouse, et lorsque le comte de Foix fut venu rendre ses devoirs au roi. (Lafaille, *Annales de la ville de Toulouse*, t. Ier, p. 139.)

2. « Il récitait, rapporte Froissart, planté (c'est-à-dire abondance)

un coup d'œil sur le ménage princier. Gaston-Phœbus avait fait plus que méconnaître un poète des plus intimes, qui vivait bien près de lui, même sous son toit; il s'agit de sa femme, Agnès, comtesse de Foix. L'histoire doit rétablir les situations et poursuivre, quand il y a lieu, les abus de la puissance maritale.

Pourquoi ne pas rappeler que, si le mari et l'épouse partagèrent les lauriers poétiques, ceux de la comtesse de Foix devaient être arrosés des larmes les plus amères, que puisse verser un cœur de femme ? Il est vrai qu'Agnès, arrière petite-fille du roi-chansonnier, Thibaut IV, comte de Champagne, et fille de Philippe de France, comte d'Évreux, était venue embellir et compléter la chevaleresque cour des Pyrénées [1] ; mais comment aller à l'encontre de certaines destinées ? Plus la princesse Agnès semblait apporter au profit de Gaston-Phœbus tous les charmes, tous les agréments qui rehaussent une personne dans les rangs les plus élevés de la hiérarchie sociale, plus aussi le comte de Foix, par un de ces caprices incompréhensibles qui s'emparent du cœur de l'homme, se détachait d'Agnès. Bizarrerie souverainement inexplicable ! Il fallait à Gaston-Phœbus une femme d'esprit. Poète lui-même, il voulait l'identité des goûts poétiques ; mais qui comprendra donc qu'après quelques années de mariage [2], il se soit dégoûté

d'oraysons, tous les jours un nocturne du Psautier, heures de Notre-Dame, du Saint-Esprit, de la Croix et vigile des morts. » (Vol. III, ch. VIII).

1. Née vers 1330, Agnès fut élevée dans une cour du Midi, sans qu'on puisse dire en quel pays elle était née. N'était-ce pas dans les Pyrénées ? Sa mère était la princesse Jeanne, fille de Louis X, dit *le Hutin*, laquelle avait apporté par mariage, à Philippe de France, comte d'Évreux, le royaume de Navarre, dernier héritage de ses pères.

2. Les chroniques ont transmis le souvenir des différends de ce ménage princier : « Voir est, dit Froissart, que le comte de Foix et madame de Foix, sa femme, ne sont pas bien d'accord ni n'ont été trop grand temps à... » (Liv. III, ch. XIII.)

d'une princesse excellemment douée pour plaire, possédant, avec la distinction physique, avec la beauté[1], la vivacité de l'intelligence? car les rimes amoureuses et les poésies avaient conquis à cette dame le droit de figurer dans la pléiade des poètes du quatorzième siècle.

Gaston-Phœbus ne rencontrait-il point son idéal? Agnès avait trouvé dans sa famille les traditions et les exemples qui développèrent chez elle une imagination active et brillante. Vivant avec ses parents à la cour de France, dans le palais des Valois, ouvert aux gens de lettres, aux artistes, on devine ce qu'était devenue cette nature d'élite dans cette précoce et continue fréquentation de tout ce qui était distingué dans la nation. C'est pourtant à cette femme que Gaston-Phœbus réservait les mécomptes, les trahisons, les infidélités, les perfidies du cœur, et jusqu'au plus noir abandon. A quoi servait à cette Agnès de Foix, maintenant négligée, incomprise, outragée, d'avoir été naguère une princesse jeune, belle, aimable, et d'avoir attelé à son char, dès l'âge de dix-sept ans, les preux de France et de Navarre, et jusqu'au roi des poètes contemporains, jusqu'au maître des artistes nationaux! A quoi lui servait d'avoir précédé Marguerite d'Angoulême et Jeanne d'Albret, « dans ces climats privilégiés du ciel où fleurissent d'eux-mêmes les arts et les Muses »?

Quand nous suscitons des ténèbres du passé les poésies du comte, n'en faut-il point faire autant pour sa brillante et

1. On lit, dans le poème du *Voir dit*, de Guillaume de Machault, qui apprécia la princesse presque en rival de Gaston-Phœbus, les vers suivants sur la beauté d'Agnès :

> Blanche com lys, plus que rose vermeille,
> Resplendissant com rubis d'Oriant,
> En remirant vo biauté non pareille,
> Suy si ravis que mes cuer taudis veille,
> Afin que serve à loy de fin amant.
> Etc., etc.

infortunée moitié[1] ? Agnès était née poète : digne petite-fille de Thibaut IV, elle lui devait, et ses tendres penchants, et son amour des lettres, et le don de produire lais et ballades et virelais, bien qu'aucun professeur ne lui eût révélé l'art de faire des vers. De sa couronne poétique, quelques fleurs ont survécu, « gracieuses comme la « beauté, a-t-on dit, comme l'amour, dans l'âge où les « nuits sont de rose et les jours d'azur. » Nous citerons, entre autres, son *Lai dou Paradis d'amours.* Lorsque Gaston-Phœbus, qui était d'une figure, d'un âge et d'une valeur personnelle à se faire aimer, eut conquis ses affections, les tendres poésies qu'écrivit la jeune princesse, étaient évidemment pour son fiancé. Elle y vante, dans celui qu'elle aime, homme d'épée et homme d'esprit, des charmes et des mérites que d'autres ne pouvaient lui offrir. C'était pour lui plaire, qu'elle avait pris des leçons de littérature ; c'était à lui seul, que devaient appartenir tous ces trésors du cœur et de l'esprit dont tant d'autres purent rêver la possession[2].

Les rondeaux, complaintes, ballades, chansons balladées, la chanson royale, les chansons, le *lay* du *Paradis d'amours*,

1. Nous le ferons d'autant plus volontiers que les dictionnaires et les biographies universelles ont, par un oubli inexplicable et injuste, omis de citer cette poétique dame de Foix, Agnès de Navarre. Ni Moreri, ni le *Dictionnaire biographique* de Michaud, ni le dictionnaire édité par Didot n'ont enregistré le nom de cette princesse. Serait-il vrai que les généalogistes s'occupent peu des femmes, quand elles n'ont en héritage ni en dot fief ou couronne ? — Nous félicitons le docte M. Prosper Tarbé d'avoir réparé cette lacune, en publiant les poésies d'Agnès de Navarre et sa correspondance avec le poète Guillaume de Machault, secrétaire tour à tour de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, et de Jean de Valois, roi de France (Paris, 1856).

2. Agnès de Navarre n'adopta, pour ses poésies, aucun des dialectes de la poésie *occitanique ;* ce mot nouveau désigne à la fois le provençal et le languedocien, ou tous les dialectes dérivés de l'ancienne langue d'*oc.* Elle fit ses vers dans la langue du Nord, dans la langue française qui, déjà au quatorzième siècle, tendait à supplanter les idiomes du Midi.

le lay d'amoureuse mercy, tout l'ensemble formant l'œuvre d'Agnès de Navarre, dame de Foix, tient cinquante-trois pages in-8°. On y compte quinze rondeaux, deux complaintes, onze ballades, six chansons balladées, une chanson royale, deux chansons, et les deux lais du *Paradis d'amours* et d'*amoureuse mercy*.

Agnès, qui rimait pour Gaston-Phœbus, disait dans sa 1re BALLADE :

Il n'est doleurs, desconfors ne tristesse
Anoy, gaîté, ne pensée dolente,
Fierté, durté, pointure ne osprésse,
N'autre meschief d'amour que je ne sente;
Et tant plains, souspise et plour
Que mes las cuers est tout noiez en plour :
Mais tons les jours me va de mal en pis,
Et tout pour vous, biaus, dous, loyaus amis.
. . . .

BALLADE 3e.

Ne soiés en nul esmay
Amis n'en merancolie :
Car tant comme je vivrai
Vous serai loiale amie.
Car amour, qui tout maistrie,
Vuelt que soie, sans partir,
Vostre et suy jusqu'au morir.
. . . .

BALLADE 4e.

Il m'aime, sert et honeure,
Crient, obeist et je si
Si dois moult desirer l'eure
Que voie *son corps joli*.
. . . .

BALLADE 6e.

Si vous promes qu'en foy[1] serez amez
Par dessus tout, sans ce que j'en recroie :
Et avec ce mon cuer emporterez
Qui pour vous seul me guerpit et renoie.
. . . .

BALLADE 7e.

. . . .
Car si amoureusement
Suis enamourée
De *vo gracieux corps gent*,
Qui seur tout m'agrée.
. . . .

Qu'on se reporte à ce qu'était Gaston-Phœbus en 1348, à ses vingt ans, vivant à la cour de France, jeune, beau, vaillant, modèle de la chevalerie, et l'on s'expliquera les poésies de sa fiancée. Rappelons le brillant portrait que Froissart en traçait, quoique quarante ans plus tard. « Le comte Gaston de Foix dont je parle, en ce temps que je fut devers lui, avoit environ cinquante-neuf ans d'âge, et vous dis que j'ai en mon temps vu moult de chevaliers, rois, princes et autres ; mais je n'en vis oncques nul qui fut de si beaux membres, de si belle forme, ni de si belle taille et viaire bel, sanguin et riant, les yeux vairs et amoureux là où il lui plaisoit son regard a asseoir. De toutes choses il etoit si très parfait, qu'on ne le porroit trop louer ; il aimoit ce qu'il devoit aimer, et hayoit ce qu'il devoit hayr. Sage chevalier étoit et de haute emprise et plein de bon conseil... Il fut large et courtois en dons... et aux champs, été ou hiver, aux chasses volontiers estoient, d'armes et d'amour volontiers se déduisoit... Il étoit accointable a toutes gens,

1. Le poète a-t-il joué sur les mots de *Foy* et de comte *de Foix?* On se l'est demandé.

doucement et amoureusement a eux parloit... Il prenoit en toutes ménestrandies grand ebatement, car bien s'y connoissoit; il faisoit devant lui et ses clercs volontiers chanter chansons, rondeaux et virelais... Avant que je vinsse en la Cour, je avois été en moult de cours de rois, de ducs, de princes, de comtes et de hautes dames, mais je n'en fus oncques en nulle qui mieux me plut, ni que fut sur le fait d'armes plus rejouie comme celle du comte de Foix estoit[1]. »

Donnons maintenant quelques strophes du *lay dou Paradis d'amours :*

Et vraiment je ne voy
Qu'autre Paradis
Soit en l'amoureuse loy,
Fors d'estre toudis
Loiaus, joyeux et jolis,
Et que sans desroy
S'aiment amie et amis
Et en vraie foy.

. . . .

Car, certes, je ne croy mie
Qu'onques vie
Plus jolie,
Plus gaie, plus envoisie,
N'a tant de douçour,
Fust entre ami et amie,
Sans maistrie,
Ne qui fust si bien garnie
De parfaite amour.

. . . .

Si qu'a amour ne doy plus demander
Quant par li ay parfaite souffisance :
Ainsois la doy de tout mon sens loer
Et honourer de toute ma puissance,

1. Froissart, livre III, ch. XIII.

Et com mon Dïex servir et aourer,
Aimer, chiérir et avoir en doubtance,
Et ses dous biens doucement savourer,
Par quoi toudis en aie remembrance.
. . . .

Pour ce amours ha mis droiture,
Franchise, loyauté pure,
Grace, eure, pité, mesure,
Moult mis par envoisure
En dous paradis d'amours.
Là n'ai je pensée obscure,
Trestece, mal ne pointure,
Ne chose qui me soit dure,
Et de l'autre m'asseure,
Quant je finiray mes jours.
Etc., etc., etc.

Comment prévoir que ces poésies enflammées, ces déclarations d'une fiancée, ces protestations tendres devaient avoir pour dénouement une série désolante de catastrophes, séparations, brutalités, drames lugubres, séquestrations d'enfant, ruptures violentes, assassinats, parricides, extinctions de dynastie et de race[1] !

1. Pendant que Gaston-Phœbus se donnait pour le type de l'amant fidèle, et vivait en mari volage, il ne tarda pas à trahir Agnès. Une seule affection ne pouvait suffire à son cœur ardent. Jeune, brave, puissant, il n'eut pas de peine à se faire aimer. Il fut inconstant dans l'inconstance, et plus d'une fois il abandonna celles qui s'étaient faites complices de ses infidélités.

Cependant Agnès, dont il insultait la douleur conjugale jusque dans l'intérieur du palais, ne songea jamais au dérivatif dont M. Naquet s'est fait le moderne apôtre; les consolations de la maternité restaient à la malheureuse comtesse. Mais elle avait un frère, Charles le Mauvais, qui occupait le trône de Navarre, et qui vint achever de rendre sa situation déplorable.

Le sire d'Albret étant prisonnier du comte de Foix, on dut résoudre une question d'argent à laquelle se mêla Charles le Mauvais, et qui, de proche en proche, amena toute une série de désastres.

Il fallait 50,000 francs, comme caution, pour rendre la liberté au sire d'Albret; le roi de Navarre s'était rendu caution. Le sire d'Albret avait

Qu étaient devenues les promesses de 1348, les fêtes brillantes de la célébration du mariage, qui avaient eu lieu avec tant d'éclat dans la chapelle du Louvre, le 4 août 1349? Où avaient abouti les garanties si pompeuses de cette alliance, honorable pour la maison de France, et que le roi avait ratifiées le 21 septembre suivant? Combien les soupirs éloquents s'étaient évaporés! Les lèvres de Gaston-Phœbus n'avaient-elles pas désappris cette formule prononcée dans les beaux jours de l'attente :

> Morray-je donc sans avoir vostre amour,
> Dame que j'aime [1] ?

La phase mystique étant arrivée, Gaston-Phœbus ressentit donc, à certaines heures, le besoin de délivrer son

compté cette somme au roi de Navarre, qui *la garda pour lui*, au lieu de la faire passer au comte de Foix. — Gaston-Phœbus envoya sa femme à Pampelune pour rétablir ses droits. Charles le Mauvais refusa de rendre ce qui était à sa sœur. De là, la haine du comte de Foix se tournant contre Agnès.

On était en 1369. Le jeune fils d'Agnès, Gaston, qui avait seize ans, et qui aimait tendrement sa mère, alla la visiter en Navarre, et insista pour la ramener au château conjugal.

Ici se place un infernal stratagème de Charles le Mauvais. Lorsque le jeune Gaston allait repartir seul auprès de son père, le roi de Navarre lui persuada un de ces moyens baroques du moyen âge, pour réconcilier Agnès avec le comte de Foix, en lui remettant une poudre à mettre sur la viande.

La mort prématurée du jeune prince, dont nous parlons plus bas, ayant mis fin aux dernières perspectives d'Agnès, celle-ci retourna dans le Nord. Qu'attendre de Gaston-Phœbus, « qui violait palais et chaumières, qui broyait avec une impartiale cruauté cœurs d'épouses, bergères ou châtelaines, cœurs de mères, riches ou pauvres? » (Prosper Tarbé, *Poésies d'Agnès*, préf., p. XXXIX.)

1. Guillaume de Machault avait rimé cela avant les fiançailles de la jeune Agnès. Il avait retracé, dans son *Voir dit*, le rôle coquet et léger qu'elle avait joué, quand jeune fille, ayant l'éclat de la naissance, elle rêvait, comme les princesses du temps, la gloire de l'esprit, des grâces, et cette immortalité qui perpétuait le souvenir des héroïnes de nos légendes, des femmes illustres des anciens jours. C'est ainsi que M. P. Tarbé comprend notre infortunée princesse, aux destins si agités.

âme par l'aveu de ses torts. Il rédigea des prières[1], et il s'en exprimait ainsi lui-même, en écrivant au duc de Bourgogne : « Je les ai composées jadis, quand mon seigneur fut courroucé contre moi. » Il y paraît avoir retrouvé le calme, et on y trouve des accents de reconnaissance, pour les prospérités dont il était comblé. En voici un passage :

« Dieu tout-puissant, je vous ai supplié de m'accorder l'honneur des armes, et vous m'en avez comblé.

« Tellement que chez les Sarrasins, les juifs, les chrétiens; en Espagne, en France, en Lombardie, en Allemagne, en deçà et au delà des mers, par votre grâce mon nom est connu.

« En quelque lieu que j'aie été, j'ai remporté la victoire, et vous m'avez livré tous mes ennemis entre mes mains. »

Les moralistes, les vrais politiques ne peuvent se plaindre de voir des souverains, des chefs d'État composer des prières, lorsque cela n'empêche point d'écrire sur d'autres sujets excellents et nécessaires, relatifs à la force et au bon développement des États. On peut être un Frédéric de Prusse et n'être pas dispensé de se tourner vers Dieu.

V. — Mais nous devons indiquer un autre titre littéraire de Gaston-Phœbus; c'est son livre de *vénerie*. Le poème de Gace de la Vigne était alors dans toute sa nouveauté, et, inévitablement, le comte de Foix dut s'en inspirer, sauf à y joindre ses observations personnelles. Gace de la Vigne, successivement chapelain de Philippe de Valois, de Jean et de Charles V, avait, après la bataille de Poitiers, accompagné le roi dans sa captivité; et c'est à Bedfort, en Angleterre,

1. Une copie de ces prières se trouve à la Bibliothèque nationale, à la suite du manuscrit, conservé sous le n° 7097. Les prières laissées par Gaston-Phœbus, sont écrites partie en français, partie en latin.

l'an MCCCLIX, qu'il commença *son roman du Mandement du roy Jehan, afin que messire Philippes, son quart fils, duc de Bourgoigne, qui adonc etoit jeune, apprist les deduits pour eschever* (éviter) *le pesché oiseulx.* Gaston, disciple fervent des muses, dit un auteur, grand amateur de toute espèce de chasse, et lié d'amitié avec le duc Philippe, dut nécessairement avoir connaissance du poème de Gace de la Vigne[1].

Outre la matière spéciale traitée par Gaston-Phœbus, on assure que la passion de la chasse ouvre une vie d'aventures champêtres et silvestres, devant celui qui la pratique, en l'élevant à la hauteur d'un art. Pour Gaston-Phœbus, son livre nous montre en lui à la fois, le poète, le chasseur et le naturaliste[2]. Jusque dans les prières elles-mêmes qu'il a composées, l'on retrouve le prince et le chasseur. A-t-il une comparaison à choisir, c'est au chenil qu'il l'emprunte. « Pechiez, je vous puis bien comparer à la morsure d'un chien enragé; car la morsure est petite, mais le venin est très grand, car premièrement il enfle; puis après il rend grand douleur; et puis vient en fièvre et en

1. Le livre de Gace de la Vigne ne put être achevé avant 1374. Il y est parlé du chancelier Pierre d'Orgemont, nommé chancelier seulement en 1373. Le livre venait d'être offert au duc de Bourgogne, quand eut lieu la campagne de Flandre. De même que Gace de la Vigne, Gaston a prétendu combattre le péché oiseulx. *Ocieuseté*, dit-il, *est cause de tous les sept péchiés mortels... Or, te prouveray comme le bon veneur ne peut être oiseux.*

2. Les écuries de Gaston-Phœbus ne nourrissaient pas moins de deux cents chevaux, la plupart destinés à l'usage de la chasse, et il avait de ...ue à seize cents chiens; ses lévriers étaient les plus légers et les plus beaux de la chrétienté, et ses chiens pour le cerf, le daim, le rangier, pour les grands ours des Pyrénées, pour le loup et le sanglier, les plus forts et les plus courageux. Gaston était très soigneux d'avoir de nouvelles espèces de chiens ou de perfectionner celles qu'il possédait. Il en faisait venir de tous les pays. Froissart lui amena d'Angleterre quatre lévriers dont il nous a conservé les noms : Tristan, Hector, Brun et Roland. (H[e] Gaucheraud, *Hist. des comtes de Foix de la* 1[re] *race*, p. 70.)

perd le manger et le boire ; puis vient en frénaisie et en desconnoissance de toutes choses et en la fin s'en suit la mort.

« Certes, ainsi est-il de pechié ; car, quand on le fait, il semble petite chose ; mais après il enfle, car à peine sera un pechié qu'il n'attraye un autre ou celui mesme autrefois, tout ainsi comme l'enfleure attrait les humeurs du corps. »

Il ne faut point s'étonner qu'en cet état de choses, l'écrit le plus important de Gaston-Phœbus soit son livre de chasse. Il fit sensation de son temps ; nous lisons dans Argote de Molina : « En 1387, Gaston-Phœbus, comte de Foix, seigneur de Béarn, écrivit en françois un excellent ouvrage qu'il dédia à Philippe de France, duc de Bourgogne, comte de Flandre et d'Artois. Ce manuscrit passa par héritage entre les mains du roi d'Espagne Philippe II. » Il faisait partie des livres apportés de Bourgogne en Espagne par Philippe Ier, aïeul de Philippe II. Il était orné d'enluminures exécutées avec le plus grand soin, et placé dans la bibliothèque de l'Escurial avec un autre livre en langue et en caractères turcs, orné de dessins, et provenant du butin fait à la bataille de Lépante [1].

Nous ne nous étendrons pas trop ici sur les diverses éditions du livre de Gaston-Phœbus [2], ni sur son contenu. Il suffit de rappeler que Gaston ne traita pas le sujet que Gace de la Vigne avait approfondi ; qu'il ne s'étendit pas en détails sur les devoirs du *fauconnier*, du *perdriseur*, de

1. *Discurso sobre el libro de la monteria* que mando escrêvir D. Alonzo de Castilla y de Leon, auctor Gonçalo Argote de Molina. Ch. III, f° 1° v°. (J. Lavallée, *Vie de Gaston III.*)

2. Gaston commença son livre le 1er mai 1387 ; il était en train de l'écrire, lorsque Froissart se rendit auprès de lui. Il y eut plusieurs manuscrits copiés sur l'original ; on en fit aussi quelques éditions, *imprimées* au quinzième et au seizième siècles.

l'oiseleur, et *sur toutes choses nécessaires à volerie*. C'est de *vénerie* seulement que Gaston s'occupe dans son livre ; il décrit tout ce qui concerne le chasseur, cette *stratégie* curieuse, savante, nécessaire pour engager la lutte avec le cerf, le renne, le daim, le bouc, le chevreuil, le lièvre, l'ours, le sanglier, le loup, le renard, le blaireau, le chat. Il parle avec compétence des mœurs, des habitudes de ces bêtes, et s'étend sur la question des chiens à dresser. Il traite de l'art de tirer de l'arc et de l'arbalète. Il indique aux tireurs la manière dont ils doivent se placer dans le bois, soit à pied, soit à cheval, pour frapper la bête avec avantage. Il suffit donc de constater ici que Gaston-Phœbus fait autorité comme veneur[1] ; que son langage comme écrivain est toujours logique ; qu'il n'est pas un auteur de son temps qui l'emporte sur lui pour la netteté de l'expression[2].

Ce qu'est devenu celui des manuscrits dédié au duc de Bourgogne, Philippe, qui a disparu de l'Escurial en 1809[3], ne peut se dire. Mais on en copia, pour les comtes de Foix,

1. C'est chez lui, dit J. Lavallée, que du Fouilloux, Salnove et tous leurs successeurs, sont venus puiser à pleines mains.

2. Gaston-Phœbus ne se perd pas en développements prolixes; mais quelquefois il exprime son enthousiasme contenu, et se complaît à redire ce qui l'émerveille dans le domaine de la chasse; il écrit avec amour sur les chiens; « c'est la plus noble beste et plus raysonable, dit-il, et mieuls congnoissant que Dieus fist oncques, et si n'en oste en moulte de cas ne homme ne culle autre chose... » [Chap. xve.] — Gaston aime à montrer de l'érudition à propos des chiens; il parle du roi Clovis, de France, et du roi Appollo de Léonois, et du lévrier du roi Appollo, et d'une aventure de Clovis pour établir la noblesse des chiens. Il corrobore cette noblesse, en citant un conte d'un lévrier « qui fut d'Auberi de Mondidier, serviteur du roy de France; lequel vous trouverez en France paint en moult de lieux. » Le livre de J. Lavallée nous sert de guide, en tout ce qui est du livre de Gaston-Phœbus.

3. C'est la réponse faite par M. Jose Caveda, l'un des conservateurs de la bibliothèque de l'Escurial, consulté sur ce sujet. « Dans le courant de l'année 1809, a disparu de la bibliothèque de l'Escurial le livre de vénerie... »

un autre exemplaire, qui se conserve à la bibliothèque nationale de Paris. Au verso du dernier feuillet du manuscrit, on lit ces deux vers :

Ce livre est à celuy qui sans blasme
En son droit mot porte : j'ai belle dame[1].

1. Cette copie déposée à la Bibliothèque nationale depuis plus de deux siècles, porte, au bas de la première page du prologue, les armes de Foix et de Béarn. Quant à celui qui posséda ce manuscrit et que regarde la devise citée plus haut, il ne peut être que le fils d'Archambaud de Grailly, Jehan Ier de Foix. Archambault de Grailly, captal de Buch, avait épousé Isabelle de Castelbon. Or Gaston-Phœbus, mort en 1391, avait eu pour héritier son cousin germain, Mathieu de Foix, vicomte de Castelbon. En 1400, Mathieu étant décédé sans enfant, un arrêt du Parlement avait mis en possession de ses domaines sa sœur Isabelle de Castelbon.

Évidemment, c'est leur fils Jehan, héritier de leur comté, qui hérita de l'ouvrage manuscrit de Gaston-Phœbus. Le poète Alain Chartier, né en 1386 et mort en 1458, n'a-t-il pas désigné Jehan Ier de Foix, lequel succédant à ses parents en 1413, s'efforça de donner à sa cour l'éclat qu'avait eu celle de Gaston-Phœbus? Jehan se montra preux chevalier, protégea les lettres, et fut renommé pour sa galanterie. Aussi Alain Chartier, à la fin de son joli poème des *Deux fortunes d'amour*, fait élire Jehan pour décider quelle fortune d'amour est préférable :

Une Dame, quant ce vint à sa fois,
Alla nommer le bon Comte de Foix,
Sage et entier
Très noble Jehan, de Phœbus heritier,
Et qui porte son écu en quartier,
Et qui toujours sait l'amoureux métier.
Quant on l'ouy,
Ainsi nommer, chacun s'en esjouy
Comme celui qui d'honneur a jouy,
N'onques nul d'eux sa court ne déffouy;
Ains se soubmisdrent
En son décret; et aussi lui promisdrent;
Et devant lui en jugement se misdrent;
Et les Dames leur pouvoir luy commisdrent
En son absence.
Toutes dirent qu'il a sens et science
Et de chacun escouter patience
Et en amour bien grant expérience,
Et grand savoir.
Valeur, bonté, hault cœur et bon vouloir
Et droit avis pour connoitre le voir (vrai);
Et qu'il vaut bien à belle dame avoir.
Aussi son port
En fait assez témoignage et rapport;
Car il porte en son mot par déport,
Comme celui qu'amour maine à bon port :
J'ai belle Dame.

Cette sorte de devise devait faire conclure que cet exemplaire fut la propriété de Jehan Ier de Foix et qu'il ne put être transcrit postérieurement à l'année 1436. Selon une opinion sérieuse, ce manuscrit fut copié pour un des prédécesseurs de Jehan Ier, écrit peut-être sous les yeux de Gaston lui-même, qui voulait conserver un exemplaire de son ouvrage [1].

Parmi les autres manuscrits du livre de Gaston-Phœbus que possède la Bibliothèque nationale, il en est un [2], le n° 7097, dont la fortune historique fut singulière ; ce qui ne surprend point pour un livre, où le comte de Foix avait consigné ses expériences, ses nombreuses observations, ses inspirations de poète et d'artiste, et ses grands voyages. Gaston pouvait, par exemple, parler du *renne*, qu'on ne trouvait plus en France : « J'en ay veuz en Nourvègue et en Xuédène (Norvège et Suède), et la oultre-mer ; mes en romain pays (en pays de la langue romane ou de la langue d'oc ou la France) en ay je pou veuz [3]. » On peut supposer que ce beau manuscrit portant les armes de Saint-Vallier fut copié pour Aymar de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, qui épousa une fille naturelle de Louis XI [4], ou bien pour

1. La devise de Jehan paraît ajoutée après coup ; elle est d'une écriture plus grosse, plus contournée que le caractère du corps de l'ouvrage. S'il fut écrit sous les yeux de Gaston, ce que croit le docte M. Paulin Paris, il dut être tracé de la main d'un des quatre secrétaires que « par esbatement Gaston ne nommoit ne Jehan, ne Gautier, ne Guillaume, mais qu'il appeloit *Mal-me-Sert*. » (Froissart, 3e vol., chap. VIII.) Ce livre aurait ensuite passé par héritage entre les mains de Mathieu de Castelbon, d'Isabelle de Foix et de Jehan Ier. (J. Lavallée, *Vie de Gaston III*.)

2. Ce manuscrit, moins ancien que celui de Jehan Ier, lui est supérieur pour les miniatures magnifiques dont il est enrichi. Les vignettes en sont d'une finesse inexprimable. On voit, dans la vignette qui représente le chenil, un valet de chiens coiffé d'un chapeau de paille dont on distingue parfaitement les tresses. Ces vignettes sont de l'époque et de l'école de Jehan Fouquet, enlumineur de Louis XI.

3. Livre de Gaston-Phœbus, chap. II, p. 25. Édition de 1854.

4. Aymar de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, épousa Marie, fille

son fils Jean de Poitiers, amateur de vénerie tellement passionné, qu'il donna le nom de Diane à sa fille.

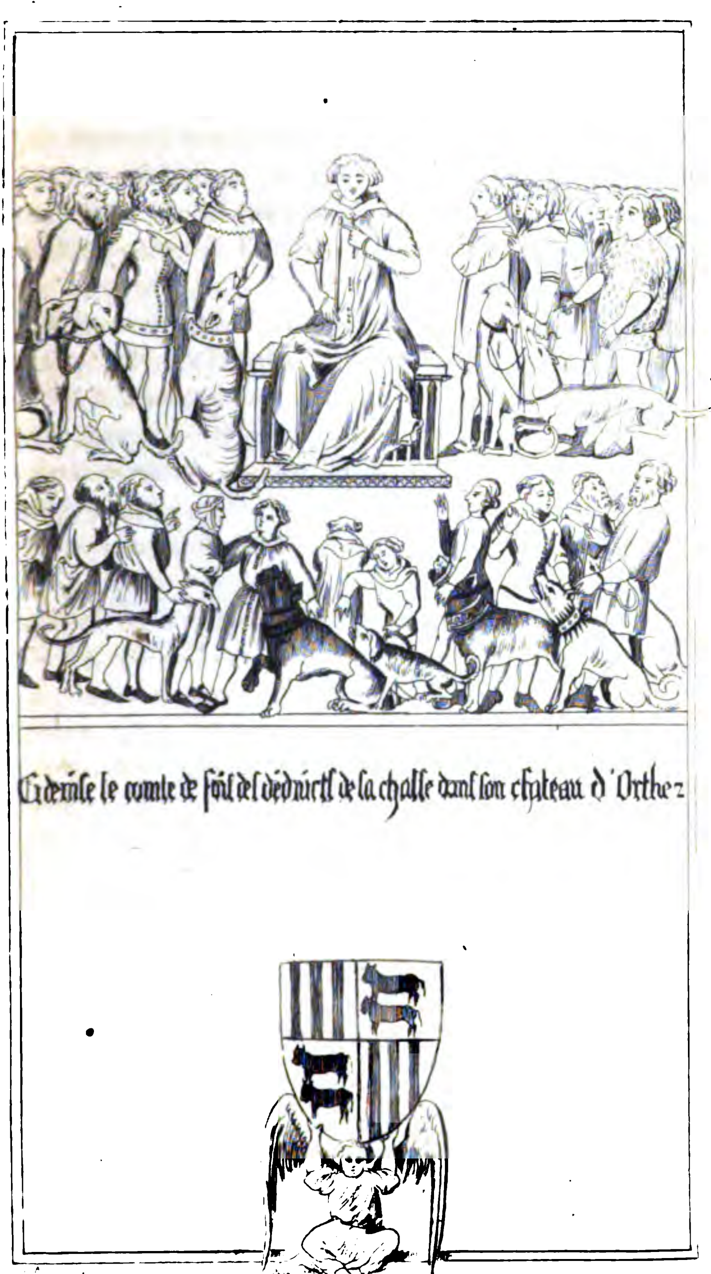
De Jean de Poitiers[1], le beau manuscrit de Gaston-Phœbus devient la propriété de François Ier. Ce prince, grand amateur de chasse, l'emporte en Italie pendant sa désastreuse campagne de 1525 ; et, son bagage ayant été pillé à la bataille de Pavie, le volume tombe entre les mains d'un soldat. Celui-ci le vendit à Bernard évêque de Trente, qui en fit hommage à Ferdinand, frère de Charles-Quint. Cent trente ans après, le manuscrit de Gaston-Phœbus sort de la maison d'Autriche pour rentrer en France, pendant les campagnes de Turenne dans les Pays-Bas. Le lieutenant général marquis de Vigneau, devenu propriétaire du volume, en fit hommage à Louis XIV, par qui[2] le livre vint enrichir notre Bibliothèque nationale.

On imprima le livre de Gaston-Phœbus au quinzième siècle avec des titres divers, tels que : *Phœbus des deduictz de la chasse des bestes sauvaiges* et *des oyseaux de proye...* ou bien encore : *le myroir de Phœbus des dedvictz de la chasse aux bestes saulvaiges* et *des oyseaulx de proye avec l'art de fauconnerie* et *la cure des bestes et oyseaulx a cela propices. On les vend à Paris par Philippe le Noir libraire,*

naturelle de Louis XI et de Marguerite de Sassenage. Son fils, Jean de Poitiers, lors de la conspiration du connétable de Bourbon, en 1523, fut arrêté à Lyon, et l'on trouva dans ses papiers le chiffre dont le connétable se servait pour sa correspondance avec l'empereur. Condamné à mort par arrêt du Parlement de Paris, du 16 janvier 1523, il fut conduit à l'échafaud, et il était sur le point de s'agenouiller pour recevoir le coup de la mort, quand arriva la grâce obtenue par Diane de Poitiers, sa fille. (J. Lavallée.)

1. L'arrêt de condamnation ayant prononcé la confiscation de tous les biens de Saint-Vallier, c'est ainsi que le manuscrit de Gaston-Phœbus passa aux mains de François Ier.

2. Louis XIV avait remis le manuscrit à son fils, le comte de Toulouse. De celui-ci il entra, par succession, dans la maison d'Orléans, où il est resté jusqu'en 1848. (V. J. Lavallée, à qui nous empruntons ces détails historiques.)



[illegible]auvet aqua [illegible]

Gaston Phœbus Comte de Foix.
Ses grandes chasses.

demourant à la rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Rose blanche couronnée. Enfin il y a l'édition moderne de 1854 dans l'encyclopédie illustrée du Sportsman avec ce titre : *la chasse de Gaston. Phœbus, comte de Foix, collationnée sur un manuscrit ayant appartenu à Jehan I[er] de Foix,* par Joseph Lavallée.

VI. — Si les grands poètes sont des souverains par l'influence qu'ils exercent sur les idées, le livre de Gaston-Phœbus ramène la réflexion sur la haute responsabilité des poètes, qui ont charge d'âmes. Et, tout d'abord un contraste entre ce poète du quatorzième siècle et un poète du dix-neuvième n'échappera à personne. Gaston-Phœbus sut résoudre un problème qui a dépassé les moyens de notre immortel Lamartine, celui de mener le grand train des poètes, et de ne pas dépasser les bornes d'une nécessaire et sage économie. Sa cour qui se tenait tantôt au pays de Foix, tantôt à Orthez, était le rendez-vous des personnes distinguées par un mérite quelconque, soit dans les arts, soit dans les lettres, soit dans la guerre[1]. Il se plaisait à rassembler autour de lui les plus braves chevaliers, les meilleurs écrivains. La valeur malheureuse était certaine de trouver dans ses États un généreux accueil. En 1367, après la bataille de Navarrette, il donna d'abord asile à don Enrique de Transtamare. Ensuite il permit que l'aîné de ses fils naturels, Bernard de Foix, embrassât le parti du roi fugitif[2]. Mais les généreuses hospitalités de

1. Froissart a raconté que le comte de Foix, qui lui fit un bon accueil, le connaissait par sa réputation, avant de le voir. « Et tant chevauchai.... je vins en son hostel... Lequel comte de Foix, sitost comme il me veit, me fit bonne chère (visage) et me dit en riant en bon françois, que bien il me cognoissoit et se ne m'avait oncques mais veu, mais plusieurs fois avoit ouy parler de moi. »

2. Quand la guerre fut terminée, pour reconnaître les services de Ber-

Gaston-Phœbus se concilièrent avec un ordre prudent dans les finances. Pourquoi le secret de cette conciliation échappa-t-il au chantre des *Méditations?* Toutefois, nous qui avons vu de près les affaires de notre cher et illustre Lamartine [1], nous oserons nous élever contre la pensée d'attribuer les dernières catastrophes de sa vie à la seule prodigalité, isolée des âpretés finales du sort.

Le contraste n'en est pas moins profond. Le poète du quatorzième siècle avait fait la guerre, mais il avait été heureux dans toutes ses expéditions. Il est vrai qu'il préférait le repos de ses sujets à la gloire militaire. Il est vrai que toute la splendeur dont il était entouré, ne l'empêchait pas d'apporter dans ses dépenses une sage économie; et, dit Froissart, il voulait savoir tous les mois ce que le sien (avoir) déversait. Pour l'incomparable poète de Saint-Point, il tenait autant que Gaston III à ces constatations mensuelles, périodiques de sa situation financière. Malheureusement il est de ces pentes de luxe et de ces entraînements de grand seigneur ou de poète, où l'on glisse sans en avoir conscience. D'autres fois l'homme bienveillant s'oublie pour les autres. Enfin, il est des mystères dans les rigueurs de la destinée, qui d'une main vous comble de gloire humaine, et vous fait expier, de l'autre, le succès intellectuel par des revers de fortune matérielle [2].

nard de Foix, don Enrique lui donna Medina-Cœli, le maria avec Isabelle de la Cerda, petite-fille d'Alphonse le Déshérité; et c'est de cette alliance que les ducs de Medina-Cœli se glorifient de descendre (Mariana, liv. 17, chap. XII).

1. Que de fois nous avons causé des affaires de fortune de Lamartine, avec J.-M. Dargaud, l'historien de Marie-Stuart, le compatriote, l'émule, l'ami de Lamartine, le confident de ses affaires de famille!

2. Nous ne sommes pas chargés d'écrire l'apologie de Chateaubriand et de Lamartine, ni de les disculper soit de leurs circonvolutions politiques, soit du défaut d'infatuation personnelle; mais n'éclairèrent-ils pas, comme deux astres éblouissants et sympathiques, une grande partie de la jeunesse studieuse? Et ne peut-on emporter leur culte dans la tombe?

La justice exige que nous parlions de ce que l'histoire reproche au comte troubadour. Il est deux traits qui ont bien terni le nom du souverain et du poète de Foix ; on ne doit point taire combien Gaston-Phœbus fut cruel envers Pierre Arnault de Béarn, gouverneur du château de Lourdes[1], et même envers son propre fils, dont la mort lui est imputable[2]. L'enfance du comte avait annoncé de mauvais penchants, et il le dit lui-même dans les prières qu'il a envoyées au duc de Bourgogne : « Quand je naquis, j'étais per-

1. Gaston avait promis de faire rendre aux Français la ville de Lourdes, que détenaient les Anglais. Il manda près de lui Pierre Arnault de Béarn, son parent, qui en était le gouverneur, et le somma par la foi et le lignage qu'il lui devait, de lui rendre le château de Lourdes. Béarn répondit que tenant Lourdes du roi d'Angleterre, c'est à ce roi qu'il devait le rendre. Gaston, peu accoutumé à ce qu'on lui résistât, transporté de fureur, frappa de cinq coups de dague le brave gentilhomme qui n'essaya pas de se défendre, puis le fit jeter blessé dans un cachot, où bientôt il mourut.

2. Nous avons dit la conduite de Gaston envers sa femme Agnès, qui s'était réfugiée en Navarre. Il n'était pas assez cruel pour priver entièrement Agnès des caresses de son fils. Il permit au jeune Gaston d'aller la visiter dans sa retraite. Or, voici le récit de Froissart. Lorsque le jeune Gaston allait quitter la Navarre, Charles le Mauvais indiqua à son neveu un moyen de faire cesser l'aversion que le comte de Foix manifestait pour sa mère, il suffira, disait-il, de répandre une partie de cette poudre sur les plats qui seront servis à votre père; quand il en aura mangé, il ne voudra plus entendre parler d'autre chose que d'avoir sa femme. »

Telle est la version de Froissart; mais cette relation, cette crédulité du jeune Gaston, quelle que fût son inexpérience, est-elle vraisemblable? Quelques-uns ont cru voir dans cette version le récit qu'on faisait circuler dans la cour de Gaston, après l'événement, afin de calmer les interprétations indignées.

D'autres auteurs ont prétendu que le jeune fils ressentait vivement l'injure qui était faite à sa mère. Aurait-il sciemment voulu la venger? — Autre invraisemblance.

Le comte ayant appris l'arrivée de la drogue, en fit l'expérience sur un animal, et entra en fureur contre son fils. Il fit mettre à mort plusieurs gentilshommes, enferma son fils dans une prison, et asssembla tous les nobles et prélats de Foix et de Béarn pour le juger. C'était son seul héritier. On réclama sa grâce. Cependant, le jeune Gaston ne voulait pas prendre les aliments qu'on lui portait dans sa cellule. Nouvelle colère du comte. Froissart raconte que le jeune prisonnier serait mort ensuite, par une frayeur qu'il eut de son père, qui était entré dans sa prison. Le jeune Gaston expira le 4 janvier 1381.

vers et frivole au point que mes parents avaient honte de moi ; et tout le monde disait : Celui-ci ne pourra jamais rien valoir. Malheur au pays dont il sera le seigneur[1]. »

Néanmoins, ce n'est que par la popularité à laquelle s'éleva Gaston-Phœbus, ou par la férocité des mœurs régnantes malgré la mollesse des cours, qu'on peut expliquer le peu de rancune gardée au comte par ses contemporains. Il fit oublier ses colères passagères, à force de sagesse dans son gouvernement et de libertés accordées au pays de Foix. « Toujours en éveil à cause de ses querelles avec les Armagnacs, voulant rester neutre entre les rois de France et d'Angleterre, il avait amassé d'immenses trésors, qui lui assuraient le moyen de lutter avec avantage contre quiconque l'attaquerait. Ses troupes étaient nombreuses, bien payées ; et tandis que les terres soumises aux rois de France et d'Angleterre étaient ravagées par les *Compagnies*, les siennes étaient respectées. Il n'était pas de pillard qui osât faire une injure, ni dérober un denier dans ses États. La justice y était sévèrement gardée. Heureux d'être à l'abri des désordres de la guerre, ses sujets payaient sans hésiter et sans se plaindre les tailles qu'il avait imposées. Il prenait, le fort portant le faible, deux francs par an sur chaque feu. Personne n'en murmurait, tandis que le Prince Noir ne put, sans provoquer un soulèvement, établir en Guyenne un fouage de moitié moins considérable[2]. »

Il faut donc chercher dans une bonne administration

1. Toutefois, les dispositions instinctives de Gaston-Phœbus furent modifiées dans une large mesure, grâce au milieu dans lequel il grandit. Gaston II, son père, et surtout sa mère, Éléonore de Comminge, qui fut une des femmes les plus sages et les plus parfaites du quatorzième siècle, parvinrent à modérer la violence de son caractère. Il eut pour gouverneur le brave et loyal chevalier Corbeyran de Rabat.

2. Froissart, Gaucheraud et surtout Joseph Lavallée (Notices sur Gaston-Phœbus).

du pays, l'origine de cette tolérance qui laissa passer inaperçus les odieux excès qu'on reproche, à certaines heures, au comte-poète de l'Ariège. Toutefois, il faut dire à sa décharge, qu'il ne se dissimula point les détestables côtés de son caractère; il *se connaissait*, et assez souvent, il évita de succomber à son penchant d'atroce colère. Gaston-Phœbus confessait qu'il avait besoin de douceur; il agissait à certaines heures sous les bouillonnements d'un sang trop impétueux; il dépassait alors toutes les bornes, et perdait la qualité d'être doué de raison. Mais il avait quelquefois des naïvetés et des lumières, qui lui faisaient voir clair en des obscurités où il est facile de se repaître d'ombre. Que n'a-t-il point constaté et avoué pour l'*oisiveté* et pour l'*imagination* dans leurs rapports avec l'emploi de la vie? « Et puisqu'il est (le veneur) sans ocieu-
« seté et sans mauvaise imagination il est sans males
« euvres de pêché... Donc dis-je, que puisque veneur n'est
« ocieux il ne puelt avoir males ymagynacions, et s'il n'a
« males ymaginacions, il « ne puelt faire males euvres;
« quar l'ymaginacion va devant, et s'il ne fait males euvres[1],
« il fault qu'il s'en aille tout droit en Paradis[2]. »

Les historiens eux-mêmes, qui ont placé Gaston au rang des meilleurs princes, semblent avoir voulu réhabiliter la gloire du poète ariégeois du quatorzième siècle. Ils ne justifient point pour cela les actes de violence si regrettables qui ont été signalés; mais ils font remarquer qu'il *fut pleuré de ses sujets,* parce qu'il avait assuré leur repos et leur prospérité. « C'est une vérité, dit un moderne, que l'histoire

1. Au prologue du livre de chasse. *Ci commence le prologue du livre de chasse que fist le conte Fébus de Fois, seigneur de Béarn,* p. 5, édition de 1854.

2. Un critique, rapportant cet autre passage : « que la chasse doit être considérée comme la voie du ciel, « ajoute : « Hélas! le beau Gaston justifiait bien mal ces préceptes par l'exemple. » (Kervyn de Lettenhove).

de nos jours a trop démontrée ; ce n'est pas la douceur, l'humanité des princes qui fait le bonheur des États. Avant toute autre vertu il faut aux souverains, une main ferme et prudente qui maintienne l'ordre et qui comprime les factions[1]. A cet égard Gaston-Phœbus, le destructeur de la Jacquerie, l'adversaire implacable des Routiers et des Tuschins, était doué au plus haut point de cette sagesse vigoureuse qui assure le calme des États[2]. »

En terminant ce que nous avions à dire sur Gaston-Phœbus, nous souhaitons que les Français ne perdent pas de vue une gloire poétique, dont Froissart a revendiqué l'immortalité, et dont l'Ariège a le devoir de surveiller la mémoire. On doit s'en reposer, du reste, sur les troubadours Toulousains et Provençaux, et sur les mainteneurs des Jeux de Clémence Isaure. L'un d'eux, en ces dernières années, résumant l'ensemble des temps, rendait hommage aux talents anciens comme aux talents modernes, aux félibres contemporains et « à la constante fécondité de la vieille Muse du Midi : »

« Après Gaston de Foix suscitant Roumanille,
Aubanel et toi-même, et tant d'autres encor,
Dont le nom brille, inscrit au front des *Iles d'or*[3]. »

Gaston-Phœbus fait une grande figure dans l'histoire. Il voulut que les arts, la poésie, la science fussent honorés,

1. « Mon Dieu! disait Gaston lui-même, quand il priait, mon Dieu! chaque jour je t'ai demandé de me donner la douceur et la fermeté. Dans ta bonté infinie, tu as exaucé mes prières, et j'ai reçu ces dons plus qu'aucun de ceux qui vivent de mon temps. » (Prières envoyées en latin au duc de Bourgogne: voir *Manuscrit de la Bibliothèque nationale*, provenant de Neuilly, n° 7097).

2. Joseph Lavallée, *Introd.* sur Gaston-Phœbus, p. 38.

3. Marion de Lauzil, *L'ombre du soleil de la Muse romane, et les félibres ou néo-troubadours*, Paris, 1879. — M. Léonce Couture, *Revue de Gascogne*, février 1879, p. 96. — Un poème de Mistral a le titre : *des Iles d'or*.

cultivés, développés; il appela sur notre pays le reflet intellectuel. Une explication des propriétés de toutes choses naturelles, l'*Elucidari de las proprietatz de totas res naturals*, compilation scientifique mélangée de vers et de prose, fut exécutée par les ordres de Gaston-Phœbus[1]. Le même prince fit faire, en langue du bas pays de Foix du quatorzième siècle, une version romane de l'*Albucasis*, sorte d'encyclopédie médicale du célèbre médecin arabe de ce nom, né dans le pays de Cordoue, et mort au commencement du douzième siècle[2]. — Notre comte n'est-il pas une autorité, aussi, dans le domaine des questions cynégétiques?

Nous n'insisterons pas ici sur la mort de Gaston-Phœbus, puisque nous avons à retrouver ce comte-chevalier, dans la deuxième partie de cet ouvrage, à l'endroit des guerriers. Cependant il nous est difficile de ne pas remarquer certaines prédestinations de sa race. Chasseur, Gaston-Phœbus

1. Le père de Gaston-Phœbus, Gaston II, comte de Foix (1315-1353), avait déjà encouragé cette composition de l'*Elucidari*. (V. Paul Meyer, *Les derniers troubadours de la Provence*, introd., p. 4.)

M. Bartsch a publié quelques fragments de l'*Elucidari*, dans *Chrestomathie provençale*, col. 357 et suiv. M. Mila y Fontanals, de Barcelone, a donné un aperçu de trois vieux manuscrits, faisant partie d'un *Chansonnier provençal* que possède un docte antiquaire espagnol (D. Pablo Gil y Gil); il l'a communiqué à la *Revue des langues romanes* (livraison de novembre 1876). Dans l'énumération des pièces qui sont renfermées dans le troisième manuscrit, comprenant quelques troubadours de l'école de Toulouse, la plupart inconnus, on voit indiquée une chanson de Gaston II : « *Canso de mossen Gasto de Foix, per la qual gazaynet, a joya en Tholoza.* »

2. M. C. de Tourtoulon a décrit (*Revue des langues romanes*, livraison de janvier 1870, p. 5) l'exemplaire manuscrit de la version romane de l'*Albucasis* que possède la Faculté de médecine de Montpellier : bel in-folio sur vélin, parfaitement conservé, composé de 140 pages à deux colonnes. Ce volume porte, au bas de la première page, un écusson armorié ayant la forme d'un écu de tournoi, penché à l'antique, avec l'échancrure pour passer et appuyer la lance, et dans lequel figurent les armoiries écartelées de Foix et de Béarn. L'écu est surmonté d'un casque de profil, ayant pour cimier la tête de vache de Béarn au milieu d'un vol banneret aux armes de Foix. Sur une banderole est tracé le cri de guerre : FEBUS AVANT. — Armoiries, évidemment, de notre Gaston-Phœbus, comte de Foix.

mourut (en 1391) à la suite d'une partie de chasse. « Vérité est, dit Froissart, que le noble et gentil comte de Foix souverainement aimoit le déduit des chiens... toujours il en avoit à sa plaisance plus de seize cents... Le comte (en ceste saison, mai) estoit allé ébattre et chasser ès bois de Sauveterre, sur le chemin de Pampelune en Navarre, et avoit, toute la matinée avant nonne, chassé un ours. » Lorsqu'il arriva pour le dîner de chasse, dans une chambre à deux lieues d'Ortais..., « il devisa... un petit a messire Espaing du Lyon, et parloit des chiens et lesquels avoient le mieux couru... » — C'est en ce moment que, ayant l'agilité et la vigueur de la jeunesse, malgré ses soixante ans, il mourut subitement en une demi-heure, quand de longues années lui semblaient réservées. Mais regardons chez ses héritiers.

En mai 1879, le duc de Medina-Cœli parcourait, accompagné de sa jeune femme (fille du marquis Torrecella), le fusil sur l'épaule, les montagnes qui entourent Avila en Castille. Fatigués d'une assez longue promenade cynégétique, les deux jeunes époux (le mari 18 ans, la femme 19) s'arrêtèrent pour s'asseoir sur un banc. Le duc jeta négligemment son fusil sur l'herbe, et, par suite d'un faux mouvement, tomba sur l'arme chargée, que le choc fit partir; il reçut les projectiles dans la région abdominale, et, en dépit de tous les secours, expira en quelques heures.

Ce chasseur, cet hidalgo, fervent à saint Hubert, qui expirait en Castille des suites d'un accident de chasse, était un descendant de la maison de Foix, par Bernard de Foix, fils de Gaston-Phœbus lui-même. Ce Bernard, passé en Espagne en 1367 avait conquis par sa valeur le titre de comte de Medina-Cœli et fondé cette maison illustre et puissante [1].

1. Ce duc, qui vient de mourir en vrai descendant de Gaston-Phœbus,

VII. — Si le quatorzième siècle est suffisamment représenté par Gaston-Phœbus, nous entrons avec le quinzième dans une époque qui ne fut pas riche pour la poésie. Nous épargnerons au lecteur, de l'entretenir trop longuement d'une espèce de gazette rimée, provenant d'un poète quasi-anonyme, qu'on eût pu désigner par la qualification de *poète du Répertoire* ou inventaire des trésors des comtes de Foix[1]. On trouve dans les manuscrits une gazette de l'Ariège, ou plutôt une chronique des comtes, rédigée en prose rimée, et qui rappelle un peu, avec d'autres nuances de talent et la différence des événements, la *Muse historique* de Loret. Jean Loret avait quelque esprit, sa versification était facile ; il contait d'une manière naïve et piquante les faits et les nouvelles de la cour et de la ville ; de son côté, le versificateur ariégeois du quinzième siècle, intéresse par la narration de quelques épisodes, par les détails sur la vie de Gaston-Phœbus, sur la guerre d'Armagnac, par les informations sur les seigneuries, leurs limites, leurs obligations en hommes d'armes, etc. La versification peut nous paraître quelquefois pesante et prosaïque. Il est vrai qu'elle est plus d'une fois monotone ; mais il n'est pas rare, aussi, d'y rencontrer du trait.

Généralement notre poète-chroniqueur[2] qui donne la

laisse deux meutes remarquables : l'une en Angleterre, pour la chasse au renard, l'autre en Espagne, pour la chasse aux lièvres. Sa fauconnerie est installée aux environs de Badajoz, sur la frontière du Portugal. (V. Florian Pharaon, *La Chasse illustrée*, année 1879, p. 161).

1. *Repertori et inventori del tresaur et secrets del tres Aut inclit princip et redoptable senhor Mossen Gaston, par la gracie de Diu comte de Foix, de Bearn et de Bigorre, senhor d'Andorra, etc.* — Feyt et commensat lo 7 decembre 1415.

2. Notre auteur quasi-anonyme est Michel de Verms, de qui nous vient cette chronique, en partie rimée, relative à l'histoire des comtes de Foix. Cette chronique occupe les 26 premiers feuillets d'un registre in-folio de 331 feuillets de papier conservé aux Archives des Basses-Pyrénées (E 392). Buchon l'a publiée dans le *Panthéon littéraire*. On retrouve cette chro-

série ou liste des comtes, se contente d'aligner chacun de ces princes ou chefs du comté dans quatre vers qu'il leur consacre; ce qui est très sommaire et peu varié.

Sant Bernat fot qui comensec la branque de Cisteus,
Et si bien puix aixi sera per tot en Foix comte novel;
Quar bien se que lo temps vendra que lo comté sera mot bel
Et de ennemigs trop aura, quar ben sabera gardar ses seus.

Le poète passe *a lo segond comte que foc mosseu Rogiers que conquistec Carcassone*, et *fec treslata lo cos de sant Anthoni al monastir dels monges negres de Lezat.*

Per so me faut Rogier nomnar, quar lo nom sieg la persona
Et a gros os rosegar quar ey conquistat Carcassona.
Encaro cresi que mon corsier poeyra, de Rosa a Barsalona
Courre per toud, chens nul danger, si Dius longa vida me dona.

Ainsi de suite pour les autres comtes de Foix. — Rogier, 2e comte. — Rogier de Tibaut, 3e. — Rogier le Gros, 4e. — Rogier Au-Be-Pe, 5e. — Rogier lo Gran, 6e. — Rogier Bernat lo Pros, 7e. — Rogier de Foix, 8e. — Rogier, 9e. — Rogier Bernat, 10e. — Gaston, 11e. — Gaston II, 12e. — Gaston Fébus, 13e. — Mathieu de Castelbo, 14e. — Dona Ysabel de Noalhas et mossen Archambaud, 15e. — Johan, 16. — Gaston IV, 17e.

On trouve, à la suite, environ autres cent quatre-vingt-quatorze vers de la même force. Toutefois, arrivé à Gaston-

nique à la Bibliothèque nationale, collection Doat, avec les bornes et limites de la comté, et les droits en chacune des terres et seigneuries. Miguel de Verms, était auprès de mossen Gaston et de la comtesse Éléonor, un secrétaire, un archiviste, comme était, dans le même siècle, auprès del senyor rey d'Arago, Jacme Conesa, qui a écrit : « Aci acaben las historias troyanas les quals torna de lati en Romans... » (Manuscrit d'un professeur de l'Université de Saragosse. — *Revue des langues romanes*, novembre 1876.)

Phœbus, notre archiviste sort un peu de sa monotone brièveté; il ne se contente plus de remanier des mots; il compose des dialogues; il y a des échanges de lettres entre la reine et le père de Gaston-Phœbus; puis des stances, des passages lyriques, qui sembleraient des réminiscences des cantilènes carlovingiennes. Ces vers, sur la guerre faite à la Jacquerie, où Gaston-Phœbus prit les armes,

Fugets, vilans Jacques, fugets, quar lo comte de Foix Fébus
Vous vien dessus!
Qué assi vous ets ajostats contre mi, a la mort ets vénuts!
Et si tantost no fugets, los tots serets confus.
. . . .

feraient croire, un instant, à la présence du souffle qui se ressent dans les anciennes poésies méridionales suscitées par le siège de Carcassonne, par la prise d'Orange et d'Aliscamps. Mais le poète perd bientôt haleine. Miguel del Verms se retrouve, quand il veut dramatiser les incidents épiques des luttes de Gaston-Phœbus avec le comte d'Armagnac. Celui-ci semble, dans une invocation à la Fortune, ne lui demander qu'une seule très petite chose, la destruction de Foix :

Dona, per sove a *destrusir Foix* et tota sa gent,
Quar no te demandy res plus, ny aur, ny argent.

Réponse de la Fortune, qui révèle à d'Armagnac, que ses fourberies vont être révélées, et qu'il sera humilié :

Ve te assi la jornada venguda
Que ta tricharia es fenida.

Puis vient un songe, la nuit d'avant la bataille avec le comte d'Armagnac. Gaston-Phœbus voit, dans son som-

meil, un homme blanc qui lui sourit. C'était *sent Voluzia* de Foix, lui promettant la victoire[1].

Nous terminerons les extraits du poète original, sinon brillant, du quinzième siècle, par deux morceaux, dont l'un forme une liste rimée, qui a du moins le mérite de rappeler des noms de personnages de l'époque, appartenant à la zone sous-pyrénéenne, et qui se trouvèrent compris dans l'échec infligé par le comte de Foix, Gaston-Phœbus, au comte d'Armagnac :

L'an mil tres cens sixante et dos
Lo Comte de Foix balent et pros
Ajustat am sa Baronie
En decembre lo cinque dic,
Prengeu batailhe campal
Armenhac son ennemic mortal,
Et de Comenge son cousin
Lo comte apelat Martin.
Et après lo comte de Montlazeur
Que y ere per son malheur.
Et près lo viscomte de Fesensaguet
Et de Labril tout lo troupet;
Et prés lo Seignour de Labartc
Et legets mes aban à la carte
Que lo comte de Foix Gaston,
Prés le seignour de Ficoumarcon,
De Barbaza mosseu Manaud,
Et mosseu Pey de Montaud,
De Tarride mosseu Bertran,
Et l'autre son frayre plus gran,
Et mosseu Lorc et Lorcat,
Et mosseu Bezia de Junac
De Sentarraille mosseu Forti,
Et mosseu Geraud de Pauli.

Le second morceau est une sorte de portrait de famille,

1. Depuis ce jour, chaque année, on allumait une torche de cire de trois livres devant les reliques de saint Volusien, dans l'église de Foix, la veille de sa fête.

que le poète a tracé pour les Archambaud. « Lou dit comte mosseu Archambaud abia mot honorable et haud personadge ablargas espallas, et sehnoria statura, granda et rigorosa parola, dit mot savi senhor et ben regent ses pobles. Et fot de Foix lo *quinze* comte. Per so ve pausi assi, per eternal memoria, en lo present libre alguns berses :

Jo so lo bon comte Archambaud,
Gran personatge ay! et ban haut.
Et vos juri per ma fé
Qué son des comtes lo quintzé
De Foix, comtat ben renomat
Et de Bearn bon viscomtat,
Ab Ysabel de trés nobla natura
Ma bona molher ab bera statura
De qui ey agut mot bera maynada;
De tots hils de trés nobla linhada.
Lo prumer es mon car hil mosseu Johan
Mot avisat, ben hardit, comme Rollan :
Don vous juri per sant Denis,
Que non y a un d'assi à Paris
Ab meilhou cor al rey Francés
De luy servir contre als Anglés.
Et mon segond filh mosseu Gaston
Captal de Bug per bona rason
Et mon ters filh mosseu Archambaud
Seignour de Noalhas et del locq de Saut.
Fray Pér es mon filh lo quart;
Bon coradge a et en bona part,
De Foix es nomat Cardenal
De la sancta Glaysa catedral
Mon quinte filh es mosseu Mathiu
Comte de Comenge, ben garda lo siu.
Foix et Bearn, Diu sia en ta garda,
Et garde de mal gent et de pilharda
Et vos, mon filh mosseu Johan
A vos qué prégui per sent Johan,
Ab lo bon rey de Fransa
Valhats aber bona liansa
De bon cor et al bon desir
Maintiengats la flor de lis.

VIII. Quoi qu'il en soit, bien que la prose rimée du Loret ariégeois du quinzième siècle ait été dédiée à la comtesse de Foix, Éléonor, il est douteux qu'elle lui ait valu une gratification annuelle de 2,000 livres, comme Loret du dix-septième siècle l'obtint de mademoiselle de Longueville, même lorsque celle-ci fut duchesse de Nemours. Miguel del Verms ferme le quinzième siècle.

Pour le seizième siècle, ce ne pouvait être qu'une période pendant laquelle le génie poétique des montagnes resterait morne, silencieux et voilé ; les Pyrénées ariégeoises furent tout entières au débat catholique et protestant; l'épée se substitua à la lyre. Ce n'est pas que la muse de la zone sous-pyrénéenne ne fit entendre çà et là quelques accords. Ne composa-t-elle pas ce fameux cantique, entonné par Jeanne d'Albret, en accouchant d'Henri IV :

Nouste-Dame deü cap deü poun,
Adyudat me a d'aquest'hore;
Pregats aü Dioü deü ceü,
Qu'em bouille bié delioüra leü;
D'u maynat qu'am hassie lou doun;
Tout d'inqu'aü haüt d'oüs mounts l'implore.
Nouste-Dame deü cap deü poun
Adjudat-me a d'aquest'hore[1] !

Combien de pastourelles ne furent-elles pas mises en circulation, ayant trait aux premières amours du dernier comte de Foix, Henri IV? L'instinct et le génie de la province sont restés les mêmes. Gaston-Phœbus, Henri IV et un peu Bernadotte, ont été et sont toujours les personnages légendaires du pays. Dans les gravures et les images populaires d'Henri IV, on inscrivait toujours quelque quatrain :

1. *Estrées Béarnèses*, p. 122.

Debine qui ey lou Rey doun bets acy l'imatje?
Qu'estou gran, générous, de soun pople l'amic;
En tout loc qu'ère aïmat: a la bilo, aü bilatje;
Pertout qu'estou plourat... Ya, qu'ey lou nouste Henric.

Toutefois, devant les guerres religieuses, en présence des luttes fratricides, il était impossible à la poésie d'entreprendre des œuvres de longue haleine. Que chanter lorsqu'il faudrait pleurer? Mais voici le dix-septième siècle; une femme portera le rameau d'olivier et viendra renouer la chaîne des temps.

Marie de Puech de Calages, née vers 1631, est un poète aimable du dix-septième siècle, qui habitait Mirepoix en 1656. Auteur d'un poème épique en neuf chants, elle fit quelque bruit en son temps; mais, depuis, les biographes oublièrent, pendant un siècle, de faire mention de ses œuvres, sans s'inquiéter si elles ne contenaient pas une bonne partie des idées de son temps, si elles ne soulevaient pas quelque coin du voile, qui cache l'éternelle pensée.

Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle pratiqua la poésie avec succès, qu'elle remporta plusieurs prix à l'académie des Jeux Floraux; et qu'après bien des vicissitudes subies par le foyer de ses pères et par la destinée conjugale, elle avait adopté l'Ariège pour sa patrie[1]. Madame de Calages mourut à Mirepoix, en 1661, le 8 octobre; et malheureusement aussi, ses poésies, précieux héritage,

1. J. Raynal, dans son *Histoire de Toulouse*, parue en 1759, suppose (p. 366), que Marie de Calages était de naissance languedocienne; il se trompait, elle était Bretonne d'origine. Marie de Puech (tel son nom de fille) était née de George de Puech-Kerslan ou Kersolan (il y a Puech dans les actes) et de Marguerite de Druilla, en Bretagne, aux environs d'Ancenis, en 1631. Son père ayant eu une affaire d'honneur qui eut des conséquences, se vit obligé de s'exiler, et s'établit dans le Languedoc. Marie de Puech, âgée de dix-sept ans, épousa, à Narbonne, en 1619, Henri de Calages, second fils de Pierre de Calages de Charancé et d'Anne d'Alègre.

transmis dans sa famille, ont, en grande partie, péri accidentellement au commencement du dix-neuvième siècle. Aussi, à peine trouve-t-on, dans les recueils et les dictionnaires de biographie universelle[1], de brèves et sèches notes, quelquefois inexactes, mêlées à d'inexacts détails, comme la suivante : « Le principal ouvrage de mademoiselle Marie de Puech de Calages est le poème de *Judith*, ou *la Délivrance de Béthulie*, qui ne parut qu'après sa mort, par les soins de mademoiselle l'Héritier de Villandon, quoiqu'elle l'eût composé dans sa jeunesse. On le trouve aussi dans le *Parnasse des Dames*. Il est peu connu, et est cependant bien préférable aux poèmes de *saint Louis*, d'*Alaric* et de *Clovis*, qui firent une réputation à leurs auteurs. »

Bien que le silence se soit fait sur cette renommée poétique, et sur les compositions auxquelles cette jeune muse s'était adonnée sous le ciel de l'Ariège, rappelons toutefois, qu'à des époques peu éloignées, ce talent avait suscité un assez grand fracas. Tout d'abord, ce fut au moment même de l'apparition de son principal poème.

Le sujet de *Judith* avait été traité déjà par du Barthas, par madame Mansencal et par André Prevot, lorsque madame de Calages, que d'autres triomphes poétiques avaient encouragée, éprouvant à son tour le besoin de s'exercer sur de plus grands sujets, aborda aussi ce texte

1. On chercherait vainement son nom dans la plupart des dictionnaires historiques. Sa biographie n'est point dans celui de l'abbé de Barral, dans celui de Ladvocat, dans le P. Chaudon, dans Delandine, dans les *Mémoires* de Palissot, dans les *Trois siècles* de l'abbé Sabatier, etc. Ce fut Sauvigny qui, en 1773, restaura sa réputation dans le *Parnasse des dames*. Son article commence ainsi : « Le nom de cette demoiselle ne se trouve cité dans aucun des recueils qui me sont parvenus. » — C'est seulement après Sauvigny et d'après lui qu'en ont parlé le *Dictionnaire portatif des femmes célèbres*, 1788, mesdames F. Briquet, de Genlis et de Vanoz. Aussi a-t-on répété à l'envi toutes les erreurs qu'il plut à Sauvigny d'inventer, et que M. Al. Mahul releva en partie en 1818. (Labouisse-Rochefort, *Voyage à Rennes les Bains*, p. 621.)

biblique. Son poème, d'abord ébauché et traité en miniature, ne comprenait que 400 à 500 vers. Mais comme c'était le temps où le fameux traité des Pyrénées fut conclu, et le mariage de Louis XIV arrêté avec Marie-Thérèse d'Autriche, les fêtes prochaines des Pyrénées inspirèrent au poète la pensée d'offrir à la jeune reine, qui devait bientôt rentrer en France, son cher poème de *Judith*, mais après l'avoir agrandi considérablement, en y ajoutant de nouveaux épisodes.

N'oublions pas, néanmoins, que tout a ses épreuves ici-bas; que tout s'achète au prix de la douleur, depuis les douleurs de l'enfantement de la femme, jusqu'à la gloire littéraire elle-même, cet autre enfantement de l'intelligence. Embarras et mécomptes de toute sorte se mêlèrent à la transformation de ce poème, bien que l'accueil fait à l'auteur par la reine Marie-Thérèse, par les ministres, par le cardinal Mazarin et don Louis de Haro, fût des plus flatteurs et des plus bienveillants [1]. Le poème de *Judith* était dédié à la reine, par autorisation royale.

Ceux qui se livrent au dur métier d'écrire et qui prêtent l'oreille au dieu du Parnasse, savent par quelles perplexités cruelles on doit passer. Ce n'est souvent que lorsqu'un travail est imprimé, que les yeux des auteurs se dessillent. C'est

1. Madame de Calages voulait présenter elle-même sa *Judith*. Lorsqu'approcha l'époque fixée pour la célébration du royal mariage, le poème était terminé; l'impression, entreprise à Toulouse, s'acheva le 6 avril 1660, et le poète se disposait à partir pour Saint-Jean de Luz, lorsqu'elle tomba malade. Devenue convalescente, elle ne put entreprendre une aussi longue route, et c'est son mari qui dut présenter le poème à la reine.

On combla M. de Calages de bienfaits. — La reine donna 6,000 francs; Louis XIV, 1,500 francs; Anne d'Autriche, 1,500 francs; la grande *Mademoiselle*, 500 francs; Louis de Haro, 500. Le cardinal Mazarin ne donna rien. (Acte de reconnaissance de cette somme de 10,000 francs par M. de Calages à sa femme, passé à Castelnaudary, chez Laroque, notaire, le 19 janvier 1661, où il est spécifié qu'elle vient des dons faits à Marie de Puesch pour son poème de *Judith*. — Voir Labouisse-Rochefort, *Voyage à Rennes les Bains*. Paris, 1832, p. 625.)

ainsi que madame de Calages sentit, mais trop tard, les imperfections de son œuvre et regretta d'avoir été si vite[1]. Courageuse, ayant l'imagination vive et prompte, le travail facile, elle se remit à l'ouvrage et refondit son poème tout entier. C'est cette revision, « sévère et remarquable, » transcrite sur un grand livre manuscrit, avec d'autres poésies de l'auteur, qui, sans un accident funeste, aurait perpétué les titres authentiques de la valeur d'esprit, des talents poétiques du modeste écrivain de Mirepoix. Avec cette perte, les amis du beau regrettent des poésies ingénieuses, délicates et fortes, disparues ; une foule de peintures charmantes, de ces descriptions et de ces tableaux de sentiment, dans lesquels excelle la plume féminine.

On peut dire que cette muse de l'Ariège finit comme elle devait finir, en faisant des vers ; car elle rendit l'âme, tandis qu'elle composait un nouveau poème[2]. Mais l'Ariège, en ce qui la concerne, déplore qu'une misérable aventure ait privé son Panthéon littéraire des trophées de l'une de ses glorieuses filles adoptives.

1. « O mon Dieu ! disait-elle, qu'ai-je fait ? Comment ai-je osé imprimer une composition aussi défectueuse ? »

Qu'on examine le peu de temps qu'eut madame de Calages, en mesurant l'intervalle si court entre l'accord du mariage de Louis XIV (le 7 septembre 1659) et l'époque de la bénédiction nuptiale, qui eut lieu le 9 juin 1660 ? On a beau avoir de la facilité, il faut cependant le temps matériel de retourner ses idées et son style.

2. Madame de Calages, que son poème avait mise en lumière, et qui était devenue enceinte en même temps que la jeune mariée, reine de France, avait été choisie par Louis XIV pour être nourrice du Dauphin. Mais Marie de Calages mourut dès le 8 octobre 1661, et ne put conséquemment remplir sa mission. Elle venait de faire un poème sur un sujet évangélique, intitulé : *la Présentation de Notre-Dame au Temple*. Le mari avait écrit en note sur le manuscrit : « Le vendredi 7 octobre 1661, ma femme composa ceci ; les maux de l'enfantement la prirent, et elle rendit l'âme à Dieu le lendemain, samedi, 8 octobre, à neuf heures du matin, après avoir reçu l'extrême-onction et l'absolution générale du R. P. de Crezouls, jésuite. Elle fut enterrée dans la chapelle de Sainte-Marguerite, qui appartenait à la famille. »

On garda longtemps, en France, un étrange silence envers madame de Calages, envers son poème de *Judith*. Très tard on s'est souvenu que cet ouvrage existait, que son auteur avait du mérite. Le poète de Mirepoix fut loué, placé dans le Dictionnaire des femmes célèbres ; et comme, suivant l'usage du temps, on l'appelait damoiselle de Calages, le public français ignora qu'elle eût été mariée, il sut encore moins qu'elle était morte si jeune.

Ce fut à la fin du dix-huitième siècle que le signal de réparation fut vraiment donné. Autant on s'était tu quelques années sur cette modeste gloire féminine, autant les critiques et les nouvellistes se hasardèrent à écrire, sur elle, des détails qui tenaient fort peu de compte de l'exactitude ! C'est ainsi que, les incohérences et les assertions erronées, appelant de nécessaires rectifications, le nom de madame de Calages, longtemps oublié, fut repris et emporté par l'opinion sur les ailes de la renommée. Madame de Vanoz trouvait piquant de relever un talent de femme, mais n'avait pas une intime connaissance de notre poète. Madame de Genlis s'occupa aussi de cette mémoire poétique ; mais, dans sa bienveillance, elle n'apporta pas un soin plus scrupuleux dans ses informations. D'autres lettrés grossirent les malentendus ; enfin, ce fut surtout Sauvigny, dans le *Parnasse des Dames*, qui porta les erreurs et la confusion à son comble[1].

Loin de diminuer madame de Calages, Sauvigny et madame de Genlis avaient outré l'éloge : ce qui amena une réaction, et une critique sévère, dans l'une de ces feuilles publiques qui, depuis longtemps, tient le sceptre de la cri-

1. Selon un écrivain qui vivait sous le premier Empire et sous la Restauration, Sauvigny avait considérablement dénaturé les citations qu'il a faites du poème de madame de Calages, qui occupent 37 pages de son recueil in-8°.

tique littéraire en France [1]. Aussi un publiciste ariégeois ne put-il demeurer impassible, en voyant avec quelle *rude raideur* un censeur attaquait « cette aimable et jeune muse. » « Aurait-il été pour elle aussi inexorable, ajoutait notre avocat d'un ton vengeur; aurait-il persisté, ce journaliste sévère, s'il avait su avec quelle précipitation le poème avait été composé, combien son auteur s'était repenti d'avoir été si vite, avec quel soin elle avait tâché de réparer ce tort? s'il avait su surtout qu'elle avait été moissonnée si jeune? Ah! si madame de Calages avait rempli la destinée qui semblait l'attendre, si elle avait quitté la province où elle avait montré un génie si précoce, si elle s'était trouvée à la cour dans un poste honorable et dans un temps où nos plus célèbres écrivains allaient illustrer notre littérature... Quel essor n'aurait-elle pas donné à sa muse [2]? » Telle est la manière chevaleresque, dont notre galant ariégeois plaide les circonstances atténuantes en faveur du poète de Mirepoix. Il suppute combien son goût se serait perfectionné, dans ses rapports de voisinage avec Boileau, Racine, Molière, Bossuet, Labruyère, madame de Sévigné. Mais madame de Calages mourut à vingt-neuf ans, en 1661; et, cependant son poème, tel qu'elle l'avait laissé, ne pouvait que lui faire le plus grand honneur.

Écoutons un auteur critique du Midi : « Cette dame, dit-il, se montra digne de succéder à *la dona* de *Villanova* et à Clémence Isaure. Elle fut supérieure à la plupart des auteurs de son siècle, et assurément elle remporta la victoire sur les poèmes de *Clovis*, d'*Alaric*, de la *Pucelle d'Orléans*, etc. La composition de *Judith* est bien au-dessus de ces productions ridicules; le rythme (le style

1. Le *Journal des Débats*, vers la fin de la *Restauration*.
2. M. de Labouisse-Rochefort, *Voyage à Rennes*, p. 627.

poétique) en est simple, ferme, facile et généralement harmonieux. Nous pourrions en citer des exemples, mais nous préférons renvoyer ceux, qui seraient curieux de vérifier la justesse de notre assertion, à la lecture de l'ouvrage même. C'est là que l'on trouvera que nous n'avançons rien que de vrai. D'ailleurs nous ne pouvons nous résoudre à faire pour madame de Calages ce que n'a pas craint de faire le galant rédacteur de son article, inséré dans la *Biographie universelle*, qui, voulant rendre les vers de cette muse à l'abri de toute critique, les a dénaturés de telle sorte, qu'ils sont plus l'ouvrage de sa plume que celui de madame de Calages [1]. »

IX. — Il ne faudrait rien exagérer sur le compte de notre poète, ni la diminuer, ni l'exalter outre mesure. On devrait bien tenir compte aussi de l'état imparfait de la littérature quand elle parut, et rester juste envers elle.

Madame de Calages, contemporaine de Corneille, avait terminé son travail, a-t-on dit, avant que le *Cid* eût paru, avant que la langue poétique eût été formée par les chefs-d'œuvre de ce grand homme. N'avait-elle donc pas devancé son temps? Et cependant les poèmes de *Saint Louis*, d'*Alaric*, de *Clovis*, etc., écrits dans un style si barbare, faisaient une réputation à leurs auteurs. Que l'on ouvre la *Judith;* elle contient des morceaux dignes d'une autre époque, tels que les passages suivants, (Judith passe dans l'appartement nuptial pour quitter ses vêtements de deuil, et y reprendre ceux qu'elle portait le jour de son union avec Manassès) :

1. De la Motte-Langon, article dans la *Biographie toulousaine*, t. Ier, p. 86. Paris, 1823.

Elle touche, et cent fois elle arrose de larmes
L'habit dont son époux voulut parer ses charmes,
Quand aux yeux des Hébreux, s'avançant à l'autel,
Tous deux se sont juré un amour éternel.
Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore !
Ah ! ce n'est pas pour plaire à l'objet qu'elle adore
Que Judith a recours à ces vains ornements.
Elle entend tout à coup de longs gémissements :
Son bras avec effroi comme enchaîné s'arrête ;
Elle frémit, soupire et détourne la tête,
D'un nuage confus son œil est obscurci,
D'un tremblement soudain tout son corps est saisi.
A la pâle lueur d'une sombre lumière,
Un fantôme effrayant vient frapper sa paupière ;
C'est Manassès qui s'offre à son cœur attendri,
Tel que ses yeux l'ont vu, quand cet époux chéri
Exhala dans ses bras son âme fugitive, etc.

Enfin Judith est au moment d'exécuter son dessein :

Son courage redouble, un feu divin l'embrase ;
Ce n'est plus cet objet dont le charme vainqueur
Du farouche Holopherne avait séduit le cœur ;
Sa démarche et ses traits n'ont rien d'une mortelle,
Une sombre fureur en ses yeux étincelle,
Ses cheveux sur son front semblent se hérisser,
Un pouvoir inconnu la force d'avancer ;
Elle voit sur le lit la redoutable épée
Qui dans le sang hébreu devait être trempée ;
Elle hâte ses pas, et prend entre ses mains
Ce fer victorieux, la terreur des humains ;
Observe avec horreur ce conquérant du monde,
S'applaudit en voyant son ivresse profonde,
Puis soulève le fer, l'arrache du fourreau,
Et, le cœur enflammé par un transport nouveau,
Croit entendre la voix du ciel qui l'encourage :
« Tu le veux, Dieu puissant, achève ton ouvrage. »
Elle dit et, d'un bras par Dieu même affermi,
Frappe d'un fer tranchant son superbe ennemi.

Évidemment, il n'y a que justice, à faire apprécier par ces citations, la manière et le talent de madame de

Calages ; mais il ne faudrait point pousser l'éloge à l'excès. N'a-t-on pas été jusqu'à insinuer, qu'en certain moment, l'auteur de *Phèdre*, avait copié madame de Calages? — Lisons :

« On doit penser que Racine avait connu et apprécié les vers de *Judith*, car il serait étonnant que le hasard seul lui en eût fait répéter deux, dans la tragédie de *Phèdre*. L'un d'eux se trouve dans une des tirades qu'on vient de citer :

Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore !

Et, Phèdre dit, acte II, scène V :

Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore !

L'autre, dans celle où l'auteur de Judith peint Holopherne s'étonnant du trouble et de l'agitation qu'excite dans son âme sa passion nouvelle :

Il se cherche lui-même, et ne se trouve plus.

Et Racine a fait dire à Hippolyte, dans sa déclaration à Aricie :

« Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus. »

Non ! De telles insinuations rapetissent trop les grandes choses ; et il devient niais de soutenir que Racine ait été prendre des vers à madame de Calages ! Il est plus raisonnable de n'accuser jamais, qu'avec défiance, un grand poète, lorsqu'il s'agit de plagiats. « Ne peut-il trouver dans son imagination les mêmes tournures de phrases, sans avoir besoin de prendre ailleurs ? »

Ce qu'il est juste de dire, c'est que, vu l'époque du poème, nous devons remarquer que, dans *Judith*, il n'y avait rien

de ce style ridicule des poètes épiques de cet âge. L'apparition de Manassès, et d'autres passages prouvent même que madame de Calages savait faire une heureuse étude des anciens. D'ailleurs, il faut tenir compte des légères modifications que les éditeurs modernes firent subir au poème ; il n'est pas constamment écrit dans la manière des citations précédentes, qui sont extraites du *Parnasse des dames*, de Sauvigny. Celui-ci n'a-t-il pas déclaré que, pour faire goûter notre ancienne poésie, il avait changé des expressions, quelquefois même des tours de phrases ? Mais il n'en est pas moins vrai que les vers de *Judith*, quelque modification accidentelle qu'on leur ait infligée, annoncent dans leur ensemble un talent réel.

Quoi qu'il en soit, Marie de Puech de Calages était née poète : à peine encore hors de l'enfance, elle remportait des prix aux Jeux Floraux. C'était presque comme Ovide, qui pleurait en vers, lorsque son père lui donnait les corrections du jeune âge. Ses épîtres et ses correspondances empruntaient souvent la forme des vers. Finissait-elle une épître, il lui arrivait plus d'une fois de l'achever par des rimes :

> De janvier le vingt et deuxième,
> Auprès du cher enfant que j'aime[1],
> Qui me détourne mainte fois,
> Me tirant la plume des doigts.

Elle avait, pour émule en poésie, le P. Treille, gardien des Cordeliers, à Mirepoix, à qui elle envoyait des souvenirs, quand il quittait la ville. Son mari, Henri de Calages, fai-

1. Le 10 juin 1657, M. Pierre-Paul de Riquet, baron de Bonrepos, le fondateur du canal du Languedoc qu'avaient médité les Romains, Charlemagne, François Ier et Henri IV, fut parrain, avec Catherine de Fournier, d'un fils de madame de Calages, qui porta les prénoms de son illustre parrain, venu à Mirepoix pour cette fête de famille.

sait-il une absence, pour les affaires, aussitôt elle prenait la plume et ne parlait qu'avec des rimes, à son mari, amateur des vers et qui rimait aussi.

Incomparable époux, cher maître de mon âme,
Calages, digne objet de mes chastes désirs,
Pourrait-on concevoir de plus nobles plaisirs
Que ceux qui sont produits d'une si belle flamme ?
Il est vrai que mon cœur souffre une peine extrême,
Et qu'il ressent autant de douleur que d'amour,
De se voir éloigné du seul objet qu'il aime,
Et sans lequel mes yeux délaisseraient le jour.
Mais aussi, dans le temps que je pleure l'absence
De ce fidèle époux, que j'aimerai toujours,
Rien ne peut s'égaler à la douce espérance
Qui vient m'entretenir de son heureux retour.
Il me semble déjà que je le vois paraître,
Que j'entends sa parole et que je vois ses yeux.
. . . .

On s'arrêtera à Marie de Calages, parce qu'il ne s'agissait dans ce chapitre, que de conduire la poésie ariégeoise, depuis les temps primitifs jusqu'à l'aurore du dix-huitième siècle. Toutefois avant d'arriver à l'époque complètement moderne, un regard rétrospectif sera encore jeté sur le seizième et le dix-septième siècle, dans l'Ariège, pour y chercher quelques autres traces d'art et de poésie.

CHAPITRE V

Une mosaïque de noms, cherchés partout à travers les siècles, avant d'aborder les poètes de l'époque moderne. — Vue rétrospective sur les frères d'art des poètes. — Les sculpteurs et les peintres ariégeois des temps préhistoriques. — Une célébrité ariégeoise du seizième siècle, dans le domaine des arts qui dépendent du dessin. — Un des grands miniaturistes français, le *Cordelier manchot*, de Mirepoix. — Son calendrier illustré, véritable perle artistique. — Série des architectes, des ingénieurs. — Louis de Foix, célèbre ingénieur mécanicien. — Ses rapports avec le roi Philippe II d'Espagne. — S'il a travaillé à l'Escurial. — Le phare de Cordouan. — L'architecte François Mansard. — On l'a dit né à Ax, dans l'Ariège. — Ce que cette opinion a d'historique. — François Mansard, et la cathédrale de Pamiers. — Série de talents errants, qui dominèrent dans l'Ariège, ou qui s'y fixèrent. — Les dernières comtesses de Foix, au seizième siècle. — Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. — Jeanne d'Albret. — Leurs poésies. — *L'Heptaméron*. — Le célèbre Thomas Illyricus, à Foix. — Le poète Vanière. — Le petit-fils de la Fontaine. — Les 500 lettres inédites de Racine, possédées à Pamiers. — Un poète de Tarascon, de la fin du dix-huitième siècle ; Joseph Pilhes, nommé La Beaumelle. — Ses œuvres poétiques. — Transition aux époques contemporaines. — La critique d'art chez les Ariégeois.

I. — Avant d'entrer dans l'époque moderne de la poésie pyrénéenne, on doit, dans ce chapitre, sans craindre de nuire à l'unité du récit et de l'exposition, rapporter tout ce qui peut se rattacher directement ou indirectement au génie poétique de l'Ariège. Pourquoi ne pas rechercher, dans les siècles antérieurs, ceux qui furent les *frères* des poètes? nous entendons par là ceux qui, à un degré quelconque, et sous des formes variables, ont répercuté, dans quelque création artistique que ce soit, le sentiment du Beau. Se pourrait-il que ce pays d'Ariège, si choyé par la nature, n'eût pas conduit l'homme dans les divers sentiers, que com-

porte le grand chemin de l'art? Lorsque le sublime Auteur de l'univers a fait l'Ariège *belle*, ses habitants ont-ils songé à faire du Beau? l'homme né dans une contrée si pittoresque s'est-il senti mordu par l'art? l'Ariège a-t-elle fait naître des artistes à côté des poètes, comme elle nous donne de beaux arbres?

Ainsi, dans ce chapitre, nous recueillerons les noms, les choses et les gerbes qui auraient pu être oubliés dans notre moisson de poésie, afin d'entrer plus légèrement ensuite dans les productions contemporaines. Nous composerons notre mosaïque en allant reprendre, à tous les points de l'espace et du temps, des personnalités éparpillées que nous ramènerons à un centre commun.

Ce qui ressortira de ces juxtapositions de noms et d'œuvres dans la présente étude, c'est la vitalité intellectuelle de l'Ariège, qui s'essaye, et tâtonne, à travers les âges, tantôt faute de moyens de publicité, tantôt faute d'un milieu suffisant.

Il serait assez original d'aller tout d'abord découvrir des artistes ariégeois, dès ce qu'on appelle les temps *préhistoriques*, dans ces époques reculées, qui se perdent à travers la brume des conjectures scientifiques. Il est vrai que nous ne pourrons donner les noms de ces anciens initiés; mais où trouverions-nous les noms des êtres qui vécurent il y a une *centaine de mille ans*, s'il fallait accepter les données de M. Lyell et de son école sur les silex taillés d'Abbeville et de Saint-Acheul? Quoi qu'il en soit, les explorateurs qui étudient les Pyrénées, au nom des sciences anthropologiques, croient pouvoir affirmer la présence, dans l'Ariège, de vestiges accentués de ce qu'on appelle l'*âge de la pierre polie*, en sorte que dès ces temps primitifs, le sentiment de l'art aurait commencé à se faire jour chez nos ancêtres, avec quelque lueur de civilisation. L'instinct ar-

tistique dans ces époques si reculées, si éloignées de nous, et qu'on dit à une distance qui effraye l'imagination, est une découverte assez frappante. La région du Couserans aurait possédé plusieurs de ces artistes sans nom, de ces artistes précoces, bien des siècles avant l'aurore des temps : il s'agit de dessinateurs et de graveurs.

Les récentes et intrépides recherches d'un savant méridional [1], nous ont mis sur la trace de ces artistes ariégeois, d'avant le déluge. Aussi, après avoir constaté que nos contrées sont, dans la France méridionale, les plus riches en débris de ces temps préhistoriques, on fait observer que dans les deux grottes de Massat, en Couserans, qui offrent la même industrie et la même faune que la région appelée les Eyzies, les tentatives artistiques auraient été plus nombreuses et plus parfaites, qu'en d'autres régions du Midi. La plus connue, sur une plaque de schiste, est la figure d'un ours au front bombé rapportable à la grande espèce des cavernes. « Les contours sont bien accusés, les proportions de l'ensemble remarquablement observées [2], » dit le docte M. Félix Garrigou, qui en fait la description. Un andouiller de cerf sculpté portant l'image d'une tête d'ours et muni d'un trou pour le suspendre, serait un deuxième objet d'art qui aurait excité aussi l'attention. « Les lignes du profil, dit le savant M. Lartet, paraissent avoir été tirées d'un seul trait et avec une grande sûreté de main, et l'emploi des hachures pour marquer les ombres, témoigne de *notions assez avancées dans les artifices du dessin* [3]. » La grotte de la *Vache*, à Alliat, près Tarascon

1. Le docteur F. Garrigou, attaché aux eaux de Luchon.

2. M. Garrigou (avril 1866). Toutefois le marquis de Nadaillac, n'a pas reçu la même impression. « J'ai vu, dit-il, cet essai de gravure, les traits sont tellement effacés, qu'il faut une foi bien robuste, pour admettre ce que son possesseur veut y voir. »

3. Zaborowski-Moindron, *De l'ancienneté de l'homme*, 2e part. p. 7.

(Ariège), a fourni aussi deux gravures, deux têtes de poissons, qui dénoteraient un art également avancé [1].

Certes ce n'était pas le fini et le parfait où se sont élevés les dessinateurs et les graveurs des temps historiques; mais l'âge de pierre n'était pas tenu à donner des Michel-Ange et des Raphaël. Sur un fragment d'os, on voit donc représenté un vertébré dont la gravure a donné la copie. « Je ne crois pas, dit celui qui l'a découvert, qu'il soit possible de rapporter la tête qui y est tracée à un autre animal qu'à un cétacé herbivore, et je pense, pour ma part, que le dessinateur a voulu faire la silhouette d'un morse. La tête est peut-être trop allongée, mais la défense qui descend verticalement de la mâchoire indique suffisamment le cétacé que je viens de nommer. Il n'est pas étonnant que les hommes contemporains du renne aient pu voir ce mammifère, car la présence de nombreuses coquilles marines, principalement du peigne de Saint-Jacques (*pecten Jacobæus*), de cardite, etc., dans le gisement d'Alliat, nous prouve que ces montagnards allaient quelquefois jusque sur le bord de la mer [2]. »

Passons vite sur les supputations, où conduisent ces rudiments de l'art ariégeois, cette découverte de ce dessin de morse; car elle fait supposer, comme du reste tout l'ensemble de la faune de l'âge du renne, que le climat régnant alors dans le plateau pyrénéen, devait être sensiblement le même que celui des îles Scandinaves, sur les bords desquelles vivent de nos jours les morses et les autres cétacés. Passons sur les mœurs qu'on prête par hypothèse à

1. Nous trouvons ces détails scientifiques signalés par M. F. Garrigou, dans ses écrits, dont il faudra reconnaître souvent la science et l'ardeur exploratrice.

2. F. Garrigou, *Age du renne*, dans la *Grotte de la Vache*, p. 4. Quelques personnes ont vu dans ce dessin la représentation d'un brochet.

quelques-uns de ces artistes, puisque la science paléontologique mènerait à quelques résultats assez incohérents; d'une part, nos ancêtres de ce vieux monde, n'auraient pas été sans culture et sans développement d'intelligence, puisqu'ils paraissent avoir été initiés aux arts du dessin; d'autre part, ils auraient laissé des vestiges de cannibalisme, d'anthropophagie. Respectons les infatigables explorations de ces savants hardis, qui, malgré l'ombre épaisse des siècles, interrogent avec une sagacité si intelligente tous les indices du passé. Pour nous, nous n'avons point à nous appesantir, on le comprendra, sur des artistes mangeurs de chair humaine; il serait peu poétique de contempler des hommes d'art, assis au milieu d'un amas d'ossements et de crânes humains, portant des traces de blessures mortelles[1]. De plus, on constaterait, avec dégoût qu'ils étaient des carnivores, et de vrais gourmands, puisque les ossements qu'on retrouve, étaient brisés de la même manière que les os des animaux, d'où l'on infère que c'était pour extraire la *moelle*[2]. On conclurait aussi que c'étaient de *raffinés* artistes cannibales, attendu que l'on a retiré de quelques grottes de l'Ariège, un crâne et des os présentant quelques caractères des os *calcinés*[3]. Oh! les malins! les goinfres! ils aimaient, même de longs siècles avant le déluge, la viande *rôtie*, et aussi la viande molle et *tendre*, puisque d'après la plupart des ossements retrou-

1. M. H. Filhol fils, et M. F. Garrigou, insinuèrent, en 1866, que les anciens habitants des cavernes ariégeoises avaient été anthropophages. (*Age de la pierre polie*, dans les *cavernes des Pyrénées ariégeoises*, 1866. — *Mémoires* de M. Garrigou à l'Académie, en 1870.)—On a retiré des couches inférieures de la grotte de Massat, des pointes de flèches offrant, sur les deux faces, des entailles ou rainures destinées probablement à recevoir une substance vénéneuse. (M. Lartet, *Annales des sciences naturelles*, 4e série, t. XV.)

2. Filhol, Garrigou, *ibid.*

3. *Age de la pierre polie*, ibid.

vés, on a la preuve qu'ils préféraient la viande des jeunes individus de l'espèce humaine aux vieillards[1]. Enfin, quels *Lucullus*, ces artistes! n'a-t-on pas observé que parmi les crânes et les mâchoires de la grotte de Bédeillac, on ne trouvait que des occipitaux et des frontaux; qu'il y avait absence des pariétaux et des temporaux; absence aussi de *gélatine*[2]. Y avait-il alors des pâtés faits avec de la *gélatine*?

II. — Mais, sortons des époques nébuleuses et arrivons à l'œuvre d'un grand artiste ariégeois du seizième siècle. Nous quittons les artistes énigmatiques, impersonnels, innomés, pour ainsi dire, qui se révèlent au fond des âges lointains, sans aucun signe distinct et précis. Sans doute il nous sera impossible de désigner par son nom le peintre de génie dont il faut ici assigner le glorieux rang; mais nous connaissons suffisamment sa profession et quelques-unes de ses œuvres, pour circonscrire sa personnalité. On le nomme, dans l'histoire, le *Cordelier manchot*, de Mirepoix.

Notre cordelier est de cette époque, si glorieuse pour l'Italie, où surgirent de tous les côtés, les plus grandes célébrités dans les arts dépendants du dessin. La partie de la France, voisine de la péninsule hispanique, ne resta pas étrangère au mouvement. Tandis que les provinces de Toulouse, d'Auch, d'Albi, de Comminge, voyaient leurs églises cathédrales s'embellir de toiles plus ou moins précieuses, l'Ariège ne demeurait pas oisive; un art charmant,

1. Aux grottes de Sabart, Niaux, Ussat, les fragments de crânes consistent en os frontaux, ayant appartenu à des enfants. (*Age de la pierre polie*, p. 61.)

2. On a découvert à Sabart un humérus humain, dont l'extrémité est rongée, avec des empreintes de dents; mâchaient-ils cette substance osseuse, comme ils suçaient la gélatine?

l'art de l'illuminateur jetait dans les Pyrénées ariégeoises un éclat inattendu.

C'était le temps où Philippe de Lévis, évêque de Mirepoix, agrandissait sa principale église, l'entourait de chapelles, et édifiait ce clocher gothique, admiré à juste titre. Mais il fallait orner l'intérieur du temple, décoré déjà de riches tapisseries. Mgr de Lévis voulut le doter de livres de chant comme il n'en avait jamais existé. Il fallait au prélat des œuvres qui fussent marquées au coin du génie. Il s'en trouva dans ce pays de montagnes.

Dans le couvent des cordeliers de Mirepoix, vivait à cette époque un religieux, à qui la nature avait refusé ou qui avait perdu, par l'effet d'un accident, l'usage d'une main, on ne sait laquelle des deux. On ignore aussi de quel maître il avait reçu des leçons. Peut-être ne devait-il qu'à lui-même son talent de peintre, « très remarquable, même à une époque où florissaient « Raphaël et Michel-Ange.» C'est à ce cordelier que Mgr Philippe de Lévis s'adressa. Il lui fut sans doute désigné par l'opinion, par la rumeur publique, par le bruit d'un talent qui avait déjà étonné.

On se mit à l'œuvre et au bout de sept années, en 1535, l'Ariège possédait neuf volumes immenses, que l'esthétique moderne peut mentionner pour ajouter une page à l'histoire de l'art. Sans doute Dante disait juste en rappelant le goût de la France pour les beaux livres ornés de peintures, et en signalant les habiles ouvriers de la ville de Paris[1]. Toutefois, n'est-il pas légitime de revendiquer un souvenir pour l'Ariège du seizième siècle? N'a-t-elle pas un fils glorieux dans le Cordelier manchot?

Il s'était donc développé, dans les montagnes ariégeoises,

1. *Non se, tu oderisi*
l'onor d'Agobbio e l'onor di quell' arte,
Ch' alluminare è chiamata in Parisi.

un goût prononcé pour la calligraphie ornée, car on n'improvise pas la science des œuvres de goût et d'art ; la fleur délicate de la civilisation, pour employer l'expression d'un maître, s'était épanouie à l'abri d'un cloître pyrénéen. On donnait ainsi au seizième siècle, dans les monastères de l'Ariège, un exemple qu'en d'autres siècles avaient donné d'autres monastères de France. Il y eut là évidemment une école plus ou moins influente.

Il est à regretter que les hommes spéciaux de la capitale, qui ont écrit, dans notre siècle, sur l'*art d'enluminure*, ne se soient pas mis en situation de connaître les merveilles de miniature et de calligraphie qui nous sont venues du Cordelier manchot. On lui doit cinq volumes notés, ornés de miniatures, de vignettes, d'arabesques et de culs-de-lampe, du goût le plus exquis [1]. Il est vrai que les éloignés de Paris, comme les absents, ont toujours tort. On les oublie [2].

Ainsi, les historiens de l'art ont passé sous silence un des premiers illuminateurs, un des premiers miniaturistes français du seizième siècle. Pourquoi ne pas le nommer à côté des trois Clouet, de Jehan Bourdichon, de Jehan Poyet et d'autres peintres de la même époque ? N'avait-il pas autant qu'eux, le brillant, l'élégance, la naïveté, l'éclat de la couleur ? N'avait-il pas l'invention, comme il l'a montré, dans les douze petits tableaux, formant le zodiaque, qui se trouvaient à la première page de l'un des deux Antiphonaires, dont il fut chargé par Mgr de Lévis ?

Les savants du midi de la France, qui appartiennent à

1. Plus quatre autres volumes écrits en gothique de moyenne grosseur, renfermant seulement des prières.

2. Un homme des plus sympathiques, M. Ferdinand Denis, conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, publiait, en 1858, une excellente *Histoire de l'ornementation des manuscrits*. Je regrette de n'avoir pu causer avec cet aimable écrivain avant l'impression de son livre, je

la zone pyrénéenne, n'ignorent point ce beau talent, et les œuvres de calligraphie, les splendeurs de dessin et de peinture, dont le Cordelier manchot dota l'Ariège. Il serait équitable, que cette illustration artistique fût également connue dans le Nord; ce qui n'a point lieu[1]. Tout le monde sait l'existence du bel *Evangéliaire* de Maneirius, du grand *Missel du couvent de Saint-Blaise*, de la *Bible de Saint-Martial de Limoges*, des *Heures d'Anne de Bretagne*, du *Missel parisien de la bibliothèque de l'Arsenal*, et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Mais qui parle du Cordelier manchot? Qui connaît ses œuvres? Et cependant elles pétillent d'esprit. Il y a tant de placidité et d'ingéniosité dans ses compositions; il a laissé des livres dignes de provoquer une juste admiration, par leurs minutieux chefs-d'œuvre, par leurs délicates peintures.

Il est vrai, qu'à d'autres époques, plusieurs des calligraphes illuminateurs en France, qui appartenaient au cloître, cachèrent leur nom par humilité. Beaucoup de noms d'artistes du treizième siècle, ont aussi échappé à l'histoire; ils trouvèrent sans doute que la sainteté de leur labeur les avait suffisamment glorifiés. Toutefois la *Société archéologique du Midi* a commencé de rendre justice au Cordelier manchot, et à se montrer soucieuse de sa gloire[2]. « Il nous semble qu'un artiste aussi distingué que le cordelier de Mirepoix, méritait que ses contemporains apprissent à leurs descendants quelle fut sa patrie, si sa vie fut longue,

ne doute pas que s'il l'eût connu, il n'eût accordé au Cordelier manchot, une des gloires de l'Ariège, la place qu'il mérite dans une histoire de l'art français.

1. Ni M. de Bastard, ni M. Léonce de Laborde, ni M. Ferdinand Denis ne mentionnent le cordelier ariégeois.

2. Voyez le tome II des *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, Toulouse, 1836, p. 271, où M. Léon Ducos a inséré une notice sur les anciens livres de chant de l'église-cathédrale de Mirepoix.



Chauvet aqua forte

Les douze mois de l'année par un miniaturiste Ariégeois du XVIe Siècle
Le Cordelier manchot de Mirepoix

en quels lieux il la termina. Rien de tout cela n'est arrivé. Son nom de famille, ajoute M. Léon Ducos, même son nom de religion sont restés dans l'oubli. Ils n'ont pas été une seule fois écrits sur l'ouvrage admirable, où se trouvent en cent endroits les armoiries de M. de Lévis, et sa devise : *Spes mea Deus*. Mais il nous est resté assez des œuvres de cet homme modeste, pour perpétuer chez les amis des arts le souvenir du *Cordelier manchot*[1]. »

III. — Ce n'est point assez ; nous ne pouvons passer sous silence un *calendrier illustré* du seizième siècle, petit chef-d'œuvre de miniature, qui est aussi l'œuvre de notre Cordelier manchot, et dont une plume dévouée à l'art a donné communication à la Société archéologique du midi de la France, vers 1865. Il n'était pas aisé de retrouver un mince débris des œuvres de notre ingénieux artiste ariégeois, après les sottes profanations et les dispersions d'une époque qui fût si profondément troublée.

En tête ou à la première page de l'un des deux fameux Antiphonaires de Mirepoix, que Mgr de Lévis avait fait confectionner, se trouvaient douze petits tableaux formant le zodiaque. Dans les tableaux accolés aux signes du zodiaque, on avait coutume de retracer les travaux ou les plaisirs propres aux divers mois de l'année. Le cordelier crut devoir s'écarter de la route ordinaire, en faisant de l'année une sorte de cadre, dans lequel il a placé les diverses périodes, les divers actes de la vie de l'homme, depuis son enfance jusqu'à sa mort. C'est ainsi que le peintre pyrénéen

1. Était-il fils d'un paysan? d'un bourgeois? on ne sait. Du reste, il en est, à toutes les époques, qui aiment assez à entrer dans l'inconnu, ou à abaisser dans l'humilité du cloître l'orgueil du siècle. Au moment où j'écris, je lis dans les feuilles publiques du Mans (3 juillet 1878), que M. Sarlat, capitaine de frégate, officier de la Légion d'honneur, vient d'entrer dans l'ordre des bénédictins de Solesme.

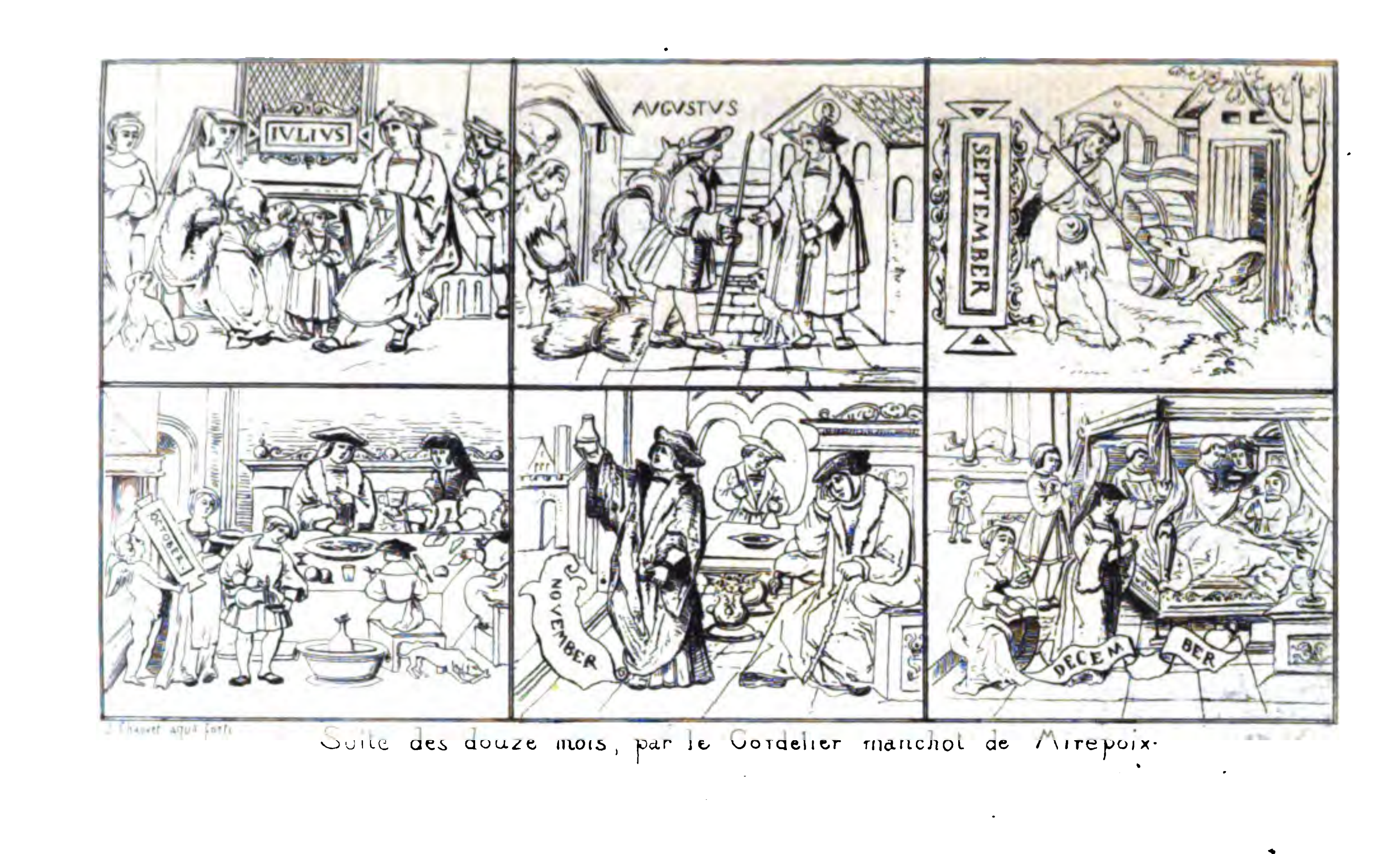
du seizième siècle a peint un petit poème de la vie humaine.

Il fallait de l'imagination et de l'art pour n'être pas banal dans les idées, vague et médiocre dans l'exécution. Le peintre de Mirepoix sût tenir ce programme. Il paraît que ces miniatures, gardées par une main pieuse, sont toutes d'une conservation parfaite ; les couleurs et la dorure semblent dater seulement de quelques années. Sans doute, on ne saurait dire que le dessin soit toujours exempt de reproche, mais on convient qu'il n'est jamais indigne de l'âge de la renaissance[1].

Sans glorifier tous les détails de ces douze petits tableaux, il est certain que notre cordelier aurait excellé dans cet amour du plaisant et du grotesque qui régna au moyen âge. C'est un Hogarth pieux, un Jacques Callot sous le froc[2]. De

1. L'auteur méridional qui a rendu à la lumière ce qui reste des œuvres du cordelier de Mirepoix, et que nous allons mettre à contribution, rapporte, que dans les cinq volumes de l'Antiphonaire, travaillèrent, sous la direction du cordelier, des hommes habiles venus de Florence, pour traiter la dorure, l'écriture et la note du plain-chant. La hauteur des portées et la dimension des notes du plain-chant étaient telles, que le *Gloria in excelsis*, tenait à lui seul 32 pages du grand format (in-folio de 78 centimètres). Les premières lettres de la page des principales fêtes de l'année formaient un tableau d'environ 30 centimètres de hauteur, sur 20 de largeur, représentant le sujet de la fête. La *Société archéologique* de Toulouse possède plusieurs de ces lettres avec des vignettes, des arabesques, etc., reçues soit de M. le marquis de Castellane, un de ses présidents, soit de M. l'abbé Vidalat-Tournier, de Mirepoix. Les peintures les plus précieuses ont malheureusement été détachées des huit volumes que possède la bibliothèque de Foix. Le neuvième volume, qui existe on ne sait où, le plus orné de tous, contenait l'office entier de saint Maurice, patron de la cathédrale de Mirepoix. Plusieurs hommes pouvaient à peine le placer sur le pupitre : ce qui arrivait une fois l'an, à l'époque de la fête du soldat martyr. — Nous ne pouvons mieux faire que de suivre pas à pas le rapport savant et judicieux donné par M. Léon Ducos, dans les *Mémoires de la Société archéologique du Midi*, t. II, p. 271.

2. Ses tableaux ont plusieurs des qualités de ces célèbres caricaturistes ; et Thomas Wright n'aurait pas refusé, dans son *Histoire de la caricature et du grotesque*, une place au Cordelier manchot, s'il eût connu ses œuvres.



Suite des douze mois, par le Cordelier manchot de Mirepoix.

notre temps, on a écrit et peint la comédie de l'époque et la comédie de *la vie humaine*[1], avec la verve sarcastique que l'on sait. Le cordelier ne raille pas, il ne fait point de caricature. Quelle bonhomie, quelle expression naïve dans ses dessins ! quelle fertilité, quelle ingéniosité dans ses créations ! Nous nous sommes un peu fait l'idée de ces douze tableaux d'après leur reproduction lithographiée; mais nous laisserons parler le critique de talent[2], qui a pu apprécier l'original.

« *Janvier.* — Le peintre représente des enfants se livrant aux jeux de cet âge heureux; on y voit une bulle de savon que l'un d'eux abandonne au caprice du vent. N'est-ce pas dire, que toute vie passera comme ce petit ballon gonflé ?

« *Février.* — A peine sorti de la première enfance, l'homme est condamné à l'étude. Le second tableau représente l'intérieur d'une école. Des élèves studieux sont rangés autour d'une table. Sur le premier plan est une scène de fustigation, à laquelle l'écolier puni paraît ne pas se prêter de trop bonne grâce.

« *Mars.* — Le peintre a placé à cette époque de la vie la passion de la chasse. Il a représenté son héros ajustant un oiseau, prêt à l'abattre d'un coup d'arbalète. Deux chiens, sont à ses pieds : derrière lui est le servant qui doit retendre l'arbalète et y placer une flèche.

« *Avril.* — C'est le temps de l'*eta prima*, l'*eta fiorita.* Des couples joyeux, à l'ombre d'arbres touffus, célèbrent au son des instruments la saison des amours. Placé sur le premier plan, le héros du peintre semble parler avec tendresse à une jeune femme, dont la modestie embellit le maintien. Le critique que nous citons remarque la bizarrerie de placer dans un Antiphonaire un tel tableau, bien qu'il ne renferme rien d'indécent.

« *Mai.* — Ici c'est une fuite ou un enlèvement. Un jeune homme

1. On pourrait comparer l'œuvre de Bertall, la *Comédie de notre temps*, (Paris, Plon, 1874, in-4°), à celle du cordelier; l'une échevelée, comme notre époque; l'autre, placide, et mordante de bon sens, comme on en avait au seizième siècle. De part et d'autre, c'est une étude au crayon, des mœurs contemporaines.

2. Nous ne mêlerons à l'analyse de M. Léon Ducos que quelques minces observations.

et une jeune femme, montés sur deux puissants chevaux, voyagent précédés d'un valet de pied. Dans ce petit tableau, le peintre semble s'être attaché à rendre avec un soin minutieux le harnachement des chevaux, tel qu'il était alors usité.

« *Juin*. — L'homme a atteint l'âge mûr. Il écoute les conseils de la raison, il se marie.

« Ce petit tableau, le plus gracieux, le plus soigné de tous, et dans lequel se trouvent quinze ou seize figures, représente la cérémonie religieuse, au moment où le prêtre placé au pied de l'autel prend la main des fiancés et va prononcer les paroles sacramentelles. L'ensemble et les détails de cette miniature sont d'un effet ravissant.

« *Juillet*. — Le mariage a porté ses fruits; l'homme goûte les douceurs de la paternité. Le peintre semble avoir à dessein représenté le père caressant son fils [s'il faut en croire l'interprétation de notre critique] avec une complaisance très marquée, tandis que la mère donne des fruits à sa fille. — Ici, nous pensons que le critique que nous suivons, s'est livré à une interprétation excessive. On est libre de juger l'ancienne constitution de la famille française : mais, trouver que l'intention du cordelier a été de censurer les parents des temps jadis, et de les accuser d'affections exclusives, reportées sur un seul enfant, c'est lui prêter des idées que son tableau ne contient pas, qui n'étaient probablement pas dans son esprit, et qui ne peuvent émaner que de notre époque prévenue et imbue de certains préjugés à l'endroit des vieux siècles.

« *Août*. — Le bon cordelier savait que tout bon chrétien devait à l'Église le dixième du produit de ses biens.

« Dans ce tableau, le père de famille est représenté au moment où il vient de livrer au collecteur de la dîme, les gerbes qui doivent revenir à son curé. Ce tableau est l'un des plus jolis. — *C'était tout naturel*, dit le critique. Ce *tout naturel*, est très joli aussi, et d'une malice qui se palpe.

« *Septembre*. — Souvent en avançant en âge, l'homme devient avare.

« Le peintre paraît avoir indiqué ici ce vice d'une façon très ingénieuse. Un mendiant s'est présenté à la porte du logis. La porte est ouverte, la prière du pauvre a été entendue, mais elle n'a pas été exaucée. Le malheureux se retire en se défendant contre un chien, qui cherche à le mordre.

« *Octobre*. — Chaque âge a ses plaisirs. Le peintre a placé ici l'époque de la vie, où l'attrait de la table devient plus particulièrement chez l'homme une sorte de passion.

« Dans ce tableau, le père de famille est représenté devant une table somptueusement servie. Sa femme lui présente, dans un verre à pied, la liqueur chère aux vieillards.

« *Novembre.* — L'hiver de la vie est arrivé, et avec lui le triste cortége des infirmités. Assis dans un fauteuil, entouré de coussins, l'homme attend, dans l'attitude de la souffrance, quelques paroles consolantes de son médecin. Comme dans le charmant tableau de Gérard Dow, le grave Esculape regarde attentivement l'urine du malade renfermée dans un vase de verre.

« *Décembre.* — Voici le dernier mois de l'année. Le douzième tableau représente la fin de la vie.

« Mais, cette fois [et le critique n'a pu comprendre pourquoi], c'est la mère de famille, dont le peintre a fait le principal personnage de la scène attendrissante qu'il a si heureusement rendue.

« L'épouse est étendue sur son lit de mort, entourée de sa famille désolée. Elle a croisé ses mains, et se prépare à recevoir le viatique qu'un prêtre lui présente. »

Tel est le bijou, extrait des œuvres du cordelier de Mirepoix ; ce qui nous fait déplorer la perte d'une infinie quantité d'œuvres d'art, que l'Ariège devait nécessairement renfermer, et qui ont disparu. Nul pays n'a tant souffert des guerres religieuses, des guerres civiles. On dirait que le génie de l'extermination a passé dans tout le département. On cherche en vain, ce qui dut s'élaborer dans les abbayes de Combelongue, de Lézat, de Bolbonne ; ainsi que les peintures qui devaient orner les châteaux des comtes de Foix, des vicomtes de Couserans.

Marseille est fière de son peintre chartreux, de son Joseph-Gabriel Imbert, qui après avoir été l'élève de Serres, de Van der Meulen et de Lebrun, produisit lui-même des compositions où l'on a reconnu « le feu du génie, » et que des critiques ont trouvées « étincelantes de beautés[1]. » L'Ariège n'a rien à envier à la cité de Marseille. Son cordelier n'a-t-il pas donné, cent ans avant frère Imbert, des

1. On cite de frère Imbert les tableaux : le *Crucifiement*, et les *Pèlerins d'Emmaüs*, qui ont fait sa réputation.

preuves de goût, de verve, de correction et d'invention originale ?

IV. — Après les peintres, donnons la main aux architectes. L'Ariège fut plus heureuse avec un de ses architectes-ingénieurs, en renom brilla à la fin de ce seizième siècle, dont les premières années avaient vu grandir le talent du Cordelier manchot. Le celèbre ingénieur Louis de Foix était originaire de nos Pyrénées[1]. Le goût des arts s'étant emparé de lui, il étudia l'architecture et la mécanique à Paris. Plus tard il se rendit en Espagne[2], soit pour y compléter ses études d'art, soit pour exercer sa profession, au milieu des grandes œuvres que commandaient les descendants de Charles-Quint.

Louis de Foix eut l'honneur de présider à des travaux importants, utiles, qu'on retrouve encore subsistants en

1. Scipion du Pleix croit Louis de Foix, natif de Paris, et dit qu'il avait pris son nom et son extraction au comté de Foix (*Histoire de Henri III, roy de France et de Pologne :* 1630, in-f°, p. 166). Le même renseignement est dans l'*Histoire générale* de de Thou (né à Paris, et originaire du comté de Foix, dit-il). — M. Charles de Moüy écrit, on ne sait pourquoi : « Luis, né à Foix... » (*Don Carlos et Philippe II*, p. 225, aux notes). Selon M. Tamisey de Larroque, Louis de Foix serait venu au monde vers 1538.

2. Louis de Foix, était auprès du roi d'Espagne Philippe II, au moins vers 1565. Il avait eu le temps « de se distinguer assez en un pays étranger, surtout en un pays qui est la terre classique des jalouses susceptibilités, pour obtenir la confiance du fils et du petit-fils de Charles-Quint. » — Venu probablement dans le pays natal de son père (Foix), et là, voisin de l'Espagne, il dut être attiré à Madrid, par l'espoir d'être employé dans les gigantesques travaux de l'Escurial, et de recueillir une part de la pluie d'or, que Philippe II laissa tomber sur ceux qui l'aidèrent à réaliser son vœu de Saint-Quentin. La somme dépensée par Philippe II, se serait élevée à 60 millions de francs (Ph. Tamisey de Larroque, *Revue de Gascogne*, année 1864, t. V, p. 335-336). — La première pierre du palais de l'Escurial, fut posée, d'après M. le comte Alexandre de Laborde, le 23 avril 1563 (*Voyage pittoresque et historique en Espagne*, in-f°, t. IV, p. 23). — Louis de Foix, semble avoir été d'abord auprès de Philippe II, en qualité de mécanicien consommé, d'habile inventeur, d'*horloger* spécial, si l'on veut, et selon que M. Gâchard, de Belgique, l'insinue d'après les actes qui sont dans les archives de Simancas.

Espagne et en France. Il inventa la machine avec laquelle on tirait de l'eau du Tage, pour la partie haute de la ville de Tolède. On parle aussi de diverses machines ingénieuses qu'il exécuta pour le fils du roi d'Espagne [Philippe II], pour l'infant don Carlos, connu par sa fin tragique[1]. Revenu en France, l'ingénieur ariégeois consacra à son pays un talent qui avait mûri à l'étranger. Il ferma, en 1579, l'ancien canal de l'Adour, près de Bayonne, et en construisit un nouveau pour le port[2]. Six ans après, ce fut encore lui, qui bâtit,

1. On sait le caractère étrange, ombrageux, rempli de crainte, du prince don Carlos, qui, selon les caprices ou les terreurs du moment, demanda diverses espèces de machines, à destination bizarre. Notre ingénieur lui fit, par exemple, une machine, avec laquelle, au moyen de quelques poulies, le prince pouvait, étant au lit, ouvrir et fermer lui-même sa porte, afin de se protéger contre certains dangers réels ou imaginaires. — De Foix exécuta aussi plusieurs remarquables horloges demandées par don Carlos, qui, comme son grand-père Charles-Quint, semble avoir eu la manie des instruments chronométriques. En 1565 notamment, Louis de Foix fit une horloge extrêmement compliquée, indiquant avec les heures, les jours et les mois et bien d'autres choses encore, laquelle horloge était ornée de colonnes à la façon d'un temple antique.

Louis de Foix fut chargé aussi de procurer à don Carlos un livre qui devait être assez pesant pour tuer un homme d'un seul coup. De Foix lui en fabriqua un composé de douze tablettes en pierre bleue, long de six pouces et large de quatre, couvert de lames d'acier, et par-dessus, de lames d'or, qui pesait plus de quatorze livres. — On trouve, dans les archives, les comptes de dépenses de ce terrible volume. Don Carlos avait désiré ce livre-assommoir, parce qu'il avait lu dans les annales d'Espagne, que l'évêque de Zamora, prisonnier au château de Simancas, lors de la révolte des comuneros, avait enveloppé d'un fourreau de cuir une brique de la forme de son bréviaire; qu'avec ce volume il avait tué son gardien, et s'était ensuite échappé. — Charles-Quint donna l'ordre d'étrangler le meurtrier, inventeur de ce volume.

2. « L'Espagne avoit esté cause de la première réputation de Louys de Foix, mathématicien et ingénieur; il avoit esté l'un des principaux architectes de l'Escurial; il avoit conduit le Tage aux plus hauts lieux de Tolède, et fait plusieurs machines et artifices, dont le roy Philippe II s'estoit servi en ses plus importantes entreprises. Revenu de là au pays de sa naissance, il avoit entrepris le boucault de Bayonne et le venoit de parachever, lorsqu'en l'année 1583 il entreprit la conduite du bastiment de la tour de Cordouan. » (Messire Charles Bernard, *Histoire du roy Louis XIII*, Paris, 1616, cité par Tamisey de Larroque, *Revue de Gascogne*, année 1868, p. 544.)

en 1585, à l'embouchure de la Garonne, le fanal communément appellé la *Tour de Cordouan;* tour qui mesure 160 pieds de hauteur et a coûté vingt-six ans de travaux.

Quant à cette création du phare et de la tour de Cordouan, sur un rocher, à l'embouchure de la Garonne, à 24 kilomètres de Bordeaux, elle fut décidément l'une des grandes œuvres de l'architecte ariégois, celle qui a consacré sa réputation. On regarde ce phare bâti sur un écueil, dont Michelet donna une saisissante description [1], comme « le plus magnifique qui ait été élevé dans les temps modernes [2] », comme « l'édifice le plus curieux que Louis de Foix ait fait construire [3]. » Un docte archéologue, qui visitait dans ces derniers temps le monument de notre ingénieur-architecte, ne pouvait s'empêcher d'en faire un pompeux éloge; « il était impossible, dit-il, de voir dans de plus favorables circonstances ce phare si souvent rebâti ou réparé [4], mais au-dessus duquel planera toujours le souvenir de l'architecte, auquel il doit surtout son éclatante célébrité, le souvenir de ce Louis de Foix, qui sut marier avec tant de bonheur, en le construisant, la grâce à la force et l'élégance à la majesté. J'emportais de mon excursion à Cordouan, le sympathique désir de connaître dans toutes ses phases la vie du grand architecte, dont le chef-d'œuvre, que mon imagination rétablissait tel qu'il s'était fièrement élancé pour la première fois du sein des flots, venait de produire en moi une si vive impression [5]. » — Mais tout le monde visite-t-il Cordouan? Tout le monde connait-il Louis de Foix?

1. Dans son ouvrage sur *la Mer*, en 1861.
2. Babinet (*Études et lectures sur les sciences d'observation*, t. III, p. 119, 1857); Arago (*Notices biographiques*, 1854), parlent avec éloge de Cordouan.
3. Quatremère de Quincy, *Dictionnaire historique d'architecture*.
4. M. Ph. Tamisey de Larroque.
5. *Id. Revue de Gascogne*, année 1864, p. 330.

On n'insistera jamais assez, pour demander aux provinces de condenser leurs efforts, afin d'arriver à créer, à côté des musées provinciaux, des comités, des sociétés archéologiques locales. Parmi leurs nombreuses attributions, il appartiendra à ces sociétés de protéger toutes les illustrations scientifiques, artistiques, industrielles ou d'un ordre quelconque, se rattachant à la contrée. Elles auront mission de consacrer leur érudition et leurs recherches à éclaircir les doutes qui pourraient naître sur ce sujet; elles devront revendiquer les gloires qui appartiennent au pays; car une obscurité relative nous semble avoir subsisté trop longtemps, soit sur l'une des œuvres capitales de Louis de Foix, soit sur l'élévation de ses talents et de ses mérites. L'assertion de plusieurs écrits français, affirmant que l'éminent ingénieur originaire des montagnes de l'Ariège fut, au seizième siècle, l'architecte de l'Escurial[1], est-elle fondée d'une manière authentique? — il ne serait pas indifférent de le savoir[2]. D'un côté des Pyrénées, on désigne un architecte né dans l'Ariège, pour avoir bâti le palais adossé au Guadarrama. De l'autre côté des monts, on nomme un artiste différent, un Juan Baptista, qu'on intitule l'architecte de Philippe II; où est le vrai?

Voilà donc un point sur lequel par intermittence, il y a eu dans l'histoire, tour à tour clarté et obscurité; et il importe que la clarté et la bonne lumière viennent à prévaloir, parce qu'elles éclaireront, d'un vif éclat, l'intensité du génie de notre artiste ariégeois. Avoir si bien interprété la

1. Voyez Moreri, *Dictionn. historiq.*, t. V, p. 212. — *Voyage pittoresque de la France*. — *Description du comté de Foix*, Paris, 1788, p. 54. — *Dict. hist.*, de Feller.

2. Lorsque je pénétrai, dans l'Escurial, en 1876, avec plusieurs autres visiteurs, anglais, français, hollandais, américains, et aussi avec le maréchal Bazaine qui vint par le même train, il était naturel de se demander dans ce palais, si un compatriote, un Ariégeois, avait collaboré à cette grande œuvre.

pensée de cet étrange et puissant Philippe II, avoir si bien taillé en pierre cette pensée éminemment sombre, avoir si bien realisé par le granit ce qui hantait ce cerveau royal, si à part, avoir réussi à créer une architecture terrible pour le goût d'un monarque terrible, cela classe aussitôt un architecte. Quel est donc cet interprète? — Voilà le problème... S'il en faut croire des biographes français, ils assurent que « Louis de Foix fut préféré à tous les architectes de l'Europe par Philippe II, qui le choisit pour « élever le monastère et le palais de l'Escurial[1]. » Et, si cela est, écoutez les voyageurs à imagination, les touristes impressionnables : « On n'admire pas le terrible, disait Alexandre Dumas père, on frissonne; et Philippe, lui-même, lorsque l'architecte lui remit les mille clefs du monument rêvé par son inflexible génie, dut frémir en les touchant[2]. » L'on doit, en effet, placer à une grande hauteur, l'architecte de génie, qui a su jouer avec le granit, et mettre autant de sombre dans le palais, qu'il en voyait dans le caractère de l'habitant. Cependant, les écrivains espagnols ne tiennent pas le même langage que les biographes français, et la *Descripcion del reàl monasterio de San Lorenzo de l'Escorial*, publiée à Madrid, en 1764, par Andres Ximenez, ne souffle pas mot de l'architecte ariégeois[3]. Au lieu d'être l'architecte officiel, Louis de Foix n'aurait-il été qu'un des multiples architectes auxiliaires, attachés à cette œuvre colossale, un collaborateur?

Ces oscillations de lumière et de ténèbres oublieuses, tien-

1. De Thou, *Hist. l.*, 43. — Dupleix, *Hist. de France*, en Henri III. — De Marca, *Hist. de Béarn.* — Moreri, *Grand Dictionn. histor.*, t. V, p. 212. — *Dictionn. historiq.*, de Feller, *Article Louis de Foix.*

2. *Impressions de voyage : De Paris à Cadix*, t. Ier, p. 166.

3. Parcourez notamment, à la page 415, le dernier chapitre intitulé: *Breve catalogo de los principales Pintores, y Artifices, que concurrieron a la fundacion de este insigne edificio de San Lorenzo el Real, y de otros Profesores, que despues le han illustrado con sus obras.*

nent l'espace entre un historien grave du seizième siècle et un habile critique d'histoire de notre moderne époque, entre le président de Thou[1] et le docte M. Philippe Tamisey de Larroque[2]. Le président de Thou avait bien consigné dans son *Histoire générale*, au tome V, les titres divers et imposants, qui recommandent le génie de Louis de Foix à la postérité ; mais on ne sait comment, malgré les pages explicites de cet écrivain, que Bossuet a proclamé « le grand auteur, le fidèle historien, » le nom de Louis de Foix était retombé dans l'inconnu à partir du dix-septième siècle[3]. Dans la seconde moitié du siècle où nous sommes, nous devions être indemnisés du silence et de l'obscurité, qui s'étaient faits, peu à peu, sur le glorieux architecte. M. Tamisey de Larroque n'aura pas peu contribué à cette réparation, venue d'une manière fort opportune ; car, nous reprochons à un moderne historien[4] de don Carlos et de Philippe II, d'avoir subi l'influence des historiens castillans,

1. L'auteur de *Historiarum sui temporis libri...*

2. Il a publié ses intéressantes et curieuses recherches, dans la *Revue de Gascogne*, articles : *Louis de Foix et la tour de Cordouan*, année 1864 p. 329 à 343 ; p. 425 à 438 ; — année 1868, p. 483 à 496, p. 534 à 549.

3. Une des causes, serait-ce celle, indiquée par M. Weiss et par Milizia, c'est-à-dire la difficulté d'aller trouver le rocher de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde, à un endroit plein d'écueils, où les flots de la mer sont tumultueux ? ce qui a conduit à l'observation suivante : « On ne conçoit pas que l'on se soit plu à entasser toutes les richesses de l'architecture et de la sculpture dans un lieu presque inaccessible. C'est comme si l'on plaçait dans un grenier à foin tous les chefs-d'œuvre du Corrège. »

4. Cet historien est M. Charles de Moüy, diplomate distingué, qui remplit, à l'heure présente, une fonction importante dans nos ambassades à l'étranger. Dans son livre : *Don Carlos et Philippe II*, publié en 1863, il a subi une véritable distraction, quand il a mis en cause le récit du président de Thou, concernant les détails de la vie de Louis de Foix, en Espagne. Il s'est mis du côté de Salazar de Mendoça et de son livre des *Dignidades seglares*, pour nier les rapports qui existèrent entre Louis de Foix et le roi d'Espagne, ainsi qu'avec son fils.

Je rends hommage au talent et aux études de M. Charles de Moüy, je lui garde une véritable gratitude pour ses articles critiques sur mon livre : *Mademoiselle de La Vallière*, mais je dois aussi à mon impartia-

qui ne pouvaient admettre qu'un architecte français ait eu, au seizième siècle, l'oreille de l'omnipotent roi d'Espagne; nous lui reprochons d'avoir, par suite, sacrifié, d'un cœur trop léger, les titres historiques d'un ingénieur ariégeois, dont la valeur n'est point discutable.

Lorsqu'on regarde de près les témoignages français et les historiens espagnols, il devient aisé de concilier les affirmations françaises et le silence des Espagnols, sur la question de la participation de Louis de Foix, à la construction gigantesque de l'Escurial. Nous ne voulons contester à nos voisins ni leur architecte Jean-Baptiste de Tolède, qui paraît avoir commencé en 1563 l'étrange monument, ni Jean de Herrera, qui l'acheva vingt ans plus tard[1]. Mais furent-ils seuls, pour venir à bout de ce « Léviathan d'architecture, » comme parle Théophile Gautier? Pourquoi n'y aurait-il point place, dans cette vaste et nécessaire collaboration, pour différents architectes et ingénieurs auxiliaires?

Il ne reste donc qu'à adoucir ou à atténuer les expressions des auteurs français. S'ils ont exagéré la nature du

lité de regretter qu'il ait appelé le récit du président de Thou, « un récit controuvé, » et qu'il ait dit le président de Thou, « dupe d'un prétendu architecte, qui parlait de l'Espagne avec la hâblerie naturelle à beaucoup de voyageurs. » Enfin mon amour-propre d'Ariégeois n'est guère flatté de cette phrase de M. de Moüy : « Il y eut seulement (à l'Escurial) un *maître-maçon* qui s'appelait Luis et qu'on disait Français... *un entrepreneur employé dans les travaux.* »

Évidemment il y a eu ici une distraction de la part de l'historien de don Carlos. Mais elle nous a valu les savantes découvertes de M. Tamisey de Larroque. Que peut répliquer M. de Moüy, lorsque M. de Larroque cite, avec les volumes de M. Gachard, les comptes, les notes, les états pour les *portes et poulies* de l'appartement impénétrable de Don Carlos... les cent réaux comptés à Louis de Foix, pour les roues de la machine (para las ruedas del ingenio que hacia para las puertas del aposento de S. A.) et prêtés a don Carlos par Ruy Dias de Quintanilla? — Que peut-il dire, sur des actes qui sont dans les archives de Simancas, et qui attestent la considération qu'on avait, à la cour d'Espagne, pour Louis de Foix?

1. Ces dates sont précisées par M. Alexandre de Laborde.

concours prêté par Louis de Foix, à la colossale entreprise issue d'un vœu de Philippe II, lors de la bataille de Saint-Quentin, du 10 août 1557, la dissidence n'est plus qu'une question de nuance de langage. Les traducteurs de l'ouvrage du président de Thou font dire à cet historien, que Louis de Foix fut l'architecte du palais de l'Escurial et du monastère bâti par ordre de Philippe[1]. Chaudon, affirme dans son *Dictionnaire historique* que Louis de Foix « fut préféré à tous les architectes de l'Europe par Philippe II[2]. » Enfin M. J.-F. Samazeuilh n'hésite pas plus[3] que Chaudon à déclarer que Louis de Foix a bâti le palais de l'Escurial, et il ajoute, que le génie se joue de toutes les entraves (à propos du gril de Saint-Laurent à imiter), et que l'Escurial n'en est pas moins digne de Louis de Foix. Joignons aussi P. de Marca, le président du Parlement de Navarre, vantant « l'industrie de cet excellent ingénieur Louis de Foix, qui, après avoir basti le superbe bâtiment de l'Escurial, revint en France pour bastir cet admirable phare de la tour de Cordouan. »

A côté des témoignages français, qui n'ont pas ménagé l'éloge, on s'explique la réserve et le silence des historiens espagnols; on s'explique même le principe de patriotisme jaloux et mal compris de Pedro de Salazar de Mendoça, rapetissant, pour le plus grand honneur de sa nation, la part de Louis de Foix[4]. Ce ne serait pas offenser Salazar de Men-

1. Voir de Thou, *Histoire générale*, t. V.
2. Cité par Tamisey de Larroque.
3. *Deux hôtes de la tour de Cordouan*, publié dans la *Revue d'Aquitaine*, 4e année, p. 549.
4. Je ne m'étonne pas qu'un écrivain français, écrivant un ouvrage sur les *Arts et les Artistes en Espagne*, se soit laissé entraîner par le courant d'enthousiasme qui règne dans les 360 pages de son volume. Qu'il dise que Juan de Tolède fut nommé « l'architecte en chef de Philippe II », cela est légitime. Mais cet élégant et docte écrivain va bien loin, lorsqu'à propos du constructeur de l'Escurial, signalant les tactiques habituelles aux en-

doça de soupçonner un principe d'orgueil castillan, lorsqu'il attache peu d'importance à la coopération, selon lui secondaire, d'un étranger. Du reste, c'est la loi commune. De même qu'un général en chef absorbe devant la postérité la gloire de tous ceux qui ont combattu autour de lui, de même, dit avec raison M. Tamisey de Larroque, le nom de Louis de Foix a été effacé par le nom plus resplendissant des deux principaux architectes de l'Escurial. Quoi qu'il en soit, l'histoire officielle atteste les rapports sérieux, fréquents, intimes, que Louis de Foix entretint avec Philippe II, et avec l'Infant. Les actes conservés dans les archives de Simancas, les documents officiels publiés par le savant directeur général des archives de Belgique, M. Gachard, dans son ouvrage *Don Carlos et Philippe II*, ne permettent aucun doute à cet égard, puisqu'on y voit les comptes et les sommes payées par ces princes, pour différents travaux confiés par eux à Louis de Foix.

V. — Ainsi il est constant que la réputation de Louis de Foix, avait passé les Pyrénées et que ses talents étaient appréciés à la cour d'Espagne. Il en fut de même en France ; et sa coopération à l'Escurial, ne dut que grandir son prestige auprès de ses compatriotes. Cela explique pourquoi, dans les archives de la Gironde, des Basses-Pyrénées, de Nantes, on découvre, chaque jour, des preuves de la grande vogue du célèbre ingénieur ariégeois, dans le seizième siècle. Tout d'abord, cette entreprise de la tour de Cordouan, lui fait grand honneur, soit par elle-même, par la hardiesse et l'habileté de son exécution, soit par la somme in-

vieux impuissants, il ajoute : « la construction de cet édifice eut un retentissement tel, que des rivaux jaloux voulurent lui en disputer l'idée première pour l'attribuer à Galeas Alesi et à Vignole, à Vicencio Dante et à Luiz de Foix. » (Édouard Laforge, *Des Arts et des Artistes en Espagne*, Lyon, 1859, in-8°, p. 209).

croyable de difficultés et d'obstacles, que Louis de Foix eut à vaincre[1]. Aussi l'auteur dont nous analysons les récentes découvertes, et dont on admire l'aptitude aux recherches patientes et laborieuses de la critique historique, ne craint pas d'affirmer que pour cette œuvre « le plus beau fanal de l'Europe, » « Louis de Foix eut besoin, pendant de lon-

1. On s'est beaucoup occupé de l'histoire de la tour de Cordouan. Avant Louis de Foix, le prince Noir avait déjà fait une construction sur ce fameux rocher. Mais c'est au seizième siècle que Louis de Foix donna à ce monument des proportions grandioses. Il a fallu, plus tard, réparer quelques dommages du temps et des flots; on attribue à Vauban les dessins des réparations de 1665; l'ingénieur Joseph Teulère, y fit des reconstructions en 1788; les dernières réparations suivirent l'avènement de Napoléon III, M. Magne étant ministre des travaux publics. Mais c'est Louis de Foix qui eut l'initiative la plus puissante, et qui a accentué à l'entrée de la mer et en face de ses dangers, une grande pensée de protection en faveur des navigateurs, une de ces pensées qui honorent le génie d'une nation.

C'est du 2 mars 1584 qu'est le contrat pour la réédification de la tour de Cordouan (entre Royan et Soulas, à trois lieues de terre, et à vingt-cinq lieues de Bordeaux), passé entre Louis de Foix, d'une part, et le maréchal de Matignon, entouré de plusieurs commissaires, tous grands personnages d'autre part. M. le vicomte Alexis de Gourgues l'inséra dans le Recueil des actes de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, 1855; contrat trouvé par hasard, dit-il, dans de vieilles liasses de papiers de famille : « M. Louis de Foix, valet de chambre et ingénieur ordinaire du roy, soubz l'autorité et bon plaisir de S. M. et de Monseigneur Jacques, seigneur de Matignon, comte de Torigny... a promis de parfaire bien et duement les ouvrages, etc. »

A chaque reconstruction, la tour de Cordouan a gagné en élévation ; Louis de Foix lui donne 12 pieds de plus que l'architecte du prince Noir. Teulère 60 pieds de plus que l'audacieux génie de Louis de Foix. Aujourd'hui le phare a 52 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'argent est nécessaire aux architectes; aussi, par les rivalités des financiers, Louis de Foix ne touchant pas les sommes promises, il arriva que l'ouvrage commencé en 1584, n'était pas achevé en 1598. Désespéré d'une si longue attente, Louis de Foix écrivit à Henri IV une lettre, reproduite dans la *Revue de Gascogne*, année 1864, p. 435. Cette lettre, a été trouvée par M. Tamisey de Larroque, à la Bibliothèque nationale, dans la collection des *Missions étrangères;* et nous comprenons la vive joie procurée par cette découverte, à son auteur, qui a été le plus heureux du monde, de retrouver des manuscrits « d'un ancien compatriote oublié, » une lettre autographe de Louis de Foix au roi de France, la seule lettre qu'on ait de notre ingénieur architecte.

ingénieur, qui fit beaucoup pour sa patrie. Les ingénieurs n'avaient pas reçu, au quinzième siècle, une organisation hiérarchique, qui ne vint qu'au milieu du dix-huitième, à l'époque de Daniel Trudaine et de Perronet. Mais ce qui concerne les travaux publics et ces innombrables améliorations dont un pays est susceptible, dans ses moyens de circulation, dans ses routes, dans l'assainissement de ses vallées marécageuses, dans ses canaux, dans ses ports de mer, en un mot tout ce qui tient à l'exploitation des ressources naturelles et industrielles d'un pays, nous conduit à tenir compte à Louis de Foix de ses initiatives, de ses impulsions en diverses branches. Il ne fallait donc point souffrir que l'ingratitude de quelques générations vis-à-vis d'un homme de grand talent et de génie, s'étendît à la postérité. Nous serions coupable de répudier la moindre gloire de l'une de nos provinces. On exalte l'ouvrage capital de Perronet, le *pont de Neuilly*, dont le décintrement fut l'occasion d'une sorte de fête publique, à laquelle assista Louis XV. Soit, mais n'oublions pas que la tour de Cordouan, telle que l'a comprise et exécutée Louis de Foix, est un magnifique témoignage de la valeur des ingénieurs et des architectes chez nos aïeux, dans ce seizième siècle, où longtemps avant Perronet, tout était à créer en matière de travaux publics.

Du reste, rendre justice à un grand talent, ce n'est ni sanctifier tous ses actes, ni glorifier ses œuvres sans la moindre exception : et, nous sommes bien d'avis que, dans le guet-apens de la nuit du 18 janvier 1568, il eût été

faire le guet, est aujourd'hui représenté par la chapelle ; et qu'on y voit un *buste de Louis de Foix* avec quatorze vers, inscrits au-dessous, vers, dit-il, que M. Élisée Reclus est bien indulgent de n'appeler que mauvais. M. Burguet aura beau nous dire que « cette inscription est attribuée à Louis de Foix, » je ne me ferai jamais responsable de lui attribuer de pareils vers.

« Le gentil ingénieur de ce superbe ouvrage. »

bien souhaitable que Louis de Foix ne se fût point prêté aux exigences de l'implacable Philippe II. Sous le prétexte d'un complot d'État mené par son fils, Philippe résolut d'arrêter don Carlos, la nuit, dans sa chambre ; et pour cela il demanda à Louis de Foix, de neutraliser ou d'arrêter le jeu des poulies, au moyen desquelles la porte ne s'ouvrait qu'à la volonté de l'Infant. Rien n'autorisait Louis de Foix à trahir le jeune prince, quelles que fussent les injonctions du père. Jacques Callot résista à Louis XIII, qui lui demandait de perpétuer par son burin le souvenir de la prise de Nancy, ville natale du célèbre graveur.

Quant à ses ouvrages, Louis de Foix a pu prêter à la critique dans quelques-uns : ses opérations, pour nettoyer et creuser le port de Bayonne, ne furent point au goût de tout le monde, et elles ont été de nos jours, vivement discutées[1].

Il convenait d'ailleurs que Louis de Foix ne fût point exempté du tribut, par lequel s'achève très bien l'homme viril, celui de la souffrance morale et des traverses à essuyer. Une lettre du 30 avril 1585 adressée au maréchal de Matignon, nous montre Louis de Foix mis en prison par les *ligueurs* de Brouage, Royan, Blaye et Bourg, qui étaient « maistres de ceste rivière ; » il écrivait pour demander son élargissement[2]. Louis de Foix mourut avant 1610, mais il vit sa construction de Cordouan, « la huitième merveille du monde terminée. ».

VI. — En arrivant maintenant au dix-septième siècle, il se présente un nom très connu, un nom illustre, celui de l'architecte *Mansard.*

1. M. l'abbé E. Puyol, *Étude sur la création d'un port à Capbreton*, 1862.
2. Archives de Bordeaux et Bibliothèque nationale de Paris, Fonds français, vol. 15569, p. 177. — *Archives historiques de la Gironde*, t. XLV, p. 283. — *Revue de Gascogne*, livraison de juillet, 1875, p. 318.

Le nom et l'origine de François Mansard ont soulevé une question de paternité et de nationalité, que l'Ariège décidait depuis un grand nombre d'années dans le sens de ses prétentions locales ; question qui ne laissait pas que de présenter, à travers des obscurités généalogiques, quelques probabilités en faveur du pays de Foix. Il n'y a sans doute ici qu'un mince intérêt méridional. On nous permettra néanmoins d'entrer en quelques détails. Nous avons à produire des pièces qui terminent à jamais la controverse, en ruinant des espérances que, tout le premier, nous eussions voulu pouvoir conserver.

Le célèbre architecte François Mansard compte-t-il comme enfant de l'Ariège? l'Ariège fut-elle le berceau de l'inventeur futur de cette sorte de couverture brisée qu'on nomme *mansarde?*... telle était la question. Et, rien de plus légitime que de la poser, puisqu'on ne saurait se désintéresser des renommées qui honorent un pays, et faire les rassasiés. On disait avec raison, dans un congrès de 1850, où l'on s'occupait du réveil possible des arts en province : « Il n'est donné à personne de dire : il *naîtra* ici, ou qu'il *naisse* ici... un *Poussin*, là un Callot, là un *Puget* ; Dieu seul s'est réservé le droit de dispenser à chaque pays la richesse et l'honneur, que lui réservait la providence. Mais c'est à nous, du moins, de préparer avec bonne volonté le terrain de la semence divine, c'est à nous, pour que le génie ne se déperde point, à lui organiser une protection, car la protection est le soleil des arts [1]. » Et c'est à ce point de vue que l'on doit se placer. L'Ariège ne peut être accusée, pour son zèle, de vivacité puérile à l'endroit de François Mansard, qui a un grand nom dans

1. *L'Artiste*, 15 mars 1850. — Discours de M. de Chennevières, inspecteur des musées de province, au Congrès des Sociétés savantes des départements, au Luxembourg, le 10 mars 1850.

l'architecture française du dix-septième siècle, et qui montrait, dans son génie, des idées nobles et magnifiques pour le dessin général d'un édifice, un goût exquis et délicat pour tous les genres d'architecture qu'il employait.

Il y a autre chose : les œuvres de ce grand architecte n'ont pas seulement embelli Paris et ses environs ; l'Ariège, comme d'autres provinces, possède de ses ouvrages : la cathédrale de Pamiers [1], paraît-il, aurait été construite sur ses dessins, de même que l'église du *Val-de-Grâce* de Paris fut conduite par lui jusqu'au-dessus de la grande corniche du dedans. Le beau palais de l'évêque de Pamiers, selon quelques autres, serait également attribué à Mansard, au même titre qu'on lui attribue les châteaux de *Maisons*, de *Balleray* en Normandie, de *Choisy-sur-Seine*.

D'autre part, l'opinion avait de bien plausibles raisons, pour incliner vers une interprétation favorable à l'amour-propre de l'Ariège. Comment n'aurait-on pas cédé à la pression d'un livre considérable, rédigé par des hommes graves, par des savants très compétents, tels que les rédacteurs de la *Biographie universelle* ou *Dictionnaire historique* de Feller [2] ? Ce *Dictionnaire historique*, à son huitième tome, article *Mansard*, porte expressément : « François Mansard,

1. On n'a trouvé, que nous sachions, aux archives de la cathédrale, ou à celles de la ville, aucune note concernant l'auteur de cette construction. La tradition l'attribue à François Mansard; et cette opinion a été acceptée par plus d'un architecte de Pamiers (ainsi M. Lagrix), qui ont vu dans les grandes lignes de l'édifice le genre de Mansard. Mais évidemment, dans la corniche, dans les fenêtres ogivales de l'église, on s'est éloigné du genre du célèbre architecte. — Du reste la cathédrale fut construite sous l'administration épiscopale de Mgr de Sponde et de Mgr de Caulet. Rien de plus naturel que ces prélats, ayant des relations très étroites avec la cour et avec les sommités artistiques, se soient adressés, pour la cathédrale de Pamiers, à un artiste de renom.

2. Né à Bruxelles, en 1735, écrivain laborieux et distingué, Feller professa les humanités, la théologie à Liége, à Luxembourg, mourut en 1801. Il avait des connaissances étendues et variées.

architecte français, né à Ax, et non à Paris, en 1598[1]. »

Enfin, après qu'un dictionnaire officiel de notices historiques, entrepris au dix-huitième siècle, et par conséquent au courant des biographies du siècle qui l'avait immédiatement précédé, semblait confirmer, d'une manière explicite, la croyance au berceau de François Mansard dans les montagnes de l'Ariège, une présomption nouvelle venait achever la probabilité de l'origine pyrénéenne du célèbre artiste. La réalité des titres de notre province du Midi à revendiquer le grand architecte, paraissait même portée à l'état de complète certitude par les archives de la cité d'Ax. La municipalité de cette ville de la haute Ariège, qui se trouve en possession de vieux registres relatant les actes de l'état civil, décès, mariages et naissances du seizième et du dix-septième siècle[2], présente la curieuse réunion de deux circonstances, qui constituent par leur association une sorte de preuve *négative* de la prétention ariégeoise. — *Première circonstance.* — Les actes de la ville d'Ax portent, aux années 1623, 1625, 1626, 1629, 1630, différentes naissances, des décès et baptêmes, où le nom de *Mansart* est appliqué, tantôt au nouveau-né, tantôt au parrain, tantôt au défunt, dont on constate le décès[3]. — *Deuxième circonstance.* — Un acte a disparu du registre qui contient les actes de

1. Édition 1834, de format in-12, Paris, librairie Gautier.

2. La municipalité d'Ax possède : 1° Un vieux registre couvert en parchemin, qui contient les naissances, depuis 1591, jusqu'au 22 mars 1601;

2° Un autre registre, où les baptêmes vont du 19 août 1601 jusqu'au 22 juillet 1621;

3° Un troisième registre, qui contient, en premier lieu, les actes de baptême depuis le 9 août 1621, jusqu'au 13 juin 1638; — en deuxième lieu, les actes de décès, depuis le 9 février 1622 jusqu'au 15 février 1668; — en troisième lieu, les actes de mariage, depuis le 26 novembre 1627 jusqu'au 18 novembre 1641.

3. Pierre Mansart, chanoine, est nommé comme parrain... en 1623, le 30 avril; — 15 août, naissance de Jean Mansart; — 28 août 1625, naissance d'un fils de Jean Mansart, marchand de la ville d'Ax et de Françoise Bonel... etc., etc. (pages 11, 13, 34).

naissance, il se rapportait à l'espace de temps écoulé entre les années 1591 et 1601 ; et si l'on examine la place qu'occupait dans le registre l'acte habilement détaché par une coupure de ciseaux, on est forcé d'y voir la place de l'année et du mois de naissance de François Mansard[1].

Bien qu'on ne puisse s'expliquer le motif de cette mutilation d'un registre public, on s'est demandé comment un soustracteur avait visé justement un acte de qui correspondait au jour de naissance ou de baptême de Mansard. Le pays étant rempli, au seizième et dix-septième siècle, de personnes se nommant de ce nom, s'arrêter à une conjecture plutôt qu'à une autre, n'est pas d'un choix facile. Quel intérêt une main jalouse aurait-elle trouvé, lorsque l'architecte commençait à devenir célèbre, à cacher son

1. Le journal l'*Étoile de l'Ariège*, touchait à cette question du lieu natal de François Mansard, et semblait incliner pour la ville d'Ax, d'après son article : *Éphémérides de Pamiers*, dans une semaine de décembre 1876 ou 1877 :

« ÉPHÉMÉRIDES DE PAMIERS.

« 29 décembre 1711. — Transaction par laquelle Mgr de Verthamon abandonne à la Communauté de Pamiers les quatre mille livres qu'elle devait encore sur l'imposition à laquelle elle avait été soumise par arrêt du conseil d'État en 1612, pour la reconstruction de l'église cathédrale et du palais épiscopal, à la condition qu'il sera déchargé des arrérages de taille qu'il avait à payer pour la jouissance des prairies situées dans la juridiction de Pamiers. Les biens-fonds dépendant de l'évêché, sujets à la taille, furent déterminés par le même acte. Un petit jardin de trois boisseaux, situé sur l'esplanade du château (le Castella), ayant été donné à l'évêque par le roi, fut exempté de tailles.

« La construction de l'évêché, qui ne fut commencée que lorsque la cathédrale eût été terminée, dura depuis 1694 jusque vers 1705. Mgr de Verthamon, qui avait posé la première pierre du palais épiscopal dès la seconde année de sa venue à Pamiers, put cependant s'y établir au mois de décembre 1702.

« Une tradition, qu'aucun livre de compte n'a justifiée jusqu'ici, attribue le plan de la cathédrale et de l'évêché à François Mansard, qui était originaire d'Ax, et qui mourut en 1666. La cathédrale conserve bien l'ampleur de style des premières années du règne de Louis XIV, mais si le projet de construction de l'évêché a été tracé par Mansard, il a dû être modifié, lors de son exécution peut-être, par Hardouin Mansard, son neveu, car le caractère en est plus récent. »

origine méridionale, en chargeant quelque complice de détruire les pièces qui établissaient son lieu natal?

VII. — Quoi qu'il en soit de l'explication, nous croyons avoir résumé les trop longues indications, les vraisemblances et les éléments divers, qui ont pu naturellement jeter les Ariégeois dans une flatteuse illusion, à l'endroit de l'illustre architecte. Mais les recherches faites par nous à Paris, ont bientôt détruit cet échafaudage peu solide. Le registre de Saint-Nicolas du Chardonnet, sous la date du 22 janvier 1598, est venu trancher la question : il mentionne Mansard, né à Paris, et non à Ax, dans l'acte de baptême de « François, fils d'honorable homme Absalon Mansard (*sic*), et de Michelle Le Roy. » Ce registre a péri dans les incendies de 1871 ; mais Jal, dans son *Dictionnaire critique* [1], en a donné des extraits qui méritent une confiance absolue. « Le père de Mansard était « maistre charpentier, » d'après les registres de Saint-Séverin [2], et non architecte, comme le dit Moreri.

Sans doute l'Ariège eût été fière de compter parmi ses enfants un architecte qui reçut, au dix-septième siècle, le surnom de *Grand*, à qui l'on doit, avec le *Val de Grâce*, l'*Hôtel de Toulouse*, formant la *Banque de France*.

1. Voyez à la *Bibliothèq. nation.* Jal a copié à Saint-Nicolas du Chardonnet, les noms des parrain et marraine de François Mansard les parrains, honorables hommes, M. François de Bourges, greffier au siège de connestablerie et mareschaussée de France à la table de marbre à Paris, et Barthelemy Bernard, maistre teinturier, laines et soyes, bourgoys de Paris; la marine (sic) Catherine Motte... (p. 832 au mot *Mansart*).

2. L'abbé Lambert, Michaud et les autres biographes remontent bien haut, pour chercher les origines de Mansard; il aurait eu, pour aïeul, un *Michaele Mansarto*, cavaliere romano. Quoi qu'il en soit, Mansard était fils d'un simple maître charpentier (voyez baptême du septième enfant d'Absalon Mansard, le 16 avril 1605, registre de Saint-Séverin). il mourut en 1666, sans alliance. L'acte de son décès le qualifie « conseiller du roi, architecte et ingénieur des bastimens de Sa Majesté. » (Registre de Saint-Paul.)

Mais cet architecte ne lui appartient point, en dépit de nombreuses familles Mansard, qui florissaient à Ax, au dix-septième siècle[1]. Du reste de ce que nos montagnes n'ont pas eu l'honneur de voir naître, cet homme célèbre, 'Ariège n'en vaudra ni plus ni moins[2].

Quant à l'autorité du *Dictionnaire historique* de Feller, elle s'annule d'elle-même, dans la question qui nous occupe. Les éditions de cette *biographie universelle*, qui parurent au siècle dernier, [par exemple celle éditée à Liége, en 1797], ne parlent aucunement de la naissance prétendue de François Mansard, à Ax, dans l'Ariège; elle dit, au contraire, « né à Paris, en 1598[3]. » Ce n'est que plus tard, dans les éditions du *Dictionnaire*, publiées au dix-neuvième siècle, qu'on a commencé à faire naître, dans les montagnes d'Ax, celui que l'abbé Lambert appelle, dans son *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, « le plus célèbre et le plus « habile architecte de son siècle[4]. » D'où partirait cette modification? Les érudits, qui furent chargés, dans notre siècle, de revoir et d'annoter l'œuvre de Feller[5], seraient-ils venus de la station thermale d'Ax? Auraient-ils, ensuite, se faisant les échos des archives de la cité, introduit dans le *Dictionnaire*, une modification dans le sens ariégeois[6]?

1. En 1666 et 1657, on avait un prieur de l'église d'Unac (située non loin d'Ax), nommé messire *Pierre Mansard*, mêlé à un procès, que son neveu Jean-François Méric, curé d'Unac, eut à soutenir contre un de ses paroissiens de l'annexe de Luzenac. (*Mémoire* adressé au commissaire du Parlement de Toulouse.)

2. Décider que Mansard n'est pas né à Ax, n'exclut pas cependant toute attache avec le pays. Ses grands parents, ses aïeux, ne tiraient-ils point leur origine de l'Ariège?... C'est une question toute différente.

3. Tome VI, p. 106.

4. T. III, p. 92.

5. M. Pérennès, professeur de littérature à Besançon, inséra dans le Dictionnaire plus de 3,000 articles, et en modifia beaucoup d'autres, vers 1839. L'abbé Busson et M. Weis, mirent aussi des articles vers 1818. M. Henrion y en avait inséré de 1831 à 1838.

6. Puisqu'il s'agit ici d'architectes, revenons sur un architecte distingué,

Du reste, un homme qui honore la science historique dans l'Ariège, et qui a rencontré sur son chemin le problème des origines de François Mansard, est arrivé à deux conclusions : la première, que la tradition locale ne s'égare pas, en attribuant à François Mansard le plan de la cathédrale de Pamiers et du nouvel évêché ; la deuxième, que la tradition sur les attaches ariégeoises de F. Mansard, ne peut plus se suivre, parce que « il est aujourd'hui bien établi que F. Mansard est né à Paris, en la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet, où il fut baptisé le 23 janvier 1598. Toutes ses attaches de parenté sont parisiennes[1]. » Mais si l'architecte qui a donné le plan de la cathédrale de Pamiers, n'est pas d'origine ariégeoise, si « le nom de Mansard, retrouvé dans treize actes de naissance ou de mariage des registres de l'église d'Ax, au dix-septième siècle, avait enivré notre ville thermale d'un chimérique rêve », le docte M. J. de la Hondès s'avoue confirmé, par l'examen du monument lui-même de la cathédrale, dans la pensée que nous possédons une des dernières créations de l'auteur du Val de Grâce[2].

M. Layrix (Antoine-Marie), que Pamiers a perdu il y a peu de temps. Ancien élève de l'*École des Arts* de Toulouse et de l'*École des Beaux-Arts* de Paris, M. Layrix avait passé la plus grande partie de sa vie dans la capitale et attaché son nom à d'importants travaux, parmi lesquels nous signalerons les embellissements de la place de la Concorde et des Champs-Élysées, de l'église Saint-Vincent de Paul, de l'institution du prince impérial, du Panorama et du cirque de l'Impératrice, du cirque Napoléon, de la gare du chemin de fer de Saint-Germain en Laye, des gares et stations du chemin de fer du Nord, de Paris à Amiens.

En 1825, avant d'être admis au grand concours du prix de Rome, M. Layrix avait fait un projet de monument à élever sur la promenade de Villote, à Foix, en l'honneur du duc d'Angoulême et de l'armée française rentrant d'Espagne.

1. *Étude sur la cathédrale de Pamiers*, par M. J. de la Hondès, page 10. M. de la Hondès, a connu, par M. Anatole de Montaiglon, professeur à l'école des Chartes, l'acte de naissance et de baptême, de François Mansard, toutes choses accomplies à Paris.

2. *Ibid.*, p. 11.

VIII. — Ici s'achève le coup d'œil rétrospectif, qu'il fallait porter sur les frères des poètes dans l'Ariège, pour la période du seizième et du dix-septième siècle. Mais, notre recherche demeurerait incomplète, si nous n'ajoutions un groupe littéraire et poétique de talents errants, les uns qui dominèrent dans l'Ariège, les autres qui d'aventure vinrent s'y fixer et y composèrent des poésies. Les Pyrénées ariégeoises adoptèrent, en les abritant, ces talents étrangers et ces gloires d'emprunt, sorte d'alluvion intellectuelle, qui rattache quelques esprits par une sorte d'accession, par la naturalisation et la sympathie, à un sol qui ne fut point leur berceau. A ce titre, le célèbre chroniqueur du quatorzième siècle, Froissart, fut Ariégeois par l'âme, il aimait l'Ariège; et c'est dans les parages du comté de Foix qu'il composa une *Pastourelle*, dans laquelle il célébrait le grand nombre de chevaliers et de personnages de distinction, qui se rencontraient à la cour du roi Phœbus.

En un biau pré vert et plaisant
Par dessus Gave la rivière
Vi Lautrier ensi qu'à Prangière
Maint bregier et mainte brégière[1].
. . . .

Il est surtout un groupe littéraire qu'il ne faut point passer sous silence, ce sont les dernières comtesses de Foix, qui jetèrent un si vif éclat au seizième siècle et captivèrent l'attention de la France et de l'Europe, la mère et la fille, l'illustre Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre, et sa fille Jeanne d'Albret, qui donna

1. *Biblioth. nation.*, ms. n° 3472. — On a fait soupirer à Froissart, un rondeau, sur son départ, et ses regrets pour l'Ariège :

« Le corps s'en va, mais le cueur vous demoure. »

Henri IV à la France. Par ces deux femmes, il y eut un mouvement d'idées pyrénéennes, il y eut un essor, une renaissance de poésie et de littérature, dont la gloire put rejaillir en partie et par réfraction sur la verte Ariège.

Brantôme fait un grand éloge de l'éloquence, des talents, de l'habileté de Marguerite d'Angoulême ; et, s'il faut s'en rapporter à un biographe, nous ne prendrons pas à la lettre ce que Brantôme dit, lorsqu'il assure « qu'en fait de joyeusetés et de galanteries, elle montrait qu'elle savait plus que son pain quotidien. » Selon quelques-uns, les *Contes* de la reine de Navarre, à la vérité, écrits d'une manière qui aujourd'hui nous paraît libre, ne s'éloigneraient pas, disent-ils, du bon ton de la cour et du langage des honnêtes gens du temps de Marguerite. Son style même serait trouvé plus décent que celui de quelques sermons du temps, tels que ceux des Barlette, des Maillard et des Menot. Mais il y a d'autres opinions, tout opposées, qui trouvent ces écrits inconvenants [1].

Marguerite d'Angoulême perdit son premier mari peu après la bataille de Pavie, en 1525. Elle épousa, en 1527, Henri d'Albret, roi de Navarre ; c'est ainsi qu'elle porta dans les Pyrénées des talents et une bienveillance qu'on ne saurait contester. Nous ne trouvons pas dans l'Ariège, des éléments pour résoudre le problème qu'elle soulève. On l'accuse et d'autres la justifient, sur ses opinions religieuses ; les premiers lui reprochent d'avoir accueilli Berquin, Etienne Dolet, Jean Calvin, Pierre Caroli, Roussel, Erasme, Clément Marot. Les seconds allèguent qu'elle s'efforça de contenir les novateurs exaspérés. Bayle, Fleury (*Hist. Ecclésiast.*),

1. Un écrivain de 1818, favorable à nos comtesses, disait : « Les *Contes de la reine de Navarre* sont encore recherchés aujourd'hui... pour la licence des scènes. » *Hist. de Jeanne d'Albret*, par mademoiselle Vauvilliers, t. Ier, introduction.

le *Journal de Trévoux*, ont parlé tantôt avec éloge, tantôt sans ménagement de Marguerite de Valois. Gaillard (*Hist. de François Ier*, t. V, p. 412) la peint comme catholique, à l'abri de reproches, douce, tolérante. Brantôme, Charles de Sainte-Marthe, et de nos jours, Félix Frank, ainsi que le baron de Ruble, l'ont glorifiée avec le lyrisme du panégyrique. Mais pour nous Marguerite d'Angoulême, *ce pur élixir des Valois*, devient une énigme embarrassante. Faut-il l'absoudre? faut-il plaider sa cause? faut-il la glorifier? son action dans l'Ariège, fut-elle fatale ou bienfaisante?

Que le lecteur apprécie lui-même et se fasse une opinion, lorsqu'il aura étudié la première moitié du seizième siècle, dans l'Ariège. Nous ne nous occupons ici que du reflet de gloire que cette femme illustre fit jaillir sur le comté de Foix. Quant au fait de l'introduction du protestantisme dans le pays de Foix, il est incontestable que Marguerite d'Angoulême, et après elle, Jeanne d'Albret surtout, donnèrent des protections et, avec l'appui moral, les moyens de faire des trouées dans la vieille unité provinciale. Si l'appétit de la liberté de conscience demandait une satisfaction, on reconnaîtra d'autre part, qu'avec les données nouvelles et leur propagande dans les vallées pyrénéennes, la petite cour de Pau et de Foix allait ouvrir les portes aux luttes religieuses, aux divisions irréconciliables, à la guerre civile[1].

Pour Jeanne d'Albret, on a beaucoup écrit sur elle ; les

1. *Sponde*, *ad annum* 1549, a naturellement mis au jour la responsabilité de Marguerite d'Angoulême, dans l'œuvre de la rupture de l'unité intellectuelle et religieuse, au sein des Pyrénées ariégeoises; mais il a dit aussi, avec d'autres auteurs, le retour de Marguerite d'Angoulême au culte catholique, son regret public d'avoir favorisé les novateurs, son repentir pour la témérité avec laquelle elle avait ouvert la porte à des maux qu'elle aurait voulu détourner pour jamais. Voir Florimond, *Hist. de*

historiens méridionaux n'ont pu négliger cette grande figure ; mais c'est un écrivain du Nord surtout, qui a consacré sa plume à tracer l'apothéose de la mère de Henri IV, laquelle a clos la liste des comtesses de Foix. Jean-Marie Dargaud, dans son *Histoire de la liberté religieuse en France et de ses fondateurs*, aux tomes I, II et III, a dépassé ce qu'ont pu écrire de laudatif, l'abbé Poeydavant[1], mademoiselle Vauvilliers[2] et le baron Alphonse de Ruble[3]. Comme l'Angleterre, la France méridionale aurait eu, au seizième siècle, son Élisabeth dans la fille de Marguerite[4].

Jeanne d'Albret avait une de ces natures absolues et im-

la naissance de l'hérésie, livre 7. — L'abbé de Poeydavant, *Histoire des troubles en Béarn, au seizième et dix-septième siècle*, t. Ier, p. 69.

Au temps de l'effervescence, elle avait dit :

Donne leur (aux Réformés) telle parole
Qu'ilz tirent a toy les cœurs
Et que de *doctrine folle* (le catholicisme)
A la fin soient vainqueurs.
. . . .

1. *Histoire des troubles en Béarn*, Paris, 1819, 3 vol. in-8°.

2. *Histoire de Jeanne d'Albret*, Paris, 1818, 3 vol. in-8°.

3. Le *Mariage de Jeanne d'Albret*, Paris, 1880, 1 vol. grand in-8°. — Voyez aussi Th. de Bèze, d'Aubigné, Brantôme, Montluc, Tavannes, etc.

4. Dargaud a même idéalisé Jeanne d'Albret. Les protestants de l'Ariège, et ceux de France, naturellement, exaltent une femme, dont le fort caractère et la volonté puissamment énergique, contribuèrent à agrandir et à affermir leurs conquêtes. La conduite des papes, vis-à-vis de la Navarre, paraît avoir été une des causes, qui prédisposèrent les derniers souverains de Foix et du Béarn à incliner vers le protestantisme. « La croyance de la maison d'Albret, dit l'abbé le Laboureur, naissait de sa haine contre les papes depuis l'envahissement de la Navarre. » Il est triste de dire que Jeanne d'Albret ne manqua pas de force et de vigueur. Lorsqu'elle vit le pape Paul IV investir Philippe II d'Espagne, du royaume de Navarre, elle s'arma de résolution et se montra femme à entreprendre une guerre à mort contre les catholiques. Déjà les tribunaux près chaque parlement, créés par l'édit de Blois, en 1559, à propos des gens suspects d'hérésie, l'avaient aigrie. Elle groupa autour d'elle les protestants de France, et publia, en 1567, un édit pour l'établissement du calvinisme dans les Pyrénées. La guerre des armées protestantes et catholiques commença ; et la reine de Navarre se trouva, après le combat de Jarnac et le meurtre du prince de Condé (13 mars 1569), le dernier appui du protestantisme en France.

périeuses qui, aux temps de fermentation intellectuelle, se jettent dans les partis extrêmes. Ce n'était pas le caractère inquiet et hésitant de son mari, le duc de Vendôme, Antoine de Bourbon, qui l'aurait fait s'arrêter sur cette pente. Jeanne d'Albret profita de ce caractère de son mari, pour abjurer la religion de ses pères, et adopter les idées de Roussel et de Calvin. C'est pourquoi, si l'on se plaçait au point de vue de la philosophie et de la responsabilité en histoire, il y aurait à discuter Jeanne d'Albret, et à s'orienter à travers les dithyrambes et les anathèmes dont elle a été l'objet. Certes, on ne peut dire que Jeanne d'Albret ait été le bon génie de l'Ariège, pas plus que sa mère, Marguerite d'Angoulême. Comment ne pas se souvenir de la révolte de Pamiers, et ensuite de l'affreuse guerre civile qui pendant de longues années désola tout le pays de Foix et le Couserans? Tandis que les huguenots ne prétendaient en France qu'à la tolérance, on se demande si en Ariège et en Béarn, ils ne se laissèrent pas entraîner à une intolérance, qui démentait, et leur origine, et leurs doctrines. Un auteur a dit de Jeanne d'Albret : « Il serait à souhaiter que l'histoire n'eût conservé le nom de cette princesse, que comme mère de Henri IV. » Pour nous, nous ferons taire les rancunes d'une manière plus absolue, et dirons les côtés par lesquels cette princesse donna de la gloire à nos pays de montagnes [1].

IX. — Ne pourrait-on point, au sujet de Marguerite d'Angoulême et de Jeanne d'Albret, soulever le problème des conditions de la naturalisation des esprits. Quand peut-on dire qu'un personnage, adopté par un pays étranger, est assez inféodé à la patrie adoptive, pour que celle-ci le puisse regarder comme *sien*, s'approprier ses œuvres intel-

1. Jeanne d'Albret, comme Marguerite d'Angoulême, sa mère, firent quelquefois leur résidence dans le pays de Foix, et notamment à Pamiers.

lectuelles, le traiter en véritable membre de la famille et s'enorgueillir de ses écrits, de sa gloire, comme de la gloire et des écrits de ses propres enfants? Marguerite, sœur de François Ier, n'était pas née dans les montagnes, tandis que Jeanne d'Albret, sa fille, était venue au monde en plein Béarn, au château de Pau, en 1528.

D'ailleurs, ce problème ne laisse pas que d'être délicat et complexe ; car, à s'enorgueillir au sujet d'un talent et d'un génie réputé national, qu'est-ce à dire? Cela signifie-t-il que tel poète, tel orateur, tel politique, tel penseur, tel peintre, tel artiste, tel guerrier, a emprunté son génie, son inspiration, avec la nature de son talent, au sol natal, comme si la force intellectuelle ne résidait pas en elle-même, absolue et indépendante, comme si elle n'ignorait pas climat, espace, latitude, et frontières? Changez le berceau et la patrie de Mozart, de Shakespeare, de Michel-Ange, de Dante, de Mirabeau, sans toucher à leurs facultés personnelles..., ne fussent-ils pas restés eux-mêmes originaux et créateurs, sous d'autres cieux? Quelque théorie qu'on professe à cet égard, il n'en est pas moins constant que les lettres, la poésie, furent en honneur aux Pyrénées, dans le seizième siècle; et, que les deux dernières comtesses de Foix, qui étaient en même temps reines de Navarre, furent l'âme, le foyer d'un brillant centre littéraire et poétique. On appela la chambre elle-même de ces princesses « *la chambre du Parnasse*[1]. »

Il n'entre pas dans notre dessein d'analyser les œuvres, en prose et en vers, de *Marguerite d'Angoulême*, ni son *Heptaméron*. On a fait assez ressortir sa valeur littéraire, la situation qu'elle a prise entre Boccace, l'anglais Chaucer, et Sabadino degli Arienti. « Ne se piquant pas de rivaliser avec

1. Marguerite d'Angoulême eut, pour valets de chambre, des hommes d'esprit, Bonaventure Desperriers, Clément Marot et quelques autres.

la magnificence et la grâce descriptive de Boccace, la reine de Navarre s'est créé délibérément un domaine individuel, avec les entretiens de ses *devisants*, dans un monde d'observation psychologique et morale qui lui appartient en propre, et lui constitue une originalité maîtresse [1]. »

Sans doute Marguerite d'Angoulême a fait preuve d'un puissant pinceau, en nous dépeignant les mœurs de la cour et de la société française, au seizième siècle. Mais peut-être nos convenances du dix-neuvième siècle feront-elles caractériser de *licencieuses* ses productions, quels que soient leur talent et leur vivacité. Elle raconte sans doute des histoires contemporaines; néanmoins plus d'un trouvera que ce sont propos trop gaulois et anecdotes trop salées.

On a publié et critiqué ses nombreuses poésies : — *Miroir de l'âme pécheresse* — les *Quatre comédies* ou *Mystères* — le *Triomphe de l'agneau* — la *Complainte pour un détenu prisonnier* — les *Chansons spirituelles*, dans les *Marguerites de la Marguerite*, etc. Nous ferons une seule citation, où se trouve une peinture du *renouveau* de l'année :

L'hyver plein de froid et de pleurs
Est passé tremblant et glacé :
L'esté plein de verdure et fleurs
Nous vient plus beau que l'an passé ;
Or chacun le voye :
Voicy nouvelle joye !

L'arbre sec et fâcheux à voir,
Raboteux et dur à toucher,
Que nul ne désiroit avoir,
Maintenant pouvons le toucher;
Il fleurit et verdoye,
Voici nouvelle joye
Le Rossignol, etc. [2].

1. Félix Frank, l'*Heptaméron de la reine de Navarre*, introd.
2. Ses poésies qui ne sont pas, disons-le, merveilleuses, lui firent cependant donner le surnom souvent prodigué de *Dixième Muse*.

Quant à Jeanne d'Albret, qui était un caractère avant d'être une artiste et un poète, on raconte qu'elle faisait des vers, aujourd'hui perdus; mais après une certaine époque, les préoccupations de la vie militante imposèrent forcément silence à sa muse. Le jeune Pierre de Ronsard, qui suivait la cour, écrivit l'épithalame, pour le mariage de Jeanne d'Albret[1].

Quand mon prince épousa
Jeanne, divine race,
Que le ciel compousa
Plus belle qu'une grâce,
Les princesses de France,
Ceintes de lauriers verts,
Toutes d'une cadence
Lui chantèrent ces vers :
O Hymen, Hyménée,
Hymen, ô Hyménée[2]
. . . .

Reste que les beaux esprits de France se tournaient, au seizième siècle, vers Amboise, Plessis-les-Tours, Alençon, Pau, Cauterets, Pamiers, Orthez, etc.

X. — Après les dernières comtesses de Foix, l'historien de la poésie ariégoise doit consigner un nouveau groupe, qu'on peut désigner par le nom de groupe des talents errants.

Nommons un petit-fils du grand fabuliste du dix-septième siècle, un petit-fils du grand *la Fontaine*. Charles-Louis de la Fontaine, petit-fils de l'incomparable la Fontaine, était né à Château-Thierry, en 1718; le hasard des

1. Jeanne d'Albret écrivait également bien en vers et en prose, on disait que quelques-uns de ses sonnets étaient dans le recueil de du Bellay.
2. Cité par le baron Alphonse de Ruble, voir le *Mariage de Jeanne d'Albret*, p. 263.

relations nouées à Paris, le fit venir dans l'Ariège, en 1749, tout à la fois comme secrétaire, ami et homme d'affaires du marquis de Bonnac. Charles-Louis de la Fontaine vit, à Pamiers, mademoiselle Marie-Antoinette le Mercier, fille de Georges le Mercier, écuyer, seigneur de Chalonges, maître particulier des eaux et forêts, et il l'épousa en 1751.

Ainsi les descendants du grand la Fontaine s'implantèrent dans l'Ariège. Sans posséder le génie si exceptionnel de son grand-père, Charles-Louis avait cependant de l'esprit, de la littérature et beaucoup de goût; il écrivait un jour à Fréron : « Oui, c'est ici, dans le comté de Foix, mon cher Fréron, que je vous désirerais avec moi. Peut-être deviendrai-je auteur par désœuvrement. Croiriez-vous que j'eusse trouvé aux pieds des Pyrénées des lettres de mon grand-père? J'en ai sur ma table quelques-unes en vers et en prose. Outre cela, j'ai environ 500 lettres de Racine, 40 de madame de la Sablière, comparables à celles de madame de Sévigné et plus intéressantes pour le cœur; enfin des lettres de tous les illustres du règne de Louis XIV, depuis 1676, jusqu'en 1716; je projette une nouvelle édition des œuvres de mon grand-père. »

Comment! il y avait, à Pamiers, tant de pièces inédites! 500 lettres de Racine! 40 de madame de la Sablière! des épîtres en vers et en prose de notre grand fabuliste! une correspondance avec tous les hommes illustres! — Que sont devenus ces précieux manuscrits? O destruction du temps! — Ajoutons que les descendants du grand poète n'étaient pas heureux. Sur de hautes interventions, le duc d'Orléans leur fit, en 1758, la modeste pension de 400 livres. Hugues-Charles de la Fontaine naquit à Pamiers, en 1757. Il avait deux sœurs, ses aînées, nées à Pamiers comme lui.

Mais il est d'autres poètes d'adoption, que l'on rencontre en remontant et redescendant du quatorzième au dix-hui-

tième siècle, et que l'on trouve en rapport, avec le pays de Foix, tels que le frère Thomas Illyricus, le poète du Bartas et enfin le poète Vanière, l'auteur des Géorgiques françaises ou *Prædium rusticum*, qui écrivit ses poésies « au milieu des fraîches végétations de l'Ariège. »

Thomas Illyricus était un religieux de l'ordre de Saint-François, à la fois orateur et poète, qui attirait les foules après lui par la force entraînante de sa parole et par le charme des images poétiques dont se revêtait son langage. Il déroulait ses flots de poésie et d'éloquence, en plein air, sous la voûte du ciel, sur des chaires improvisées ; ses fougueuses apostrophes, loin d'éloigner de lui, grossissaient les masses à ses discours d'apôtre ; il s'en allait de ville en ville, de village en village, soulevé par l'esprit de Dieu. Un historien a cité un des triomphes de cette organisation poétique et oratoire, dans la cité de Foix ; c'était en 1520. Rien d'insolite, de franc, de grand et de courageux comme les derniers adieux du moine au pays de Foix. Afin de secouer la torpeur des tièdes, il menace la population de voir « les feux ondoyer parmi leurs riches montagnes et leurs populeuses vallées[1]. »

Il est tel évêque français des temps modernes, à qui nous comparerions volontiers le talent poétique de frère Illyricus. Des flots de poésie, de chaleureuse indignation, de pitié, d'ironie montaient tour à tour du fond de cette âme, pour inonder les auditoires suspendus à ses lèvres. Mais, en quelle contrée était né ce moine éloquent, « vivant sobrement et avec toute sorte d'autorité, persuadant la vertu, détestant, confondant l'hérésie..., » qui, dans ses derniers adieux au pays de Foix, « ne pouvait plus parler sans ouvrir son cœur à une infinité de soupirs et de sanglots? » Comment, par

1. Cela se passait sur l'esplanade de Villote. — Voir Lescazes, *Mémorial historique*. — Roschach, *Foix et Comminge*, p. 474.

quel lien se rattachait-il à l'Ariège? — Nul besoin de se fatiguer, à ce sujet, en de longues recherches[1]. Contentons-nous de penser que, dans ce siècle d'agitation et d'effervescence, frère Thomas Illyricus enchanta l'oreille de nos méridionaux par ses accents poétiques, en même temps que, par ses élans embrasés et par son amour du bien, il fondait la glace des âmes.

Nous possédons un volume imprimé dans la première moitié du seizième siècle[2], qui témoigne de l'érudition et de la verve de frère Thomas Illyricus, et qu'un moderne homme d'État piémontais déclarait fort intéressant. L'orateur éloquent, qui se faisait entendre à Foix, à Toulouse, à Condom, que nous regardons comme le véritable Jérôme Savonarole des Pyrénées, n'a pas disparu tout entier avec les derniers accents de sa voix mortelle. Une trace, un peu effacée sans doute, survit de lui-même dans ce livre du seizième siècle, dans cet exemplaire ravagé par les ans, que le bonheur des circonstances a porté dans nos mains, et où sont contenues quatre lettres de Thomas Illyricus, l'une au pape Adrien VI; une autre au duc de Savoie, Charles IX; une autre aux habitants de Lyon; une quatrième à l'évêque

1. Frère Illyricus, franciscain de Slavonie, fut un des hommes les plus célèbres de son temps, par sa prédication. Il avait produit à Condom, à Toulouse, dans tout le Bordelais, les mêmes effets qu'à Foix. Cela tenait du merveilleux. A Toulouse il prêchait place Saint-Georges, parce que les églises étaient trop petites pour contenir les grandes foules (Vie du Fr. Mathieu, 1680). Il obligea les cartiers à brûler les moules des cartes. A Condom, ce furent les mêmes effets. « On y courait de toutes parts à sa prédication; l'affluence était si grande, au jour de la Toussaint, qu'il fut contraint d'aller prêcher dans le pré de l'hôpital du Pradeau. Il y eut ce jour-là plus de 30,000 personnes. *Parlava quant presicava quasi come illuminat deu Sant Esprit*... il fit brûler toutes les cartes et disparaître bien des jeux. Ses prédications eurent souvent un caractère prophétique par rapport aux troubles prochains du protestantisme. Il tonnait contre les abus... » (Voir la *Revue de Gascogne*, octobre 1872, p. 472-476). — Le nom de frère Illyricus manque dans les dictionnaires biographiques.

2. Volume de 260 pages, in-8°, en latin, sans pagination; imprimé à Turin, vers 1530.

de Valence. En parcourant ces pages poudreuses, on ressent le feu dont brûlait cet apôtre, qui fut témoin, de 1516 à 1520, du commencement et des accroissements de la révolte de Martin Luther. L'agitation de la chrétienté à ce moment suprême, les douloureuses tristesses de cette grande âme en voyant les calamiteuses scissions qui menaçaient le troupeau de Jésus-Christ, expliquent la véhémence qui caractérisa sa manière du haut des chaires, ainsi que sa parole écrite. Frère Thomas écrivait en langue latine avec facilité et élégance. Dans sa lettre aux Lyonnais, on retrouve le tribun mystique, tel qu'il se montra sous les rochers de Foix et de Montgaillard. Il pouvait invoquer l'âpre et forte nature qu'il avait devant les yeux, plus accentuée peut-être que ses montagnes et ses vallées natales de Slavonie et de Hongrie. Son rôle, ce fut de prêcher la pénitence, l'humiliation du cœur, l'activité et le zèle... *O Pastores, ululate, plorate! O regnum Francorum, age pœnitentiam!* « Voyez le lichen cherchant à dévorer la pierre, le lierre étreindre les arbres! voyez le loup gratter la terre et l'ours la neige! comme tout lutte et travaille! les flots de la mer se soulèvent contre les flots, l'aigle déchire le lièvre, les masses granitiques qui se dressent de toutes parts dans le pays de Foix, tiennent tête aux vents déchaînés! Allons, travaillons; le plus grand crime, c'est la paresse et l'indifférence. »

Luther était en pleine guerre. Frère Thomas Illyricus avait-il pressenti que la terre ariégeoise, après avoir fourni tant de capitaines à la lutte des Albigeois, pourrait ouvrir ses portes aux innovations de Luther? Aurait-il entrevu Marguerite d'Angoulême et Jeanne d'Albret? car on trouve dans ses œuvres imprimées : 1° un traité d'environ 100 pages, sur la puissance *spirituelle de la papauté*[1];

1. *Tractatus de potestate summi Pontificis.*

2° une réfutation des principales assertions de Martin Luther[1], comprenant 35 pages in-4°, travail théologique solide, éclos à l'heure même où Luther élevait son drapeau contre celui de Rome, travail qui roulait par conséquent sur la célèbre question des *indulgences*, au moyen de laquelle on mit le feu aux poudres[2]. L'on retrouve le missionnaire ariégeois, l'homme de la foi vive, l'homme des brûlantes apostrophes et des saintes colères, dans les 108 pages in-4° qui remplissent la fin du volume imprimé, et qu'on a intitulées « *Invectives contre les mauvais chrétiens*[3]. » L'orateur s'anime, il s'enflamme, il tonne contre le clergé et contre les fidèles attiédis : « *O proh dolor ! nostra tempestate, contraria vitæ sanctorum Patrum ubique quasi apparent !...* » Au lieu de se perdre dans un vague sentimentalisme, frère Thomas a des paroles graves, pénétrantes, réformatrices des mœurs, pour les riches, pour les pauvres, pour les vieux, pour les jeunes. Il demandait au chrétien de se refaire lui-même, et de refaire ainsi la société. Dans le livre, comme sur la chaire, on retrouve l'orateur poète.

Salluste du Bartas était un poète méridional de la même époque, et appartenait à la classe de la noblesse lettrée. C'était le temps où François Ier, Charles IX, Jeanne d'Albret, d'Aubigné, Ronsard, le sire de Malherbe faisaient des vers et écrivaient des livres. Du Bartas, attiré par la grande nature et par l'illustration historique de l'Ariège, vint s'inspirer au

1. *Confutatio quarumdam conclusionum Martini Lutheri.*
2. Si du moins frère Illyricus avait pu empêcher des faits individuels de scission, qui devaient se produire 320 années plus tard, dans la province de l'Ariège! Il parut, en l'année 1816, une petite brochure avec ce titre : « *Adieux au pape, ou motifs de séparation de l'Église romaine*, par J.-J. Maurette, curé de Serre (Ariège), en 1841, prêtre démissionnaire. » — Paris, librairie Delay, rue Tronchet.
3. *Invectiva in quosdam malos* Χριανος.

milieu des montagnes : il a chanté le pic Saint-Barthélemi, le mont de Thabe, le phénomène étonnant de la fontaine intermittente de Fontestorbe, etc. A tous ces titres, c'est une muse ariégeoise par sympathie, par adoption[1] et par gratitude.

Nous avons nommé le poète Vanière, qui était né à Béziers, et qui affectionna les bords de l'Ariège et certains ombrages chers à la famille parlementaire de Rességuier ainsi qu'au maréchal Clausel[2]. Non loin d'Auterive, on trouve la terre et les vieux arbres du *Secourieu;* c'est là, dans cette région autrefois dépendante du comté de Foix, que Vanière venait se reposer, et composer ses poésies, dans les premières années du dix-huitième siècle. Le P. Vanière, qui avait publié un dictionnaire poétique, en 1722, et un recueil de poésies détachées, en 1730, dut surtout la popularité de son nom à ses Géorgiques (*Prædium rusticum*)[3]. Qui ne voit qu'il fut visiblement utile au savant jésuite de s'inspirer de son long séjour dans la terre ariégeoise, pour chanter la nature et les travaux des champs. Du reste, il célébra, en beaux vers latins, les ombrages du *Secourieu*, domaine appartenant, à cette époque, à l'une des plus anciennes

1. Nous croyons que c'est à lui que Augier Gaillard, poète calviniste du seizième siècle, adressait des éloges et des remerciements. Augier Gaillard dit *Lou Roudié de Rabastens*, était nécessiteux; du Bartas lui conseilla de rimer un peu dans le dialecte albigeois (une des subdivisions du dialecte occitanien, l'un des dialectes du toulousain, considéré comme l'idiome commun de tout le Languedoc), en l'honneur du roi de Navarre, ce que fit notre poète languedocien qui exerçait le métier de charron. — Plus tard, Augier Gaillard remercie dans son poème (*lou Banquet*) Moussur del Bartas, de so qu'il fourec caüso que lou Rey de Navarro dounec cent escuts a Augié (*Lou Banquet*, p. 121. Poésies de Augier Gaillard, un vol. in-12, Albi, 1843).

2. Le maréchal Clausel devint propriétaire du Secourieu pendant la Restauration; il se retira dans ce beau domaine, après le siège de Constantine, et y passa les dernières années de sa vie.

3. Le *Prædium Rusticum* parut à Toulouse en 1730; deux autres éditions s'imprimèrent à Paris, en 1774 et 1786.

familles parlementaires du Midi, la famille de Rességuier. Et c'est du Secourieu qu'il écrivit son *Prædium rusticum*. Un de nos meilleurs historiens du Midi, M. Roschach [1], raconte que M. de Rességuier, président au Parlement de Toulouse, homme d'esprit et poète dans l'occasion, avait confié l'éducation de ses enfants au P. Vanière, et qu'ainsi le poète fut amené dans ce domaine baigné par l'Ariège. « Malgré sa mythologie et sa quintessence de latinité classique, dit M. Roschach, l'élégant versificateur avait le sentiment vrai de la nature, l'amour des bois et des eaux, par tradition virgilienne et par tempérament de poète. Il vous laisse deviner, en plus d'un passage de son livre, bien des heures charmantes de rêverie et de solitude. Tantôt il vous égare avec lui dans une triple rangée d'ormes séculaires, dont le feuillage éternellement jeune défend la maison des bises du nord :

Ulmorum series triplex, verenda
Truncis et juveniliter comanti
Ramo luxurians, proterviorem
Defendit Boream domi...

« Tantôt il nous montre les sources abondantes, qui filtrent de toutes parts, à l'ombre des chênes, les allées obscures où l'esprit s'active et s'apaise, et les courbes capricieuses de l'Ariège, qui s'attarde en bruissant parmi les cailloux. »

A l'automne, pendant les vacances du Parlement, le magistrat venait retrouver le poète, versifiait avec lui [2] et l'entourait de toutes les prévenances et de toutes les délicatesses de l'amitié. Grâce aux vers latins, les plus humbles détails de cette villégiature échapperont à l'oubli. — « Que

1. *Foix et Comminges*, p. 316.
2. M. de Rességuier traduisit en vers français l'épître élégiaque de Vanière au P. Letellier sur la mort du dauphin, Louis de Bourgogne.

de fois, quand vous rameniez les plaisirs des champs, avons-nous aimé à suivre ensemble les berges de la rivière, et à porter l'épouvante au milieu du peuple des eaux ! Que de fois, au bord des viviers, royal héritage de vos aïeux, avons-nous lancé la loutre dans les bas-fonds et recueilli sur ses dents le poisson qui vivait encore[1]. »

XI. — Nous croyons que le tableau de la poésie dans l'Ariège, aux âges précédents[2], sera complet quand nous aurons signalé un autre poète de la fin du dix-huitième siècle, qui était un fils des montagnes, *Joseph Pilhes*, surnommé *la Beaumelle*, né à Tarascon (Ariège), le 20 mars 1740.

Joseph Pilhes, à qui ses parents firent étudier les lois et la jurisprudence, se sentit de bonne heure entraîné par sa nature, vers les lettres et la poésie, si bien qu'il s'adonna aux muses[3]. A l'âge de douze ans, il commençait à rimer. Il faisait des sonnets, des épîtres, des odes, et même des

1. *Foix et Comminges*, p. 318.

2. Nommons, pour simple mémoire, un autre favori des muses, appartenant au clergé et qui, né dans la vallée de l'Aude, aurait été dans nos temps troublés, si nous en croyons un auteur, curé *constitutionnel* de la ville de Foix ; c'est l'abbé Cazaïntre, qui, après avoir traduit une partie du Tasse, et imité Gessner, composa quelques jolis cantiques patois et français ; dont il sera question dans l'un des chapitres suivants. L'abbé Cazaïntre, qui se repentit de son attitude au moment de la Révolution, et se rétracta pendant que Robespierre respirait encore, publia deux ouvrages : l'un, *Exhortation à la paix*, qui souffla, malgré lui, la guerre anti-orthodoxe lorsqu'il était encore curé de Foix, au rapport de M. de Labouïsse-Rochefort ; l'autre, *Entretien sur les affaires de la Religion en France*. Cazaïntre devint ensuite curé de Saint-Nazaire, à Carcassonne.

3. Joseph Pilhes, ayant, dès ses plus tendres années, révélé une nature intelligente, son père, négociant à Tarascon, le destina à la magistrature, et l'envoya, après ses études classiques, étudier le droit à Toulouse. Reçu avocat en parlement, il fut bientôt appelé aux fonctions de juge au tribunal civil de Foix. Presque en même temps, la confiance du gouvernement le nomma viguier de la république d'Andorre. Il est mort, à Tarascon, le 20 novembre 1832, dans la 93e année de son âge. (Voir *Notice biographique*, par M. Hippolyte Joffrès, avocat, à qui nous empruntons tous nos détails.)

acrostiches, qui ne sont pas souvent, dit son biographe et concitoyen [1], « la requête de la sottise adressée à la vanité. »

Lorsque le démon de la poésie vous saisit, il n'est pas d'occasion, serait-elle la plus minime, qu'on ne prenne aux cheveux, si peu qu'elle semble pouvoir ouvrir quelque issue dans le domaine littéraire. Poètes de la Gironde, ou poètes de l'Ariège, n'y manquent jamais. Jules Brisson, le poète de Bordeaux, qui rêvait aussi, dans le milieu de notre dix-neuvième siècle, aux poètes et aux artistes de l'Italie, ne s'en alla-t-il point mettre ses débuts sous les auspices des devanciers et des maîtres ? Ne courut-il pas toucher la main, à Turin, en 1847, à Silvio Pellico ? Ne chercha-t-il point une entrevue, à Milan, avec Manzoni, alors à l'apogée de sa célébrité ? A Venise, ne remit-il pas des lettres de recommandation à l'illustre poète Tomaseo ? Tel est le sentiment instinctif qui gouvernait aussi le jeune Joseph Pilhes, vers 1765, tandis qu'il promenait ses rêves poétiques, dans les vallées ombreuses de Tarascon.

Il apprit que M. de la Beaumelle venait faire un voyage au château de Gudannes. La Beaumelle qui fut l'ami, puis l'adversaire imprudent de Voltaire, dont il essuya les terribles sarcasmes, se trouvait en touriste dans les vallées de Tarascon et des Cabannes, chez celui qu'on nommait le *roi* des Pyrénées, au château de Gudannes. Le jeune apprenti des muses adressa au noble voyageur une lettre mêlée de prose et de vers, et contenant la description poétique du château de Gudannes, dont le site est réellement gracieux et, disons-le, ravissant.

C'était le point de départ de toute une carrière. La Beaumelle, frappé de cette œuvre, voulut voir l'auteur ; il

1. Hippolyte Joffrès.

l'attira dans l'aristocratique manoir, conversa avec le jeune montagnard, et, dès ce moment, se déclara son protecteur. Une correspondance s'établit entre eux, on en vint à l'intimité des rapports ; ils échangèrent des réflexions sur des matières graves, le droit, la poésie et la philosophie ; si bien que la Beaumelle ne voulut point quitter l'Ariège sans entraîner Joseph Pilhes dans le grand centre parisien[1].

Joseph Pilhes était dès lors lancé dans la carrière et ne devait pas tarder, sur le conseil de ses amis, à livrer à la publicité des productions poétiques. Le contact d'hommes, comme Voltaire, J.-J. Rousseau, était de nature à dégrossir un esprit et à déterminer des talents qui pouvaient s'ignorer eux-mêmes. Sans doute il faut mûrir toutes choses ; mais quel profit intellectuel, quand on a des fréquentations habituelles avec les grands hommes ! Durant son séjour dans la capitale, Joseph Pilhes ne cessait de visiter ses deux illustres amis, Voltaire et Rousseau, auxquels il avait été présenté par la Beaumelle. Son admiration pour Rousseau, dont il lisait et relisait les ouvrages[2], était passée à l'état de culte.

Enfin l'heure de Joseph Pilhes sonna elle-même ; il publia un recueil de poésies, que nous avons vainement fait rechercher à la Bibliothèque nationale de la rue Richelieu, mais qu'un homme d'esprit, capable de bien juger, a déclaré « ne pas manquer de mérite[3]. » C'est que le poète de Taras-

1. C'est depuis cette époque que Pilhes fut toujours nommé *Pilhes la Beaumelle*.

2. J. Pilhes porta, jusqu'à son dernier jour, un habillement à la Jean-Jacques Rousseau. Il avait toujours sur sa table de travail les statuettes de Rousseau et de Voltaire. A Paris, il lui est arrivé de passer, un jour, deux heures, par une pluie battante, à contempler au Palais-Royal l'auteur d'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse*. Toutefois, son fanatisme n'allait pas jusqu'à l'empêcher de trouver dans l'*Émile* des théories hasardées et souvent impraticables.

3. Hippolyte Joffrès.

con avait aspiré aux prix du gai savoir, à Toulouse. Il concourut, en 1772, pour l'épître. Sa composition, semée de *beautés admirables*, puisque cette expression a été employée, fut mise au premier rang, et obtint l'amarante, à l'unanimité des juges du concours. Six ans après, à la nouvelle de la mort de Rousseau et de Voltaire, il publia une *élégie* qui obtint une vogue étonnante : « les regrets les plus éloquents, l'affliction la plus profonde, y étaient parfaitement exprimés. » Il concourut une seconde fois à l'Académie des Jeux floraux, et obtint encore la prééminence. Un troisième triomphe valut enfin au poète ariégeois, en 1785, le noble titre de *maître* dans le collège de Clémence Isaure. Ces poésies diverses, auxquelles le barde tarasconnais hésita longtemps à donner le jour, arrêté par la pensée qu'il fallait pour une publication définitive arriver à une certaine perfection, furent réunies en un volume. Un moderne a dit à ce sujet que Joseph Pilhes « dota la postérité d'un volume qui n'est pas sans valeur[1]. »

Il est étrange que le nom de Joseph Pilhes ne soit pas mentionné dans la plupart des dictionnaires historiques et biographiques, lorsque d'ailleurs d'autres poètes ariégeois y sont signalés. Cet étonnement est d'autant plus légitime, que dans l'année 1784 Joseph Pilhes composa et fit représenter, à Paris et à Versailles, une comédie qui, par son grand succès, attira sur son nom une réelle popularité, et dont les représentations furent reprises sous le premier Empire et à la fin de la Restauration. On verra l'objet de cette comédie, dans la troisième partie

1. Nous savons que ce charmant poète avait, dans ses papiers, une infinité de pièces de vers rappelant ceux de Chaulieu, etc. Une sœur de notre Anacréon ariégeois se trouva scandalisée à la lecture de quelques légèretés fraternelles, et fit un *autodafé* de tout l'héritage épistolaire.

de cet ouvrage, section *des moralistes.* Mais qu'il soit permis de protester contre un oubli injuste après tant de bruit et de popularité.

Louis XVI voulut que le *Bienfait anonyme,* c'était le nom de la comédie, fût représenté devant lui, et devant la famille royale, après qu'on l'eût joué au Théâtre-Français. La reine plaça l'auteur tout près d'elle, et le combla de félicitations ; la pièce fut chaleureusement applaudie, et ce fut l'origine d'une longue suite de représentations. Joseph Pilhes reçut des mains de Marie-Antoinette une magnifique épingle en diamants [1].

L'empereur Napoléon assista aussi à la représentation de la comédie de Joseph Pilhes, le 30 octobre 1811, avec sa seconde épouse, Marie-Louise d'Autriche ; il fit donner à l'auteur d'honorables encouragements.

La critique de la Presse fut de son côté assez généralement sympathique, comme le *Journal de Paris* (23 août et 13 septembre 1784) et le *Mercure de France* du 25 du même mois. Il n'y eut que les *Débats* du 2 novembre 1811, qui se montrèrent acerbes, par la plume de Geoffroy. Comment donc les grands recueils de biographies ont-ils oublié Joseph Pilhes, dont la gloire littéraire ne fut certes pas à dédaigner? Est-ce que ce poète ne fut pas très connu de son temps [2]?

En 1784, il écrivait à mademoiselle Contat, de la Comédie-Française, en lui envoyant le rôle de *Sophie,* dans la pièce qu'il allait faire jouer :

1. La pièce avait été dédiée à la ville de Bordeaux, terre natale de Montesquieu, le *bienfaiteur anonyme.* Les maire, lieutenant et jurats de Bordeaux, envoyèrent à Pilhes un diplôme qui lui conférait « ainsi qu'à ses hoirs et successeurs » le titre de citoyen de Bordeaux.

2. Sa comédie fut jouée à Bordeaux et à Toulouse ; — et, avant de mourir, après 1830, il eut le plaisir de voir sa comédie représentée sur le théâtre de Foix.

Toi dont le talent séducteur
Au public qu'il enchante est toujours sûr de plaire,
A mon humble Sophie accorde ta faveur.
Sans éclat, timide, étrangère,
Elle craint le public sévère;
De tes rares attraits embellis sa candeur;
Embellis ses amours; que ta bouche de rose
Prête son charme heureux à sa mauvaise prose.
Ce que tu dis est toujours bien :
Tu captives les yeux et tu flattes l'oreille;
Quand le cœur est ému, la critique sommeille,
Et l'auteur ne redoute rien.

XII. — Pourquoi ne nous permettrions-nous pas ici, pour fermer le chapitre, une petite interversion chronologique des noms, afin de constater que la critique d'art a eu ses représentants en Ariège, dans la personne de *Théophile Silvestre*. Celui-ci n'a pas tenu le pinceau, comme le Cordelier manchot, ni fait des plans d'édifice comme l'architecte Louis de Foix ; mais il y a eu en lui un grand observateur de la nature et en même temps un critique et un peintre. Il est en certaine proportion le *Saint-Simon* de la peinture, dans le pays de Foix. Comme le duc hautain et médisant qui a raconté l'histoire du règne de Louis XIV, le Saint-Simon de l'Ariège, Théophile Silvestre a écrit l'histoire des peintres avec une verte franchise, mais avec assez d'impartialité. Portraitiste, il a tracé des portraits grands, vifs, moliéresques quelquefois, toujours bien discutés, bien fouillés, bien sentis. Enlevé prématurément à la science et à la critique, puisqu'il mourut, on le sait, à l'âge de 54 ans, au sortir d'un déjeuner avec Gambetta[1], il n'en

1. Né au Fossat (Ariège), en 1823, Théophile Silvestre est mort en 1877. Il fut chargé, par le ministre d'État de 1857 à 1859, d'une mission en Europe, pour l'inspection des musées et autres institutions de Beaux-Arts. Il avait été, en 1818, commissaire-adjoint de la République dans l'Ariège; et, en 1863, chef de bureau au ministère de l'intérieur. Journaliste, il col-

a pas moins laissé un monument original, une assez vaste fresque historique.

Théophile Silvestre avait pris une place élevée dans la critique française en matière d'art. Cet Ariégeois doublé d'un paysan du Danube, auquel il n'a manqué que de vivre quelques années de plus, pour exercer une réelle autorité de critique, aurait fini peut-être par obtenir un ascendant universel et incontesté. Nous ne nous occupons point ici du rôle politique que Théophile Silvestre a pu jouer, ni des concessions, qu'à différents moments, jeune homme ou homme mûr, ce fort esprit put faire à cette divinité terrible de la politique, que les Indiens ont rangée au nombre des furies. Mais en le circonscrivant dans la sphère intellectuelle, il est certain que Théophile Silvestre révélait un talent [1] d'une originale envergure.

Il y a deux œuvres de Théophile Silvestre, que goûtent les fins esprits : son livre, *Histoire des artistes contemporains*, qui fut le premier ; et son dernier, dont le titre est : *Plaisirs rustiques*. Ces deux ouvrages prouvent un esprit observateur, original, puissant, dont on a dit qu'il a « pour congénères en peinture les Millet, les Delacroix, Troyon, etc. » On a ajouté avec justice que Théophile Silvestre était « un des écrivains les plus remarquables de notre époque. »

On sera frappé du lien étroit existant entre le talent de critique d'art, chez Théophile Silvestre, et sa terre natale. Sa plume est mordante comme les arêtes de certains rochers de

labora dans plusieurs journaux, le *Nain jaune*, etc.; toujours on le reconnaissait à sa plume incisive et colorée.

1. On a de Théophile Silvestre : l'*Apothéose de M. Ingres*, in-8° avec portrait, 1862, Dentu. — *L'Art, les artistes et l'industrie en Angleterre*, 1859. — *Les Artistes français*, étude, in-12, Bruxelles, 1861. — *Eugène Delacroix*. documents nouveaux, 1864, Lévy. — *Histoire des Artistes vivants français et étrangers*, 1ʳᵉ série, in-8, 1856, non continué. — *Première lettre aux citoyens du département de l'Ariège*, in-8, 1849. — *Plaisirs rustiques*, 1 vol. in-12 (publication posthume).

son pays : ses pages sont colorées comme le vif soleil de ses montagnes ; sa marche se montre bondissante, impétueuse comme les torrents du pays de Foix. Quant à caractériser ce qu'il y a de portée scientifique et critique dans notre bouillant personnage, nous dirons que Théophile Silvestre est de la race des Théophile Gautier, des Gustave Planche, Louis Esnault, Barbet d'Aurevilly. Mais on doit ajouter de ce fort critique, que, dans son talent vigoureux on discerne des aspects tour à tour élevés, rudes, sublimes et caressants, avec un je ne sais quoi tout d'une pièce, qui sent le terroir.

Tout en rappelant les règles et les traditions, Théophile Silvestre protestait contre l'oppression pédantesque dans le domaine des arts. Il avait des sévérités pour Ingres ; il exalta Delacroix comme Thiers l'avait vanté ; il comprit Corot ; il dit franchement la vérité à Chennavard et à Decamp ; il fut l'ami de tous nos grands peintres, de tous nos statuaires, de Barye, de Diaz, de Rude ; il ne craignit pas d'être le censeur d'Horace Vernet.

Qu'on lise ce que Théophile Silvestre a écrit sur le peintre Courbet, on verra s'il est possible de mieux s'exprimer sur le *réalisme* en peinture, avec plus de justesse et de bon sens ; et, cependant Théophile Silvestre, par la largeur de l'esprit, était tout ouvert à l'innovation.

Ce sera toujours un tour de force assez prodigieux que d'avoir obtenu le succès qu'eut Théophile Silvestre, dans une réunion fameuse tenue par la *Société des Arts* de Londres, en 1859. Il eut à s'expliquer sur les peintres et autres artistes contemporains de l'Angleterre, devant un public anglais. Quelle difficulté pour s'exprimer sur le mérite des artistes vivants et surtout en pays étranger ? Théophile Silvestre étonna les Anglais, quand il étudia devant eux Hogarth, Constable, Reynolds, Wilson, Gainsborough, Wil-

kie, Lawrence, avec une pertinence, une liberté respectueuse vraiment éloquente, et quand il affirma sans courtoisie excessive l'influence réelle de l'art anglais, par exemple, sur les paysagistes de France[1]. Le jury anglais admira l'érudition et la pénétrante finesse d'aperçus de notre compatriote traitant des choses artistiques d'Angleterre; et pour nous, auteur de ce livre, nous avons fait observer aux Anglais, chez eux, que Théophile Silvestre était né et avait grandi dans cette partie des Pyrénées, qu'on nomme le comté de Foix, ou l'Ariège[2].

On dirait que Théophile Silvestre érigeait en théorie l'influence du pays d'Ariège sur son propre talent, lorsqu'il disséquait le genre de mérite des paysagistes anglais, et qu'il faisait l'anatomie de leur génie; car il se trahit lui-même sans le soupçonner : — « Peut-être Wilson, dit-il, se fût plus heureusement développé au sein de la nature anglaise, si chère aux peintres coloristes et aux caractères rêveurs. Ostade, Cuyp, Ruysdaël, Hobbéma, ne sont probablement devenus de si grands maîtres que par le seul fait d'être restés fidèles à leur pays natal. S'ils n'ont rien de ce faux éclat que les voyages donnent à quelques maîtres tou-

1. « La jeunesse prit feu aux ouvrages de Constable : nos paysagistes vivants les plus célèbres, Corot, Théodore Rousseau, Paul Huet, Troyon, mademoiselle Rosa Bonheur, sont ses admirateurs passionnés. Eugène Delacroix, de l'Institut, fut tellement frappé lui-même de la puissance, de la variété de la couleur de Constable, qu'aussitôt après avoir vu ses tableaux, il alla faire des retouches à son propre chef-d'œuvre de jeunesse, « le massacre de Scio, » une des toiles les plus pathétiques de ce siècle. »

M. James Fahey, l'un des Anglais, membre de la Société des Arts, affirmait avoir pu voir lui-même l'effet des peintures de Constable sur les peintres français; *he thought one of the most noble traits of M. Silvestre's paper was the honourable testimony he had borne to the influence wich Constable's pictures had upon the French school of landscape painting. He remenbered it very well...*

2. Mes rapports avec des professeurs d'Oxford, de Cambridge, avec des économistes, avec des professeurs du musée de Kensington, à Londres même, à Birmingham et ailleurs, m'en ont fourni l'occasion.

ristes, quelle puissance d'intimité n'ont-ils pas tirée de la contrée qui les vit naître, vivre et mourir ? Et ce qui sauve aujourd'hui même l'originalité de vos peintres en excursion sur le continent, c'est qu'ils y gardent au fond du cœur la vivante image de l'Angleterre. » Ailleurs, parlant de Gainsborough, le critique ariégois revient sur la même idée : « Que Gainsborough est émouvant par ses paysages ! tout entier aux impressions de la nature, et de la nature de son pays, il ne sent ni les conventions, ni la plus légère influence d'école[1]. »

Avec Théophile Silvestre, que nous retrouverons parmi les poètes, nous sommes dans l'époque contemporaine.

1. Voir *Journal of the Society of arts*, 1859 ; — *l'Art, les artistes et l'industrie en Angleterre;* disc. par Théophile Silvestre, Londres, 1859, p. 35 et 44.

CHAPITRE VI

Les poètes de transition. — La Révolution française de 1789 et le commencement du dix-neuvième siècle. — Sophie de Senovern. — Vraie *Rachel* des montagnes. — Son influence sur les commissaires de la Convention dans l'Ariège, comparée à celle de la Cabarrus sur le proconsul de la Gironde. — Epître en vers ariégeois adressée à Vadier par Taschereau de Fargues, en 1793. — Un poète ariégeois de 1799. — Dupuy. — Apothéose de la Liberté. — Après la poésie révolutionnaire, la poésie royaliste. — Labouïsse-Rochefort. — Pourquoi il fut surnommé le poète de l'Hymen. — Son poème : *Les Amours :* à Éléonore. — Les poètes, Roques de Foix et Jean-Michel Chambrière Bissac, de Vic-Dessos. — L'art chez les Ariégeois modernes. — Jean-Baptiste Mercadier. — Ses écrits théoriques sur la musique. — Gatien Marcailhou d'Aymeric, musicien d'Ax. — Influence de Thalberg sur la direction de son talent. — Ses valses : *Indiana, le Torrent, Les Mignonnettes,* etc. — Artistes dramatiques. — Gabriel Fauré, de Foix. — S'est révélé par une sonate. — Ses *Djinns,* aux concerts de l'Hippodrome. — Prédictions de M. Saint-Saëns. — Une muse de Lézat et le théâtre des *Variétés.* — Une cantatrice de l'Ariège. — Rôle de cette artiste dans *Lucie de Lammermoor.* — Un impresario pyrénéen et les musiques militaires.— Jean-Pierre Bio, poète du Couserans. — Sa comédie : *Les Compensations.* — Ses satires. — Un premier violon de l'*Opéra.* — Un conférencier dramatique : M. Pagès de Noyez. — Comment il explique *Cendrillon,* des contes de Perrault.

I. — On l'a dit dans le chapitre qui précède, du quatorzième siècle pour arriver à la fin du dix-septième, l'histoire de la poésie ariégeoise est obligée de franchir un espace silencieux. Pendant le seizième siècle, et dans la première moitié du dix-septième, le pays de Foix et du Couserans fut en proie à la guerre et à la plus atroce de toutes, la guerre civile pour les idées religieuses. Ce pays eût pu avoir des chants pour la prière, pour les combats, pour la défaite et le triomphe ; rien n'assure qu'on n'ait eu en cir-

culation, du quinzième au seizième siècle, des chants rimés et rythmés. Néanmoins, nous n'avons pas découvert ces mélodies populaires, et il faut répéter que les poètes des montagnes n'avaient rien de mieux à faire, que de suspendre leurs lyres sur les bords des fleuves de Babylone.

Venons donc aux confins du dix-neuvième siècle, où nous attend un groupe de bardes, tous nés de cette terre féconde de l'Ariège. Comment cette contrée originale n'infuserait-elle point la poésie? Théocrite écrivit dans l'enceinte des vallons de la Sicile; Gessner mania la plume et le pinceau sur les rives du lac de Zurich; on sait ce que fut le lac Léman pour Rousseau et pour Byron. Quiconque aura noué des relations intimes avec cette nature pyrénéenne, avec ces torrents, ces cimes couvertes d'une neige éternelle, ces cascades, ces sapinières et ces prairies au flanc des monts, ne sera-t-il point saisi par le génie inspirateur? N'y a-t-il pas d'autres vergers de Clarens[1]? d'autres châtaigniers des Crêtes[2]?

Et les Pyrénées n'auront-elles pas leur chantre de *Child-Harold*, pour s'écrier: « Tandis que le bruit des villes m'est un supplice, les hautes montagnes m'inspirent de l'attendrissement. La chose qui seule ici me paraisse odieuse, est de former, malgré moi, un anneau dans la chaîne des êtres, et de me voir classé dans les créatures, alors que mon âme pourrait prendre l'essor et se confondre avec les cieux, la cime des monts, la plaine mouvante des eaux et les étoiles de la voûte azurée[3]. »

Néanmoins, l'ordre veut que ces esprits de diverse nature,

1. Chantés par lord Byron.
2. Château de M. Vincent Dubochet, grand parent de notre Arnaud de l'Ariège. C'est sous ses châtaigniers que l'imagination évoque le souvenir de Julie et de Saint-Preux, du roman de J.-J. Rousseau.
3. Lord Byron.

qui ont exprimé une parcelle du beau, n'importe sous quel vêtement de l'art, forment, dans ce chapitre, un groupe que nous désignerons sous le nom de *groupe de transition*. Après eux viendront les poètes qui poussèrent l'art, dans l'Ariège, à une remarquable puissance d'élévation, et dont quelques-uns sont vivants encore. Nous serons obligé de les mêler avec les morts, parce que la postérité est déjà commencée pour plusieurs d'entre eux.

L'époque de la Révolution révéla, pour une cause ou une autre, des âmes de poëtes dans les montagnes. *Sophie de Senovern* inaugurait dans l'Ariège ce cycle de femmes, en qui résonna la fibre poétique. N'avons-nous pas en France tout cet essaim chantant de jeunes filles, qui ont surgi des rangs populaires : Élisa Mercœur, Élise Moreau, Louise Crombach, Antoinette Quarré, Marie Carpentier? L'aristocratie, de son côté, a été représentée fièrement par madame de Staël, madame George Sand, aux idées plébéiennes, Eugénie de Guérin, Mercédès Merlin, etc. Sophie de Senovern, fille d'un gentilhomme ariégeois qui habitait Mazères, et qui atteignait ses vingt ans vers la fin du dix-huitième siècle, avait reçu de la nature des facultés plus ou moins fières, rêveuses et fortes, qui se développèrent au beau soleil de l'Ariège; et l'art poétique se trouva tout naturellement dans cette belle fille des montagnes. Toutefois, disons les circonstances historiques qui lui donnèrent du relief. La Révolution française confirma, pour elle, cette flatteuse maxime qui dit des femmes : *Elles ne sont pas poètes, elles sont la poésie*[1].

Il est indéniable que, comme toute institution humaine, l'ancien régime eut des abus, de grands abus. Quelle institution, même les institutions divines, en ce qui est de leur

1. M. de Latouche.

côté humain, n'est sujette à quelque fragilité ? Il pouvait arriver en politique ce qui est arrivé en religion. Au lieu de guérir un arbre qui a quelques détails défectueux, quelques branches malades, en émondant ces branches, on supprima l'arbre. Il y en a qui disent : — on peut adopter l'une des deux grandes théories sur les nations : ou l'on admet un progrès *à priori*, un progrès en droite et inflexible ligne, et alors les formes politiques peuvent varier et se succéder d'âge en âge, de sorte qu'après la monarchie, se présente le droit d'entrer en république, si l'une est considérée comme un progrès politique sur l'autre ; ... ou bien l'on est pour que l'organisme reste stationnaire dans chaque individualité nationale, et dans cette nouvelle théorie, la perfectibilité des détails et des rouages de la machine politique doit s'allier avec la tradition et l'esprit conservateur, comme faisant le tempérament invariable de la nation.

Dans le premier cas, on explique qu'après les abus de l'ancien régime, on devait fatalement substituer une république à une monarchie. Dans le second cas, on soutient que, par cette substitution violente, les réformateurs dépassèrent le but. De même qu'en religion, les polémistes disent aux protestants que, sous prétexte des abus mêlés à la direction de l'Église, ils eurent tort de faire des changements radicaux ; qu'il suffisait d'ôter la poussière amassée par le temps, sans toucher au grand arbre du catholicisme séculaire ; ... de même en politique, la logique paralysera toujours les directeurs de groupes sociaux, lorsqu'on s'enlève à soi-même la base du droit, en vertu de cette maxime : « Des juges installés sur des pavés, seront toujours mal assis pour juger des barricades. » En d'autres termes, quiconque arrive par la barricade, quelle sera sa tenue pour condamner la barricade subséquente, toute barricade future ? Marie de Senovern, placée dans le courant révolu-

tionnaire, fut de ces femmes que séduisit la promesse d'une rénovation politique, et qui croyant au droit radical, pensèrent qu'il n'est pas plus malaisé de changer de constitution, que de délaisser des vêtements dont on ne veut plus.

Un de ses proches parents, Senovern, avocat au Parlement de Toulouse, avait joué un rôle marquant dans le célèbre procès de Calas. Sophie, comme nous l'apprend son récent historien, était peu fortunée, mais elle avait été généreusement douée par la nature. Elle avait de la grâce dans sa tournure, un visage agréable, l'esprit cultivé ; elle excellait dans l'art de la *musique* et du *chant*. C'est par ce don surtout qu'elle devait faire une pointe dans l'art, et grâce aux circonstances, s'élever à une certaine célébrité artistique. Elle épousa Georges Bergasse de Laziroule, une des remarquables figures du drame révolutionnaire, dans l'Ariège, dont un élégant crayon a brillamment dessiné les phases principales [1]. Passionnée pour la Révolution, rien n'empêcha Sophie de Senovern de se mêler d'une manière active à la politique de son temps. Écoutons un historien ariégeois : « Elle accompagnait son mari dans les sociétés populaires, dans les fêtes civiques. Les survivants de cette époque n'ont pas oublié l'impression que ses gestes et sa voix faisaient naître autour d'elle. Lorsque, debout sur les marches de l'autel de la Patrie, son luth à la main, elle entonnait la *Marseillaise* et les chants républicains, elle semblait l'image de la Révolution dans son enthousiasme et dans sa colère [2]. » Elle avait devancé de soixante années les triomphes de mademoiselle Rachel, à Paris et dans les villes d'Amérique. On ajoute « qu'elle exerça sur les commissaires de la Convention, dans le pays de l'Ariège, cette salu-

1. M. Paul de Casteras, dans son *Histoire de la Révolution dans l'Ariège*, Paris, 1876.
2. *Ibidem*, p. 256.

taire et heureuse influence que la Cabarrus exerçait sur le farouche proconsul de la Gironde. Ces deux femmes se rencontrèrent sous le Directoire dans les mêmes salons. Sophie de Senovern fut une des plus admirées de cette élégante société. »

II. — A côté de cette personnalité, en qui se montra l'alliance aimable de la politique et de l'art, nous placérons quelques autres noms appartenant au groupe des poètes révolutionnaires. Ils se révélèrent, soit lorsque le mouvement de 1793 atteignait son apogée, soit aussi lorsqu'il s'éteignait, dans les montagnes, en ses dernières convulsions.

Tout d'abord, avant la réaction thermidorienne, la poésie avait réclamé sa place dans les grandes fêtes patriotiques, et présidé à l'inauguration du temple de la Raison et à la fête de l'Être suprême. Il existe un *Recueil local d'hymnes, invocations et imprécations*[1], destinés à être déclamés, à la manière antique, avec accompagnement de musique, dans le temple nouveau. Plusieurs de ces hymnes, qui ne manquaient ni de patriotisme, ni d'un certain sentiment religieux dans le sens de l'époque, étaient l'œuvre collective des professeurs de l'École centrale du département de l'Ariège. Nous en citerons l'*Hymne à l'Être suprême*.

La nuit a déposé ses vêtements funèbres,
Le soleil sur son char s'avance radieux,
La lumière succède aux épaisses ténèbres
Et les feux du matin embrasent tous les cieux.

Maître de l'univers, ce sont là tes merveilles :
Mais, quelle foule, ici, se répand en longs flots,
Des sons religieux ont frappé mes oreilles,
Et l'airain belliqueux fait mugir les échos.

1. *Recueil d'hymnes, invocations et imprécations*, de Pomiès l'aîné, imprimeur du département. — Cité par P. de Casteras, *Révolution française dans l'Ariège.*

Français, répondez-moi : l'homme, enfin, est-il libre?
Oui, nous sommes vainqueurs, tout cède à nos efforts;
Nous avons de nos droits rétabli l'équilibre,
Et déjà les tyrans descendent chez les morts.

Contre la liberté, que peut l'or du Potose?
Que peuvent les glaçons qui couvrent la Néva,
Et ces monts, sur lesquels s'incline et se repose
Le ciel, voisin des feux que lance au loin l'Etna?

Cet Être tout-puissant qui gouverne le monde,
Dédaigne le repos qu'il exige de nous;
Lorsque l'astre du jour se cache au sein de l'onde,
Sur son trône d'azur, seul, il veille pour tous.

Mais, qui de ce grand Dieu m'assure l'existence?
C'est tout ce que je vois, c'est tout ce que j'entends;
C'est le jour qui me luit, c'est l'empyrée immense,
C'est mon âme, c'est tout ce qui parle à mes sens.

L'homme n'est plus; mais Dieu le rend à l'existence.
Le trépas n'est pour lui qu'un plus heureux destin :
Oui, l'immortalité près du cercueil commence,
Oui, Brutus et Caton reposent dans son sein,
Etc., etc.

Il convenait à la poésie révolutionnaire de ne pas se borner à l'idiome français : aussi, le savant auteur de l'*Histoire littéraire des Patois du Midi de la France au dix-huitième siècle,* infatigable chercheur, est-il parvenu à découvrir une chanson écrite dans l'idiome de Foix, à propos d'une élection de l'époque révolutionnaire. Elle est intitulée : *Cansou sur la Fablo de las Bestios.*

Nostris Aujols nous countabon
Que dins le tems reculat
Toutes las bestios parlabon...[1].

1. Le docteur Noulet, *Histoire des Patois du Midi*, dans la *Revue des langues romanes*, n° du 15 août 1877, p. 71. — Cette cansou forme 3 pages in-4°, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, sans lieu ni date.

Le même auteur cite une autre poésie ariégeoise, éclose quand le règne de la Terreur cessait, alors que Vadier, le sanguinaire président du Comité de sûreté générale, semblait vouloir prolonger ce régime exécrable « pour exercer ses vengeances contre les prétendus amis de Robespierre.» Il s'agit d'une supplique de Taschereau de Fargues, arrêté pour avoir reçu différentes missions de Robespierre; et l'historien que nous consultons ne dissimule pas avec quel dégoût l'on touche à de pareilles créatures.

Taschereau de Fargues se croyant prêt à être sacrifié avec tant d'autres, adressa à Vadier une épître en vers patois, dans l'idiome de l'Ariège, qu'ils avaient parlé l'un et l'autre, pensant mieux l'attendrir en lui rappelant leur liaison de jeunesse. L'historien indigné nous dit qu'il fait pitié de voir cet homme, à la conduite constamment tortueuse, s'humilier aux pieds de son bourreau.

Mais abant de mouri, Vadier, que jou te digo
Que t'an sus toun amic barbaroment troumpat;
Ab saouras quand la mort aoura mes uno digo
Entre nous aoutis dous per un' eternitat.

Per un' eternitat!... nou : quaouque cop moun amo
A l'entour de toun leyt bindra rendoulejea :
Mes beyras en dourmint le memo : ple de flamo,
Per serbi moun pays, sus qui plouri deja!

Que les remords bengeous s'elouegnent de la toumbo :
Aco soun les souls souhètx que jou feu countro tu!
Souben-te cependant que l'innoucent sucoumbo;
Que frapos din un joun le crime et la bertu!

Da que me soun flatat, ah! fribol' esperenço!
Boulio près d'Ansateu coula de jouns hurous;
Me fixa per jamais al loc de ma neychenço,
Et de la Libertat y goûta las douçous.

Aqui tout assietat al toumbèl de mous payres,
Boulio d'aquestis temps escriure les grands traits;

Loutgea sus un' aoutou per respira les ayres,
Qui de l'Égalitat sount les fidels pourtraits.

Boulio de mous neboutx estruise la jouenesso;
Les penetra del foc... qui beleu m'a cremat :
Et, per poude coualli de flous dins ma biellesso,
De mous councitoyens este toutjoun aymat.

Que sapiont que jou soun, malgré bint ans d'absenço,
Digne del Mas d'Azil, de sous poulidis bords;
Que dins aquestis temps, détestant la bengenço,
Mouriré sins abe counégut les remords.

A cela se réduisaient la poésie suppliante et les goûts agrestes de ce révolutionnaire, dont on peut assurer que le ton était autrement hautain et impitoyable, dans les années qui précédèrent. Ces vers sont datés des cachots de la Conciergerie, le 10 thermidor (1794) vers minuit [1].

Il y eut d'autres publications patoises, dans la période décroissante de l'ère révolutionnaire, comme l'*Enterromen del calandrié républicain* [2]; mais qui ne nous apprennent pas grand'chose sur la curiosité qu'exprimait André Chénier, en 1790, et qu'il formulait de la manière suivante : « On peut dire que la race humaine est maintenant occupée à faire sur nos têtes une grande expérience. » Néanmoins, citons un dernier extrait du *Recueil d'hymnes*, de Pomiès : prenons l'hymne qui servait pour célébrer par des chants le culte de Dieu et l'avènement du nouveau régime, à la réaction thermidorienne.

1. Cette pièce, dit M. le docteur Noulet, est placée avec une pagination particulière, à la suite de *P.-A. Taschereau Fargues à Maximilien Robespierre aux Enfers*, Paris, 17 pluviôse, an III, in-8° (pièce écrite en français). — La pièce de Taschereau, in-8°, 7 pages, est sans nom d'imprimeur et de lieu.

2. Cette pièce paraît être, selon M. Noulet, de 1805. 'Aujourd'hui il faut substituer la naissance à l'*Enterrement*. Il y a l'*Almanach* (républicain) *des Paysans de l'Ariège*. Foix, imprimerie Barthe.

Ils sont passés les temps de carnage et d'alarmes,
De Robespierre et de Louis :
Jours de sang et de deuil, où la mort et les larmes
Couvraient ce malheureux pays :
Les égorgeurs et leur puissance
Gisent au fonds des monuments,
Et l'eau des fleuves de la France
Ne coule plus pour les tyrans.
Devant l'autel de la patrie,
Fidèles à la liberté,
Nous jurons haine à l'anarchie
Trois fois haine à la royauté.

Nous venons de voir la poésie née, dans l'Ariège, des tragiques circonstances de la Révolution : et le peu qu'on en connaît, ne peut être mis en parallèle avec la poésie mieux nourrie de quelques autres provinces, à cette époque, comme celle de Strasbourg, où toute une pléiade de poètes, les Lamey[1], les Schneider, les Butenschen, les Pfeffel[2], saluèrent, dans des chants assez colorés, la Révolution naissante. Toutefois nous ne voulons point nous éloigner du groupe révolutionnaire, peu abondant en Pindares, sans énoncer un nom de l'Ariège, celui de Dupuy, qui, pour 1799, ne fut pas un trop indigne chantre ou interprète de la pensée publique.

Une ode est un chant destiné d'habitude à exprimer quelque sentiment général qui, à certaines heures, transporte toute une nation. La poésie de Dupuy nous semble un symptôme de la réaction religieuse, qui commençait à se faire sentir dans les Pyrénées ariégeoises, après la fièvre de plusieurs années de destruction révolutionnaire. Il est une ode, dont il subsiste de rares exemplaires, dans laquelle notre magistrat des montagnes mettait sur les

1. Il publia *Poésies d'un Franc aux bords du Rhin.* (Gedichte eines Franken am Rheinstrom).

2. Voir E. Seinguerlet, *Récits alsaciens. Strasbourg pendant la Révolution.*

lèvres de la déesse Liberté, en 1799, quelques-unes de ces maximes sensées, qui seraient naturelles de la part de Mᵍʳ de Frayssinous ou de l'abbé Bautain, mais qui semblent au moins singulières quand elles émanent d'un citoyen de l'an VII. Nous sommes loin sans doute de prétendre que l'on rencontre dans cette pièce, intitulée l'*Apothéose de la Liberté*, des tons brillants, harmonieux, et ce souffle qui constitue les vrais poètes! Néanmoins, plus d'un fils des montagnes devait reconnaître et saluer, dans cette sorte d'ode religieuse et philosophique, sa propre âme et ses besoins. Voici la pièce de notre poète de la Révolution, l'*Apothéose de la Liberté*, imprimée avec ce sous-titre : — « *Discours en vers, prononcé* le 2 pluviôse an VII, *au temple Décadaire*, *à Foix*, par le citoyen Dupuy, membre de l'administration centrale de l'Ariège. » Ce discours qui forme une brochure de 14 pages in-12 (Foix, Pomiès) renfermant 172 vers, débute ainsi :

« Descends, quitte l'Olympe, auguste Liberté,
« Inspire-nous des vers pour parler ton langage.
« . . . .

Après une autre strophe, le poète cède la parole à la *déesse elle-même;* et, par la bouche de la déesse, il donne quelques conseils de sagesse, de modération et de liberté, dans le goût du temps :

« Je cherche à me placer entre ces deux extrêmes
(*Monarchie et Anarchie.*)
« Et j'évite avec soin toute sorte d'excès.

On y remarque ces vers :

« L'esprit perd la raison quand le cœur se déprave,
« Il n'est point de repos pour qui suit ses penchants;

« Ce sont ses passions qui rendent l'homme esclave ;
« Pour être libre, heureux, il faut dompter ses sens.

« L'homme sans foi, sans loi, l'homme de la nature
« Ne peut point rester tel dans la société :
« Que valent ses serments? Craint-on d'être parjure
« Lorsqu'on croit pouvoir l'être avec impunité?

« Sans un culte et des lois, ou par des lois sans culte
« Nulle société ne pourrait subsister;
« L'athéisme la rompt: quels maux il en résulte!
« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer[1]. »

Il ne fallait pas attendre davantage, pour cette heure, de la France; les poètes avaient dû composer leurs poèmes, depuis 1792, en fronçant les sourcils, et les cheveux tout hérissés. L'emphase, les évocations du monde romain, les cruautés froides, les négations impies furent quelque temps de mode. Il n'est pas mal à Dupuy de rompre avec ces traditions, et de faire entendre que peut-être l'âme humaine a quelque chose à débattre avec l'infini, des misères à exprimer, et grand besoin d'être consolée. Dupuy a dit ces choses, comme on pouvait les dire en 1799, et dans un temple décadaire.

Mais de 1789 à 1792, période de l'aube révolutionnaire, période d'enthousiasme et d'espoir, où les cœurs avaient débordé de foi ardente dans l'avenir, la province de l'Ariège participant à l'enivrement universel, n'avait-elle pas vu éclore d'autres poésies et d'autres poètes révolutionnaires, que Marie de Senovern et Dupuy? Assurément, plus d'un dans le comté de Foix et dans le Couserans, chanta les idées nouvelles, les événements d'hier, la prise de la Bastille, la conquête des droits de l'homme, l'abolition de la noblesse, la fédération ; plus d'un pleura la mort de Mirabeau. Nous

1. (*Archives de Foix*, cartons : mélanges).

n'avons pas ces chants, que probablement la Terreur et l'Invasion interrompirent. Toutefois, la *réaction thermidorienne* rendit la lyre pour célébrer la liberté[1].

III. — A la suite de Sophie de Senovern, et un peu avant le poète Dupuy, l'Ariège vit commencer un autre poète qui fut l'antipode des précédents en politique ; c'est J. P. J. Auguste de *Labouïsse-Rochefort*, né à Saverdun (comté de Foix), en juillet 1778[2]. Il ne pouvait chanter la Révolution avec la même gaieté de cœur que Sophie de Senovern ; car la Révolution avait commencé par le jeter en prison, pendant la Terreur ; il n'avait alors que seize ans. Sa vocation et ses talents de poète-littérateur, datent même de cette heure matinale ; ils semblèrent éclore sous les verrous.

Sa vie, ses destins et sa gloire littéraire s'éclairent par ses débuts dans la carrière de la vie. Comme caractère, il a suivi sa ligne de royaliste pendant soixante ans, en sorte que sa fidélité politique fut un des honneurs de son existence ; et, quant au genre de sa poésie, de Labouïsse a mérité d'être surnommé le *poète de l'hymen*, pour avoir chanté le bonheur conjugal avec l'insistance infatigable qu'il sut y mettre[3].

1. Le 29 pluviôse an III, le club de Foix se reconstitua en société nouvelle, dans laquelle devaient être seuls admis « les vrais républicains, ennemis du Terrorisme, des dilapidateurs de la fortune publique, des intrigants, des fripons et des buveurs de sang. » (Archives de la commune de Foix.) De Casteras, *Hist. de la Révolution*, p. 327.

2. Son père était Jean, écuyer, chevalier de Saint-Louis et coseigneur de Saverdun ; et sa mère, Anne de Bonaffos, fille du baron Jean-Pierre de Bonaffos, seigneur de Latour.

3. Labouïsse-Rochefort, qui perdit son père en 1782, fut élevé à l'école militaire de Sorèze, d'où la Révolution le fit sortir. Jeté en prison ainsi que sa mère, il vint à Paris dès que le calme fut rétabli. Son dévouement à la cause royaliste lui fit courir de nouveaux dangers. Plus tard, il se livra à la littérature. Ayant perdu sa fortune, il accepta, en 1810, une place dans les finances, qu'il abandonna en 1830.

Celui qui se voit, jeune, jeté dans un cachot, répéterait volontiers, on le comprend, le mot de Joseph de Maistre, qui avait horreur des temps nouveaux, et qui s'écriait : « Quelle chienne d'époque ! » Et néanmoins, dans cette époque étrange et horrible, la nécessité imposa aux prisonniers d'imaginer un *modus vivendi* dans ces réduits, où vous attendait une botte de paille, à la charge, par le détenu, de se procurer à ses frais, la lumière et le vestiaire [1]. Qui croirait qu'il y avait, à certaines heures, de la joie bruyante dans ces prisons, sur lesquelles planait la mort !

Labouïsse-Rochefort avait été enfermé à Pamiers, dans la prison réservée aux femmes détenues [2]. Les femmes, pour se distraire, y avaient recours à ces amusements de famille, qu'on appelle les *jeux innocents*. En vertu de ses seize ans, on permit à Labouïsse-Rochefort de rester, grâce à son extrême jeunesse, dans cette société. Parmi les prisonnières, se trouvaient la comtesse de Narbonne-Lara, et sa fille, remarquable par sa beauté et les grâces de son esprit. Or, entre ces compagnes d'infortune, une d'elles tint lieu de muse à Labouïsse-Rochefort et lui inspira des vers. Malheureux dans les *jeux*, il avait déposé tous ses gages ; et, pour les retirer, on lui imposa un quatrain. Il n'eut pas le temps de méditer longuement, et il débita ce qui suit :

Sur le quatrain que je vous dois
Pourquoi presser ma muse peu féconde ?

1. Pour se distraire de ses chaînes, le jeune Labouïsse faisait des vers sur tout ; il dit que c'était une manie, presque une rage ; qu'il en faisait sur chaque déesse, sur chaque dieu du paganisme, sur tous les grands hommes de Plutarque.

2. Tandis qu'il était enfermé dans la prison, un homme à qui son père avait sauvé l'honneur et la vie, le signala dans son cachot et le fit inscrire sur la liste des malheureux que l'on devait envoyer à Nantes, pour

Voyez les belles que je vois :
C'est le plus beau quatrain du monde [1].

Ces vers d'écolier sont peu dignes, par leur mérite poétique, de passer à la postérité ; mais, dit avec justesse l'historien de la *Révolution dans l'Ariège*, un intérêt historique s'attache à cette production, qui forme un des traits les plus saisissants de la vie des prisons, pendant la Terreur.

Le poète fut un peu mieux inspiré, lorsque du fond de sa prison, il adressait au chevalier de *Juge* cette épître :

« Malgré le sort qui me menace,
« Jeune élève du bon Horace,
« J'apprends à cadencer des vers ;
« Et lorsque ma muse a su plaire
« A Laure, Eucharis ou Glycère,
« De tous les maux que j'ai soufferts
« S'efface la trace légère.
« Ainsi, loin des hommes pervers,
« J'ose, ici, sans inquiétude,
« Être à l'amour, être à l'étude,
« Et, par eux, oublier mes fers. »

Le jeune élève du bon Horace a expliqué lui-même, que ce qui lui faisait oublier sa captivité, c'était l'aimable société

les noyades de la Loire. Il allait partir, lorsqu'un représentant du peuple, Paganel, inspectant les prisons de Pamiers, s'indigna d'y trouver un détenu si jeune, et le mit en liberté.

1. Parmi les prisonnières, on distinguait madame de Caudeval, nièce de Mgr de Champflour, laquelle dame était avec ses *quatre* demoiselles. C'est pour ces quatre jeunes personnes qu'il fit cet *impromptu*. Il y joignit ce madrigal :

La Fable trompe, et ses erreurs, je crois
Que sans scrupule on peut bien les combattre ;
Elle prétend que les *Grâces* sont trois,
Elle radote !... J'en vois quatre !

Labouïsse-Rochefort raconte lui-même que M. J.-C. Grancher traduisit, en 1798, cette pièce, par ce distique latin :

Tres esse antiqui charites discere poetæ,
At falsum est : etenim quatuor aspicio.

dont il était entouré. « Ma galanterie, dit-il dans ses *Mémoires*, soutenait mon courage contre l'ennui d'être enfermé. Les verrous indignaient l'indépendance de mon caractère ; mais je songeais au dédommagement que cette aimable société de femmes me procurait, et j'étais facilement apaisé. Je ne pensais nullement à la Terreur, à son horrible cortège de sang, ni aux mille dangers qui menaçaient ma vie ; et je me comparais à *Renaud*, lorsqu'entouré de belles nymphes, il se laissait enchaîner de fleurs, dans le riant palais d'Armide [1]. »

La plupart des pièces fugitives, que composa Labouïsse-Rochefort, dans la période de 1793 à 1800, se ressentent de ses bouillonnements royalistes ; il n'oublie pas qu'il fut incarcéré par la Révolution. A seize ans, en 1793, il avait fait des vers en prison. Il en composait aussi sous le Directoire, en 1797, tels que ceux-ci :

Quoiqu'errant dans Paris sans nul mauvais dessein,
Quand je sors, il est vrai, je prends, cher Hauteroche,
Livre et pistolet dans la poche ;
L'un sauve de l'ennui, l'autre de l'assassin [2].

En ce qui concerne la valeur définitive de Labouïsse-Rochefort dans le domaine littéraire et poétique, on doit s'élever au-dessus des complaisances patriotiques, et laisser à la critique le droit de prononcer avec impartialité sur un classement d'ordre intellectuel. Le poète ariègeois eut, de son vivant, une grande vogue, tenant à la fois à son esprit fertile, à sa vive imagination, à sa passion, à sa versification facile, et aussi à son caractère personnel. Il est mani-

1. *Trente ans de ma vie.*
2. A cette époque, dit Labouïsse lui-même, les ganses jaunes faisaient la guerre à nos innocents collets de velours noir. Plusieurs jeunes gens furent insultés, battus, et quelques-uns tués, ces massacreurs publics étaient protégés par le gouvernement d'alors. (*Voyage à Trianon*, p. 41).

feste, par les journaux du temps, qu'il jouissait d'une vraie réputation littéraire. Il était fêté, choyé à Paris, en 1810. Nous voyons le commandeur de Monclar et lui, invités par le prince Kourakin, à un dîner russe, à sa campagne de Clichy. Les convives, qui étaient le comte Zotof, le baron de Serdobin, le prince Dolgorouki, etc., le comblaient de prévenances et d'amitiés; on lui adressait les compliments les plus agréables sur ses productions. Fontanes, Ducis, Millevoye, Châteaubriand, furent au nombre de ses amis; et, dans les dernières années, Lamartine lui écrivait: « Le nom que vous avez dans les lettres françaises, est doux et pur. Pour moi, il a un prestige de plus, celui de la poésie. J'ai lu vos œuvres poétiques avec charme, dans ma jeunesse[1]. »

Maintenant que l'homme n'est plus sur la terre, nous restons en présence de ses œuvres seules et de leur mérite intrinsèque. La vogue rend la place à la justice, en faisant rentrer Labouïsse-Rochefort dans les sphères moyennes de l'esprit humain. Il gardera toujours cette intéressante spécialité, d'avoir été le *poète de l'hymen*, parce que la plupart de ses ouvrages avaient pour objet d'entretenir le public de son bonheur conjugal. Il aurait voulu que le monde entier s'occupât des qualités, des talents, des vertus de son Éléonore[2], et de tout l'amour qu'il ressentait pour elle. « Si ce langage n'est pas neuf parmi les poètes-amants, disait un critique, il l'est assez parmi les poètes-époux, pour que Labouïsse lui doive sa célébrité. »

L'on cherche vainement dans le poète ariégeois, cette solide nervure intellectuelle qui fait les penseurs, et qui se révèle, non en un flot de volumes, mais dans un choix res-

1. Lettre écrite en 1846.
2. La femme de Labouïsse était une créole de l'île de France; il la perdit en 1833.

treint de pensées fortes ou fines, burinées dans des expressions immortelles. Il a trop produit, il s'est trop étendu en superficie pour avoir en même temps la profondeur. La postérité le reconnaît comme un informateur assez renseigné sur la période de 1796 à 1826 ; c'est tout ! Il a trop donné aux faits, pas assez à l'idée. Pour la forme et le genre de sa poésie, il appartenait à l'école de Delille. Il était plein de facilité et d'élégance, mais il lui manquait la verve et la force. Son véritable titre sera celui de *poète de l'hymen.*

En 1817, il modulait ces vers :

Séparé de ma bien-aimée
Je redis, plaintif troubadour,
Les romances qu'un tendre amour
Inspire à ma verve enflammée.
Ah ! lorsqu'aux bords ariégeois
Je célébrais la plus jolie,
Les accents naïfs de ma voix
S'exhalaient sans mélancolie.
La nuit arrive, et de l'aurore
J'appelle déjà le retour :
Je ne pense le long du jour
Qu'à ma céleste Éléonore[1].

Mais cette note, cette corde de 1817 avait déjà résonné longues années auparavant. Ce n'est point pour une autre idée, qu'il écrivit son *Voyage à Saint-Léger* (campagne de M. de Boufflers). Il témoignait pour la centième fois son éternel amour à sa femme ; il y protestait contre les pamphlets et les satires, dont il était l'objet à cet égard : « *Qu'on trouve*, disait-il, *qu'aimer et chanter sa femme est un grand ridicule*, je n'ai aucune envie de me convertir[2]. »

1. *Voyage à Trianon*, p. 23. Paris, 1817.
2. *Voyage à Saint-Léger*, p. 72, aux notes.

En tête du livre, il avait mis la dédicace : « A madame Éléonore de Labouïsse. »

Paris, 19 mai 1805.

Dans cette immense capitale,
Où l'on est tout surpris d'entendre un troubadour
Chanter le légitime amour
Et la tendresse conjugale,
Oh ! comme loin de toi, je regrette mes pas !
Lutèce est un séjour qui ne me convient pas.
. . . .
Éléonore, ah ! quand te rejoindrai-je ?
C'est le seul cri, le seul vœu de mon cœur !
Je cherche Ithaque et le bonheur,
Mais Ithaque est pour moi, sur les bords de l'Ariège [1].

Son *voyage à Charenton* fut également dédié à Éléonore; et là, comme dans ses autres livres, Labouïsse entremêle vers et prose : il revoit, il chante, il décrit ce qu'on rencontre en chemin... les hôtes, les habitants, leurs qualités, les souvenirs historiques; toujours identique à lui-même, c'est-à-dire en général, surabondant, disert, instruit et *verbeux*.

Aussi, le volume qui renferme, de la manière la plus concentrée, l'objet de sa poétique croisade, se trouve exprimer en même temps la mesure de sa valeur poétique. Ce volume, intitulé : les *Amours à Éléonore* [2], composé de plus de 240 pages de vers, ne contient-il pas dans un aveu naïf échappé à Labouïsse lui-même, le jugement réservé que devra porter, si nous ne nous trompons, la postérité ? Le poète conclut le volume de la manière suivante :

« Si pendant les beaux jours
« Ma muse a chanté les amours,

1. Paris, 1827.
2. Édité par Didot : 2e édition en 1818, avec portrait du poète, de son Éléonore, de ses deux filles Hortense et Isaure.

« Je suis loin de prétendre *au grand nom de poète*[1].
« Pour quelques petits airs, dont ma tendre musette
« Sur les bords de l'Ariège a charmé vos loisirs,
« Qu'un orgueilleux laurier ne pare point ma tête. »

Ce volume, où l'on chante toujours Éléonore, peut faire estimer le mari ; mais a-t-il cette variété sage que réclame dans toute œuvre d'esprit une intelligente économie littéraire ? En quittant le poète ariégeois, rappelons que l'énumération de ses ouvrages donne la preuve de l'étonnante fécondité de ce vaillant écrivain, décédé à Castelnaudary, en 1852, à l'âge de 74 ans[2].

Labouïsse a travaillé à divers journaux. En 1797 il fonda

1. S'il eût dit : *au nom de grand poète*, il aurait sans doute mieux exprimé le jugement équitable de la postérité.

2. On a de Labouïsse : *Réflexions contre le divorce ;* Paris, 1797, in-18. — *Pensées, observations et réflexions morales, politiques et littéraires ;* Paris, 1800, 2 vol. in-16 ; 3e édit. 1810. — *Voyage à Saint-Maur, promenade à Longchamp*, suivi de quelques opuscules en vers ; Paris, 1807, in-16. — *Idylles imitées des cantates de Métastase*, suivies du *premier livre des Amours à Éléonore ;* Paris, 1808, in-16. — *Calendrier d'Éléonore ;* Paris, 1803, in-12. — *La Contre-Satyre*, suivie de poésies diverses ; Paris, 1804, in-18. — *Almanach des Troubadours* pour 1809 ; Toulouse, 1809, in-18. — *Mélanges littéraires*, ou *Lettres sur l'éducation, sur les romans, sur Martial, Catulle ;* Paris, 1813, in-16. — L'*Éléonoria*, biographies sur les Éléonore ; Paris, 1814, in-16, avec un supplément, 1815. — *Ma petite Brochure sur les événements du jour ;* Paris, 1814.— *Lettre aux Français ;* Paris, 1815, in-8°. — *Seconde Lettre aux Français*, suivie de la réfutation d'un prétendu rapport du duc d'Otrante ; Paris, 1815, in-8°. — *Les Amours à Éléonore*, recueil d'élégies ; Paris, 1817, in-18, 3e édit. ; Paris, 1818, in-16. — *Essais sur la culture de la vigne et de l'olivier ;* Paris, 1819, in-8°.— *Mes Quarante ans*, épître en vers ; Paris, 1819. — *Voyage à Trianon*, suivi de pièces fugitives et du voyage à Montrouge ; Paris, 1817, in-8°. — *Première Lettre à M. Carrère*, 1823. — *Souvenirs et Mélanges littéraires, politiques et biographiques ;* Paris, 1826, 2 vol. in-8°. — *Voyage à Saint-Léger*, campagne de M. de Boufflers, suivi du *Voyage à Charenton ;* Paris, 1827, in-8°. — *Petit Voyage sentimental ;* Castelnaudary, 1828, in-8°. — *Voyage à Rennes les Bains*, en prose mêlée de vers ; Paris, 1832, in-8° (l'auteur dit que Voltaire a été la *honte de l'humanité*). — *Notice sur Ant.-Jacq. Carbonnell ;* Paris, 1834, in-8°. — *Mon Manifeste sur la décentralisation intellectuelle* pour émanciper les provinces de la tyrannique tutelle de Paris ; 1837, in-8°. — *Mélanges politiques et littéraires ;* Paris, 1835. — *Ma Justification*, petit livre de poche ; Toulouse, 1843, in-18. — *Trente ans de ma vie*, de 1795 à

lui-même une feuille quotidienne, sous le titre de *L'Ami des arts*, in-4°, dont vingt-deux numéros parurent; cette entreprise fut arrêtée par le Directoire. Il donna des articles au *Courrier des spectacles*, au *Mercure de France*, au *Magasin encyclopédique*, etc. En 1821, il fonda l'*Anecdotique*, qui a paru jusqu'en 1824[1].

Du reste la critique n'a pas hésité à reconnaître que M. de Labouïsse fut un littérateur laborieux et fécond, d'un style assez clair, assez correct, abondant, quoique un peu délayé, écrivant vite, entassant les adjectifs, abusant des citations. Notre publiciste de Saverdun eut le talent de se faire lire autant dans le Nord que dans le Midi. Les plus estimées parmi ses poésies, sont sans contredit, ses *Elégies* et ses *Idylles*, où l'on remarque de la finesse, de l'élégance et du sentiment. Son épître intitulée *Mes quarante ans* se fait lire avec plaisir. On a jugé aussi que ses *Voyages à Trianon*, et à *Saint-Léger*, présentaient de l'agrément et de la variété; que ses *Pensées* ne manquent pas de justesse; qu'on y trouve un tour heureux, s'il n'y a pas grande profondeur. Ses *Lettres biographiques sur Maynard* renferment des appréciations impartiales et plusieurs faits intéressants. Enfin, ses *Mélanges*, ses *Souvenirs* et ses *Rêveries* offrent çà et là des détails curieux et de piquantes anecdotes sur la littérature, sur les littérateurs du Directoire, de l'Empire et de la Restauration[2].

1826, ou mémoires politiques et littéraires; Toulouse, 1844-1846, 9 vol. in-8°. — *Lettres biographiques sur François Maynard*, poète toulousain du dix-septième siècle, renfermant des anecdotes sur Louis XIII, le cardinal de Richelieu, etc.; Toulouse, 1846, in-32. — *Mes Rêveries et mes Confidences;* Paris, 1850, in-18. — *Variétés littéraires et biographiques;* Paris, 1851, in-18.

1. Voyez *Nouvelle Biographie générale*, Hoeffer, t. XXVIII, chez Didot. — Quérard. *La France littér.* — Bourquelot et Maury. *La littér. franç. contemp.*

2. On reviendra à Labouïsse-Rochefort dans la troisième partie, section des *moralistes*.

IV. — Il semble que l'Ariège, qui fournit, on le verra dans la deuxième partie, de vrais héros au Consulat et à l'Empire, devait donner des poètes et des chants à cette grande période de l'histoire nationale. Les montagnes avaient produit Labouïsse-Rochefort, auteur d'odes pour les Bourbons, ne fallait-il point un chantre ariégeois pour Napoléon Ier? Ce chantre s'est rencontré.

Nous possédons un exemplaire illustré des poésies que Roques de Foix dédia à l'Empire, en 1804 et 1805[1]. Le nom de l'auteur est imprimé en lettres d'or sur une reliure de luxe, et entouré d'une banderole-encadrement. J'ignore à quelles mains fut adressé cet exemplaire, dont la splendeur annonce une destination princière. Il faut dire que ces poésies ne sont qu'un simple essai, qui se borne à deux odes. La première fut composée, à l'occasion de l'avènement de Napoléon à la dignité impériale, le 28 floréal an XII; la deuxième à l'occasion du couronnement de Napoléon Ier, empereur des Français, le 11 frimaire an XIII.

Le grand capitaine, qui devait inspirer de si poétiques accents à Lamartine, Béranger, Victor Hugo, passionna notre poète Roques de Foix; mais ce dernier n'était qu'un poète de passage et de circonstance, et la louange n'est pas aussi facile à manier qu'on le croit au premier coup d'œil. Ne faut-il pas de l'art, du talent, du génie même, pour éviter la platitude, lorsqu'on se lance à fond de train dans l'éloge d'un mortel victorieux? Mais comment Roques de Foix aurait-il échappé à la difficulté? Dans sa première ode à Napoléon, il célèbre son avènement à la dignité impériale, en 1804. Était-il aisé de se soustraire à la joie, aux di-

1. Voici le titre de ce factum poétique : — « *Odes de M. Roques, ex-président de l'administration centrale du département de l'Ariège, greffier en chef du tribunal civil de l'arrondissement de Foix; et un des 600 plus imposés de ce département.* » Ce recueil, format in-8°, a 18 pages.

thyrambes, à l'exaltation provoqués par un guerrier, que la victoire ne faisait jusque-là que gâter ?

Et, puis il semblerait que l'Ariège, délivrée du règne sanglant de Marat, estimait qu'on respirait mieux.

Nous périssions ! un Dieu propice
Jette enfin sur nous ses regards ;
La vertu, l'honneur, la justice
Rassemblent nos débris épars.
Du milieu même des tempêtes
S'élève et brille sur nos têtes
Un astre de paix et d'amour.
. . . .

Marat avait dit dans sa rage :
Brisons des liens odieux :
J'abjure un ridicule hommage :
La liberté, voilà nos dieux.
. . . .

Roques de Foix ne voulait pas de la liberté de Marat :

Cette déesse douce et fière,
Rejette un culte sanguinaire,
Enfant du crime et de l'erreur :
Son culte sur les lois se fonde.

Ensuite le chantre ariégeois trouve que Napoléon est plus grand que Charlemagne :

Des bords de l'Elbe aux bords du Tibre
Charlemagne étendit sa loi.

Notre poète estime que Napoléon fit plus que cela :

Par toi, la France triomphante
Planta sa bannière flottante
Sur les tombeaux des Pharaons.

Cette ode a neuf strophes sur ce ton, et, comme tous les

poètes qu'enivre le présent, l'auteur ne manque pas de décocher un trait contre l'ancien état de choses :

Un nouvel empire s'élève !
Bourbons ! votre empire est passé;
Votre grandeur ne fut qu'un rêve...

Dans l'ode sur le *Couronnement*, qui, plus étendue, renferme seize strophes, le diapason du poète n'a pas changé; il use et abuse des hyperboles usitées quand on parle à un vainqueur :

Cesse de m'étaler tes demi-dieux terribles,
Tes sages révérés, tes héros invincibles,
Mère des fictions, superbe antiquité !
En vain tu m'éblouis par de pompeux mensonges :
Napoléon paraît : tout l'éclat de tes songes
Tombe et s'évanouit près de la vérité.

A côté de cela, au moment où le blocus continental allait isoler l'Angleterre, le poète n'est pas tendre pour les Anglais :

Tremble ! de ta grandeur le funeste édifice,
Cet édifice affreux qu'éleva l'injustice
S'écroulera bientôt sous son énorme poids.
Je vois de tes fureurs l'Amérique vengée;
De ton joug odieux l'Inde enfin délivrée,
Et le monde affranchi, reconquérir ses droits[1].

1. L'auteur de ces vers, n'est-il pas ce même M. Roques, habitant de Foix, qui dédia quelques couplets au général Pérignon, membre du Sénat conservateur, président du collège électoral du département de la Haute-Garonne? il lui disait :

Du guerrier que la France adore,
Sois toujours le plus ferme appui ;
Son cœur t'a nommé son ami ;
Et ce choix tous deux vous honore.
Puisse-t-il châtier l'Anglais,
L'écraser du poids de sa gloire !

(Voir *Plaisirs de la Soirée*, ou *Recueil de pièces fugitives*).

Assez pour ce poète qui se borna, en définitive, à saluer le soleil de son temps, un vrai soleil, celui-là! Quoi de plus naturel, en effet, que d'adresser des odes au général Bonaparte, après les serrements de cœur qu'avait amenés la période révolutionnaire, et à la vue des horizons glorieux ouverts par le premier Consul? A part Chateaubriand, madame de Staël, Lamartine, dont l'indépendance et la pensée étouffaient sous le sabre, ne vit-on point la plupart de ceux qui avaient contribué, par leurs pamphlets, à saper l'ancienne société française, changer d'attitude en s'apercevant du *despotisme du brigandage* qui s'étalait devant eux? Ne se sentaient-ils point renaître avec le génie extraordinaire, qui vint tout remettre en place! Beaumarchais n'adressa-t-il pas au général Bonaparte deux quatrains admiratifs?

Tout le monde n'est pas tenu d'être « ce feu d'artifice fait homme » qui s'appelait Beaumarchais. Néanmoins, Roques de Foix, sans avoir ranimé l'ombre de Molière, ni séduit le vieillard moqueur de Ferney, n'en avait pas moins les franchises d'un citoyen libre, et l'enthousiasme pour ce génie réorganisateur, auquel la France venait de se donner. Il chanta les premières heures, si radieuses, de l'empire napoléonien; c'était son droit.

Nous groupons autour de ce nom, deux ou trois noms de cette époque, qui, sous le Directoire et sous l'Empire, alignèrent quelques rimes: le citoyen Delglat, commissaire accusateur public, près le tribunal criminel de l'Ariège; le citoyen J.-L.-Michel Chambrière-Bissac, originaire de Vic Dessos, homme de loi, qui fut commissaire du gouvernement près le tribunal de première instance, séant à Foix, procureur impérial près le même tribunal. Ces citoyens insérèrent, à titre de distractions littéraires, dans un petit recueil du temps, intitulé: *Plaisirs de la soirée*, des acrostiches, des charades, des logogriphes. Le sévère

accusateur public Delglat se déridait, en rimant des poésies légères, et quelquefois trop légères.

Je veux rire et badiner
Et sans cesse m'amuser
Avec de jeunes fillettes,
Ne parler que d'amourettes,
Etc.

Le procureur impérial, Chambrière-Bissac, à son tour, le 28 thermidor an XII, charmait ses loisirs de Foix, en tournant pesamment à l'adresse de son excellence le sénateur Fouché, ministre de la police générale, l'acrostiche suivant :

F Faire le bien, empêcher le mal,
O On sait que c'est là ta devise.
U Un scélérat qui se déguise,
C Cherche en vain, pour fuir le sort fatal,
H Hantises nouvelles et logements propices.
E Évite-t-il tes yeux attachés sur ses vices?

V. — Mais qu'il nous soit permis d'élargir ici les rangs des poètes ariégeois, pour laisser passer les musiciens. Ceux qui ont, à un degré élevé, le sentiment de la mélodie et qui en donnent au public des expressions distinguées, ne doit-on pas, à bon droit, les classer parmi les poètes? A la fin du dix-huitième siècle, la passion musicale s'empara d'un jeune Ariégeois, dont il sera spécialement question dans la troisième partie de cet ouvrage, à la section des hommes de science. Jean-Baptiste Mercadier[1] prouva qu'on peut avoir à la fois la passion de la musique et celle des mathématiques.

Qu'est-ce qui donna l'éveil aux facultés naissantes de

1. Il était né à Belesta, comme on peut le voir en la troisième partie.

Mercadier, en matière de musique? Étaient-ce les virtuoses de Mirepoix, où sa famille résidait? Fut-il tenté par les lauriers d'un méridional son contemporain, originaire de Muret, son camarade de collège à Toulouse, et qui devint un gracieux et fécond compositeur; nous voulons dire Nicolas Dalayrac? Il ne serait pas improbable que sa vocation ait parlé à propos des petits opéras et des comédies, qu'on joua sur les théâtres de Paris et de Versailles, de 1782 à 1786, tels que le *Petit Souper*, le *Chevalier à la mode*, l'*Éclipse totale*, le *Corsaire*, les *Deux Tuteurs*, etc., et qui venaient de Dalayrac.

Toutefois, il n'est peut-être pas nécessaire de chercher aussi loin les origines des préoccupations musicales du jeune Mercadier, puisque dans sa propre famille, on cultivait la musique. Il avait un frère, qui s'était fait remarquer par ses talents, par ses aptitudes à charmer les oreilles; il est très compréhensible dès lors qu'il se soit pris lui-même d'un grand goût pour cet art; et on rapporte effectivement, que guidé par les conseils éclairés de son frère, il parvint assez vite à bien jouer du violon.

Mais si Mercadier, disciple fidèle de la muse des mathématiques, son preux et ardent fiancé, avait en même temps du goût pour Euterpe, ce n'est pourtant que dans une branche spéciale, et à un point de vue particulier, qu'il se sentit attiré. « Son esprit, nourri d'algèbre et de géométrie, ne put accepter cet art charmant que comme une nouvelle science[1]; » il éprouva les tourments de Jean-Jacques Rousseau, et voulut se livrer, comme lui, à des écrits théoriques sur l'art de la musique. Mercadier le dit lui-même, dans une lettre qu'il écrivit à son parent, Raynal, auteur de l'*Histoire philosophique*; n'ayant trouvé aucun système de mu-

1. *Annuaire administr. de l'Ariège*, an. 1857, p. 190.

sique satisfaisant, il en composa un qu'il dédia à d'Alembert, secrétaire perpétuel de l'Académie, et qu'il fit imprimer sous le titre de *Nouveau système de musique théorique et pratique.*

D'Alembert, qu'il avait consulté sur le mérite de son livre, lui conseilla de le publier, lui disant qu'il croyait que « ses nouvelles idées sur l'harmonie étaient ingénieuses, exposées avec beaucoup de méthode et de clarté, et dignes d'être soumises au jugement des musiciens philosophes et géomètres [1]. » D'Alembert ne doutait pas que les connaisseurs ne fussent frappés du talent inventif de Mercadier [2].

Après la publication de cet ouvrage, Mercadier, qui avait devant les yeux les difficultés que rencontra Rousseau, et que rencontre dans tous les temps toute tentative d'innovation, sentit bien qu'il ne pourrait jamais trop répandre de clarté sur les idées qu'il mettait en avant. Il ne suffisait pas de vouloir réduire son art en principe, de l'approfondir, de le traiter méthodiquement ; encore fallait-il faire comprendre de mieux en mieux ce principe, et expliquer quel service il venait rendre à l'art musical, à la science des sons, qu'il regardait comme autre chose qu'une science des noires, des blanches, des doubles-croches. Mercadier adressa à la Société royale des sciences de Montpellier, plusieurs mémoires sur la théorie des sons, sur le monocorde et sur l'accord du clavecin. Faisant l'application de sa théorie, il composa des sonates pour violon et basse, et le succès lui vint sur toute la ligne ; la Société royale des sciences donna sa haute approbation à l'ouvrage de Mercadier sur une *Nouvelle manière de chiffrer la basse continue, et sur quelques autres objets touchant la musique* [3].

1. Lettre de d'Alembert, du 15 janvier 1774.
2. *Id.* du 22 mars 1774.
3. La docte compagnie jugea cet ouvrage, ainsi que l'œuvre des Sonates,

Cependant Mercadier laissait en repos Lulli, Rameau, Lalande, Corelli et tous les auteurs, lorsque neuf années après, la musique devint son abri protecteur au sein de la tourmente révolutionnaire. Il fut, à cette époque, exposé aux vexations qu'eurent à subir tous ceux qui, de près ou de loin, avaient eu des relations avec le gouvernement déchu. Il eut la douleur de voir arrêter ses meilleurs amis, et d'apprendre plus tard qu'ils avaient porté leurs têtes sur l'échafaud.

Ses talents seuls le sauvèrent, parce qu'on avait besoin de lui, et ce fut à la musique qu'il dut enfin de pouvoir se dire à l'abri de toute crainte. Le représentant Chaudron-Rousseau étant venu dans le département de l'Ariège, pour y réchauffer l'esprit révolutionnaire, l'auteur du système de musique fut chargé par lui de composer un hymne à l'Être suprême. Le savant mathématicien se mit à l'œuvre, et, invoquant cette fois, pour son salut, la muse de la poésie aussi bien que celle de la musique, il parvint à faire verser des larmes à son auditoire. L'ardent révolutionnaire, le délégué de la Convention se crut obligé, de couvrir de son aile protectrice, pour le plus grand honneur de la République, celui qui en avait si bien chanté la divinité[1].

VI. — Une autre figure de poète qui appartient en plein au dix-neuvième siècle et à l'Ariège, est celle d'un musicien de valeur, qui charma pendant plus de quinze années Paris et la province, depuis 1840 jusqu'en 1856. Il faut bien répéter à son sujet que, dans le domaine de l'art, la musique et la poésie sont les deux sœurs les plus intimes.

digne d'être imprimé sous son privilège. Voir l'*Extrait des registres de la Société royale des Sciences*, du 16 décembre 1784; — le *Certificat* du secrétaire perpétuel, de Ratte, à Montpellier, du 29 décembre 1784, — l'*Annuaire administr. de l'Ariège*, an. 1857 ; p. 190.

1. *Annuaire administr. de l'Ariège*, année 1857, p. 191.

On voyait, dans une ville du Languedoc, vers 1834, un jeune docteur-médecin vif d'intelligence, instruit, qui débutait dans la carrière médicale[1]. Ce que c'est que l'irrésistible puissance de la vocation ! Le jeune adepte d'Hippocrate quitta brusquement une carrière qui s'annonçait fructueuse, utile et honorée ; et à quelques jours de là, M. Marcailhou d'Aymeric (c'était son nom), suivait les leçons du célèbre Thalberg, à Paris[2]. Ce fils de la cité d'Ax (sa ville natale) n'avait-il pas raison de suivre la voix intérieure, qui l'appelait sous de nouveaux drapeaux ? Ne devait-il pas occuper plus tard une place distinguée parmi ces virtuoses-compositeurs, qui jettèrent un si grand éclat dans le monde, les Paganini, Chopin, Liszt, et celui que nous avons nommé déjà, Thalberg ? Gatien Marcailhou devait être une étoile de moyenne grandeur, une étoile véritable cependant, dans le ciel musical. Marcailhou eut le bon sens de fixer les évolutions de son talent dans une enceinte définie, au lieu de disperser ses forces sur un terrain trop étendu, et à la recherche d'un but vague. Comme il avait reçu une élégante organisation et les dons du *charmeur*[3], dans la vie intime, il évita les grandes scènes, les grands

1. Cette petite ville était *Léguevin*, canton de la Haute-Garonne.

2. Je compte, parmi mes vieux amis, à Paris, un peintre illustre. Lui aussi, quitta une carrière déjà commencée et assise, pour prendre la palette. C'est que, hors de sa voie naturelle, l'homme serait sans cesse tourmenté par le regret.

3. Le jeune Marcailhou avait été envoyé, à l'âge de 18 ans, au collège de Toulouse, pour y terminer sa rhétorique et sa philosophie. Puis, il commença dans cette ville ses études en médecine, qu'il alla achever à Montpellier, où il fut reçu docteur.

Bien fait de sa personne, et réunissant un ensemble séduisant, il exerçait dès son jeune âge de l'ascendant sur ceux qui le voyaient de près. Il était de haute taille, bien proportionné, portant haut une belle tête à front large, encadré par des cheveux du plus beau noir. Sa tenue était irréprochable ; il n'y avait en lui rien des allures du bohème ; il laissait croître une moustache soyeuse et une mouche discrète.

On explique, par cet ensemble d'heureuses circonstances, le prestige qu'il avait déjà, simple étudiant à Toulouse, sur les jeunes étudiants de

théâtres et borna son ambition artistique à régner dans les salons ; et, de 1840 à 1856, ce fut un vrai règne, qu'inaugura avec splendeur sa célèbre valse *Indiana*[1]. Ainsi cette individualité poétique d'Ariégeois, s'adonna, par-dessus tout, à la musique de danse. *Indiana* fut suivie d'une grande quantité d'autres pièces musicales : les *Mignonnettes*, le *Bouton de rose*, le *Torrent*, etc., qui firent le tour du monde, en sorte que notre compositeur arriva à une popularité, qu'il garda désormais sa vie entière[2].

Mais il n'est pas inutile de dégager ici les prédestinations artistiques de Gatien Marcailhou.

Dès les plus tendres années de sa vie, Gatien Marcailhou avait annoncé des dispositions précoces pour cet art de l'harmonie ; tout était pour lui sensation musicale, le pas cadensé du tambour, le son des pendules, le bruit que faisait le gond des portes. A six ou sept ans, il battait déjà la mesure avec une sûreté et une exactitude étonnantes[3]. Il n'y a pas jusqu'à un instrument de musique, composant

son pays, dont il était l'ami dévoué. Ils comprenaient sa supériorité, et, admirateurs de son talent, ils lui faisaient un cortège brillant.

De bonne heure, à Toulouse, il s'était fait si bien remarquer aussi par ses talents dans la musique, qu'il acquit rapidement un nom dans cette ville. Bientôt il fut connu dans toute la société languedocienne. Chacun voulait posséder chez lui ou entendre le jeune compositeur d'une éducation si accomplie, de manières douces et affables.

1. Le succès d'*Indiana* fut vraiment énorme ; on la tira à une foule d'éditions. Tout le monde voulut connaître l'auteur de cette valse, la reine de ses pareilles, qui, à son apparition, fit une révolution dans cette partie de la musique. Cette succession de phrases fortes et douces se répétant comme la conversation de deux personnes amies, cette mélodie si douce, si agréable, fit sensation. On a donné plus de 60,000 exemplaires d'*Indiana*. Et néanmoins, on regrettera toujours qu'avec son étoffe, Marcailhou se soit arrêté à cet échelon de la musique de danse, lorsqu'il y avait, au-dessus, la musique religieuse et la musique scénique.

2. Dans nos rues, toutes les orgues de Barbarie redisent des compositions de Marcailhou. Qui n'a entendu partout l'air des *Mignonnettes*, un des morceaux si réussis de notre compositeur ?

3. Voir l'*Étoile de l'Ariège*, n° du 20 janvier 1856, article par M. Ourgaud, de Pamiers.

l'héritage de la maison paternelle, importation étrangère au retour de l'émigration en Espagne, qui n'ait contribué à développer les germes de vocation dans le jeune poète ariégeois [1]. Le hasard, à son tour, vint apporter son contingent. Tandis que le jeune Marcailhou cherchait, seul, à se perfectionner dans cet art de la musique, dont son père lui avait appris les premiers éléments, le hasard amena un habile musicien espagnol, chassé de sa patrie, et réfugié à Ax. C'est lui qui devait initier notre virtuose ariégeois aux secrets du piano ; mais, telles étaient les merveilleuses

1. Notre Gatien Marcailhou d'Aymeric, était né le 18 décembre 1807, à Ax (Ariège), de Jean-Pierre-Augustin Marcailhou, receveur des douanes, et de demoiselle Rose-Élisabeth Astrié du Castelet. Le père, ancien doctrinaire à l'Esquille, à Toulouse (on dit qu'il avait été professeur du vénéré M. Izac), émigré pendant la Révolution en Espagne, avec ses trois autres frères, habitué à une douce aisance due à la position foncière et aux charges de contrôleurs des finances, occupées successivement par le grand-père et le bisaïeul de Gatien, fut obligé de demander au travail les ressources dont l'avait privé la confiscation de ses biens, pour lesquels il reçut une indemnité de vingt mille francs, équivalente à la valeur de la dixième partie de ce qu'il avait perdu. Deux des oncles de Gatien s'établirent en Espagne, où ils moururent. Un autre oncle paternel, M. d'Aymeric, ancien officier garde du corps de Louis XVI, et chevalier de Saint-Louis, rentrait en France, avec son frère aîné, Augustin.

Augustin, grand amateur de musique sacrée, fit en Catalogne l'acquisition d'un orgue portatif, appelé *Régale*, qu'il eut la patience de faire transporter à dos de mulet, d'Espagne à Ax, à travers les Pyrénées. C'était un instrument à clavier, que l'on conserve encore, comme une relique, dans la maison paternelle; il est à clavier comme le piano, mais il est basé sur les principes de l'orgue. Il était formé par des tuyaux à anche dans lesquels les vibrations étaient produites par un soufflet. Les sons en étaient criards comme ceux de la musette. Il était de forme rectangulaire, mesurant 1 mètre 30 de long sur 50 centimètres de large.

C'était le premier instrument de ce genre qui parut dans le pays, où il excita une sorte d'admiration. Chacun voulait le voir, chacun voulait l'entendre. Les jours de grande fête, on le faisait apporter au lutrin de la paroisse, et l'on mettait à contribution le répertoire des airs, que Augustin Marcailhou avait appris dans les couvents d'Espagne.

Toute la famille reçut des leçons de musique, du père; mais surtout notre Gatien Marcailhou se distingua d'une manière spéciale et montra une grande aptitude pour la *Régale*, où jeune encore, il improvisait des airs à mélodie simple. Dans peu de temps, le fils devint plus fort que le maître.

dispositions de l'élève, que bientôt il éclipsa le professeur.

Une fois lancé dans le milieu parisien, connu dans le monde musical, par sa première production, *Indiana*, Marcailhou ne s'arrêta plus, et ses compositions devinrent intarissables. Je nomme ici les principales, les *Mignonnettes*,— *Indiana*, — *le Torrent*, — *Juana*, — l'*Algérienne*, — *Amabilis*, — *Azélia*,— *Baguette d'or*, — *la Berceuse*, etc., etc.[1]. Il est auteur aussi d'un traité de composition intitulée : l'*Art de composer et d'exécuter la musique de danse :* ainsi que de l'*École moderne du pianiste*, traité théorique pour servir d'introduction aux compositions de Thalberg et de son école[2].

C'est pourquoi Marcailhou élégant, digne et poétique de sa personne, fut recherché toute sa vie, à Paris et dans la province. Ses relations étaient des plus belles ; il fut le commensal de *Léon Foucault*, le savant physicien, qui démontra expérimentalement, au Panthéon, le mouvement de la terre ; et ils semblaient être convenus tous deux de ne point

1. Voici la liste alphabétique de ses compositions : *L'Algérienne*. — *Amabilis*. — *Azélia*. — *Baguette d'or*. — *La Berceuse*. — *La Belle Ferronnière*. — *Brune et blonde* (deux valses). — *La Chaîne d'or*. — *La Chasse royale*. — *La Circassienne*. — *La Coquette*. — *La Couronne de violettes*. — *Les Échos du vallon*. — *Élodie*. — *L'Étoile du Nord*. — *La Fauvette*. — *La Fête à grand-papa*. — *La Fête à grand'maman*. — *Fleurs d'espérance*. — *Fleurs de Marie*. — *Fleurs des bois*. — *Fleurs du souvenir*. — *Florida*. *Folie*. — *Indiana*. — *L'Irrésistible*. — *Juana*. — *Lélia*. — *Mélancolie et mystère*. — *Les Mignonnettes* (trois valses). — *Ninette et Lisette*. — *Noémi*. *Olga*. — *Le Papillon bleu*. — *Les Petites étoiles* (trois valses). — *Les Petits lutins*. — *La Pervenche*. — *Rachel*. — *Les Souvenirs de l'Ariège* (deux valses). — *Le Torrent*. — *Toujours*. — *La Tourterelle*. — *Le Point du jour*. — *Zaïda*... (quadrilles). — *Les Soirées de Paris*, etc, (polkas). — *La Catalane*, etc. (polkas-mazurkas). — *Claudie*. — *Les Dernières Fleurs*. — *Fleurs du Nord*, et *Fleurs du Midi*. — *P. S.* (autres). — *Dernier souvenir*. — *La Brune hirondelle*. — *L'Espagnol*. — *Marianna*.

2. On a réuni quelques-unes de ses œuvres en éditions : 1° l'édition bijou, recueil de 200 valses. — 2° l'édition de poche, de Félix Mackard, *Indiana* et le *Torrent*. — 3° édition Litolff, recueil de ses 12 plus jolies valses. — 4° édition de la bibliothèque universelle du pianiste, 2e volume, 40 valses.

vivre plus longtemps l'un que l'autre [1]. Il recevait en 1846, de Mme la duchesse de Montpensier, des témoignages flatteurs, adressés à son talent [2]; et, de son côté, l'impératrice Eugénie lui en fit transmettre d'aussi vifs en 1853 [3]. Lorsqu'il revenait dans l'Ariège, et cela avait lieu tous les ans, à la saison des eaux, on se disputait la présence de l'artiste aimable et distingué. A cause de sa conversation brillante, le ministre d'État Billaut, conseiller général du canton, en avait fait son compagnon. Du reste, lorsque Marcailhou se trouvait à Ax, la ville pyrénéenne prenait un petit air du *Conservatoire* de musique de Paris. Baptiste *Rivière*, l'éminent élève de Dupré et son égal, juxtaposait ses grandes ressources musicales près de celles de son parent, l'auteur d'*Indiana* et du *Torrent;* et alors, ces concerts de voix fraîches, exquises, bien disciplinées, répétant les chants des montagnes, faisaient presque oublier les plus grands centres musicaux de nos capitales.

Il eût été à souhaiter que Marcailhou abordât, après sa musique de danse, une région musicale plus élevée; tout

1. Ils sont morts en même temps, en 1856. Marcailhou s'éteignit à Paris, rue Jacob, et sa dépouille mortelle repose au cimetière Montparnasse. Gatien avait toujours conservé ses sentiments religieux. Au pays natal, il aimait à donner des concerts au profit des pauvres. Il mourut en bon chrétien, à l'âge de quarante-huit ans. Il fut assisté à son lit de mort, par sa parente, sœur Rivière, supérieure de l'hospice Sainte-Eugénie.

2. Il est vrai que Marcailhou, le 26 décembre 1845, avait dédié un album à la duchesse, de laquelle il reçut une épingle garnie de diamants, avec la lettre suivante :

« Tuileries, le 26 janvier 1846.

Monsieur,

Madame la duchesse de Montpensier accepte avec plaisir la dédicace que vous voulez bien lui offrir, et me charge d'avoir l'honneur de vous remercier de la pensée que vous avez eue de chercher vos inspirations dans l'événement de son mariage.

Recevez, etc. »

3. En août 1853, l'impératrice agréa l'envoi d'un album de six valses nouvelles; elle lui fit ses remerciements par une jolie lettre et envoya une superbe médaille. (Voyez *L'Étoile de l'Ariège*, du 20 janvier 1856.)

y aurait profité, et l'emploi de ses hautes facultés, et les scrupules de son talent[1], et la perfectibilité de sa manière et de ses dons poétiques, et les exigences du public. La mort, en coupant trop tôt la trame de cette existence, empêcha Marcailhou de se révéler d'une manière nouvelle, dans les sujets qui sont du domaine de la musique lyrique et théâtrale[2]. Hélas! la vie passe, et de quelques précautions conservatrices que nous l'entourions, elle est destinée, après avoir vogué sur quelques planches ballottées et frêles, à faire un infaillible naufrage. Ce dénouement eut lieu pour Marcailhou avant la vieillesse, à l'époque de la maturité, alors que son talent allait, selon toute probabilité, opérer un mouvement ascendant, et ses productions subir une métamorphose.

Les poètes, les musiciens se survivent à eux-mêmes; longtemps après qu'ils ont quitté la terre, l'humanité répète leurs chants, et se berce de leurs inspirations. Nous nous trouvions, pendant une soirée de septembre 1877, sous les

1. Je n'ai point à juger, en théologien moraliste, la question *des danses* et de la musique de danse, ni à évoquer ce qu'en ont dit avant ou à côté des docteurs de l'Église, Aristote, Platon, Démosthènes, Xénophon, Salluste, Sénèque, Cicéron et même Ovide et Horace, chez les anciens; Pétrarque, Bayle, Bussy-Rabutin, madame de Genlis, le romancier Balzac, chez les modernes. — Qu'on lise, pour se fixer, le savant opuscule de J.-J. Nyssen, curé-doyen de Stavelot, *Un mot sur la Danse*, in-12, Paris, 1876. — Je n'ai point à décider ici s'il y a un milieu entre ceux qui condamnent toute espèce de danse, d'une manière absolue, et ceux qui admettent, à cet égard, les plus molles concessions. Mon objet est de chercher les talents des montagnes ariégeoises, qui ont laissé dans un domaine quelconque de l'art, un poème obscur ou éclatant, ou quelque fragment de poème rimé ou chanté, achevé ou inachevé.

2. Évidemment, se borner à la musique de danse, c'est se restreindre et s'emprisonner. Il y a sans doute mérite et gloire à savoir récolter dans ce champ, qu'ont exploité Strauss et d'autres encore, et où règne présentement Métra. Mais quoi de plus naturel que de souhaiter au populaire Marcailhou, qu'il eût donné tout son souffle, en prenant un ton plus haut? — Néanmoins, tel qu'il est, avec sa manière allemande, reconnaissons qu'il n'y avait point de vulgarité dans ce musicien ariégeois. L'allure musicale de Marcailhou a toujours de la grâce. et de l'élégance.

tours de Foix, rêvant de Gaston-Phœbus, lorsque tout à coup les sons d'un piano manié avec agilité, vinrent fixer notre attention. Justement une valse de Marcailhou frappait les airs, et les échos de la vallée répercutaient, par un temps exquis, cette cadence, sur les bords de ce fleuve de l'Ariège, où Marcailhou était né, avait vécu et avait chanté. Ce n'est pas seulement le Nord qui feuillette les compositions du musicien ariégeois : le Languedoc lui est resté fidèle. Maint touriste, qui, pendant les ardeurs du soleil d'août, s'attarde dans un ravin des vallées pyrénéennes, aux bords rafraîchissants de quelque gave, aime à murmurer les phrases de quelques-unes des mélodies de Marcailhou, comme celle du *Torrent*, si pure, si sympathique. Nous n'en restâmes point là. En septembre 1877, nous venions de lire que la localité de Vergnies, en Belgique, avait inauguré, le 9 du même mois, un monument élevé à la mémoire de Gossec, célèbre musicien, né en cette ville, en 1734, et mort à Passy en 1829. Voilà de la mémoire patriotique envers les artistes célèbres. A notre tour, nous nous rendîmes à Ax, non pour gourmander l'avarice des cités ariégeoises, qui ne brillent point par l'abondance de monuments de ce genre, mais pour rechercher le site où fut inspirée une des plus belles compositions de Marcailhou, le *Torrent*, et y faire un pèlerinage. On raconte que notre célèbre virtuose fut mis en verve, par l'aspect de l'un des torrents venus des cimes pour grossir l'Ariège, et qu'il écrivit immédiatement son morceau splendide, tandis qu'il reposait sous un orneau, dans les prairies de Sorgeat, non loin de la cité d'Ax, et en face du gave bouillonnant. Nous comprîmes fort bien combien ce site choisi, d'où l'on jouit d'un magnifique panorama, était propre à éveiller la muse du poète et de l'artiste.

Aux premières mesures de cette valse, on croirait enten-

dre le torrent se précipiter avec impétuosité. Après ce mouvement d'entrain, suit un motif de la plus délicieuse fraîcheur, où l'âme du compositeur se répand tout entière. Cette sorte d'alternance ou de gracieux dialogue, se renouvelle avec des accents nouveaux jusqu'à la fin de la valse. C'est d'abord le murmure bruyant des eaux se précipitant dans le ravin ; et puis, aux échos de la terre semble se mêler un doux murmure du ciel, qui fait rêver, et attendrit l'âme par sa suave mélodie.

D'un musicien qui n'est plus, venons maintenant à un musicien de l'avenir ; d'autant plus que les interprètes de l'art éclos dans une tribu, un clan, une caste, ont le privilège de mettre en communion des âmes, des frères dispersés de la même famille, qui jusque-là s'ignoraient les uns les autres. Le rôle de la poésie et de l'art dans une contrée, ressemble à celui de l'érudition moderne, qui, au dire de M. Villemain, est venue, après quatre mille ans, renouer entre des peuples éteints le lien qu'ils n'avaient pas aperçu eux-mêmes, durant leur passage sur la terre. L'énumération des artistes pyrénéens doit donc être épuisée, afin que la France et l'Ariège reconnaissent ce qu'elles sont l'une dans l'autre et l'une pour l'autre. Voyez la grande cité voisine des frontières méridionales, la cité Palladienne : elle tire un légitime orgueil des hommes ou des choses illustres, qui lui appartiennent, nul ne peut l'en blâmer. Toulouse a grandement raison de recommander, à ceux qui sentent le grand art, sa belle église de *Saint-Sernin*, parce qu'elle est sans contredit, en architecture, la plus haute expression de l'art chrétien d'Occident, au douzième siècle, et la plus noble formule du style roman[1]. Pourquoi, au même titre,

1. Voir Aug. Kerckhoffs, l'*Art monumental dans ses rapports avec les idées religieuses*, p. 48 ; Paris, 1873.

et à l'aide des réalités, ne rétablirons-nous pas aussi dans sa totalité intégrale, pour être équitable envers tous, le nimbe poétique qui, dans le domaine des arts, appartient à la terre voisine, qu'habitent les enfants de l'Ariège? Dès lors, il nous faudra joindre aux morts quelques vivants.

VII. — Un nom d'artiste, qu'il ne faut point négliger d'inscrire, est celui de *M. Gabriel Fauré*, devant qui se dresse encore l'avenir tout entier. Ses premières évolutions ne font que de commencer; mais un mot d'anticipation sera opportun, en attendant qu'il ait donné tout ce que sa maturité pourra produire.

Il était juste que les Pyrénées eussent au dix-neuvième siècle leurs représentants sérieux dans la science musicale, et qu'au milieu du développement immense, qu'ont pris de nos jours toutes les sociétés chorales de France, le Midi conquît sa place d'honneur. Artiste distingué, originaire de Foix, Gabriel Fauré commence à tracer profondément le sillon, d'où sortira, nous le pensons, une pure gloire. On a déjà discerné ce jeune talent, que ses aptitudes ont fait nommer maître de chapelle de la *Madeleine* à Paris. Les *Maîtrises de chapelle* n'ont-elles pas été les pépinières, d'où sont sortis les grands maîtres allemands?

Il y a peu de temps qu'une composition musicale de M. Fauré était l'objet, dans la presse, d'une critique fort élogieuse. Elle paraissait dans le *Journal de musique*, sous la signature de M. Saint-Saëns, dont le nom fait autorité en pareille matière. Voici comment M. Saint-Saëns s'exprime sur l'œuvre remarquable de M. Fauré :

« Les gens peu au courant des questions musicales croient, d'ordinaire, que les faits musicaux les plus importants se passent au théâtre, et que la musique instrumentale offre peu d'intérêt. C'est pourtant en dehors du théâtre, que s'est révélée

l'œuvre la plus intéressante de la saison, une simple et modeste sonate pour piano et violon. En littérature, il y a le Théâtre, il y a aussi le Livre, auquel il faut toujours revenir, quelles que soient les puissantes séductions de la scène. Dans la littérature musicale, la musique de concert et de chambre représente le Livre avec son importance particulière, sa solidarité et sa durée. Depuis peu d'années on commence à comprendre cette vérité en France; ceux qui l'ont comprise les premiers, ont été accusés de fausser l'esprit français, de faire du germanisme, de haïr le Théâtre, accusations puériles dont le temps fera nécessairement justice. Ce qui est vrai, c'est que dans peu de temps il y aura un répertoire de musique instrumentale française, capable de lutter avec avantage dans le champ clos où, pendant longtemps, l'école allemande n'avait pas de rivale. L'apparition de la sonate de M. Fauré nous annonce un nouveau champion, le plus redoutable peut-être de tous, car il allie à une science musicale profonde une grande abondance mélodique, et une sorte de naïveté inconsciente qui est la plus irrésistible des forces. Il y a dans cette sonate tout ce qui peut séduire les délicats, la nouveauté des formes, la recherche des modulations et des sonorités curieuses, l'emploi des rythmes les plus imprévus; sur tout cela plane un charme qui enveloppe l'œuvre entière[1]. »

Ne devançons donc pas le temps, et laissons à ce poétique enfant de l'Ariège, les loisirs de l'évolution. En attendant, il y a lieu de saluer les développements naissants de ce jeune artiste qui s'avance laborieusement et noblement, entre les admonestations nécessaires de la critique d'une part, et d'autre part sa propre et féconde spontanéité, et cette fortification progressive de soi-même, si l'on permet ce mot, dont l'expérience personnelle et l'étude peuvent seules se charger.

M. G. Fauré, a fait exécuter, aux concerts de la Société nationale de musique, salle Pleyel, une symphonie pour orchestre, en trois parties..., un cantique de Racine, chœur et orchestre..., vingt mélodies dont quelques-unes ont été

1. *Journal de musique*, reproduit par l'*Ère nouvelle* de Tarbes, et par le *Journal de l'Ariège*, de Foix.

interprétées par mesdames Miolan-Carvalho, Pauline Viardot, Trélat de Miramont-Treogate, etc... des duos chantés par mesdemoiselles Claudie et Marianne Viardot[1]. Rappelons surtout de récentes exécutions musicales aux concerts du Trocadéro, puis au festival de l'Hippodrome. G. Fauré donnait une sonate pour piano et violon ; puis, les *Djinns*, chœur et orchestre.

La composition de ce chœur intitulé les *Djinns*, n'a pas manqué de frapper l'attention du public ; et, les connaisseurs ont cherché les présages de cette œuvre[2]. C'est un nouveau pas, une nouvelle ascension de l'auteur. Non qu'il ne se soit produit quelques divergences dans les appréciations de la critique musicale ; mais toutes portent sur ce seul et même endroit de l'œuvre, sur la terminaison. N'y a-t-il pas toujours pour les artistes, même du plus haut génie, un point de leur composition où le souffle leur a manqué ? Quoi qu'il en soit, on est unanime à reconnaître dans les *Djinns* « une composition pleine de délicatesse et de poésie mystérieuse, d'une couleur étrange ; » tous l'ont caractérisée, de « page exquise et poétique[3]. »

Écoutons aussi les docteurs de la *Gazette musicale :* « La sonate en *la* majeur de M. G. Fauré, est une œuvre de premier ordre : distinction mélodique et harmonique, ampleur et profond sentiment des phrases expressives, tours rythmiques très neufs et très naturels, un intérêt soutenu, en un mot l'expansion d'une belle et fine nature musicale, tels sont les caractères de cette œuvre. Peut-être y a-t-il quel-

1. D'après nos informations, un concerto, pour violon et orchestre, était préparé, en 1879, en vue de l'hiver de 1880, ainsi qu'un quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle. Mais nous sommes sans nouvelles du résultat.

2. L'homme compétent, chargé de la critique musicale dans le journal *Le Temps*, M. J. Weber, n'a pas hésité à qualifier cette œuvre d'« *intéressante* et *bien faite* » (*Le Temps*, janvier 1880).

3. Gazette musicale.

ques longueurs dans le premier morceau, d'ailleurs très touffu dans le finale ; mais l'andante et le scherzo sont des pages exquises dont se dégage un subtil et pénétrant parfum. »

Admettons que, du premier bond, on n'atteigne pas le sommet, et que le compositeur des *Djinns* n'ait peut-être pas assez habilement ménagé l'effet, à la fin, pour soulever les applaudissements du public[1]. Il faut l'attendre à d'autres compositions. Laissons au jeune arbuste le temps de déployer ses branches et ses feuilles.

1. Je suppose, sous toutes réserves, disait M. Auguste Vitu, n'ayant pu saisir une seule des syllabes chantées, que M. Fauré a voulu mettre en musique la célèbre *Orientale* de Victor Hugo :

Murs, ville
Et port,
Asile
De mort.
Mer grise,
Où brise

La brise.
Tout dort.
Dans la plaine
Naît un bruit,
C'est l'haleine
De la nuit.

Le rythme va s'élargissant de strophe en strophe, jusqu'à la prière désespérée du bon musulman, en vers de huit syllabes :

Prophète, si ta main nous sauve
De cet impur démon des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs.

Puis la mesure des vers diminue, et la pièce finit comme elle avait commencé par des vers de deux syllabes :

Tout passe,
L'espace
Efface
Le bruit...

La coupe du morceau musical était donc tout indiquée; ce devait être le signe du *crescendo* et du *decrescendo*, séparés ou plutôt unis par un grand *forte* exprimant l'arrivée furieuse et dévastatrice des Djinns. M. Fauré a-t-il bien observé cette gradation ? M. Vitu semblait croire que non, puisque le point culminant de la composition lui avait paru écrêté. En de telles préoccupations, M. Vitu ne se rendait pas compte de l'effet général. Sans doute, les vers des *Djinns* composent par eux-mêmes une symphonie, dont M. Victor Hugo lui-même a composé les mélodies, dessiné les rythmes et groupé les sonorités. Mais faut-il dire, pour cela, comme dans le *Figaro*, du 13 février 1879, que c'est une partition littéraire qui se suffit à elle-même et sur laquelle les musiciens de la note ne peuvent que perdre leur temps et leurs bonnes intentions ? » Soyons sûrs que l'art ne mourra pas sous la main de M. Fauré.

VIII. — De même que M. Gabriel Fauré a entrepris une exploration sur les terres des grands maîtres de l'harmonie, et qu'il veut faire honorer la musique française, à côté de la musique allemande et italienne, *M. Albert Picquié* de Lézat (Ariège), tentait, de son côté, la carrière littéraire et dramatique. Mais, après avoir fait jouer, sur la scène des *Variétés*, quelques bluettes qui obtinrent un certain succès, on l'a vu à un embranchement de sa route, quitter la voie première pour en suivre une nouvelle[1]; le jeune poète s'est volontairement effacé; on n'a plus trouvé sa place dans le monde théâtral. Est-ce à dire qu'il ait définitivement abandonné le culte des lettres, et, que dans ses heures libres, il n'y reviendra jamais? C'est ce qu'il n'est pas possible d'affirmer. Lorsque le jeune poète de Lézat présentait ses essais au théâtre des *Variétés*, rien ne faisait pressentir, paraît-il, que sa boussole le pousserait un jour vers la carrière maritime[2].

IX. — Nommons un autre poète de transition que nous ne ferons qu'effleurer, auquel Saint-Girons donna le jour, un autre poète obscur et inachevé, *Jean-Pierre Bic*. C'était, en 1830, un beau et grand jeune homme dont la grâce ne passait point inaperçue. J'ignore si ses parents lui firent donner une grande culture littéraire, et si, à vrai dire, il ne se forma pas lui-même; je ne sais quelle noblesse dans sa personne, je ne sais quelle distinction dans tout son être, trahissaient en lui quelque chose qui n'était point banal, comme origine et comme race. Il naquit en 1804, sur les

1. Par décret du Président de la République, en date du 15 novembre 1877, rendu sur la proposition du ministre de la Marine et des Colonies, M. Albert Picquié était nommé au grade d'aide-commissaire dans le corps du commissariat de la marine.

2. Voir le *Messager de Toulouse*, novembre 1877, et les journaux de l'Ariège.

rives du Salat ; et, fort jeune, fit pédestrement le voyage de Saint-Girons à Paris. Tout indique qu'il n'avait point fait de profondes études classiques, mais il éprouvait instinctivement de l'attrait pour ce qui, de près ou de loin, se rattache aux lettres ; et on le voit, pendant vingt ou trente années, mêlé aux journaux de M. Émile de Girardin, en qualité de gérant. L'intelligence alerte, la nature chevaleresque, la grande honnêteté, les allures de gentilhomme, tout cela, dans J.-P. Bic, avait séduit le fondateur de *la Presse*, de *la Liberté* et de la *France*. Chose étrange ! grandi, élevé, formé pour ainsi dire, dans les imprimeries parisiennes, notre Saint-Gironnais était arrivé à une spécialité particulière. Pierre Bic avait une véritable érudition autant dans la sphère des vieux poètes et des vieux chansonniers, que pour ce qui concerne la poésie moderne ; il citait Villehardouin, Joinville, Huon de Bordeaux, Adenet le Roi, Thibaut de Navarre, Baudouin de Condé, avec une aisance de mémoire incroyable ; il ne possèdait pas mieux son Lamartine, son Béranger, son Hugo, son Musset. Bic se nourrissait du poème de *Berte aux grands piés*[1], comme nous nous nourrissons des *Géorgiques* de Virgile et de l'*Art poétique* de Boileau. C'est que Jean-Pierre Bic, avait quitté les montagnes du Saint-Gironnais, vers 1825, et s'était jeté sur la grande capitale que baigne la Seine, avec ce même amour des hasards, avec cette même foi dans une étoile, qui animait, au moyen âge, les Joinville, les marquis Boniface de Montferrat, les comtes Baudouin de Flandre et de Hainaut ; et, à propos des conquêtes de situation personnelle qu'il rêvait

1. Il citait de mémoire :

La dame fu el bois, qui durement plora,
S'oï les leus uller et li huans hua ;
Il esclaire fortement et roidement tonna ;
Et pluet menuement et gresille et venta
C'est hideus tans a dame qui compaignie n'a. »

pour son compte, il disait, à l'instar d'un de ces héros aventureux des siècles féodaux : « *Je m'en irai avec cez : quar il semble bien que ils doivent terre conquerre*[1]. »

Pierre Bic méditait une grande comédie; il faisait plus que la méditer, il la composait ; nous en avons entendu débiter des lambeaux. Avec son organe sonore, sa fière pose, il nous disait des morceaux qui nous faisaient pâmer. Mais jusque-là, nous n'avions jamais vu de nos yeux l'œuvre entière. Cette comédie devait être intitulée : *les Compensations*.

De sincères amis pressaient depuis longtemps le poète de mettre la dernière main à son travail et de donner sa pièce au public. Quelles circonstances ont retenu *les Compensations* dans leur carton? nous l'ignorons. La pièce étaitelle de nature à réussir? devait-elle attirer une couronne au front de ce fier et digne travailleur? Questions sur lesquelles, il nous était impossible d'avoir une opinion, les beautés de détail ne préjugeant pas le mérite d'un ensemble, et ne répondant pas du mouvement, de la réalité et de la puissance des effets scéniques.

Ce n'est qu'après la mort de J.-P. Bic, arrivée en 1875, que le manuscrit des *Compensations* nous est tombé sous la main. Les promesses avaient avorté. En somme, c'est une comédie très faible, qui ne supporterait pas la représentation, parce qu'on ne voit pas trop à quoi veut aboutir cette production bizarre? Est-ce un drame historique, est-ce une comédie romanesque, une comédie fantaisiste? si du moins *les Compensations* renfermaient une idée morale, présentée sous forme dramatique et développée logiquement, à l'aide des moyens que le théâtre met en œuvre, comme un critique le disait du *voyage de M. Perrichon*. Difficilement on trou-

1. Dans Villehardouin. — Bic, dans les dernières années de sa vie, était à la tête d'une imprimerie, créée par son esprit organisateur; il imprimait plusieurs des journaux de Paris.

verait dans *les Compensations*, où les *maris* et les *mariages* sont fort maltraités, une étude bien menée d'un caractère. Il y a deux maris trompés, dont l'attitude et les discours sont grotesques, et une *femme de lettres*, un *bas-bleu*, qui a l'air plutôt d'une folle de Charenton, que d'une personne atteinte du pédantisme littéraire.

On ne peut s'expliquer comment le poète a eu la patience de rimer près de 2,000 vers et de conduire ses personnages, pendant quatre actes, à travers une action et un enchevêtrement, qui nous paraissent assez inintelligibles, et dont nous croyons qu'on aurait peine à donner une analyse même approximative. Je demande bien pardon de ma brutale franchise à ce cher Jean-Pierre Bic, dont j'étais l'ami, et dont j'ai apprécié le noble cœur, mais il s'agit ici de critique littéraire et théâtrale. Toutefois il serait exagéré de soutenir que cette comédie ne renferme aucune beauté de détail, et qu'il n'échappe jamais quelque bon mot à ce Gonzalès, attelé à une femme de lettres, à un bas-bleu. Il y a aussi de quoi rire de ce Guzman, affligé d'être veuf, et de ce Gonzalès affligé de ne l'être pas, si néanmoins il est permis de rire des maris infortunés.

La critique aurait demandé de refondre cette composition théâtrale, de rendre l'action moins obscure, les personnages plus unis et le style plus expurgé d'incorrections, de négligences, et de mauvais goût, et aussi d'une foule d'inversions de phrases qui ne sont point usitées[1]. Hélas ! ce poète du

1. On lit çà et là des mots, des tours de phrase, des inversions singulières. En voici quelques exemples :

Vous croyez-vous *pondus* pour faire le bonheur
D'une femme d'esprit...
Ne *pondons* pas nos œufs dans les nids des grands hommes.
Sur ce ton, de t'ouïr je ne suis pas en train.
Une chose il défend, raison pour qu'on la fasse.
Tout ce que femme dit, le contraire il faut croire.
Martha, je t'ai parlé, *ta surdité je blâme*.
Occupez-vous, messieurs, de ce *livre de moi*, etc., etc.

Couserans, n'aura laissé que des ébauches, n'ayant pu mettre à aucune de ses œuvres la dernière main[1]. Et cependant sous bien des rapports, on sentait en ce poète, l'étoffe d'un auteur comique. Que de vers heureux et saisissants, dans ses *Compensations*. Marthe dit à Guzman :

« Sur ce mot de vertu faisons une rature
« . . . .
« Sous forme d'un époux il me sera rendu ;
« Il m'en faut un, avant qu'au coin de l'œil je voie
« Le temps graver son chiffre appelé : *patte d'oie.* »

Dans la scène troisième du premier acte, quelques vers tournent à l'ironie : Gonzalès dit à Martha :

« Je suis donc un démon....

Martha ajoute :

« Oui. . . . .
« Se mêlant de prêcher
« Et qui meurt de dépit de ne pouvoir pêcher. »

Dans la scène cinquième du deuxième acte, on trouve au commencement dix vers qui sont fort piquants, dans lesquels la femme d'esprit pose son programme de bas-bleu, et explique à quoi prétend une femme vivant par l'intelligence :

« Dans mon dernier roman ne l'ai-je pas écrit,
« Rien ne doit résister à la femme d'esprit.
« . . . . »

1. Lorsque madame de Rémusat présenta au premier Consul la pièce du poète Lemercier, intitulée *Philippe-Auguste*, Bonaparte regarda cet ouvrage, raya des pages entières, y fit quelques notes marginales, blâma le plan et les caractères (*Mémoires de madame de Rémusat; Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1879, p. 320). Il était permis à J.-P. Bic, de faire une pièce imparfaite, comme il arriva à Lemercier. On pouvait aussi procéder comme le premier Consul. Pourquoi le poète ariégeois n'eut-il pas à côté de lui quelque Aristarque, pour lui conseiller de remanier son travail de fond en comble.

Rien de plus comique que la scène sixième du deuxième acte, dans laquelle le mari Gonzalès, pressé par l'appétit et dévoré par la faim, fait remarquer à Abella, la femme d'esprit, que le dîner est servi :

« Je vous attends, madame, et la fine bécasse
« Quatre fois mise au feu, n'a plus que la carcasse...

ABELLA.

« Attendez !

GONZALÈS.

« Mais j'ai faim !
« Je vis, moi, de manger,

ABELLA.

« Et moi d'intelligence ! »

Ailleurs, la femme de lettres se drape, en martyre, dans les souffrances et les épreuves inhérentes à la carrière de la littérature :

« Benjamins du Hasard, qui vous targuez d'honneur,
« Votre titre n'est rien qu'un hochet de vantard,
« Vous n'avez point souffert ; votre honneur est bâtard ! »

Sur l'abolition de la peine de mort et sur les circonstances atténuantes, la comédie se prononce :

« Je n'irai point à Brest, fleuron de la Bretagne,
« Plaider l'acquittement des internes du bagne.
« Pour que l'encens brûlât dans cet immonde lieu,
« Il faudrait, pour Caïn, faire un procès à Dieu
« . . . . »

X. — En 1871, J.-P. Bic fit imprimer quelques pages de poésie satirique, détachées, avec ce titre : *Maison Victor Hugo et C*[illegible] [illegible]842 *et* 1871. On ne peut reprocher à ce petit r[illegible] qui gâte la comédie des *Compensatio*[illegible] [illegible]alheureusement aussi qu'un pamphlet o[illegible] [illegible]aux vers ciselés [illegible] de

quelques passages faibles, où l'auteur montre au fond son esprit indépendant et courageux. N'était-ce pas téméraire pour un poète obscur, inconnu, d'essayer de mordre le lion? On peut le demander, bien que dans la république des lettres, moins qu'ailleurs, il soit permis de laisser transformer les génies en idoles inviolables.

Parmi ces morceaux détachés, il en est un où J.-P. Bic le prend de bien haut avec Victor Hugo. C'est dans le paragraphe ou la satire intitulée *Une réception à l'Académie*, 1842. Avec quelle irritation ne gourmande-t-il pas l'enfant gâté de la popularité!

Hugo, nous t'absolvons, en faveur du poète,
Des mots tout biscornus que ta fougueuse tête
Créait pour nous frapper de haine ou de terreur.

Le barde Saint-Gironnais ne pardonne pas, en 1842, à V. Hugo, de remplacer, à l'Académie, Lemercier, et de prendre son fauteuil :

Arrière, beau penseur, puisque la jalousie
A fait courber ton front, creuset de poésie.
Tes œuvres avaient dit le mot sacramentel;
Ce baptême est seul vrai, lui seul fait immortel;
Pourquoi le renier par une platitude?
Plier ton âme forte au joug?... la servitude!
Engager ton honneur, ta parole, ton bien,
Pour ce hochet brillant! académicien!
. . . .
Qu'a de commun, dis-moi, ta verve poétique,
Avec l'art de tromper qu'on nomme politique?
. . . .
Et je t'aime pourtant, sculpteur de *Notre-Dame*,
Quand ton ciseau de fer, que fait mouvoir ton âme,
Festonne le granit de ton monument-roi!

Sa satire sur *Les rois du feuilleton*, est assez mordante, il taille dans le vif et dans le vrai. Pour sa satire : *Un grand*

compositeur de musique, bien qu'elle contienne des vers pleins d'une verve comique, nous ne saurions approuver la charge à fond, que J.-P. Bic dirige contre la musique d'Hector Berlioz. Il excède quand, sous forme d'admonestation, il conclut sa parodie ou sa satire, en ces termes :

« Mon cœur est tout ému, si plein de bienveillance,
« Qu'il te donne un conseil sans fiel et sans jactance ;
« Le voici clair et net, veuf de mots superflus ;
« Parle souvent musique et surtout n'en fais plus. »

Dans sa satire ayant pour titre : *Année* 1871, Bic, qui paraît obsédé par l'ombre de Hugo, revient à la charge, et malmène, au point de vue littéraire, *les Burgraves*, *les Misérables*, *les Travailleurs de la Mer*, *Chansons des bois et des rues*, *l'Homme qui rit*; mais surtout, il ne peut endurer les évolutions historiques et politiques de Victor Hugo :

Que ne chanta-t-il pas ? L'Église et ses merveilles,
L'Empire et le manteau tout parsemé d'abeilles,
Et les lis et le coq, et Bismark et le Rhin,
Et le drapeau de sang. Quand sonnait le tocsin,
Riant de l'incendie allumé du pétrole,
On le verra bientôt danser la carmagnole.

Évidemment le Juvénal pyrénéen cédait à l'exaspération. L'histoire discutera longuement la personnalité si complexe de Hugo ; mais on aimerait dans notre barde Saint-Gironnais, « pur sang gascon, » « lourd provincial, » « critique obscur, » comme il se dit lui-même, une autre polémique envers cette renommée française, que la politique, sans doute, a un peu entamée, mais à qui la poésie n'en garde pas moins un piédestal à part.

Quoi qu'il en soit, Jean-Pierre Bic, au milieu des soucis matériels de l'existence, que le côté précaire des choses et les nécessités de chaque jour font renaître sans fin, con-

serva toujours la bénignité des mœurs et la noblesse des sentiments. Il travaillait avec la vigueur et le bon sens d'un père de famille, d'un époux qui se doit et qui est tout entier à ses affaires ; et cependant, l'art ne le trouvait point insensible ; il resta poète, il chanta jusqu'à sa dernière heure. N'ayant pas approfondi les questions religieuses et philosophiques, il en causait néanmoins avec ce tact, que donnent un esprit naturellement ouvert et une âme droite et pure, qui n'a besoin d'aucun zigzag. Volontiers, il eût dit comme Béranger :

Chanter, ou je m'abuse
Est ma tâche ici-bas;
Tout ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas?
Quand un cercle m'enchante,
Quand on se divertit
Le bon Dieu me dit : chante,
Chante, pauvre petit !

En définitive, ce n'est point comme poète incompris que l'on donne ici J.-P. Bic, c'est plutôt comme poète tronqué, inachevé. Mais, dans la matière qui nous occupe, nous devons joindre une autre branche de talent : c'est l'art de l'interprétation dramatique.

XI. — Ne convenait-il point que le grand art qui fit les Talma et les Rachel, trouvât des sectateurs dans les montagnes ? De notre temps, une jeune artiste, à la fois musicienne distinguée et cantatrice remarquable par ses connaissances, s'exerce avec succès dans tout ce qui constitue l'art si émouvant de l'interprétation sur le théâtre[1]. La chanteuse dramatique de l'Ariège débuta brillamment,

1. Mademoiselle Antonia Dedieu, qui appartient à une honorable famille de Foix.

paraît-il, sur la scène du Capitole, à Toulouse, dans *Lucie de Lammermoor*. Ses récents engagements comme première chanteuse, sur les théâtres de Belgique[1], faisaient pressentir aux connaisseurs, que, l'artiste ariégeoise ne pourrait que réussir. On croit, de sa part, à de grands succès dans les principaux rôles du répertoire d'opéra-comique[2]. Ne faut-il point que, malgré les prophéties de découragement, il reste des disciples de la poésie et de l'art, croyant encore à l'art et à la poésie, langue trop belle, langue immortelle, dont on a fort bien dit : quand on ne l'aime plus, c'est qu'on ne l'entend pas.

Pour la cantatrice ariégeoise, les espérances deviennent des réalités. La première fois que « la charmante artiste de l'Ariège » parut en public, dans une fête musicale donnée à Toulouse par des guitaristes et mandolinistes espagnols, avec le concours de la Société de Clémence Isaure, vers 1878, ses débuts furent, dit-on, des succès. « Cette jeune fille de très grand avenir, » joignant à un véritable talent de virtuose sur le violoncelle, de sérieuses qualités vocales, recueillait, pour ses premiers essais, une grande moisson de bravos dans les airs écossais de *Franchomme*, et dans l'air du premier acte de *Lucrèce Borgia*[3].

Plaçons également, dans le groupe dont il s'agit, d'autres talents qui appartiennent aux montagnes de l'Ariège par droit de naissance, d'autres qui, sans être indigènes, leur appartiennent par adoption. Les Parisiens, exigeants en musique, soupçonnent-ils qu'un des premiers violons de

1. Théâtre de Verviers.
2. Ainsi pensent des journaux de l'Ariège, et de la Haute-Garonne.
3. Les journaux du Midi, sans compter *la Dépêche*, *le Messager de Toulouse*, furent unanimes à décerner des éloges au talent plein de révélation de mademoiselle Antonia Dedieu. Ils disaient « sa voix d'un timbre très sympathique et d'une rare fraîcheur, qu'elle conduisait en habile musicienne. »

l'Opéra, un de ceux qui leur versent de pleines coupes d'harmonie, M. Paul Jolivet[1], est un enfant de l'Ariège? La profonde et inviolable modestie dont s'enveloppe le premier violon de l'Opéra, nous empêche de nous étendre sur ce très bon artiste, sorti jadis du Conservatoire. Nous regrettons de ne pouvoir faire saisir combien cet Ariégeois est un musicien de race. Nous voudrions dire de ne pas confondre un violoniste aussi distingué « avec les virtuoses ambulants qui vivent sur des variations brillantes. » Parlez de M. Jolivet et de son talent remarquable, à M. Jolivet lui-même; il répondra immanquablement ce que nous avons entendu nous-même : « qu'il est tout simplement un artiste « comme on en voit beaucoup... qu'il est presque ignoré, « et qu'il doit rester ignoré. » Sans doute, une des conditions de la tranquillité, c'est de vivre inconnu. Toutefois, lorsqu'il s'agit de la classification des mérites, un département a le devoir de signaler, sans s'inquiéter des modesties, une belle nature d'artiste, un de ces musiciens qui excellent à initier le public à la connaissance de bien des chefs-d'œuvre.

Un autre virtuose, qui s'est principalement fait connaître dans le Midi, et que, sans être indigène, nous rattachons à l'Ariège, est le chef d'orchestre des Quinconces de Luchon, M. Laurent Luigini, fils, l'auteur de quelques valses et polkas, que les baigneurs connaissent surabondamment. Le jeune virtuose donna d'abord la *Vallée du lys*, *Cazarils*, la *Fontaine d'amour*, que les musiques militaires exécutent sur les promenades. M. Luigini débuta par être chef d'orchestre, au théâtre de Pau; il monta, en moins de trois mois, vingt-huit ouvrages, dont *Mignon*, *Zampa*, *le Pré-*

1. Né à Rimont, Ariège, âgé de trente-huit à quarante ans; depuis longtemps, premier violon à l'Opéra.

aux-Clercs, *l'Ombre*, *Don Pasquale*, *la Traviata*, etc.[1]. Il est devenu Saint-Gironnais, autant par les mutuelles sympathies écloses entre lui et la cité, qu'en devenant lui-même organiste de l'église de Saint-Girons. En moins de deux ans, l'intrépide maestro, transporté du théâtre du Capitole de Toulouse, à Saint-Girons, n'a-t-il pas formé, dans cette dernière ville, une fanfare et un orphéon, qui se sont présentés dans six concours, en obtenant quatorze médailles, dont dix en or[2] !

Laurent Luigini, né en 1845[3], avait eu d'abord la passion de la comédie. Mais bientôt le sentiment de la musique parla plus haut en lui : et depuis 1862, cet artiste fait paraître des compositions qui font les délices de tous les dilettanti.

Terminons par un Ariégeois, que ses talents et ses études ont conduit à se placer à côté des poètes, en se faisant lui-même leur interprète et leur critique, c'est M. Pagès de Noyez[4]. M. de Noyez a pris, à Paris, une place importante dans la critique dramatique[5], pendant qu'il est lui-même auteur de plusieurs pièces estimées. Cet Ariégeois obtenait, en 1876, de véritables succès dans ses conférences au Théâtre-Français. Notre érudit et spirituel méridional, exposait, en public[6], ses idées sur les actualités dramatiques, qu'il appelait « son feuilleton parlé hebdomadaire. »

Le conférencier ariégeois, qui commença par *Dora* et l'*Hetman*, semblerait avoir conquis une sorte de popularité

1. *Le Midi Artiste*, numéro du 14 août 1879; Toulouse.
2. *Le Midi Artiste*, même numéro, — *l'Ariégeois* des premiers jours de janvier 1876.
3. A Lyon.
4. Originaire de Saurat.
5. Cet esprit paraît capable de s'appliquer aux sujets les plus divers. M. Pagès de Noyez publia, dit-on, en 1863, un travail en réponse au livre de M. Renan, qui venait de paraître, la *Vie de Jésus*.
6. A la salle Saint-Germain, 57, rue du Bac, Paris.

parisienne ; *Dora*, on le sait, est une comédie en cinq actes par Victorien Sardou : et l'*Hetman*, un drame en cinq actes et en vers, par Paul Deroulède : deux pièces, qui eurent un grand succès au Vaudeville et à l'Odéon. Les journaux, *le Constitutionnel*, dans sa chronique des arts et des théâtres, et *l'Estafette*, dans sa chronique théâtrale (27 février 1876), proclamèrent le succès de ces conférences. *Paris-Journal* s'occupa aussi de la conférence de M. Pagès de Noyez sur *les Patriotes*, drame qui fut représenté au troisième théâtre Français.

S'il faut le génie créateur chez les poètes pour la composition de leurs œuvres, la bonne et savante interprétation n'en requiert pas moins aussi de hautes et vigoureuses facultés d'intelligence, de discernement et de sentiment. Tour à tour, M. Pagès de Noyez a su faire preuve de bon sens, et de finesse d'esprit. Et voici ce que publiait naguère une des grandes feuilles de Paris : — « Dans la dernière conférence de M. Pagès de Noyez, aux Capucines, sur *les Pécheresses célèbres*, nous avons recueilli l'origine probable du joli conte de Perrault : *Cendrillon*.

Apulée parle en termes enthousiastes — affirme le spirituel conférencier — d'une Égyptienne merveilleusement belle, nommée Rhodopis, qui vivait environ six cents ans avant J.-C.

Elle attendait un jour le retour de son amant Charaxus, et, debout sur une éminence, elle interrogeait du regard l'horizon afin d'apercevoir sur le Nil la galère qui ramenait d'Ionie, son adoré, lorsqu'une sandale s'échappant de son pied, vint rouler jusqu'au pied du fleuve. Un aigle, croyant à une proie, saisit cette sandale, prit son vol et la laissa tomber au loin.

Cette sandale, placée sous les yeux d'Amasis, donna au prince le désir de connaître le pied mignon qu'elle avait chaussé. Ordre fut donné de rechercher l'inconnue dans tout l'empire, et Rhodopis, découverte par les émissaires du satrape, fut pompeusement conduite à la cour. Amasis en devint amoureux et la garda près de lui.

« M. Pagès de Noyez nous paraît être dans le vrai en supposant que cette légende égyptienne a inspiré Perrault[1]. »

Les feuilles de province font écho à celles de Paris, sur le chapitre de la science et de l'éloquence de notre conférencier ariégeois. Nous laisserons parler le journal, la *Réforme de Bordeaux*, du 14 mars 1880.

« M. Pagès de Noyez, le brillant conférencier de la salle du boulevard *des Capucines*, des *matinées littéraires* et du *théâtre des Nations*, de Paris, est de passage dans notre ville. On nous annonce qu'il a l'intention de faire une conférence publique et gratuite, sur un système fort ingénieux et fort peu connu encore du public bordelais : « *Les Coupons commerciaux*. »

« Ce sujet si intéressant sera traité de parole de maître. Comme à Paris, à Marseille, à Bayonne, le savant orateur, dans un discours tantôt élevé, tantôt familier, toujours autorisé, élucidera une question qui intéresse à un haut degré l'économie domestique. Aussi M. Pagès de Noyez peut-il compter sur un grand concours de dames, de mères de famille.

« Ses conférences ont eu partout un grand succès auprès de la plus belle moitié du genre humain, de cette moitié de qui dépendent le bonheur de la famille et la bonne gestion du budget du ménage. Ce sera également pour nos Bordelaises une bonne fortune que d'aller entendre, lundi soir à 8 heures, la parole éloquente d'un homme, qui n'a à cœur que d'élucider publiquement des questions sociales, qui dans les autres pays d'Europe sont connues de tous. »

Quelques jours après, la même feuille bordelaise rendait compte dans les termes suivants, de la manière dont M. Pagès de Noyez, avait rempli son programme.

« Lundi dernier a eu lieu, devant un public nombreux et choisi, la conférence de M. Pagès de Noyez au sujet des « Coupons commerciaux. « Le brillant et aimable orateur a élucidé la question financière d'une façon vraiment remarquable, et a fait ressortir les avantages du système et les garanties qu'offre la so-

1. *Le Figaro*, en 1879.

ciété, d'une manière suivie, claire et précise qui a captivé pendant une heure et demie l'attention de son auditoire.

« Il a fait plus ; il a su, en traitant au point de vue humanitaire et social un sujet si aride dans le fond, en tirer des effets vraiment merveilleux. Sa parole vibrante et sympathique a plusieurs fois été suivie de nombreux applaudissements, auxquels se sont mêlés pour une large part, ceux des dames qui avaient répondu, en grand nombre, à l'invitation du directeur de la société. L'orateur les en a remerciées avec une courtoisie et une grâce charmante. »

Maintenant que la liste de nos poètes de transition est épuisée, nous ne chercherons pas s'ils eurent assez de consistance dans leur talent, pour nous faire aspirer et respirer dans leurs vers, l'infini. Ont-ils suffisamment la taille herculéenne ? Ont-ils un peu de ce que l'Océan possède tant, avec ses effets d'immensité, avec cette vision ineffable, cet infini, cet inconnu, ce *sans bornes* et *sans fond* partout ! Ont-ils le don de provoquer ces grandes visions subites, par lesquelles se condensent tout à coup en nous, toutes les hautes sensations perçues dans notre vie ? On peut discuter à quel degré, avec quelle intensité ils ont éveillé ou interprété ces sensations. Ah ! sans doute, jamais œuvre ou voix humaine n'égalera l'Océan et ne parlera de l'infini comme lui ! Jamais autant qu'en face de la mer, nous ne sentons que nous venons de cet infini et que nous y retournerons.

Néanmoins, toute distance gardée, disons que nos artistes et nos poètes ne restèrent pas inertes. Pour nous borner au domaine de l'art et de la science musicale, nous remarquerons que, il y a déjà cent ans, l'Ariège agitait des questions de philosophie et de méthode, ainsi que les questions qui regardent la musique des vers ; on se préoccupait de l'importance qu'a le rythme proprement dit des vers pour la poésie lyrique, bien que les librettistes en fassent peu de

cas ; on approfondissait la *notation* des vers classiques. Les Mercadier, comme depuis, les Marcailhou, les Fauré, les Luigini ne sont pas insensibles à ces questions du rythme des vers, de la durée des syllabes et du temps de repos. Ils creusent aussi dans le chapitre d'intonation et d'intensité, ou d'accent oratoire en musique. Ainsi doit marcher la science, à côté de l'inspiration musicale. N'y a-t-il point marge à d'éternelles investigations ! Comment déterminer ce que peut exprimer et ce que ne peut pas exprimer la musique ?

Quelle situation prendre dans cette grosse question du Wagnérisme ? faut-il dans les compositions dramatiques concentrer tout l'intérêt musical sur l'orchestre et n'accorder à la partie vocale qu'une importance secondaire ? faut-il au contraire réserver aux chanteurs, toute la suprématie musicale, toutes les phrases importantes de la partition ? de quel côté se tourner, et ne faut-il point rejeter certaines formes conventionnelles ? qui a raison de l'école russe, de l'école allemande, et de l'école française ? n'est-il pas absurde de chanter un chœur ou morceau d'ensemble sur les paroles : « Courons ! fuyons ! combattons ! etc. » N'est-il pas illogique, qu'au milieu d'une péripétie dramatique, les personnages s'alignent devant la rampe, ayant derrière eux le chœur pour chanter un grand morceau d'ensemble, après lequel l'action interrompue reprend son cours[1] ?

Évidemment, il y a beaucoup à dire sur ces difficultés et nos Ariégeois y prennent part.

1. Voir les programmes de Wagner, — les articles de M. Cui sur la musique russe, dans *la Revue* et *la Gazette musicale* de Paris, — les critiques que M. J. Weber a faites du *Traité de versification* de Th. Banville et du *Traité général de versification française*, par M. L. Becq de Fouquières.

CHAPITRE VII

Le poète de Mirepoix, A. B. VIGAROSY, inaugure la plus belle période de la poésie dans l'Ariège. — Son grand éclat de 1830 à 1836. — Appelé le *Fabuliste du Midi.* — Son volume de fables. — Enthousiasme de M. de Jouy de l'Académie française. — Les *Drapeaux,* fable pleine de sentiment. — La fable *Le Serin et le Rossignol.* — Comment elle donne la clef de la personnalité de Vigarosy. — Les beautés d'*Amaryllis.* —Tragédie inédite: *Jean-sans-Terre.* — Qualités civiques du poète, qui fut aussi un remarquable administrateur. — FRÉDÉRIC SOULIÉ, le romancier et poète, auteur de *Roméo et Juliette* et des *Mémoires du Diable.* — L'une des gloires de l'Ariège. — Mort à 46 ans. — Ne donna que la moindre part de son talent et de sa gloire. — Critique de ses œuvres. — Son influence sur notre littérature. — LATOUR DE SAINT-YBARS, poète dramatique de l'Ariège. — A porté à son plus haut degré le génie poétique des montagnes. — Poète français de premier ordre. — Ses différents drames. — *Le Syrien, Le droit chemin, l'Affranchi, Virginie,* etc. — Rachel et Sarah Bernhardt, interprètes de Latour de Saint-Ybars. — Loi de l'épreuve douloureuse, même pour le génie littéraire. — Si cette loi fit exception pour Latour de Saint-Ybars. — THÉOPHILE SILVESTRE, critique d'art et de peinture. — Il reste vrai poète ariégois. — Poésie de son *Histoire des artistes vivants, français et étrangers.* — Originalité de ce talent — Œuvre posthume : *Les Plaisirs rustiques.*

I. — Il faut dire, dans ce chapitre, et dans ceux qui suivront, ce qui a constitué dans l'Ariège, le plus haut point de l'élévation de la poésie, qui nous paraît représentée par neuf ou dix individualités à développements inégaux. Ces personnifications de la poésie ariégeoise, appoint sérieux pour le trésor national, appartiennent à notre dix-neuvième siècle. Bien que plusieurs d'entre eux comptent encore parmi les vivants, il nous sera permis d'en parler comme s'ils n'étaient pas de ce monde ; la postérité, pour les uns, la renommée, pour les autres, ont déjà un peu commencé.

Si le dix-neuvième siècle devait inaugurer ce qu'on peut appeler le plus beau, le plus éclatant moment poétique de l'Ariège, il faut signaler comme un représentant matinal et des plus consistants de cette ère nouvelle, *Antoine-Benoit Vigarosy*, qui s'éteignait en 1857. Ce poète ariégeois donna son grand éclat, pendant la première période du règne de Louis-Philippe d'Orléans, de 1830 à 1836 ; et l'on doit, à juste titre, le reconnaître comme une des principales notabilités intellectuelles du département.

En dehors des nombreuses productions, dues à cet esprit distingué, et dont plusieurs se rapportent à l'administration, à la législation et à l'industrie, nous ne mentionnerons dans ce chapitre, que les titres poétiques qui sont le fondement de la gloire de ce fils illustre des montagnes ; ce sont : 1° un volume de *Fables*, parues en 1832[1] ; 2° un volume de poésies, publiées en 1836, sous le titre de l'*Amaryllis, Méditations, Souvenirs et Tableaux*[2]. Nous regrettons de ne pouvoir joindre à ces publications un troisième monument, une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée *Jean-sans-Terre*, qui était composée dès 1831, mais qui est restée inédite[3]. Pourrait-on, avec ceux qui ont pris connaissance comme nous de cette composition théâtrale d'un vrai mérite, ne pas regretter pour le public les nombreuses beautés réelles qu'elle renferme ?

Curieuse destinée que celle de ce poète méridional ! il débute par les agitations de la vie militaire, il traîne sa tente sans cesse déplacée, au milieu des camps, avec l'armée française, dans le nord de l'Espagne ; il est mêlé à toute l'épopée impériale ; et, aussitôt après cette préparation qui est

1. Vol. de 300 pages in-12. Paris et Foix, 1832.
2. Vol. de 225 pages in-12. Paris, Janet, libraire, 1836.
3. Nous avons eu l'original sous les yeux. Outre la poésie, on admire l'écriture splendide et nette de ce manuscrit ; on dirait un produit typographique.

exclusivement guerrière, il devait s'adonner aux muses[1]. C'est de 1815 à 1830 que, sous le ciel inspirateur de Mirepoix, A.-B. Vigarosy composa ses fables et ses autres productions poétiques. Il est vrai que, dès les plus jeunes ans, cette vocation littéraire perçait déjà et se trahissait par quelques pièces de vers charmantes.

On ne peut point dire que, lorsque les *Fables* de Vigarosy furent livrées au public, elles n'aient fait une grande sensation. Ce volume de 300 pages renfermait des morceaux remarquables, des apologues qui touchaient beaucoup soit par la moralité des leçons, soit par le tour

1. Les Vigarosy, dont le nom semble italien, étaient une ancienne famille du comté de Foix. On trouve, en 1415, une donation faite au chapitre de Mirepoix, par une dame Vigarosy. Plusieurs des membres de cette famille figurent dans le parlement de Toulouse; il y a eu des docteurs en droit, en théologie, en médecine. Charles Vigarosy, docteur en droit et avocat au parlement de Toulouse, investi de la haute confiance du maréchal de la Foi, marquis de Mirepoix, occupait dans le pays une position officielle dès l'an 1674, d'après des pièces existantes. Plusieurs Vigarosy furent à différentes époques maires de Mirepoix; ils durent à ce titre l'honneur de siéger à Montpellier, dans les États de la province du Languedoc.

Jean-Charles Vigarosy, père de notre poète, avocat au parlement de Toulouse et docteur en médecine, après plusieurs voyages en Amérique, épousa vers 1787, à Toulouse, Marie-Thérèse Garret, originaire de la Guadeloupe, envoyée en France pour son éducation, et dont il avait eu l'occcasion, dans ses voyages, de connaître la famille résidant à la Pointe-à-Pître.

De ce mariage naquit le 15 juillet 1788, notre poète *Antoine-Benoit Vigarosy* (paroisse *Notre-Dame du Taur*, à Toulouse). Il passa son enfance et les premières années de sa jeunesse, à Mirepoix, où demeurait sa famille. A peine âgé de dix-neuf ans, il fut attaché, le premier février 1808, en qualité de commis de première classe, à l'Administration des services réunis près des régisseurs généraux et ordonnateurs en chef des armées d'Espagne et de Portugal. Chargé, le premier mai de la même année, d'une mission près la division espagnole aux ordres du duc d'Abrantès, il fut fait prisonnier de guerre à Viana d'Haminho, le 25 juin, lors de l'insurrection de cette division et de son retour en Espagne. Étant parvenu à s'évader, il fut repris à Porto, par les insurgés portugais, qui le livrèrent aux Anglais, après lui avoir fait éprouver les traitements les plus inhumains. Il recouvra sa liberté le 22 août 1808 en vertu de la capitulation de Cintra du général Junot, 1er article additionnel. — Lieutenant de chasseurs à cheval dans la compagnie de la province d'Alava, le premier mars 1813, il fut nommé capitaine le 20 juin de la même année, dans la compagnie des chasseurs à cheval de la Navarre et

heureux et vif de la pièce. Tout lecteur y sentait la flamme de l'art. Il fallut bien que le Nord se tournât vers le Midi et demandât quel était ce département qui produisait de tels fabulistes, quel était ce poète nouveau, ciselant de si belles maximes dans notre langue française. L'émotion fut la même dans le public, dans la presse[1] et à l'Académie française[2].

Bien que ces fables côtoyent, en général, la politique, la main s'y est montrée assez discrète ; et le public français ne songea qu'à y moissonner les bonnes maximes générales, dont ces fables paraissent semées. Elles sont « si bien contées, si pleines de grâce et de naturel, » qu'elles valurent à l'auteur, dès 1834, le surnom de *fabuliste du Midi*[3]. On dé-

attaché le 19 juillet suivant, par ordre du duc de Dalmatie, commandant en chef de l'armée d'Espagne, à l'état-major de l'aile gauche, où il remplit, avec distinction, les fonctions d'aide de camp du lieutenant-général Clausel, qui la commandait, et qu'il accompagna plus tard, au même titre, quand ce général fut appelé dans la treizième division militaire, comme inspecteur général d'infanterie. Confirmé dans le grade et l'emploi de capitaine d'état-major et d'aide de camp, par ordonnance du 10 mars 1815 et par un décret de l'empereur du 20 mai de la même année, Vigarosy se retira volontairement du service, après trois ans de mise en disponibilité (de 1815 à 1818), dès qu'on l'eut mis en demeure d'opter, conformément à l'article 7 du titre 2 de l'ordonnance du 20 mai 1818.

Il y avait pour Vigarosy une question de délicatesse et d'honneur. La Restauration avait frappé le général dont il avait été l'aide de camp, et qui lui avait donné un témoignage de haute estime et de confiance, en le chargeant le 25 juillet 1815 d'une mission toute particulière près du ministre de la guerre. Il était délicat, dès lors, de ne pas sembler abonder dans le sens du gouvernement. Vigarosy fut arrêté à Paris et mis au secret en octobre 1815, en qualité d'aide de camp du général Clausel, qu'on recherchait activement à cette époque. Sa détention ne menant à rien, on lui rendit la liberté (*Notes manuscrites*).

1. Tous les journaux, soit de Paris, soit de la province, soit même de l'étranger, rendirent compte de cette publication. Des rapports furent adressés aux sociétés académiques, dont Vigarosy faisait partie.

2. Des littérateurs distingués écrivirent à cette occasion au poète, des lettres flatteuses ; M. de Jouy, directeur de l'Académie française, se fit remarquer par ses éloges.

3. C'est ce que rapporte M. Ed. de Puycousin, directeur en 1836, des Revues de Nîmes et de Montpellier.

clara « qu'il avait pris rang parmi les Florian, les Arnault, les Ségur, les Jauffret, les Gosse, etc. »

Nous citerons quelques fables, pour donner l'idée de la manière de Vigarosy, et aussi de son caractère. Nous suivrons de la sorte, d'assez près, la plainte plus d'une fois exprimée, de ce que la Capitale opprime la Province, et de ce que, dans le Nord, on ne s'inquiète pas assez des productions littéraires du Midi.

Par exemple, la fable : *les Drapeaux* est pleine d'un sentiment profond, et se rapproche de l'élégie :

Non loin d'un vieux drapeau jeté dans une étable,
Un drapeau de satin, tout brodé, neuf encore,
Au souffle d'un vent favorable,
Étalait sa devise et ses crépines d'or.
La foule l'admirait; et, criant au miracle!
Insultait sans pudeur, l'étendard en lambeaux.
Même (le croira-t-on?) l'on vit quelques héros,
Héros tout couverts d'or, courir à ce spectacle,
Chercher par leurs bravos à s'y faire admirer.
Un estropié les vit et se prit à pleurer.
On le suit : de ses pleurs on veut savoir la cause;
On l'entoure, on le presse;... il reste bouche close;
Vers un sombre réduit cherche à se retirer...
— Mais, au moins, malheureux! dites-nous qui vous êtes?
Qui vous a mis en cet état?
— Qu'importe, répond-il, je dors sur ce grabat;
Sous ce vieux étendard je rêve à nos conquêtes;
J'aime ce qu'a de pur la pompe de vos fêtes...
Mais laissez-moi pleurer!... Je suis un vieux soldat[1]...

Le poète n'a-t-il point raillé aussi, dans un autre endroit, avec esprit et bon sens, ce *faible* si répandu dans l'humanité, en vertu duquel nous revendiquons la parenté de gens qui nous semblent importants, sauf à leur tourner le dos, le jour où il nous est démontré qu'ils n'ont ni cré-

1. Fable 12, du livre Ier, p. 28.

dit, ni prestige, ni influence? Nul, sans doute, n'atteindra la perfection exquise de La Fontaine, brisant le moule de ses fables ; néanmoins, qui trouvera sans beauté, la fable 4, du livre II, dans le volume de A.-B. Vigarosy?

Certain lièvre, vit un matin,
Un âne qui paissait sur le bord d'un chemin.
L'animal lui parut d'assez belle structure ;
Son œil vif et son poil luisant
Lui donnaient un air imposant.
C'est dans la saison où tout, dans la nature,
Se ranime, se rajeunit ;
Où tout par l'amour s'embellit ;

— Je n'en saurais douter, dit l'hôte des bruyères,
Ce superbe animal est un de nos confrères !
Du lièvre par la forme il est peu différent.
Sans doute il est beaucoup plus grand :
Mais seules, ses longues oreilles,
En tout point aux nôtres pareilles,
Indiquent bien assez qu'il est notre parent. —

Et, sans plus discourir, bondissant d'allégresse,
Il court droit au benêt ; lui fait mainte caresse.
Et l'âne, tout ému du discours du flatteur,
Se réjouit à sa manière,
De l'avoir pour cousin ; il l'appelle son père ;
Lui jure une amitié sincère,
A l'épreuve de tout malheur ;
Et la lui jure de bon cœur :
Car l'âne est bon de sa nature,
Et même il serait bien meilleur
S'il n'était pas traité de manière si dure.
Bref, le lièvre très satisfait
D'avoir pour parent le baudet,
Qu'il jugea, dans son ignorance,
Animal de grande importance,
A ceux qu'il trouvait en chemin
Ne parlait que de son cousin,
De l'âne au poil luisant, aux superbes oreilles ;
Il en contait mille merveilles.
Mais, bien loin d'en être étonnés,
Presque tous lui riaient au nez.

— Tout ceci nous cache un mystère :
Il nous faut, se dit-il, éclaircir cette affaire. —
Il observe, il s'informe, et bientôt il apprit
Que l'âne, son cousin, sans pouvoir, sans crédit,
Est célèbre par sa bêtise ;
Qu'on le raille, qu'on le méprise ;

— Peste, dit-il, c'est différent !
Et là-dessus faisant sa ronde,
Il court dissuader son monde :

— Non, l'âne n'est pas mon parent !
Suffit-il qu'il ait des oreilles
A peu près aux nôtres pareilles ?
Il radote, vraiment !... nous prend-il pour des sots ?
Croit-il me salir de ses taches ?...
Il n'est pas mon parent ; je le prouve en deux mots :
Ai-je une longue queue ? a-t-il, lui, mes moustaches ?

II. — Chacun est libre de suivre son inspiration, dans le domaine si vaste des divers genres de compositions, que comporte le monde littéraire, pourvu qu'on se conforme aux règles éternelles du beau et de l'honnête. Ne s'est-il point trouvé un journaliste, qui eut l'idée bizarre de condamner, d'une manière générale, tout emploi de l'apologue, sous prétexte qu'on ne devait écrire des fables que sous les tyrans ? Vigarosy prit la peine de donner une réponse sérieuse à d'aussi malencontreuses opinions. Fallait-il vraiment redresser ce qui tombe à vide ? Est-ce le despotisme qui a suscité les grands fabulistes de l'Angleterre : Gay, Dodsley et Moore ? Est-ce à la tyrannie allemande que l'on devait les fabulistes Hagerdorn, Gillert, Lichtwer, Lessing ?

Jusqu'à un publiciste ariégeois, qui crût devoir aussi repousser l'attaque : « les fables ne sont-elles pas de petits drames représentant en miniature différentes scènes de la vie humaine, un genre de petit poème consacré par l'exemple de La Fontaine, ou si l'on veut, ne sont-elles pas de jolis contes poétiques ? Et quel Aristarque avait jusqu'à présent

osé blâmer que l'on composât des contes? L'essentiel est de les faire ingénieux, spirituels, amusants ; tantôt naïfs, tantôt piquants, toujours moraux ; et ces diverses qualités se trouvent amplement dans les fables que M. Vigarosy vient de publier[1]. »

La fable qui termine le volume de Vigarosy, mérite qu'on s'y arrête. En même temps qu'elle témoigne des qualités littéraires du poète, elle donne la clef de ce personnage, en révélant un caractère, un de ces beaux caractères qui honorent une contrée, par l'esprit de suite, par la modestie, et par le loyal et généreux patriotisme.

Un des amis de Vigarosy, hautement placé dans Paris, l'engageait à se fixer quelque temps dans la capitale, lui promettant des succès dans la carrière des lettres, et par eux les conséquences de la gloire, que la ville-lumière décerne aux intelligences d'élite. Vigarosy était à l'âge où les facultés intellectuelles ont leur plénitude et leur maturité, il pouvait prétendre à ces grandes situations que l'ambition ouvre devant les hommes de talent. Déjà il avait été question, alors que l'Algérie venait d'être annexée à la France, de confier à Vigarosy la fonction de maire d'Alger, poste éminent « bien fait, a-t-on dit, dans un pays tout neuf et si riche d'avenir, pour un homme plein d'imagination et d'initiative, qui unissait aux qualités du poète, chose si rare ! les qualités opposées de l'administrateur. » Cette nomination, née de circonstances déterminées, fut laissée de côté avec la disparition de ces circonstances elles-mêmes[2].

1. De Labouïsse Rochefort, *Voyage à Rennes les Bains*, 1832, *avertiss.* p. 10.

2. Devenu maréchal de France et gouverneur de l'Algérie dans les premières années du règne de Louis-Philippe, Clausel, qui avait vu de près Vigarosy, qui n'oubliait pas ses services signalés, et qui faisait grand cas de son jugement et de ses capacités, voulut le rapprocher de

Proposer le séjour momentané de Paris à Vigarosy, n'était-ce pas lui ouvrir une porte qui venait de se fermer intempestivement ? D'ailleurs, comment ne pas augurer les meilleurs résultats, pour un poète dont les écrits « faisaient depuis longtemps, au dire des critiques méridionaux, le plus d'honneur à la littérature du Midi ? » N'allait-il pas grandir avec une rapidité exceptionnelle, dans l'estime nationale, « ce poète brillant et facile, autant que prosateur d'un goût sévère et pur, dont les journaux, les annales littéraires, les annuaires, les keepsakes, répétaient depuis longtemps les accents qu'il modulait du fond des Pyrénées? » Il semblait donc que Vigarosy ne refuserait point une invitation pressante et flatteuse, qui permettrait à sa voix, de se mêler aux voix et aux célébrités de Paris, en portant sa renommée dans la France entière.

Il n'en fut rien ; on se retrouva avec l'homme au caractère arrêté et énergique, dont on raconte qu'étant enfant, et voulant pendant certaines nuits prolonger ses heures d'étude, son imagination inventive découvrait le moyen de n'être pas vaincu par la fatigue, quand il se sentait près de succomber. Son invention barbare consistait à mettre du tabac dans ses yeux, pour ne pas dormir. C'est de ce même ton résolu, qu'il envoya sa réponse négative à Paris, dans la fable vingt-neuvième du cinquième livre : *Le Serin et le Rossignol :*

Dans un bosquet fleuri, berceau de ses amours,
Berceau de son enfance et de ses plus beaux jours,
Un serin répétait sa chanson printanière.
Philomèle, arrivant de la rive étrangère,

lui. Il demanda et obtint pour le capitaine Vigarosy, la place de maire d'Alger. Mais la disgrâce du maréchal survint bientôt. Le changement dans la composition du ministère, amena une modification dans l'administration civile de l'Algérie. Vigarosy ne prit pas possession de la mairie d'Alger.

Fait redire aux échos
Des préludes nouveaux,
Charme, ravit au loin la rive bocagère ;
Et le serin,
Soudain,
D'écouter, de se taire,
D'admirer, d'applaudir : — O Dieu de la lumière!
Dit-il, inspire-moi des accords si touchants...
Mais que dis-je... permets qu'à mes humbles accents
Je mêle quelques sons de la douce harmonie
Que verse Philomèle en notre âme attendrie!...
— Mon frère, dit l'oiseau qu'amène le printemps,
Oui, je m'intéresse à vos chants;
Ils ont du charme et l'on peut dire
Que le même Dieu nous inspire.
Mais pourquoi rester sur ces bords?
Faites-vous une autre patrie;
Allez-y, comme moi, puiser ces doux accords
Qui ravissent, qui font envie.

— Eh quoi ! répondit le serin,
Quitter ces ruisseaux, ce bocage,
Cette aimable retraite et ce paisible ombrage,
Ces berceaux où l'amour enchaîne mon destin ;
Où le souvenir, l'espérance,
L'amitié, les nœuds les plus doux
Me captivent dans l'indolence?
Oh! non, je ne suis pas jaloux
D'une gloire promise à la cruelle absence!
Si je chante moins bien que vous;
Si, quand vous chantez, l'on m'oublie,
Peut-être les oiseaux enfants de ma patrie,
Lorsque vous vous tairez, attentifs à ma voix,
Diront avec bonté : « C'est l'hôte de nos bois,
L'émule de nos jours, l'ami de notre enfance;
C'est ici, parmi nous, qu'il apprit sa romance;
Et, plus que l'étranger qu'appellent nos beaux jours,
Il a droit à nos vœux, à nos tendres amours. »
Le serin, plus heureux, peut-être,
Que le rossignol étranger,
Demeurant fidèle au verger,
Au rivage qui le vit naître,

N'obtint jamais un grand renom :
Mais on le chérit au bocage,
Où l'envieux jamais ne trouble sa chanson;
Où toujours sans dépit, dit-on,
Le merle, le moineau, le coucou, le pinson,
Écoutaient son tendre ramage.

(C'était, je crois, en Chine, ou peut-être au Japon).
Le serin réjouit le paternel rivage;
Il y vécut en paix, il y vécut en sage,
Laissant en souvenir, entre mille leçons,
Qu'il n'est pas de plus doux suffrage
Que l'amour, les regrets de ceux que nous aimons.

III. — C'est en vertu du même principe de modestie provinciale et d'amour du pays natal, que A.-B. Vigarosy déclina en 1848 l'honneur de la députation. L'opinion publique l'ayant désigné pour faire partie de l'Assemblée constituante, il repoussa toute candidature, malgré les instances faites auprès de lui par les plus influents et les plus notables du département, aimant mieux se consacrer tout entier à la ville de Mirepoix, où son administration toute paternelle et conciliante pouvait rendre et rendait de notables services.

En ce qui regarde la deuxième publication de Vigarosy, *l'Amaryllis* ne vit le jour que par l'intervention des amis de la littérature; on ne voulut pas laisser éparses les œuvres que le poète de Mirepoix avait semées à pleines mains dans nos différents recueils nationaux. Ce volume ajouta quelque chose à sa couronne poétique. Les juges du temps en vantèrent la grâce d'expression, et la force de pensée.

Il suffit de lire quelques-uns des morceaux de ce recueil, — *la jeune Mère*, — *le Poète*, — *les Souvenirs*, — l'ode à *Christophe Colomb*, — le poème sur la *découverte de l'île de Madère*, en six tableaux, — pour comprendre ce qui fut dit à son apparition. On y savourait « une teinte de douce rêverie, un parfum des brises des Pyrénées, » quelque chose

de la fraîcheur et de la suavité virgiliennes. » Pour nous, en lisant l'ode sur le *Poète*, nous nous sommes demandé, si ce n'est pas à Vigarosy que s'adresse une lettre écrite à un publiciste contemporain par Lanfrey, républicain convaincu, ancien ministre plénipotentiaire de France à Berne : « J'ai trouvé dans vos ouvrages, Monsieur, ce que j'ai cherché en vain dans la plupart des œuvres contemporaines ; un accent fort et viril ; une volonté généreuse et forte révoltée contre le joug de la foule imbécile; un homme enfin. »

Dans les bois, dans les champs, tout m'attire, me presse;
Tout me parle, m'inspire et me charme à la fois;
L'homme libre y grandit, et semble à mon ivresse
Plus heureux que les rois!
. . . .
. . . .
Vous avez aussi des tempêtes
Monts, superbes géants!... mais toujours à mes yeux,
Plus grands que les dieux de nos fêtes,
Jamais vous ne courbez vos têtes,
Vous défiez la foudre et régnez dans les cieux.
. . . . ,
Balancez vos chastes couronnes,
Ouvrez vos portiques en fleurs,
Découvrez vos riches colonnes
De cristal aux mille couleurs;
Déployez vos tapis de mousse,
A la verdure la plus douce
Mêlez l'albâtre des autels ;
Montagnes, où je viens renaître!
A l'envoyé de votre maître
Ouvrez vos temples solennels.

IV. — Reste le troisième monument littéraire de Vigarosy, sa tragédie en vers, *Jean sans Terre*, qui est demeurée inédite et qui laisse au lecteur l'impression évidente que, si le fabuliste avait accepté Paris pour résidence, la France aurait

compté un poète dramatique de plus. Il y a dans cette pièce de beaux vers, l'approfondissement des caractères, et une entente scénique qui se fût développée par la pratique théâtrale.

Nous savons que dès 1831, il y eut des raisons, avec une pression d'ami, qui empêchèrent peut-être de tenter la sévérité habituelle des comités de lecture des théâtres de Paris. Mais Vigarosy eût essuyé, pour le moment, ce que dix années après lui sut essuyer bravement un autre poète de l'Ariège, devenu illustre[1].

Il est vrai que le début des poètes dramatiques, vient souvent échouer devant ce qu'on appelle l'*action;* et l'action, dans la tragédie de *Jean sans Terre*, peut paraître languissante, pour l'ensemble. Mais Vigarosy n'avait-il point l'espace et la perfectibilité devant lui? Après s'être exercé sur l'incident historique issu du testament de Richard Cœur de Lion, et sur les péripéties qu'amena la prétention de deux princes à la couronne d'Angleterre, celle de Jean sans Terre, comte de Mortain, frère cadet de Richard Cœur de Lion, et celle d'Arthur, duc de Bretagne, son neveu..., ne restait-il pas de la marge au poète de Mirepoix? Ne se serait-il point modifié dans d'autres pièces?

On ne trouvait guère dans sa tragédie, disait un conseiller de Vigarosy, « de ces coups imprévus qui changent tout, donnent à tout, comme s'exprime Boileau, une face imprévue. » Mais, en général, les auteurs dramatiques n'arrivent point, dès leurs premiers pas, à leur totale éclosion; ils sont progressifs; et l'évolution dramatique de Vigarosy se serait faite, comme pour les autres écrivains, par les nouvelles pièces.

Les amis de Vigarosy lui reconnaissaient aussi le défaut

1. Latour de Saint-Ybars.

d'être *classique ;* beau défaut, disaient-ils, mais qui, à cette époque, pouvait nuire au succès des pièces théâtrales. Ces amis voulaient bien confesser, malgré ces réflexions critiques, qu'il « y avait peu de poètes, en province, capables de faire aussi bien que l'auteur de *Jean sans Terre.* » En somme, il est visible, que n'eût été le lien qui retenait Vigarosy dans la terre de ses aïeux, des amis sérieux se seraient rencontrés pour épargner à ses débuts dramatiques les perfides suggestions du découragement.

Nous ne murmurerons pas trop, de ce que la tournure des circonstances empêcha Vigarosy de grossir ses lauriers dramatiques[1], puisque l'Ariège a gagné, en compensation, les exemples d'un grand citoyen. Si Vigarosy a une place marquée dans les annales littéraires de la France, à côté des hommes d'élite du dix-neuvième siècle, il a laissé en même temps dans son pays natal l'impérissable souvenir d'un habile administrateur, d'un patriote ardent, dont l'âme bienveillante et noble était capable de tous les sacrifices. Il ne manqua jamais à sa place, lorsqu'il fallut se dévouer pour ses concitoyens. Deux incendies mémorables éclatèrent à Mirepoix, l'un en 1826, l'autre en 1857. Dans le premier, le courage et la présence d'esprit de notre poète furent tels, que l'une des compagnies qui s'occupent d'assurances, lui offrit une médaille d'honneur en témoignage de reconnaissance[2]; dans le second, Vigarosy, étant le premier magis-

1. Parmi les nombreuses sociétés littéraires et savantes dont A.-B. Vigarosy était membre, on cite : la Société philomatique de Paris, la Société d'archéologie du Midi de la France, la Société archéologique de Béziers, la Société de statistique de Marseille, celle des belles-lettres, sciences et arts de la même ville, la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, la Société philomatique de Perpignan, celle d'agriculture et arts de l'Ariège.

2. Compagnie du *Phénix*, — la distinction de la *Légion d'honneur*, ne fut accordée à Vigarosy que le 9 aoû[illegible] e dette du premier Empire, à raison de ses service[illegible] distinction fut demandée au gouvernement de Juillet, [illegible], commandant

trat de la cité, crut qu'il était dans son devoir de maire, de se transporter le premier, par une nuit des plus froides, malgré son âge et son état spécial de souffrance et de fatigue excessive, sur le théâtre du sinistre, pour prendre au besoin l'initiative des mesures que les circonstances pouvaient commander. Il paya ce dernier acte civique en prenant une maladie, qui le conduisit peu après au tombeau, au milieu de l'explosion de la douleur universelle.

Du reste, en s'attachant à l'administration départementale, Vigarosy, qui fut longtemps du conseil général de l'Ariège, y fit remarquer les hautes facultés de son intelligence, son amour du pays, son aptitude à porter de la lumière dans les questions les plus diverses; il y servit vaillamment les intérêts ariégois. Et, pour ses productions littéraires, outre les deux volumes de fables et de poésies, Vigarosy a écrit de nombreux discours[1], des notices historiques, une entre autres sur la ville de Mirepoix; des poésies inédites, parmi lesquelles la tragédie de *Jean sans Terre;* des brochures traitant des questions administratives et de législation; et un nombre prodigieux de mémoires, de rapports administratifs, qui se distinguent tous, en dehors de leur mérite intrinsèque, par l'abondance, la facilité, l'heureux choix des expressions, et souvent, quand l'occasion le comporte, par des saillies pleines d'esprit et

alors le département de l'Ariège, et qui connaissait bien les services que Vigarosy avait rendus près du général Clausel, aussi bien à l'armée du nord de l'Espagne qu'à celle des Pyrénées occidentales, où Clausel avait commandé en chef. La Légion d'honneur avait du reste été demandée déjà par Clausel, en 1814 et en 1815.

1. On écrivait de Toulouse à Vigarosy, le 7 septembre 1831 : « Votre discours à la distribution des prix du collège de Mirepoix porte l'empreinte d'une âme soulevée contre l'injustice, et qui a beaucoup à se plaindre des hommes. Molière et J.-J. Rousseau étaient misanthropes. Vous êtes leur admirateur et leur disciple. Je suis persuadé qu'ils ne vous désavoueraient pas. »

Vigarosy fit l'éloge funèbre du maréchal Clausel, sur sa tombe.

d'à-propos. Plus d'un de ces rapports, plus d'une de ces brochures ont été regardés comme de petits chefs-d'œuvre; et de hauts témoignages de satisfaction arrivèrent plus d'une fois, au poète de Mirepoix, venant des régions gouvernementales[1].

Quelquefois, l'adolescence et la jeunesse présentent les symptômes du ton que prendra la vie entière. Il en fut ainsi de A. B. Vigarosy. On rapporte qu'à son collège, fier de ses brillants succès, heureux de posséder un élève qui faisait le plus grand honneur à son établissement, le principal, mû d'ailleurs par le sentiment d'une réelle affection qu'il lui portait, proposa un jour au jeune Vigarosy de l'admettre à sa table et de lui donner une chambre particulière; offre bien séduisante, que le jeune élève refusa par délicatesse, voulant, sous le rapport du régime intérieur et de la discipline, rester l'égal de ses camarades, qu'aurait pu blesser une telle préférence. C'était là, comme l'observe avec raison l'auteur des notes biographiques consultées par nous, une première manifestation de cet esprit si remarquable d'impartialité et de justice, dont Vigarosy fit toujours preuve, dans l'exercice de ses fonctions admi-

1. On imprima, en 1829, une brochure de Vigarosy sur les *brevets d'invention;* cette brochure qui fit quelque sensation, fut distinguée par le ministre du commerce et des manufactures, qui en fit distribuer des exemplaires aux membres de la Commission, nommée par lui, et chargée de préparer un projet de loi sur cette matière.

Agriculteur distingué, l'un des membres les plus éclairés de la Société d'agriculture de l'Ariège, il obtint, en 1847, la prime d'honneur instituée par le ministre, pour la ferme la mieux dirigée de l'arrondissement de Pamiers. Il fut président, en 1850, de la commission départementale d'agriculture de l'Ariège. Lorsque cette commission départementale fut supprimée pour faire place à des chambres consultatives d'arrondissement, Vigarosy qui en fut, pour Pamiers, un membre des plus actifs, publia, sur les débordements du Lhers, un travail qui fut classé par le ministre des travaux publics et du commerce, parmi les documents spéciaux les plus utiles à consulter de son ministère. — Président de la Commission de statistique agricole pour le canton de Mirepoix, Vigarosy fit également à ce titre, un travail remarquable, qui fixa l'attention de ce même ministre.

nistratives. Voilà donc d'abord une de nos gloires pour ce siècle-ci.

V. — Parlons en second lieu d'un poète, né dans l'Ariège en 1800, parvenu à une grande célébrité, dont le nom a eu beaucoup de retentissement en France, que Victor Hugo nommait un beau et loyal talent, et à propos duquel subsiste toujours le problème de savoir s'il a atteint, ou s'il n'a pas atteint la gloire proprement dite ; car celle-ci ne saurait être confondue avec la seule réputation.

Lorsque Frédéric Soulié, c'est de lui qu'il s'agit, vint au monde, ses parents habitaient Foix ; le 23 décembre de cette année 1800, fut le premier jour où le jeune Melchior Frédéric Soulié commença à respirer l'air vital. Déjà son oreille enfantine put entendre le bruit torrentueux de l'Ariége, fleuve ardent et précipité ; était-ce un présage de ce qu'il y aurait de fougueux et d'emporté, dans le talent et dans la manière d'écrire de ce futur artiste, l'une des renommées de la littérature française, pendant le règne de Louis-Philippe ?

Bientôt, comme pour laisser mieux voir la chaîne entière des Pyrénées à ce petit être grandissant, dont les yeux interrogateurs commençaient à s'ouvrir à toutes choses, son père qui suivait la carrière des finances, changea de résidence et passa à Mirepoix. De cette cité, le jeune Soulié pouvait mieux contempler le panorama des Pyrénées.

Il se trouva que Frédéric Soulié avait la vocation pour cultiver les lettres ; et vers 1830, il débutait par un drame au théâtre, par *Roméo et Juliette*, et par deux ou trois romans dans le goût de sir Walter Scott. Il fit des comédies, il fit des opéras et « d'opéra en comédie, de comédie en drame et de drame en roman, il commença peu à peu à s'appeler Frédéric Soulié. »

Cet homme né poète, cette puissante imagination fit son chemin; bientôt la France entière se disputa les productions de celui qui avait eu pour terre natale l'Ariège, dans les années brillantes du premier Empire et qui parvint à une « de ces grandes et aimables renommées, qui n'irritent personne et qui plaisent à tous[1]. » Reportons-nous aux années 1832, 1833, 1834, *Clotilde* avait donné la mesure de ce talent fougueux et volontaire; *Diane de Chivry* en révéla les aspects attendris, comme le *Lion amoureux* laissa entrevoir ses côtés naïfs. Il entra en maître dans le roman-feuilleton, botté, éperonné, cravaché, et il lança à fond de train dans les journaux ses histoires altières et sauvages. Pendant dix ans il s'attacha à peindre la société sous les couleurs les plus sombres; pendant dix ans il disputa pied à pied le premier rang, où il s'était placé du premier coup; pendant dix ans il tint en échec les succès d'Eugène Süe; il balança la fécondité de l'auteur des *Mousquetaires*; il fit tête aux nouveaux venus poussés de toutes parts et dressés en une nuit autour des réputations anciennes[2].

Il est donc hors de doute que Frédéric Soulié fait honneur à son pays natal; mais il est un de ceux, ajoutons-le, dont le génie a le plus emprunté des caractères physiologiques que nous devons à notre race, à notre berceau, aux initiations du jeune âge.

Il vint un moment où Frédéric Soulié, qui passionna la France, l'étonnait par sa prodigieuse facilité. Les romans nés de sa plume féconde, se succédaient comme des avalanches dans les hautes gorges des Pyrénées; nous citerons le *Maître d'école*, brûlante esquisse révolutionnaire; les *Drames inconnus* qui contiendraient, selon quelques-uns,

1. Mot de Victor Hugo.
2. V. Charles Monselet, *la Presse*, 27 septembre 1847.

une idée immense et qui formaient quinze volumes ; la *Comtesse de Monrion* publiée dans la *Presse* et qui n'avait pas moins de onze volumes ; puis ce qu'on appela, pendant la période de 1830 à 1846, des chefs-d'œuvre, tels que *Clotilde*, les *Mémoires du Diable*, qui occupèrent huit volumes in-8°, et la *Closerie des Genêts* vantée par Jules Janin, et l'un des drames « les plus émouvants qui aient jamais été représentés[1], » s'il en faut croire le sentiment d'un journaliste.

Mais voici pourquoi, pendant quinze années, Frédéric Soulié attacha l'attention du public français :

La création, l'invention de l'œuvre, l'étude des caractères, l'agencement des scènes, la combinaison des effets, ce sont là des qualités qui brillent dans Frédéric Soulié, et qui lui firent, il y a quarante ans, de l'aveu du bibliophile Jacob, une réputation incontestée éminemment populaire. Soulié a le talent de prendre son lecteur à l'ouverture du livre, de s'emparer de son spectateur à l'exposition du drame ; il les charme, il les captive, il les tient en suspens sous les poignantes impressions de la pitié et de la terreur pendant cinq actes, dans l'espace de dix volumes, et il ne les quitte au dénouement que remplis d'émotions profondes et ineffaçables. Dramaturge dans ses romans, et romancier dans ses drames, il est toujours poète et l'on sent dans tous ses écrits comme le souffle de son âme rêveuse et mélancolique. On l'a comparé à Lewis, à Mathurin, ces deux poètes romanciers de l'Angleterre ; mais Frédéric Soulié était éminemment Français par l'esprit, par cet esprit qui est la langue universelle de notre pays à toutes les époques, et qui, dans la nôtre, par malheur, trouve plus de gens qui la parlent que de gens qui la comprennent[2].

1. *Siècle* du 27 septembre 1847 ; voir l'article de Charles de Matharel.
2. Discours de Paul Lacroix, au nom de *la Société des Gens de lettres*.

Voilà pour le méthodisme littéraire de Frédéric Soulié. Toutefois, on peut réduire, à quelque chose de plus concentré, le secret de la royauté intellectuelle exercée par le poète d'origine ariégeoise.

VI. — Frédéric Soulié est le poète de la force, le littérateur montagnard par excellence. A voir l'énergie qui distingue principalement ses compositions extraordinaires, on devine qu'il a été bercé jeune au bruit de ces gaves rocailleux, qui brisent et renversent tout sur leur passage gonflé et courroucé, et auxquels on doit les désastres de 1875, et les noyades navrantes de Toulouse. Frédéric Soulié n'emprunta pas seulement à l'Ariège des types, des thèmes et des cadres de roman, comme pour le *Château des Pyrénées* en cinq volumes in-8°, le *Comte de Foix* en deux volumes, et le *Comte de Toulouse* en deux volumes également; il prit aussi les grandes colères, les grandes irascibilités d'une nature accusée comme le sont les Pyrénées. C'est bien ce que la critique de son époque militante voulait bien reconnaître, puisqu'elle donna à Frédéric Soulié les dénominations de plume vaillante, d'esprit énergique, de talent fortement vigoureux. « Son nom, disait-elle en 1847, reste attaché à plus de cent volumes, roman, drame, histoire, opéra, critique même, il a tout abordé, il a touché à tous les rivages de la littérature. Sans avoir la loupe microscopique de Balzac, la touche passionnée de George Sand, la verve splendide d'Alexandre Dumas, il a glorieusement conquis une place à leur côté. Ceux-ci avaient l'esprit, la grâce, la fantaisie, l'amour, la passion; lui, a eu la force qui lui a souvent tenu lieu de tout. Aussi quels muscles dans ses drames! C'est l'homme des colères par excellence, des haines vigoureuses, des violences farouches! Et jusqu'à : *Je vous aime*, tout s'y dit brutalement. Cette brutalité a fait deux ou trois chefs-

d'œuvre : *Clotilde*, les *Mémoires du Diable* et la *Closerie des Genêts*[1]. »

Toutefois Frédéric Soulié mourut trop jeune, et on ne sait pas, disent ses confidents et ses amis, tout ce qu'il portait encore dans son cœur et dans sa tête. Un homme qui le voyait de près, lorsqu'il expira à l'âge de quarante-six ans, pleura cette mort, en disant du poète ariégeois « qu'il serait un homme illustre, et qu'il n'avait cependant donné que la moindre part de son talent à sa gloire[2]. » Ce sont justement les comptes de Frédéric Soulié avec la postérité, avec la gloire, avec la survivance de ses frivoles écrits, qu'il n'est pas aisé de régler. On disait de lui, peu de jours après son trépas :— Cet homme eût été si heureux et si célèbre, il eût vécu si longtemps, s'il avait eu le droit de ne produire que les *Mémoires du Diable* et la *Closerie des Genêts* ! — Nous oserons contester le bénéfice de cette restriction, car il est si complexe de bien démêler les vrais mérites des *Mémoires du Diable*.

Si dans le domaine de la production artistique, il n'est rien comme le roman pour atteindre, sous le souffle du succès, une popularité prompte, rapide, fulgurante, il n'est rien aussi de plus éphémère ; et nous craignons fort que, aux yeux de la postérité, la gloire de Frédéric Soulié ne souffre peut-être quelque diminution. Frédéric Soulié a deux côtés faibles dans son organisation comme dans sa destinée littéraire ; 1° sa négligence de la forme ; 2° l'emploi abusif de son talent.

La forme, c'est ce qui constitue au fond l'individualité d'un écrivain de valeur ; il n'y a pas d'immortalité sans forme ; d'un autre côté, c'est dans le roman seulement que

1. Charles Monselet, la *Presse* du 27 septembre 1847.
2. Achille Collin, longtemps secrétaire de Soulié.

Soulié épuisa son effort. Le roman, à part des exceptions, ne vit que ce que vivent les roses, l'espace d'un matin, le temps de les lire ; car le roman qui a plu aux contemporains, devient insipide aux lecteurs de l'âge suivant. Beaucoup de bruit du vivant de l'auteur, et puis, plus rien.

D'autre part, lorsqu'on pratique un peu les œuvres de Frédéric Soulié, on s'aperçoit immédiatement que ce n'est pas un véritable styliste ; que la forme n'existait pas pour lui. On croirait presque sous ce rapport qu'il n'avait pas le sentiment de la ciselure et des arabesques du langage. « Une critique sévère, dit celui-ci, aurait à signaler dans le style de l'écrivain, les traces inévitables d'une excessive précipitation, d'une périlleuse fécondité[1]. » « C'est plutôt par l'idée que par la forme, dit celui-là, et c'est surtout par l'action, par le sentiment, par la véhémence en un mot, que la plupart des œuvres de Frédéric Soulié resteront vivantes dans l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle. Chez lui, la forme, à proprement parler, ne tient le plus souvent qu'une place secondaire. Il marche non point pour faire admirer la grâce de sa tournure ou la richesse de son habit noir, mais pour arriver tout bonnement au but qu'il se propose[2]. » Un autre ajoutait : « Voulant travailler beaucoup, il travaillait vite, comme s'il sentait qu'il devait s'en aller de bonne heure[3]. » Et un autre encore : « Ce qui manque quelquefois aux œuvres de Frédéric Soulié, c'est la correction, la perfection de la forme[4]. »

Or, ne sera-ce pas toujours un grand dommage pour un écrivain, que ce manque de coquetterie, cette négligence

1. Adolphe Dumas, *quelques mots à un journal*, peu d'heures après la mort du poète.
2. Charles Monselet, la *Presse* du 27 septembre 1847.
3. Victor Hugo, discours de funérailles.
4. Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix).

de toilette, qui s'appelle la négligence du style et de la forme[1].

Pourquoi Frédéric Soulié, ne nous a-t-il pas donné plus souvent des pages nourries, étudiées, soignées comme on en trouve dans ses deux volumes du *Magnétiseur*, où le penseur se jetant à travers l'histoire de France, nous laisse quelques portraits et des épisodes à la façon du duc de Saint-Simon! Pourquoi ne s'est-il pas exercé plus souvent dans le

1. Reconnaissons-le, les difficultés de la vie matérielle viennent trop souvent déteindre sur la vie intellectuelle. Le bon et complet emploi du talent, selon son développement possible, ne suppose-t-il pas des loisirs aristocratiques, opulents, qu'on n'a pas toujours? Frédéric Soulié eut, par les particularités de sa famille, des foyers errants; il fallait toujours se hâter, se précipiter. De là, une sorte de fièvre morale qui passa dans ses productions et dans sa manière d'écrire. Son père, employé dans les finances, se voyait plus d'une fois obligé de changer de résidence. C'est ainsi que nous voyons Frédéric Soulié, à Mirepoix, puis en d'autres parties de l'Ariège, en 1804, et à d'autres époques de sa vie. En 1808, il est à Nantes, où il commence ses études, et en 1815, à Poitiers. Son père avait été professeur de philosophie, à vingt ans, à l'université de Toulouse qu'il quitta, en 1792, pour se faire soldat; il se retira avec le grade d'adjudant général. Après 1815, son père accusé de bonapartisme, et destitué de ses fonctions dans les finances, vient à Paris, où le jeune Frédéric Soulié fait *son droit* assez médiocrement. Par turbulence, il se fait expulser de l'école pour avoir signé des pétitions libérales et pris une part active à la révolte contre le doyen. Il est expédié à l'école de Rennes, où il achève son droit: Il était signalé comme carbonaro. Son droit fini, il rejoint son père qui avait repris son emploi à Laval. Il entre dans les bureaux et dans l'administration jusqu'en 1821, époque où son père est mis à la retraite pour avoir, dit-il, mal voté aux élections. Il retourne à Paris, publie des vers qu'il avait composés durant les loisirs de province, et se lie avec ceux qui étaient ou devaient devenir quelque chose en littérature. Mais comme il ne voyait pas encore que la carrière des lettres fût un avenir assuré, il devient directeur d'une entreprise de menuiserie mécanique à la gare d'Ivry. Pendant qu'il était fabricant de parquets et de fenêtres, il composa *Roméo et Juliette* qui fut reçu en 1827, au *Théâtre-Français*, puis à l'*Odéon*. Alors, il se fit décidément homme de lettres. Il quitte le théâtre et s'attache aux journaux le *Mercure*, le *Figaro*, etc.; il n'est pas de recueil où il n'ait travaillé; ainsi dans les *Cent et Un*, *Paris Moderne*, l'*Europe littéraire*, la *Mode*, la *Revue de Paris*, le *Musée des Familles*, le *Journal des enfants*, etc. Pendant l'année 1830, il fait jouer une pièce en deux actes, *Une nuit du duc de Montfort*, qui lui rapporta beaucoup d'argent. La révolution de 1830 arriva, il y prit part et se battit, il fut décoré de Juillet; il travaillait à cette époque à la *Mode*, et au *Voleur* avec Balzac et Suë.

genre simple et naïf, comme il lui est arrivé dans le *Lion amoureux*[1] ?

Un jeune marquis de Sterny, est le Lion amoureux du roman; il a fait rencontre d'une famille bourgeoise dans la forêt de Saint-Germain, où il a une habitation; le hazard avait fait entrer ce ménage, comme touriste visiteur, dans le domicile du marquis, et celui-ci avait distingué la jeune fille *Lise*, qui a le don de lui plaire; mais les conditions sociales les séparent. Toutefois, le jeune marquis ne peut résister au sentiment qui le domine, et qu'il voudrait faire partager à la fille d'un commerçant. Il trouve le moyen d'offrir des souvenirs au père, M. Laloine, plumassier de la rue Saint-Martin, et à madame Laloine, qui acceptent. Mais le procédé ne fut plus aussi facile, lorsqu'il offrit quelque chose à mademoiselle *Lise* Laloine; la jeune fille refusa... «Oh! merci, monsieur, je ne veux rien... moi.» Or, Frédéric Soulié a écrit, à cette occasion, une page remplie de naïveté et de charme, et qui repose simplement, il faut le dire, sur une *épingle*.

Citons : « On parle maison de campagne. Cependant Prosper n'arrivait pas. M. et madame Laloine, impatientés, ouvrirent une fenêtre, comme si, en le regardant arriver de loin, cela dût le faire venir plus tôt. Ce fut en ce moment que Sterny s'approcha de Lise et lui dit tout bas : — Vous avez été bien cruelle de refuser un pauvre souvenir... Elle se tut et parut très émue.

— Maintenant que vous m'avez pardonné, reprit-il, acceptez quelque chose.

Elle n'eut pas le temps de refuser, car son père se mit à crier : — Voici Prosper!

Il n'y avait plus à espérer.... Mais au moment où M. Laloine prenait son chapeau, Lise s'écria : — Bon! j'ai perdu l'épingle qui attachait mon châle.

Sterny courut à sa chambre, arracha une pelote pendue à la cheminée, et revint; mais déjà le châle était épinglé.

— Pardon, dit madame Laloine, je viens d'en donner une à cette petite étourdie.

Sterny jeta la pelote sur la table avec chagrin, mais Lise s'en

1. A peine, si de temps en temps, il lui a été donné (à Fr. Soulié) de se ressouvenir, comme dans le *Lion Amoureux*, qu'il y avait çà et là des amours chastes dispersées sur la terre, des bouquets séchés à des corsages de seize ans... » (Charles Monselet).

approcha doucement, et, sans regarder, elle chercha la pelote de la main, *y prit une épingle et l'attacha à son châle*[1]. »]

Ce petit trait de la plume de Frédéric Soulié, a paru suavement délicieux. Sterny voyant la jeune fille qui veut bien prendre *une épingle*, se serait mis à genoux devant elle, s'il avait osé! Jamais il n'avait été si heureux de sa vie. Les lecteurs de romans ne trouvent rien de plus naïf, que cet acte de jeune fille, prenant une épingle pour son châle.

VII. — Mais malheureusement, il y a autre chose.

Le compatriote doit faire taire ses sentiments, pour obéir à la conscience et flétrir l'abus du talent. Confrère dans la même compagnie littéraire, il doit savoir être cruel et sans pitié pour un confrère qui, sans s'en rendre compte, compromettait la mission de la littérature. Il y a à condamner hautement l'excentricité de ses productions, la manière échevelée de la plupart de ses romans et la multitude d'idées inconvenantes, de crudités de détails, dont ses livres abondent et qui en défendent l'accès. Nous savons maintes personnes, nullement de la catégorie des prudes, et qui cependant, après avoir ouvert un des romans de Frédéric Soulié, les *Mémoires du diable*, ne peuvent guère avancer, *révoltées* qu'elles sont par de semblables élucubrations. On y heurte à tout instant des scandales, des immoralités, et de ces licences de peinture qui mettent le lecteur mal à l'aise.

Frédéric Soulié, pas méchant au fond[2], a contribué cepen-

1. Le *Lion Amoureux*, édition de 1854, Librairie nouvelle, p. 75.

2. Tous ceux qui connurent Frédéric Soulié, l'appellent homme de bien, homme sans autre passion que la passion des lettres. Dans sa dernière maladie, il redisait à voix basse les suprêmes prières que la sœur de Bon-Secours récitait à voix haute près de son lit. C'est le prêtre de la petite église de Bièvre qui reçut le dernier soupir du célèbre écrivain. Quelque temps avant de mourir, il disait : « Je n'ai jamais écrit contre la religion; si je l'ai fait quelque part, c'est par légèreté » (lettre de M. A. Collin. — Quelques mots d'Adolphe Dumas).

dant à confirmer les traditions de tant de romanciers français du dix-neuvième siècle, dont peu se souviennent qu'un écrivain *a charge d'âmes* et demeure responsable de l'inévitable influence qu'il exerce sur les esprits et sur les cœurs. Le poète de Mirepoix nous déconcerte d'autant plus, qu'il a bien haut, proclamé lui-même l'action du monde sur la littérature et de la littérature sur le monde[1]; » il a lui-même confessé que « les mauvaises idées ont des effets bien plus terribles, bien plus étendus que les mauvaises actions[2]! » Aussi il y a quarante ans, un grand critique, l'auteur de l'*Histoire de la Restauration*, Alfred Nettement, reprocha-t-il sévèrement au romancier ariégeois les conséquences désastreuses de ses *Mémoires du diable*, pour la moralité française. Une polémique s'engagea, dans laquelle notre poète chercha habilement à se justifier; mais, malgré sa fertilité d'esprit, il faut convenir que Frédéric Soulié n'eut pas le dessus. Comment avoir raison, quand on ne soutient pas la cause du vrai, ce qui est l'honneur des mœurs, et la protection sociale? En vérité, ouvrir les *Mémoires du diable*, n'est-ce pas entamer une série de guet-apens, un labyrinthe de traquenards pour les cœurs, les yeux et les imaginations qui se respectent! Si depuis 1840, les romans français n'ont fait qu'empirer les uns sur les autres en débordement et en audace licencieuse, Frédéric Soulié n'avait-il pas donné le branle pour une bonne part! — Un panégyriste disait : « Les *Mémoires du diable!* quelle fête « immense, splendide! quel bal masqué, et avec quelle « énergie ce poète arrachait leurs masques, à ces vanités, « à ces mensonges, à ces laideurs!! » Mais c'est là parler des *Mémoires du diable* bien légèrement et à peine du bout des doigts! On changera de ton, si peu qu'on dise, après

1. *Mémoires du Diable*, t. Ier, p. 301.
2. *Ibidem.*, p. 216.

avoir traversé ce livre, de quelle odeur on est imprégné en sortant de ce couloir étouffant, pestilentiel, infecté de crimes et d'immoralités.

Quiconque se fera lire le tissu des *Mémoires du diable*, en sera écœuré. Vous voyez une Henriette Buré, malheureuse, méprisée, enfermée dans un cachot, puis mise dans une maison de fous comme folle et finissant par le devenir, et souffrant toutes ces douleurs pour n'avoir pas voulu épouser le capitaine Ridaire. Vous voyez une *Hortense* Buré, la belle-sœur, heureuse, aimée et respectée, pour avoir failli à ses devoirs d'épouse, et assassiné plus tard celui à qui elle avait cédé. — Vous voyez ensuite une marquise du Val, pieuse, chaste, pleine de vertus, fille admirable et dévouée, entraînée au vice malgré elle, jetée dans le crime par la fatalité, pour s'être sacrifiée à l'espoir de sauver l'honneur de son père et la vie de sa mère. — Vous voyez madame Dilois, sous son premier nom, puis sous celui de madame de Farkley, non seulement malheureuse, mais déshonorée et réduite au suicide pour avoir toujours été charitable, bonne et fidèle à ses devoirs. — Vous voyez, en revanche, madame de Fantan, et madame de Marignon, jouir des biens de la fortune et de la considération, après les rôles les plus honteux. On vous montre des femmes, qui arrivent à travers le vol, le meurtre, la débauche, le fratricide, à la position la plus brillante et la plus respectée et, sur tous les degrés de l'échelle sociale, les *Mémoires du diable* étalent sans cesse les triomphes du vice et de l'infamie. Ce banquier, qui jouit de l'estime universelle, il a commencé sa fortune par voler son père. Ce marquis, qui fait un grand mariage, c'est un bâtard adultérin, comédien sifflé, pour qui l'on a acheté un titre ! Ce riche propriétaire, qui est revenu d'un voyage d'outre-mer avec des trésors immenses, c'est un scélérat qui a décidé le fils d'un des rois malais à assassiner son père pour le spolier. Ce

françaises. Une de ses premières pièces de poésies fut une élégie faite d'après un tableau d'Horace Vernet, pour la galerie du duc d'Orléans et intitulée *La folle de Waterloo*[1]. Chose étrange, avant de mourir, quand ses lèvres pouvaient à peine balbutier, il dicta des adieux en vers ; il s'y compare à un riche cultivateur qu'on voit, au moment de rentrer sa moisson, assailli par l'orage qui noie ses gerbes, et par le feu du ciel qui incendie sa maison :

> Je n'achèverai point mon pénible labeur !
> Plus de récolte !... Hélas ! imprudent moissonneur,
> Hâtant tous les travaux faits à ma forte taille
> Je jetais au grenier le froment et la paille,
> De mon rude labeur nourrissant ma maison,
> Sans m'informer comment s'écoulait la moisson !
>
> Viens près de moi, Béraud... et vous, Massé, Collin !
> Près de moi, près de moi... car voici bientôt l'heure !
> Voici qu'on me revêt de ma robe de lin
> Pour entrer dignement[2]. . . . . ,

et sa voix s'arrêta. Les mots : *dans la haute demeure*, que le sens et la rime indiquent comme complément du dernier vers et qui ne purent être achevés par Frédéric Soulié, furent comme pétrifiés sur ses lèvres, par la mort qui survint à l'instant même. Telle fut l'agonie poétique du grand poète ariégeois, dont on a fait cet éloge, le plus beau pour l'écrivain et pour l'homme : *Frédéric Soulié résolut le problème presque insoluble jusqu'à lui :* « d'avoir du génie et des triomphes et pas un ennemi[3]. » Il fut encouragé, quand il débutait à peine, par Casimir Delavigne, et devint, dès les

1. Lettre d'Alexandre Dumas à Charles de Matharel, en septembre 1847.
2. Rapporté par Béraud, ami de la dernière heure, et par Jules Janin.
3. Témoignage de Béraud, directeur du théâtre de l'*Ambigu*.

premiers pas, l'ami d'Alexandre Dumas[1] et de Jules Janin[2]. A sa mort[3], son ombre fut saluée par Victor Hugo qui, selon son habitude, se montra très beau sur l'*immortalité de l'âme*, son sujet de prédilection.

Comme les deux extrémités de la vie se touchent et qu'elles sont toutes deux des naissances et des berceaux, le poète de Mirepoix avait fait des vers dans sa jeunesse, de même qu'il en devait faire en mourant. Nous avons dit qu'il publia, en 1824, un petit volume de poésies renfermant 183 pages de vers, et dont voici le titre entier : *Amours françaises, poèmes suivis de trois chants élégiaques* par F. Soulié, de Lavelanet[4]. Cet essai, pouvait laisser

1. Dès l'année 1823, Alexandre Dumas citait un beau trait de camaraderie littéraire de Frédéric Soulié, lequel, loin de dénigrer, aidait sincèrement au succès de ses confrères : il raconte à cet égard une circonstance vraiment frappante, et après avoir dit ce qu'avait fait Soulié, il ajoute : « Ouvrez les annales dramatiques du monde entier, et vous n'y trouverez pas, j'en suis certain, un fait analogue à celui-ci. — Alexandre Dumas appelle F. Soulié un *des plus grands*, un *des meilleurs*.

2. Ajoutons néanmoins que l'excentricité des idées dans plusieurs des romans de F. Soulié, lui aliénèrent plus d'un esprit dans le monde bien pensant, et même parmi les esprits sceptiques et bourgeois. X. Doudan, cet esprit délicat dont Edmond Schœrer faisait un éloge si fin, écrivait en 1838 : « M. Favre et M. Arago sont fort loin de l'urbanité du siècle de Louis XIV. Le temps est peu civil, nous n'avons plus qu'un bien petit nombre d'hommes, qui rappellent l'exquise élégance d'une autre société. Vous faites bien de lire saint Cyprien, je le mets, sans le connaître, fort au-dessus de l'auteur des *Mémoires du diable* et de l'*Histoire des deux cadavres*, quoique cet auteur ait une grande renommée aujourd'hui. » (Doudan, *Mélanges et lettres*, t. Ier, p. 228).

3. N'omettons pas de rappeler, que la fin de Frédéric Soulié fut chrétienne. Il y a, aux heures dernières, tant de clartés, que les yeux les plus fermés jusque-là, ne peuvent s'empêcher d'en être pénétrés. « On peut dire que s'il vécut honnêtement, Frédéric Soulié est *mort saintement*, avec la résignation d'un chrétien. » (Maurice Champion, *Fréd. Soulié, sa vie et ses ouvrages*, p. 31. Paris, 1847, in-18.) On lit dans cette brochure, la lettre du curé de Bièvre, racontant comment F. Soulié mourut en bon chrétien, en bon catholique romain. Il y a aussi le témoignage d'Achille Collin, secrétaire de Soulié.

4. Paris, 1824, volume in-18. Ces poèmes sont dédiés les uns à Sophie Gay, les autres à Casimir Delavigne. La pièce sur André Chénier est dédiée à mademoiselle Delphine Gay. Le poète signe *de Lavelanet*, autre localité de l'Ariège.

entrevoir la facilité de l'écrivain ; mais nous ne pensons pas que l'auteur y ait suffisamment atteint le but qu'il se proposait ; celui d'esquisser les mœurs de la nation à diverses époques de son histoire. F. Soulié croyait donner au public une étude sociale suivie et approfondie, ce n'étaient que des morceaux détachés et juxtaposés au hasard. *Camma*, ou la fille du Franc..., *Berthe*, ou la fille du châtelain..., *Marie*, ou la fille du catholique..., *Laure*, ou la fille de l'émigré, morceaux où l'on rencontre de beaux vers classiques, et des scènes émouvantes de la *Saint-Barthélemy*, ne constituent pas des titres suffisants pour un poète de grande allure.

Frédéric Soulié disait, à son aurore, dans ses *Amours françaises :*

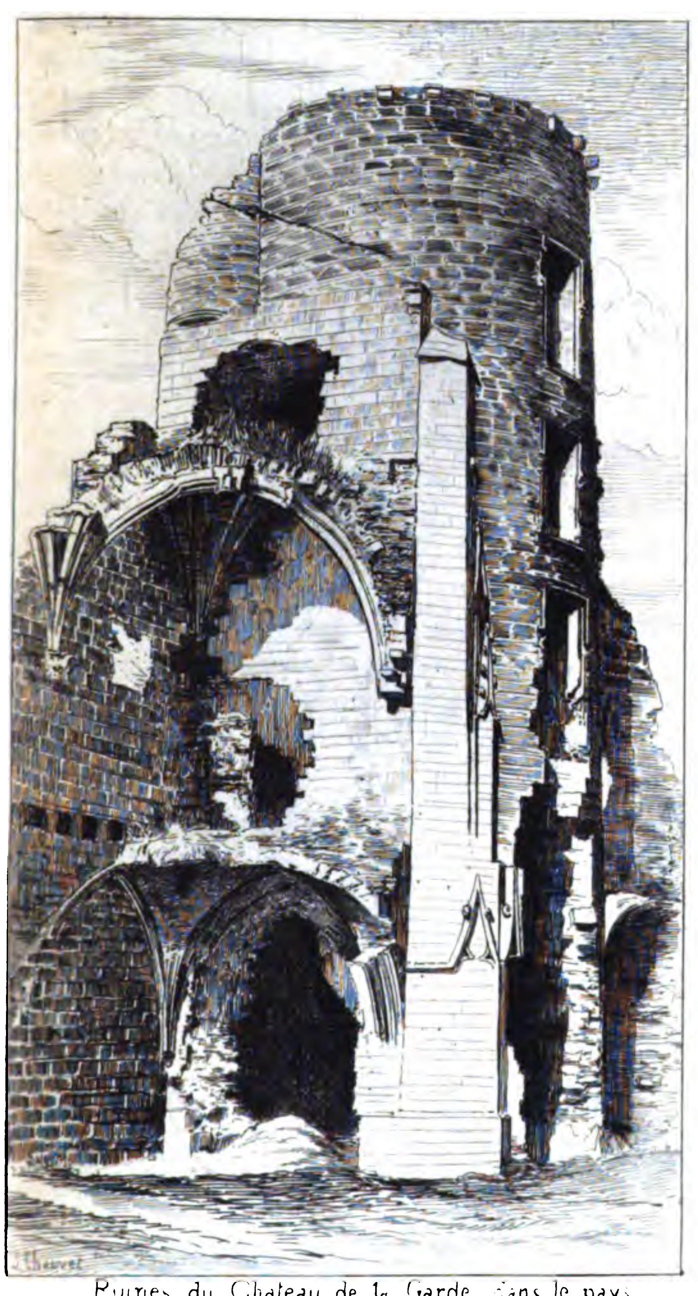
A mes regards voilés ma lampe va s'éteindre :
C'en est fait, ce n'est plus le moment de se plaindre,
Accomplissons mon sort.
Fermons des jours trop courts et peu dignes d'envie ;
J'ai passé... j'ai souffert... voilà ce qu'est la vie !
Allons savoir la mort.

. . . .

Dormez, et quand viendra l'aurore matinale,
Alors vous réveillant après la nuit fatale,
C'est moi qui dormirai...
Lors vous n'entendrez plus une plainte inutile;
Mais dans mon œil éteint une larme immobile
Dira que j'ai pleuré.

Ces chants de 1824 n'auraient-ils pas été opportuns en 1847 ? N'y a-t-il pas, selon le mot de Châteaubriand « de notre tombe dans notre berceau et de notre berceau dans notre tombe ? »

VIII. — Après le romancier, après le fabuliste, vient un poète lyrique et dramatique, qui a occupé la scène française



Ruines du Chateau de la Garde dans le pays de Mirepoix (Patrie de Frederic Soulié)

entrevoir la f[illegible] de l'écrivain, mais nous ne pensons pas que l'auteur [illegible] suffisamment atteint le but qui [illegible] d'esquisser [illegible] mœurs de la nation à divers [illegible] de son histoire. F. Soulié [illegible] au [illegible] étude sociale suivie et approfondie, ce n'étaient que des morceaux détachés et juxtaposés au hasard *Ca[illegible]*, ou la fille du France..., *Berthe*, ou la fille du château..., *Mar[illegible]*, ou la fille du [illegible]..., *Laure*, ou la fille [illegible] où l'on rencontre de beaux vers [illegible] scènes émouvantes de la *Saint-Barthélemy* [illegible] pas des titres suffisants pour un poète [illegible].

[illegible] disait, à son [illegible], dans ses *Amo[illegible]* *fr[illegible]*:

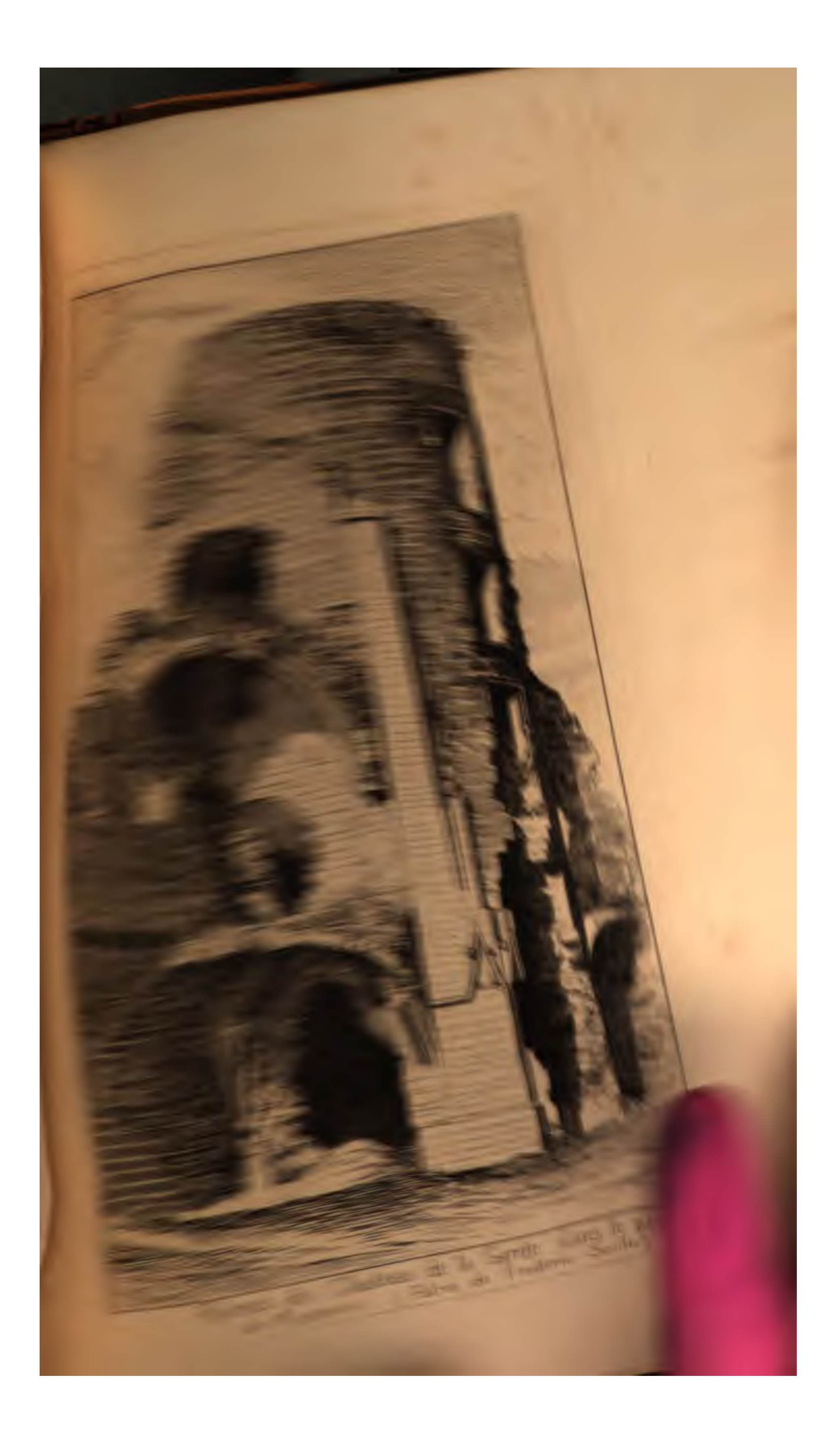
A mes [illegible] voiles ma harpe va s'étendre :
C'[illegible], ce n'est pas le moment de se plaindre,
Accomplissons mon sort.
[illegible] jours trop [illegible] et peu dignes d'envie ;
[illegible] souffrait... voilà ce qu'est la vie!
[illegible]

. . . .

[illegible] et quand viendra l'aurore matinale,
[illegible] réveillant après la nuit fatale.
[illegible] c'est moi qui dormirai...
[illegible] n'entendrez plus une plainte inutile
Mais dans mon œil éteint une larme immobile
[illegible] que j'ai pleuré.

Ces chants de 1824 [illegible]-ils pas été opportuns en 18[illegible]7? N'y a-t-il pas, selon le mot de Châteaubriand, [illegible] notre tombe dans notre berceau et de notre berceau à notre tombe? »

[illegible] — Après le romancier, après le fabuliste, vient [illegible] et dramatique, qui a occupé la scène fran[illegible]



pendant trente années, et qui semble se reposer dans une popularité justement conquise, pas dans le genre bruyant de celle de Frédéric Soulié, mais plus durable. Il s'agit de *Latour de Saint-Ybars*, né en 1808, à Saint-Ybars (Ariège), dont les drames et les comédies ont alimenté, pendant un quart de siècle, les théâtres de Paris, l'*Odéon*, le *Théâtre-Français*, le *Gymnase dramatique* et les autres. Il y a à distinguer, dans Latour de Saint-Ybars, le poète et le moraliste. Dans ce chapitre, on ne considère que le poète, celui qui a bien mérité de la république des lettres, en ce qu'il a continué, au milieu de nous, les bonnes traditions de la poésie dramatique du dix-septième siècle.

Mais il faut le proclamer hautement, l'enfant de Saint-Ybars est celui qui, jusqu'ici, a révélé le génie poétique de l'Ariège sous les couleurs les plus brillantes, et dans le dégré de perfection le plus élevé.

Latour de Saint-Ybars passa dix années, de 1830 à 1840, à chercher sa voie. En 1841 il crut distinguer dans la brume ce qui devait être sa route ; mais peut-être ne discernait-il pas, avec une complète précision, lui, poète de vocation, à quelle branche du domaine poétique et littéraire il devait consacrer ses talents, ses labeurs et sa vie. Son enfance s'était écoulée sur les rives de *La Lèze*, chantée par un autre poète de la province, de cette petite Lèze, « toute fleurie de marguerites, de centaurées, de vipérines et de scabieuses ; » la ville de Clémence Isaure absorba sa jeunesse studieuse.

Latour de Saint-Ybars a vraiment beaucoup produit ; il compte comme une des forces intellectuelles de la France, et il a enrichi notre littérature de quelques chefs-d'œuvre, dans les deux périodes de sa vie consacrée aux lettres françaises.

Dans la première période, qui est la période préparatoire,

on voit le jeune poète, enfant des montagnes, se livrer entièrement à son goût pour la poésie et les lettres, concourir aux jeux floraux, collaborer à diverses feuilles de province. Bientôt, il fait représenter, à Toulouse, au théâtre du Capitole, deux pièces en vers, *Suzanne de Foix* et le *Comte de Gowrie*. Après les premiers succès dramatiques obtenus à Toulouse, peu de temps s'était écoulé, que déjà on retrouve notre ardent poète, dont les foyers s'étaient reportés à Paris[1], publiant des articles dans *la Tribune*, que dirigeait Armand Marrast, originaire de Saint-Gaudens, et, ensuite, en 1837, faisant paraître un recueil de vers, intitulé : les *Chants du Néophyte*[2]. A cette date, le poète ariégeois avait atteint le sommet de sa période préparatoire ; il avait fait preuve de virilité poétique, et une certaine renommée s'attachait à son nom. La jeunesse toulousaine révérait ce nom, et je me souviens qu'après avoir entendu quelques-unes des odes, qui sont entrées dans ses *Chants du Néophyte*, les étudiants de Toulouse dont je faisais partie, saisis d'un véritable enthousiasme, rêvaient déjà de lauriers à placer sur le front du poète, né sur les rives de la Lèze. Il avait assez écrit, assez chanté pour faire autorité, il avait assez donné de témoignages de sa prédestination à l'art d'écrire. Aussi, lorsque la *Mosaïque du Midi* se fonda, de 1837 à 1838, les fondateurs durent aller frapper à la porte de ce poète d'avenir, qui devait être un maître. On demandait à l'auteur des *Chants du Néophyte* de se charger de la chronique, des principaux épisodes de l'histoire du Languedoc, des vies des historiens méri-

1. Latour de Saint-Ybars avait fait ses études classiques à Toulouse. Il y étudia aussi le droit et se fit recevoir avocat. Après s'être marié, il revint s'établir à Paris, où il avait déjà fait une apparition dès 1830, 1831.

2. Nous ne savons pourquoi le grand *Dictionnaire universel* de Pierre Larousse dit, que ce recueil dédié au pape, révélait plus de foi religieuse que de talent.

dionaux, des romanciers et poètes du Midi, ainsi que de l'histoire des principaux monastères du Languedoc, considérée sous le rapport de leur influence sur la civilisation[1].

Arrivé à la période de maturité, alors que le génie et le talent prennent enfin une complète possession d'eux-mêmes, Latour de Saint-Ybars travailla pour le théâtre. Marchant sur le même terrain que Ponsard, il se voua à la tâche difficile de ressusciter la tragédie classique. Il fit représenter en 1841, au *Théâtre-Français*, *Vallia*, tragédie en cinq actes, en vers, dont le sujet était emprunté à l'histoire des Visigoths; la scène se passait dans un couvent du pays de Foix, l'an de Jésus-Christ 518. Se faisant gloire de suivre le mouvement intellectuel imprimé par Châteaubriand, le poète pyrénéen posait le *libre arbitre* comme cause première des actions humaines, au milieu des circonstances qui les occasionnent. Ce début étonna, et appela l'attention publique sur le dramaturge méridional; il fut discuté, attaqué et félicité. Latour de Saint-Ybars méritait en effet des éloges, parce qu'il étudiait patiemment les temps obscurs de notre histoire, et qu'il s'efforçait de reproduire avec exactitude les mœurs des premiers conquérants de la Gaule méridionale. Il les méritait aux yeux des critiques graves, parce qu'il osait puiser ses inspirations dans la foi chrétienne et exposer

1. Les *Chants du Néophyte*, recueil in-8°, de 210 pages; Toulouse, 1837, qui sont une œuvre de jeunesse, n'offrent pas, dans leur ensemble, des pièces de poésie d'une force suffisante, pour représenter toute la puissance poétique de M. Latour de Saint-Ybars. Néanmoins, on trouvera dans ce recueil, plus d'une fine perle. Par exemple, la pièce sur l'*Invasion des Barbares* est un chant d'un splendide effet. On croit assister vraiment à l'entrée des barbares dans la ville de Rome, et être témoin des destructions. L'auteur a des accents d'une terrible ironie, adressés à la ville qui narguait l'univers. En avançant vers la dernière strophe, tout le fracas infernal des destructeurs s'apaise. Puis, on voit le barbare subjugué, s'arrêter, se troubler et adorer une croix... Tout cela est beau de lyrisme et d'images.

sur le théâtre « ce miracle littérairement assez nouveau d'un homme qui remonte du crime à la vertu. » Il les méritait, parce qu'il se montrait sourd, au contraire, aux instances d'une autre classe de critiques positivistes ; ceux-ci ne lui recommandaient-ils point le principe de la fatalité, qui fut la source des grandes terreurs sur les théâtres de la Grèce et de Rome ? *Vallia* fut une protestation contre l'introduction de la fatalité, dans l'art de la scène moderne, ou dans l'épopée, après que l'homme a été affranchi par l'Évangile dans son esprit et dans son cœur ; et, que, libre de ce côté, on ne peut lier que ses mains. On a dit que cette pièce « heurtait le goût du public [1]. » Il faudrait plaindre une époque et un public qui n'honoreraient pas un poète droit et courageux, lorsqu'il a voulu montrer, dans *Vallia*, tout ce que peut la loi religieuse des temps modernes, soit pour arrêter l'homme qui est entraîné dans le mal, soit pour lui donner, après sa chute, la force de remonter à la vertu.

L'année suivante (1842) Latour de Saint-Ybars faisait représenter, sur le *théâtre de l'Odéon*, un drame en prose, en cinq actes, intitulé : le *Tribun de Palerme*, où l'on remarque quelques belles scènes, mais où nous aurions voulu un style plus nerveux, du moins plus résolument soutenu. Lorqu'on écrit en prose, un écueil est à craindre : le public n'admet qu'une prose supérieure ayant un fier cachet d'individualité. Heureux toutefois, si vingt-huit années après cette production théâtrale, les Français de 1870-1871 avaient mieux senti ce souffle d'esprit patriotique, qu'on respire tant dans le *Tribun de Palerme !* « Souviens-toi, dit Joseph d'Alesy, principal personnage du drame, que le sol et le ciel de la patrie forment la maison

1. Voyez la Préface de *Vallia*, Paris, 1er novembre 1841.

paternelle de tout homme de cœur, et qu'il est infâme, celui qui livre le toit des siens à l'étranger[1]. »

Après le *Tribun de Palerme*, le poète de Saint-Ybars s'enferma, pendant trois années, dans une solitude recueillie, laborieuse et féconde, et il reparut, en 1845, avec une nouvelle production dramatique.

IX. — C'est la tragédie intitulée *Virginie*, pièce en cinq actes et en vers, qui a fondé définitivement, auprès du public français, la réputation de poète dramatique, de M. Latour de Saint-Ybars. Elle fut jouée pour la première fois, le 5 avril de cette année 1845, au *Théâtre-Français;* et il suffit d'énoncer une circonstance spéciale, pour révéler par cela même le mérite de cette composition dramatique ; c'est que cette tragédie eut pour principale interprète mademoiselle Rachel ; et la grande tragédienne n'avait pas l'habitude de prêter son incomparable talent à des œuvres médiocres ou incolores. *Virginie* eut, en effet, un grand succès, un succès immense, incontesté ; elle mit le poète ariégeois en un grand relief et le plaça à sa vraie hauteur[2].

On est là en pleines mœurs romaines. Tout le monde connaît l'épisode de *Virginie*, et comprend qu'on ne pouvait imposer une plus fastidieuse difficulté à l'auteur, que celle de trouver le secret d'étonner le lecteur, avec des données qui, depuis les lectures du jeune âge, sont familières à tout le monde. Et cependant Latour de Saint-Ybars a su être émouvant avec ce père terrible, dont le moindre écolier sait

1. Le *Tribun de Palerme*, in-8°, p. 14. — La critique du journalisme remarqua « des beautés de détail d'un ordre supérieur » dans cette pièce, et applaudit « au beau talent » de M. Latour de Saint-Ybars (*Siècle* du 9 mai 1842). — D'autres critiques classèrent ce drame « parmi les meilleures pièces de l'Odéon. »

2. C'est après *Virginie*, que Latour de Saint-Ybars, fut créé chevalier de la Légion d'honneur.

le sang-froid et toute la romaine austérité, avec sa formule : « plutôt la mort que la souillure. » Le poète a conduit sa tragédie avec un grand talent, jusqu'à l'heure suprême, où le père de *Virginie*, après avoir immolé et fait mourir lui-même celle qu'il avait fait naître, s'écrie en élevant le couteau sanglant :

« Je fais aux dieux de Rome une libation
« Du sang qui coule et fuit la prostitution ;
« Et par ce fer sanglant, par ce sang d'une femme,
« Je dévoue aux enfers la tête de l'infâme[1] !

En 1847, deux années après l'apparition de *Virginie*, Latour de Saint-Ybars donna deux pièces : le *Vieux de la Montagne*, tragédie en cinq actes et en vers, qui fut représentée sur le *Théâtre-Français*, le 6 février ; puis le *Syrien*, drame en cinq actes et en vers, qu'on joua, le 13 avril, à l'*Odéon*, et qui révélait une seconde manière, une forme heureusement agrandie, une sorte de compromis entre la tragédie et le drame. La critique y signala le troisième et le cinquième acte, qui relevaient directement, disait-on, de l'inspiration des plus grands maîtres.

La Révolution de 1848 suspendit le cours régulier des productions théâtrales du poète ariégeois, qui eut un instant, comme tous les poètes modernes[2], la velléité de se mêler aux luttes de la politique. Mais, peu préparé pour les fatigues préliminaires que nécessitent les stratégies des batailles électorales, Saint-Ybars rendit l'essor à sa muse, et fit jouer, le 15 mars 1852, à la *Porte-Saint-Martin*, un drame en vers et en cinq actes, ayant pour titre : les *Routiers*. Latour de Saint-Ybars avait depuis longtemps trouvé

1. *Virginie*, acte V, scène III.
2. Exemple : Lamartine, Victor Hugo, M. Disraéli... (lord Beaconsfield).

sa dernière manière[1]; il avait excellemment l'entente de la scène, et faisait, avec aisance, des vers cornéliens; toujours moral dans ses pièces, mais en même temps toujours patriote à l'égard de son pays natal. Dans *Vallia*, il évoquait

« Euric, *Halton de Foix* et *Roderic d'Andorre*,
« Vamba de Tarragone, un peuple qui t'adore[2]; »

et toute la pièce avait pour cadre un couvent du pays de Foix.

Quant au drame des *Routiers*, l'épisode est emprunté au quatorzième siècle, et les événements du drame s'accomplissent dans la province du Languedoc. Mais, aux noms des personnages principaux qui figurent dans le drame, on s'aperçoit que l'imagination du poète était hantée par l'idée du pays natal. Il y a, dans les *Routiers*, un comte de Montaut, avec le triste rôle de ces grands seigneurs féodaux, qui abusèrent quelquefois de leur omnipotence. Ne voit-on pas, dans l'Ariège, le château de Montaut, et les comtes de Montaut, purs, nobles et fiers, grandement chevaleresques? J'ignore si ce sont ceux du poète, puisqu'il rappelle quelques défaillances exceptionnelles, dans la série des aïeux? Et, ce *Paul de Sabran*, un des héros de la tragédie du *Vieux de la Montagne*, n'est-il point également une réminiscence poétique, des nobles familles qui avaient leur manoir dans le département de l'Ariège?

Geneviève, patronne de Paris, drame-légende en cinq actes et quinze tableaux, fut donnée en 1852, au *Théâtre-Français*, et *Rosemonde*, tragédie en un acte, en 1854.

1. Pour quelques critiques, la transformation de Latour de Saint-Ybars parut un peu brusque. Ce drame étrange les faisait penser à une charge de Callot, à la mise en scène de ces grands bohémiens aux allures aventurières. Voilà donc, disaient-ils, le classique auteur de *Virginie* lancé à fond de train dans la comédie de cape et d'épée. Mais d'autres admirèrent « cette tentative très originale. »

2. Acte V, scène v.

Cependant les tentations de la politique revinrent vers 1857, et Latour de Saint-Ybars oublia que, aux yeux de certains départements, se tenir toujours à Paris, est un tort devant le corps électoral. Comme on l'a observé[1], le poète n'était point destiné aux luttes de la tribune, avec ses mœurs très douces et son caractère remarquablement bienveillant et aimable. Pour son repos, la politique le rejeta dans les bras des muses. Il composa une comédie en vers, intitulée : le *Droit Chemin*, qui fut représentée, en 1859, sur le théâtre de l'*Odéon*, et obtint un véritable triomphe. On y remarque des situations assez captivantes. Qui n'en applaudirait, par exemple, ces deux derniers vers, si vrais, si enchaînés :

« Celui-là seul est fort, qui suit le droit chemin ;
« Je vous avais donné mon cœur, voici ma main. »

C'est l'héroïne de la pièce, qui couronne ainsi, à la fin du cinquième acte, les loyales et droites et constantes recherches d'un honnête prétendant.

Enfin trois autres pièces vinrent s'ajouter aux précédentes : la *Folle du Logis*, comédie en quatre actes et en prose, qui est de 1860, et qu'on représenta au *Gymnase dramatique*. Latour de Saint-Ybars y lut de beaux vers en faveur des victimes du Liban. —*Alexandre le Grand*, drame dont la présentation au comité du Théâtre-Français amena tant d'orages (1868), — et l'*Affranchi*, drame qui fut joué à l'*Odéon*, en 1870, « drame écrit avec vigueur et fermeté, » disait Nestor Roqueplan[2], et qui fut « très applaudi, très acclamé[3]. » Un publiciste de 1870 croyait saluer « la rentrée de Latour-Saint-Ybars dans la littérature drama-

1. Journaux de l'Ariège.
2. *Constitutionnel* du 24 janvier 1870.
3. Leguevel de Lacombe, *Peuple Français*, 21 janvier 1870.

tique, » ce retour du poète excitait la curiosité générale ; en réalité, ce fut sa sortie, en même temps que sa dernière victoire ; puisqu'un critique autorisé disait de ce drame : « C'est une victoire pour l'un des capitaines de la vieille garde tragique, trop longtemps resté sous sa tente [1]. » Ces pièces ont fermé le cycle des productions dramatiques de M. de Saint-Ybars.

X. — Tel est, avec quelques nouvelles, avec des épisodes spéciaux et des feuilletons donnés aux journaux [2], l'ensemble des productions poétiques du barde méridional. Mais, il reste une question à poser : Latour de Saint-Ybars est-il arrivé, malgré son renom glorieux, malgré sa renommée élevée, au degré qu'il aurait dû atteindre ? Ses talents poétiques ont-ils rencontré cette ampleur d'écho qu'ils comportaient ? — Nous avons hâte de répondre que non [3], parce que le public français ne s'est pas assez rendu compte, que Latour de Saint-Ybars était un *prince de l'art*.

1. Nestor Roqueplan.

2. Latour de Saint-Ybars donna le *Capitaine de Rabastens*, dans le *Temps*, septembre et octobre 1876. — Il profitait des traités faits par la *Société des gens de lettres* avec les journaux de province, pour la reproduction des nouvelles et œuvres suivantes : *Le manuel des Fleurs. — La Petite botanique des pensions. — Les Fleurs emblématiques. — Les Petites Fleurs parlantes. — Les Animaux parlants. — Les habitantes des Fleurs. — Les Petits oiseaux artistes. — Les soirées en famille. — Les Promenades au Jardin des Plantes. — Les Rêves gracieux de l'enfance. — Les Merveilles de la mer. — Les Récréations amusantes.* — Nous ne mentionnons point ici les ouvrages historiques de M. Saint-Ybars : il en sera question ailleurs.

3. Le *Dictionnaire* de Larousse (t. X, p. 242), insiste beaucoup sur les idées monarchiques et religieuses, dans lesquelles Latour de Saint-Ybars aurait été élevé ; ce dictionnaire ajoute, que Latour s'étant rendu à Paris après la révolution de juillet, et ayant assisté au pillage de l'archevêché, fut tellement impressionné, avec ses vingt-deux ans, par ce mouvement populaire, qu'il s'empressa pour le moment, de retourner à Toulouse. La conclusion qu'on veut tirer de là ne nous paraît point claire. — Nous aurons à dire que Latour de Saint-Ybars est tout à la fois pour nous comme Frédéric Soulié, et un compatriote illustre, et un confrère dans la *Société des gens de lettres*.

Le poète de nos montagnes, quoi qu'il soit de ce monde[1], où l'on désire le conserver le plus longtemps, est mûr pour la postérité ; et il n'est pas inopportun de pressentir l'accueil réservé par nos neveux à cette gloire pure de l'Ariège. Nous sommes en présence d'une célébrité littéraire à jamais conquise ; et de la belle œuvre qui la motive, une portion est assez saillante pour qu'on puisse prévoir qu'elle ne mourra point tout entière. Qui contestera à l'auteur de *Virginie*, du *Syrien* et de l'*Affranchi*, d'être de ceux qui ont su revêtir « d'un certain coloris moderne de bon aloi les lignes sévères de notre grande versification classique ? »

Les tâtonnements de l'opinion, les soubresauts de la popularité, pendant les trente ans que M. Latour de Saint-Ybars occupa, à Paris, la scène théâtrale, sont curieux à étudier. Ils révèlent à quelles conditions douloureuses se conquiert la gloire du poète, et comment les lauriers littéraires sont inévitablement mêlés d'épines[2]. C'est pourquoi nous avons dû suivre le mouvement et les fluctuations de la presse parisienne, dans la période de 1840 à 1870, pour constater la physionomie alternative de la critique

1. Il arriva un accident en 1877, à notre auteur. Ayant fait une chute sur les dalles d'un édifice public, on prétendit que le poète s'était cassé une jambe : les journaux de l'Ariège ajoutèrent qu'il était mort des suites de cet accident. Cette nouvelle était heureusement inexacte.

2. Nous trouvons, dans un article de presse de 1867, quelques indications à cet égard. Latour de Saint-Ybars avait fait jouer les *Routiers*, *Rosemonde*, le *Droit chemin* et la *Folle du logis*. « Plus tard, M. Latour essaya de faire passer la comédie l'*Affranchi*, en cinq actes et en vers, mais il échoua. Pourquoi ? Il serait peut-être indiscret de le dire. Il a également tenté de donner, à la *Porte-Saint-Martin*, un grand drame, *Néron;* la pièce était commandée, elle était reçue, mais elle ne fut pas jouée... Pourquoi, encore ? Nous le dirons un jour.

« C'est alors qu'abreuvé de dégoûts, nous l'avons vu prêt à quitter la France. Ses longs travaux rendus stériles par une suite de désastres, les regrets du passé, les incertitudes de l'avenir, tout le poussait à une résolution désespérée ; et nous avons craint un instant qu'il ne succombât à tant d'épreuves. » (V. Dronsart, dans *Paris-Magazine*.)

et de l'opinion, tantôt exaltant Saint-Ybars et le couronnant, tantôt lui faisant un accueil froid et momentanément plein de réticences. Ce qui nous a soutenu dans cette patiente constatation, c'est que c'était en quelque sorte l'Ariège elle-même, qui descendait ou qui montait avec M. Latour de Saint-Ybars.

Tous les auteurs, tous les artistes ont un moment suprême, une inspiration, après laquelle ils ne peuvent plus, semble-t-il, retrouver un mouvement ascendant. Il y a un chef-d'œuvre après lequel Rossini se soutient, identique à lui-même, mais ne grandit plus. Mon ami Charles Gounod a donné d'exquises compositions avant et après *Faust;* mais *Faust* a été sa pyramide suprême. Il y a tel poème où Lamartine s'est surpassé, tel discours au-dessus duquel Guizot, Berryer ne s'élevèrent plus. Le point culminant de l'effort poétique de Latour de Saint-Ybars fut sa *Virginie.*

Virginie compte comme un vrai triomphe théâtral, qui dut, pendant quelques jours, éblouir, transporter le poète des montagnes, le convaincre qu'il avait pris son vrai chemin dans la carrière poétique. Mais, en dehors de *Virginie,* ne devait-il point s'apercevoir que le public parisien lui faisait plus d'une fois un accueil capricieusement froid ? *Vallia*, écrit, dit-on, suivant toutes les règles d'Aristote, disparut de l'affiche au bout d'une dizaine de jours. Des journaux traitèrent le *Tribun de Palerme*, de pièce *généralement médiocre.* C'est ainsi que la plupart des autres drames et tragédies eurent des fortunes très diverses, les uns très acclamés, les autres très combattus.

Mais, lorsqu'en historien de la littérature ariégeoise, nous avons parcouru les journaux de la période de 1840 à 1870, il est incontestable qu'on est fier, pour le pays de Foix, de la date de 1845. Le nom de M. Latour de Saint-

Ybars s'efface, pour ne laisser voir que sa patrie, l'Ariège; et c'est à elle que remonte un long éloge, une note triomphale, dont voici un faible aperçu. Celui qui tenait le sceptre de la critique au journal académique des *Débats* ouvrait le cortège des louanges : — « Depuis *Lucrèce*, pas un essai dramatique n'a mérité autant que *Virginie* l'attention publique, avec cette différence cependant que, en peu de jours, *Lucrèce* tombait au rang des tragédies que personne ne songe à revoir, pendant que cette tragédie de *Virginie*, grâce au talent d'une tragédienne toute-puissante, aura, j'imagine, une longue durée. Que le jeune poète prenne sa bonne part de ce triomphe ; qu'il jouisse de ces bravos sonores, qu'il entende retentir à son oreille charmée les applaudissements de la foule ; il a été habile, il a été heureux ; il a superposé d'une main exercée sa *Virginie* sur la *Lucrèce*, de façon à ce que maintenant *Lucrèce* tout entière reste couverte par *Virginie* [1]. »

Un autre parle de la réputation que Latour de Saint-Ybars s'est acquise par des œuvres fortement pensées, correctement écrites, *Virginie* entre autres, « un des plus *brillants succès*, dit-il, de la *Comédie-Française* et de l'école du bon sens [2] ». Un journal d'ordinaire railleur n'en revenait pas ; il écrivait au *moment même* : « Le succès a été grand et complet. Ligier y est arrivé à de puissants effets. Rachel a été magnifique de dignité et écrasante de dédain... Admirable puissance de la poésie et de la diction, qui parviennent à échauffer cette épaisse et froide machine qu'on nomme la tragédie, et à tenir les spectateurs en haleine devant une action historique, sans péripéties créées, et où manque la curiosité, ce premier élément de l'intérêt

1. Jules Janin, les *Débats*, avril 1845.
2. Fiorentino, dans le *Constitutionnel* de 1860.

dramatique[1]. » Même répétition dans le *Moniteur universel;* « La pièce a obtenu, y est-il dit, un succès grand et mérité. Elle a marché au bruit des applaudissements et souvent des *sanglots de l'assemblée*. Rachel a été déchirante de sensibilité dans la dernière scène [2]. »

Mais écoutons un homme généralement hostile à Latour de Saint-Ybars. *Théophile Gautier* disait : « Virginie a été applaudie d'un bout à l'autre, tirade par tirade, vers par vers. Dans notre carrière de critique, nous avons rarement vu un succès plus franc, plus unanime [3]. » De tels aveux étaient importants sous la plume sévère de Théophile Gautier, qui avait déclaré maintes fois « n'être pas sympathique au talent de M. Latour de Saint-Ybars. » Il lui reprochait « d'éviter la métaphore, l'image, la couleur, et de se maintenir dans des tons de grisaille, acceptés en France, parce que ce serait, disait Gautier, un pays peu coloriste [4]. » Aveux importants, dans Théophile Gautier, si éloigné de l'enthousiasme de Jules Janin ; car, pour ce dernier, Latour de Saint-Ybars était un poète enivré, au commencement, de toutes les louanges, » « accepté de ce grand parterre du *Théâtre-Français*, admiré de la grande tragédienne [5], appelé à toutes les distinctions, » « un prince de l'art dans les domaines de la tragédie [6]. » Là ne s'arrêtèrent pas les litanies enthousiastes de la critique émue, et passionnée dans l'éloge. Ici l'on s'écriait : « Il y a antériorité du côté de Ponsard, mais il y a supériorité du côté de M. Latour de Saint-Ybars. *Virginie* fait pâlir *Lucrèce*... Il est rare de trouver des joies littéraires aussi élevées et aussi vives que celles qu'on

1. Le *Charivari*, 7 avril 1845.
2. 4 avril 1845.
3. La *Presse*, du 7 avril 1845.
4. *Moniteur universel*, 4 avril 1859.
5. Mademoiselle Rachel.
6. Les *Débats*, 22 mars 1852.

éprouve en assistant à la *Virginie* de M. Latour, jouée par mademoiselle Rachel [1]. » Ailleurs, on cherchait à hausser l'approbation, avec les formules suivantes : « Le succès a été décisif, unanime, tout à fait mérité ; il y a longtemps que les voûtes du *Théâtre-Français* n'avaient retenti de bravos aussi ardents et aussi sincères. L'œuvre vaut l'accueil ; elle a un grand mérite, avec un sujet si connu et la certitude d'un dénouement prévu, de tenir l'attention constamment en haleine, et de surprendre souvent, alors qu'on s'attendait le moins à la surprise [2]. » Plus loin, on ajoutait : « Ce serait un mince éloge que de dire de Latour de Saint-Ybars qu'il a mieux fait que Campistron et Laharpe ; — qu'il imagina un quatrième acte qu'Alfieri même n'avait pas su trouver ; — qu'il put vaincre une impossibilité reconnue par tous invincible, celle de rendre nouvelle une vieille histoire ; — qu'il était arrivé, dans sa *Virginie*, à soulever l'intérêt du premier vers au dernier [3]. » Enfin, cela devenait un cliquetis de dithyrambes sur le thème suivant : « Le succès a été immense. *Virginie* dépasse *Lucrèce* par l'intérêt du cœur [4]. » — « Saint-Ybars a enchâssé de fines perles tragiques dans la ciselure si riche de ses vers. » Comme l'on vantait la prose de Saint-Ybars, en disant : « Nous avons affaire à un des plus grands prosateurs de notre époque [5] ; » l'autre répliquait, en célébrant le grand art du poète pour la versification : « Latour de Saint-Ybars balança la gloire de Ponsard ; il eut l'honneur de fournir à Rachel un de ses meilleurs rôles, » « *Virginie* a ses chastes voiles, *Virginie* a l'accent poétique, a la belle

1. *Gazette de France*, avril 1845.
2. Rolle, *Constitutionnel*, avril 1845.
3. Le *National*, même époque.
4. Le *Corsaire-Satan*.
5. Victor Cochinat.

langue, voisine de la langue des plus grands maîtres, etc.[1]. » « Latour possède la véritable langue tragique [2]. » « Latour a l'accent des vers, la construction ferme et concise, et la sève brillante [3]. »

XI. — Mais le côté laborieux de la destinée humaine se fit sentir au poète, par le revers de la médaille, qui n'est épargné à personne, par les critiques méritées et justes, aussi bien que par les critiques imméritées [4]; enfin, par cet agencement de circonstances, dont on ne peut affirmer toujours qu'elles soient intentionnelles dans ceux qui en sont les agents et les instruments, et dont le résultat réel est de bloquer et d'entortiller l'homme dans les broussailles inextricables d'un *statu quo* qui paralyse le développement des carrières et des essors individuels [5]. Il y a des coups de pointe d'aiguille que les écrivains pardonnent plus ou moins aux contemporains [6]. Mais il n'en peut être de même, lorsqu'on voit, d'une manière positive, autour de soi, des cabales, des coteries et du mauvais vouloir. M. Latour de Saint-Ybars, intrépide pour les efforts que l'art réclame, ne se laissa point décontenancer par les difficultés inhérentes au sujet, d'où il fit émerger son chef-d'œuvre littéraire. Il renonçait, avec le fait si connu de *Virginie*, à toutes les surprises de l'imagination ; mais il compta sur son talent d'invention, sur les ressources de son esprit, de son

1. Les *Débats*, 22 mars 1852.
2. L'*Entr'acte*, 23 novembre 1854.
3. Amédée Achard, le *Moniteur universel*, 24 janvier 1870.
4. Il fallut surmonter bien des déboires. « L'ironie grossière, la *blague* régnait en souveraine dans la petite littérature, qui effaçait et opprimait la grande. » (Frédéric Béchard, *Gazette de France*, 4 février 1870.)
5. Théophile Gautier, Francisque Sarcey, Étienne Arago, paraissent les plus grinchus parmi ceux qui firent mauvaise mine aux productions de M. Latour de Saint-Ybars.
6. Les critiques *contre* et les critiques *pour*, aident un écrivain à prendre patience ; il profite de ce qu'il y a de juste dans les observations d'autrui.

plus de vingt années, quand il fallait livrer sa poitrine aux coups redoublés de la critique, doivent paraître lointaines au poète !

On a beau évoquer les arguments qu'imaginait, au moment des rivalités brûlantes, la polémique des adversaires. Aujourd'hui la cause est plaidée. Théophile Gautier mettait au compte de la collaboration de mademoiselle Rachel une bonne part des succès dramatiques de Latour de Saint-Ybars. Erreur profonde ! c'est le contraire qui est vrai ! Latour de Saint-Ybars dut supporter une diminution de la popularité qui revenait à son œuvre, parce qu'il fallait faire la part de la tragédienne. Écoutez Jules Janin, faisant justice de cet échappatoire des adversaires de Saint-Ybars, de cette commode allégation que *Rachel avait fait le succès de Saint-Ybars :* « On a beau dire : mademoiselle Rachel, mademoiselle Rachel, tant que vous voudrez ! Mademoiselle Rachel ne peut pas faire quelque chose de rien ; elle ne peut pas donner la grâce au langage, au drame sa pitié, à la tragédie sa terreur, à l'émotion cette inspiration féconde qui ne peut partir que de l'âme du poète. Quand le sol manque sous ses pas, comment voulez-vous qu'elle marche, cette fille de la tragédie, habituée à fouler le solide terrain de Racine et de Corneille [1]. »

tantôt dans les ruines du vieux cirque de Blagnac, tantôt dans la cour de quelque château. Ils empruntaient également leurs pièces au répertoire classique. Latour fit jouer le cinquième acte de *Rodogune* et la moitié du *Légataire universel*.

Eliacin châtiait d'une main discrète les hardiesses de Regnard, et les accommodait au goût d'une société ecclésiastique. C'était un tour de force, mais il devait amener une réaction, et le théâtre fut supprimé. Les contemporains de Latour de Saint-Ybars n'ont pas oublié ces petites folies de jeunesse. L'abbé Dubreuil, plus tard archevêque d'Avignon, avait de grands succès sur cette petite scène, et le regrettable abbé Dumas qui est mort curé de la cathédrale de Pamiers) était un des comédiens les plus amusants de la troupe. (Voir, pour ces détails, un article de souvenirs par V. Dronsart, dans *Paris-Magazine*, 1867.)

1. Les *Débats*, 7 février 1817.

Ainsi, Latour de Saint-Ybars n'en reste pas moins avec sa forte individualité poétique, comme l'a proclamé un maître, Barbey d'Aurevilly : « Saint-Ybars, dit-il, est un esprit plein d'alacrité, de saillie, de fermeté, de conscience littéraire : un véritable homme de lettres du meilleur temps et du meilleur ton. Il fut célèbre de bonne heure. Quand cette forme de la tragédie, après les excès du romantisme, fit cette réaction que l'on prit pour une renaissance, M. Latour de Saint-Ybars fut un des galvanisateurs. Fils de l'Ariège, ce pays des hommes de fer, il s'est obstiné à la tragédie, comme si vraiment il avait une tête de fer, lui, d'une physionomie si aimable[1]. » Quoi qu'il en soit, on n'en doit pas moins persister à soutenir que l'auteur de *Virginie* n'a pas été, dans la renommée, en France, tout ce qu'il aurait pu et dû être. Néanmoins, Latour de Saint-Ybars a conquis le titre de poète français, pris dans la large acception du mot. Ouvrez, n'importe à quelle page, *Virginie* : à la grande manière dont il fait parler toujours la jeune Romaine, on devine que s'il s'était soumis à certaines précautions qui dominent l'art et la poésie de notre temps, la renommée lui eût été prodiguée d'une façon plus bruyante, et rien ne se serait opposé à ce qu'il devînt un des poètes familiers de la France.

Claudius, le décemvir romain, le tyran, persécute Virginie ; elle réplique aussitôt :

> Tout votre amour, servi par tout votre pouvoir,
> Ne me forcera point à trahir mon devoir.
> Un autre a mes serments, et votre tyrannie
> N'est qu'un titre de haine aux yeux de Virginie[2].

Et, comme Claudius proposait de modifier les lois qui in-

1. Le *Parlement*, 23 janvier 1870.
2. Acte II, scène III.

terdisaient à un patricien de s'unir à une fille du peuple, Virginie ne marchande pas ses réponses :

Qui peut changer la loi, ne peut changer mon âme;
Et j'aime Icilius, et je serai sa femme.

Le perfide décemvir jette alors le mot terrible de la mort d'Icilius, tombé dans les combats ; et voici ce que la douleur inspire à Virginie :

Voilà donc le malheur que m'annonçaient naguère
Cet aigle qui volait à gauche à fleur de terre!
Ce songe que je fis sous un arbre sans fruit,
Ces soudaines clartés qui brillaient dans la nuit,
Et mon cœur sans espoir, présage plus funeste!
De mon Icilius voilà ce qui me reste!
Uu simple anneau de fer, doux gage de sa foi,
Unique souvenir de son amour pour moi...

CLAUDIUS, à part.

Voit-elle seulement que je suis auprès d'elle.

VIRGINIE, se levant.

Ne crois pas que la mort trouble ce cœur fidèle!
Non ; l'amour immortel que mon âme te doit
Et l'anneau consacré que tu mis à mon doigt,
Je les voue à l'espoir d'une meilleure vie.
En dépit de la mort, je suis ta Virginie.
Le veuvage de l'âme est durable, et je vois
Que je n'ai pu donner mes amours qu'une fois;
Mon cœur suivra le tien dans le royaume sombre,
Garde là tous mes vœux pour consoler ton ombre.

Et, dans la scène suivante, la quatrième du IIe acte, Claudius, continuant son impudence malgré les reproches de Fausta, Virginie reprend :

Quelle audace!
Vous osez me parler, me regarder en face!
Au lieu de fuir d'ici, confus, pâle, interdit,
Vous osez m'aborder après ce qu'elle a dit! (Fausta)
Vous, notre ennemi; vous, à qui tout sert de proie :
Vous par qui j'ai perdu mon amour et ma joie!

Icilius est mort frappé par des Romains,
Vous avez mis le fer dans leurs cruelles mains,
Et vous venez ici, près d'une autre victime,
Solliciter le prix de votre premier crime;
Et vous venez ici, m'offrir presque à genoux,
Vos présents teints de sang! du sang de mon époux!
Sortez! sortez!.., Mais non ; écoutez ma réponse :
Je vous crois criminel quand Fausta vous dénonce.
Le sort d'Icilius ne me changera pas,
Et je hais votre amour autant que son trépas.
N'employez avec moi ni détour ni surprise,
La Romaine vous hait, l'amante vous méprise...

Lorsque la pièce était jouée au Théâtre-Français, il est aisé d'imaginer combien ces vers devaient vibrer sous l'accent vengeur de la grande tragédienne, mademoiselle Rachel, à qui allait si bien ce type antique de Romaine. Et que devait-ce être, à la fin de la scène v du cinquième acte, alors que Virginie et Virginius, son père, se voient poussés dans les derniers retranchements, et qu'il n'y a plus de choix que dans la suivante alternative : ou Virginie *outragée*, livrée au décemvir, ou bien le fer meurtrier plongé dans le sein de Virginie par son père lui-même. Oh! comme mademoiselle Rachel devait faire frémir les spectateurs, suspendus à ses lèvres, lorsque, dans cette crise suprême, Virginie dit à son père :

Songez que Virginie
Mourra moins de la mort que de l'ignominie.
Regardez Claudius, il m'observe, et m'attend!
Pour me sauver de lui, vous n'avez qu'un instant.
Permettre qu'il me traîne esclave en son repaire,
C'est dire, qu'en effet, vous n'êtes pas mon père.

VIRGINIUS.

Moi!

VIRGINIE.

Prouvez, s'il le faut, sur l'heure, devant tous,
Prouvez, en le versant, que mon sang est à vous...
Mais, il est désarmé, c'est en vain que je prie.
Tenez-moi, serrez-moi! Disputez-leur ma vie.

CLAUDIUS.

Allons, licteurs, allons.

VIRGINIE.

Mon père!

VIRGINIUS.

Je le suis!
Pour te sauver l'honneur, je fais comme je puis.
(Il prend le couteau).

VIRGINIE.

Ma mère... il faut mourir!
(Elle se voile et se cache dans le sein de son père).

CLAUDIUS.

Emmenez cette esclave.

VIRGINIUS, frappant sa fille.

Elle est libre!

Signalons aussi le quatrième acte, qui est admirable de conception. La scène entre Virginius et Fabius est neuve, et la critique n'a pas manqué d'en remarquer le très grand effet. Celle où Virginie raconte à son père les tortures et les angoisses qu'elle a souffertes chez Claudius est si belle, qu'elle provoqua, au dire des journaux du temps, dans toute la salle, une émotion difficile à décrire.

Enfin, pour tout résumer, c'est à la fin de la première représentation de *Virginie*, qui eut lieu le 5 avril 1845, que Jules Janin s'écriait : « Heureuse journée, qui a sauvé une grande tragédienne et qui nous a révélé un poète[1] ! » — Du reste, reproduisons les impressions toutes chaudes de Jules Janin, au sortir de la première représentation de *Virginie*, en 1845.

L'entrée du vieux patricien Fabius dans la maison de Virginius le soldat est imposante et belle; Jules Janin la voudrait moins fastueuse et moins éloquente.

1. Jules Janin écrivait quelques années après : « Latour de Saint-Ybars a tenu longtemps mademoiselle Rachel elle-même dans sa propre tragédie; elle est morte, ou peu s'en faut, en récitant ses derniers vers. »

Le décemvir veut empêcher le mariage de Virginie. En effet, on s'oppose aux fiançailles; cette jeune fille chassée du temple par un prestige menteur, ce vieux soldat qui va reprendre son service d'armée, Virginie immobile et muette..., tout cela est d'un grand effet dramatique.

Le critique aime assez ce passage, dans le deuxième acte, où Virginie, indignée, rejette, la tête haute et le geste menaçant, les présents du corrupteur :

Et ces vils ornements qu'il m'ose présenter,
Sont faits de ce métal qui sert pour acheter.

C'est un beau cri parti de l'âme, et qui amène à merveille la belle scène entre Claudius et sa victime.

Lorsque la Vestale, sœur d'Icilius, accourt à l'aide de Virginie et apprend à la jeune Romaine qu'Icilius, son futur, a été égorgé dans une embuscade... Virginie, devant cette révélation sanglante, a un mot qui est d'un effet puissant. — *Je vous crois*, dit-elle, l'œil fixé sur les yeux du décemvir. C'est encore là, dit Jules Janin, un cri d'un effet puissant, inattendu. Le geste, la passion, l'intelligence, l'indignation de la jeune tragédienne, et cette passion extérieure qui résidait principalement dans ses yeux, donnèrent à cette simple parole une grande portée. — Ce *Je vous crois!* était, selon Jules Janin, le *Qu'il mourût* de mademoiselle Rachel.

Ainsi s'achève le deuxième acte. Le troisième est habilement et hardiment trouvé; il a échappé à tous les poètes qui ont tenté cette tragédie de *Virginie*, d'autant plus difficile à raconter sur un théâtre, qu'elle avait les apparences d'une tragédie toute faite dans l'histoire.

M. Latour était plus hardi que M. Al. Guiraud, qui avait composé, pour Talma, une Virginie; plus hardi que Tite-Live; et M. Latour fut bien inspiré, car, dans cette har-

diesse, il avait trouvé les deux belles parties de sa tragédie, le *troisième* et le *quatrième* acte. Il s'agit de Virginie réclamée comme une esclave. Dans l'histoire, Claudius, avant de prononcer l'arrêt fatal, n'ose pas retenir Virginie prisonnière :

Rentrez, rentrez, ma fille, aux foyers domestiques,

dit M. Guiraud; et, pour ce moment-là du moins, toute idée de danger s'arrête; on ne tremble plus pour l'enfant rendue à sa maison; demain seulement, quand l'aurore ramènera le jour, recommenceront nos transes légitimes. Or, voilà la sécurité dont M. Latour n'a pas voulu, et ceci, répétons-le, est arrangé avec beaucoup d'habileté et de bon sens. Non, la chaste jeune fille n'échappera pas à cette horrible nuit d'agonie ! mais, au contraire, elle subira mille tortures avant de passer, pure et sans tache, sous l'arc-de-triomphe d'une si belle mort. On verra alors si Virginie n'est pas la digne sœur de Lucrèce, si elle n'est pas le sang légitime, *germen justum*, d'un soldat romain. La chose se fait ainsi, et, dans cette violence insensée, le grand critique reconnaît volontiers le redoutable Appius :

Je veux qu'en attendant le jour
Où le soldat absent rentrera dans la ville,
Celle qu'on dit sa fille ait ce lieu pour asile!

A ce moment, la terreur est grande, on se prend de pitié pour cette enfant écrasée, pour les angoisses de cette âme qui succombe au fardeau de sa misère ! — *Prends ce fer!* lui dit tout bas le vieux Fabius; et elle répond d'une voix forte : *Je suis libre!* Virginie a raison : gardons-nous des fous, les sages ne nous feront pas de mal. Ajoutez à ce beau mouvement les applaudissements de la salle entière

quand, dans la scène précédente, Virginie, confrontée avec l'homme qui la réclame pour son esclave, s'écrie à trois reprises différentes et avec une indignation emportée jusqu'au délire : *Il ment ! il ment ! il ment !*

Jules Janin continue ainsi l'analyse de la pièce ; il admire avec quelle habileté et quelle vigueur le troisième acte a préparé le quatrième ; on voit chez Fabius et chez Virginius un désespoir et une inquiétude qui ont leur raison d'être. Virginie est absente.

Il est temps qu'elle revienne, qu'elle reparaisse, qu'elle tombe dans les bras de son père éperdu. On l'attend, on veut la voir, on veut l'entendre. C'est très bien fait, ce retour d'une pauvre enfant que l'on croit déshonorée et perdue, et qui reparaît éclatante, pure, sauvée, sauvée de la passion et des mains de cet homme qui n'a pas même l'imagination de la vertu ! Le récit que fait Virginie de cette nuit scabreuse est un des morceaux importants de ce beau rôle.

Ainsi Jules Janin était d'avis que Latour de Saint-Ybars avait savamment transporté dans le Théâtre-Français cette narration, l'une des plus touchantes que nous ait transmises cet écrivain politique, Tite-Live... l'attentat du décemvir Appius, et Virginie, la Lucrèce plébéienne, immolée en plein forum par son père au désespoir [1].

XII. — Nous pensons avoir assez mis en relief un des poètes qui honorent le plus l'Ariège, qui donna sa mesure et fit preuve de son talent d'invention dans ce thème usé des historiens romains, *Virginie*. On l'a vu depuis souvent aux prises avec des œuvres qui demandaient ce nerf de la composition, cette chaleur contenue des passions, ce

1. *Journal des Débats*, du 7 avril 1845.

style chaud et coloré et cette force des vers qui n'appartenaient qu'à Corneille et sans lesquels on ne peut porter bien loin la grandeur et l'émotion tragiques.

C'est que l'on pouvait annoncer au poète ariégeois de grandes destinées, rien qu'à lire sa belle préface de *Vallia*, écrite en 1842. Il y avait là cette hauteur de vues, cette solidité de raisonnement, cette élévation morale de sentiments qui annoncent, dans ceux qui en sont doués, la mission d'un barde national. Il n'était point de ceux pour qui la morale ne va pas plus loin que la littérature, et il explique lui-même avec lucidité comment le dogme païen, où Sophocle puisa des conceptions sublimes, parce qu'il y croyait, n'a jamais pu être accepté que sous un aspect humain et vraisemblable, par nous qui n'y croyons pas.

On a agité la question de savoir si Latour de Saint-Ybars s'était trompé sur une question pratique, sur la question des voies et moyens, au sujet de la *direction* de son talent. Il avait la vocation de la poésie, mais avait-il celle du drame? — Lorsqu'il écrivait, à son début, en 1841 : « Laboureur obscur, quand j'attelais deux à deux mes alexandrins au joug de la rime pour creuser un sillon à ma pensée, je savais dans quel signe s'opère au fond des âmes ce travail intime qui fait germer dans notre cœur les joyeuses moissons de la poésie..., » il y en a qui disent que le poète exprimait bien ce qu'il sentait, mais que des lueurs confuses obscurcissaient encore sa pensée, et que, par suite, il n'avait point encore la totale et sereine compréhension des choses. C'est de ce point de vue que quelques historiens de la littérature demandent si Latour n'oubliait pas les difficultés ardues, qui rendent l'acceptation de la tragédie presque impossible chez les modernes. La publicité étant devenue le régime de notre état social, il est vrai que la tragédie a perdu de son ancienne utilité ; nous ne sommes

plus comme les hommes simples des sociétés antiques, ne possédant ni livres politiques, ni journaux, et qui couraient aux tragédies pour avoir le tableau des crimes et des malheurs des grands[1]. Toutefois, est-ce une raison pour affirmer qu'au point de vue de son développement et du succès de ses œuvres poétiques, l'adoption du théâtre fut une erreur fatale au poète de l'Ariège? — Il serait difficile de l'admettre.

Comment refuser de voir que le terrain dramatique était le sol véritable pour cette nature poétique? Est-ce que la Comédie-Française ne s'étonna pas dès les premiers vers de la pièce de *Vallia?* Ne fut-elle pas surprise d'entendre dans son enceinte un poète moderne parler avec la noblesse de sentiments et l'élégance des temps passés?

Latour de Saint-Ybars était éminemment dans sa vocation ; il avait la tâche d'affirmer efficacement son individualité. Aussi, dès 1841 disait-on: « Saint-Ybars s'est *créé une manière à lui*[2]. » Il ne venait pas flatter les passions, ni suivre cette théorie du succès à tout prix dont Frédéric Soulié fut le trop complaisant promoteur[3]. Lui, l'homme droit, d'une imagination si riche, qui avait une forme épurée, un grand sens du beau, un long commerce avec l'histoire et avec les littératures méridionales, lui pour qui l'art était un culte, aurait-il fait de son intellect « un fonds de commerce, une manufacture de denrées mercantiles? » Et sa forte comédie du *Droit chemin?*

Qu'il ait cherché par une manière nouvelle à revivifier la tragédie en France, qu'il ait essayé des créations pour réconcilier le public avec un genre de productions qui devient de plus en plus difficile dans les conditions nou-

1. Voir les explications de M. Auguste Vitu, à propos de la reprise de *Rodogune* de Corneille.
2. Le *National* du 1er octobre 1841.
3. Voir préface des *Mémoires du diable*.

velles de la société, cela est exact. Latour de Saint-Ybars s'est consumé en efforts pour incliner le public vers ces créations théâtrales, qui tiennent de la pompe d'autrefois. Mais c'est là, justement, ce qui constitue son originalité.

On ne s'y est pas trompé, du reste. Latour de Saint-Ybars ne dédaigna pas les proportions du style antique ; mais tout en s'avançant courageusement vers les conceptions hardies du présent, il demanda des conseils au passé, et des inspirations au temps actuel [1]. S'il acceptait les règles consacrées par l'expérience, il accueillait aussi les deux principaux éléments du drame shakespearien, le lyrisme et la couleur locale. Voilà pourquoi on a dit que Latour de Saint-Ybars n'a cessé de lutter en faveur du grand art [2]. On le classa, dès les premiers jours, comme l'un des triumvirs de ce qu'on appelait, en 1845, l'*école du bon sens* [3], et dont étaient, avec Saint-Ybars, Émile Augier et Ponsard. On a dit aussi qu'il a cherché l'alliance de la tragédie antique et du drame moderne. D'autres enfin le rangèrent dans l'école de Népomucène Lemercier qui, le premier, avant Victor Hugo, tenta d'allier le comique et le tragique dans *Pinto*.

Quoi qu'il en soit, nous voulons admirer cette modestie forte et cette chasteté de poésie assez générale, qui se remarquent dans les œuvres du poète de Saint-Ybars. Certes, ce que l'on appelle les câlineries du succès auraient pu gâter d'une manière plus excessive Latour de Saint-Ybars. Le public lui a montré, d'autre part, par intermittence, de l'enthousiasme et de la froideur ; et cependant, il n'a pas posé, comme d'autres, en poète inconnu, en auteur maltraité,

1. V. Eug. Briffault, le *Temps*, 21 septembre 1841.
2. Frédéric Béchard, *Gazette de France*, 1er février 1870.
3. Quolibet lancé dans la circulation par l'école fantaisiste dont était Théophile Gautier.

en grand homme bafoué [1]. Il ne dit pas « qu'il gênait beaucoup de monde, et qu'on voulait étouffer en lui le germe d'un génie futur [2]. » Il a passé, modestement, sans rancune, s'apercevant que malgré son talent, malgré les services rendus à la tragédie française, idole du public la veille, il était un peu oublié le lendemain. C'était beau à lui! Latour de Saint-Ybars n'eut ni les vengeances de l'insolence, ni les fatuités du dédain. Il attendit du temps et du public mieux renseigné, un regard plus attentif et plus soutenu sur la partie consciencieuse et immortelle de ses œuvres.

Surtout, ce qui est rare, il ne souscrivit qu'au beau et au bien; on respire un bon air, un air salubre dans ses compositions. On se croirait dans le monde des romans anglais. Mais nous allons quitter Latour de Saint-Ybars, sans nous séparer de lui, puisqu'il doit reparaître au chapitre des moralistes et des historiens de l'Ariège, dans la troisième partie de cet ouvrage.

XIII. — Après A.-B. Vigarosy, après Latour de Saint-Ybars, après Frédéric Soulié, il est un autre poète ariégeois appartenant au dix-neuvième siècle, dont il reste à compléter la silhouette, ébauchée dans un autre chapitre. C'est *Théophile Silvestre*, dont la mort a été trop précoce. Peu s'en faut qu'on ne l'eût regardé comme une des têtes les mieux organisées, un des génies poétiques originaux entre ceux, que les Pyrénées ariégeoises ont produits

1. Qui ne reconnaît certains jeunes poètes, du moment présent, auxquels l'avenir appartient, mais qui s'impatientent des retardements de la critique, et professent, que quant à eux, ils ne sauraient se tromper.

2. Combien, dans l'exaltation des premières œuvres, un jeune écrivain est exposé à avoir un bandeau sur les yeux, à prendre ses défauts pour des qualités, et à s'imaginer que c'est lui qui a raison, et que tout le public se trompe à son endroit.

dans notre âge. Il paraît indubitable qu'arrivant à peine à la maturité, il nous eût gratifié, s'il eût vécu encore quelques années, de quelque œuvre de haute portée. Théophile Silvestre, était une vive intelligence, un esprit vigoureux ; nul n'en disconvient.

Nous avons dit ailleurs que nous ne voulions pas suivre l'artiste du Fossat dans les sinuosités et les zigzags de sa carrière, alors qu'elle s'essayait dans le domaine scabreux de la politique [1], puisque nous ne considérons ici les hommes de l'Ariège que sous le rapport de l'art et de la poésie. Du reste, au point de vue de ce que l'on appelle l'établissement dans la vie, ou l'acte par lequel on prend assiette dans le banquet social, Théophile Silvestre eut une destinée au rebours ; il transforma en commencement, ce qui, ordinairement, n'est que le dénouement ou la fin. Au lieu de réserver la politique pour l'âge mûr, il s'élança tout jeune dans l'arène ardente des partis, et c'est quelques années après que, plus expérimenté, on le voit se réfugier dans l'art et la poésie, où il devait devenir un spécialiste éminent [2]. Par sa constitution physique, et par tempérament, il était loin d'annoncer ce que l'on appelle le flegme flamand ; dès l'âge de vingt-cinq ans, il appartenait à ce qu'on nomme en France « la section des *agités*[3]. »

1. C'est à ces tâtonnements de la première heure que se rattache, sans doute, la publication de l'écrit de Th. Silvestre, intitulé : *Première lettre aux citoyens du département de l'Ariège*, in-8°, 1849.

2. Lorsque Théophile Silvestre, tout jeune homme, devenait sous-commissaire, puis commissaire-adjoint de la République dans l'Ariège, en 1848, on raconte qu'il y avait, dans cette période de sa vie, quelque incartade et quelque incorrection. Notre Ariégeois nous semble avoir fait plus tard, son *meâ culpâ*, à ce sujet. N'a-t-il pas voulu atténuer les choses en alléguant l'effervescence de la jeunesse et les rencontres de sa vingt-quatrième année? Il avait vu fréquemment le célèbre révolutionnaire Blanqui, en 1844, et l'avait retrouvé en 1848 : « Je le voyais, dit-il lui-même, dans la tourmente révolutionnaire, *où je m'étais moi-même jeté en insensé*, n'ayant pour excuse que mes vingt-quatre ans. »

3. C'était un des mots de Poulet-Malassis, libraire parisien un peu

Mais ce qu'il nous importe en ce moment, c'est d'exposer comment Théophile Silvestre s'est montré poète : 1° dans ses études historiques de l'art, 2° dans sa manière personnelle d'écrivain.

L'énumération seule des œuvres imprimées de notre auteur suffit, pour indiquer qu'il se donna la mission d'historien de l'art, de critique d'art, et que, pour ce rôle, une belle organisation de poète avait été départie à ce *dilettante* de l'observation.

Théophile Silvestre, qui fit ses études classiques à Pamiers [1], les terminait vers 1844; et c'est douze années après, en 1856, qu'il publiait l'*Histoire des artistes vivants, français et étrangers*, un volume grand in-4°, de près de 400 pages de texte, avec des portraits des grands peintres et sculpteurs. Cet ouvrage, qui ne contient qu'une première série des personnages que l'auteur voulait étudier, et qui n'a pas été continué, révèle, à lui seul, avec une grande puissance de conception et de critique artistique, un vrai fond de poète. D'un bond, l'écrivain ariégeois s'est fièrement placé à côté des Gustave Planche, des Gautier, et des Musset, etc. Dans ses onze études, d'après nature, il discute avec autorité, et dans un des plus brillants et des plus consciencieux examens, les peintres célèbres, *Ingres*, *Eugène Delacroix*, *Horace Vernet*, *Corot*, *Chenavard*, *Decamps*, *Diaz*, *Courbet* et les trois sculpteurs *Barye*, *Préault* et *Rude*. C'est plus que de la critique; ayons la justice de rappeler que ce sont là des études magistrales, et que notre Ariégeois, abordant ces personnalités, éclaire ses pages d'un jour ineffaçable.

excentrique, concernant un jeune commis d'allure éveillée, qu'il aperçut dans une vieille boutique de libraire, à Anvers.

1. Je fus moi même, pendant l'année scolaire 1839-1840, son professeur d'humanités.

Théophile Silvestre publia, en 1856, des lettres intimes d'Horace Vernet, qui dataient du voyage de l'illustre peintre en Russie, dans les années 1842 et 1843[1]. Trois ans après l'*Histoire des artistes vivants*, etc., l'écrivain ariégeois fit paraître, à Londres, une étude sous ce titre : *L'art, l'industrie et les artistes en Angleterre*, petit volume in-12 de 102 pages[2], qui donna à son nom une grande notoriété au delà du détroit. Partout le poète apparaît avec l'érudition, avec la critique dégagée et loyale, en même temps que l'éloquence. Ce livre témoigne que notre écrivain connaissait à fond les écoles d'Angleterre, et il fallait être poète pour saisir d'une maniére si fine, si pénétrante l'état de l'art chez nos voisins, depuis la dernière moitié du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours, et pour l'exposer à la façon qu'il le fit.

En 1861, une autre étude parut de lui, à Bruxelles, ayant pour titre : *Les artistes français*. Il donna, en 1862, une brochure in-8°, intitulée : *L'apothéose de M. Ingres*[3]; et, il publiait, en 1864, des documents nouveaux sur *Eugène Delacroix*[4].

Là, se sont arrêtées les productions de Théophile Silvestre, comme historien de l'art au dix-neuvième siècle; et qui sait ce que méditait ce fort et fécond esprit dans les heures de loisirs studieux que lui laissait sa position de

1. Elles parurent à titre de fragments inédits d'une histoire des artistes vivants par Théophile Silvestre. Ces lettres forment un volume in-12, de 60 pages, avec une préface de Champfleury, à Paris, 1856, et Leipzig, W. Gerhard. Il y eut même un malentendu sur la nature de la concession qu'Horace Vernet avait entendu faire de ses lettres; ce qui amena un procès, en 1857, entre le peintre et le critique. Après une première instance, Théophile Silvestre plaida lui-même sa cause devant la Cour impériale de Paris, le 7 juillet 1857. Sa plaidoirie forme un Mémoire qui a été imprimé, en 22 pages in-4°; Paris, imp. Pillet.

2. Londres, chez W. Trounce, imprimeur, 9, Cursitor-Street, 1859.

3. Édité par Dentu.

4. Chez Lévy, 1 volume de 100 pages in-12.

fonctionnaire stable, à laquelle il était parvenu vers l'âge de quarante ans[1] ? Ne nous aurait-il point donné, si la mort n'était venue interrompre brusquement sa marche[2], quelqu'une de ces œuvres personnelles, consistantes et durables, dans lesquelles un homme, qui avait l'exubérance de l'invention alliée à un style sobre, puissant, mais coloré, eût aimé à dire son dernier mot de poète et de critique[3] ?

XIV. — Les enthousiasmes du poète n'effaçaient pas, dans l'historien de l'art, bien qu'avec des apparences tranchantes, la qualité de l'impartialité. Si le poète du Fossat eut des préférences personnelles, et qui n'en a pas ? il était convaincu dans le jugement qu'il formulait sur les hommes, comme sur les choses. Du reste, sa manière d'aborder les hommes de l'art était pleine d'humour et fort engageante pour ceux qui le lisaient. Voici comment il débute, quand il entreprend le peintre Decamps. « Je ne suis ni le parasite, ni l'ennemi de la gloire, ni l'esclave du lecteur. Aussi respectueux envers la loi sociale qu'envers mes propres pensées, je ne fais ni pamphlets, ni panégyriques, j'écris dans toute la sincérité de mon âme l'histoire des artistes vivants, comme s'ils étaient morts. Mes jugements ne flatteront ni ne blesseront sans doute ces hommes

1. Le poète pouvait promener son souci intellectuel sur toute question, depuis la philosophie sociale jusqu'aux techniques affaires de la construction navale. Théophile Silvestre annonçait lui-même, dans une lettre adressée au peintre Paul Chenavard, une étude, à sa manière énergique, sur le révolutionnaire Blanqui : « Je l'ai assez fréquemment visité, disait-il, pour pouvoir écrire, un jour, bientôt peut-être, la part qu'il a prise à un mouvement historique dont nous ressentons encore le contre-coup. Je le ferai, non pas sans passion, — n'étant ni mort ni saint, — mais avec indépendance et probité. »

2. Mort à cinquante-quatre ans, le 21 juin 1876.

3 Le grand Delacroix distinguait et honorait Théophile Silvestre d'une estime particulière. Il le plaçait, en tant que poète, au-dessus des illustres confrères qui s'appellent Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor.

célèbres, leurs propres sentiments ayant à leurs yeux, par une vanité bien naturelle, plus de prix que n'en auront les miens ; et, d'ailleurs, comme je n'ai été élevé ni à l'école des diplomates ni à celle des charlatans, je dis toujours ce que je pense, et je pense ce que je dis.

« J'ai la plus profonde vénération pour les maîtres de l'art, quand je songe surtout aux misères fatales mêlées aux grandeurs de leur vie, et que je vois les favoris de la mode mesurer aujourd'hui leurs mièvreries prétentieuses à la puissante et inconcevable beauté de leurs chefs-d'œuvre. Lorsque je contemple, accrochées au chevet de mon lit, des estampes de quatre sous, les *évangélistes* d'Albert Durer, par exemple, mon imagination exaltée par ces figures expressives les poursuit jusqu'aux derniers confins de leurs rêves mystiques ; et ensuite, hélas ! les apôtres frisés de M. Ingres me semblent de pauvres idiots moulés en cire, pour représenter la passion de Jésus-Christ au carré Marigny et à la foire de Saint-Cloud.

« Je n'échangerais pas contre tous les tableaux si chèrement payés de M. Ary Scheffer, le plus petit morceau gravé de la *Mélancolie*, qui contemple de ses yeux profonds et tristes le spectre du dégoût secouant ses ailes de chauve-souris sur la ligne de l'horizon, où le ciel et la mer se confondent dans l'infini, aux derniers rayons du soleil couchant. Les plâtres des géants de Michel-Ange, vus à travers les lueurs de mon foyer qui s'éteint, me semblent projeter l'escalade du ciel ; et la *Nuit*, endormie au milieu de mes livres, couvre à mes yeux de honte les Phryné, les Bacchantes de Pradier, par ses formes grandioses, et me dégoûte à jamais de nos amours étiques et violentes par le calme souverain de sa beauté. Dans un ordre bien différent, les ascètes qui méditent et prient sous les porches gothiques ou dans les cadres primitifs, m'émeuvent également par leurs

expressions radieuses ; mais les ouvrages de nos jours, remplis d'artifices pratiques au détriment de la pensée et des élans du cœur, me laissent insensible et glacé. N'allez donc pas craindre que je compare, comme tant de critiques aimables l'ont fait avant moi, la *Patrouille turque* de M. Decamps, à la *Ronde des bourgeois armés d'Amsterdam*, qui s'avance tumultueusement aux bruits du tambour, à travers les ténèbres magiques de Rembrandt. Un tel rapprochement serait injurieux pour les deux maîtres à la fois ; et, comme j'ai confiance dans la modestie de l'artiste français, j'espère qu'il me permettra même de placer sa *Défaite des Cimbres* au-dessous de la bataille de Salvator Rosa, qui épuise sa dernière mêlée dans la longue galerie du Louvre. Il y a des degrés en tout[1]. »

Lorsqu'on se rend bien compte des qualités essentielles, courageuses, variées et fines, que réclame une entreprise comme celle d'historien des artistes vivants, ou d'historien-poète, on doit bien plus féliciter le critique ariégeois d'avoir élevé un monument aussi consistant que le sien. Quelle personnalité et quelle indépendance de jugement ne fallait-il point en une telle œuvre ? Comment se débarrasser assez de ses animosités et de ses enthousiasmes *à priori ?* comment bien discerner le vrai, à travers le prestige des artistes déjà en renom ? Et quel terrible écueil, que celui de parler de ses contemporains ? D'autre part, comment raisonner peinture devant Ingres, Delacroix, Horace Vernet, Decamps, Diaz et les autres ? Ne fallait-il point être poète, artiste, avoir l'intuition des choses, ou être initié ?

Physiologiste avant tout, penseur et homme de goût, le poète du Fossat procédait à la manière de Sainte-Beuve.

1. *Histoire des artistes vivants*, p. 149.

Théophile Silvestre avait préalablement fréquenté les maîtres célèbres, « pour apprendre, suivant le sage conseil de Montaigne, *à parler des vents, avec les nautonniers.* » C'est qu'il ne pensait pas qu'on pût éclairer et deviner les œuvres des artistes, si l'on ne cherchait dans ces œuvres, un reflet de l'âme de l'homme ; l'œuvre et la connaissance intime de l'artiste, ne devraient pas, selon lui, se séparer.

Il y a un véritable charme à suivre Théophile Silvestre, expliquant les hommes célèbres qui ont tant passionné le public. Il instruit et il plaît. Il a combattu Ingres avec courtoisie, mais avec verve. Avec quelle bonhomie il rit de ces élèves ensorcelés du maître, disant de l'auteur du *Martyre de saint Symphorien* : « Nous l'avons vu simple et grand comme Molière, corriger plusieurs fois, sur les conseils de sa cuisinière, le bras droit de la Muse qui protège Cherubini. » Il reproche à M. Ingres de manquer d'inspiration : « L'inspiration aurait tout le temps de venir et de se retirer dans ces longs intervalles, si M. Ingres n'enfourchait toujours un Pégase qui marche au pas, l'oreille basse. Parfois il semble secouer cette pauvre lenteur ; quelques heures lui ont suffi pour ajouter les bras d'un modèle au portrait inachevé de madame d'Haussonville, et pour rétablir dans ses peintures du château de Dampierre, les morceaux que les visiteurs vantaient le plus et qu'il avait effacés à leurs yeux, au plus fort des éloges [1]. »

Nous reconnaîtrons cependant que le poète du Fossat y mettait un peu d'acharnement. Après avoir déploré le manque de verve, d'imagination, de personnalité, notre critique-poète continue : « L'idéal n'est ni dans les réminiscences, ni dans les portefeuilles d'estampes, ni dans les calques, ni dans une longue patience. La composition pyra-

1. *Histoire des artistes*, p. 28.

midale, le fini, la douceur du blaireau, tout cela n'a rien de commun avec le génie. Ce soin exclusif donné aux choses imperceptibles appartient aux miniatures italiennes, aux vignettes de modes et aux poupées de cire. Le fini n'a jamais, à ce point, tourmenté les vieux maîtres : Véronèse aprés avoir exprimé ses principales idées, laissait quelques parties inachevées ; Rembrandt, qui poussait la même habitude bien plus loin encore, répondit un jour : « Je cesse de peindre quand j'ai cessé de penser [1]. »

« Une volonté de fer, doublée et chevillée d'une patience de religieux, voilà les deux qualités qui ont fait de M. Ingres un grand artiste, comme elles en eussent fait, au choix, un grand médecin ou un grand banquier [2]. »

Théophile Silvestre ne pardonne pas à Ingres d'avoir, sous prétexte de noblesse idéale, supprimé le paysage. « Il nous a offert simplement, dans l'esquisse de *Jupiter* et *Antiope*, deux poignées de feuillage, un ciel grand comme la moitié de la main, pris au Titien, et un gazon imité du Giorgion ; un palmier postiche dans le tableau de *Saint-Pierre ;* un rocher en forme de pain de sucre et couleur de cuir, au pied duquel une mer, fouettée comme une crème, laisse voir ce monstre de liège colorié, frappé par la lance de Roland. La mer émue, frémissant de la naissance de Vénus, et secouant comme une toison tout son peuple fougueux qui vient au soleil levant saluer la déesse, l'artiste la fait plate et morne en bleu cru de porte cochère ; il n'a d'autres animaux que cinq ou six chevaux de bois et un épagneul en faïence. On ne voit qu'un bouquet de fleurs pâles et mourantes dans le bouquet de madame d'Haussonville et dans le vase mesquin de *Françoise de Rimini.* Ah ! sortons de ce musée funèbre, où les personnages sont collés aux

1. *Hist. des artistes*, p. 29.
2. *Ibidem.*

lambris et alignés comme les têtes des coupables sur les étagères des cabinets phrénologiques. Il n'y a ni air, ni soleil, ni sources, ni ombrages, ni terre, ni ciel, ni hommes, ni dieux dans ce petit monde impossible de l'élève révolté de David. On y languit, on y étouffe, on voudrait pleurer... J'ai trop insisté ; dix lignes suffisaient à l'histoire de ce célèbre artiste, qui a sacrifié les émotions, les facultés humaines, à la pratique manuelle, à la calligraphie de l'art, et mis la peinture au carreau ; mais comme il ne craint pas de viser à l'idéalité, du fond de son atelier bourgeois, peuplé de divinités de plâtre, et de railler la France du Poussin, de Lesueur, de Claude Lorrain et de Lebrun, en s'imposant à son admiration comme un puissant génie, je lui devais la vérité [1]. »

Nous avons étendu les citations de l'étude sur Ingres, qui occupe plus de trente-cinq pages in-4°, afin de donner quelque idée de la manière de notre historien critique. Il passe à Eugène Delacroix, rompt quelques lances en sa faveur, et le justifie de n'avoir pas fait le voyage officiel des peintres, celui d'Italie, c'est-à-dire de n'avoir point subi le joug des traditions. Rembrandt n'eut pas besoin de voir l'Italie pour montrer sa puissance dans la *Leçon d'anatomie du docteur Tulp*, et dans la *Ronde de nuit*, deux merveilles de l'inspiration libre.

XV. — Après avoir consacré quarante pages à E. Delacroix, le poète-critique en accorde vingt à Corot, et, à propos de la familiarité naïve de ce dernier, il pense que Corot s'exagérait lui-même la gaieté de son caractère. Nous, qui avons connu Corot, nous sommes de l'avis du poète ariégeois. Il y a de la mélancolie dans ses ouvrages, et quelquefois

1. *Histoire des artistes*, p. 32, 33.

Corot avait de la tristesse dans ses traits. Son beau talent resta longtemps contesté. C'est qu'il faut combattre non seulement la vie, dit Silvestre, mais les difficultés de l'art; le plus grand paysagiste ne trouve pas, comme M. de Maistre, facile de refaire le soleil avec *une chandelle* et *du papier huilé*, pendant que les beautés éternellement fugitives de ce splendide univers semblent railler son impuissance. L'étude sur Chenavard, ce grand illuminé en peinture comme en philosophie religieuse, occupe quarante pages, où le critique s'exprime avec franchise sur les faux pas dans lesquels Chenavard s'était engagé vis-à-vis des catholiques, avec ses projets de peinture et de palingénésie sociale destinés à la décoration du Panthéon.

Il en est ainsi des autres études. Partout, à côté de l'historien qui dit avec sang-froid ce qu'il croit la vérité aux maîtres, au risque de leur déplaire, on remarque, en Théophile Silvestre, cette puissance de conception poétique alliée à la force de jugement et cette possession de lumière qui lui permettent de justifier éloquemment, avec des raisons considérables, ses blâmes comme ses éloges. Le lecteur sera non moins frappé de la raillerie fine et du grand bon sens qui brillent dans ses chapitres sur Courbet et sur Horace Vernet.

Ainsi, Théophile Silvestre ne représente d'une manière honorable l'*interprétation de l'art* dans l'Ariège; il n'est un des premiers historiens français de l'art, que parce qu'il est un puissant poète, et joint la compétence sur les choses à l'art du style et à la forme supérieure de son langage. On peut, sans hyperbole, le nommer le *Sainte-Beuve* de l'Ariège; s'il n'a pas toute la souplesse du célèbre écrivain des *Lundis*, il est aussi philosophique et il a plus de mâle énergie, il est plus fort et plus viril de forme littéraire. On ne pourrait citer dans Sainte-Beuve des

pages qui surpassent celles de Théophile Silvestre sur Courbet, sur Horace Vernet, sur les peintres anglais Hogarth et Thomas Gainsborough. On ne fait pas de plus pénétrantes analyses, on ne dissèque pas un talent avec plus de science anatomique, on ne descend pas plus profondément dans les plis et replis du génie. Nous voudrions pouvoir reproduire de longs passages de l'écrivain ariégeois. Il disait de Hogarth : « Je ne suivrai pas en détail l'effrayante logique des misères humaines dans l'œuvre de Hogarth. On y voit, dans la série de la « cruauté, » des enfants tourmenter les bêtes, arriver par la suite à égorger l'homme, et, après l'avoir égorgé, s'enivrer encore de l'odeur du sang qui coule de ses entrailles palpitantes. Et quelles nuances intermédiaires l'implacable maître sait établir d'une extrémité à l'autre de nos violences, de nos vices, de nos faiblesses ou de nos ridicules ! L'armée du mal est dénombrée avec tous ses soldats et tous ses capitaines. Chacun de ces caractères tranchés est suivi d'une infinie variété de caractères du même ordre, agités à des degrés divers par une même passion. Naturaliste incomparable, Hogarth les fixe à jamais dans ses ouvrages, qui sont autant de planches illustratives de la zoologie humaine.

« Mais Hogarth ne se contente pas de saisir et de rendre une telle variété de personnages, à la façon d'un peintre de portraits dont l'innombrable clientèle comprendrait tous les âges, toutes les conditions, tous les tempéraments. Après avoir analysé l'individu en moraliste, il le met sur la scène en dramaturge ; il en fait un acteur comique ou tragique, par moments tragique et comique à la fois, pour se conformer à cette loi de la nature qui nous donne en même temps ou successivement le plaisir et la peine, le rire et les pleurs. La passion particulière de chaque personnage de-

vient générale, typique, dans la généralité de l'action. Ce n'est plus un avare, un hypocrite, un débauché, un assassin ou une prostituée qui pose devant nous, c'est l'Avarice, l'Hypocrisie, la Débauche, la Cruauté ou la Prostitution incarnée qui vous regarde. L'énergie de chacun de ces caractères est la condensation, le résumé, la vivante algèbre de mille caractères. Par une sorte d'idéalité, qui éclaire et fortifie l'observation positive, Hogarth s'est fait un monde à lui de la quintessence du nôtre. Il pose, il noue, il accélère ses drames suivant l'irrésistibilité des affections humaines, selon la logique fatale des événements; il les dénoue avec l'implacabilité du destin. La « Vie du Rakè, » la « Vie de la Courtisane, » le « Mariage à la mode, » « l'Histoire des deux Apprentis, » sont des merveilles d'entraînement dramatique. Et quelle vigueur! La scène n'est jamais tranquille, le spectateur ne respire pas. La péripétie pousse la péripétie, la physionomie agit sur la physionomie, le geste sur le geste, le caractère sur le caractère; l'action entière s'enflamme, les passions se ruent l'une sur l'autre, comme les bêtes féroces d'une ménagerie. Hogarth les aiguillonne, les exaspère, pour qu'elles s'entre-dévorent, semblable à un belluaire qui prend lui-même à leur contact quelque chose de leur férocité. »

Ailleurs, Théophile Silvestre, étudiant Gainsborough, chez qui le charme naturel était une qualité supérieure à sa force, ajoute : « Les cœurs viennent à lui par entraînement, ce qui le dispense des efforts et des soucis de la domination. Les maîtres plus savants et plus austères que ne l'est Gainsborough, ne peuvent lutter contre lui. Dans leurs ouvrages, on est à l'école; dans les siens, on est à la fête.

« Voici « l'*Enfant bleu*, » qui, du fond de sa toile, semble venir à vous. Son bras gauche ployé tient relevé sur la

hanche un élégant manteau; le bras droit pend avec souplesse le long du corps; la main tient un grand feutre noir à plumes blanches; les chausses sont fixées au genou par une jarretière moirée à crépines d'argent; le bas de soie est bien tiré sur cette jambe fine; son petit pied se cambre dans un soulier à grands nœuds de rubans. Ce doux visage est encadré par une fraise brodée à jour. Pas un prince ne l'emporte en noblesse et en grâce sur « l'Enfant bleu, » qui, pourtant n'est qu'un enfant du peuple, idéalisé par le peintre. L'art ennoblit tout ce qu'il touche. Et que l'on sent bien ce corps palpiter et saillir sous ce charmant costume! La lumière le caresse obliquement; le côté droit de la poitrine se modèle en tournant; la jambe droite s'efface, la gauche se prononce; la silhouette générale du corps est noyée dans l'atmosphère avec une douceur, une subtilité dont il serait difficile de trouver un pareil exemple dans l'œuvre entière de Van Dyck. Gainsborough ouvre derrière « l'Enfant bleu » toute la profondeur d'un paysage, et, bien que rien n'y soit déterminé ni dans le ciel, ni sur la terre, la simple ébauche parle ici beaucoup mieux que ne le pourrait faire une peinture achevée. Le soleil va s'éteindre dans les vapeurs du crépuscule. L'enfant s'arrête, gagné par la tristesse du soir qui commence à descendre sur la campagne; l'harmonie de la couleur bleue prise par Gainsborough, en contradiction des préceptes de Reynolds, n'a rien de froid, rien d'insolite. Van Dyck, si je m'en souviens bien, nous l'a montré avec bonheur dans la figure allégorique de la duchesse de Southampton. L'enfant, tout vêtu de satin bleu, serait, pour ainsi dire, isolé dans le fond du paysage, qui est d'un ton chaud, si l'artiste ne l'y rattachait par les teintes bleuâtres répandues autour des arbres et dans les nuages. La foule se pressait tous les jours, à l'exhibition de Manchester, devant cet admirable tableau, obéissant à son

insu à l'irrésistible attraction d'un chef-d'œuvre à la fois naïf et raffiné, inexplicable comme la séduction [1]. »

XVI. — Est-il maintenant nécessaire de considérer exclusivement dans Théophile Silvestre, l'*écrivain personnel*, au moyen des œuvres où il a tiré toute chose de son fonds; où, laissant de côté la critique, il a creusé, avec ses facultés créatrices, la mine découverte par sa pensée.

Il ne sera point fait allusion aux divers articles que l'auteur ariégeois a publiés dans le journalisme, selon l'improvisation et les fantaisies de l'heure, ni à ses études sur les hommes politiques, sur les renommées du barreau, du Parlement [2]. Cherchons plutôt ces évolutions, ces tranquillités de l'équité naturelle, cette sérénité qui se rencontrent loin des querelles, là où l'écrivain n'est pas militant, et affirmons que l'écrivain du Fossat a laissé des preuves d'une véritable organisation de poète et d'écrivain original. Et lorsqu'on aura pratiqué ses écrits, on le tiendra certainement pour un de nos bons, des meilleurs écrivains français de notre temps.

Il est vrai que Théophile Silvestre n'a pas écrit en vers; et cependant quel poète! car il faut s'expliquer sur la portée et sur les rapports réciproques de la prose et du vers à notre époque [3]. Chateaubriand prosateur est cent fois plus

1. *L'art, les artistes et l'industrie en Angleterre*, p. 20, 41, 42.

2. On fera un recueil, sans doute, des articles de Théophile Silvestre épars dans le *Nain jaune* et ailleurs. Dans l'ardeur de la lutte, le journaliste s'y oubliait quelquefois jusqu'au paradoxe. L'entendant un jour deviser sur les talents oratoires de Jules Favre, qu'il n'aimait pas, je l'avertis qu'il tombait dans des exagérations regrettables.

3. Je n'adopte aucune exagération ; ni que la prose soit supérieure au vers, et que le vers soit une forme destinée à disparaître; ni que le vers doive tout primer, tout éclipser, de façon qu'on ne puisse être poète, sans aligner des vers.

On prête à Eugène Pelletan une thèse qui me paraît difficile à soutenir, savoir: que la prose est supérieure au vers; que, dans les âges de maturité

poète que Delille versificateur; on trouvera plus de vraie poésie, plus de souffle poétique dans une page de madame Sand, ou de J. M. Dargaud, que dans tel ou tel rimeur, même académicien, qui a fait gémir des centaines de pages sous le poids alourdi d'insipides alexandrins.

Dans la grande acception du mot, nous entendons par poète, un sculpteur d'idées, un ciseleur de mots mélodieux, d'expressions imagées et pittoresques. Le poète est celui qui, non seulement sent les grandes et belles choses dans la nature et dans le monde historique, mais surtout qui sait rendre poétiquement ce qu'il sent; c'est un barde qui sait chanter pour les autres, ce que les autres sentent. A tous ces titres, l'écrivain du Fossat est de la race des poètes. Il n'avait nul besoin d'aligner des rimes, ni d'emprisonner ses phrases dans des quantités invariables de mots chiffrés. Le dernier volume de Théophile Silvestre, publié après sa mort [1], avec ce titre : ***Plaisirs rustiques***, et formant environ 240 pages in-12, suffit à lui seul [2] pour constituer ses titres à la gloire de poète.

Nous considérons ce livre posthume comme une sorte de poème aquatique ; Théophile Silvestre y chante ses aventures de pêche, le long des fleuves et rivières de l'Ariège ; et, croyons-nous, on ne peut être plus intéres-

sceptique et d'indépendance républicaine, le vers est une forme surannée. qui doit disparaître.

Nous n'acceptons point davantage, la tendance qui voudrait concentrer un monopole exclusif dans les mains des *versificateurs*, et constituer un Olympe, où il faudrait se prosterner devant une poésie plus réduite. plus concrète que celle de Lamartine et de Musset, et dont les nouvelles divinités seraient : Hugo, Leconte de Lisle, Théophile Gautier, Théodore de Banville.

1. Après 1877.

2. Ce livre qui est la réunion de huit à neuf lettres de Théophile Silvestre, sur le plaisir et l'art de la pêche, a été publié en 1878, avec un dessin de Jean-Baptiste Millet, reproduit en fac-simile.

sant, plus poétique, plus original. Le poème s'ouvre par le récit d'une *Pêche de barbeau à la ligne*. Dès ce premier chapitre, le lecteur est initié à la connaissance du poète, et peut entrevoir cette nature prime-sautière.

Il est visible que le poète entre dans l'âge mûr : « Pendant que vous menez la vie de château sur les collines du Lauraguais, si monotones et si fatiguées par le labour, je trouve avec notre ami Garipuy (un peintre), le pittoresque et le bonheur dans la pêche à la ligne, plaisir savant, raffiné, et même dramatique, si décrié, si peu compris, tant il est au-dessus des intelligences vulgaires. » Silvestre était de taille ordinaire, mais pétulant et fort, d'un type brun très accentué. Il portait, dans l'expression de son être, cette crânerie qui se résout souvent en apparences dantonesques, mais cache, en réalité, une âme sensible et faite pour les robustes dévouements. Quels furent les orages de sa vie de cœur ? y en eût-il ? Il nous est impossible de rien raconter à cet égard, nous qui, après l'avoir connu en 1840, sur le seuil de la jeunesse, alors qu'il n'avait que ses dix-sept printemps, le perdîmes de vue pour ne le retrouver que trente années après, vers 1869 ou 1870. Toutefois, on pressent qu'il y eut des tempêtes, et des peines, et des lassitudes dans la vie de notre poète, au tempérament fougueux : « Je perds sans remords, dit-il, les trois quarts de mon temps à chasser, à pêcher et à fumer des cigarettes. » Puis, parlant des habitudes de la truite dans les rivières l'Ariège et l'Arget, il ajoute : « J'ai bien des fois étudié au bord des précipices les moindres particularités de ces bêtes, cent fois plus intéressantes pour nous que les vanités féroces, les discussions niaises et les amours boueuses de Paris, où il *faut chaque jour mourir un peu pour vivre.*

« Assis aujourd'hui sur la tête et sur l'épaule de ce

sanglier de pierre dont je vous ai parlé, je viens de passer à Gourniers *tout un jour de bonheur*. Le ciel, d'un bleu vigoureux et pur, est l'*image très simple et très vraie de l'état de mon âme*[1]. »

Si ces lignes indiquent que Théophile Silvestre eut à tremper ses lèvres dans le calice universel, ne faut-il pas tous subir cette éducation seconde, dont la vie se charge elle-même? Cela dit, celui qui s'engagera dans la lecture des *Plaisirs rustiques*, ne pourra point s'arracher à ce livre séducteur et magique; il voudra savoir les aventures d'un héros bourgeois, qui met deux cents lieues entre Paris et lui, et s'en va dans les Pyrénées ariégeoises, pour chercher les émotions peu connues de la pêche à la ligne dans les rivières rapides, et pour oublier les supplices qu'engendre la vie des civilisés dans les grands centres.

XVII. — Le début du poème est splendide; nous n'avons vu nulle part, ni dans Topfer, ni dans George Sand, une description de paysage, un tableau de petite rivière, et un réveil de la nature, par une belle matinée de fin d'août, qui surpasse en richesse de couleur, en vérité et en originalité, les douze premières pages des *Plaisirs rustiques*. On sent la plume et le pinceau d'un maître.

Viennent ensuite les apprêts immédiats de la pêche, la description du matériel, rendue d'une façon supérieure, la manière pour un bon pêcheur à la ligne de préparer les premières escarmouches ; puis, l'auteur continue, et dit enfin la vraie bataille.

« Tout est prêt. Le gouffre de Grépiac, aux parois caverneuses, tout à l'heure d'un sombre acier bruni, s'illumine. Recueillement. Des bulles bouillonnantes nous disent que

1. *Plaisirs rustiques*, p. 237.

les barbeaux font leur procession matinale, en chantant l'hymne au soleil de Baour-Lormian. Avec plus de noblesse que le *Semeur* de François Millet, le généreux et subtil Garipuy répand une poignée de vermisseaux sur ce champ liquide : largesse perfide faite aux barbeaux ! Nous lançons la ligne, l'action est engagée. L'appât tombe au point précis où le remous le prend, l'apporte aux poissons à jeun, bien disposés. Une foule de barbillons avides, tracassants comme des bébés en réveil, fourragent ce déjeuner servi à leurs ancêtres, dont l'imposante et brutale arrivée les effraye, les disperse. Sauve qui peut, le gros barbeau, comme Saturne, dévorerait tous ses enfants.

« Après la débandade de cette jeunesse brouillonne, dont les picotements ont déjà mis dans notre panier deux ou trois petits téméraires, mon bouchon flotteur plonge et file au fond de l'eau, d'une seule tirée. D'un coup de main vif, sec, mais sans brutalité, je fais entrer le croc dans la bouche du barbeau, qui, pris, blessé à vif, se jette à corps perdu vers sa caverne.

« Barbeau tient bon ; le roseau plie ; barbeau redouble ses efforts et fait si bien qu'il déracine le pêcheur de sa place, et casse l'hameçon comme un cheval qui tire au renard casse son licou : « Je criais : « A l'aide ! » Garipuy, sans bouger, sans mot dire, me regarde avec le calme asiatique et l'ironie gasconne. J'ai l'air d'un fondeur de cloches dont le fourneau s'écroule.

— « Impossible, ai-je dit, que ce brusque animal soit un poisson, même un barbeau de six livres. C'est quelque loutre. Je viens de manquer une casquette.

« A peine suis-je remis de la catastrophe, que le roseau de Garipuy, plie comme par un coup d'orage, pique une tête dans le gouffre ; le fil de la ligne scie l'eau comme un crin d'archet racle la chanterelle, le roseau semble un archet

forcé, un cerceau flexible et gémissant; tout le fil de la ligne s'enfonce; on ne voit que la courbure convulsive d'un roseau que l'on croirait ensorcelé.

— « Hé! encore quelque monstre! un des chevaux de Neptune.

— « Il est robuste, le barbeau, dit le maître avec un doux sourire.

— « Nous l'aurons?

— « Nous ne l'aurons pas.

« La bête invisible court une violente bordée vers sa caverne : opposition du roseau en tierce; l'animal enfile le courant : opposition de quarte; il plonge : on rend la main; il pointe au large : on l'accompagne en le contenant; secousses désespérées dans un sens, dans un autre sens : opposition par-ci, opposition par-là, sans se laisser gagner; roseau toujours en demi-cercle; le poisson s'arrête au fond de l'eau, stupéfié, brisé de fatigue : alors petite pesée en bascule comme pour le prévenir qu'on veut le tirer de chez lui. Le combattant désespéré joue son reste. Autant de secousses, autant d'oppositions.

« Dès lors, Garipuy n'est plus seulement un artiste de talent et un pêcheur habile, c'est encore un maître d'escrime consommé, un gâtechair des grands jours d'assaut.

« Le barbeau, épuisé, vient à la surface du gouffre; le soleil offusque ses yeux, l'air l'effarouche, la vue du pêcheur l'exaspère. Après avoir fendu la surface de l'eau comme un yatagan, il la bat de sa queue et agonise en tressauts convulsifs.

« Enfin, plus de secousses. Le voilà sur la terre. Au panier.

« Ce héros de cinq livres a lutté vingt minutes. Une foule de ses parents et de ses amis de tout âge et des deux sexes

a eu le même sort. La ligne a triomphé. Quelle bataille? Un Trafalgar d'eau douce[1]. »

Le chapitre II des *Plaisirs rustiques*, dédié à Leconte de Lisle traite de la *pêche du cabot à la sauterelle*. On y lit le délicieux croquis d'un Monsieur enrichi revenu des îles, et amusant par ses airs pédantesques. Après une étude comparée du cabot et du barbeau, et le récit de cette nouvelle guerre sur les eaux, notre poète narquois raille admirablement un personnage extraordinaire qu'il appelle : « ce satrape des campagnes; » « ce Phœbus habillé en homme. » Il est impossible de retenir le rire devant le portrait que Silvestre trace de ce potentat d'outre-mer, debout sur son perron, plus fier qu'un demi-dieu sur son socle, trônant dans un village plein d'ânesses, d'ânons, de chiens errants, de pourceaux, de volailles.

Au chapitre III on voit reprendre les opérations aquatique sur le Salat, et l'on s'adresse au goujon. La description des mœurs du goujon est pleine d'un intérêt, qui va croissant de page en page. Le chapitre est intitulé : *Revers sur le Salat*. La force des éléments décide du sort de la journée. « Le Salat, comme criblé d'en haut d'une grêle de plomb liquide, crépite et bouillonne. Adieu poissons! quelle pluie. » Alors, nos pêcheurs remontent « les falaises moussues et glissantes, à travers les pierres dégringolantes; ils emmêlent leurs lignes, se prennent eux-mêmes à l'hameçon, entravés, déboutonnés, décousus par les ronces. »

Ils rentrent. Puis, à peine « l'arc-en-ciel a jeté d'un horizon à l'autre, sa passerelle de couleurs, » qu'ils reportent leurs opérations opiniâtres sur le Salat éblouissant, et dont les bords sont tout diamants.

Le chapitre IV est consacré à *la pêche de la brême au*

1. *Plaisirs rustiques*, p. 21-25.

ver rouge. Non seulement le poète y devient moraliste, mais il y donne la preuve, pour la centième fois, qu'il est un maître dans l'art descriptif. Lisez ce qu'il dit de l'îlot de *Pête-Bas*, inconnu de Malte-Brun et de Balbi, sans omettre, dans les chapitres V, VI, VII et VIII, ses nouvelles études sur les mœurs des poissons, sur l'anguille, sur la truite, etc.

On ne saurait tout approuver dans le poète ariégeois, qui ne prétend pas, je pense, être une perfection. Il y a des choses trop crues, dans son étude sur les *Paysans pris à la plume*, et dans certains détails sur les truites, comme il y a des inégalités et des obscurités dans son talent original. Je serais tenté de lui trouver plus d'un point de ressemblance avec le poète autrichien *Nicolas Lenau*, aux alternatives de câlinerie et de sans-façon sauvage, de tendresse et d'hypocondrie, d'exaltation et d'abattement. Tous deux n'avaient-ils point une poésie luxuriante dans l'âme, de la jovialité dans le caractère? Ne voulaient-ils pas, tous deux, respirer de temps à autre les fraîches bouffées de l'air du pays natal, n'avaient-ils pas tous deux « la note attendrie et nostalgique de cet amour du poète pour le pays de sa jeunesse[1] ? » Ne tournaient-ils point leurs regards dans les jours assombris, soit vers les claires eaux de l'*Ariège*, du *Salat* et de la *Lèze* aux gais bouillonnements, soit sur ces coteaux pleins de soleil, où rit la vigne de Tokay[2]?

Nous croyons savoir qu'il y avait des côtés fantasques dans le caractère de Théophile Silvestre, et qu'ils se reflétaient dans sa nature intellectuelle et dans son talent. Ne demandons pas plus d'unité, plus d'uniformité et de réserve

1. Lenau in Schwaben, von Emma Riendorf.
2. Voyez *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1878; *Poètes et Humoristes*, par André Theuriet, p. 196.

envers les oreilles pudibondes, qu'on n'en saurait réclamer d'un poète né « dans le pays des têtes chaudes, des vins capiteux et des cœurs passionnés, » que ce pays se nomme Le Fossat dans l'Ariège, ou bien Csatad, près Temesvar en Hongrie. Toutefois, il est juste de dire qu'en général l'auteur de l'*Histoire des artistes vivants* et des *Plaisirs rustiques* ne se complaisait point dans la liberté risquée de la plume ou de la parole.

XVIII. — Il est regrettable, pour la gloire de Théophile Silvestre, que son œuvre ne contienne pas un plus grand nombre de poèmes, d'autant plus que notre poète avait conscience de l'étincelle qu'il portait en lui. On en trouve l'aveu indirect, dans le chapitre VI des *Plaisirs rustiques;* il y parle de la *pêche de l'anguille à la rougeane*, il y déploie beaucoup d'érudition, il cite Aristote, Van Helmont, Spallanzani, Yarell, Sepfontaine, Lacépède, Linné, Cuvier, Siebold, Günlher, E. Desmarest, du muséum de Paris, sur cette question : *l'anguille est-elle un poisson*?... il raconte ensuite ses duels avec les anguilles de la Lèze ; mais derrière ses récits, loin de s'oublier lui-même, on sent qu'il tient à se déployer dans un regard comparé sur les savants, les orateurs, les hommes d'État, les physiciens, les chimistes et les poètes ; et il est manifeste que, pour lui, les « hommes qui sentent, expriment vivement, noblement, la beauté extérieure et les passions de l'âme, par la plume, le crayon, le pinceau, l'ébauchoir..., qui donnent du caractère et de la grandeur aux moindres choses sans les fausser, et découvrent les plus subtiles et les plus secrètes analogies en poètes, ou les devinent à la manière de cet aveugle-né, qui voyait, des yeux de l'âme, que le rouge ressemble au son de la trompette, » ceux-là, disons-nous, sont surtout à ses yeux les hommes intelligents, ceux-là sont les hommes

supérieurs de l'humanité : « combien sont-ils ? où les trouve-t-on ? quel roi les fait naître, dit-il, et quel banquier peut les payer[1] ? »

Quelle que fût la conscience que Théophile Silvestre possédât de ses facultés, il est indubitable que la poésie l'avait touché de sa flamme ; cela nous semble visible, par le simple coup d'œil qui précède sur les premiers chapitres de son poème de la pêche.

Un dernier mot en nous séparant du poète. La presse de Paris aurait pu demeurer moins taciturne, lorsqu'un accident imprévu termina d'une manière si hâtive et si prompte, sa carrière à peine ébauchée. On raconta seulement, qu'après une brouille de quelques années, Gambetta et Th. Silvestre s'étaient réconciliés, et que ce dernier était mort subitement au sortir d'un déjeuner chez Gambetta. Était-ce assez explicite à propos d'un grand original[2] qui s'éteignait ? Ne perdions-nous pas un beau talent, un écrivain remarquable, un penseur vigoureux, un vrai poète et un de ces érudits compétents dans les arts, dont le nombre n'est pas considérable[3] ? L'histoire littéraire doit signaler deux magnifiques passages d'une incomparable énergie, dans les œuvres du poète ariégeois ; c'est 1° sa manière de réfuter ce qu'on appelle le *réalisme* dans l'art, comme il l'a fait dans ses quarante pages sur le peintre Courbet[4] ; on n'est pas plus clair, plus logique et plus fort. C'est 2° son portrait du célèbre *Blanqui*, le conspirateur politique, qu'il connut, en 1844, au château de Blagnac, près Toulouse,

1. *Plaisirs rustiques*, p. 137.

2. Tout était original en lui, jusqu'à sa langue ; il détestait, comme son ami J. Barbey d'Aurevilly, « la platitude universelle du style. »

3. A propos des *Plaisirs rustiques* et de l'*Histoire des artistes* d'après nature, quelques journaux veulent se souvenir de cet écrivain « *considérable.* »

4. *Histoire des artistes vivants*, p. 241.

où, jeune alors, Blanqui était précepteur du fils du général Compans [1]. Quand on écrit comme Th. Silvestre de ces morceaux à la façon de Tacite, de Cormenin et de Proudhon, on a des titres manifestes à l'immortalité littéraire, à moins d'ingratitude inique de la part du pays.

Est-ce à dire que cet écrivain saillant de la moderne Ariège ait atteint la complète maturité de son talent? — Non certes : il a laissé dans ses œuvres des parties incorrectes, des passages où l'on regrette des négligences et de la crudité. Les années, qui marchent trop rapidement, usèrent cette nature active et nerveuse. Ayant déjà beaucoup acquis par l'intelligence et par l'intuition, ayant beaucoup observé, il a disparu lorsque son fonds doctrinal et l'assemblage de ses recherches, lui allaient permettre de formuler d'utiles synthèses.

Répétons une troisième fois que nous n'avions point à parler de l'homme politique, et que nous devions nous borner à considérer le lettré et l'artiste du Fossat [2]. Nous fermerons ici la page qui lui est afférente, pour passer à d'autres poètes des Pyrénées ariégeoises, qui nous attendent au chapitre suivant.

1. *Plaisirs rustiques*, pag. 192-209.
2. Non que nous accordions toute autorité à des pamphlets, comme à celui : les *Hommes du jour*, par Eugène Vermesch; mais il nous plaît de rester dans la réserve.

CHAPITRE VIII

Un des astres brillants de la littérature protestante dans l'Ariège. — Napoléon Peyrat. — Son œuvre poétique. — Synthèse de sa vie intellectuelle. — Ses relations, dès 1831, avec les hommes célèbres de Paris. — Sa première poésie connue adressée au chansonnier Béranger. — *L'Arise*, romancéro religieux, historique et pastoral des Pyrénées. — Analyse et critique de ce recueil de cinquante ballades. — En 1874, Napoléon Peyrat publie un nouveau volume de poésies, intitulé : *La Grotte d'Azil*. — Ce cycle de poésies est clos en 1878 par un troisième volume : *Les Pyrénées*. — L'honneur de Peyrat est d'avoir inauguré une poésie indigène dans les Pyrénées centrales. — Un problème : Pourquoi Napoléon Peyrat n'a-t-il point en France la popularité qui serait due à son talent. — Patriotisme de cette poésie. — Si Napoléon Peyrat n'aurait pas pu atténuer la note calviniste. — Un nouveau poète de l'Ariège appartenant à la libre pensée. — Raoul Lafagette, de Foix. — Il pencherait vers l'école réaliste. — *Les Aurores*. — *Les Chants d'un Montagnard*. — A côté de Napoléon Peyrat, poète biblique, Raoul Lafagette semble le poète de la démocratie ariégeoise. — Les beaux côtés de l'œuvre de ce jeune favori des Muses.

I. — Ce chapitre touchera à deux œuvres et à deux noms. Il faut venir d'abord à la part fournie par la littérature protestante de l'Ariège. Les protestants des Pyrénées, dans le comté de Foix, ont produit, dans ce siècle, peut-être un des astres les plus brillants de la poésie, dont l'Ariège doit s'honorer, M. Napoléon Peyrat, enfant de Bordes-sur-Arize. Il n'est que justice de replacer sur son piédestal, cet esprit si bien doué, entre tant de protestants de nos montagnes, tous hommes de cœur et d'intelligence, et qui ont compris depuis longtemps, que le plus urgent est d'oublier ce qui nous divise, et de cultiver ce qui nous rapproche.

Tout en graduant notre admiration, à propos de ce poète ariégeois qui se détache dans un fond lumineux, nous avons à retracer devant le public français les œuvres distinguées, qui placent M. Napoléon Peyrat sur le pied « d'une individualité très entière et très prononcée. » Ce n'est pas ici un talent à ses débuts, qui dans ses heures de verve, eût donné seulement des fragments brillants, mais intermittents et sans suite ; M. Napoléon Peyrat est parvenu a sa pleine maturité ; il se présente avec un fond solide et imposant de richesse littéraire.

Tâchons de dire dans ce chapitre, ce que M. Napoléon Peyrat a mis dans la littérature nationale ; quelle universalité et quelle popularité il devait atteindre ; quels retardements il a subi dans la renommée, et à quelles causes probables peut tenir ce phénomène. Nous n'aurons pas à ramener laborieusement ses poèmes, d'une langue étrangère, ni à les extraire d'une littérature ardue, comme ces poèmes qu'on fait lire aux Européens, après les avoir transvasés du sanscrit par des traductions [1]. M. Napoléon Peyrat, écho, dans ses vers, du premier accent de l'humanité qui s'éveille dans l'infini, a chanté les harmonies de la nature, les hymnes d'action de grâce au Créateur, dans une très belle langue française. Il nous donnera des épopées, car il a des héros ariégeois à chanter, de grandes scènes de l'histoire à raconter.

II. — La synthèse de la vie intellectuelle du poète se fait en deux mots. Bouleversée, spoliée par divers accidents, la famille de M. Napoléon Peyrat n'avait pas à léguer de grandes propriétés territoriales à notre jeune Napoléon. Cette circonstance stimulera, dans l'adolescent, la culture

1. Ainsi, M. Foucaux, du collège de France, nous faisait connaître naguère un drame en cinq actes du poète Kalidasa, traduit du sanscrit.

de toutes les facultés qu'il avait reçues du ciel. Né vers 1809, M. Peyrat fit une partie de ses études à Montauban vers 1825. Et déjà deux amours se prononçaient en lui ; les vallées natales l'avaient impressionné, en lui révélant les beautés de la nature ; et d'autre part le séjour de Montauban éveilla son goût pour les études religieuses, au point de vue héréditaire de sa famille, c'est-à-dire au point de vue protestant. Bientôt Paris l'attira, pour compléter ses études, fouiller les bibliothèques et fréquenter les hommes célèbres ; M. Peyrat, venait camper aux bords de la Seine en 1831. Il eut, dans ses jeunes amitiés, la sympathie du poète Précontal ; et bientôt aussi, il fut mis en rapport avec des hommes illustres, Lebrun, de l'Académie, Béranger, et plus tard Lamartine et Sainte-Beuve. Mais c'est de son évolution individuelle qu'il s'agit.

Napoléon Peyrat eut, comme beaucoup d'autres, à faire marcher le développement de ses facultés, à travers les difficultés toujours renaissantes d'une situation matérielle, lente à se dessiner. C'est en s'avançant parmi les perplexités d'un sort précaire, qu'il dut affirmer sa vocation, creuser sa voie intellectuelle, dessiner le programme, et préparer la toile, où son pinceau remuerait des couleurs pendant quarante ans.

Le premier chant, la première poésie connue de Napoléon Peyrat, est une élégie adressée à Béranger. Peyrat, allait et venait aux Pyrénées, au manoir de ses pères, mais la mauvaise chance avait amené l'éparpillement des ressources paternelles. Il fallait se créer une route, devenir quelque chose, acclimater son talent, faire connaître ses idées, et en même temps conquérir une position. Il y eut de tels retardements dans les débuts (les portes de la renommée ne s'ouvrent pas du jour au lendemain), que devant la crise momentanée de la détresse, Napoléon Peyrat qui

se sentit poète, formula sa plainte dans ces vers : l'*Oiseau du ciel*, envoyés à l'illustre chansonnier.

Petit oiseau des vallons de l'Arise[1],
J'ai vu le jour près de l'antre pieux[2],
Où sa cascade en écume se brise,
Et se lamente aux tombeaux des aïeux.
O luth du pauvre, ô chantre, tu devines
Mes longs ennuis, mon déplaisir mortel !
Mais vers ton seuil, deux aurores divines,
L'aube et l'espoir, guident l'oiseau du ciel !

Oh! prends pitié ! le vent dans mon plumage
Siffle, et l'hiver m'apporte ses frissons!
Mais à ton feu renaîtra mon ramage;
Je te dirai mes plus tendres chansons!
Des troubadours et de l'antique Hellade,
J'ai dans la voix le parfum et le sel.
Mais l'aile pend à la triste ballade
Comme le cœur tombe à l'oiseau du ciel !

Quel lai veux-tu? dis, quel hymne sonore?
L'âme captive au cou du rossignol ?
L'ange exilé? Roland vainqueur du Maure?
Où l'émir Sanche? où le pâtre espagnol?
Non, barde, entends l'hymne que la phalange
Chantait autour du char de l'Éternel,
Lorsqu'il tonna devant la roche, où l'ange
Sur un tombeau berça l'oiseau du ciel !

O monts! ô bois! grotte, fleuve, rivage,
J'expire, hélas! sur un bord étranger!
Oh! prends pitié de l'oiseau que l'orage
Roule à tes pieds, mourant, ô Béranger!
Oh! s'il survit à la tourmente amère,
Il t'aimera, glorieux ménestrel,
Barde sauveur, comme il aimait sa mère!
Ne laisse pas périr l'oiseau du Ciel!

1. Gave des Pyrenées ariégeoises.
2. Grotte célèbre.

Là, sous la roche, au nid de la colombe,
Dieu me nourrit d'harmonie et de miel :
Fils du désert, la foi meurt, le jour tombe,
Chante, dit-il, soupire, oiseau du Ciel!

Et je chantais Dieu, nos monts et leurs gloires,
Nos vieux héros, nos bercails et leurs jeux,
Mais j'étais né blanc, dans des heures noires;
Au ciel régnaient des astres orageux.
L'air pur d'abord, s'obscurcit, et la foudre
Frappe le chêne; et l'ouragan cruel
Disperse aux vents mon nid, et dans la poudre,
Roule et meurtrit, hélas! l'oiseau du Ciel!

Comme un vautour, la mort ravit ma mère
Qui m'abritait, tremblante; et les malheurs
M'ont harcelé, doux chantre, âme éphémère,
De cieux en cieux, de douleurs en douleurs.
Triste exilé, j'ai revu la colline,
Le bord natal, le tombeau maternel;
Au nid désert l'âme est plus orpheline;
J'ai dit au sort : Reprends l'oiseau du Ciel!

Et de nos monts, la tempête fatale
Dans ton Paris m'a jeté... sombre enfer!
Dans ces palais ou tant d'orgueil s'étale,
Les toits sont d'or et les cœurs sont de fer.

C'est ainsi, que, tant que durèrent les épreuves d'un début laborieux et ingrat, Béranger devint le confident des tristesses de Peyrat, tristesses et découragement qui allèrent quelquefois jusqu'au désespoir. Béranger lui écrivait des missives charmantes, pour relever son courage; et en lui parlant du parfum de ses poésies : « Doux parfum, de cette poésie qui vous est naturelle et que j'aime tant, » lui disait-il, « ne vous laissez pas aller au découragement, mais faites toujours de jolis vers[1]. »

1. Lettre de Béranger, du 16 décembre 1831.

III. — Cependant, ce pauvre esquif cesse d'être ballotté par les flots incertains; une position fut offerte au jeune Ariégeois : « J'en serai surtout satisfait, lui écrivait Lebrun, de l'Académie française, si elle vous laisse du temps pour cultiver le talent que la nature vous a donné. »

Après un petit voyage en Flandre, Napoléon Peyrat revenait à Paris (1837) et montrait à Béranger les poésies qu'il avait composées. Enfin, le barde pyrénéen allait prendre son essor et affronter la publicité, on allait connaître cette muse méridionale. Béranger avait parcouru le manuscrit, où, disait-il, la poésie abondait : « Vous êtes en plein dans votre printemps ; à ces fleurs succéderont les plus beaux fruits. » L'illustre chansonnier ajoutait, sur cette poésie : « Nous n'avons rien encore de ce genre ou, pour mieux dire, sur ce ton. Il y règne une originalité naïve et gracieuse qui ravit. Votre vers est brillant des couleurs du sol qui l'a vu naître, c'est une source pure et fraîche que réfléchit un beau ciel[1]. »

Toutefois, la première publication poétique considérable de M. Napoléon Peyrat, l'*Arise, romancero religieux, héroïque et pastoral des Pyrénées*, ne parut qu'en 1863. Des publications historiques et des bourrasques de position matérielle, s'étaient intercalées dans la vie du poète, et avaient amené des péripéties et des retardements[2]. D'ailleurs, il était dans les destinées de cet esprit d'aller à la poésie par l'histoire, et à l'histoire par la poésie. Napoléon Peyrat n'a-

1. Lettre datée de Passy, 8 octobre 1832.

2. M. Napoléon Peyrat, publia en 1842, l'*Histoire des Pasteurs du désert, depuis la révocation de l'édit de Nantes*, jusqu'à la *Révolution française*, 2 tomes in-8°, Paris. — Valence, en 1855, *Histoire de Vigilance, réformateur des Pyrénées au cinquième siècle*, 1 volume in-12. — En 1860, *Les réformateurs de la France et de l'Italie au douzième siècle*, 1 fort volume in-12. — En 1862, *Béranger et Lamennais ; correspondance, entretiens, et souvenirs*, 1 vol. in-12. — Plus tard, en 1868, *Le colloque de Poissy et les conférences de Saint-Germain en* 1561, 1 vol. in-12.

vait-il pas déclaré dès 1832, qu'il avait deux travaux en tête : « L'histoire des Albigeois, ses ancêtres par le sang, et l'histoire des Camisards, ses aïeux par la foi[1] ? » D'autre part, il y avait à cette époque, en 1831, 1835, 1837, 1840, un torrent de poésie qui s'avançait, impétueux, dominateur, impérial, et qu'il fallait laisser passer. Victor Hugo donnait au public les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule*, les *Rayons et les ombres* : Lamartine et le chantre de *Rolla* faisaient paraître les poèmes de leur seconde manière.

L'*Arise* est un recueil de cinquante ballades, qui forme une sorte de poème de la terre natale de notre barde, et dont le frontispice porte le nom du torrent paternel, l'*Arise*. Le lecteur peut s'y promettre des jouissances délicates ; car l'auteur, on s'en aperçoit bientôt, appartient à la famille des poètes proprement dits. Nous demandons à ces chantres divins, d'interpréter pour nous, tout ce qui s'élève en nous de sentiments nobles, joyeux, tristes, sérieux ou pathétiques ; nous leur demandons d'exprimer toutes choses, dans une langue élevée, sonore, mélodieuse et forte. Le poète des Bordes, dans son *Arise*, satisfait à ces exigences ; il a chanté « Dieu, le Christ, la liberté, l'amour, » il nous le dit lui-même.

Du reste, pour chaque poète, son œuvre n'est que son propre poème à *lui*. La terre de l'Ariège, avec ses beautés pittoresques, a enflammé le génie de Napoléon Peyrat. Descendant des Albigeois, né de parents calvinistes, il a mêlé à ses vers cette mélancolie révoltée, qu'inspirent inévitable-

1. *Béranger : Entretiens*, etc., p. 27. M. Napoléon Peyrat disait, en causant avec Béranger que « ces Albigeois, ces magnanimes Cathares (immolés à Montségur) étaient des patriotes et des martyrs ; » que Raynouard avait incomplètement exhumé ce monde des Albigeois ; qu'ils attendaient encore un Shakespeare.

ment à des victimes les amers ressentiments de tant de déplorables épisodes des guerres religieuses, mélancolie qui n'est pas sans répandre sur ses écrits un véritable charme.

« — Fils des tribus bannies,
« J'ai vécu dans l'exil de leurs douleurs bénies,
« J'ai demandé leur grotte à la biche des bois,
« Baisé le sol sanglant de leur guerre aux abois,
« Et parfumé mon luth des roses de leurs tombes.
« Et la *roche d'Azil*[1], scène des catacombes,
« M'a vu cent fois, pensif, sous ses porches béants
« Écouter dans la nuit les combats de géants,
« Les clameurs des héros, ce grand drame des siècles,
« Que la corneille en deuil chante, rauque, aux vieux aigles,
« Et que le doux ramier dans ces gouffres éclos
« Mêle, en plainte infinie, au tonnerre des flots[2]. »

Ce qui est sûr, c'est qu'en s'engageant à suivre M. Napoléon Peyrat à travers ses œuvres poétiques, on sera intéressé ; on entrera dans un monde supérieur, où nos facultés, imagination, sensibilité, goût du beau, trouveront une ample alimentation. L'Éternel parle dans ses vers, à l'homme, demandant avec anxiété :

« Mais quel sera mon phare au sein des nuits profondes ? »

Il lui répond :

« — Pour éclairer tes pas j'allume le soleil,
« Puis j'enverrai mon Verbe, astre encor plus vermeil ;
« Mon Verbe, de la chair revêtira l'argile,
« Homme, il sera le Christ, et, livre, l'Évangile.
« Crois, aime, espère en lui ; la naissance est l'adieu,
« La mort c'est le retour ; c'est le baiser de Dieu[3]. »

La pièce intitulée, l'*émir Sanche*, dédiée à M. Ferdinand

1. La grotte du Mas d'Azil est une des curiosités naturelles de l'Ariège ; elle a servi de théâtre et de refuge pour quelques épisodes des guerres de religion.
2. *L'Arise*, p. 11.
3. *Ibid.*, p. 10.

Denis[1], ouvre cette série de légendes gracieuses, conservées dans la tradition du Midi, et qui rattachent l'Ariège aux invasion des Maures. Des muletiers, passant à Ramos, premier nom du pays natal du poète, proposent à un enfant qui fuyait les gronderies de sa mère, de les suivre aux Espagnes vermeilles ; on fait miroiter devant lui des promesses séduisantes ; il deviendrait un jour, qui sait? alcade, abbé, pape ou miramolin. Le jeune Sanche se laisse enlever, passe les monts d'Urgel, redescend l'Ebre et gagne Valence, Alicante, Grenade. Puis, le poète conte, avec la légende, les aventures du jeune Sanche; celui-ci est vendu au calife Almanzor, en Andalousie ; il se distingue à la guerre, devient un personnage, et épouse la sultane Amellasie.

Un jour, l'émir Sanche revint visiter sa terre natale, l'Ariège ; il rencontra sa vieille mère sur le seuil de sa porte. On devine ce que ce retour eut de dramatique. La mère expire en reconnaissant l'émir, son fils, qu'elle couvre de ses baisers.

Mère, elle a reconnu, sous son burnous d'Alger,
Sous son turban de Fez, son fils parti berger,
Et revenu prince des Maures.
L'Émir remplit Ramos de ses gémissements;
Et ses guerriers mêlaient à leurs sourds hurlements
Les sanglots des clairons sonores.

IV. — Du reste, le poète ariégeois a été en cela bien inspiré, il se montrait patriote ; mais en même temps il a donné à ses poésies une couleur locale dont il lui faut tenir compte. Il a en effet protesté contre cette négligence des littérateurs du Midi, qui n'ont pas assez puisé dans les légendes des Pyrénées, « mine immense, dit-il, de pathétique et de mer-

1. Le sympathique et érudit bibliothécaire de Sainte-Geneviève, qui a écrit des livres de littérature, d'art et de voyages.

veilleux. » Enthousiaste de la poésie romane, il regrette qu'on ne se concentre pas dans le Midi, au lieu d'aller glaner dans le Nord, chez les poètes danois et suédois. Quels chefs-d'œuvre de tendresse chaste et d'ineffable mélancolie ne tirerait-on pas des biographies d'Aladais de Penne, de Marguerite de Tarascon, de Mélissende de Tripoli!

Dans la ballade, le *Jardin des Roses*, un rossignol qui y parle, dit des contes charmants. La pièce l'*Ange exilé*, dédiée à Lebrun, de l'Académie française, a de la verve et de l'ampleur. Citons encore *Les Bergers de Nescus; Phœbus de Foix*, dédié à Simon Précontal; le *Rossignol*, et tant d'autres ballades remplies de fraîcheur. Mais il faut signaler surtout l'ode sur *Roland* de Roncevaux, dédiée à Prosper Timbal, et où se révèle toute la puissance lyrique du poète ariégeois.

« Ballade aux ailes d'or, hymne au vol triomphal,
« Vers l'antique Toulouse où vit mon cher Timbal,
« Descends comme un oiseau d'Asie.

Ami, voyez là-bas, à l'horizon, voyez
Ces monts d'azur, de neige et de splendeur noyés!
Leur incommensurable arête
Semble un mur colossal des siècles des géants,
Dont les pieds sont battus par les deux océans
Dont la foudre a rongé la crête!

C'est Charlemagne, ami, Roland le paladin,
Qui dentela ces monts, et de ce vaste Eden
Ebrécha les grandes murailles;
Qui sculpta Canigou, Marboré, Moradal,
Faisant en longs éclairs tournoyer Durandal,
Dans ces gigantesques batailles.

Après ce début, le poète met en scène les Maures; les émirs paraissent sur les cimes du Vallier, descendent des cimes d'Aragon, bondissent vers Toulouse.

Ils vinrent vers Ramos. Ces brillants Sarrasins
Buvaient l'eau de nos puits, l'ambre de nos raisins,
Et les rubis de nos grenades.
Ils chantaient sur des luths d'ébène aux socles d'or,
Célébraient nos beautés, qui, de leur mirador,
Berçaient leur cœur aux sérénades.

La pièce continue et se développe ; le grand combat de Charlemagne, de Roland, s'engage sur les Pyrénées ; et après quinze strophes d'un récit plein de mouvement, le poète conclut par ce passage :

Nos pères, du soleil et des canons bronzés
Sont morts aussi, mordant leurs vieux sabres brisés
Sur toutes ces cimes d'Espagne !
O Roland, tu les vis lorsqu'ils tombaient ainsi !
Réponds, était-il grand notre empereur aussi,
Comme ton oncle Charlemagne ?

Ah ! si vers l'Ebre, un jour passaient vers Roncevaux
Nos soldats, nos canons, nos tambours, nos chevaux,
Et nos chants tonnant dans l'espace,
Dresse-toi dans ta tombe et regarde, ô Lion !
C'est plus que Charlemagne et que Napoléon,
Car c'est la liberté qui passe !

Tel est ce volume, dont nous ne pouvons indiquer tous les morceaux..., et le *Tombeau du Tasse*, et la *Fauvette*, et les *Funérailles de Napoléon*, et le *Bouvreuil*, et la pièce à *Sainte-Beuve*, et la *Chasse du comte Phœbus* qui contient la légende de la blonde trépassée, Alice de Berbeziel, etc., etc. Mais, partout, Napoléon Peyrat se montre le poète sympathique, digne à plus d'un titre de servir d'interprète et d'organe de l'humanité. Écoutons-le encore, dans les vers adressés à Worsworth.

O Worsworth. ô chantre sauvage
D'Albion aux lacs nébuleux,
Toi qui le soir sur leur rivage

Dis ton mélodieux veuvage
Aux bois, aux rochers, aux flots bleus;

Ton mélancolique génie
Comme la grive des forêts,
Porte sur sa gorge brunie
Où la pourpre à l'ombre est unie,
Les larmes de ses noirs regrets!

Ton harmonieuse ballade
Dans sa bocagère saveur,
Berce, berce, de sa roulade
Berce, berce le cœur malade
Du montagnard triste et rêveur.

Mais comment la même légende
Se retrouve-t-elle à la fois
Dans ta bruyère et dans ma lande,
Sur la cornemuse d'Irlande
Et sur la mandore de Foix ?

Ah ! c'est que le cœur est le même
Sur mes rochers et sur tes lacs!
Il n'est qu'une plainte suprême !
Il n'est qu'un éternel poème !
Le monde dit partout : *Hélas!*

V. — En 1874, parut un deuxième volume de poésies, intitulé la *Grotte d'Azil*, contenant plus de soixante odes et ballades[1], et qui mérite assurément les éloges qu'avait obtenus le romancero, l'*Arise*, dont on disait : « Poésie très réelle et très locale, c'est-à-dire, très biblique et très cantabre[2]. » Ce volume est divisé en cinq livres : le *Châlet*, l'*École*, le *Temple*, le *Désert*, la *Patrie*.

Y a-t-il une progression logique dans cette distribution des morceaux qui remplissent les cinq livres? Sans le déci-

1. Volume de 238 pages.
2. Paroles, paraît-il, de Victor Hugo.

der, on peut dire du moins que les pièces groupées dans chaque livre se rangent dans un ordre d'idées et d'impressions similaires : seule unité qu'on exige, dans ce genre de productions. Le livre premier est consacré à la description d'un coin de terre caché dans les Pyrénées ariégeoises ; le poète y chante la *Grotte du Mas d'Azil*, pour laquelle il évoque les souvenirs de l'histoire ; l'*Habitation du Pasteur* (protestant) *de Roquebrune ; Larmissa*, ou la maison natale ; l'*Amour conjugal*, et le *Châtaignier paternel* de Ramos, le *Presbytère* du poète :

O Christ, ton temple agreste est tout notre horizon !
Fais nous vieillir ensemble en ta sainte chaumière,
Fais-nous monter ensemble en ta pure lumière,
Fais-nous dormir ensemble, et la main dans la main,
Dans le lit du tombeau, comme au lit de l'hymen[1] !

Différentes ballades du livre deuxième : l'*Ecole*, furent également remarquées, comme l'*Oiseleur et le Pinson*, la *Poule*, les *Deux Harpéors*.

Le livre troisième : le *Temple*, juxtapose quelques sujets religieux.

Le poète a réuni dans le quatrième livre : le *Désert*, quelques pièces d'un tour éminemment biblique, où il résume le caractère *militant* de l'âme humaine sur la terre; et, l'on devine, dans ses généralités, les allusions aux conditions douloureuses qu'a dû subir le protestantisme français pour entrer dans le monde.

Enfin, en donnant au livre cinquième le titre de *Patrie*, le poète prenait le droit de rassembler quelques morceaux, où il est question, tantôt de la patrie restreinte, c'est-à-dire du pays où l'on est né, de la famille dont on descend, tantôt de la patrie générale, de la patrie française. C'est une occa-

1. Chêne et Tilleul, p. 51.

sion, pour le barde ariégeois, de passer à vol d'aigle à travers les siècles, et aussi de permettre, comme parcours à sa muse, l'étendue totale du territoire national. Aussi tour à tour, M. Peyrat décrit les Pyrénées et les alentours de Paris. Il remonte jusqu'au drame lointain du treizième siècle, qui vit se lever, grandir et puis succomber les Albigeois, et on le retrouve ensuite, redescendant les âges, penché et gémissant sur les désastres de 1870, 1871. Le siège de Paris, le Mont-Valérien, le champ de bataille de Buzenval, apparaissent dans ses vers. Ici, il va du pâle Montségur au sombre Mas d'Azil. Là, il se transporte du mont Vallier au mont Valérien.

VI. — Le recueil, la *Grotte d'Azil*, fut suivi, trois ans après, en 1877, d'une autre publication poétique avec ce titre : *Les Pyrénées*, volume de 260 pages de vers. Le poète a classé ses odes et ballades en six livres : *Le Nescus.* — *Le Salao.* — *Le Meddio.* — *Lampagie*, mauresque. — *Les Enfants de Palombe*, romance, quatorzième siècle. — *Solamen*, mystère.

Le poète de Bordes-sur-Arise, que nous croyons avoir assez fait connaître, révèle en ce nouveau volume de poésies la même âme et le même talent, dans des morceaux très variés, qui comprennent des chants historiques et des chants agrestes. Mais il faut se hâter de le proclamer, si M. Napoléon Peyrat était doué, comme poète, pour être un des auteurs favoris du lecteur français, s'il n'a pas atteint cependant toute l'universalité, toute la popularité effective à laquelle il avait le droit d'arriver, le Midi, les Pyrénées lui doivent une profonde gratitude pour avoir vengé les montagnes et les vallées de l'Ariège. Milly, Mâcon, les paysages du Dauphiné ont inspiré Lamartine, tandis que Roumanille, Mistral ont chanté leur pays de

Provence ; l'honneur de Napoléon Peyrat est d'avoir inauguré une poésie indigène dans les Pyrénées centrales. Il s'est épris de son pays, de ses fleuves, ruisseaux et cascades, de ses coteaux, de sa grotte, de ses montagnes et même de ses oiseaux familiers, rossignols, fauvettes, bouvreuils, etc.; ainsi l'Ariège a eu son peintre, son chantre. N'a-t-il pas réalisé une prophétie de 1833, dans laquelle Béranger lui prédisait que, s'il complétait son romancero, il serait « un Burns mystique et mauresque des Pyrénées? » N'a-t-il pas recueilli et ressuscité de nombreux débris du monde poétique du Midi, tant de souvenirs guerriers ou tragiques, qui gisaient ensevelis, oubliés, dans les recoins obscurs de l'Ariège?

Voilà l'originalité de ce poète lyrique des montagnes. Sa poésie devient du patriotisme. Nul n'aura chanté avec plus d'âme la grotte du Mas d'Azil, la vallée et les sources de l'Arise, les vallons et les cimes du Nescus, le pic du mont Vallier, les tours de Foix, les rochers de Montségur; il a eu l'habileté puissante d'y transporter les passions de l'épopée et du drame. Toutes proportions gardées, et, sans donner aux comparaisons une extension qui ne saurait être dans notre pensée, on peut dire, qu'un calviniste, Napoléon Peyrat, s'est adjugé la poésie lyrique de l'Ariège, comme un catholique, Latour de Saint-Ybars, en a pris la poésie dramatique.

VII. — Néanmoins, on se trouve placé devant un douloureux problème, qui a arrêté quelques organes de la presse parisienne [1]. Nous eussions voulu, et l'équité littéraire l'aurait réclamé, que les œuvres poétiques de Napoléon Peyrat eussent plus de notoriété en France. Lorsqu'un

1 Taxile Delord, un des historiens du second empire, faisait, dans le *Siècle*, la remarque que M. Napoléon Peyrat « méritait d'être plus connu. »

poète a déployé tant d'invention, lorsque ses pages prouvent la flamme et la passion qui font les vrais poètes, que le coloris, l'abondance de l'expression sont à son service, on ne s'explique pas que le barde pyrénéen ne soit pas plus connu, plus populaire, car il devait avoir un plus grand succès d'universalité. Qui pourrait contester, que, par l'originalité, la conception, le nombre de ses poèmes, par l'élévation et la perfection relative de la forme, il n'ait dépassé le degré où s'arrêtent les poètes *moyens !* Comment ne pas voir que notre poète a porté, d'une main sûre, le flambeau de l'art.

Notre conviction est que, si cette renommée s'est ralentie par la bizarrerie et l'inclémence des temps, elle survivra cependant[1], parce que le poète ariégeois a vraiment un idéal, parce qu'il possède cette passion, cette âme, ce sérieux qui complètent les vraies s upériorités. Toutefois, indiquons rapidement quelques-unes des causes qui peuvent expliquer les lenteurs accidentelles du succès.

Il faut le dire, le poète ne s'est pas interdit des négligences de style, qui sont toujours funestes dans la publicité. On rencontre çà et là, au milieu de ces pages si odorantes, si fraîches et si harmonieuses, des licences vraiment regrettables, où il semble que le poète s'endorme. Pourquoi faut-il qu'à certaines heures, on soit tenté d'accuser Napoléon Peyrat de manquer des qualités de correction, de sobriété, de pureté, d'élégance, lorsque d'ordinaire il se montre si

1. Que M. N. Peyrat ne s'étonne pas trop de ce qui lui arrive. Le phénomène est loin d'être insolite ; l'humanité offre de trop nombreux exemples de ces situations négatives et fatales, mais passagères, par lesquelles la collectivité semble, sans le vouloir formellement, commettre un déni de justice envers des individualités méritantes mais ignorées. On peut observer qu'en Europe, nous avons ignoré longtemps des auteurs qui ont fait des épopées immenses, comme Valmiki et Vyasa des Indous, et Firdousi des Persans : trois Homères.

poétique et si mélodieux[1], je dirai si mauresque, si oriental?

Il est à remarquer que Napoléon Peyrat, dès 1832, ne manquait pas d'avertissements pour s'interdire, en poésie, la moindre négligence du style, et redouter à cet égard les exigences minutieuses et coquettes du public lettré. Béranger lui avait plus d'une fois fait d'amicales observations, et Peyrat se délectait « à entendre parler cet homme qui avait tant vu. » « Pour la critique, lui disait un jour Béranger, après avoir fait l'abondante part de l'éloge, j'ai d'abord remarqué un retour trop fréquent des mêmes expressions; une brisure de vers souvent inharmonieuse et rarement justifiée par quelque beauté; des négligences impardonnables dans les morceaux qui ne semblent pas être de votre propre inspiration. » Béranger reprochait aussi à quelques vers et à quelques strophes, un manque de clarté qui empêche de saisir l'idée qu'a eue le poète. Ajoutons cependant que le poète, nous semble-t-il, a tenu compte des avis du chansonnier sur un point spécial. Béranger trouvait que dans les poésies premières de Napoléon

1. Malgré mon indulgence pour mes compatriotes, je ne puis imposer silence aux exigences *élémentaires* de la critique, en matière de littérature et de poésie. Après tant de belles pièces, la *Chasse de Phœbus*, les *Funérailles de Napoléon*, *Roland*, *Larmissa*, le *Presbytère* et tant d'autres, on regrette que le poète ait des lassitudes, qu'il se néglige à propos des rimes, crée des mots arbitrairement, en change les terminaisons, les syllabes finales, pour arriver à ses rimes, etc., et qu'il n'ait aucun scrupule pour éviter les *hiatus*, les heurts de voyelles, etc.

Il dit de la fauvette : « Je la vois, qui, *çà* et *là;* » il se joue des mots... Esclarmonda, Rodalenca; Ramos, Rams; Figueros, Figueras. — Pour rimer, avec Rhodope, le poète au lieu d'*évêque*, dit *épiscope* (*Pyrénées*, p. 10); il dit plutôt *las Salencas* que les Salenques. Pour rimer avec le mot écho, il cite en latin ce vers: *Non ignara miseris succurrere disco.* Ainsi, une masse de licences qui choquent les puristes, parce qu'ils les regardent comme un sans-gêne. M. Napoléon Peyrat emploie quelquefois le substantif *harpéor;* est-ce le synonyme de *harpiste?* Ce mot est-il dans nos dictionnaires? Serait-ce une simple imitation des mots espagnols à désinences semblables, *conquistador*, *coregidor*, *picador?* Aurait-on adopté ces désinences parce qu'elles ont de la sonorité?... Mais n'entrons-nous pas, un peu, dans le monde de la fantaisie?

Peyrat, il manquait quelque chose : « Il y est bien question d'amour, disait-il, toutefois le sentiment devrait y tenir bien plus de place. Ce sentiment qui se mêle si bien au souvenir du pays, aurait dû vous inspirer plus de morceaux dans le ton qui distingue le mieux votre muse méridionale. »

Nous croyons avoir indiqué, dans ces négligences de style, une des causes très actives, un des obstacles fort regrettables, qui auront retardé le plus obstinément la marche ascendante du poète ariégeois. Nous avons en France l'idolâtrie et la superstition de la forme littéraire ; et malgré qu'on puisse lire tour à tour Lamartine ou Peyrat, ou Brizeux..., Laprade, Peyrat ou Hugo, en constatant qu'on ne sort pas de la même famille de poètes, il est exact toutefois de reconnaître qu'il n'y a pas toujours dans le chantre de Bordes-sur-Arise, le fini, le ciselé, qu'on admire chez ses frères, les Lamartine, les Hugo, les Théophile Gautier, les Musset[1].

Ce serait une autre question, de rechercher s'il n'y a pas quelque raison morale ou philosophique, pour expliquer pourquoi un auteur, qui pouvait faire disparaître dans son œuvre de ces imperfections de surface, ne l'a cependant pas fait. Ne faudrait-il pas rappeler ici les circonstances et la forme de vie du poète, dont les graves fonctions, compliquées peut-être de tendances un peu retirées, et d'amour de l'isolement, l'ont parfois privé des avantages de la sociabilité intellectuelle, et des profits progressifs, attachés aux

1. Lorsqu'on a du goût, on se devait à soi-même d'éliminer des phrases qui sont heurtées, rudes ou trop simples. Certes, nous n'oublions pas la maxime : La critique est aisée, et l'art est difficile... Mais c'est l'amour-propre de compatriote qui nous fait parler. Nous eussions voulu que le poète fît disparaître des choses aisées à supprimer, et qui devaient lui pocher les yeux : « quelques fausses constructions, quelque sens incomplet, quelques consonnances désagréables, quelque répétition de mots fatigante. » C'était aussi l'impression de Béranger.

échanges quotidiens, et à cette critique indirecte, qui émerge des communications mutuelles entre gens de littérature et d'esprit ?

Et puis, lorsque nous avons traversé une enfance et une jeunesse tristes, l'intelligence et le cœur, qui se sont enveloppés de timidité, se resserrent infailliblement. On contracte l'habitude de s'isoler dans la vie, et toujours la tête et le cœur s'en ressentent. Napoléon Peyrat, eut, paraît-il, un début, une jeunesse plus rude, plus malheureuse, que celle de Béranger, « je déclare, dit-il, que pour arriver à la médiocrité du fond de ma province barbare et de mon enfance orpheline, il m'a fallu plus de courage, de ténacité, d'efforts qu'à Béranger pour arriver à la gloire. » Existerait-il entre l'isolement, entre l'habitude de s'isoler, de s'abstraire de la foule et du public, où l'on a l'air tout dépaysé d'une part, et d'autre part le penchant à ne point se gêner pour les œuvres destinées au public, existerait-il une corrélation adventice, semblable à celle de la cause à l'effet ? Cela ne serait point improbable. Nous connaissons plus d'un écrivain français, très tenaces au travail, qui restent attelés à des compositions durant la vie entière, mais qui sont d'une nature d'esprit telle, qu'après un premier jet, ils répugnent profondément à revenir sur leur ouvrage et sur leur phraséologie, incapables de s'astreindre à limer patiemment, à épurer les endroits défectueux et à perfectionner les détails. L'auteur du romancero pyrénéen serait-il de cette race ?

VIII. — Il est une autre raison qui a dû nuire à la divulgation et à la propagation des poésies de Napoléon Peyrat; c'est que le poète, entraîné par l'idée dominante de sa vie, n'a pas assez songé aux divisions sociales, et ne s'est pas assez tenu, par suite, en ce qui concerne le domaine des

croyances religieuses, sur un *terrain de neutralité*. Sur quel sol brûlant allait-il poser son pied ?

Poète décidément et expressément calviniste, M. Napoléon Peyrat, dès les premiers feuillets de ses vers, s'aliénait forcément les lecteurs catholiques, et c'est beaucoup en France[1]. Lamartine, Hugo, Musset, pouvaient avoir un grain de libre pensée; mais ils n'ont eu garde de s'aventurer dans ce qui eût pu raviver les cendres mal éteintes des querelles huguenotes et théologiques.

Sans doute il est difficile, quand on a la flamme poétique, de ne pas chanter ce qu'on a senti à l'aube de ses années, et de ne pas rendre vivement ce qu'on a vivement ressenti! Mais alors on entrevoit les conséquences et le contre-coup des divisions religieuses sur le monde littéraire. Difficultés sur

1. Sitôt qu'on ouvre le volume l'*Arise*, publié en 1863, l'œil tombe sur deux odes, qui se font d'ailleurs remarquer par leur souffle poétique, les *Cévennes* et puis *Luther*. — Immédiatement, le lecteur est en arrêt. Tout cela est beau de poésie; mais comment toucher à ces épisodes des Cévennes, sans faire résonner des fanfares de guerre, sans attirer des larmes ?

Nous estimons l'ode sur *Luther*, adressée au peintre Labouchère, une des mieux réussies du recueil. Mais évidemment M. Napoléon Peyrat ne pourra glorifier ses « géants bibliques, » sans froisser le catholique. Autre chose est célébrer la vigueur et les succès des révolutionnaires religieux du seizième siècle sur certain territoire, autre chose est proclamer la légitimité de leur entreprise et la sainteté des voies et moyens, auxquels eurent recours les fondateurs du protestantisme. D'autant plus, que M. Napoléon Peyrat revient, dans son ode à Luther, à cette classification posée par les protestants, comme un grand argument, savoir : la pauvreté des pays catholiques et l'état florissant des régions protestantes, classification dont une fine et impartiale analyse réduit considérablement la portée.

Et toi, démon du Sud, qui règnes sur deux mondes,
Tyran des continents, des iles et des ondes,
Qui lèves contre Dieu ton sceptre impérial,
Descends, avec ton peuple, au morne Escurial;
Le Sud est dans la nuit — le Nord est pour le Verbe,
Le Sud est pour Rome superbe.

Naturellement, pour M. Peyrat,

Luther est le géant germanique,
Et pour nos temps nouveaux l'homme cosmogonique.
Son œuvre est le poème humain, universel.
C'est le drame de Dieu...

difficultés! Car, d'une part, quand on descend des Albigeois et des Calvinistes, quand on a trouvé son berceau dans l'Ariège, quand on a eu ses foyers dévastés et ses ancêtres violemment dispersés, quand avec cela on porte une âme ardente, passionnée, et une imagination de poète du Midi, comment demander la neutralité, devant des ruines qu'attestent les traditions locales? Mais d'autre part si l'on ne peut refuser à l'exilé, au proscrit, le droit de se plaindre, si la mélancolie de sa muse est légitime, les conditions ne changent-elles pas, du moment que la mélancolie cède la place à une émotion agressive, aux représailles véhémentes, et qu'elle se fait Némésis? N'y a-t-il pas, dans les poésies de M. Napoléon Peyrat, des passages bien vifs, bien acerbes pour les catholiques? Cette lecture incline-t-elle toujours à l'oubli, à l'apaisement? N'a-t-elle pas des cris de guerre[1]? Sans doute le poète n'est pas aussi explicite que l'historien; car M. Peyrat a redit les drames douloureux du treizième et du dix-septième siècle, ceux des Albigeois et des Camisards. Mais combien l'un déteint sur l'autre, dans un livre où la neutralité aurait rallié toute sorte de lecteurs. Son *Histoire des Albigeois* constitue, pour lui, la grande épopée du moyen âge. Il a trouvé là, par l'inquisition, matière à de ces pein-

1. Hâtons-nous de le dire, Dieu nous préserve d'accuser M. Napoléon Peyrat de revenir au ton de certaines poésies huguenotes du seizième siècle, comme celles qui se voient dans le *Recueil de poésies calvinistes* (1550-1566), publiée en 1866, par P. Tarbé, et qui concernent les premières hostilités des protestants contre la Maison de Lorraine. Ces poésies collectionnées à la fin du seizième siècle, par François Rasse de Nœux, médecin de la reine de Navarre et protestant, et qui ont pour objet, les unes le cardinal de Guise, les autres le duc de Guise et son assassinat par Poltrot,... respirent toutes la haine. Ce n'est pas assez: elles exhalent une odeur de sang. M. P. Tarbé les qualifie d'*homicides:* elles commencent par des malédictions et des menaces de mort, et finissent par de hideuses glorifications de l'assassinat politique.

Hélas! à cette époque, les dispositions sanguinaires régnaient un peu

tures terribles, qui bouleversent l'imagination. Il vous jette au milieu de visions d'histoire formidables, il vous fait vivre dans un monde de cruauté. Alors, à travers les forfaits, il y a place pour les colères du poète.

Sans doute, les exigences de l'histoire veulent qu'on remue les siècles, et le poète ariégeois s'est trouvé dans la situation des maîtres espagnols, qui ont fait de la peinture admirable avec des sujets atroces. Mais pour la généralité des amateurs des arts et de la poésie, il est probable qu'ils eussent mieux aimé un milieu moins sombre, moins rapproché de l'Enfer du Dante. Ils eussent préféré voir le poète se ranger à un programme tout libéral, laissant tomber dans l'oubli du pardon toutes les rancunes du passé, fussent-elles les plus motivées.

Quelqu'un traitait, en 1837, le programme suivant : « Il faut que le poète soit désintéressé sur tout, qu'il ne dépende de rien, pas même de ses propres ressentiments, pas même de ses griefs personnels ; sachant être dans l'occasion, tout à la fois irrité comme homme et calme comme poète ; il faut qu'il ait sans cesse présent à l'esprit ce but sévère : Être de tous les partis par leur côté généreux, n'être d'aucun par leur côté mauvais... Il faut qu'il puisse saluer le drapeau tricolore sans insulter les fleurs de lis ; il faut qu'il puisse,

partout. On en accuse nos fréquentations avec cette affreuse Italie du quinzième siècle. Catholiques et protestants, dans ces jours de guerre civile, pratiquèrent l'assassinat à l'italienne ; mais on dit que les protestants en donnèrent les premiers l'exemple en France. On voit, par les poésies calvinistes, que dès 1550, l'idée de se débarrasser des Guise par le poignard ou le pistolet, n'avait rien qui répugnât aux fanatiques du parti.

Heureusement nous n'en sommes plus là. Surtout l'aimable et charitable M. Napoléon Peyrat est à mille lieues de tout recours à la force brutale, en ce qui touche aux consciences et au droit de tous à la liberté religieuse. Il déplore, tout le premier, l'odieux et lâche guet-apens, dans lequel le duc de Guise périt par la main de Poltrot de Méré ; — mais ne doit-on pas tenter l'impossible, pour éloigner ce qui pourrait soulever des antipathies féroces, des animosités violentes ?

dans le même livre, presque à la même page, « flétrir l'homme qui a vendu une femme, » et louer un noble jeune prince pour une bonne action bien faite; glorifier la haute idée sculptée sur l'arc de l'Étoile et consoler la triste pensée enfermée dans la tombe de Charles X[1]. » Évidemment, c'est demander l'héroïsme à des victimes, que de leur proposer, nous ne disons point de sourire, mais de garder l'indifférence devant les persécuteurs. Quoi qu'il en soit, dans le cas présent, une impartialité voisine de l'impersonnalité n'eût-elle pas été une meilleure fortune pour le chantre de Bordes-sur-Arise? Et, que réclame donc Victor Hugo?

Aussi Napoléon Peyrat a subi le sort du poète hollandais Bilderdijk, homme si national, qui écrivit plus de trente volumes de science, d'art, de littérature, qui traita tous les genres, et réussit dans presque tous, qui donna le poème le *Monde primitif*, composition grandiose, très admirée en Hollande; on le dit, après Vondel, le plus grand poète de son pays[2]. Et cependant il n'est point parvenu à cette renommée d'universalité qui semblait devoir lui revenir. Pourquoi? Ce qui lui a fait tort, comme à Napoléon Peyrat, « c'est la passion religieuse, la poésie transformée en instrument de secte, la théologie mêlée à toutes choses; c'est ce qui l'empêcha de s'élever dans cette région sereine et libre, hors de laquelle le génie n'obtient point de durables victoires ni de renommée universelle[3]. »

Du reste, le côté belliqueux forme, chez le poète de l'Ariège, un parfait contraste avec les morceaux agrestes et tendres de ses poèmes. Comment celui, qui a écrit le *Grand châtaignier*, la *Vache*, l'*Arbre de Noël*, l'*Arc-en-*

1. Victor Hugo, *Voix intérieures*, préface, p. 7.
2. Bilderdijk était une intelligence merveilleuse. Né en 1756, mort en 1831.
3. Voyez: Études de Emondo de Amicis, sur Vondel, Jacob Catz et Bilderdijk, dans son livre sur la *Hollande*, p. 207.

ciel, *Lampagie*, la *Tour des fleurs*, etc., est-il le même qui roule éternellement dans son esprit, à l'état d'idée fixe, l'*Inquisition*, née « de la bave impure du lion de Montfort et du Verbe de Rome; » et la Papauté du moyen âge; et Rome, laquelle, « au nom du Christ, proscrit le Verbe ? » Pouvez-vous expliquer comment c'est le même homme, d'où vient l'exquise ballade, qu'on trouve à la fin du livre premier du Romancero : les *Pyrénées*, et qui a pour titre : *Grappe d'idylles*, grappe à trois têtes : *Linot*, *Fourmis*, l'*Araignée?* Citons dix vers de la dernière:

> L'araignée a dans le houx vert
> Tissé son rond filet qu'argente encor l'hiver.
> Pourquoi donc toujours file-t-elle ?
> Cette sœur de Lazare est artiste, et de rien
> Tire un fil merveilleux, un voile aérien;
> C'est sa fantaisie immortelle.
> Comme elle est chasseresse, elle y prend son butin.
> C'est sa nappe et plus tard son linceul, ô destin !
> Et l'aube en pleurs répand les perles du matin
> Sur ce sépulcre de dentelle.

IX. — Et, d'autre part, on tourne peut-être dans un cercle de difficultés contradictoires. Demander au poète de Bordes-sur-Arise, d'effacer ou d'atténuer sa nuance de poète roman, de poète albigeois et calviniste, ne serait-ce point lui demander d'abdiquer son individualité poétique ? N'est-il pas comme un chef d'école pyrénéenne ? N'est-il pas le Christophe Colomb d'un pèlerinage nouveau, près des aïeux de la famille de Calvin ? N'a-t-il pas découvert la roche *sainte* de Montségur, en Ariège, où il convoque ses frères à un rendez-vous de commémoration pieuse, de larmes, de prières, de réminiscences filiales ? La réclamation de notes plus adoucies, le silence sur certaines époques et sur quelques débats irritants de l'histoire de l'Ariège, n'équivaudraient-

ils point peut-être à supprimer la raison d'être du poète ? Qui oserait lui dire, quand il s'incline sur les sépulcres d'Aquitaine, sur les tombes de ses aïeux : « Cessez vos hymnes de funérailles ! Cessez vos hymnes de résurrection ! Étouffez vos élans de revendication ! »

M. Napoléon Peyrat a rêvé, avec Roumanille, avec d'autres, la renaissance poétique de l'Aquitaine, une renaissance qui, loin d'amoindrir la France, reculerait ses frontières morales[1]. La Provence, les Catalans, ont déjà fait les premiers pas dans cette fédération poétique, où se confondraient, dans le tronc aquitain, les branches consanguines, les autres nations ibéro-romanes. Tout ce qui aurait eu des attaches avec les anciens cathares, en Italie, aux Baléares, en Espagne comme en France, appartient, dans l'idée de notre poète, à cette confédération. La métropole antique de l'Aquitaine, le cœur de la terre comme de la langue, n'est-ce pas Toulouse ? Le patron naturel de la renaissance, ce serait Richard Cœur de Lion, duc d'Aquitaine, roi d'Arles. Enfin, car c'est M. N. Peyrat qui parle, il faudrait une fête commémorative pour rattacher le présent au passé. Si Richard est le héros légendaire, si Toulouse est la capitale historique, Montségur deviendrait le capduelh, le capitole sauvage ; on aurait, dans Montségur, la forteresse, le sanctuaire et le sépulcre de la patrie occitanienne. Aussi entendons le barde ariégeois : « l'Aquitaine « inaugurera sa *Renaissance* par un pèlerinage solen- « nel sur le Thabor (Mont Saint-Barthélemi) ce trône imma- « culé du Consolateur. Elle y convoquera toutes les tribus

1. Ce sont aussi les idées caressées par Mistral. Ce dernier nous montre, au sens politique, une nationalité provençale, dans les pays qui s'étendent « des Alpes au golfe de Gascogne et de la Loire jusqu'à l'Ebre. » Mais il est des publicistes qui repoussent cet ordre d'idées et d'espérances, comme Eugène Garcin, dans son livre : les *Français du Nord et du Midi*.

« romanes, la Lombardie, la Ligurie, Venise, Barcelone, Va-
« lence, Alicante, les Baléares. Sur les ruines de Montségur,
« nous évoquerons l'âme religieuse et poétique de la nationa-
« lité cantabre. Nous murmurerons les noms vénérés de Ray-
« mond-Roger et de Roger-Bernard (comtes de Foix) cham-
« pions de l'esprit; d'Esclarmonde, l'archidiaconesse, etc.
« La chute de Montségur doit être pour les Aquitains ce
« qu'est pour les Juifs la ruine de Jérusalem, l'objet d'une
« commémoration funèbre, filiale, nationale, perpétuelle,
« éternelle. »

Comment dire à quelqu'un d'aborder la calme note du *pianissimo*, quand on est parti sur cette note ardente, emportée du triomphe? Mais écoutez encore M. Peyrat: « France, Italie, Aquitaine, Espagne, Portugal, Amé- « rique, Roumanie, quel magnifique choral? Ainsi se trou- « veront formés les États-Unis du Panlatinisme poétique! « Il convient que l'Étoile se dirige sur Toulouse, et s'arrête « sur le Thabor, sur le « Thabor pyrénéen (la montagne « ariégeoise) aux trois sommets [1]. » — Oui, comment M. Napoléon Peyrat pourrait-il, après cette marche en avant, revenir sur ses pas? Une école romane, une renaissance de l'Aquitaine, dont on est l'un des chefs, une patrie ariégeoise illuminée par son Thabor et son Montségur, une nouvelle hégire! On comprend la difficulté, avec de tels éléments, pour rebrousser chemin poétiquement. Cela se peut-il?

X. — Après avoir dit l'œuvre du poète ariégeois, et les circonstances au sein desquelles elle s'est produite, nous dirons pour conclusion, que Napoléon Peyrat est, par sa nature, un poète national, âme tendre, harmonieuse,

1. Les *Pyrénées*, romancero, préface, p. XVI.

éminemment faite pour répercuter les impressions de joie, de tristesse, d'enthousiasme, qui s'élèvent dans l'âme humaine. Nous estimons que la lyre de Bordes-sur-Arise doit vibrer au nom de tous, et interpréter le sentiment religieux, l'adoration, l'amour, la fraternité, la pacification des cœurs et le progrès des générations humaines. Par ce qu'elles ont de général et de conciliant, les poésies de notre *Burns* prennent rang dans le nombre des poèmes sympathiques à l'âme française.

En ce qui touche le côté personnel, le côté militant ou belliqueux, nous expliquons cette nuance des poésies du barde pyrénéen, comme un héritage, puisqu'elle provient des impressions d'enfance, des circonstances de l'éducation, ainsi que le poète l'indique assez lui-même. « Les complaintes et les légendes du désert (état des protestants après la révocation de l'édit de Nantes), furent les premiers chants et les seuls récits que j'entendis dès le berceau. Presque enfant encore, je résolus d'en rassembler les débris, à demi rongés du temps et des vers, et dispersés sur des feuilles volantes, ou dans la mémoire non moins fugitive des vieillards. Je consacrai ma jeunesse à ce labeur austère et filial. Dans cette intention, je visitai les bibliothèques de Paris et du Languedoc, je feuilletai les archives communales, je recueillis les traditions populaires, je parcourus le théâtre des événements, le berceau des prophètes (protestants), les asiles de la prière, les champs de bataille. »

Telle est cette gloire littéraire du Midi, gloire des protestants de l'Ariège, dont l'œuvre poétique restera, en partie, et dont nous ne nous séparons pas encore; car notre poète laisse, dans le domaine de l'histoire, des œuvres considérables, qui doivent appeler l'attention des penseurs et de tout ce qui est sérieux en France. S'il

ne nous est pas donné d'accepter tous les points de vue et la nuance des préoccupations historiques dont M. Napoléon Peyrat se fera le docte et éloquent interprète, il nous sera agréable de rencontrer de nouveau cet esprit distingué et cultivé, et de faire remarquer en sa personne et dans ses œuvres, combien la forte énergie par laquelle les convictions différentes des montagnards s'affirment, sait prendre garde d'envahir sur la courtoisie sincère et sur les bons rapports, que les catholiques et les protestants de l'Ariège entendent toujours entretenir entre eux.

Le nom de notre poète reviendra donc, dans la troisième partie de cet ouvrage, avec la série des polémistes et des historiens.

XI. — La part faite à l'aîné, il faut venir aux plus jeunes, et reproduire les principaux traits d'une autre figure de poète du Midi, qui a écrit des poèmes en bonne langue française du dix-neuvième siècle. Si on lui fait une place dans ce chapitre, à côté de M. Napoléon Peyrat, ce n'est pas qu'il y ait entre eux analogie ou similitude de croyances religieuses. Tandis que M. Peyrat est un poète biblique, un poète de foi, M. Raoul Lafagette semble, pour le moment, représenter dans l'Ariège[1] la libre pensée pure, le radicalisme de la négation dans le domaine religieux. Néanmoins, en dehors de la question des doctrines, M. Raoul Lafagette, qui incline vers l'école réaliste, et qui est beaucoup plus jeune que M. Napoléon Peyrat dans la carrière, n'en est pas moins un véritable poète; il a le souffle. il a l'inspiration, il a la couleur, éléments qui sont indépendants de ses doctrines négatives, et des incidents de sa première évolution intellectuelle et philosophique.

1. M. R. Lafagette est originaire de Foix.

Ses poésies de jeunesse sont assez nombreuses, pour qu'on reconnaisse en lui cette fécondité de plume, cette abondante fertilité de production, qui dénotent un poète de race[1]. Ceux qui demandent avant tout à la poésie, des interprétations pour les sentiments que provoque, en nous, la vue de l'univers et de ses merveilles, sont assurés de rencontrer, dans les œuvres poétiques de ce fils de l'Ariège, des pages harmonieuses et sympathiques. M. Raoul Lafagette a rendu, avec une forte énergie, les sensations qui tiennent à l'infini, à la vue de l'immensité de l'Océan; il a modulé avec grâce tous ces enchantements, tous ces rêves qui, du fond des bois, des champs, du pied des montagnes, montent vers nous en intarissables émanations. Il a aussi prêté une langue à ces éternels mécontentements qu'inspirent, dans tous les siècles, les abus qui se mêlent aux rapports des hommes entre eux, ainsi que le spectacle des inégalités sociales.

Qu'est M. Raoul Lafagette? A quelle école appartient-il comme poète ? A-t-il une originalité?

Notre poète ariégeois, de toute façon, en est à sa première manière. Son âge l'explique nécessairement. Aura-t-il une seconde manière? Ses poésies éprouveront-elles une modification dans leur fond doctrinal, dans leur forme et leur revêtement? Nous ne le saurions dire[2]. Mais à coup sûr ce talent, qui a de la sève et de l'élasticité, n'a pas encore accompli toutes ses évolutions. Il est juste néanmoins de se

1. On a de M. Raoul Lafagette : 1° *Chants d'un Montagnard*, un volume in-12. — 2° *Mélodies païennes*, un volume. — 3° Les *Accalmies*, un volume. — 4° La *Poésie; son passé, son présent, son avenir*, in-18; exposition théorique. — 5° Les *Aurores*, un volume, 1880.

2. Nous n'avons pas à entrer, avec le poète, dans des discussions philosophiques et théologiques. La préface de ses *Chants d'un Montagnard*, qui est de 1869, et son petit volume intitulé : La *Poésie; son passé, son présent, son avenir*, énoncent des propositions, d'après lesquelles l'auteur est arrivé du déisme au naturalisme rationaliste. Ce n'est point dans ce livre-ci, qu'on peut ouvrir la porte à de telles controverses.

demander si notre auteur, aujourd'hui poète d'attaque et réaliste, flottant entre Musset et Gautier, se posera entre nos démolitions croulantes, dans quelque dogme affirmatif et consolateur. C'est là sans doute le secret de l'avenir et des palingénésies individuelles; mais la mauvaise humeur ne peut toujours durer. Le poète n'a-t-il pas d'ailleurs des quarts d'heure charmants, et de ces ravissantes strophes qui enchantent et bercent, et emportent l'imagination dans des sphères heureuses et pleines de sérénité[1]?

On reproche à ce jeune talent, avec quelques oublis, beaucoup de rudesse; il ne s'aperçoit pas qu'il frappe à coups trop redoublés sur autrui, tandis qu'il n'a que des procédés fort tendres pour *son moi*[2]; on trouve enfin, que ses poésies mêlent trop d'alliage dans leur or, et qu'il faudrait demander au temps et à la maturité, de refondre un peu et d'expurger ses œuvres, en rectifiant, s'il se peut, le goût jusque-là aventureux, et trop complaisant aux propensions personnelles. Ne viendra-t-il pas aussi une heure, où cette lave d'indignation contre les hommes et les choses, cessera de couler? Prendra-t-on toujours, pour idéal, ces iambes de Barbier « d'une ferveur farouche, » « d'un cynisme rauque, » « d'une brutalité pathétique? » D'autres ont déploré qu'il y eût du sang et de la férocité dans quelques-unes de ses odes, comme dans celle sur *France et Pologne*[3].

1. L'approbation de George Sand, qui est une autorité en matière artistique, a encouragé les débuts du jeune poète, sans lui dissimuler qu'il avait bien et beaucoup à amender dans ses vers, dans son poème du *Spleen*.

2. M. Raoul Lafagette a suscité l'ironie dans quelques journaux de province. L'un d'eux dit que « dans ses vers, M. Lafagette se *compare* à *Dante* et à *Pétrarque*, s'imaginant également que l'Ariège, du haut des tours de Foix, a les regards incessamment tournés vers son illustre personne. » Ce même journal l'appelle « le *Dante de la rue des Tanneurs*,... » (une des rues de Foix).

3. *Chants d'un Montagnard*, p. 64. Le poète dit, dans une strophe:

Oh! d'un meurtre on ne doit jamais souiller sa vie;
Mais une hydre, on la tue, et le ciel y convie;

XII. — Toutefois, que de pièces charmantes dans l'un des recueils de poésies de M. Raoul Lafagette, que nous avons pu parcourir le premier, *les Chants d'un Montagnard!* On y aime l'amour du poète pour les montagnes natales, pour son rocher de Foix, pour les fleuves et les torrents qui baignent les bourgs et les cités.

De son lit de rocheux décombres,
L'Ariège, au flot fougueux, sauvage et désolé,
Poussait au sein des ombres

or il est certain, que dans l'arène sociale, chacun trouve que l'adversaire qui fait obstacle à ses idées, à ses volontés, est une *hydre*.

Mais pour aller frapper au cœur ce czar bourreau,
Avec ses légions de farouches sicaires,
Le doux Nazaréen vous dirait : « Sortez, frères,
Le glaive du fourreau ! »

Reconnaître le droit individuel d'extermination, cela peut mener loin. Le poète avait déjà dit :

Tout est à démolir : que pas dalle sur dalle
Ne reste ; incendions l'Europe féodale,
Et dispersons la cendre aux quatre vents du ciel ;
Courage ! infortunés qui n'aviez que l'absinthe,
Voici l'heure bénie où l'égalité sainte
Va distiller son miel.

Un critique se récrie à propos de ce miel. Quel miel ?

Quelques crânes maudits font toute cette brume ;
Toujours en quelque endroit le monde saigne ou fume.
O peuple, triste proie offerte aux conquérants,
Souffrir qu'un seul genou sur vos poitrines pèse ! ! !
Avez-vous oublié comment quatre-vingt-treize
Raccourcit les tyrans ?

C'est à propos de ces vers, que dans une feuille départementale, les adversaires politiques de M. Lafagette lui disent, que « ses *vers régicides* » auraient eu de tristes résultats, « s'ils n'avaient dormi d'un sommeil ininterrompu dans les rayons poudreux de la librairie Lacroix. »

Du reste, nous savons que M. Raoul Lafagette, aujourd'hui attaché à l'administration des Beaux Arts, et qui, en 1869, « se disait pour la révolution en permanence » (Préface des *Chants d'un Montagnard*), est moins féroce que ses vers. Il aurait droit de trouver étrange, qu'il nous semblât nécessaire d'affirmer la bienveillance qui le distingue, et que personne ne met en doute.

« M. Raoul Lafagette, c'est un autre publiciste qui parle, est, dit-on, un très aimable homme, qui fait des vers parnassiens, tout comme M. Catulle Mendez et notre ami Léon Dierx. »

De longs gémissements, et les hautes tours sombres[1];
Dormaient dans le ciel étoilé.

. . . .

De mes jeunes années
Vous, les chères amours,
Géantes décharnées
Qui percez les nuées,
Mon âme, ô Pyrénées !
Préférera toujours,
Pour mon front fier et mâle
Que ne souille aucun fard,
Aux lauriers de César,
A la mître papale,
Le béret montagnard.

Raoul Lafagette a une poésie, *Promenade matinale*, qui rappelle les beaux vers de Michel-Ange, gravés sur la *Statue de la Nuit*, une des beautés de Florence.

Doux poète,
Pourquoi ces lamentables cris?
Ne plains pas dans leur paix complète
Tes morts chéris.
De loin en loin, à peine un homme
Dans vos flots poltrons ou lassés...
Oh ! n'éveille point de leur somme
Les trépassés [2] ! »

Si le poète de Foix écrit des pièces d'un ton grognard et tournées à des récriminations furibondes[3], combien en

1. Les tours de Foix, au sommet du rocher.
2. *Chants d'un Montagnard*, p. 303.
3. *Chants d'un Montagnard*, p. 304.

On bâillonne les philosophes,
On protège de vils cagots ;
Maint noir renard qui lit ces strophes
En son cœur me voue aux fagots.
Tous les blêmes vomisseurs d'ombre
De mes chants seront peu contents ;
Leur meute pantelante et sombre
Me montre avec rage ses dents.

compensation n'a-t-il pas rencontré de morceaux suaves, comme *A une étoile*[1] ?

Tandis que je songe à celle
Dont me vient mon âpre ennui,
Au sein obscur de la nuit
N'es-tu rien qu'une étincelle ?
Non, comme nous emporté,
Frère de la terre immonde,
Tout point brillant est un monde
De l'espace illimité.

Blanche étoile aux lueurs roses
Dans tes frais vallons d'argent,
Dis, le cœur est-il changeant ?
L'hiver sèche-t-il les roses ?

Est-ce un amour au matin,
Quand ta scintillante grâce
S'avive ? et quand Dieu l'efface,
Est-ce un amour qui s'éteint ?

XIII. — Nous n'avons pas dissimulé que le poète de Foix est contestable et contesté, dans quelques aspects de sa physionomie intellectuelle, et dans quelques-unes des formes de la manifestation poétique de ses idées et de ses sentiments. On rapportera, ici, une page de critique (tout à la fois familière, badine et peut-être un peu sévère), qui a été tracée en pays suisse, mais qui, en tout cas, a voulu être impartiale et juste. On nous envoyait cette page datée de Montreux. Quel cabinet d'étude, devant ce beau lac Léman, en face des Alpes aux blancs sommets, pour lire et apprécier l'œuvre du poète ariégeois, les *Chants d'un Montagnard!* — Écoutons les réflexions du critique :

« L'auteur nous dit par l'épigraphe de son livre qu'il est méridional. C'était inutile. Il suffit de le lire, pour retrouver

1. *Chants d'un Montagnard*, p. 271.

toutes les qualités et aussi tous les défauts qu'on attribue aux méridionaux. Il y a de l'élan, de la verve, de l'entrain, de la couleur, de la lumière, de la vie; mais il y a aussi le défaut de travail, des négligences, des faiblesses et souvent un manque de goût qui choque.

« Ce qui frappe d'abord, c'est l'absence d'originalité. Tout ce qui est dans ce volume a déjà été dit[1]. Bien plus l'auteur, à son insu certainement, a subi presque servilement l'influence de l'auteur dont il lisait l'ouvrage, au moment où il composait le sien. On devine quels sont les verres de couleur qui ont formé son kaléidoscope. Tel jour il a lu lord Byron, tel autre jour Musset, tel autre jour Pierre Dupont; et c'est sous ces influences qu'il a écrit : *Le Spleen*, *Les Stances X;* le *Meunier*. Telle ode est inspirée par Victor Hugo, telle autre par Lamartine. Baudelaire a surtout impressionné cette jeune imagination méridionale.

« Son véhicule est un modeste cabriolet; il suit une route où ceux qui ont passé avant lui ont laissé des traces profondes; il entre dans des sillons; et puis croyant avoir fait lui-même ces empreintes glorieuses, il bat des mains comme un triomphateur, et s'applaudit lui-même avec une conviction et un élan qui font sourire. Il suffit de lire la préface, quand le volume a été parcouru, pour éprouver cette impression. Écoutez-le : — « Je suis le révolutionnaire nouveau; on verra parfois l'argile se transmuer en paros ! George Sand m'ayant reconnu le souffle, m'ouvrit le seuil de l'auteur d'*Emaux et Camées*. Le goût plastique qui se manifeste dans la pièce où je parle de cette visite, prouvera à mon célèbre professeur le cas que j'ai fait de sa parole, et le profit que j'en ai tiré. Mon œuvre ne sera pas vaine, si j'ai été l'écho de mes frères et le miroir de mon temps. »

1. Ce reproche de manquer d'originalité nous semble un peu outré; et M. R. Lafagette a dit, d'une manière à lui, ce que d'autres ont pu dire.

« N'est-ce pas là vraiment l'exagération méridionale? On songe malgré soi au cri vibrant de la poule, qui annonce *urbi et orbi*, quoi donc? qu'il y a un œuf de plus au poulailler.

« Pour donner une idée très nette du poète, analysons simplement la pièce intitulée *Une visite chez Théophile Gautier*, et nous constaterons aisément le profit qu'il a tiré de sa conversation avec le maître.

Après une âpre nuit sans somme,
Je résolus un beau matin
D'aller voir si j'étais grand homme,
Chez Gautier qui n'est point hautain.

« Cela commence ainsi et continue pendant deux cent trente-six vers. Il n'a rien oublié, le malheureux, et après avoir compté le temps que l'omnibus met pour aller rue de Longchamps n° 30, et s'être demandé s'il ne serait pas préférable pour lui de se faire arracher une dent, il sonne. Gautier n'y est pas. Sa fille vient et lui donne l'heure où il pourra rencontrer son père. Description minutieuse de la fille de Gautier qui

Non rose et blanche, mais dorée
Comme les vierges de Cadix
Surgit; et sa voix adorée
Parle ainsi : « C'est de huit à dix. »
Elle dit; et de mon beau zèle
La *truble* hélas! pour tout fretin
Pêcha ces mots : « Mademoiselle,
Je reviendrai demain matin. »

« Suit une très longue description de cette jeune personne.

Figurez-vous ce lis vermeil
Brûlant avril (!), couleur d'automne,
Ambre et corail, chair de soleil!

« Cela continue à peu près sur ce ton pendant cinquante-deux vers.

« Le lendemain de huit à dix heures le jeune méridional revient.

La nymphe à la jupe opulente,
L'arrière-fille d'Apollon
M'ouvrit, et suavement lente,
M'introduisit dans le salon.
« Attendez un peu, » me dit-elle.
Mon père est dans son bain encor. »

« Enfin le poète apparaît. Écoutons :

Gautier me lut, puis, sympathique
Et sans me marchander les mots,
Me développa l'esthétique
Du dernier de ses fins émaux.
« Rien n'est mou comme un vers d'Alphonse[1],
« Alfred[2] rime à grands coups d'angon (!)
« L'un vieillit, s'enfonce, s'enfonce,
« L'autre est un mauvais parangon ! »

« C'est tout ce que dit l'oracle. Puis M. Lafagette oublie aussitôt tout ce qui l'entoure, Gautier, sa fille elle-même, pour revenir à un sujet qui lui est particulièrement cher, sa personne. Il n'y a plus qu'une muse, c'est la sienne.

Sauvage, inculte, hérissée
Comme mes forêts et mes rocs,
Ma muse veut que ma pensée
Sans art jaillisse en frustes blocs.

« Et le poète continue de la sorte, faisant fi de l'exquis et n'acceptant que le sublime.

1. Lamartine. *Note de l'auteur.*
2. Musset.

« Que sont toutes nos grandes muses auprès de celle-là ?

Gautier, gauche prosélyte

« un peu plus loin est traité de funambule.

Banville saute sur la corde
. . . .
Et Baudelaire, hélas ! hélas !
. . . .
Et combien de poussives cliques (!)
Pour un talent prime-sautier.
Pour tes rubis, que de véricles (!)
O parfait et gentil Gautier.

« Quant aux appréciations sociales, aux tendances philosophiques de l'ouvrage, que faut-il en penser? Dans la préface, Raoul Lafagette indique en vrai d'Artagnan le but qu'il s'est proposé. « J'ai voulu qu'au sympathique foyer de mon cœur, tout idéal de justice vînt se réfléchir, toute détresse jeter son cri, toute espérance chanter son hymne, toute colère allumer ses foudres. » Rien que cela.

« Je doute qu'une simple alouette se prenne jamais à ce foyer de fer-blanc : car, que pourrait-on discerner, en fait de doctrine, dans ces pages éphémères? De temps en temps quelques grands mots apparaissent, mais leur excuse est presque toujours dans la nécessité de la rime. »

Telles sont les réflexions que le poète de Foix a suggérées au solitaire suisse. Notre critique alpestre le prend sur un ton gai, et lance son dernier trait en cherchant les circonstances atténuantes pour une œuvre de jeunesse. « Le beau soleil du Midi a envoyé quelques rayons trop chauds sur cette jeune tête. Franchement on ne peut que sourire à ces vers qui terminent le volume. M. Lafagette doit avoir vieilli. Je suis sûr que ce serait pour lui un dur châtiment que de l'obliger à relire ces vers :

. . . .

Abhorrant pape et roi, prêtraille et mouchardaille,
Le courroux a souvent changé, troublant mon ciel,
Mon théorbe en tromblon et mes vers en mitraille,
Pour cribler le trône et l'autel.

. . . .

Sur le gril de mes vers, il vous faudra vous tordre
Dans des convulsions de mort.

. . . .

Ces chants, à mon avis, ne sont pas œuvre infime,
On y sent *pectus* et *flatus*.

. . . .

Alphonse, Alfred, Victor ! sachez, nom d'un tonnerre !
Que mon Pégase ailé de nul ne tient son trot ;
Tout lion a son antre et tout aigle son aire,
Et son verbe tout maëstro.

Le critique de Montreux termine, en affirmant, avec son grain de sel, il croit pouvoir le faire, que ce livre a eu vraiment un lecteur enthousiaste, c'est M. Lafagette lui-même. « Combien de fois, en famille le soir, dit-il, il a dû cribler le trône et l'autel, à l'heure où, dans les petits théâtres du drame, on fait frémir la foule avec un tonnerre de fer-blanc secoué dans la coulisse[1]. »

XIV. — Nous attendions la seconde manière de M. Raoul Lafagette ; et son nouveau volume de poésies, paru au printemps de 1880, a satisfait une petite partie de nos espérances. Le poète a publié *les Aurores*, poésies nouvelles[2] ;

1. L. Bro..., un clérical, puisqu'il diffère de pensée d'avec un radical.

2. Un volume in-12 de 137 pages ; Charpentier, Paris, 1880. — *Poésies nouvelles*, si l'on veut ; mais il n'est pas à croire que les idées philosophiques et négatives de M. Raoul Lafagette, soient autres que celles qu'il a exprimées en tête de son livre : *Chants d'un Montagnard*. Nous n'avons pas à entrer en discussion avec ses doctrines ; et je me figure que Dieu ne demandera pas autre chose à un homme, que de chercher toujours avec une parfaite bonne foi accompagnée d'une bonne vie, le vrai, le beau, le juste. — Il y aurait bien long à dire sur ceux qui croient devoir initier le public, par leurs livres, à leurs agitations personnelles d'idées, sur la question du dogme et de la croyance religieuse. En dehors de tout préam-

il s'est appliqué, il le dit lui-même, à en *châtier le style;* et nous croyons qu'il y a réussi. Si Victor Hugo, désignant Raoul Lafagette, l'a nommé «poète vaillant, poète charmant[1], » ce n'est point langage de flatterie complaisante d'un vieillard s'inclinant sur la jeunesse ; la formule nous semble l'expression simple et juste de ce qui est.

Le nouveau recueil de M. Raoul Lafagette a vraiment la couleur attrayante, et le parfum des aurores. Malheureusement, il paraît difficile au poète des montagnes de cesser

bule, il semble juste d'exiger, qu'avant de toucher à un édifice qui a abrité l'humanité pendant des siècles, le démolisseur possède une *vérité* patente, absolue, incontestée, bienfaisante, infaillible, consentie de tous, quelque chose d'équivalent, de plus *certain,* qui *éclaire mieux*, *console mieux*, *rende meilleur*. Quel moderne peut se vanter d'avoir fait une semblable découverte?

En attendant, n'y a-t-il pas de la sagesse, dans la réflexion suivante?

« En résumé, est-il bien nécessaire de tout approfondir, et est-ce bien l'œuvre du poète, de défendre à l'esprit d'aller au delà des limites reconnues par la science? Est-ce enfin bon, utile au bonheur de l'humanité, de dire au gourmet qui mange une pêche, à la jeune fille qui respire une fleur, aux amoureux qui parlent d'amour éternel, aux déshérités de cette vie qui croient à une autre existence : — Ce fruit, cette fleur, ne sont qu'un composé d'hydrogène, d'oxygène, de carbone, etc.; ne croyez pas aux serments, vous vous mentez tous deux! Et quant à toi, pauvre âme torturée, dis-toi bien que tes douleurs sont stériles, que l'espérance n'est qu'un mot, et qu'il n'y a de vrai que la mort. »

1. M. Raoul Lafagette avait organisé une fête littéraire et musicale, pour le vendredi 23 avril 1880, dans la grande salle de l'*Hôtel continental*. Il devait faire une conférence sur l'art et la poésie; et l'on y devait lire quelques fragments de ses poésies nouvelles, les *Aurores*. Mademoiselle Sarah Bernhardt et M. Worms, de la Comédie française, devaient les dire; la partie musicale était réservée à madame Montigny-Rémaury et à M. Camille Saint-Saëns. C'est Victor Hugo qui avait obtenu le concours de mademoiselle Sarah Bernhardt. Voici sa lettre du 22 mars 1880, à cette artiste: « Vous ne vous attendez pas à recevoir une lettre de moi, mais il s'agit d'un poète vaillant et d'un poète charmant. C'est l'homme charmant que je vous recommande. M. Lafagette veut donner une conférence sur l'art, il a besoin des artistes, vous êtes la première, il va donc à vous. Il me trouve sur le chemin, et moi je me joins à lui. — Accordez-lui votre concours, vous lui donnerez la gloire. Il saura s'en servir, je vous en réponds. — A vos pieds. — VICTOR HUGO. »

Mademoiselle Sarah Bernhardt ayant en ce moment brusquement quitté Paris, fut remplacée par mademoiselle Dudley, sollicitée à la dernière heure, et aussi une artiste de talent.

d'être un poète de combat; le bruit des luttes politiques et religieuses rentre de nouveau dans ses vers. Alors il se rue dans l'arène, s'exalte trop, quand il parle de creuser ses mines

« Sous l'obscure Babel des prêtres et des Rois. »

Ne se trouve-t-on pas en présence d'une monomanie maladive très caractérisée? Mais, quel poète, quel chantre exquis, ravissant, quand « il laisse un instant les combats, » quand son âme évoque « la paix de la famille, et l'odeur des forêts, » et « les souvenirs de sa naïve enfance! » M. Raoul Lafagette a des stances adorables pour sa vieille mère; et nous oserons dire qu'il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il aime beaucoup sa mère!

Dans la pièce consacrée à sa piété filiale, le poète de Foix a retrouvé le secret des récits et des descriptions dont le *Jocelyn* de Lamartine abonde. Il revient dans le secret vallon des défuntes années, et il écoute

Dans son sein rajeuni battre son cœur d'enfant.
. . . .
. . . . . . — voici l'enclos où nous courûmes;
Le plus lointain passé se dégage des brumes,
. . . .
Le Pech[1], puis Saint-Sauveur[2], et puis les tours de Foix,
Et puis le pont d'une arche, et puis la gare même[3].
Voici la promenade aux antiques ormeaux,
Villote, où j'amassais le sable en monticules
. . . .
Te souviens-tu du temps où mioche à peine éclos,
De l'abbé Sabatier je ravageais le clos?
. . . .

1. Montagne qui domine la ville de Foix.
2. *Idem*.
3. La gare du chemin de fer de Foix se trouve près d'un pont, sur les bords de l'Ariège.

Ici l'on s'évertue à lapider les cloches
Des melons, et là-bas on se remplit les poches
Des gros abricots roux, de points bruns tatoués,
Que l'on a fait pleuvoir des rameaux secoués.
Mais un sifflet d'alarme au départ nous engage.
. . . .

Le lecteur parcourt ici environ quatre-vingts ou cent vers, qui sont d'une fraîcheur, d'une naïveté, d'une simplicité à rappeler les belles pages de Bernardin de Saint-Pierre. Oh ! si le poète savait se tenir à cet ordre de pensées, et s'il ne se laissait point reprendre par le démon haineux de la politique et par les antipathies des rivalités sociales !

Lisez aussi le *Chant des couleuvres*, adressé à Auguste Vacquerie : quelle vérité de récit !

Souvent dans ce Paris, sombre fourmilière,
Je rêve de Prayols et de la Barguillère[1].
Age d'or!... nous étions quatre anges sans souci;
On s'en allait par l'Horte ou bien par Montgauzy;
Nos parents nous suivaient du regard — couple austère
Et tendre, qui par nous goûtait le ciel sur terre ; —
Ils marchaient surveillant notre folle gaieté.
Quel mal te faisait donc, âpre fatalité,
Cette innocente paix, pour nous l'avoir ravie ?
Hélas ! qui me rendra l'aurore de ma vie ?
. . . .
L'essaim des quatre enfants les précède ou les suit.
Et ce n'est plus le jour et ce n'est pas la nuit.
Nous rentrons ; aux deux sœurs la mère a mis leurs mantes;
L'âme des foins coupés, des sureaux et des menthes
Nage amoureusement dans l'air mystérieux :
Voici que le martyr des bambins curieux,
Le pauvre ver luisant s'allume sous la haie
Comme l'étoile au ciel; mais un bruit nous effraie :
Deux élytres s'ouvrant soudain dans les rameaux
Sauvent la larve en feu de la main des marmots.
Etc...

1. Localités ariégeoises, aux environs de Foix.

Il n'y a point de parti pris, ni d'école qui tienne. Comment ne pas déclarer que M. Raoul Lafagette est un véritable poète ? Ses productions en fournissent mille preuves. Celui qui a écrit tant de remarquables morceaux, *Liserons et Belles de Nuit :* à Alphonse Daudet, — *Le Jasmin :* à Théodore de Banville, — *les Isards* : à Adolphe Pelleport, — *Les Mirmidons :* à Victor Hugo, — *les Corneilles* : à Leconte de Lisle, etc., celui-là a reçu le baptême des Bardes aux yeux d'une grande nation ; il tient vraiment à la main une lyre sonore et éclatante. Nous ne dirons point que le minnesinger de l'Ariège ait les rudesses sauvages d'un Bertrand de Born, ou d'un Peire Cardinal ; toutefois c'est bien, à certaines heures, un minnesinger armé d'un fouet, bardé de misanthropie.

XV. — Le dernier mot de la complication ne devrait-il pas être demandé à la physiologie ; et, en dépit de ses poésies rurales, M. Raoul Lafagette ne reste-t-il pas pour le moment un esprit aigri ? On le regrette pour la sérénité qu'il enlève à son œuvre. Mais les preuves de cet état d'amer et noir pessimisme ressortent de toutes les pages et de tous les poèmes de l'auteur des *Chants d'un Montagnard* et des *Aurores*.

Une catégorie de personnages le met spécialement en fureur et l'obsède si fort, qu'il revient sans cesse et s'acharne dans ses vers contre un groupe d'êtres qui le crispent, réels ou imaginaires, qu'il qualifie de *jésuites*. Alors, des formules qui parsèment ses poésies, formules étranges, crues, empruntées à un vocabulaire par trop réaliste : il voit en tout

Le génie infernal du hideux Loyola.
Ce magistrat ? jésuite ; — et ce guerrier ? jésuite,
Infection et pullulation,
Gale qui mangera la Révolution...

et qu'il faut détruire « dans le dernier *des poux* de sacristie. » Il demande » quel art on oppose à l'art des gens d'église ; » et se plaint que « ce cher monde encor dans *le dogme* se *vautre.* »

Parlant d'un pensionnat de jeunes demoiselles, il les interpelle :

O virginal essaim de folâtres beautés !
On vous apprend, hélas ! bien des insanités !

Qui les enseigne ? — et quelles sont ces insanités ?

L'auteur des *Aurores*, à certains endroits, semblerait atteint de la maladie de la rage, tant sa langue a d'écume, et ménage peu les mots. Il trouve que « l'ombre du dogme encor submerge les humains ; » il recommande « de préférer aux tanières des calotins, le dôme céleste. » Il fulmine contre quelque chose « qui rampe, se tord, pullule, » gens qui « dans leur squalidité visqueuse, font les anges, » « ramas de grotesques nabots », « non moins fiers que des dieux et plus vils que des garces, émules des égouts et frères des tombeaux. »

On a demandé si l'on aurait barré le chemin à M. Raoul Lafagette, pour être ainsi hors de lui-même ; si la critique littéraire aurait été sotte, acerbe, injuste, à son égard... Nous ne savons ; mais il est manifeste que le chantre des *Aurores* est tout meurtri. Ce n'est pas seulement l'ardeur belliqueuse ; sa prose et ses vers semblent redire de cuisantes amertumes, et les traduire en un langage de vengeance, qu'on trouvera plus que vif, voisin même de l'injure. Mais, tandis que le poète de Foix se plaint et s'étonne de rencontrer des hostilités, des choses qui lui déplaisent sur sa route, ne faudrait-il point demander, d'autre part, s'il ne doit pas s'imputer à lui-même ses propres mécomptes, et s'il ne devait pas s'attendre à un certain degré, à ce qui est la loi et

l'essence de tout antagonisme et de toute bataille, nous voulons dire la riposte que provoque l'attaque. Admettons qu'il ait reçu des coups, des avanies; mais lui, s'est-il abstenu de frapper, et envoie-t-il, à ses adversaires d'idée, des paroles de miel? Il se plaint de ceux qui « se drapent, geignant que la gloire vient tard. » N'aurait-il jamais gémi lui-même de ces retardements ? Et, quel est le sens du morceau intitulé *un Réfractaire ?*

Si tu veux épouser une charmante femme
Tu peux être à ton gré laid comme un singe, infâme,
. . . .
Tu n'en seras pas moins choyé de tout le monde,
Comblé de cent faveurs, l'objet de mille vœux,
Déclaré noble et bon, et beau, si tu le veux :
Il suffit, désertant le Pinde et le Permesse,
D'être fonctionnaire, et d'aller à la messe.
. . . .
Malheur au doux poète, au naïf porte-lyre
Qui laisse voir son âme en chantant son délire...
Au barde que la Muse emporte loin des boues,
On préfère un goujat pourri par les gadoues;
On vous baise la main, on vous lèche le pied,
Si vous avez l'honneur d'être gratte-papier,
Ou gommeux du parquet, ou chien de préfecture,
Et *jésuite*... Eh bien, non[1] !

Nous regrettons, pour notre part, que le poète contribue peut-être à ses propres souffrances, en se créant des tourments trop réels, pour des oppositions qu'il suppose, et qui peut-être n'existent point. La *Préface* de ses *Aurores* porte

1. M. Louis Dépret dit, dans la *Vie moderne :* « Je ne crois pas au mépris qui emploie des expressions violentes... ou simplement qui parle beaucoup. Il n'est plus alors pour moi que dépit furieux ou affectation pure : le vrai mépris se tait. » — Selon M. Louis Dépret, M. R. Lafagette aurait manqué l'occasion de se taire. — Et puis, si tous, à notre tour, nous nous mettons à mépriser ceux qui ne pensent pas comme nous, nos adversaires d'idées... Oh! alors, que devenir dans « cette laide humanité, » que flétrit M. Émile Zola, au sein de « la marée montante de la bêtise humaine, » signalée par M. Henri Houssaye?

une profonde empreinte de mélancolie et de déception. « Il doute du succès, » tout pénétré « de l'indifférence calculée des charlatans de la plume, » et trouve que la démocratie, « encore trop peu assise, n'accorde pas aux choses de l'art une sérieuse attention. » Je le pense, comme M. Raoul Lafagette; mais, avec un talent comme le sien, le succès est une affaire de temps, il faut savoir attendre. Je reste convaincu, que la gloire doit nécessairement venir à ce frère du pays natal, à ce compatriote. Tout en laissant de côté les bizarres doctrines sceptiques, auxquelles cet esprit pessimiste et chercheur s'est attardé, je n'oublie pas que « ses yeux veulent le soleil et son intelligence, la vérité... » Cela suffit : Dieu seul sait quel sera le dernier mot d'une investigation loyale. Mais, quant au génie poétique, et c'est le seul côté qui nous occupe ici, j'ose affirmer que la gloire est assurée à M. Raoul Lafagette, et qu'il est l'honneur littéraire de l'Ariège, ne serait-ce que pour avoir écrit les soixante-quatre vers de son Ode à Lamartine, qui nous semble un chef-d'œuvre.

Ton *vallon*, bien connu, se creuse et se recueille,
Ton *lac* évoque une heure où tient l'éternité!...
Ces frais soupirs de l'eau, les frissons de la feuille,
Les souffles odorants de l'avril enchanté,
Les sanglots amoureux que le bulbul exhale
Du jardin plein de fleurs au ciel plein de soleils,
Et la rumeur secrète, éparse, colossale,
Des vieux cèdres pensifs, noirs, sur des fonds vermeils...
Tout le verbe flottant des êtres et des choses
Donne à tes vers émus d'ineffables douceurs!
La même fée a mis le parfum dans les roses
Et la houle idéale en tes rhythmes berceurs.
Ah! qui donc avec toi n'a pleuré de ta perte,
En relisant ce chant plein de larmes, ce cri
Que du fond de ton âme obscurcie et déserte,
Tu poussas vers la croix où mourut Jésus-Christ?
. . . .

Mon vœu le plus fervent, maître, est que ta mémoire
Montre leur déchéance à des rimeurs blasés,
Et qu'en tes chants, beau fleuve où le ciel met sa moire,
Viennent se retremper tous ces fils épuisés.
. . . .
. . . .

Pour notre dernier mot, nous dirons à M. Raoul Lafagette, comme à M. Napoléon Peyrat, comme aux poètes catholiques : « Ne soyons jamais des poètes de haine et de représailles! la tâche d'illuminer, de réconforter, et d'anoblir l'âme humaine, est assez grande. Est-ce un poste tenable pour les cœurs bien faits, que d'avoir la réputation de bien mordre, et de ne vivre que pour haïr? » — Maintenant, d'autres poètes nous réclament au chapitre suivant : et la renommée qui leur vient plus ou moins vite, nous oblige d'en parler.

CHAPITRE IX

Les Poètes de l'Ariège qui se sont inspirés du catholicisme, de la liberté, de la famille. — L'amour de la terre natale. — Firmin Bonnans. — Son poème *Souvenirs d'enfance*. — Un type de famille ariégeoise. — L'abbé J. Ormières. — Ses poésies religieuses. — *Ce qu'il faut rêver*. — Aurait-on dans le poète de Montels un Turquety pyrénéen? — L'idéal que célèbrent les romans anglais. — Le poète Achille Labatut. — Œuvres du poète de Saverdun. — Leur consistance et leur bel avenir. — Sa *Muse chrétienne*, — ses odes : *Dieu seul est grand*. — *Aux poètes*. — *Poésie de la science*. — Affinités de l'Ariège avec les grandes inspirations poétiques. — *Notre-Dame des Neiges*, *Notre-Dame des Ermites*, etc. — Poésie sacrée dans l'Ariège. — *Noëls* dans les églises. — Leur originalité. — Une nuit de Noël dans l'église d'Ax. — Le poète Cazaintre. — Drame de la *Passion du Christ*, en pleine rue, en Andorre, renouvelé des tragédies religieuses du moyen âge. — Ballade sacrée du dix-septième siècle en l'honneur de *Nostro Dameto de Sabar*. — Cantiques patois en l'honneur de *Notre Dame d'Ax*, — et de saint Volusien, patron de Savignac et de Foix. — Analogies avec les *Goigs* catalans.

I. — Ce que nous disions à M. de Lamartine, il y a quelques années, en donnant notre plein assentiment à une de ses assertions sur les destinées de la poésie, nous revient à propos de l'Ariège et du mouvement poétique qui s'y déroule. Nous sommes loin d'avoir fini, pour notre dix-neuvième siècle, l'exposé des talents éclos, des promesses qui écloront à leur tour, dans les Pyrénées ariégeoises? Que d'individualités dans lesquelles résonnent à un degré intense, les mots et la réalité de ces hautes choses, ***religion***, ***amour***, ***famille***, ***liberté***, ***culte de la terre natale***, qui sont au fond la grande poésie! Quelques poètes ariégeois, dont nous allons résumer les œuvres poétiques, et discrètement retracer les

noms, parce qu'ils sont vivants, se sont en effet inspirés, il nous semble, de ces grands et saints objets, la famille, l'infini, la religion.

Le premier qui se présente, a donné une sorte de poème, intitulé : *Souvenirs d'enfance* [1]. Le poète, qui paraît avoir vieilli loin de l'Ariège, évoque des réminiscences d'autrefois, et s'il n'a pas voulu donner à son sujet de trop grandes proportions, il n'en est pas moins l'écho pathétique des plus intimes émotions de l'âme. L'Ariège lui sait gré d'exprimer en beaux vers classiques, corrects et animés, un amour que ressent tout fils du pays. Voici la fin de son poème :

J'y vis un jour venir avec deux orphelins
Une femme en grand deuil. Dans leurs petites mains,
Les enfants sérieux déroulaient un rosaire;
Ils s'en allaient, priant pour l'âme de leur père,
A l'angle de l'autel suspendre quelque vœu.
Oh ! j'ai toujours aimé ce qui rappelle Dieu :
Le vieux saint du rocher, l'humble croix de la route,
Où mon père en passant s'est incliné sans doute;
Partout j'ai révéré d'un respect infini
Un Christ pendant au mur sous un rameau béni.
Voilà pourquoi j'aimais de nos grands jours de fête
Les accords solennels, quand l'orgue les répète
Aux échos de la voûte avec toutes ses voix.
Mon âme avec l'encens s'élevait à la fois,
Et du ciel entr'ouvert admirait les portiques.
Oh ! j'ai toujours aimé les vieilles basiliques,
Leurs ogives à jour, leurs rosaces en feu,
Et tous ces monuments qui rapprochent de Dieu.
La foi que l'insensé de son cœur a bannie,
Est pour moi la vertu ; la foi, c'est le génie !

Mes deux frères et moi, nous allions bien souvent
Dans une grotte immense où mugissait le vent,

1. Par Firmin Bonnans, voir le *Journal de l'Ariège* des 5 et 12 octobre 1879.

A travers un rideau de vertes clématites,
Détacher de la voûte en pleurs, des stalactites,
Que les oiseaux de nuit et les chauves-souris
Pour les longs jours d'hiver choisissaient pour abris;
Puis dans le fond d'un lac aux vagues argentines,
Nous courions replonger nos têtes enfantines,
Chasser le papillon, l'insecte et les oiseaux.
Le lendemain, c'étaient des jeux toujours nouveaux :
Nous descendions, joyeux, la pente des ravines,
Nous heurtant aux buissons, nous blessant aux épines,
Et nous rentrions le soir, quand cessaient les chaleurs,
Apportant à mon père un gros bouquet de fleurs.
C'était les jours heureux que le temps seul abrège.
Il fallut de nouveau retourner au collège;
Au seuil de la maison qu'on fermait à mes yeux,
Adresser de nouveau les plus tristes adieux.

Bientôt la cloche sonne. Il faut rentrer en classe.
Je reprends mon Virgile en faisant la grimace.
A peine étais-je assis que mon maître soudain
M'interrogeait, et moi, comptant sur le voisin
Qui me jetait un mot avec sa voix moqueuse,
J'essayais d'assembler quelque phrase boiteuse,
Dont je traînais longtemps la première moitié,
Et le maître fermait le livre de pitié.
Alors tombait sur moi le poids de sa colère.
Je voulais m'excuser, mais hélas ! comment faire ?
« J'étais un paresseux, un cancre, un franc vaurien,
« Qui de ma vie hélas, n'apprendrais jamais rien. »
Son cœur était de roc; ni mes cris de détresse,
Ni les pleurs qu'à ses pieds je répandais sans cesse
Ne pouvaient l'émouvoir... Il faisait grâce enfin,
Et moi, je m'en allais à travers le jardin,
Oubliant son sermon, m'amuser de plus belle,
Et voir au sein des lis si quelque coccinelle
N'avait pas déposé quelques œufs dans son nid.

Certain jour un vieux prêtre au front ridé, jauni
Par les rudes travaux qui charmaient sa vieillesse,
S'approche près de moi. Sa voix qui me caresse
Rappelait la douceur des anges dans le ciel.
Je l'écoutais, pensif; son regard paternel

Avait je ne sais quoi qui charme et vous console.
Cet homme avait le don de la sainte parole.
Et je sentis soudain dans le fond de mon cœur,
Qu'en l'entendant parler je devenais meilleur.
Épuisant les trésors que son âme recèle,
Il me rendit la vie et plus gaie et plus belle;
Il me donna le goût des sciences, des arts,
M'apprit à respecter les sages, les vieillards;
M'enseigna que la mort donne seule des ailes
Pour trouver dans les cieux des régions plus belles;
Que les maux ici-bas par l'homme inattendus,
Et qui laissent souvent les sages confondus,
Restaient ur les savants que la science enflamme,
Les secrets du Très-Haut et l'énigme de l'âme.
Enfin je m'inclinai sous la nécessité
D'enchaîner au travail la douce liberté.
Par ses prudents conseils redevenu plus sage,
Je ne maudissais plus le poids de l'esclavage
Qui faisait autrefois courber mon front honteux.
Je vécus dans l'espoir d'être un jour plus heureux.
Je me mis au travail, dès ce jour-là ma muse
Essaya de rimer quelque strophe confuse.
Je les garde toujours et garderai longtemps
Ces essais, que ma main esquissait à quinze ans.

Aujourd'hui barde obscur dans ma chère contrée,
Je sacrifie encor à ma muse adorée.
J'ai souvent avec elle à l'ombre des forêts
Et sur les bords des lacs des entretiens secrets.
Les chevreuils et les daims à mes pieds viennent boire,
Et ma lèvre s'enivre à sa coupe d'ivoire.
Hélas ! rêves d'enfant, qu'êtes-vous devenus ?
Où sont de mes beaux jours les printemps disparus ?

O Pamiers ! si jamais après trente ans d'absence,
Je pouvais dans mon cœur caresser l'espérance
De retrouver enfin mon doux rêve au foyer,
Le banquet domestique et le chien familier,
La fille de ma sœur sur ses genoux assise,
Et le chant des oiseaux qu'emporte au loin la brise,
J'irais revoir tes murs et ton beau Castela.
Mes plus chers souvenirs d'enfant sont toujours là.

Mon cœur avec amour les revoit, les caresse,
Leur fantôme adoré sous mes regards se dresse.
O vieille cathédrale avec ton beau clocher,
Où l'on voit tous les jours les ramiers se percher,
L'insensé tient pour vils les objets de ton culte.
Tandis qu'il n'a pour toi qu'ironie et qu'insulte,
Moi, j'irais sur ta dalle où j'ai prié souvent,
Me prosterner encore aux pieds du Dieu vivant.
J'irais, j'irais m'asseoir dans ta verte vallée;
J'irais revoir la classe et le cloître et l'allée
Où je jouais jadis avec les écoliers,
Et saluer encor l'ombre des peupliers
Où le gai passereau cache toujours son nid;
Mais le flot du destin loin de toi m'a banni.
Triste et rêveur, je vais errant seul sur la terre,
Et le cœur tourmenté d'une douleur amère,
J'attends toujours hélas ! que d'un rayon vermeil
Le ciel vienne éclairer ma couche à mon réveil.

Pas un ne m'est resté de mes amis d'enfance.
Plusieurs d'entre eux bien loin des rives de la France,
Désireux de trouver de plus heureux climats,
Ont porté comme moi leurs rêves et leurs pas.
D'autres chers compagnons de ma verte jeunesse,
Que le loisir endort, que la fortune engraisse,
Me voyant malheureux ont fui de mon chemin.
Leur main que je pressais ne presse plus ma main;
D'autres plus dédaigneux, ont tous changé de face.
Avec leurs souvenirs, leur amitié s'efface.
Des choses d'ici-bas triste instabilité !
Dans leur farouche orgueil ils ont tout emporté.
D'autres, riches banquiers, que rien n'émeut, ne touche,
Unissent en secret leurs lèvres à la bouche
Qui de sang-froid m'atteint, me mutile et me mord,
Sans sentir dans leur cœur s'élever un remord.
Ceux qui savent combien j'aime la poésie,
L'ont traitée en riant de folle fantaisie.
Plusieurs enfin sont morts, d'autres m'ont oublié,
Plusieurs m'ont méconnu, quelques-uns renié

Mais à ces rêves dont mon âme fut bercée,
Pourquoi, muse, viens-tu rappeler ma pensée ?

Laisse les pleurs versés et les espoirs déçus.
Quand d'un pas solennel la vieillesse s'avance,
Laisse dans leur tombeau reposer en silence,
Les souvenirs sacrés des jours qui ne sont plus !...

Est-ce que dans le Nord, et même dans les vallées de *Saint-Point* et de *Mâcon*, on a redit les impressions de jeunesse et les mélancolies des choses qui ne sont plus, avec plus de simplicité, et en même temps avec une langue plus poétique, avec plus de lyrisme, plus de fraîcheur, plus de spontanéité de verbe? N'y a-t-il point dans les notes des poètes de l'Ariège, je ne sais quoi de pur comme le matin du cœur, d'enflammé comme le regret, de rêveur comme l'espérance, de pieusement résigné comme la foi.

On conviendra que, le rôle de la poésie serait vraiment beau et social, si, chantant avec un pieux amour les saints objets de la famille et de la terre natale, elle évitait de populariser des haines, des passions ou des envies. Heureux quand les bardes de l'Ariège, se font les voix intérieures, les truchemans de ce qui s'agite dans l'âme de leurs compatriotes, quand ils sont la voix qui aime, chante, prie ou pleure, avec tous ceux de leur temps, avec les âmes tendres, pensives et religieuses.

II. — Mais après l'œuvre poétique de M. Firmin Bonnans, œuvre qui paraît des plus sympathiques, et, avant de passer aux notes riches et suaves qu'a chantées un de ses frères en poésie, qui a grandi aussi sur la terre ariégeoise, n'est-il pas opportun d'observer que la famille en général et la famille des vallées de l'Ariège en particulier, contient un monde de poésies et d'épopées, pour quiconque voudrait et saurait les faire jaillir du sanctuaire, pour quiconque a de la portée dans le regard, de la pureté et de la générosité dans le cœur.

Bien que la famille dans l'Ariège ne s'éloigne guère du type commun de toutes les familles d'Occident, tel que d'une part l'esprit évangélique, et le Code civil d'autre part, l'ont modifié et perfectionné, toutefois il serait aisé d'extraire de plus d'un foyer montagnard des sujets originaux et touchants, pour des épisodes d'art, de peinture et de récit de mœurs, ainsi que des éléments nouveaux, au profit de ceux qui étudient les modèles existants, relativement au perfectionnement de l'organisation de la famille [1].

Les choses commencent comme partout, dans la vallée ou sur la colline couronnée d'un diadème d'arbres, disposés en cercle ou en parallélogramme, tantôt par le caprice de la nature, tantôt par celui de l'homme; c'est une jeune fille et un jeune homme qui débutent. La double entreprise de tout être humain reparait, il va sans dire, dans l'Ariège... — Il faut dès l'abord pourvoir à l'existence matérielle, à sa subsistance, chose toujours précaire; — il faut en second lieu rêver à son foyer et à son bonheur, comme parlait lord Byron; c'est-à-dire que la loi des mariages avec ses conséquences diverses, incombe aux Pyrénéens, comme au reste des mortels [2].

1. Sous des influences complexes, qui attirent aujourd'hui vers les grands centres les habitants des campagnes, sans compter les hommes d'aventures et tous les déclassés, on constatait en 1877, que la population de Paris a augmenté, en cinq ans, de 137,000 habitants, celle de Toulouse, de 21,000; celle de Lyon, de 19,000. — D'autre part, les économistes se sont plaints que la population, en France, diminuait considérablement. Ils ont dit que si les naissances continuent à se produire sur l'échelle actuelle, il y aura, dans cinquante ans, quatre fois plus d'âmes en Allemagne qu'en France. Quant au département de l'Ariège, d'après un état comparatif de la population des départements, en 1872 et 1876, publié par l'*Officiel*, l'Ariège comptait en 1872, 246,298 habitants; et en 1876, 244,795; ce qui indiquait une diminution de 1,503 citoyens.

D'après un décret, le chiffre de 244,795 habitants est le seul authentique, pendant cinq ans, à partir du 1er janvier 1878.

Nous ne savons pour quelle proportion l'Ariège figure dans une observation bizarre, que l'*Officiel* a faite pour la France entière, savoir: qu'il y a en France, 20,179 citoyens mariés, qui n'ont pas de femmes.

2. On écrivait en 1828, que les paysans de la vallée de l'Ariège, sont

On pourrait écrire des pages curieuses sur la femme ariégeoise ; le type du bas-bleu apparaîtrait déjà au treizième siècle, dans la personne de la comtesse Esclarmonde, qui aurait discuté, paraît-il, et défendu la doctrine des Albigeois contre saint Dominique lui-même. Comment ne pas rappeler la mère de Gaston-Phœbus, Éléonore de Comminges, qui déploya tant de force de caractère, et malgré les menaces de deux souverains puissants, ne craignit pas de donner l'hospitalité au roi de Majorque poursuivi et malheureux?

III. — Mais les annales modernes, les fastes contemporains offrent tant de personnalités, si dignes de représenter les éléments distinctifs de la famille actuelle dans les montagnes de l'Ariège ! Nous ne ferons qu'esquisser une existence de femme, dont la vie s'éteignait, il y a peu d'années, véritable type de la femme, au sein du ménage, modèle du foyer ; et, dont on disait dans le département « la mère des deux D. F., » comme on a dit dans le Nord, « la mère des trois Dupin. »

On lui avait certainement appris à connaître et à respecter la loi ; on ne pouvait se plaindre qu'elle n'eût vu dans le maire, au moment de son mariage, qu'un brave homme un peu ridicule, avec son écharpe tricolore, ses lunettes et ses airs solennels. Je ne pense pas qu'elle ignorât que ce petit livre « aux tranches multicolores, le Code civil, soit l'arbitre souverain de la destinée des femmes, » sous le rapport temporel.

généralement d'une stature moyenne. Ils sont habillés d'une veste, d'un gilet et de guêtres de laine brune. La plupart portent un bonnet de laine violette retombant comme le bonnet catalan. Les femmes, surtout celles du haut de la vallée, à Ax, sont assez jolies. Le peuple des bords de l'Ariège offre une physionomie douce et spirituelle, des traits fins, au profil d'une saillie assez prononcée (Arbanère, *Tableau des Pyrénées françaises*, t. Ier., p. 92).

Madame D... avait-elle *senti, au jour de la cérémonie nuptiale, passer sur tout son être ce frisson*, dont un bizarre critique parisien ferait toute l'initiation au mariage? Au lieu de chercher réponse à ces puériles interrogations, disons que cette Ariégeoise se tint toujours aux promesses de ses débuts, et qu'elle a mené sa vie d'honnête femme, de bourgeoise honorée, de mère de famille, avec une virilité, une vaillance, une continuité, qui laissent, loin, bien loin, tous nos austères moralistes du journalisme contemporain.

Pieuse et voulant rendre à Dieu ce qu'elle devait à Dieu, mariée à un négociant et se devant à ses affaires, mère de plusieurs enfants et n'ignorant pas que le soin du ménage et le soin de la maison doivent absorber tous les instants; que faisait donc cette humble femme des montagnes, et comment avait-elle résolu le problème? — On la vit sa vie entière aller entendre la messe chaque jour; pour cela elle se rendait à l'église toute la semaine, à *quatre heures du matin*, en hiver comme en été. Nous tenons ce détail de témoins oculaires. Le sacristain de l'église de Saint-Girons racontait avec admiration, que tous les matins, même avec la neige et la glace, la mère D..., était à la porte de l'église, lorsqu'il s'y rendait pour l'ouvrir.

De cette sorte, le problème n'a plus d'obscurités : après avoir rempli les devoirs qui regardaient son âme et Dieu, la femme dont nous retraçons la glorieuse énergie, rentrait dans sa maison, à l'heure où il fallait ouvrir le magasin, faire lever son monde, et mettre son ménage en train. Tout était organisé, quand les enfants étaient levés, et aucun ne soupçonnait que leur mère était sur pied depuis 3 *heures et demie* du matin. Avant que les enfants se rendissent à leurs écoles, elle s'assurait qu'ils eussent fait la prière du matin; cela fait, elle répétait chaque jour ce qu'elle avait

accompli la veille : elle se partageait entre les soins du ménage et la vigilance à son magasin, l'esprit occupé, dit-on, ou de prière, ou de méditations élevées, quand il y avait un intervalle, en ces moments libres, où après avoir servi un client, une pratique, elle en attendait une autre.

Si l'héroïsme a des terrains différents et variés, comment ne pas reconnaître que le plus difficile à atteindre entre tous les héroïsmes, est celui d'une femme qui remplit, sans en négliger un seul, l'ensemble de ses devoirs, pendant quarante ou cinquante années, et s'ensevelit dans une obscurité continue, impénétrable à tout le monde, excepté à ses enfants. Son mari, ses enfants, son Dieu, son église, ses affaires de négoce, voilà quel fut invariablement l'horizon de madame D... Jamais on ne la voyait ennuyée, ni lasse de recommencer sans cesse ses attentions affectueuses et dévouées, envers les multiples objets dans lesquels s'épuisait son cœur.

Il est remarquable qu'aucun genre de souffrance, de sacrifice, de résignation, de patience et de générosité, ne manqua à cette femme. Elle avait été dix-huit fois mère. Elle vit mourir avant elle plusieurs de ses enfants déjà grandis, et puis son mari lui-même : elle accorda à sa fille unique, son consentement pour être religieuse : et, à travers ces secousses, elle portait le poids de chaque jour avec une douceur calme, avec une résignation sereine, avec une espérance souriante, comme elle exerçait, sans broncher, les vertus de simplicité, de mortification et d'humilité, qui en ont fait une véritable sainte.

L'Ariège a, sur différents points de son territoire, de ces femmes-là. Je ne sais pourquoi on reprocha, à une époque, aux jeunes filles dijonnaises « d'avoir, en présence du maire, qui leur lisait, au moment du mariage, les paroles sacramentelles du Code, tiré leur jolie petite langue rose ; » mais,

il est certain que, dans l'Ariège, on a autre chose à faire que tirer la langue ; et, plus d'une fois, dans la vie privée, on y rencontre la virilité du devoir et l'héroïsme de la femme qui sait s'immoler. Celle qu'on a en vue dans ce moment, sembla vraiment s'élever au-dessus de son sexe, et parvenir à je ne sais quelle immutabilité, sommet sublime de la force vertueuse. Mais qui jamais but son calice — car la vie en elle-même n'est qu'un calice — avec moins d'hésitation et de regret !

IV. — Qu'on permette un rapprochement. Nous entendions à peu de jours d'intervalle deux récits ; l'un d'une femme très lettrée[1] roulait sur un égoïste célèbre, l'autre d'une femme littéraire mais qui ne vise pas à l'être[2], sur une mère de famille toute dévouée aux pauvres de sa contrée. La préférence ne fut pas longue, chez nous, à se déclarer. On avait beau, dans le premier cas, me raconter avec talent la jeunesse d'un homme illustre de l'Angleterre, de lord Byron; j'applaudissais sans doute à cet ensemble rare et charmant du génie et de la douleur ; mais combien ce récit dont la matière n'était autre qu'une vie d'éclat et d'efforts en vue de la personnalité exclusive, pâlissait, devenait incolore et sans intérêt à côté de l'histoire, racontée sans art, et vous initiant au chapitre des charités, pratiquées par une humble femme des montagnes, qui n'accorda jamais une seule des

1. Madame la comtesse d'Haussonville, *Étude sur Byron*.
2. Une religieuse, Ursuline de Nevers, à qui je dois un *récit sur sa mère*, religieuse dont un écrivain éloquent a dit : « religieuse et apôtre à sa manière dans le ministère de la charité et de l'éducation chrétienne, se faisant un nom éclatant et respecté dans le monde, comme dans les fastes de la congrégation, par des succès exceptionnels, un nom plus doux et plus aimé parmi les nombreuses générations de jeunes filles, ses élèves, toutes si heureuses d'une telle mère et si fières d'une telle maîtresse. » (Le R. P. Hyacinthe Bayonne, de l'ordre des Frères prêcheurs, auteur de la *Vie de sainte Catherine de Ricci de Florence*).

palpitations de son cœur à l'amour de la célébrité. Que d'autres accompagnent au vaisseau qui l'emporte, le poète de Childe-Harold ; *Adieu donc, ma patrie!* Qu'ils nous expliquent cette passion pour les voyages, qui finit par dominer dans Byron toutes les autres ! Ils n'auront jamais le don de nous attendrir autant que le simple récit des nobles stratagèmes employés par la mère des deux D... F... au sein d'une vie sédentaire, pour trouver dans une fortune très moyenne et plus que juste, de quoi venir en aide aux malheureux de la contrée ; car c'est elle qui était le second des deux personnages rapprochés. On la nomma avec raison la *Mère des pauvres*. Lorsqu'un pauvre se présentait ou passait par hasard devant la porte du magasin, elle lui faisait signe de s'en aller tourner par un portail adjacent, qui menait à une cour, derrière la maison ; là, on était à l'aise pour donner des secours et pour faire le bien sans témoins ; là aussi, les pauvres gens qui se le disaient, devenaient nombreux ; une copieuse soupe, de qualité excellente, avait été préparée pour eux en même temps que celle pour les enfants de la maison ; et, pendant que la famille dînait, la mère s'esquivait pour faire dîner en même temps la seconde famille.

Lorsque la température devenait rigoureuse dans les mois d'hiver, elle s'empressait d'appeler les passants qui paraissaient malheureux, elle les faisait entrer pour leur donner place auprès de son feu hospitalier ; il y avait quelquefois trois, quatre, cinq de ces hôtes improvisés, et la mère invitait gentiment ses enfants à céder leur place près du foyer, à ces pauvres déshérités d'ici-bas, transis de froid.

Écoutons quelques détails ravis aux conversations naïves d'une femme de la famille, aux heures où elle évoquait ses réminiscences de la maison maternelle : — « Ces hôtes, les pauvres, qu'on admettait, n'ont pas toujours été bien

discrets, ils ont fait main-basse parfois sur les provisions qui étaient à leur portée; notre dîner de famille était quelquefois ébréché, et mes frères (c'est la jeune sœur qui parle), qui savaient pourquoi, s'amusaient à taquiner cette bonne mère. Aussitôt celle-ci de rougir de ce que l'on faisait ressortir l'excès de sa charité, et de nous imposer silence. Que de jolies petites scènes de ce genre je pourrais rapporter. Elle savait où résidaient les pauvres honteux; j'étais déléguée souvent pour porter une pièce d'argent soigneusement enveloppée, chez telle ou telle personne, avec ordre de dire : Voilà la commission que maman est chargée de vous remettre. Je n'ai jamais trahi le secret de cette bonne mère, qui avait grande confiance en moi[1]. »

Les projets de réformes de l'éducation des femmes, à la fin de notre dix-neuvième siècle, parlent beaucoup de donner des *idées* aux femmes, afin qu'il y ait plus de points de contact entre le mari et sa compagne. Certes, qui n'approuvera l'aspiration vers un état de choses, où l'homme « puisse parler à sa femme de ses travaux, de ses études et de ses affaires? » Toutefois, que les utopistes contemporains ne s'y trompent pas; il faut souhaiter à nos femmes moins des idées que des vertus, moins le babil sur les affaires, que ces longues et silencieuses patiences du foyer, qui demandent, à la femme surtout, la constance, la modération et l'immolation de soi. Comment faisait madame D... F... pour faire honneur à toutes choses, dans la cité pyrénéenne, qui a vu s'écouler le long tissu de son existence? N'est-il pas une manière de vivre, qui est un art de l'âme humaine, et qui sait créer des moyens, là où d'autres échouent avec des moyens qui existaient déjà? Madame D... n'avait-elle point cet art de faire beaucoup avec très peu? On la vit, pendant

1. Réminiscences recueillies dans la conversation de la religieuse de Nevers, fille de la mère des deux D... F.

quarante ans, secondant vaillamment son mari, réussir à faire subsister sa famille, sans jamais descendre à des industries hasardées. C'est qu'elle savait rendre très suffisants des moyens peut-être très insuffisants pour d'autres. Où était donc son industrie? Quel était son secret, sinon l'esprit d'ordre, et l'énergie de certaines privations personnelles?

L'historien de *la Jeunesse de lord Byron* pense justifier les goûts précoces du poète anglais pour les voyages, en déclarant que les voyages satisfont à la fois deux merveilleux instincts : l'observation des hommes et la contemplation de la nature. Vaine apologie! Et que nous sert encore d'ajouter que les poètes sont de la race des oiseaux voyageurs? Il est autrement beau et sain de voir une femme, clouée à la même place pendant soixante-quinze années, sédentaire sur un point immobile du globe, passant sa vie, satisfaite d'une petite existence terre à terre, dans une vieille maison bourgeoise, et ne faisant jamais entendre ni plainte, ni gémissement, ni désir d'autre chose pendant un demi-siècle, tout en tournant dans les trois cent soixante-cinq jours, en des occupations désespérantes d'uniformité, de monotonie et de pesanteur, oscillant invariablement entre le tricot des enfants et le pot-au-feu du mari; sachant être vertueuse, sans ressentir le besoin d'être vantée par quelqu'un. Aussi a-t-elle attiré l'attention d'une plume éloquente, qui la disait « incomparable de grandeur chrétienne, femme forte, mêlant la prière et le travail sans interruption, depuis avant l'aurore jusqu'à la moitié de la nuit, portant dans sa physionomie douce et mélancolique le contrecoup des tristesses de la terre et de la nostalgie du ciel; après Dieu et sa famille, aimant ses pauvres, à qui elle donnait tous les jours furtivement, partageant souvent avec eux ses propres repas, moitié par pénitence pour elle, moitié par charité pour eux; et qui après cinquante années de

cette vie, dont la meilleure partie se passait dans le ciel[1], méritait d'être visitée par les anges sur sa couche mortuaire, comme l'atteste cette exclamation émue de ses petites-filles en bas âge : « Oh ! qu'ils sont beaux ces petits enfants qui se jouent avec bonne maman[2] ! »

Ce n'est pas sans dessein que nous nous sommes attaché à cette personnalité féminine; elle représente pour des cas nombreux l'état de la famille ariégeoise, prise en bloc, par grands ensembles. Si la femme, au dire de Shakespeare, a nom *fragilité*, il n'est pas excessif néanmoins d'affirmer que celle qui est l'âme de tout foyer dans les familles du comté de Foix, et dans la vicomté de Couserans, peut généralement être qualifiée par le nom de *solidité*. L'on peut aussi, dans l'Ariège, faire une peinture du bonheur domestique, sans tomber dans les tableaux de sentimentalité nerveuse, ni dans ce langage factice, qu'on appelle *à la Berquin*.

V. — Voilà un bien long détour pour arriver à parler d'un autre poète ariégeois, l'abbé J. Ormières[3]. On le pardonnera, parce que nous voudrions, s'il dépendait de nous, emprisonner ce poète dans le cadre de la famille, parce qu'il nous semble que cet auteur, qui n'est plus un poète de vingt ans, possède l'étoffe et le talent pour donner de ces

1. La religieuse de Nevers, citée plus haut, avait la conviction profonde que madame D. F. ne perdait jamais la présence de Dieu; qu'elle priait constamment.

2. Le R. P. Hyacinthe Bayonne, *Discours de mariage* prononcé dans une église, de l'ancien pays de Comminges.

3. Né en 1828, d'une famille qui a donné à l'Église, Mgr Savy, mort évêque d'Aire ; à la politique, le représentant Xavier Durrieu : à la science, le docteur Sales-Girons, M. J. Ormières, pendant vingt ans curé de Montels (Ariège), est membre de plusieurs Sociétés littéraires, et lauréat de l'Académie des poètes. — En 1869, il présenta au concours de la Société archéologique du Midi de la France, un mémoire sur les châteaux forts aux dixième et onzième siècles, et il lui fut décerné une mention honorable.

productions fortes, qui marquent socialement. M. J. Ormières n'a-t-il pas déjà fourni des gages consistants[1], à la poésie française et à la littérature sérieuse ?

J'ai beau, disait un critique de ce temps, chercher dans ma mémoire, je ne trouve ni dans nos romans, ni dans nos pièces de théâtre, une scène où la joie de la famille légitime soit supérieurement décrite. Il faut que je passe le détroit, pour rencontrer mon affaire. — Que M. J. Ormières ne

1. L'abbé J. Ormières, qui, depuis quelques années, s'occupait, à ses heures libres, de poésie, a écrit plusieurs articles de journaux, sur des questions diverses, et notamment sur la *dépopulation des campagnes*. Il est l'auteur d'un *Panégyrique de sainte Germaine*, prêché à la Bastide de Serou, et publié à Foix (1868). Jusque-là le ciel était serein. Mais il y eut en 1869 un article bibliographique de l'abbé Ormières, qui fit grand bruit dans le département de l'Ariège. Le curé de Montels, tout sympathique d'ailleurs à la personne de notre regretté M. F. Arnaud, de l'Ariège, y exprimait ses impressions, à propos du livre récent de notre sénateur, intitulé : *la Révolution et l'Église*.

Que le livre de M. Arnaud puisse affecter diversement les catholiques, que le lecteur puisse y rencontrer des surprises, des étonnements, des heurts, ce n'est pas ce que nous voulons discuter en ce moment. M. l'abbé J. Ormières était-il, n'était-il pas dans son droit, en formulant dans son petit article, son opinion à l'endroit des doctrines et des tendances de M. Arnaud ? — Ce serait la question ;... mais elle se compliquait de l'heure et du moment, qui étaient ceux des élections. Alors une autre question, celle de l'opportunité, se présentait forcément.

M. Arnaud, de l'Ariège, dans le volume qu'il publia bientôt après, intitulé : *la Révolution de* 1869, ne laissa pas que d'écrire quelques lignes pleines d'une vivacité amère, à l'endroit du curé de Montels ; il eut, au paragraphe IX, page 81, des appréciations irritées sur le rôle du clergé ariégeois dans les élections, et sur l'écrit de M. J. Ormières, qu'il traita « de *libelle diffamatoire*. »

Nous ne reviendrons pas sur ces querelles, mortes aujourd'hui. On comprend que M. Arnaud n'ait pu supporter qu'à propos de critique littéraire, on glissât dans le machinisme politique, pour peser dans les élections contre sa candidature. Et, d'autre part, de tels incidents ne pouvaient passer inaperçus, pendant les périodes électorales, où il se fait toujours un certain échauffement de la température morale. La presse donna du retentissement au nom de l'abbé J. Ormières, par les menaces et les injures qu'elle ne lui épargna pas. *L'Émancipation* de Toulouse se fit remarquer par un langage voisin de la brutalité. Convenons qu'il y a des heures difficiles dans l'histoire, où il en coûte de se jeter dans la mêlée des opinions.

M. Ormières, devenu curé doyen de *Sainte-Croix*, reste pour nous le poète de Montels.

La vie a des sommets où chacun veut monter !
Mais plus d'un sur sa route embrasse des fantômes !
— Victimes d'un beau rêve, ah ! qui peut vous compter?...

Des rêves ! on en fait pour tous ceux que l'on aime :
L'ami pour son ami ; l'épouse pour l'époux :
La mère pour son fils caresse les plus doux ;
Des rêves ! à vingt ans, qui n'en fit pour soi-même ?
Mais au vent du matin ils se dissipent tous !

Mensonge ! illusion ! — La vie est un mirage !
Le bonheur, à demain est sans cesse ajourné !
Demain, c'est le soleil de vapeurs couronné ;
C'est l'éclair qui prélude aux fureurs de l'orage ;
Demain... Qu'est-ce demain? — Un rêve abandonné!

Ainsi, de rêve en rêve, épuisant la carrière,
Naufragé que le flot jette aux flots écumeux,
A son dernier soleil, l'homme ferme les yeux!
Insensé ! que n'a-t-il moins rêvé pour la terre !
Insensé ! que n'a-t-il plus rêvé pour les cieux !

Ma sœur ! je le veux bien, puisque Dieu te fit mère,
Rêve pour tes enfants, rêve joie et bonheur !
C'est le droit de l'amour, c'est le charme du cœur !
Mais en ton noble essor, plus haut que cette sphère,
Pour ces êtres chéris rêve un destin meilleur !

Lève les yeux ! regarde aux voûtes éternelles !
Le ciel ! — c'est ce qu'il faut rêver pour chacun d'eux !
Pour y monter plus tôt, seront-ils moins heureux ?
Rêve qu'ils restent purs ; rêve qu'ils ont des ailes,
Et s'envolent enfin tous les trois dans les cieux !

N'y a-t-il point « dans cette pièce, des paroles d'or, des sentiments d'une délicatesse incomparable? » Sans doute les idées que le frère communique à sa sœur, jeune mère, qui fait des rêves si naturels, des rêves pour ses enfants, sont empreintes d'un spiritualisme, qui n'est peut-être plus dans le goût du jour. Mais le poète a bien fait de ne pas s'arrêter à notre époque, à nos scories du moment, à nos

orgies de positivisme, qui rétrécissent tout et refroidissent tant de flammes. Quel cri touchant, que ce cri d'un frère à une jeune mère, sa sœur, rêvant un destin pour ses enfants !

Lève les yeux ! regarde aux voûtes éternelles !
Le ciel !... c'est ce qu'il faut rêver pour chacun d'eux !
Pour y monter plus tôt, seront-ils moins heureux?
Rêve qu'ils restent purs; rêve qu'ils ont des ailes...
Et s'envolent enfin tous les trois dans les cieux!

Comment ne pas reconnaître, dans ces vers si distingués par la forme et par le sentiment, un écho des grands poètes et un homme appelé à prendre un des premiers rangs dans l'ordre de la poésie religieuse ? Plus d'un sont d'avis que, si M. J. Ormières prend pied dans la voie où il a déjà marché, plus d'un pensent que sa muse a trouvé un terrain et un cadre éblouissants. D'ailleurs nous citerons un second morceau de l'abbé J. Ormières, parce que tout à la fois on y voit quel profond sentiment du rhythme possède le poète de Montels, et quel magnifique portique il a déjà construit, pour ce poème de la vie intime, de la vie domestique, que nous réclamons des chantres poétiques de l'Ariège. C'est un autre extrait des *Olympiades* de 1872, intitulé : *Mon premier deuil.*

Hélas! un demi-siècle à peine
Sur son front avait rayonné...
— L'automne était pure, sereine :
La bise caressait le chêne
Encor de feuilles couronné.

Au ciel nul sinistre présage;
Au cœur nul pénible soupçon...
— Funeste illusion de l'âge !
Car, même en songe, aucune image
Ne m'avait donné le frisson.

Et le deuil était à ma porte,
Ainsi qu'un malfaiteur, le soir,
Caché dans l'ombre, sans escorte,
A l'heure où toute lampe est morte,
Vient pour surprendre le manoir.

Je vivais donc sans défiance,
Rêvant d'azur et de bonheur,
Le cœur ouvert à l'espérance
Et distillant jusqu'à l'essence
Chaque parfum et chaque fleur.

J'étais heureux ! — J'aimais ma mère !
Ses jours s'écoulaient près de moi,
Nourris d'amour et de prière;
— Douce veilleuse au sanctuaire,
Brûlant pour Dieu, vivant de foi !

Elle était cette tendre image
Qu'on aime à contempler toujours,
Qui parle au cœur son vrai langage,
Et nous sourit à chaque page
Du triste livre de nos jours.

Elle était ma plus belle étoile,
Dans ce ciel et de pourpre et d'or
Où toute nef trouve sa voile,
Où tout rayon pur se dévoile,
Où toute cime est un Thabor.

Un souffle, un jour, passa près d'elle...
— Ce souffle, qu'était-il, Seigneur?...
Je vis briller dans sa prunelle
Je ne sais plus quelle étincelle...
Puis une voix me dit : malheur !

— « Pourquoi laisser tomber ta tête ?
— « Est-ce, lui dis-je, pour dormir ? »
Elle pâlit, resta muette,
Et sur sa lèvre violette
Je crus voir errer un soupir !

Ah ! c'était le moment suprême !
O mère, c'était ton adieu !...
De mes baisers, de ma voix même,
En vain je lui disais : « Je t'aime,
O mère !... » Elle était avec Dieu !

Depuis ce jour, mon âme errante,
Comme un esquif abandonné,
Sur chaque flot cherchant sa pente,
A ce qui pleure, à ce qui chante
Demande si l'heure a sonné :

L'heure où l'on quitte le rivage,
L'heure où la mer est sans courroux,
L'heure où le ciel est sans nuage ;...
Debout, inquiet, sur la plage,
J'attends l'heure du rendez-vous !...

VII. — Une autre citation empruntée aux *Olympiades* de 1877, complétera cette échappée de vue sur le poète de Montels, qu'on essaye ici de mettre en lumière : voici les vers de l'abbé J. Ormières, sur la *Prière*.

L'impie, un jour a dit : « Non, non, vers cette terre
Le Dieu que vous priez n'incline point son cœur !
C'est un maître cruel, — et vous dites : « *mon Père !*
Il est si loin de vous, — et vous dites : *Seigneur !* »

L'impie a-t-il compris ce que c'est que la vie ?
A-t-il sur son chemin toujours cueilli des fleurs ?
Dans sa coupe, sans cesse a-t-il bu l'ambroisie ?
Et ses deux yeux sont-ils encor vierges de pleurs ?...

Pour moi, bien des hivers ont passé sur ma tête,
Et l'on voit à mon front couronné de frimas
Que, sans être un vieillard, j'ai dépassé le faîte
Des jours que le destin émiette ici-bas.

Hélas ! en parcourant les sentiers de la vie,
J'ai rencontré partout l'épine, non la fleur !...
Toute soif de mon cœur demeure inassouvie,
Et je porte en moi-même un chancre : — *la douleur !*

Le pain que Dieu me donne est pétri d'amertume !
Ma couche n'eut jamais les douceurs du duvet !

Le jour, un feu secret dans mon âme s'allume !
La nuit, un noir chagrin s'assoit à mon chevet !

Mais quand j'étais petit, ma mère, — une chrétienne !
Me faisait épeler, folâtrant dans ses bras,
Des mots que je savais balbutier à peine,
Et que, trop jeune encor, je ne comprenais pas.

Quand j'eus appris par cœur cette leçon, ma mère
Me fit joindre les mains et plier les genoux,
Disant : « Cette leçon, mon fils, c'est la *Prière !*
« Tu la diras ainsi, soir et matin, pour tous.

« Tu la diras pour toi quand sera venu l'âge
« Où la vie est amère, où chacun de ses jours
« A sa goutte de fiel, son spectre, son nuage !
« Alors, le cœur en haut, tu crïras : *au secours !* »

Ma mère, hélas ! bientôt prit son vol vers l'aurore !...
Mon enfance est passée ; — un autre âge est venu...
J'ai souffert, j'ai pleuré ; je souffre et pleure encore !...
Mais triste et malheureux, je me suis souvenu !

Je me suis souvenu des conseils de ma mère
Et de cette leçon que j'appris sur son sein...
J'ai prié ! — mille fois j'ai répété : *mon Père !*
Et ce ne fut jamais, non, non, jamais en vain !

Si j'ai pu supporter le poids de l'existence,
C'est en joignant les mains, en pliant les genoux !
C'est en disant à Dieu : « Je marche en ta présence ! »
Que pour moi le calice est devenu plus doux !

Et que ne puis-je pas, du fond de ma détresse,
Quand, regardant le ciel, j'ai crié vers mon Dieu !
Je puis tout en Celui qui soutient ma faiblesse !
Et ce divin secours m'accompagne en tout lieu !

Ainsi, dans mes sentiers, j'ai trouvé la lumière !
Mais, que dis-je ? Seigneur, la lumière, c'est toi !...
Pour atteindre à ton cœur, nous avons la prière ;
Pour nous rendre assez forts, tu nous donnes la foi !

Quand l'homme a mesuré tout ce qui le sépare
Des sommets éthérés où brille un autre jour,
Il est près de ton trône ! Alors, nouveau Lazare,
Que te demande-t-il, sinon un peu d'amour ?

L'amour est ton essence, et tu fais cette aumône !
Ah ! quand on a l'amour, il est doux de souffrir !
Et si, levant les yeux, on voit une couronne,
La foi parle et s'écrie : « *Ou souffrir ou mourir !* »

Que ces citations suffisent. On y peut voir que celui qui commença par faire quelques vers au hasard, étant jeune homme, alors qu'un simple instinct naturel lui révélait la mélodie, a fini par sentir que la poésie était une de ses vocations. L'abbé J. Ormières aurait-il, par surcroît, rencontré dans les domaines et dans le commerce des Muses, ce qu'il demandait peut-être vainement au pinceau, à la lumière, à l'érudition, nous voulons dire un haut refuge, une patrie idéale où se reposer, une tente ?

Il nous a été donné de parcourir quelques autres pièces du poète de Montels, telles que la *Veuve de Naïm*, la *Coupe de Jésus*, etc. [1]. Décidément, M. J. Ormières possède une palette riche et distinguée. Couleur, vérité, expression, mesure, sage sobriété, on rencontre cela en lui, grâce à des progressions, à des études qu'il a poursuivies à travers le silence des années, et les loisirs littéraires d'un presbytère de campagne. S'il fallait caractériser le rang et la moisson que ce trouvère méridional a conquis dans cette forte et vaste végétation épique, qui distingue l'Ariège du dix-neuvième siècle, il serait exact de dire que le talent de J. Ormières, si souvent vainqueur dans l'arène lyrique, se reconnaît et s'affirme comme un talent pittoresque, narratif, passionné, qui tout à la fois se dilate et se contient dans le tempérament

1. Voir les *Olympiades* de 1877 et la *Revue de la poésie* d'octobre 1878.

évangélique et dans les douces onctions de la sainte prière, qui se penche et se résigne et espère. Si le renouvellement de la muse moderne date de Lamartine, M. J. Ormières se rattache, par le souffle et la couleur, à cette émancipation de la lyre française; mais il ne cesse pas d'être de l'ancienne école, par ses attaches aux règles sévères, par sa discipline et sa clarté, par sa répulsion pour les choses surfaites et enflées dans les mots, dans les images, ou dans les idées.

Du reste, tel se révèle M. J. Ormières dans ses poésies, tel il se montre en tant que prosateur, notamment dans son beau *panégyrique de sainte Germaine de Pibrac*. Volontiers on fait cortège à la sainte bergère à travers les sentiers du vallon. On la suit, avec édification, dans ses heures rustiques. « Tandis qu'elle tient l'œil ouvert sur ses brebis, et que « le mobile fuseau tourne entre ses doigts, son cœur est en « haut ! Que ses lèvres remuent ou qu'elles soient immo- « biles, sa pensée est avec Dieu — elle prie [1] ! » Mais il n'entre pas dans notre plan d'accompagner, sur d'autres terrains, ce glorieux enfant de l'Ariège.

VIII. — A côté de M. J. Ormières, il est naturel de placer un autre poète vivant, qui coudoie le précédent par l'identité des doctrines et par la similitude des allures littéraires. Il s'agit de M. l'abbé Labatut, du clergé de Pamiers [2]. Ariégeois et troubadour, cet autre enfant des montagnes a trouvé le secret de juxtaposer, auprès des graves occupations d'un ministère saint, les labeurs de la poésie et de la littérature. Il faut bien admettre, qu'en-dehors des nobles fatigues de l'apostolat, notre jeune poète de Saverdun avait entendu les persuasives invitations de quelque maître, de quelque

1. Panégyrique, p. 33.
2. M. Achille Labatut (Jean-Marie), est ecclésiastique, vicaire de Saverdun, depuis 1871 ; il est né, en 1848, à Salies du Salat.

déesse de l'Olympe poétique, puisque de différents côtés cette jeune muse méridionale a reçu, dès la première heure, des encouragements et des distinctions académiques [1]. Mais il est vrai aussi qu'il est impossible encore à la critique de s'exprimer catégoriquement, sur la puissance d'expansion d'un talent, qui n'en est encore qu'à ses débuts.

Lorsqu'on veut parcourir le cycle de la poésie dans l'Ariège, l'investigation resterait incomplète, si elle ne touchait un peu à ce qu'on peut appeler la *poésie en action*, la *poésie de la réalité;* si l'on ne considérait pas l'action des idées religieuses, leur influence sur les mœurs locales et le reflet de ces influences, chez les poètes du pays. L'homme des hautes montagnes n'a pas seulement la *religiosité*, tendance vague des modernes vers les idées religieuses ; il aime à se résoudre surtout en pratiques pieuses, d'un caractère positif et arrêté. C'est ainsi que le culte de la Mère de Dieu, qui a des échos si retentissants chez les populations catholiques, a provoqué dans l'Ariège une foule de sanctuaires et de pèlerinages florissants. On y vénère *Notre-Dame de Sabart*, *Notre-Dame des Neiges*, *Notre-Dame d'Ax*, *Notre-Dame de Camon*, *Notre-Dame de Vals*, *Notre-Dame du Val d'Amour*, *Notre-Dame des Ermites*, à Montaut, près Saverdun [2], à l'instar du pèlerinage d'Ensielden, en Suisse, etc. L'arrondissement de Pamiers compte plus de vingt sanctuaires, consacrés à Notre-Dame ; celui de Foix,

1. On lisait dans les journaux de Foix, 3 mars 1879 : « Décidément les lauriers fleurissent à l'envi, sur la tête de notre cher poète de Saverdun. M. l'abbé Labatut a fait un pacte avec les Muses, il vient d'obtenir, à la date du 28 février, au concours de Milan, une médaille d'or, pour sa composition : la *Poésie de la Science* ». — Les mêmes feuilles, disaient le 14 mai 1879, que M. Labatut venait d'être récemment couronné pour une de ses poésies inédites, par la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers (voir l'*Ariégeois* de ces dates).

2. Ce pèlerinage ne date que de 1748.

en a au moins trente et un ; et celui de Saint-Girons n'en compte pas moins de trente-trois ; ce qui donne, pour la totalité du pays, plus de quatre-vingt-quatre églises et centres de pèlerinages [1]. Nous pensons qu'en approfondissant ces faits et leur généralité, le lecteur sera sur la voie pour expliquer, comment l'intérieur de la famille ariégeoise n'a point encore été entamé avec autant d'intensité qu'en d'autres départements, par l'âpreté de certains appétits et par le mirage décevant de certaines théories, annonçant

1. Il sera parlé ailleurs de Notre-Dame des Neiges, de Notre-Dame de Sabart, de Notre-Dame d'Ax, — consignons ici quelques notes sur les sanctuaires de *Camon*, sur *Notre-Dame de Vals*, et sur Notre-Dame du *Val d'Amour*.

I. L'église de Camon (canton de Mirepoix) et le monastère qui en dépendait, furent bâtis par Charlemagne, à son retour d'Espagne, vers l'an 778, si l'on en croit d'anciens manuscrits. En 1318, une bulle du pape Jean XXII, érigea le prieuré de Camon, de prieuré simple, en prieuré conventuel, qui fut confié aux bénédictins. Détruit en grande partie, en 1494, ainsi que l'église, il fut rebâti en 1503, par Philippe de Levis, évêque de Mirepoix, comme le prouvent les armes ou écussons de la famille de Levis, qui se voient à la clef de voûte de l'abside, aux trèfles des vitraux et aux contreforts extérieurs. En 1661, l'église conventuelle fut agrandie de deux chapelles, dont une fut consacrée à Notre-Dame du Rosaire. On voyait dans un vieux registre, qu'en 1664 on gardait encore, la requête de Mgr de Mirepoix, avec son ordonnance sur la construction de la chapelle du Rosaire (*Notre-Dame de France*, t. III, p. 337).

II. Même canton, on trouve le pèlerinage de Notre-Dame de Vals. Tout est digne d'intérêt dans cette église, et la position topographique dans un endroit isolé et presque inaccessible, et son peu d'importance matérielle, qui contraste avec les nombreux pèlerins, et les irrégularités inexplicables de sa construction, et sa tour gigantesque et son style extraordinaire, et toutes les circonstances spéciales de ce sanctuaire. On entre d'abord par une grotte que forme la jonction de deux énormes rochers ; puis l'on monte un escalier de vingt-deux degrés, au sommet duquel on trouve à gauche une nef qui a tout au plus deux mètres de largeur, et on aperçoit au fond l'autel de la Sainte-Vierge. Le chemin qui conduit à cet autel est couvert de pierres tumulaires, qui portent les inscriptions des familles des *Lascaris*, des *Ventimille*, des *Caze*, et est bordé des deux côtés par des arceaux taillés dans le roc, formant comme autant de petites chapelles. Deux escaliers latéraux mènent à une seconde nef superposée, rectangle de huit mètres de large sur dix de long, et qui forme proprement l'église. Pour arriver au sanctuaire, il faut encore gravir d'autres marches. De là, un escalier dérobé mène à la tour, chapelle d'un antique château, qui appartenait au comte de Foix, et qui fut entièrement

l'universalité infaillible du bien-être pour tous, même pour ceux qui restent les bras pendants et inactifs. Ne trouve-t-elle point, cette famille ariégeoise, une sorte de sauvegarde, et dans sa foi positive, et dans ses prédispositions poétiques, et dans les harmonies de son culte et de son territoire?

IX. — En un tel pays, comment n'aurait-il pas germé des poètes de la trempe des J. Ormières, des Labatut? Comment, dans l'Ariège, les bardes ne célébreraient-ils pas cette

rasé pendant les anciennes guerres de religion. Cette tour gigantesque, d'un style que plusieurs font remonter jusqu'au septième siècle, a seule survécu à toutes les ruines amoncelées autour d'elle ; il ne reste même aucun titre authentique de cette époque, mais la population vient à ce pèlerinage, des contrées les plus éloignées, le 8 septembre. Urbain VII, en 1639, et Pie IX en 1854, y ont attaché une indulgence plénière. Le 8 septembre 1817, une jeune enfant de sept ans, percluse de tout le corps, y recouvra tout à coup l'usage de ses membres. (M. Laurent, curé de Theillet et Vals, dans *Notre-Dame de France.*)

III. On révère la chapelle du *Val d'Amour*, à Belesta. Cette chapelle tire son nom de l'inscription touchante, qui se lit sur la pierre de son frontispice : *Hoc templum dilexit Deus*, c'est-à-dire que Dieu, source des grâces, aime à les donner aux hommes, par Marie, qui en est le canal. Cette chapelle, *si ancienne* qu'on ne trouve nulle part la trace de son origine, a ceci de remarquable : premièrement qu'une espèce de crypte, qui est sous le maître-autel, contient une fontaine, à l'eau de laquelle une tradition immémoriale attribue une vertu surnaturelle ; secondement, que quoique éloignée de l'église paroissiale, elle est contiguë au cimetière, chose tout à fait exceptionnelle, puisque partout ailleurs le cimetière était à côté de l'église paroissiale, mais qui s'explique par la dévotion des fidèles, jaloux d'abriter leurs dépouilles mortelles à l'ombre du sanctuaire de Marie. Brûlée par les hérétiques dans les guerres de religion, probablement vers l'an 1599, elle fut rebâtie en 1676, par suite de la dévotion des habitants pour l'eau de sa fontaine, comme nous l'apprend le distique gravé sur ses murailles :

Hœresis hoc templum multo destruxerat igne ;
Sponsa Dei paucis reædificavit aquis.

Depuis cette époque, la vénération des fidèles pour *Notre-Dame du Val d'Amour*, ne s'est pas ralentie. Tous les ans, le lundi de la Quinquagésime, on y dit une messe commémorative de la délivrance d'une maladie pestilentielle, que les prières à *Notre-Dame du Val d'Amour* firent cesser. On fut heureux, en 1802, d'y recourir au moment d'une terrible inondation, qui menaça le pays (*Notre-Dame de France*, note du curé de Belesta).

vive évidence, cette intuition plus ou moins éclatante de l'existence et de l'action de Dieu dans la création matérielle et dans l'humanité pensante; comment surtout ne recueilleraient-ils pas dans des urnes d'or cette huile de douceur et de sentiment exquis, qui coule sans cesse de l'Évangile, et de ses paraboles? — A ce titre, suivons le jeune poète Achille Labatut [1]; car il a fait passer dans ses œuvres quelques essais de ces manifestations de nos rapports avec l'Être infini.

Nous ne pouvons dire quel sera ce poète, si les circonstances lui permettent de pousser son œuvre jusqu'à son complet épanouissement. Jusqu'ici ses différentes pièces poétiques, ses odes et autres morceaux détachés, formeraient peut-être un volume. On y remarquera le sens du divin mêlé à la contemplation de la nature, une réelle aisance pour la versification et une imagination qui n'est pas sans richesse. On devine que, dès ses plus jeunes ans, le jeune poète de Saverdun a dû se prendre, sur les bords des fleuves de son pays, d'un vif amour pour les compositions pastorales de Théocrite, de Virgile et de Gessner.

Son ode : *Dieu seul est grand*, est une sorte d'apothéose

1. On ne confondra pas notre poète ariégeois, avec un autre poète du même nom, J. Labatut, dont Sainte-Beuve écrivit quelques mots, en 1845. Celui-là, qui se nommait Joseph Labatut, passa par bien de tristes péripéties; né en Sicile, d'un père français, il revint avec son père, frapper à la porte de M. Raynouard, à Passy, vers 1825; il n'avait alors que cinq ans. Son père Lafon-Labatut l'emmena en Périgord, son pays d'origine. Bientôt le jeune Joseph, devenu orphelin, perd la vue, et devient tout à fait aveugle. Le secrétaire de M. Raynouard lui conseilla de faire des poésies.

Pour notre Achille Labatut, de l'Ariège, nous voyons un bulletin annoncer la prochaine publication de ses poésies, d'après le titre suivant : *Muse chrétienne*, par l'abbé Achille Labatut, membre de l'Association poétique de France, membre correspondant et diplomé d'honneur de l'Institut de Milan, premier lauréat de Bordeaux, d'Agen, de Milan et de Béziers. 1 volume. — Ce volume vient en effet de paraître; in-8° de 194 pages, à la librairie J. Galy, à Pamiers (Ariège).

du génie de l'homme ; le poète chante les grandes inventions, la navigation, l'emploi de la vapeur, l'imprimerie, les voyages et les ascensions dans les airs. Et après cette exaltation, il met l'homme et le génie à genoux devant la nature et devant son auteur.

L'ode : *Aux poètes*, est un entraînant appel pour sortir du terre à terre, et ne pas oublier la grande vocation de l'homme au spiritualisme et au sacrifice fraternel.

Quand les vagues au loin, se couronnent d'écume,
Quand la foudre livide illumine la brume,
Et que le vent du Nord déchaîne sa fureur...
Rassemblant sa couvée, interrogeant l'espace
Le pélican s'élance, et superbe d'audace
Brave des éléments l'effrayante clameur!

C'est en vain qu'il demande aux algues du rivage
La pâture du soir... Poussant un cri sauvage
Il retourne au rocher où sa famille a faim!
Il comprend que la mort réclame une victime!...
Et, cédant aux élans d'un désespoir sublime,
Pour sauver ses petits, il entr'ouvre son sein!...

Comme lui, droit au cœur, frappez, ô grands poètes!
Jetez vos fiers accents au milieu des tempêtes,
Faites dans notre nuit resplendir le soleil!
Nous sommes fatigués de querelles sanglantes!
C'est assez de tombeaux, de ruines fumantes!
Au monde impatient annoncez le réveil! »

On peut entrevoir, dans ces strophes, la marche du poète, ses allures ordinaires, et quelle langue à la fois lumineuse et chaleureuse il sait parler.

Du reste, le caractère de la poésie de M. Labatut est généralement sérieux et grave. Il n'a point de mignardise affectée, ni d'afféterie ; il ne ressemble aucunement, à cet égard, à un poète provençal contemporain, Joseph Roumanille, bien qu'il s'applique comme lui, à moraliser ses lec-

teurs[1]. Il parle des joies du foyer, des magnificences de la nature, des consolations qu'on puise dans la foi chrétienne, mais il ne fait pas du *précieux;* sa muse peut cueillir une rose, elle peut aimer troupeaux et moutons; mais elle ne prend point ses ébats dans l'étable, ne joue pas avec les cornes du bœuf, ne monte pas sur l'âne, etc. Son ode : *Poésie de la science*, qui lui a valu une médaille d'or, au concours de Milan, révèle les hautes tendances de cet esprit et les affinités naturelles de sa poésie. A quoi le poète consacre-t-il ses strophes? il dit dans une langue élégante le rôle de chacune des sciences, histoire naturelle, géologie, physique, chimie, astronomie, etc., pour expliquer les phénomènes de l'univers, et il fait s'embrasser la poésie et la science, en Dieu.

X. — Toutefois, la critique impartiale doit reconnaître que la poésie de la maturité viendra compléter les lacunes, qui se peuvent trouver dans la poésie du premier âge. A une époque où l'on est inondé de versificateurs, on ne peut frapper l'attention publique, qu'à la condition de mettre *beaucoup d'idées* dans ses poésies ; il y faut des sentiments délicats, de ces adorables nouveautés d'expression et de formules poétiques, qui étonnent et charment par l'imprévu, par la variété et par l'élévation. Or, paraît-il, l'œuvre poétique de M. Labatut, poèmes, ballades, idylles, élégies, odes,

1. Il n'est pas étonnant que, lorsqu'on est travailleur, et que l'on reste modeste, les distinctions viennent à vous. M. l'abbé Labatut est membre fondateur de l'*Association poétique de France*, — membre juge du Collège international de Milan, — lauréat des concours poétiques de Bordeaux, — lauréat des concours poétiques du midi de la France (Agen), — lauréat de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, — lauréat du concours international de Milan.

Il est auteur d'une étude sur la poésie comparée — d'un hymne patriotique (médaille d'or au concours de Pamiers), — ainsi que d'un mois de Marie.

ne feront que se fortifier avec le temps, alors que l'auteur plus chargé d'expérience, pourra plus aisément évoquer des synthèses, résumer ces nombreuses observations sur le cœur humain et sur le problème social, qui ne s'acquièrent qu'après avoir suffisamment vécu avec la réalité.

Un poète américain, M. Ollivier Wendell Holmes, qui brille aujourd'hui aux États-Unis, nous a fait sentir, par la lecture de quelques-unes de ses poésies, ce que nous souhaiterions dans le poète de Saverdun. Nous ne voulons point comparer M. Labatut au barde de Boston, qui mêle la poésie au sentiment et au positivisme, dans son recueil : l'*Autocrate de la table à déjeuner*. Mais on pourrait être tenté de mettre en parallèle l'ode : *Poésie de la science*, de l'un, et le fragment de poème intitulé : *le Jeune astronome*, de l'autre. La conclusion des deux poètes est la même ; les deux savants vont se retremper dans la foi et l'amour divin. Mais celui de Boston n'a-t-il point une plus riche provision d'idées, incomparablement plus ample ?

Si l'on aime déjà à lire les compositions du poète de Saverdun, on peut prédire que ses succès s'accroîtront[1], s'il mûrit ses mélodies, s'il y met ce que Hugo réclame, outre les saisons, outre le soleil, les champs, et la mer, c'est-à-dire s'il donne des coups d'œil profonds dans le sanctuaire de l'âme, et s'il sait offrir une peinture originale, étudiée, du *moi* « l'œuvre la plus large, la plus générale et la plus universelle qu'un penseur puisse faire. »

Que M. Labatut suive une ligne progressive, il contribuera à montrer la fécondité du génie poétique de l'Ariège, dans notre dix-neuvième siècle. Peut-être, s'il condense les

1. Au nombre des lauréats du concours international littéraire de Paris, le journal l'*Ariégeois* faisait remarquer le nom de M. l'abbé Achille Labatut, de Pamiers, vicaire à Saverdun. Cette feuille ajoutait que c'est la dixième distinction de ce genre, décernée à M. Labatut, par les sociétés littéraires de France et de l'étranger.

forces vives de sa jeune intelligence, n'est-il pas impossible qu'il révèle à ses concitoyens un côté nouveau de l'âme humaine, et qu'il exprime la civilisation et les épreuves de notre temps, sous une forme éloquente, digne d'intéresser les générations suivantes. Mais qu'il continue, pour cela, de châtier son goût, d'envisager toujours les grands et éternels modèles, et de fréquenter les régions sereines! Il aura plus d'influence civilisatrice, et il contractera une plus grande intimité avec l'art.

Nous ne pouvons pas quitter ce jeune poète, sans terminer par une cantate composée par lui, et dont le côté musical fut confié à un autre Ariégeois, M. Gustave Tritant, d'une compétence reconnue, dans le domaine de l'harmonie. Cette cantate, présentée dans les concours d'orphéons, et qui respire un grand enthousiasme ariégeois, roule sur la fameuse devise : *Des hommes et du fer*.

Salut, ô montagnes sublimes,
Salut à vous, ô pics géants,
Quand la foudre brûle vos flancs,
Nos troupeaux dorment sur vos cimes!...

Ariège, ô pays enchanteur,
Ton sol est fécond entre mille,
Il est cher à l'izard agile,
Il est cher au pauvre mineur.

Entendez-vous, sur les collines,
Le bêlement des blancs agneaux,
Le son des cloches argentines
Mêlés au bruit sourd des marteaux?

C'est la vapeur bruyante
Qui siffle dans les airs;
La fonte incandescente
Projette mille éclairs.

C'est le fer sur l'enclume
Qui s'allonge et bondit;
Du noir fourneau qui fume
L'étincelle jaillit.

Forgez avec courage,
Ou charrue ou canon:
Travailleurs à l'ouvrage!
Du fer nous attendons.

Mais, ô Seigneur, si la Patrie,
Soudain se voyant envahie,
Faisait appel à ses enfants,
Veillez sur nos pauvres chaumières,
Sur les vieillards et sur nos mères,
Sur nos troupeaux et sur nos champs.

Du clairon les notes guerrières
Au loin viennent de retentir;
Quittons nos montagnes si chères,
Bons travailleurs, il faut partir.
Que nos cœurs soient pleins de vaillance;
Dans les combats soyons vainqueurs
Ne refusons pas à la France
Et notre sang et nos sueurs!

A nos regards que l'on arbore
Le drapeau qui nous est si cher!
France, pour toi, l'Ariège encore
Produit des hommes et du fer!

Mais dans une fête publique, donnée dans la cité de Pamiers, il convenait de parler à tous, dans les deux idiomes français et patois, alors surtout que des cultivateurs et des ouvriers de tout genre, avec leur goût musical inné, mêlent à leurs rudes travaux les exercices et les jouissances du chant et de la musique. Aussi M. Achille Labatut a-t-il donné pour cette circonstance un chœur patois, composé de patriotiques paroles, qui furent chantées par les ouvriers, avec un indicible entrain; ce chœur est intitulé l'*Appaméenno* [1].

Pamios ! Pamios ! O bilo renoummado !
Tu qué nous as dounat lé joun;
Reyno dè touto la countrado,
T'ayman, té cantaren toutjoun, etc.

Maintenant, en nous repliant sur les deux derniers poètes que nous venons de passer en revue, ne semble-t-il pas, en lisant M. Ormières, ou M. Labatut, qu'un souffle des ballades anglaises et écossaises a passé sur eux? on sent en eux un peu de rêverie du Nord, alliée à cette pureté de tons et de sentiments, qui sont ordinaires aux muses d'outre-Manche, et que nos deux poètes ariégeois doivent à l'austérité de leur origine. De même que j'ai retrouvé les allures des ballades de J. N. Mickle [2], et de M. G. Lewis dans M. Labatut, ainsi plus d'une fois les poésies de J. Ormières, *Ce qu'il faut rêver*, *Mon premier deuil*, m'ont rappelé Walter

1. La *Paméenne*, *chœur dédié au pays*, paroles d'Achille Labatut, musique de Gustave Tritant. — En vente chez Sirat, lithographe, à Pamiers.

2. Voir la *Bataille de Cuton-Moor*, livrée en 1138 par les Écossais, aux Normands et aux Anglo-Saxons réunis. Il y avait là un étendard sacré qui donna des soupirs au roi d'Écosse. Le désastre de Cuton-Moor fit pleurer plus d'une dame écossaise. Il est presque question dans la ballade d'*Hommes et de fer*, comme dans la devise de l'Ariège.

Lewis a le *Songe du soldat* et le *Tombeau du soldat*; J. Hogg a composé la ballade l'*Esprit de la tempête...*, M. Labatut relève un peu de cette école.

Scott dans sa *Couronne de Cyprès*[1], Riddell dans l'*Absence d'Hobbie*, et d'autres ballades écossaises.

XI. — Et déjà la transition est toute indiquée entre ce qui précède et ce qui va suivre.

Après avoir parcouru dans ce chapitre, et dans les chapitres qui ont précédé, une partie du cycle de la poésie ariégeoise, que l'on a considéré d'une manière plutôt subjective qu'objective, et dans ses manifestations laïques ou profanes, quelques lignes d'histoire sur la *poésie sacrée* proprement dite, doivent trouver ici leur place.

Un moderne Ariégeois disait : « Ce qui grouille, siffle, hurle, rampe, se dresse, rit, sanglote, vagit, râle, flamboie ou s'éteint autour des poètes, leur fournit la matière de leurs chants[2]. » Et, à quand donc les aspirations de l'âme vers l'infini ? la poésie sera-t-elle muette sur les miséricordes historiques, sur les miséricordes si touchantes de la Divinité envers la pauvre et défaillante humanité[3] ?

Nous ne demanderons à la poésie sacrée de l'Ariège que la naïveté et la simplicité : il ne s'y est point montré de grande muse, pour se hasarder dans les courants de l'inspiration religieuse, si nous exceptons dans notre siècle les Latour de Saint-Ybars, les N. Peyrat, les Ormières, les Labatut, etc., qui ont dû y toucher plus ou moins.

1. « Oh ! ne me tressez point de couronne, ou tressez-la-moi de cyprès. »

2. Raoul Lafagette, la *Poésie, son passé, son avenir*, p. 18. Cet auteur ariégeois pense que « la science a tué le surnaturalisme ; que l'art doit chercher un autre merveilleux que celui de la mythologie catholique ; que les splendeurs électrisantes de l'art doivent succéder aux beautés absconses du dogme : que la Nature, cette vierge éternelle, attend poètes et épopées, etc., etc. » Il est clair que nous laissons à cet écrivain la responsabilité de ses dires.

3. Chanter les merveilles du dogme et du culte chrétien, cela empêche-t-il d'être un poète charmant ? cela a-t-il empêché, en rien, l'auteur des *Lys et Pervenches, poésies françaises et Languedociennes* (par M. Charles Folie-Desjardins), d'atteindre au succès ?

On sait quelle fut, aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, l'influence de la foi religieuse sur les mœurs françaises, et comment on fut conduit à exposer devant les regards de pieux spectateurs des drames populaires, dont le fond n'était autre chose que le plan divin de la Rédemption. Dès les premières années du quatorzième siècle, la réunion amplifiée des deux cycles principaux de liturgie extraordinaire, le cycle de Noël et le cycle de Pâques, constitua de nouveaux drames religieux très étendus, et qui poussaient les choses depuis l'Incarnation promise ou accomplie du Verbe, jusqu'à l'Ascension du Sauveur. En France, plus qu'ailleurs peut-être, et notamment à Paris, on fut témoin de ces emprunts inoffensifs, faits à la liturgie, pour le théâtre chrétien de nos pères. Avec la suite des âges, les mystères rentrèrent dans l'intérieur des églises et des basiliques, pour n'en plus franchir le seuil. Bornons-nous, ici, à l'Ariège.

Les montagnes ont conservé l'usage de chanter dans la grande et sainte nuit de Noël, anniversaire de la naissance de Jésus-Christ, des cantiques en langue vulgaire, auxquels on a donné le nom de *Noëls*. Ces vieux airs naïfs, originaires de la Bourgogne, du Languedoc et de la Provence, se transmettent de génération en génération, sans que personne puisse dire quels en ont été les auteurs. On cite beaucoup les Noëls bourguignons, composés par la Monnoye, à l'imitation des poésies patoises de ce nom. Les Pyrénées ariégeoises ne possèdent point beaucoup de ces poésies indigènes ; la plupart des *Noëls* des églises portent une nuance et un accent plutôt languedocien que gascon. Toutefois si la naïveté des *Noëls* bourguignons n'est pas toujours exempte d'une certaine malignité de mauvais goût[1], il n'en est pas

1. Il serait important de ne pas confondre les *Noëls* que, dans certains pays de France, on chante à l'église, avec ces hymnes vulgaires, couplets

de même dans les vallées de l'Ariège, du Salat, de la Rize, de l'Hers et de la Lèze.

On comprend facilement que le *Noël* ne doit point être séparé de son vrai milieu, pas plus qu'on ne peut séparer un arbuste, une plante de son terrain naturel. Les Noëls impliquent, non des citadins raffinés et d'une foi douteuse, mais des populations *pastorales*, demeurées dans leur belle

monotones, pléonasmes habillés en refrains, qu'on chante dans les maisons la nuit de Noël au retour des églises.— Ces *Noëls* qu'on fredonne pour faire *réveillon*, au coin du poêle ou du feu sous le vaste manteau des cheminées villageoises, à côté de marrons, de vin blanc, de jambon, de boudin, etc., ne sont plus que des chansons à boire. Si on mêle à tout cela les louanges grotesques du *Petit Jésus*, à qui la faute? — Nous ne croyons pas que, dans les montagnes de l'Ariège, on confonde ces choses si radicalement distinctes. Libre aux Bourguignons, quand ils rentrent dans leurs maisons, de chanter leurs Noëls profanes :

Le boudin é couïte,
L'andouille a prote, allon déjeunai.
Si la loi Judicaïcle
Défan le lar come hérétìcle,
Ce na pas de moime an Chretiantai.
Maingeons du por frai,
Maingeons : j'airon bru
D'être pu bon catôlicle,
Pu,
Je seron frian de gorai.

Les Ariégeois conservent aussi un *Noël* très populaire dans la Gascogne, « boutade d'un esprit rieur, que Rabelais et Scarron, dit M. Cenac-Moncaut, auraient fort estimée » et que les enfants chantent avec entrain dans les rues des cités et des villages, pendant les soirées qui précèdent Noël.

A la bengudo de Nadaou,	A l'approche de Noël
Dus bous poulets dens iou metaou	Deux bons poulets dans le pot;
Se lou poutatje n'ey pas bou	Si le potage n'est pas bon
Quy bouteram un aouserou.	Nous y mettrons un oisillon.
A la bengudo de Nadaou,	. . . .
Tres capounets en un metaou :	Trois petits chapons dans le pot.
Se lou poutatjé n'est pas bou	. . . .
Qu'y bouteram un saoucissou	Nous y mettrons un saucisson.
A la bengudo de Nadaou,	. . . .
Quaté perrots en un metaou ;	Quatre dindons. . . . . . .
Se lou poutatjé nes pas bou	. . . .
Qu'y bouteram un cambajou.	Nous y mettrons un jambon.

Ce Noël qui remonte peut-être à l'époque frondeuse des Calvinistes se poursuit en s'enrichissant à chaque couplet d'un chapon, d'une dinde ou d'une tête de gibier. On termine cette satire, en plaçant au dernier couplet le nom de la personne que l'on veut tourner en dérision.

simplicité de foi et de mœurs. Tels sont les campagnards de beaucoup de vallées du pays de Foix et du Couserans.

Combien d'églises des petites cités de ce département offrent, dans la nuit de Noël, des pompes et des fêtes d'un charme infini, d'une poésie pieuse qui émeut, attendrit les âmes saines, les cœurs non encore desséchés! Le berger, l'homme des champs, le pasteur, accouru ce soir-là, a, pour ainsi parler, le *rôle principal* dans cette sainte nuit. Le libérateur divin des consciences, l'enfant de Bethléem, n'eut-il point tout d'abord affaire, dans sa naissance, avec les pauvres gens, avec des bergers, avec des gens simples?

Aussi, les cantiques de cette solennité de nuit ont une originalité toute locale : on les chante à tour de rôle et chacun a sa place invariable; l'exécution se fait avec un entrain, une allégresse qui donne à la cérémonie nocturne, si pieuse d'ailleurs, un cachet tout pastoral, et finit par impressionner vivement l'assistance.

Place donc aux bergers, aux habitants des campagnes!

A l'*Offertoire* de la Messe, à peine le chœur des jeunes filles, dont on remarquera, dans la plupart des centres ariégeois, la belle précision musicale et les voix sonores, a-t-il entonné le *Noël* des pasteurs, que les bergers réunis sur un point déterminé du saint temple, s'ébranlent en masse, pour venir faire leur adoration à l'Enfant Jésus, que sa divine mère porte sur ses bras. Ils viennent allègrement, à travers la foule recueillie, fendant les rangs pressés des fidèles, le bâton ferré à la main, la cape blanche roulée sur les épaules ou négligemment jetée sur le bras droit. Et, nous sommes bien ici dans la simplicité des mœurs antiques; car il n'est pas indifférent dans cette mémorable nuit d'être le plus leste, le plus éveillé des paysans, et d'arriver le premier aux pieds du prêtre, pour vénérer l'image du divin enfant de Bethléem : celui-là, qui vient le premier,

est le héros des pâtres de la vallée ; il a les prémices des bénédictions du petit enfant Jésus ; le plus bel agneau des troupeaux environnants sera le prix de sa pieuse dextérité[1].

Voici dans quel idiome les bergers chantent à l'*Offertoire* de la messe de minuit :

Oun ban tant dé pastous en masso ?
S'en ban bézé *quicon de bel*,
Pla bel segue, bel et noubel...
Et you m'abansi préndré plaço,
Per abé l'aunnou d'adoura
L'Enfantet qué nous salbara.

Tout enfant coume l'y play d'estré,
Dins un estoup en paourétat,
El es, en sa dibinitat,
El es del tounerro lé mestré.
Angan, pastourels, adoura
L'Enfantet qué nous salbara.

Assurément l'Académie et les Muses n'ont pas beaucoup à réclamer dans ces chants primitifs et humbles ; toutefois, on ne voit pas ce que les fabricants de césures et de rimes correctes y trouveraient à dire, et n'y a-t-il point là de belles idées, de nobles sentiments sur les lèvres inconnues des

1. Nous avons vu ces usages dans notre enfance à Saint-Girons; ils se perpétuent encore de même dans l'église paroissiale d'Ax, la nuit de Noël. Il est des sanctuaires de hameau, de village, où la cérémonie a un caractère de simplicité attendrissante, où le drame est d'une naïveté qui émeut et fait venir la larme à l'œil. A l'extrémité d'une vallée que ferme une crête de rocher, à Orlu par exemple, il se passe pour la fête de la nuit de Noël des choses exquises, au point de vue du sentiment pastoral. En voici les charmants détails :

Cette population toute pastorale choisit à l'avance à la foire d'Ax, le jour de Saint-Thomas, 21 décembre, le plus bel agneau des montagnes, pour l'offrir au nom de tous, comme présent de leurs cœurs pieux, au divin enfant né dans l'étable de Bethléem. On a soin, la veille de Noël, de parer cet agneau de rubans et de grelots. Sa laine a été au préalable soigneusement peignée. Ainsi, bien attifé, on conduit du village au seuil de l'église l'agneau qui doit être offert au divin enfant. Bergers et bergères formant deux groupes et deux chœurs, attendent à l'église que l'agneau paraisse.

A peine est-il arrivé, qu'un dialogue pastoral s'engage avec des chants. Tous les bergers sont remplis d'admiration, une clarté divine illumine le ciel et la terre de Bethléem. — « Que signifie cette clarté qui brille dans le ciel? » — Ne craignez pas, répond l'ange aux bergers, je vous annonce le Sauveur né dans une étable. Allez vite, annoncer cette grande merveille.

A ces mots, ceux-ci se détachent, pénètrent en foule dans l'église et vont annoncer au peuple recueilli, la grande merveille de la naissance du Sauveur.

En ce moment, tous les bergers, la houlette à la main et le capuchon de laine blanche suspendu à leurs bras, les bergères la quenouille sur leur

enfants du peuple ? — Mais entendons encore ces suaves colloques de simples pasteurs :

You parli may qu'é n'ay de lézé ;
L'amic, acos prou discourit ;
Et, per la mayré et lé marit,
Merito qu'on les anguo bésé

A l'houro qué l'Albo claréjo,
L'angel nous a dit un grand mot ;
Louat sio Diou per dessus tôt !
Et bounos gens en pax sé bejo !

En bézen courré bers l'establé
Aquello troupo dé pastous,
Anguen lé coumbla dé poutous
Lé Diou nascut, l'enfant aymablé.

. . . .

Qu'uno bountat, qu'uno clemenço !
Jesus, aymablé Redemptou,
Bous demandam uno fabou !
Dins nostré cor prenex naichenso !

Les Noëls, écrits en français, depuis le français épuré et maniéré du milieu du dix-huitième siècle, jusqu'au français coloré du dix-neuvième [1], sont loin d'égaler la tendre naïveté de ces accents dévots de nos pères. Nous connaissons des *Noëls* français, chantés à l'église de Saint-Sernin de Toulouse, en 1748, une *cantate* [2] mise en musique par Dupuy,

poitrine, un voile blanc sur leurs têtes, disent en chantant d'un commun accord :

— Divin enfant, nous vous offrons cet agneau comme témoignage de notre amour, et en reconnaissance de la paix et de la joie que vous apportez sur la terre.

Une belle crèche avec un bel Enfant Jésus est placée devant l'autel ; et chacun, à tour de rôle, vient faire son adoration. Nous voudrions bien qu'un de nos gros blasés de Paris ou de Londres se trouvât brusquement transporté au milieu de cette scène pastorale, dans cet extrême village Pyrénéen de la frontière ariégeoise, à Orlu. En voyant ce pasteur vénéré, entouré des familles villageoises, présidant en père à cette fête anniversaire de la naissance d'un enfant, qu'autrefois chanta Virgile ; en remarquant l'émotion simple de ces bons paysans si pénétrés, la larme lui viendrait à l'œil, et il s'écrierait : « *O fortunatos nimium, sua si bona...* »

1. Le protestant Vinet composa un hymne de Noël, que nous reconnaissons renfermer des strophes, dignes d'un grand poète lyrique, comme le confesse son panégyriste M. Vulliet, directeur de l'école supérieure de Lausanne (voir les *poètes Vaudois contemporains*, p. 65). Vinet semble traduire nos *Noëls* pyrénéens.

2. « Non loin de ces plaines fécondes
Que le Jourdain arrose de ses ondes,
Des bergers, de la nuit oubliant le repos,
Veillaient auprès de leurs troupeaux,
Lorsque du sein d'une nue éclatante
Parut un envoyé des cieux.
. . . . »

alors maître de chapelle de cette église, ainsi qu'une *Églogue*[1] composée, cette même année, sur la naissance du Christ, pour l'église de Saint-Étienne, de la même ville ; on sent la profonde distance de ces vers français, au naïf patois de nos montagnards de l'Ariège ; lisez encore :

Aqui troubaren
La Bierjo jasen,
Que lé pu tendremen
Sus genous lé tins.

Tout transit dé frét
Aquel enfantet
Souffris millo doulous
Per les peccadous.

Voici encore un Noël très populaire :

Neit de félicitat
Qu'eros tant attendudo,
Dé ta bouno bengudo
Qué lé cel sio louat !
Oh ! qu'és a nostré grat !
Un Diou fa ta paruro
Et touto la naturo
Brillo de soun esclat.

Chœur.

Celebrem toutis en masso
La bountat dé l'Eternel
Qu'a quittat (*bis*) lé trouno d'el cel,
Per béni pourta sa gracio
Al peccadou criminel.

Le cel s'es abaychat
Per releba la terro
De l'estat dé miséro
Qu'el crimé abio caousat.
Sé dins sa paourétat
Trouban nostro richesso
Celebrem sa tendresso
Per nostro humilitat

Celebrem toutis..., etc.[2].

N'examinons point ici si les patois s'en vont, au moment où leurs littératures prennent un développement fort remarquable dans le Midi de la France. N'entrons pas dans la vaste thèse qui cherche si nos patois, et même le français, dérivent du latin, ou, au contraire, si les dialectes celtiques de l'Espagne, de l'Italie et de la France, ont seuls

1. Heureux témoins du plus grand des mystères,
Bergers, que votre sort est doux..., etc.

2. Un érudit de Toulouse, M. le docteur Noulet, possède un ancien Noël dont voici le titre : NOEL PATOIS, *qui sera chanté dans l'église succursale de Notre-Dame du Camp, à Pamiers, le jour de la Noël, à minuit. Mis en musique, à grand orchestre, par J.-B. Lartigue, professeur de musique, attaché au collège de la même ville.* Sans nom d'auteur ni d'imprimeur ; ni lieu, ni date.

donné lieu aux patois, d'où dérivèrent les langues de ces nations. Ce qui importe en cet endroit, c'est de remarquer la beauté supérieure de la poésie patoise. On pourra retracer, en de beaux vers français, le grand événement de Noël; on pourra sentir dans un poème toute l'allégresse de la délivrance, et le courant fort et puissant d'une vie nouvelle; le patois, dans des conditions égales, a l'avantage d'offrir des mots plus sonores et plus pittoresques, une mélodie plus sûre, une langue qui semble prier plus humblement. Tandis que, de part et d'autre, on salue avec la même foi l'aurore nouvelle, l'étoile qui s'arrête sur le berceau de l'Emmanuel, le patois sait mieux dire :

Ce faible enfant dont une mère
Adore à genoux la grandeur,
C'est notre Dieu, c'est notre frère,
C'est un homme, c'est le Seigneur.

Toutes ces expressions « le cel s'es *abaychat*..., » « l'*Albo* qué CLAREJO », « angan le coumbla dé *poutous*, » « s'en ban bézé *quicon de bel*, » ont je ne sais quelle saveur de naïveté chrétienne et poétique, je ne sais quel coloris, que le français ne saurait comporter.

Il est d'autres *Noëls* ariégeois qui méritent d'être cités. En voici un, dont toute traduction française aura peine à rendre la couleur et le pittoresque [1]. Nous donnerons cependant une version au bas du texte.

1. Nous croyons ce *Noël* dans le dialecte moderne du pays de Pamiers. Nous en devons communication à un docte compatriote qui s'occupe, à Paris, de science, d'archéologie, en même temps que de bien public, M. le docteur M.

Ya douxé jouns qu'ex abertix
Per Diou, Pastous et Pastourèlos,
Qu'un Reï és néscut pés pétix,
Que las estélos soun pu bèlos.

Bénex, toutis ensemblé,
Canta dédins lé Templé
La cansou de l'Amour.... } *bis.*
Qu'El bol per soun rétour. }

Les trés Réïzés dé l'Ourient,
Déjà soun partix. Uno 'stélo
Benguec à la plaço del bent,
Lour diré dé counta sur élo.

Las baquos n'an doublat lour léït
Et las Anjos soun descendudos,
La pléïjo, la néou, per a néït
Et per vous aous, soun suspendudos.

Sans foc, sans lléït, dins un paillé,
Lé troubarex prex dé sa Maïré,
Dins la paillo, sur un taouillé,
Tout nud, fresquét et dé boun aïré[1].

1. Voici douze jours pleins que Dieu vous avertit
Qu'un Roi nouveau, Berger, Bergère,
Est né pour consoler le pauvre, le petit,
Et que les cieux donnent plus de lumière.

Venez tous ensemble
Chanter dans le temple
La chanson de l'Amour..... } *bis.*
Qu'il veut pour son retour. }

Les trois Mages, déjà, du fond de l'Orient
Étaient en chemin. Une étoile
Apparut dans les airs, prit la place du vent,
Et les pasteurs allèrent sous sa voile.

Les métayers joyeux trouvent le lait doublé.
De là-haut les Anges descendent;
Ils viennent cette nuit changer le temps troublé;
Pour vous aussi, pluie et neige ils suspendent.

Sans bois, sans feu, sans lit, sous le toit d'un pailler,
Vous verrez auprès de sa mère,
Dans la crèche étendu, l'Enfant-Dieu sommeiller,
Nu, rose et frais, sur la paille en litière.

Aqui béïrex sous coumpagnouns,
Lé bioou, lé bourriquet qué bramon,
Estounax dés brillens réïouns
Qué dé soun bissaggé s'esclamon.

Gaïtax-lé pla : soun Cap fa joun
Coumo'n Souleil dins soun establé.
Bous demando pas qu'un bounjoun ;
Ya pos digus dé tant aïmablé !

Adourax-lé, car és bengut
Per bous tira dé la misèro ;
Per bous salba fara pos brut,
Ni mès per bous diré ço qu'èro.

Quand chex bous aous boun tournarex,
Soubénex-bous d'aquel maïnaggé.
Amb' El al Cel arribarex ;
Dé Dious, El és lé soul imaggé.

Lé Cel : Estélos et Souleil ;
La Terro : les Poplés, les Réïzés,
Bestios, per El, tout és pareil,
Et tout passo pés mèmos péïzés[1] !

1. Le bœuf, le bourriquet, ses naïfs compagnons,
Le réchauffent de leur haleine :
Leurs yeux sont éblouis par les brillants rayons
Qu'épand au loin sa figure sereine.

Regardez-le beaucoup : sa tête resplendit
Comme un soleil dans son étable.
Pour vous il a voulu se faire humble et petit ;
Nul n'est si bon, aimant, et secourable.

Adorez-le, Bergers. Sans bruit il vient des cieux
Pour vous sortir de la misère,
Et vous ouvrir à tous le séjour glorieux
Qu'il habitait ainsi que Dieu le Père.

Lorsque vous reviendrez au village, au hameau,
De cet enfant gardez mémoire,
Car, pour le ciel, il donne aux siens un vert rameau ;
Il est de Dieu le seul portrait, la gloire.

Dans la voûte céleste : Étoiles et Soleil ;
Sur la terre : l'homme et la bête,
Les peuples et les rois, pour lui tout est pareil ;
Au même poids il les prend, les rachète.

Mais nous nous reprocherions d'omettre la citation d'un *Noël*, composé par un homme qui eut une spécialité, une véritable réputation, à la fin du dix-huitième siècle, dans cet ordre de compositions sacrées, et de vers dévotieux. Un curé de Foix, qui fut pasteur de la ville, dans les temps orageux de la première révolution, cultiva cette portion de la littérature patoise; mais l'abbé Cazaïntre[1] (c'est notre auteur), tomba dans les défauts et les abus qu'il avait blâmés lui-même, comme d'introduire dans ses Noëls un esprit et des couplets facétieux. Voici, parmi ses Noëls, celui des *Broyeurs de chanvre*, où se trouvent dialogues et bizarres entretiens entre les *Broyeurs*, en masse, saint Joseph, Nicolet, et les plus anciens des *Broyeurs :*

Les Broyeurs sont arrivés à la porte de la grange de Bethléem : ils chantent

Dins la granjeto
Cal vezé de dintra;
De la Viergéto
Cal le Fil adoura.
Ambé nostris esclops,
Tusten dous ou tres cops;
Beleu que qualqu'Anjeto
La porto douvrira
De la granjeto.

Nicolet les arrête :

Chut!... avez bravomen tustat :
Le vieil tout arruscat s'estouno;
Mez le Poupounet encantat
Y fa sinne de la manouno;
Et, per nou pas le fa ploura,
Le viel y dis que douvrira.

1. L'abbé Cazaïntre, curé de Foix, figure sur les registres de l'état civil depuis le mois de juillet 1791 jusqu'en 1793, époque à laquelle lesdits registres furent tenus par la municipalité. On l'a dit prêtre *constitutionnel*, en ajoutant qu'il se rétracta bientôt. Mais il n'est pas compris dans la liste

Saint Joseph ouvre donc la porte, sans néanmoins laisser entrer personne, et il leur dit :

Yeu nou sou qu'un charpentié,
Espous de Mario,
Maïré del Messio;
Yeu nou sou qu'un charpentié,
Dal Fil de Mario
Pairé nouricié

Le chœur des Broyeurs lui répond :

O charpentié vertuous,
Espous de Mario
Maïré del Messio!
O charpentié vertuous!
As pès del Messio
Condesissex-nous.

Mais saint Joseph résiste encore, et il leur chante :

Grand merces del' coumplimen,
Mez anem pu douçomen.
Venez trop mati.
Nous cal dourmi.
La bouno devouciu
N'es pas sans discreciu :
Attendex que sio jour,
Per fa vostro cour
Al Dius d'amour [1].

Nouvelle insistance des Broyeurs, à laquelle le bon saint Joseph finit par céder; il commence de s'attendrir, dit-il;

des prêtres du pays de Foix, qui prêtèrent serment à la Constitution civile. Sans doute qu'il avait prêté serment ailleurs qu'à Foix, si toutefois il l'avait fait.

Né en 1758, à Carcassonne, il mourut vicaire général de l'évêque de ce diocèse.

Il recueillit l'ensemble de ses Noëls dans une brochure publiée en 1810, sous le titre de *Noués*.

1. *Revue des langues romanes*, janvier-avril 1876, *Histoire des patois du Midi*, par le Dr Noulet.

mais il ne s'explique pas qu'on vienne, à une chaumière de paille, avec des lumières qui peuvent mettre le feu.

Le plus ancien des Broyeurs reprend :

Vous pourtan barguillos
Per vous escalfura.

Après d'autres raisons échangées, saint Joseph revient à ses craintes :

Tant de barguillos allumados
Amics, afflambayon l'oustal, etc.
. . . .

XII. — Pour venir maintenant aux compositions, qu'ont inspirées les *Derniers instants* et la *Mort de l'Homme-Dieu*, les poésies des Pyrénées sont de deux sortes de forme; sous forme narrative et lyrique, et en second lieu sous forme dramatique.

Le poète de Pamiers, Amilha, a suivi pas à pas, dans son récit, la trace et l'itinéraire d'amour, d'ingratitude populaire et de dévouement infini du Christ, dans sa Passion immortelle. On n'a pas encore résolu la question de l'existence simultanée d'une langue d'oc littéraire, et d'une langue d'oc populaire. Je ne discuterai pas si l'auteur roman du *Tableu de la bido del parfet crestia*, a écrit dans la langue des troubadours, ou dans un dialecte vulgaire; mais il est juste d'affirmer que le comté de Foix a possédé, au dix-septième siècle, un récit de la Passion du Christ, écrit dans une poésie naïve, pieuse et pathétique.

Nous avons comparé les stances ariégeoises sur la Passion du Christ avec un poème bizarre sur la Passion en dialecte franco-vénitien du quatorzième siècle, qui nous vient d'un savant du Midi [1], auquel nous devons de pou-

1 Voir la communication faite par le docte M. A. Boucherie, dans la *Revue des langues romanes*, livrais. de janvier 1870, p. 32.

voir juger de quelle manière notre versification romane était pratiquée de l'autre côté des Alpes. Quelle naïveté, quelle simplicité élégante d'une part! et de l'autre, quel assemblage bizarre de fragments en vieux français, défigurés par l'immixtion italienne! « monstre philologique! » a-t-on dit. Le P. Amilha procède avec une aisance de versification infinie, et il charme lorsqu'il chante les diverses stations, les divers épisodes de ce drame incomparable des derniers instants de Jésus.

LA PRESO DE NOSTRE SEIGNE.

Amilha introduisant dans le provençal la nuance de Goudouli, entre en matière par le baiser de Judas, et, de suite, va aux faits, à la prise du Christ.

Aquelo troupo resouludo
L'estaco, le buto, le bat
L'estreing, le trepis, é l'abat,
E par terro le bouludo,

Refrain.

Jesus apres tant de fabous
Per que nou mori-jou per bous?

. . . .

LA PROUCEDURO.

Aquelo troupo enferounido
Trigosso le Diu des Angels
Daban de Jutges criminels,
Per randre rasou de sa bido

. . . .

Jesus, apres tant, etc.

. . . .

Aqui la negro medisenço
Que desiro se desfa del,
Trobo de tacos al soulel, etc.

. . . .

LA FLAGELLACIU.

. . . .

D'aquelo car ta delicado,
D'aquel cos ta bermel et blanc,
Sorten de petits rius de sang

. . . .

Le poète méridional continue son poème de mélancolie, de naïve compassion et de larmes, avec les chapitres : le Couronnomen.

Quino courouno per soun pel?
Quinis rayons per un soulel?
Per un époux quino garlando?

avec le Portomen de la croux, — avec le Crucificomen, — la Mort, — la Sépulturo, etc.

A côté du poème ariégeois, le poème franco-vénitien est intolérable.

Apres la Passe, quand Jhesus dure paine,
Doul e travaille sol por la jens humaine,
Par nos garà da li diables maine,
Li voir Jhesus, ses disciples amene
De denç uns ort dont la flor fu saine
Che bien savoit et chonuit por certaine
A ses disciples en dist li rois sopraine :
Hore apropinquant : che celor sont proçaine
. . . .

Mais en ce qui concerne la poésie sacrée que l'Ariège a produite relativement à la Passion du Christ, nous n'avons pas seulement la forme lyrique et la forme narrative ; nous possédons aussi la forme dramatique. Nous en indiquerons un seul exemple, pris chez les Andorrans, voisins séculaires des Ariégeois et jadis relevant absolument des comtes de Foix :

Que si l'on porte ses investigations jusque dans les vallées de l'Andorre, on y pourra voir les Andorrans représentant publiquement, en pleine rue et pendant la nuit (éclairés par d'énormes cierges), des drames chrétiens. Pendant la semaine sainte on assiste à plusieurs scènes de la *Passion*, présentées sous forme théâtrale, comme les Mystères au moyen âge.

Voici la première scène du premier acte, en langue catalane.

Lx Crist ale los dotsé apostols y posat al mits diu :	*Le Christ, avec ses douze apôtres, et placé au milieu d'eux, leur dit :*
CRIST.	LE CHRIST.
Deiciples, sens mes tardar La pascua vult celebrar Houn sera le fil de Deu Trahit y posat en creu.	Disciples, sans plus tarder, La Pâque, je veux célébrer, Dans laquelle le fils de Dieu Sera trahi et mis en croix.
S. PIERRE.	S. PIERRE.
Ahon, Mestrè ; avein dé anar Per poder-la aparellar ?	Où, maître, devons-nous aller, Pour pouvoir la préparer ?

CRIST.	LE CHRIST.
A la Ciutat anireu,	A la ville vous irez
Y por seynal trobareu	Et, pour signal, vous trouverez
Un cert homé que en la ma	Un certain homme qui dans la main
Un canteret portara :	Un cruchon portera :
Ahon entrara, entrareu.	Où il entrera, vous entrerez.
Qué aqueix es lo voler meu.	Telle est ma volonté.
S. JUAN.	S. JEAN.
Señor, vostre manamen	Seigneur, votre commandement
Complirem fialemén, etc., etc.	Nous l'accomplirons fidèlement.

L'on ne s'y trompe pas ; ce n'est pas une mise en scène, par laquelle les Andorrans aient la moindre pensée d'attirer chez eux les étrangers, comme cela arrive pour les habitants d'Oberammergau, village de Bavière, sur les confins du Tyrol. Nullement. Si les villageois d'Oberammergau suivent une vieille tradition et jouent, tous les dix ans, la tragédie religieuse de la Passion du Christ, c'est que pour les paysans, leur humble village sort, tous les dix ans, de son obscurité, et devient un centre de pèlerinage pour les touristes anglais et américains. Les Andorrans, ces républicains repliés en eux-mêmes, et dans leurs vallées ignorées, ne sont pas si ouverts que cela. Ils ne représentent pas le *Mystère* de la Passion, pour la curiosité et pour l'art, mais pour la dévotion. Cette population naïve et pieuse a d'autres soucis que des prétentions à l'entente théâtrale. Ne croyons pas qu'elle ait besoin de consulter l'œuvre d'Albert Durer, pour étudier le rôle de Jésus-Christ dans la Passion, ou celui de saint Pierre, ou de Madeleine. On scandaliserait bien les naïfs Andorrans, si on avait la velléité de les assimiler aux figurants d'un théâtre.

Nous ne pousserons pas plus loin la citation ; et ce n'est pas le lieu de soulever, pour la question linguistique, le problème de savoir si le catalan doit être considéré comme un dialecte de la langue d'Oc, au même titre que les idiomes du Midi de la France ; nous savons, en tout état de cause, que,

dans l'idiome des Andorrans, il faut retrouver, comme caractère philologique, l'élément hispanique et l'élément gallo-méridional. Il ne vaut pas la peine non plus de chercher des analogies, soit entre la langue parlée au quatorzième siècle dans le bas-pays de Foix, et la langue de l'*Albucasis*, ou celle de l'*Élucidarî de las proprietatz de totas res naturals*, ouvrages composés ou traduits en roman, avons-nous dit ailleurs, pour le prince de Foix, Gaston-Phœbus, soit avec la langue religieuse des vallées de l'Andorre.

Et, pour ce qui est du fond même des poèmes andorrans sur la Passion du Christ, ce que nous possédons est si incomplet, si maigre, en ce qui tient au sens artistique, qu'il deviendrait inutile d'insister. Nous sommes en effet à une grande distance du *Mystère de la Passion* d'Arnoul Gréban, publié en 1878, d'après les manuscrits de Paris, par M. Gaston Pâris et M. Raynaud[1] ; mystère ou drame terminé avant 1452, qui ne renferme pas moins de trente-quatre mille cinq cent soixante-quatorze vers, genre de composition où se délectaient nos aïeux du quinzième siècle, et qui exerçait sur leur imagination des effets puissants[2]. Le Gréban de l'Andorre s'est contenté de reprendre le récit de l'Évangile avec quelques paraphrases naïves, avec quelques dialogues et récits dans le goût du peuple. Il est d'ailleurs des détails, des formules triviales, des scènes qui semblent en elles-mêmes insignifiantes, qui au contraire à la représentation produisent de l'effet sur les foules ingénues. Il y a tant de différence entre un drame lu et un drame représenté. Du reste, nous répétons que dans la petite citation du mystère

1. Voir, dans la *Revue des Questions historiques*, livraison du 1er avril 1880, p. 437, l'attachante analyse raisonnée de ce drame, par M. Marius Sepet.

2. Le *Mystère de la Passion* de Greban, était déjà célèbre en 1452 : les habitants d'Abbeville députèrent, cette année-là, vers l'auteur à Paris, pour obtenir de lui, moyennant dix écus d'or, une copie de son ouvrage.

andorran, nous n'avons prétendu montrer aucune trace d'art ni d'habileté, ni de littérature dramatique. Qui donc irait demander des dramaturges, des Eschyle et des Sophocle aux gorges abruptes de l'Andorre? Pourquoi réclamer une haute culture littéraire, un sens esthétique élevé, aux paysans primitifs et isolés des bords de l'Embalire ?

XIII. — Après les cantiques et les hymnes au Christ, les poésies religieuses à la Vierge, mère de Dieu, devaient avoir leur tour dans une province où la foi est vivace.

Si la Normandie a eu ses *Palinodz, Chants Royaux, Ballades*, etc., « *à l'honneur de l'Immaculée-Conception, de la toute belle mère de Dieu* (patronne des Normands), présentez *au Puy, à Rouen* [1], » les Ariégeois, en dessous du culte divin qui n'est dû qu'au fils adorable, au Christ Jésus, ne devaient point oublier la Vierge Marie, patronne bien-aimée de l'Ariège. Sans avoir fait sept cents sonnets pour l'amour de Marie, comme jadis un vénérable Toulousain [2], il est dans les montagnes du Couserans et de Foix, plus d'un poète, qui ont tenu à honneur de rimer pour la Reine du ciel, comme pour Celui qui naquit à Bethléem. Reproduisons d'abord une sorte de ballade sacrée composée au dix-septième siècle, en l'honneur de *Nostro Dameto de Sabar*, et dont le dialecte simple et harmonieux rappelle la manière de Goudouli et de Jasmin :

1. Paris (Regnault), vers 1525, Petit, in-8°; — le mot *Palinod* vient d'un mot grec qui signifie chant répété; pièces palinodiques, étaient donc celles, où le dernier vers de la première stance devait être répété à la fin de toutes les autres.

2. Le sonnet à la Vierge, était devenu pour M. de Malapeyre, poète sexagénaire, un besoin de tous les jours.

J'ai fait sept cents sonnets pour l'amour de Marie ;
Ne crois pas cependant, cher et dévot lecteur,
Que l'honneur de passer pour habile rimeur,
Ait donné la naissance à cette fantaisie.
. . . .

Bel noum qué rejouis
Tout aqueste pays
Damo de la bictorio [1],
S'aben pax et santat,
A Diou ne sio la glorio
Et a bostre bountat !

D'un regard amouroux
Quand Diou es en courroux,
Countro nostro maliço,
Bous poudets l'appaisa,
Et forçats sa justiço
De nous beni baiza.

Maîré d'un Diou qu'es mort
Per accoumpli l'accort
Del cel et de la terro !
O Reyno de la pax
Toujours aouren la guerro,
Sé bous ne l'appaisats.

Petits roussignolets
Jamais n'ou bous caillets,
Per escarni [2] lous anjos;
Et forobiats del niou,
Pourtats len las louanjos
De la maîré de Diou

Mesclats, petits aouzels
Ambé touts lés angels
Bostro belo musiquo;
Et de bostris fredous
Moustrats-né la pratico,
As pu grands peccadous [3].

Nous ne traduisons pas ces vers patois, dont le sens est facilement accessible, même aux gens du Nord. Certes, leur humble auteur, le père Amilha, chanoine régulier de Saint-Augustin, dans l'église de Pamiers, au dix-septième siècle, n'entendait ni ne prétendait apporter quelque nouveauté et quelque richesse à l'art lyrique. Cet homme modeste qui avait passé de longues années à évangéliser les paysans [4], tout au plus visait-il à l'éloquence spéciale aux campagnes à cette époque, car de notre temps, les villages ont des exigences presque comme les villes. C'est pourquoi il publia, vers 1672, un volume de poésies de 360 pages, dont l'objet général révèle assez le but et l'intention du poète Pyrénéen [5]. Le langage poétique, le rythme introduit dans la langue patoise parlée par le vulgaire, fut jugé par le

1. Allusion à la victoire de Charlemagne sur les Sarrasins qui dévastaient le pays de Foix, et au sujet de laquelle on érigea, en reconnaissance, le sanctuaire de Notre-Dame de Sabart.

2. Les gens du pays peuvent surtout sentir ce qu'il y a d'expressif dans ce mot *escarni*, qui signifie, par ironie, *imiter*.

3. Pièce intitulée : le *Pèlerinatge de Nostre-Damo de Sabart al Diouceso de Pamyos.*

4. Le Père Amilha avait d'abord travaillé sous Mgr de Monchal, archevêque de Toulouse.

5. Le volume de poésies du Père Amilha, a pour titre : le *Tableu de la*

missionnaire poète, comme un moyen plus efficace d'initier les populations montagnardes à l'intelligence de l'ensemble de la doctrine chrétienne. L'enseignement théorique de la foi étant élevé et abstrait, comment se faire entendre des gens sans culture et sans lettres ? — Le père Amilha crut résoudre le problème, en essayant de mettre en vers ordinaires ce qui remplit les traités de dogme et de morale. Des hommes graves de cette époque, comme M. Cazanave, docteur en théologie et professeur du roi en l'Université de Toulouse, affirmèrent que l'humble poète avait réussi et atteint son but. « Il a trouvé le secret admirable, disait ce dernier, d'attirer agréablement les esprits les plus ignorants quelque revêches qu'ils fussent, par la beauté des vers, ou la douceur des chansons spirituelles[1]. »

Évidemment on ne saurait ranger le Père Amilha au rang de nos premiers poètes[2]; néanmoins, on est forcé de reconnaître qu'il y a du parfum dans ses poésies ; que leur auteur maniait sa langue avec une facilité d'un coulant prodigieux ; et qu'après tout, mettre en vers un cours de théologie, fut un véritable tour de force. On a appelé d'autres versificateurs des poètes d'enthousiasme, des poètes de paix, de guerre et de haine ; le Père Amilha fut un poète catéchiste et maître d'école. Citons quelques autres roses de son parterre, telle que la pièce intitulée : *la Pelerino de Nostro-Damo de Mont-*

Bido del Parfet crestia, en berses : — Ount an ajustat un dictionnari Gascou.

Nous avons vu une édition de 1759 : *à Toulouzo, chez Antonio Birosso, à la Carriero de S. Roumo, à l'enseigno de la Biblo d'or.*

1. Approbation donnée par le docteur Cazanave, dans un acte officiel du 22 août 1672, insérée p. 34, du volume du Père Amilha.

2. « L'auteur de ce livre, le *Tableu de la bido del parfet crestia...*, — c'est un critique méridional des plus autorisés, M. Léonce Couture, professeur à la Faculté catholique de Toulouse, qui parle, — l'auteur, disons-nous, de ce livre qui n'est pas sans mérite littéraire, quoiqu'il y ait peu de prétention, était le Père Amilha, régulier de Pamiers, mais qui avait été longtemps missionnaire dans le diocèse de Toulouse, son pays d'origine. Il

gauzi, al Pays de Fouix. Le poète y interpelle la Vierge et le site de Montgauzy « Mountgauzy, mount gaujous, o terro de proumesso », et les pèlerins visiteurs,

Aymats aquel pastenc, innoucentos aüeilhos,
Chuquats aquello flou, mainatgéros abeilhos.

L'*Exourtaciu à toutos las creaturos de louanja Nostre-Seigne*, est un véritable modèle d'idylle, que l'humble poète a écrit, sans se douter des beautés qu'il y a répandues. Avec quelle naïveté charmante, il invite les habitants des bois et des prairies à louer l'auteur de la nature :

Jouyoux messatge del bel tens,
Arcoula miral de naturo
Que randes mous els ta coutens
De ta mirgailhado pinturo,
Digos-nous quicon de noubel
Del pintre que t'a fait ta bel.

On trouve également, dans la pièce intitulée le *Miserere, fait par mounseignou de Mirepeix*, de belles strophes. Je ne sais si l'on se souvient, comment en 1833 le poète Hégésippe Moreau, de mélancolique mémoire, revenant d'une maladie causée par ses épreuves, par ses malheurs,

va sans dire que ses cantiques sont écrits en pur *moundi*, en languedocien. Ils se répandirent dans notre Gascogne même avant d'être imprimés ; et les missionnaires de nos contrées se contentèrent souvent de les modifier un peu pour les rendre accessibles à leurs auditoires » (Léonce Couture, *De quelques cantiques gascons inédits du dix-septième siècle*, dans la *Revue de Gascogne*, avril 1877, p. 175.)

Ce qui indique la popularité des poésies religieuses d'Amilha, c'est la diffusion de tel chant « que la tradition conserve encore aujourd'hui hors des limites du Languedoc », ces *rifacimenti* gascons de certains cantiques d'Amilha, accommodés pour les auditoires ruraux.

M. Léonce Couture indique une formule rimée et musicale pour demander l'aumône, qu'on entend dans le pays d'Auch, et qui est imprimée dans le recueil d'Amilha, p. 77, édit. de 1759.

L'Almouineto, se bous plai,
Qu un crestia la bous demando, etc.

qui lui avaient fait rêver de suicide, rétractait, un jour d'automne, ses imprécations, ses révoltes et ses colères. Il disait :

Je haïssais alors, car la souffrance irrite ;
Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.
Pour que son vers clément pardonne au genre humain,
Que faut-il au poète? un baiser et du pain.

Le poète pyrénéen demandait plus que cela pour la métamorphose.

Cal que me fascats un cor net,
Un cor qué n'ajo cap de taro,
E qué dins ieu boutets encaro
Un esprit qu'ango toutjoun dret.

Citons aussi une paraphrase du Stabat : *Près de la croux benasido*, que le savant rédacteur en chef de la *Revue de Gascogne* [1], qualifie non sans raison de « cantique des plus remarquables », et où l'on admire des traits et des expressions d'un véritable peintre.

Près de la croux benasido
Ero la Bierjo transido
. . . .
. . . .
Plouren, Maïre pietadouso,
Plouren la mort desastrouso
. . . .
Sa croux, de mal me deliure,
Que sa mort me fasco biuré [2],
. . . .

Citons surtout « l'une des plus naïves et des plus édifiantes compositions d'Amilha : *Las Santos occupacius de l'amo*

1. M. Léonce Couture.
2. *Les plans de la Bierjo al pè de la Croix*, Amilha, p. 102, édition de 1759.

(l'amo) *per las fennos en fan la mainatjario de l'oustal*[1]. » Là, comme dans beaucoup de ses pièces, le poète méridional donne l'exemple « de ces moralités qui descendent au dernier détail du ménage, de l'atelier, des travaux champêtres, pour atteindre partout le mal, et faire circuler partout l'esprit du christianisme. »

Quan de li, o d'estoupas,
Ei ma coùnouilho garnido,
Le fusel que toumbo bas
Me fa bembra que la bido
Ta pla del joüen que del biel
Penjo per un petit fiel.

Quan engrani moun oustal,
Jesus le Diu d'innoucenço,
De l'orre peccat mourtal
Purgats atal ma counscienço,
Que bous y pouscats loutja
Sense jamai ne boutja.

Tout cop que jou fau le liéit,
Jou disi d'aquesto sorto,
Las, moun Diu, aquesto neit
Beleu m'y troubaran morto,
Al mens Jesus moun support,
Bous siots present à ma mort.

Qan jou labi moun estaing,
Que la baisselo s'escuro,
Augi moun cor que se plaing
Destre tout remplit d'ourduro,
Moun Diu, *fasets-le lusent,*
Per boun poude fa present.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire tout entière cette composition originale, qui renferme près de quatre-vingts vers ; bornons-nous à cette strophe :

Quan intri dedins moun ort
Cuilhi la roso nascudo;

1. Amilha, p. 61.

Jou me brembi que la mort
Que pren a la decebudo,
Nous assigno per mouri
Quan coumençan de flouri.

XIV. — A côté de *Notre-Dame de Sabart* et de *Notre-Dame de Montgausi*, il est une autre dévotion naissante, un pèlerinage, qui paraît devoir monter à la célébrité, et qui nous a valu de nouvelles poésies à la Mère de Dieu. On a imprimé, en 1877, des cantiques à *Notre-Dame d'Ax*, soit en langue française, soit en patois : en voici un spécimen de quelques strophes.

PREMIER CANTIQUE

O vierge d'Ax, douce compagne,
Plus douce qu'un rayon de miel;
Quand je te vois sur ta montagne
Il me semble entrevoir le ciel (*bis*).

. . . .

TROISIÈME CANTIQUE.

Chœur.

O vierge d'Ax, sur nos collines,
En souveraine tu domines;
Pour toi les échos d'alentour
Répéteront nos chants d'amour (*bis*).

QUATRIÈME CANTIQUE.

Chant patois.

Tour de David, roquo d'espérenço,
A tu bendrén toutis espaourugats ;
Per démanda toun sécours, ta défenso,
Quand del démoun soustendren les coumbats.

O bierjo d'Ax,
Nostro Daméto,
Jous ta houletto
En pla gardats.
Per tout trésor,
La bilo entiéro,
Dins sa paourièro,
T'ouffris soun cor :

Joun d'allegresso,
Nostro tendresso
Bal maï qué l'or.
O bierjo d'Ax !
Nostro Daméto,
Jous ta houletto
En pla gardats,
O bierjo d'Ax (*ter*).

Bierjo d'amour, aquéllos oriflammos
Qu'agito l'bent sus la cimo del roc,
Soun les drapéous qué las ferbentos amos
An plantat beï su l'cami dé sant Roch.

Lé pu soubent, brisados dé tristésso,
Tu las beïras a toun aoûta préga,
Jous toun mantel, én sentén lour féblésso,
Débotoment courré per s'amaga.

Beillo sur nous ambé lé pu grand zélo!
Qué nostré cor s'estaqué pas al mal;
Dins tout dangé, sur nous faï sentinello,
Maïré dé Dious, gardo pla nostr' oustal.

De sus toun pic, séras la pastourèlo
Qu'é countro l'loup défféndra les troupels ;
A les païché té mountraras fidèlo,
È salbaras pastous è pastourels.

Escarto léncs las maïchantos rouzados
Qué fan mouri ségueil et tourto en flours,
Douno l'aïguéto aïs rious per nostros prados,
È des bourdiès maïnatchéjo les plours.

O dé ta ma bénazis nostros sourços,
Qué lour bértut apaïzé la doulou !
Qué les malaouts, après dé loungos coursos,
A nostris baïns troben la garizou.

Dins toun amour, santo bierjo Mario,
Beillo su l'Réï, lé pountif'immourtel;
Brizo souïs fers, salbo nostro patrio,
È plaço-nous su lé cami dél cel. »

Ces poésies à la Vierge renferment des phrases et des expressions dignes de la langue, qu'accompagnaient les flageolets des anciens troubadours. Ainsi encore ces vers :

Petits *roussignoulets*
Jamais nou bous caillets,
. . . .
Mesclas, petits aouzels,
. . . .

A tu bendren toutis *espaourugats*,
. . . .
O bierjo d'Ax
Nostro *Daméto*, etc., etc.

aident à comprendre pourquoi Laure et Pétrarque parlaient cette langue. « N'est-elle pas charmante dans ses diminutifs si gracieux, disait un poète provençal au secrétaire perpétuel de l'Académie française, M. Raynouard? Pétrarque l'appelait la *langue du plaisir ;* elle a ses *agnelets*, ses *bergerettes*, dont le chapeau est couvert de lis, de thym et de romarin [1]. » Ajoutons qu'elle a des mots d'une énergie picturale, expressive, vraiment incomparables, comme celui « d'*espaourugat*..... effrayé ; » comme « *Daméto*, » petite dame, comme « jous toun mantel, *s'amaga*, » se cacher sous la mantille de la vierge Marie. Non, la langue française ne peut point lutter avec un idiome, qui a une strophe aussi sonore, aussi harmonieuse, que ces vers du cantique d'Ax :

Escarto léncs las maïchantos rouzados
Qué fan mouri ségueil et *tourto en flours*,
Douno l'aïguéto aïs rious per nostros prados,
etc. [2]...

On joua, en 1734, à Fontainebleau, un opéra languedocien composé, paroles et musique, par Mondanville, du Languedoc ; c'était une pastorale intitulée *Daphnis et Alcimadure*, qui passionnait le célèbre critique Grimm. Grimm, qui en parle dans sa correspondance littéraire, laisse percer le secret penchant qu'il avait pour un idiome plus musical et plus poétique que le français ; et, après avoir loué l'italien, revenant au gascon, et le comparant à la langue française, il exprime une préférence, que les cantiques en l'honneur

1. Dieulefet dans son poème : *Les vers à soie*, imprimé en 1819.
2. Le Français dirait, dans une phraséologie sèche, peu euphonique : « écarte les mauvaises gelées : donne l'eau aux sources pour nos prés. »

de Notre-Dame d'Ax, aident à comprendre. Grimm admirait la grâce des diminutifs du patois méridional, il citait avec complaisance la naïveté et les gentillesses poétiques de la pastorale ; et, quand il arrivait à l'air

Poulido pastourello,
Perleto des amours,

il n'y tenait plus ; il s'écriait : « On n'a qu'à traduire cet air charmant en français pour lui faire perdre toute sa grâce[1]. » Mais qu'eût-il éprouvé, s'il avait connu ces autres *Perletos* des poèmes d'Ax, ces *aïgueto aïs rious*, ces *tourto en flours?*

XV. — Enfin la dévotion aux saints, aux glorieux patrons, aux thaumaturges du diocèse de Pamiers, devait avoir ses chants poétiques, et trouver de pieux interprètes. Le troubadour Raymond-Ferrand, premier abbé et fondateur du monastère de Lérins, écrivit en vers provençaux la vie de saint Honorat. Je ne sais qui nous a donné le récit de la vie de saint Volusien, que la cité de Foix révère, et que le bourg de Savignac, dans la haute Ariège, a adopté pour patron. Rapportons ce chant en vers romans :

Cantico en l'aounou de Sant-Boulziá, abesqué, martyr et patrou dé Sabigna.

Lébo le cap, countrat hurouso,
Qu'as la despeilho préciouso
D'un gran Pastou, qué dins Tours goubernec,
Et qué l'errou martyrisec ;
Acos le joun, oun tant de glorio
Accompagnec sa translaciou ;
Fai né rébiouré la mémorio,
Per milo cants de débouciou.

1. Voyez Alphonse Daudet, *Journal Officiel* du 31 décembre 1877.

Boulzia nasquec d'un sang illustré,
Et déjà dins soun premié lustré
Soun tendré cor, per la gracio menat,
Fousquec de bertuts séménat;
Auec passa l'adoulescenso
Dins las fatigos del coumbat,
Et sapiec la raro scienso
Dé serbi Dious é mès l'Estat.

Après cent mostros de couratge
Claufit d'aounou, las de cartnatge,
Dins soun pays nostré Sant retirat
Bibio puissent, riche, hounourat;
Mès à la fille des Shoumassos
Fousquec pas taleou maridat,
Qué de chagrin et de disgrassos
Sé bèjec, touchoun accablat.

Mès lé souci dé sa démoro
N'es pos ço qué tant le déboro;
Tout soun pays més en désoulaciou
Es l'oubjet dé son affictiou;
Bets douména l'errou superbo,
Et la bertat presto à plega;
Bets le laouraïré brount l'herbo,
Quand le souldat biou dé soun gra.

A la fi, soun propré héritagé
Dès Gots esprobo lé rabatgé;
Aquel malhur en sécrét l'abertis
Dé mesprésa ço qué péris;
Dins le désert l'Esprit l'apèlo.
Boulzia s'y rend et biou ta pla
Qu'en paou dé tèns ès lé moudèlo
Des justés qué bol imita[1].

1. Suite du cantique.

Dé sas bertuts la rénoummado
Courrits dins touto la countrado.
Tours, qu'a perdut un illustré Pastou,
Caousis Boulzia per successou.
Ah! l'hurous chouès qu'a saput faïré!
La bertat trobo un défensou,
Le mal un fléou, le paouré un payré
Et l'orphélin un proutectou.

Fidel à marcha su la traço
Deï sants qu'an ouccupat sa plaço,
Sus soun troupel pensec pas à prima;
Mès el boulguec s'en faïre ayma;
En pénitens, per sous exemples
Coumbertissio les pecadous,
Et dé soun bé fasio de temples,
Quand abio nouïrit les paourous.

Nous nous retrouvons, par ce cantique à saint Volusien, avec les poésies populaires de la Catalogne, appelées *Goigs*, compositions religieuses, qui célèbrent les vertus

Del bé qué per Boulzia s'oupèro
L'Arien brullo dé coulèro;
Impatient d'empesta lé troupel,
Bol espanta le Pastourel;
Mès d'al serpent qu'ajo l'adresso
Ou d'al loup la fèrocitat,
Es mesprésat tant qué caresso,
Et, quand attaquo, terrassat.

A la fi la secto barbaro
Dé la Gleiso dé Tours s'emparo,
Et soun crédit n'ou ba rès espargna,
Per sé desfaïré de Boulzia.
Prèts d'Alaric la poulitiquo
Fa courré l'bruch qu'embé Louis
Sècrètoment le sant trafiquo,
Per l'y libra tout le pays.

Bas réussi, coumplot impio!
Alaric crets la caloumnio,
Et sourd as crits d'un poplé dèsoulat,
Méno en exil le Sant Prélat.
Qué dé tourmens soun cos enduro,
Lé jouns dé sa captibitat,
Et soun esprit, quand sé figuro
Quel loup disperso soun ramat!

Mès Dious, témouen dé sa souffrenço,
Lébo le bras dé sa bèjenço;
Prèts dé Vouillé attaquo Clovis;
Alaric mort, le Sant fugis.
Amalaric pertout ramasso
Ço què l'espan a dispersat,
Mès l'escabot qué sè percasso,
Arreïré en peços es taillat.

Clovis courris à la persuto
D'al paoü mateix qué prend la futo;
Mès d'el poudè d'un tyran irritat
Pot pas granti lé Sant Prélat.
D'indignés fers lé Goth lé lio,
Et, sans piétat, lé fa traîna
Jusquos al loc oun sa furio
A résoulut dé l'immoula.

Enfin, al pè d'uno coulino,
Qué prèts dè Barilhos doumino,
Al Sant patient, de fatiguo cassat,
L'arrets de mort es prounounçat.
Bouzia l'entend d'un aïré affablé;
Pei prégo Dious què la crèat;
Et, l'amen dit, un fer coupablé
Lé fa toumba descapitat.

Cos béat, crenyos pas l'injuro
D'estrè pribat dè sépulturo;
Per Dious mateix d'un fidels tréspassats
Toutis les ossés sount gardats.
Dè sa part Julio et Julito
Apprénen en rébélatiou
Ta bido, toun exil, ta fuito,
D'as Goths lé crimé et ta passiou.

D'abord la noubélo sacrado
Dins lé pays n'ès sèménado.
Pamios à Fouix n'a bel disputa,
Fouix a l'aounou dè l'empourta.
Qué dè prouditges dins la routo
Le Cel oupèro en sa fabou!
L'abutglé bets, le sourd escouto,
Et lé mut canto à soun aounou!

L'Arietgé, per l'y rendré houmatgé
Suspend soun cours à soun passatgé
Le roc sè fend et perd sa durétat,
Jous lès pès dè sa santétat.
Dins uno ancieno basiliquo,
Ban despaousa soun cos bénit,
En attenden qu'à sa rèliquo
Un plus bel templé sio bastit.

Pertout rébèron sa mémorio,
Milo aoütas fumon à sa glorio,
Et d'as présents grands et petits
Les bési toutis enrichits.
Mès, oh malhur! les fanatiquos
Despeï soumetten la countrat,
Et l'errou jetto las reliquos
Qu'èron le gauch dè la bertat.

Qu'espèros, troupo fanatiquo,
D'abouli la sajo pratiquo
D'ounoura sants qué, fidels à la lé,
An dè lour sang scélat lour fé?
Ni ta furou, ni toun exemplé
Nòu poden rès su la pietat;
Toutis les cors n'ou fan qu'un templé
Oun le Martyr es hounourat.

Grand sant, counserbo la mémorio
D'un poblé qué canto ta glorio;
Fermo sous els à touto banitat,
Soun cor à l'esprit d'iniquitat.
Dé tout destour, dé tout dèsastré
Gardo lès camps et les troupels,
Et mèno nous, hounourat Pastré?
As pasturatgés éternels!

de quelque saint, ses bienfaits, sa vie, son pouvoir, son influence auprès de Dieu. Comme dans les *Goigs*, après avoir dit du saint tout le bien que l'Église raconte de lui, on s'adresse à saint Volusien pour toutes les nécessités spirituelles et temporelles. Cependant, les demandes, dans le cantique à saint Volusien, sont fort discrètes et presque pas terrestres ; par-là le chant populaire de la vallée de Savignac s'éloigne considérablement du *goig* catalan, qui, lorsqu'il s'adresse aux saints, devient par trop égoïste et trop intéressé[1]. Le goig ariégeois n'est qu'un chant de louange, un panégyrique de l'apôtre héroïque, massacré près de Varilhes.

Manifestement, l'Ariège, avec ses poésies romanes du dix-septième siècle, avec ses poésies patoises du siècle présent, rappelle ces autres poètes de la ligne sous-pyrénéenne, qui composaient, au dix-septième siècle, des poésies gasconnes, dédiées à *monseignou lou duc d'Epernoun et de la Baleto*, ou bien *à la noublesso de Loumaigno*[2]. La même grâce, la même facilité, le même tour heureux se font remarquer chez les compositeurs ariégeois et chez ceux de l'ancien diocèse de Lectoure.

1. Voyez J. Pix y Soler. *Poésies religieuses populaires du Roussillon et de la Catalogne : Goigs, coblas, lamantos, cantichs, dialochs, misteris*, etc., dans la Revue des langues romanes, t. VII, janvier-juillet 1875, p. 227.

2. On trouve *Lou trimfe de la lengouo gascono aus playdejats de las quoüate sasous e deous quoüate elomens*, per d'Astros, de Santa Cla de Loumaigno. A Toulouso, per Jan Boudo, imprimaïre ourdinari daou Rey, pres deou couletje de Fouich, 1642. — *Lou trimfe des noüls gascous*, per J.-G. d'Astros, 1643. — *L'Ascolo deou chrestian idiot ou petit catachisme gascoun heyt en rithme*, per d'Astros, 1645.

CHAPITRE X

Les poésies excentriques : les poèmes burlesques et les chants populaires dans l'Ariège. — Question préalable. — Pourquoi les combats d'ours n'ont-ils pas inspiré des poésies narratives ? — Cycle de la poésie burlesque. — Idiome patois et immixtion catalane. — Le célèbre Tribolet. — *Scarron* de l'Ariège. — *La Cour Cornuelle.* — Un autre de ses poèmes : *La Farço dé Gleizous.* — Ses satires redoutées. — Portrait de Tribolet, par Fréderic Soulié. — Poètes de la région occidentale. — Joseph de la Migo. — Caractère de bohème. — Buvait le vin qu'il chantait. — Sa chanson : *La Perdrix.* — Ce qu'un épisode de 1809, la *Folle des Pyrénées*, devait fournir au Jasmin du Saint-Gironnais. — Retour vers les poètes du Nord et de l'Est. — Le poète A. J. N. Durand. — Sa satire : *Le Curé d'Orlu*, et son *Lutrin.* — *Invocation à la République*, sur le Pic de Latoro. — Comment Durand rappelle les crayons de Daumier et de Bertall. — Un veau pris pour un ours. — Chanson composée à Prades sur ce curieux sujet. — Elle rappelle l'oraison funèbre d'*una cabra*, de 1684, par le poète languedocien, Nicolas Fizes. — Poètes du groupe de la cité de Bélesta (Ariège). — La *Bago d'or.* — Les chants populaires. — Les *Nennies* des montagnes.

I. — Le cycle de la poésie et des poètes ariégeois, doit embrasser la revue des poèmes excentriques, et l'étude de la poésie burlesque du pays, sans s'inquiéter des différences d'idiomes dans lesquels ils ont été composés, en langue française ou en langue romane. Et ici nous devrons nous renfermer dans l'idiome languedocien, qui n'est autre que la langue romano-provençale des onzième et douzième siècles. Toutefois, les *bersés patoisés*, les vers patois, au milieu desquels on va s'aventurer, ne sont pas présentés par nous, comme purs de toute altération. Il ne faudra aucun effort de la loupe philologique, pour discerner dans l'idiome ariégeois l'alliage de mots français, et une petite immixtion de la langue catalane.

Nous nous arrêtons d'abord à une question préalable, soulevée par des particularités spéciales à l'Ariège, et dont l'énoncé paraîtra étrange ; nous voulons dire la question des *ours* pyrénéens.

Avant de pousser notre étude du côté de ceux des poètes qui ont produit des poèmes burlesques en langue patoise, ne pourrons-nous pas regretter que nos poètes pyrénéens n'aient point exploité certaines mines locales, capables de fournir tant d'éléments à la poésie historique ? Si quelques-uns de l'école actuelle se sentent portés vers la poésie réaliste, vers la poésie de la ciselure et des sculpteurs, comment n'attaquent-ils pas un sujet spécial aux montagnes frontières, la *périlleuse chasse à l'ours*, les combats singuliers que de braves montagnards ont quelquefois soutenus contre ce redoutable ennemi ? N'y aurait-il point là pour des talents originaux, que ne rebutent point les excentricités, tout un monde de péripéties bien faites pour la poésie narrative ?

La chasse à l'ours n'est pas comme les chasses ordinaires ; remplie de péril, elle constitue un duel entre l'ours et le chasseur. Gaston-Phœbus, chasseur dans l'excellence du mot, aimait à se mesurer avec le terrible animal. Ce fut même la poursuite d'un ours, en mai 1391, qui fut la cause de son trépas subit. Se livrant à son impétuosité ordinaire, et ne voulant pas arriver trop tard auprès de l'ours traqué par les limiers, il lui fallut longtemps courir la bête.

Pierre de Béarn, frère du comte, avait aussi fait preuve de courage et de force, dans une circonstance, où le danger était grand pour tous les chasseurs courant l'ours avec lui. C'était dans les forêts de la Biscaye : on rencontra un ours d'une grandeur surprenante. Qu'on se représente le féroce animal, quand il est échauffé par le son du cor, par

les aboiements des chiens, et qu'il est atteint par les flèches ou par le fer. L'ours avait déjà tué bien des chiens ; force fut à Pierre de Béarn de tirer bravement une épée de Bordeaux ; il s'*en vint hardiment*, comme dit la chronique, *assaillir le dit ours*. Ce fut entre l'homme et l'animal, un combat rude et long, où le chevalier fut en grand péril de son corps. Cependant, il finit par étendre à terre le monstrueux animal. Qui prétendra dès lors que le courage fasse défaut aux gens du pays de Foix ?

Une chasse de ce genre, aussi périlleuse et plus désastreuse, eut lieu dans l'Ariège, en 1557, à l'occasion du voyage de Catherine de Médicis, dans le Languedoc, après la ratification du traité de Nérac. La reine mère s'était rendue à Castelnaudary avec le roi de Navarre et avec la jeune reine Marguerite ; les états de la province y étaient réunis, présidés par Alexandre de Bardis, évêque de Saint-Papoul. Henri de Navarre invita les deux reines à visiter le pays de Foix : si bien que la reine mère fit un assez long séjour à Saverdun, et Marguerite à Mazères.

Une *chasse à l'ours* fut proposée par les jeunes seigneurs, pour donner un divertissement aux dames ; jamais dans dans le pays de Foix, d'après la chronique, on ne vit une réunion plus brillante. « On vôyageait de Mazères à Saverdun, dit Brantôme ; la reine mère, qui montait supérieurement à cheval, ayant été la première qui avait mis la jambe sur l'arçon. Elle était toujours accompagnée d'un grand nombre de dames ou damoiselles montées sur de belles haquenées harnachées ; elles, se tenant à cheval d'aussi bonne grâce que les hommes, ne s'y paraissaient pas mieux. Leurs chapeaux, tout bien garnis de plumes, volantes en l'air, représentaient, à demander amour ou guerre. Virgile, qui s'est voulu mêler d'écrire le haut appareil de la reine Didon quand elle allait et était à la chasse,

n'a rien approché, ne lui en déplaise, auprès de celui de notre reine et de ses dames. » Parmi ces dames se trouvaient Catherine de Navarre, sœur de Henri IV; Dayelle, jeune Grecque échappée miraculeusement du sac de Chypre; Marguerite de Tiquonville, Anne de Balzac-Montagu, Françoise de Montmorency et Charlotte de Beauve-Samblançay.

Malheureusement, un des chasseurs, Arnaud de Lautrec, fut tué par le féroce animal. On se trouva tout à coup en présence de deux ou plusieurs ours; et s'il faut en croire Sully, qui ne prit point part à la chasse, ils se défendirent avec rage : « Il y eut tel de ces animaux, dit-il, dans ses *Mémoires*, qui démembra des chevaux, d'autres qui forcèrent jusqu'à dix suisses et dix fusiliers. Un dernier, blessé de plusieurs coups, et acculé sur le haut d'une roche, se précipita avec sept ou huit chasseurs qu'il tenait embrassés, et les écrasa. » On exagéra peut-être à Sully les dangers qu'on avait courus, mais reste l'infortune de Lautrec. Il dégaina l'épée, courut à l'animal, le frappa au flanc; cependant l'ours ne cédait pas. Lautrec dut l'étreindre des deux bras. Ils roulèrent tous deux jusqu'au fond d'une petite vallée, et Lautrec y laissa la vie.

•

II. — Ces traits de courage et d'audace se sont reproduits, en 1788, et dans la période de 1830 à 1839, au sein des montagnes de l'Ariège, avec des circonstances assez analogues, et qu'on peut dire presque identiques. En 1788, les ours firent un dégât considérable dans le département, notamment dans le canton de Tarascon. Descendus des montagnes, ils ravageaient le pays, détruisaient les moissons, se jetaient sur les troupeaux et dévoraient tout ce que la fuite ne leur avait pas dérobé. On tremblait pour les enfants, que l'on n'osait plus laisser seuls dans les

champs. Mais il se trouva un laboureur des fermes d'*Aumont*, dans la commune de Monserar, nommé *Philippe Rouzeau*, qui ne put voir tranquillement le fléau, terreur du pays. L'espoir d'en délivrer ses concitoyens enflamma son âme généreuse. Il résolut, fermant les yeux sur les dangers auxquels il s'exposait, de faire la chasse à d'aussi redoutables adversaires. Il se mit en campagne et eut la bonne chance, le 22 mai de la même année, de tuer d'abord un de ces ours, d'une assez haute stature, et un second, d'une taille plus effrayante encore, cinq mois après.

Ce récit des luttes de 1788, transmis par un écrivain, en 1799 [1], nous l'avons rapproché du récit donné en 1839 d'une bataille soutenue par un intrépide habitant d'Ustou, avec un autre ours qui hantait les hautes vallées du Couserans [2], dans la période de 1830; et l'on voit que les deux héros de ces deux périlleuses victoires sont justement passés par les mêmes péripéties. Le vainqueur de 1788, enhardi par ses premiers succès, averti par des pâtres qu'un ours plus monstrueux s'était fait voir dans la contrée de Tarascon, se mit en course aussitôt. N'oublions pas de signaler la simplicité de son bagage. N'ayant d'autre arme que son fusil, d'autre compagnon que son chien [3], il tentait

1. J. La Vallée, *Voyage dans le département de l'Ariège;* Paris, an VII de la République, p, 47-49.

2. Bergès, *Description du département de l'Ariège*; Foix, 1839, p. 232.

3. La manière dont les ours se battent se rapproche de celle de l'homme; on les voit se lever avec beaucoup d'agilité sur les pieds de derrière, lutter avec ceux de devant, frapper des poings et chercher à entourer et à serrer leur adversaire afin de l'étouffer. Ils ne font presque jamais usage des dents.

Il est bon d'être au moins deux quand on chasse l'ours, et d'être armé d'un fusil double, parce que l'animal est rarement tué du premier coup.

Quand on le voit arriver, on donne un coup de sifflet, qui l'étonne et l'arrête; alors il se dresse sur ses pieds de derrière. C'est le mouvement que le chasseur attend, il l'ajuste sous le ventre où le poil est le moins serré, et l'ours tombe.

seul une très périlleuse entreprise, d'une étrange audace. Le voilà cherchant longtemps l'animal qu'on lui a désigné. Enfin, après huit heures de la course la plus pénible, le chien découvre la piste de l'ours, et, la suivant avec une courageuse opiniâtreté, il conduit son maître dans une gorge étroite, profonde et ténébreuse, cachée entre deux énormes rochers. C'est là que sur les bords d'un précipice affreux, l'ours avait établi sa tanière dans l'obscure épaisseur d'une touffe d'arbres et de ronces. Le sauvage aspect de cette retraite, l'effrayante solitude dont il est entouré, l'absence complète de toute espèce de secours, le danger plus que certain dans une lutte si disproportionnée, rien ne peut ébranler Rouzeau. Il s'avance, il cherche, il découvre enfin le terrible animal qu'il lui faut combattre, et dont les proportions gigantesques eussent dû l'intimider.

Maître de lui-même, supérieur à toutes les émotions, il observe notre ours, il l'examine et l'ajuste d'un bras ferme. Il choisit à loisir la place où il prétend le frapper ; le coup part enfin : il est mortel ; il a porté entre l'épaule gauche et le corps[1].

Le terrible animal pousse un affreux cri, et le chien

1. On devine quel courage et quel sang-froid exige l'emploi de cette stratégie. Naguère, en août 1878, une famille d'ours, traquée par les chasseurs espagnols de l'autre revers des Pyrénées, et harcelée par les chiens des bergers, était venue se réfugier sur les contreforts septentrionaux du mont Valier. Bientôt il s'agit, à Seix et à Aulus, d'organiser une battue dans les forêts où se tenaient ces hôtes dangereux ; et comme le mâle était un moment séparé de sa famille, il ne fut d'abord question que de lui. Enfin l'ours sortit de sa retraite, il fut aperçu traversant le Gave (on était sur le revers d'une montagne au pied de laquelle coule une petite rivière), pour gagner les hauteurs voisines. Un poste de quatre hommes l'attendait au passage. A la vue de ce gibier fort inaccoutumé les chasseurs jugèrent plus sage de garder leur poudre pour une autre occasion, si bien que l'ours continua son chemin comme si de rien n'était. (Journaux de l'Ariège, septembre 1878). C'est que la lutte avec un tel ennemi est toujours périlleuse.

épouvanté vient en tremblant se réfugier auprès de son maître. Puis, l'ours furieux s'élance d'un bond : Rouzeau n'a plus d'arme. C'est en vain qu'il veut éloigner le féroce adversaire avec le bout de son fusil. L'ours se jette sur le canon, le saisit, et l'ayant secoué des pattes et des dents, il l'arrache, le jette derrière lui, va se précipiter sur Rouzeau et le terrasse.

C'en était fait. Mais que ne peuvent le courage et le sang-froid! L'intrépide Ariégeois saisit un de ses sabots, en frappe à coups redoublés sur les dents du monstre et parvient enfin à lui faire lâcher prise. Profitant alors avec adresse du moment où l'animal, épuisé lui-même par la perte de son sang, chancelle et tombe, il saute sur lui, lui appuie fortement les deux genoux sur la poitrine, le presse de tout le poids de son corps. Et, tandis que le chien, ranimé par le danger de son maître, tient l'ours en arrêt par une oreille, le téméraire Rouzeau lui plonge le bras droit dans la gueule entr'ouverte, lui empoigne vigoureusement la langue, intercepte sa respiration, et après *une heure* de combat et de résistance, parvient enfin à l'étouffer.

Quarante ans après ce drame, un autre Ariégeois faisait preuve d'une égale intrépidité, dans les montagnes d'Ustou, en livrant un *combat à outrance* à l'ours le plus terrible qui eût jamais paru dans ces parages. Abandonné de ses compagnons, le brave chasseur avait saisi d'une main la langue de la bête furieuse, et de l'autre il la frappait à coups redoublés de la hache dont il était armé. Remarquons qu'à Ustou les intrépides montagnards, dédaignant une chasse qui serait sans gloire, se présentent sans fusil, sans armes à feu, armés d'un simple coutelas, et viennent attaquer l'ennemi corps à corps. Ils se contentent de se recouvrir d'une espèce de cuirasse, afin de se garantir des

redoutables griffes de l'ours, qui mettrait leurs membres en lambeaux. Or, tandis que notre valeureux montagnard plonge sa main dans la gueule de l'ours, les griffes de celui-ci s'enfoncent dans les épaules du chasseur et les labourent d'une manière horrible. Quelle allait être l'issue? Après une lutte longue et sanglante, ainsi engagée sur le bord d'un précipice, le malheureux se sent fléchir. « Eh bien ! dit-il dans un suprême effort, que ma mort entraîne celle de mon ennemi ! » Et aussitôt ils roulent tous les deux sur les flancs rocailleux de la montagne, se tenant toujours embrassés. C'est dans cet état qu'ils arrivent presque sans vie sur le bord d'un ruisseau, serpentant au pied des monts escarpés.

Chose étrange ! par un mouvement spontané, nos deux champions se séparent, et, semblables aux héros de l'Arioste, lavent leurs plaies, paisiblement placés à côté l'un de l'autre, *buvant dans la même coupe*, et attendant amicalement la fin de la trêve pour reprendre le combat. Des pâtres étonnés les rencontrèrent en ce moment, et se mirent du côté de l'homme. L'ours était épuisé, son sang coulait à flots ; il tomba expirant, et la victoire resta entière au chasseur, dont les forces s'étaient ranimées à la vue d'un secours prochain.

III. — Tout cela, dans la langue française, s'appelle de la vaillance, et c'était la peine que le grand public national s'aperçût un peu de ce qui se passait dans l'Ariège en 1788 et après 1830. Ces victoires, dans ce champ clos des montagnes, dans un tête-à-tête affreux avec des ours, ne réalisent-elles pas ce que la fable nous apprend des travaux de Thésée ? Il est arrivé une fois, en régime républicain, de mettre un prix à ces belles actions. Ce fut le 7 floréal de l'an II, que Philippe Rouzeau, appelé à Paris, fut présenté

à la Convention nationale, qui se piqua de rendre hommage au mérite obscur d'un brave Ariégeois[1].

Ici l'on souhaiterait l'intervention des poètes avec celle des peintres. Comme en 1799 et en 1802, on est d'avis aujourd'hui, que c'est aux arts surtout de présenter aux grands hommes et aux citoyens méritants des couronnes durables. C'est que les arts ont le double avantage de faire le charme de la vie et d'éterniser les souvenirs. Ils donnent l'immortalité à l'artiste, et l'artiste donne l'immortalité aux vertus. Fidèle à cette mission, la peinture s'empara du beau trait de Philippe Rouzeau. Le peintre Vanderburg, qui comptait, au commencement de ce siècle, parmi les artistes de l'école française, consacra une toile à célébrer le vaillant courage de notre Ariégeois.

Cette toile avait-elle un grand mérite artistique? Il faudrait le croire, si l'on s'en rapportait aux impressions d'un membre de la Société des Sciences, arts et belles-lettres de Paris. La Vallée, qui fit, en l'an VII, un voyage dans les départements de la France, vit le tableau dans l'atelier de Vanderburg. Il était d'une grande proportion. Le paysage, théâtre du combat, qui alliait la sévérité du site à la fraîcheur du coloris, représentait les grands accidents de la nature dont se compose la majesté sublime des montagnes, et n'offrait que trois figures : le chasseur, l'ours et le chien. Le peintre avait choisi, dans le drame, le moment où Rouzeau, agenouillé sur l'animal terrassé, lui enfonce le bras droit dans la gueule et l'étouffe.

On comprend quel puissant effet devait produire, sous le rapport esthétique, une scène si terrible, placée au bord d'un précipice, dont le voisinage ajoutait encore au

1. On lui accorda une somme provisoire de 1,500 livres et une pension de 300 livres.

côté poétique, en augmentant le danger du principal personnage. Mais il fallait que l'ensemble fût exécuté avec talent. N'y avait-il point, pour le peintre, à tirer parti de la description de cette forte nature pyrénéenne dans ses hautes gorges, à utiliser l'ombre des masses colossales de granit, pour ajouter une sorte de sentiment formidable sur la scène. Enfin, le peintre pouvait, comme pour laisser respirer, permettre à la vue de s'enfoncer dans un horizon imbibé de lumière, et faire miroiter le front sourcilleux des Pyrénées[1].

1. J. La Vallée exprima le vœu que le département de l'Ariège devînt possesseur de ce tableau; qu'il fût placé dans le lieu des séances de l'administration départementale, et qu'il rappelât d'âge en âge le trait de bravoure de Philippe Rouzeau dans le pays qui l'avait vu naître.

Prouvons par des faits, que la célébrité ne s'accorde pas également dans les différents pays et dans les différents temps. Les Américains s'extasiaient naguère sur le duel qui avait eu lieu en mer entre un requin et un espadon. La lutte se livra à la surface de l'eau rougie sur une étendue de plusieurs mètres par le sang du requin, dans l'abdomen duquel l'espadon avait plongé son épée. De l'autre côté de l'Atlantique, il ne fut bruit que de ce pugilat maritime, dont quelques membres du club Olympie de Bay Shore (Long-Island), partis dans le yacht *Asten*, pour une promenade autour de Fire-Island, avaient été témoins, à trois milles du phare de cette île. Le *Courrier des États-Unis* notamment, consacra des colonnes à publier les exploits des deux monstres marins. Il nous semble que les précédentes actions d'éclat de l'Ariège, ne sont pas moins émouvantes. Les journaux français n'auraient-ils pas pu célébrer l'acte de courage, les terribles angoisses de notre Ariégeois du Couserans, du chasseur d'Ustou, soutenant un combat acharné contre un ours effrayant? La lutte à outrance, dans la montagne et sur le bord d'un précipice, n'était-elle pas aussi héroïque que celle du requin éventré par son terrible antagoniste?

Naguère aussi les journaux retentissaient d'éloges sur le terrible combat de M. Rogers, propriétaire dans les environs de Wespoint, près de la branche nord du Mokelumne, contre un ours grizzly.

Enfin, en octobre 1878, les journaux de Paris, au sujet du mystère du pont de Chatou, vantaient à l'envi les traits étonnants d'énergie, d'une étrangère, mademoiselle de H..., fille du baron de H... Voyageant, en 1875, en Russie avec le prince D..., leur voiture fut attaquée par un ours énorme. Les journaux parisiens n'en finissaient pas de célébrer le sang-froid de mademoiselle de H.., qui, bravement, dit-on, accepta la lutte, ayant à son côté revolver et poignard. Pourquoi ne pas accorder la même publicité à nos événements de province?

IV. — Du domaine tragique, il est temps de venir au genre comique en poésie, et de passer en revue les troubadours ariégeois, nés avec le talent de la malice. C'est la phase des écrivains ou chanteurs, dont le rire sonne clair; la phase des poètes de bonne humeur, de tous ceux en un mot, dont la muse ne s'éloigne guère des sujets suivants : — « Une grosse fille allant au marché sur son « âne, — des buveurs attablés au cabaret, — un bon moine « en gaieté, — des amoureux rustiques, — les vins du cru, « — la basse-cour, — la cuisine. »

Place d'abord pour *Tribolet*.

Tribolet, qui est un astre de ce cénacle de troubadours ariégeois, de poètes-bohèmes qui ont fleuri au dix-neuvième siècle, appartenait à cette race intelligente, active, railleuse, à la fois débile et forte, des faubourgs de nos grandes villes. Il a passé avec une insouciance moqueuse, finissant un peu trop, comme Musset, dans ces habitudes d'estaminet, dont le pesant esclavage finit par abrutir[1]. Et cependant Tribolet avait la sève poétique : il était porté au genre satirique, et y excellait. Tribolet, qui avait débuté par être commis-greffier de Foix, avait, dit-on, en dernier lieu, l'état de cuisinier, comme Reboul était boulanger, comme Jasmin était coiffeur. J'ignore si la cuisine se moque du genre humain, auquel elle fait avaler tant de choses; cependant, nous reconnaîtrons qu'elle le nourrit et le sustente.

Tribolet était-il capable de cette poésie qui s'engendre, et se nourrit de la rêverie de la nature? était-il sensible à cette cantilène simple et solennelle, qui est dans le souffle de l'air, dans le chant des oiseaux, dans le murmure

1. Il faut le dire, Tribolet était, comme Joseph de la Migo, un peu trop de cette école du Pantagruelisme définie par Rabelais lui-même : *certaine gayeté d'esprit conficte en mespriz des choses fortuites*. Ils faisaient « la moüe aux sévères et sainctes muses. »

des torrents? C'est ce qui n'est point à décider. Mais en fait, la tendance de sa nature le conduisit à porter le scalpel, dans certaines blessures ou travers de l'humanité ; il aimait à signaler certains écarts aux lazzis du peuple. Malheur au monsieur qui avait reçu le nom de *Léon*; quand le personnage était connu pour son insuffisance intellectuelle, il lui mettait sur les lèvres, cet aveu plus que naïf :

Aro, coumpréni pla, qué soun un asé,
Et noun pas un lion.

Un autre jour, il prétendait donner un peu d'humilité à un petit personnage du palais qui, selon lui, se donnait trop d'importance, et il lui décochait incontinent ces vers impromptu :

Messius lés aboucats, tournatz boun a l'escolo?
Al tribunal dé Fouïch es aizit dé caouzi!
Citats, tant qué bouldrets, et Cujas et Bartolo,
N'an pos agut lé cap dé Jean Bleze Raouzi!

Aco qu'és un esprit, un fouyé de lumièro,
Un pouts d'erudition qué jamais nou taris,
Un granié de conseils; des mots la pépiniérò;
Enfins un docté cap decourat de pel gris!

Sé ranquéjo le dreit, el alando sa gulo.
Themis ja pot rounca, quant el a prounounçat!
Qu'un malhur qu'el nou sio sul sa chézo curulo :
Lé meriti 'labets sirio recoumpensat!

Un avocat était-il embarrassé dans sa plaidoirie, Tribolet s'écriait :

Crézi qu'en plaizéjan sas idéos en foulo
Gourgotton dins soun clèsc coumo's pézés a l'oulo.

Que les connaisseurs remarquent avec quel parleur pittoresque on se trouve ; et quel secret des expressions et des images imitatives, Tribolet possède. Ce verbe *gourgotton* est

d'une richesse sans pareille. Et pouvait-on mieux comparer les idées qui se culbutent dans la cervelle d'un avocat, qu'à ces petits pois, qui tourbillonnent et se heurtent les uns contre les autres avec un bruit sonore, dans ces vases de liquides bouillonnants, que nos cuisinières tiennent tout ardents sur les fourneaux ? Tribolet parlait naturellement et sans effort cette belle langue poétique, si appréciée par Guido Guinicelli, et dans laquelle chantèrent les Bernard de Ventadour, les Bertrand de Born, les rois Alphonse d'Aragon, Richard Cœur de Lion, et les empereurs d'Allemagne. Il y mêla, n'était-ce pas le droit de sa personnalité saillante, quelques notes et quelques tournures de phrases, qui constituent la nuance caractéristique de l'idiome méridional des Pyrénées ariégeoises.

Une telle organisation était prédestinée à la poésie. Né à Foix vers la fin du dix-huitième siècle, Tribolet avait fait ses études au collège de Sorèze ; il occupait, au commencement de ce siècle, dans sa ville natale, le modeste emploi de commis-greffier. Mais il était poète, par le fond de sa nature, et il fit des vers, soit français, soit patois ; il excellait surtout dans les derniers, qu'il improvisait très facilement. Excessivement gai, d'une forte constitution, on devine que son génie pencha bientôt vers la poésie grivoise et la satire. On disait de Tribolet, qu'il était le Goudoulin de l'Ariège ; il eût fallu dire plutôt le *Scarron*, avec une faculté de mordre plus violente. Aussi un écrivain critique dit-il : « Tribolet ! A ce nom du grand poète de l'Ariège, le rire s'épanouit sur le visage de nos vieillards, et chacun de nous cite à l'envi un fragment d'admirable poésie héroï-comique. Malheureusement Tribolet a brûlé ses poésies peu de temps avant sa mort[1]. » Malheur à ceux

[1] Émile Darnaud, Notice dans l'*Ariégeois*.

qui devenaient l'objectif de ses tirades humoristiques ! Elles étaient de véritables emporte-pièces.

Il y a longtemps qu'on a observé de combien de circonstances bizarres ou excentriques dépendent les artistes, les peintres, les dramaturges, pour l'exécution de leurs œuvres. Rien n'égale les manies fantasques dont on est témoin, quand les auteurs composent. C'est souvent au milieu des habitudes les plus étranges, que ces machines nerveuses, nommées poètes, cherchent l'impulsion intellectuelle, les effets galvaniques qui doivent les mettre en train. Pour Tribolet, c'était principalement au cabaret qu'il exerçait sa verve, au milieu de ses amis et d'une foule de curieux, faisant cercle autour de lui pour l'entendre. La Fontaine passait les six heures consécutives sous un arbre, pendant la pluie battante ; il avait besoin de cet isolement créé par la pluie pour composer. Buffon rédigeait ses belles pages d'histoire naturelle, tranquillement installé devant un magnifique secrétaire en acajou, portant sur lui l'habit de cour, l'épée horizontale, les manchettes et le jabot à dentelles. Jean-Jacques Rousseau avait besoin de marcher et d'être dans les bois et les champs : « La marche avive mes idées, et ma tête ne marche pas sans mes pieds, » a-t-il dit dans ses *Confessions*. Lorsque le géomètre Laplace travaillait, il lui fallait perpétuellement jouer avec un écheveau de fil. Le poète de Foix avait besoin de quelque absorption liquide et d'une petite société ; alors la satire naissait sur ses lèvres, ardente, vive, corrosive, redoutable, échevelée ; Tribolet s'agitait, transpirait, gesticulait.

Qu'on se figure cet homme d'une taille au-dessus de la moyenne, dont Frédéric Soulié, qui fit sa connaissance au mois de septembre 1841 (Tribolet avait alors 72 ans), n'a pas manqué de dire [1] qu'il avait « le regard plein de feu et

1. Tribolet était né en juin 1769.

le sourire impitoyablement moqueur. » Tout à la fois, il attirait par son badinage, et il inspirait de la crainte aux gens grotesques qu'il se plaisait à tourner en ridicule. On se représente bien cette puissance de l'esprit gaulois et ariégeois. « Ses poésies étaient d'autant plus terribles, dit Frédéric Soulié, qu'elles excitaient l'admiration ; ses mystifications, d'autant plus redoutables, qu'elles prenaient quelquefois des proportions épiques. »

A la fin de ses jours, Tribolet menait une vie de bohème, et s'était fait, nous l'avons dit, cuisinier. C'était là l'inspiration nécessaire au poète. Il lui fallait ce mouvement, cette vie, et les influences extérieures. Ainsi, les muses ont des caprices à l'infini. C'était la nuit que la fièvre inspiratrice s'emparait du peintre Girodet, tandis que les facultés de l'auteur de *Gil-Blas* se réglaient sur le soleil. Voulait-on mettre Tribolet en verve et ses fibres en mouvement ; d'une part, il réclamait d'avoir le verre en main ; d'autre part, il lui était nécessaire de rencontrer un travers, un ridicule à fouetter et à mordre [1].

De l'œuvre poétique de Tribolet, à peine a-t-on pu sauver de rares fragments, grâce à quelques-unes de ces mémoires promptes, ayant le don de sténographier les vers à mesure qu'elles les ont entendus ; grâce aussi à une main filiale, qui déroba ce qu'elle put à la flamme et à l'oubli [2], par respect pour le génie paternel.

1. Frédéric Soulié le raconte dans un roman intitulé : *Deux séjours*. Il représente Tribolet à cet âge comme un homme très gros, chez lequel, à l'exception de quelques cheveux blancs, rien n'attestait la vieillesse.

Il semblerait que la gravure parisienne a voulu, dans le frontispice de la Revue satirique, qui porte justement le nom : *Le Triboulet*, représenter le Tribolet ariégeois. Le Tribolet de Paris est armé d'un fouet qu'il secoue avec force et qu'il agite en tout sens : « Voyant l'iniquité très grande, dit-il, (1er numéro, 10 novembre 1878) courant par le monde, me suis-je dict : « Quoy doncques sera il vray que je demeurerai en crainte et alarme et que je lairrai les fourbes et meschants se pourmener à leur ayse ? »

2. Divers habitants de Foix, M. Tignol, de la Compagnie la *Générale*,

V. — Tribolet fit souvent des vers au sujet des pauvres diables, condamnés par ce qu'on appelait le tribunal de la *Cour cornuelle*. Ce tribunal institué spontanément par la justice populaire, et qui semblait un reste de certains usages du moyen âge, fonctionnait encore à Foix pendant les années 1833, 34, 35, 36; et, quelle que soit la bizarrerie de son objet et sa constitution, il n'en était pas moins un échantillon d'un côté naïf des mœurs populaires et ariégeoises.

Ce tribunal siégeait chaque année, et se proposait de châtier, par la caricature et le charivari, les ménages qui ne suivaient pas la ligne droite. Combien de maris, réduits au ridicule par leurs femmes, durant l'année, se trouvaient ensuite livrés à la vindicte de l'opinion, exprimée par ce tribunal. C'était le tribunal de la *corne*, institué pour flageller et punir les maris dont, par malheur, la situation conjugale, symbolisée par les cornes, devenait tristement ridicule. Il y avait un procureur qu'on nommait le procureur de *la corne*, et qui était chargé d'instruire les causes, d'assigner les témoins d'une manière sérieuse, car il y avait au bout une pénalité [1].

Ce tribunal de la Corne tenait ses séances dans une grande salle où tout ressemblait aux autres tribunaux. Le président, les juges, assis à leurs places respectives, étonnaient par leur air imperturbable et par le grand sérieux avec lequel ils remplissaient leurs fonctions; ils étaient vêtus de robes rouges. L'huissier, armé d'une masse ou bâton, au haut

M. Bouche, d'autres contemporains, et surtout M. Henry Lafont, gendre de Tribolet, ont retenu de mémoire, quelques morceaux du poète burlesque. La fille de Tribolet aussi a pu soustraire aux flammes quelques fragments des poèmes de son père.

1. Les témoins qui ne se rendaient pas à l'assignation, étaient condamnés à être sifflés, conspués dans des couplets que le peuple débitait devant la maison du témoin réfractaire.

duquel se dressaient deux cornes de bœuf, était chargé de l'ordre dans la salle. Chaque année, ce tribunal se réunissait en janvier, afin d'étudier, discuter et juger les unions maritales, les ménages qui étaient en cause, pour l'année qui venait de s'écouler; et puis, les sentences qu'il prononçait s'exécutaient ponctuellement pendant les trois jours de carnaval. Plusieurs voitures traînaient les membres de la cornuelle, suivis d'individus qui s'efforçaient par le costume et par tout artifice, de représenter les époux auxquels le tribunal voulait donner une leçon; et, arrivés devant le domicile, l'on entreprenait une série de cérémonies fort déplaisantes pour les maris reconnus hétérodoxes; on les immolait à la parodie, dans des chants de rue[1]. Aussi Tribolet racontait-il, dans ses vers burlesques, l'effroi que ce tribunal inspirait aux couples engagés dans le mariage.

Tribolet, tout buveur qu'il était, avait une certaine rectitude, c'est pourquoi son adhésion de poète ne se refusa point à ce tribunal dont il a dit :

L'illustré tribunal dé la Cour Cournuelo
Toujoun *assibadut*[2] dé justiço, dé zélo,
Lein dé dicha béna aoucun cap de délit,
Per puni lé pécat, cad'an es réunit[3].

1. Nous nous souvenons d'avoir assisté en 1828 ou en 1829, à une exécution de ce genre dans la ville de Saint-Girons. Le poète, qui représentait la justice populaire, chanta devant la maison des mariés condamnés au charivari, les vers suivants :

Picholo, el Paï, grand berlingué,
Né ba diré al tout ec-quartier,
Qué soun hill sé marido,
Oui, bien !
Damb'uno poulido griouo,
Vous m'entendez bien !

2. Ce mot patois est pittoresque et expressif; il est emprunté de l'appétit du cheval pour l'avoine; on emploie le mot *sibado*, en patois, pour désigner l'avoine.

3. L'illustre tribunal de la cour Cornuèle
Avide de justice, et dévoré de zèle,
Loin de laisser traîner, vieillir aucun délit,
Pour punir le péché, chaque an se réunit.

Labets, tremblon dé poou le coyoul [1], lé ministré,
L'arrougant charcutier [2], qué sio poubil ou cuistré,
Enfins l'homé gamat, le coyoul gros ou prim [3],
Toutis déban la Cour plégon coumo lé bim [4].

Le plus important fragment qui nous soit resté du Scarron ariégeois, c'est son poème, intitulé : ***Farço dé Gleizous***, composé, dit-on, en l'an X [5] ; et ce fragment suffirait pour justifier le sentiment d'un critique compétent et sympathique, qui a dit de Tribolet « un Ariégeois dont on parlera toujours, car il eut incontestablement le génie de la poésie hérol-comique [6]. »

Menage disait du *Roman Comique*, que cette production, un des plus beaux fruits de la verve et de l'imagination bouffonne de Scarron, passerait probablement à la postérité. Nous ignorons si nous pouvons, avec autant de confiance, appliquer au poème *dé Gleizous*, ce vers de Catulle :

Canescet sæclis innumerabilibus.

Voici cependant ce poème éclos au pied des montagnes, qui demande deux lectures ; une première, où l'on ne se rend pas bien compte des beautés fines qu'on a sous les yeux ; une deuxième, où, chaque chose étant remise à sa place, l'on finit par goûter ce qui ne frappait point d'abord, et par sentir combien Tribolet excellait à divertir par des bouffonneries de sa façon [7].

1. Le mari trompé,
2. Sans doute, cette année-là, c'était un charcutier qu'on traînait aux gémonies.
3. Mince.
4. Le jonc.
5. D'après un article de l'*Ariégeois*. Si cette date est exacte, pourquoi a-t-on dit que cette pièce fut récitée et le *Cantique* chanté par la cour Cornuelle, durant les jours gras du carnaval de 1820 ?
6. M. Émile Darnaud.
7. Nous croyons savoir que le personnage, dont Tribolet a visé les infortunes conjugales, était *teinturier* de son état.

Le poème, la *Farço dé Gleizous*, qui témoigne d'une grande facilité pour versifier le patois, n'offre au premier abord rien de remarquable par le fond des choses, pour celui qui rechercherait de ces malices spirituelles et de ces mordantes *boutades*, qui font pâmer de rire, à l'instar d'un Rabelais ou d'un don Quichotte.

A titre d'improvisation, car Tribolet ne faisait qu'improviser, le vers coulait de son cœur et de sa plume, comme l'eau coule des fentes des rochers des Pyrénées ; tant il avait une facilité puissante et intarissable. Mais, osons le répéter, du premier coup d'œil la *Farço dé Gleizous* ne présente pas dans ses détails un grand sel, elle semble même un poème fort pauvre de conception. L'on a beau parcourir en tous sens ces trois cent trente vers, où l'auteur a mêlé des acrostiches, des sizains, des cantiques, et ce qu'il appelle une *boutade première*, une *boutade deuxième*, et une *boutade troisième* (c'est ainsi que le poète a divisé son œuvre), il ne reste point d'abord au lecteur toute la grande impression, à laquelle on s'attendait.

Ce Gleizous fait, on ne sait pourquoi ni pour quel but, une ascension aû ciel. Est-ce une vision, un songe? Est-ce une curiosité de voyageur et de touriste? — Il s'introduit furtivement dans le séjour azuré, il invoque les saints comme dans les litanies, en leur promettant de grotesques présents. Cependant, renvoyé de la céleste demeure, sa descente de l'empyrée à travers les espaces, pour regagner la terre, s'opère, comme celle d'un ballon. Gleizous tombe, à la manière des simples mórtels, sur le toit de sa maison dans la bonne ville de Foix. Femme, domestiques, tout le monde accourt, attiré par le fracas de la chute; et Gleizous, meurtri, conseille à son monde, de ne pas suivre son exemple, de ne jamais avoir

l'audace de se présenter au ciel, sans de bons papiers.

Mais jamais pus tabès, qu'ajo dreit, qu'ajo tort,
Nou tourni pas al cel, sens un boun passoport.

Nous ne saurions disconvenir que la donnée de ce poème ne soit à première vue passablement bizarre, avec ses trois cents vers patois, alignés sur le vide. Serait-ce un exploit de gymnastique ? C'est absolument un monsieur malappris, qui entre dans un salon sans être introduit, et sans connaître en aucune sorte les maîtres de la maison. Qu'on juge de l'ébahissement de tous, en apercevant un inconnu, dont la présence ne s'explique en aucune façon. Cet intrus est mis à la porte du Paradis, avec ces formules de langage peu athénien, qui s'emploient pour donner congé, chez les classes n'ayant pas d'éducation. Tout ici est vulgaire. Saint Pierre, qui le renvoie, l'interpelle de la manière suivante :

Digos-mé, goujatas, qu'as lé Diable à la peil,
Dabé gaouzat fourça le dibin pourtaueil !
Et per qué, malhuroux, qué nés ni bou ni sagé,
Té présentos al Cel, pus impudent qu'un pagé?
Qu'as crézut qu'un présent, un crabit, un agnel,
Te pesco proucura le bounhur éternel !
Anem, anem, Gleizous, en digus tu n'arracos,
Tournoten al galop sul planché dé las bacos.
Mais abans dé parti cal que sios estrillat,
Et qué portés à Fouich lé prex de toun pécat.
Alerto, Santirous! Prenex aquello cinto,
Liax et garroutax lé nébout de Jacintho ;
Accassat-lé d'assi, qué nou tourné pos mès.

Tel, le premier effet du poème; venons au second. Si la première donnée semble pauvre; si pour une première fois, on se dit qu'il n'y a là que des plaisanteries bizarres, une poésie puérile, ou qui sent la taverne, à ce premier moment qui déroute, en succède un second. L'esprit retourne sur ses pas, la critique se ravise, et le lecteur finit par s'apercevoir que le poète burlesque de l'Ariège

a simplement réalisé un tour de force, en bâtissant sur une bulle de savon un petit poème comique, où il ne voulait qu'égayer le lecteur par un contraste. N'est-il pas divertissant d'entendre un mortel rustique, abordant la céleste assemblée, y venant promettre, pour capter la faveur des bienheureux, les plus drôlatiques cadeaux qui se puissent imaginer? ... Au Père Eternel, le premier petit chevreau que sa chèvre lui donnera :

Quand la crabo fara un crabit,
Jou bous boli douna soun fruit.

A l'ange Gabriel :

Un gros penjol de canaris.

A saint Antoine de Padoue, un panier de cerises :

Aurex un pagné de guindouls.

A saint Crépin, une bonne soupe appelée « azinat ; »

Sen fex un punt a l'escarpin,
Beourex un cop dé bi d'haoutin.

Le poète ou, plutôt, Gleizous promet aussi à saint Nicolas, un plat, dont il le croit friand :

Bous que n'aymax pos dé fé gras,
Boli que bous léspex lés pots.

Il promet à saint Louis, quoi? De lui faire manger des choux :

Jou bous faré manja caoulets.

Il allèche saint Ignace et saint André ; il leur laissera traire sa vache :

Ségu qué mamarets al bol.

A saint Hubert, il promet un chien qui ne manque aucun lièvre :

Jamais né bist un ta bel ka
Coumo'l qué bous boli douna;
Bous quex un gourmant de lébraus,
El les attrapo dins doux saouts.

Si saint Jérôme et saint Barthélemy lui obtiennent haricots et blé, il veut les régaler d'un plat provençal :

Sé mé dounats mounjos et blat,
Jou bous faré mangea'n oulliat.

Enfin, Gleizous se recommande à Notre-Dame-de-Mont-Serrat ; et, si sa femme lui donne un fils, il demande à saint Bernard d'être son parrain ;

Mouroou, quand faras un goujat,
Caldra fé payri Sant Bernat;
Sé ma priéro reussis,
Toutis les sants del Paradis
Assiétadls sus un cariol,
Assistaran al miou fillol.

D'autant plus que l'un des grands attraits du poème devait consister nécessairement dans sa portée satirique; parce qu'il contenait des allusions plaisantes, qui devaient soulever le rire, lorsque l'on connaissait les personnages, héros de la pièce. Mais, tel quel, ce poème ne donnerait-il pas le droit à Tribolet de se qualifier, comme d'Assoucy, au dix-septième siècle, *Empereur du burlesque, premier du nom ?* D'ailleurs ce que Tribolet a intitulé *Cantique*, dans son poème, nous en conviendrons avec un critique très initié à l'idiome pyrénéen, ce cantique de Tribolet, par son bel entrain, par sa joyeuse philosophie, est comparable peut-être au grand testament de François Villon.

VI. — Quoi qu'il en soit, si l'on suppute sur quelle pointe d'aiguille le poète montagnard a bâti sa composition,

on ne peut refuser de reconnaître les ressources de ce fertile esprit. Ses vers sont semés d'images et d'expressions très pittoresques, telles que ce *dibin pourtaneil*, cet adjectif *aguafat a sas alos*, cette perspective du globe terrestre se rapetissant comme un grain de mil, lorsqu'on le considère du fond du ciel, *la terro a bail à bail ero coun gra dé mil*, etc. Mais reprenons la marche de cette petite poésie, en nous tenant à l'ensemble, afin d'en voir toute l'économie. Notre railleur n'avait peut-être pas plus que Scarron la patience et le loisir de pâlir sur Horace, Plaute ou Térence. Savait-il seulement qu'il y avait un Aristophane? Q'importe! c'est le jet spontané de son esprit badin et mordant, qu'on recherche ici.

ACROSTICHO

Tandis qu'aquesté estioû, pendent la Caniculo,
Rebabo qualqué cop al fort de las calous,
Inquiet dé démoura tapit dins ma cellulo,
Boulguégui fé rima la Farço de Gleizous.
Oh! qué serio rabit sé ma proso rimado,
Leing d'annuya digus ou de bressa lé som,
Ero coumo un pastis per tutis acceptado,
Toutchoun sirio d'humou dé brezilla quicom.

SIZEN

Siré mès qué pagat, et me rendrex huroux,
Se gaytax de boun eil la Farço de Gleizous;
Le respect pla proufoun et l'amistat soulido,
Qué moum cor per bouzaoûs ressent journellomént,
M'emposon le deber de fé. pendent ma bido,
Quicon que pesco serbé a bostro amusoment.

Tribolet débute par ce qu'il intitule *Prumiero butado*, qui comprend cinquante-sept vers. Son héros, Gleizous, interpelle le Maître du ciel; il sait qu'il a sur l'âme bien des peccadilles; il veut faire son salut, et demande un accord au souverain arbitre des consciences. Il propose une bizarre

transaction, et offre un présent agreste consistant en un chevreau, moyennant quoi il prétend

Dé passa frank et quit la barriero del Cel ;

et il demande à Dieu de se dépêcher d'entrer dans cette proposition...

Bejax, Grand Dioux, bejax, et s'aco bous agrado...

Il bondit de joie de penser que, si Dieu agrée ses conventions, il aura l'incomparable jouissance

De pudé mettré l'nas dédins le paradis;
De pudé countempla touto la cour dibino
. . . . toutis les Sants,
Les grassis, les étics. . . . .

Il marchande avec Dieu, usant de ces formules, par lesquelles on enjolive un vendeur : il fera donner au bon Dieu un beau *pain bénit :*

Tabé jou bous baoü fé dounan'n bel pa-segnat.

Enfin, il se décide, il va se mettre sur la route du ciel, et prend momentanément congé de sa femme. Il lui fait ses adieux, avec quelques licences patoises de langage, qui font souffrir les convenances.

Il y a déjà, dans cette première boutade, quelques mots heureux ; le poète transporte, dans le colloque de Gleizous avec Dieu, l'argot de ceux qui, dans les choses commerciales, veulent conclure un marché :

Nou fascats pos lé fi, prenets ço qué bous disi,
Crezets, prenets-mé al mot, aoutroment men dedizi.

Ailleurs, il a des mots très pittoresques, en patois, quand il craint que Dieu ne se mette de mauvaise humeur :

Que debendro Gleizous et touto sa famillo,
Se bous repoutégats, s'eyrissats vostro sillo[1].

1. Si vous vous mettez de mauvaise humeur, si vous hérissez vos sourcils.

La deuxième boutade, qui a cent soixante-dix vers, est intitulée : *Ascension de Gleizous.*

Décidé à son excursion éthérée, Gleizous prend des munitions conformes à ce genre de voyage : il met l'image de *saint Léger* à son gilet, pour sacrifier en passant au calembour ; puis, s'adressant à la Vierge Marie et lui demandant un conducteur fidèle, il obtient, l'heureux mortel ! il obtient immédiatement un oiseau mystérieux et puissant, un aigle royal qui le prend et l'emporte.

Naturellement, un dialogue s'établit entre celui qui se trouve emporté et le mystérieux messager de l'espace. Ce porteur, depuis peu métamorphosé en oiseau par la volonté divine, était précédemment un habitant de la terre ;

Jacintho fuc moun noum, quand ero capucin.

Singulier épisode dans ce voyage aérien ; car ce capucin avait été l'oncle de Gleizous ; et les voilà causant tous deux dans le trajet.

L'aigle a de grands pouvoirs, continue le messager,

De poudets estendux, jou poussédi uno doso,
Del relotje dé Fouich, jusquos as trés fustets,
Soun bostré trazigné; pey, fets coumo pouyréts.

A son tour, Gleizous jette un coup d'œil rétrospectif sur ses propres antécédents et sur sa famille. Il fait sa confession devant son oncle, et raconte qu'après sa première misère, il est revenu à des habitudes régulières. Nous trouvons qu'ici le poète est très heureux, quand il met, dans la bouche de Gleizous, le récit de cette locomotion aérienne, et de la manière dont son guide-oiseau lui fait franchir les espaces,

L'aoüzel durbic lé bec, rabit d'aquel lengatgé,
Arroussegec[1] Gleizous per dessus le nuatgé;

1. Mot très expressif qui signifie *traîner*, emmener quelqu'un avec effort.

Gaytax, sa mé diguec, lé séjour luminous,
Le plafoun azurat, tout criblat dé bijous ;
Poussen toujoun amount, et destant la clouquetto,
Beyretx del Paradis la brillanto pourteto,
L'estello qué guidec les Magés d'Ourient ;
Anfins, tout y es azur, tout y es or, diament.

Desuito, d'un soul bol, agafat a sas alos,
Trabexégui tramblant las brumos glacialos ;
Et, l'ardou del soleill pû brillant qu'un caliou,
En m'encassant lé fret me fasquec tourna biou.
De mous eils eblouits rebirégui la pruno,
Quant fuégui tirgoussat al dessus de la luno ;
Mais, gaytan per dijous, bégégui le péril ;
La terro a bail a bail ero coum gra dé mil.

Enfin, le porteur ailé dépose Gleizous près de la porte du ciel. Saint Pierre demande quel est ce visiteur ? Gleizous se nomme et compte se rendre saint Pierre favorable, en lui apportant un peu de pain bénit de Foix ; il le supplie d'ouvrir et d'écouter son cantique, sa requête, l'objet de son voyage.

Soun Gleizous, lé pu brabè goujat,
Que bous porto de Fouich un chic de pa seignat ;
Beyrax quél rous coulor; nou y a pos gayré mico.
Durbex-mé, si bou plet, escoutax moun cantico :

La troisième boutade, est intitulée : *Chute de Gleizous, forobandit del cel.*

Gleizous raconte l'émotion que produisit, au milieu des célestes habitants, son indiscrète apparition. Saint Pierre crie de tout côté, pour expulser l'étranger. Gleizous ose présenter des arguments à saint Pierre, et lui dit, sans assez éplucher un dictionnaire qui n'est pas celui du Paradis...

Et qué dirio Mourrooū, sé bous me maltrattax ?
Qué bous truffas dé jou, crézy qué couyounax !
D'aillurs qùé bous ey feit ? D'ount bé qu'es tant mountadis ?
Nou bous e pos, bèléoū, prou pla recoumpensadis ?

Eh, coussi fé, Grand Dioûs, Eh qu'un diable de gens,
Qué siots tant irritats malgré tant de présens !
Et, nou baldrin pos mès ab'affé dambé'l Diable.

L'indignation de saint Pierre ne se calme point ; au contraire, il insiste et ordonne formellement à la céleste troupe d'expulser du ciel notre intrus, après lui avoir donné une leçon, une correction sensible. Voilà Gleizous, qui n'a rien de mieux à faire que de battre en retraite, et regagner notre monde sublunaire. Mais l'immensité de l'espace est enveloppée de ténèbres ; où trouver sa route? L'aigle royal, le compagnon de voyage a disparu. Cependant notre héros profite d'un éclair de clarté, pour redescendre sur Foix.

La lanterno del cel nou fa cap dé luo.
Dins lé moument parech la flamo d'un esclayré,
Qué mé fa distinga le Peich, et Saint-Salbayré [1],
La tour roundo dè Fouich, la trillo de Rouquet,
Et més un guindoulié del maillot dé Benet.
Moun cor-sé partajec ; et moun amo transido,
Mé fec azarda'l cop, al peril de ma bido :
Et, tout en cabussan, per amount, per abal,
Tumbi, de tust en bust, sul têt dé moun oustal.

Lé truc ouccasiounec une forto trounido
Que rebatec, pel sol, la miou fenno endurmido.
Les teulès en réblous, fiscoun dé tout coustat,
En raspuro réduits, ban rougi le pabat.

On entoure Gleizous ; on lui porte secours. Et comme Mourrooû proposait de chercher de l'eau bénite, un voisin émet un autre avis :

Se le boulez gari,
Durbez i l' ganitell et dounats i pla bi.

Gleizous ayant repris ses sens, finit par conseiller, pour

1. Noms que portent deux montagnes, au pied desquelles la ville de Foix se déroule. (Le *Pech* et *Saint-Sauveur*). Nous l'avons dit ailleurs.

suprême moralité, de ne point se présenter au Paradis, sans des papiers fort en règle.

Tel est le Scarron de l'Ariège et son œuvre.

On a voulu, d'après son style, et ses habitudes littéraires, conjecturer ce que Tribolet pouvait être au physique et au moral. Le style de Tribolet étant gai, vif et mordant, on s'est demandé si ce n'était point le symptôme physiologique de trois qualités saillantes dans cette individualité méridionale.

« *Style gai.* — L'humeur joyeuse dénote un bon estomac; (ce qui est vrai en général). Le poète Tribolet devait jouir d'une belle santé. » Et cependant, qu'on se souvienne de Scarron, de « ce malade de la Reine, » plein de belle humeur, et que vingt-deux ans d'infirmité n'empêchèrent pas d'amuser agréablement le public par les productions les plus gaies et les plus enjouées.

« *Style vif.* — L'entrain de la phrase dénote une intelligence d'élite. Le poète Tribolet devait avoir la physionomie animée. » Ce qui est logique.

« *Style mordant.* — Les habitudes agressives dénotent du courage. Il est probable que le poète Tribolet possédait cette assurance de l'homme, qui ne recule pas devant la perspective d'une mésaventure[1]. » Nous pensons, d'après ce que fait pressentir Frédéric Soulié, que dans Tribolet, sous le rapport d'une certaine vaillance habituelle[2], il y avait équation entre les apparences et la réalité. Toutefois, que de frondeurs et de turbulents, qui sont prompts à l'attaque, quand ils ne se croient point exposés, et qui ont

1. M. Émile Darnaud, Article de journal.

2. Un certificat de civisme, trouvé aux Archives de la mairie de Foix, indique que le secrétaire-greffier de cette municipalité, François Tribolet, partit pour Puycerda, comme capitaine, à la fin de septembre 1793, alors qu'il était le sixième fils d'une veuve dont les cinq autres enfants faisaient déjà partie de l'armée comme volontaires. (Émile Darnaud. *La part de l'Ariège, dans la guerre contre l'Espagne, en* 1793, p. 66.)

besoin, avant tout, de compter sur la faiblesse et la bonhomie des natures patientes, auxquelles ils s'en prennent! Mais toujours est-il que, dans son ensemble, Tribolet ne faisait pas seulement qu'amuser; il possédait vraiment de l'esprit, de la philosophie, il y avait de l'art dans ses railleries. Comme dans les grotesques de Callot et de Rembrandt, il ne faut pas voir uniquement des marmousets qui font rire; on doit, avec les connaisseurs, discerner les beautés du talent et des choses. Caricaturiste, faiseur de charges..., il l'était. Néanmoins, reconnaissons que Tribolet a fait plus qu'écrire des pages drolatiques ; il y avait en lui l'étoffe et la force d'un grand dessinateur. L'Ariège regrette qu'on ait laissé se perdre les meilleurs morceaux de cet énergique peintre de la comédie humaine, qui était, en poésie, un véritable coloriste.

VII. — Mais une autre personnalité ariégeoise nous appelle, dans la portion occidentale du département. Des étrangers, qui ont visité les vallées de la haute Ariège, ont écrit des récits et des impressions de voyage, qui tendraient à représenter les habitants du comté de Foix, comme doués d'appétits et d'estomacs spéciaux. A quoi bon établir des catégories et des différences, qui n'existent point, entre le comté de Foix, et la région du haut Couserans, qui se valent en ce qui touche les manières, les habitudes de la vie et la civilisation. Nous laisserons parler un économiste célèbre, qui a borné ses observations aux vallées de Vic-de-Sos et de Sem:

« Voici un village d'agriculteurs, un autre de muletiers, dit Michel Chevalier, un troisième et un quatrième de mineurs, ayant chacun son cachet, son originalité. A droite, une commune dont les habitants sont renommés par leurs habitudes rangées, par leur économie et leur sobriété ; on

y reconnaît universellement, comme axiome, cette parole de Job, qne l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler, en y ajoutant pour commentaire la devise d'Harpagon, qu'il faut manger pour vivre et non vivre pour manger. A gauche, à un quart de lieue, dans cette autre commune, tout le monde pense comme Grégoire, tout le monde adopte le refrain de Robert, que l'or est une chimère et qu'il faut savoir s'en servir. A Sem, tous les chefs de famille, quoiqu'ils ne sachent pas lire, sont familiers avec les mystères du Code de procédure ; la nature les a tous fait procureurs. Dans celui de Goulier, tous sont nés *gastronomes*, et des plus dévorants ; à table, mais aussi en champ clos, avec leurs épaules carrées, leur humeur altière et leur estomac indomptable, ils tiendraient tête, non seulement aux héros d'Homère ou aux guerriers du grand Odin, mais, s'il le fallait, à Polyphême. Le médecin le plus renommé du pays m'a communiqué le menu de quelques déjeuners, dîners et goûters auxquels il avait assisté, et qui feraient reculer d'effroi tous les géants et tous les ogres qui ont paru sur le boulevard ; et, par exemple, il me citait un des hommes les plus recommandables, les plus *comme il faut* de la vallée, qui, au sortir d'un repas de noces, avait avalé jusques aux os, par passe-temps, une oie et un jambon, en attendant le souper. « J'ai vû, me di-
« sait ce docteur, deux mineurs de Goulier engloutir, à
« la table d'un cabaret, chacun dix kilogrammes de viande,
« cinq kilogrammes de pain et quinze litres de vin : le litre
« pèse un kilogramme ; la carte de ce dîner s'élevait donc
« en poids à soixante livres par tête. Vous avez dans les
« salons de Paris de jolies femmes qui pèsent moins. Un
« autre jour, un mineur à qui sa femme venait de donner
« un fils, voulant célébrer dignement cette faveur du ciel,
« fit venir un veau gras, par réminiscence de l'histoire

« de l'enfant prodigue, le tua, le fit rôtir, le servit sur « la table, de ses mains, comme Ulysse, et le mangea « tout entier, avec le seul secours d'un ami digne de « lui[1]. »

Dans le Couserans, on a aussi bon appétit, et nous y rencontrons des poètes, qui boivent non moins prestement. Mais allons au but.

Rien de plus curieux, de plus original qu'un poète couseranais fort excentrique, qui florissait dans les Pyrénées, en notre siècle, et qui était, par son genre d'esprit, de la famille des Jasmin et des Goudouli, type des plus instructifs à observer. On le nommait *Joseph de la Migo*. Cet homme, qui ne sortit point de l'humble rayon d'une notoriété de canton ou d'arrondissement, montait cependant à certains sommets d'esprit et de bon sens. Il passa sa vie à chanter, à boire et à composer quelques chansons dans le patois du dialecte saint-gironnais.

A qui le comparer?

Joseph de la Migo, né dans le Saint-Gironnais, n'avait sans doute pas l'étoffe et la consistance, pour ajouter un élément considérable aux dialectes romans, depuis longtemps sans essor; et son rôle, dans les temps modernes, ne pouvait rien emprunter au serment des Croisés, qui, dans le moyen âge, mettait sur la même ligne Dieu et les dames. Qu'on veuille donc réfléchir au point de départ de notre poète de l'Ariège, qui n'était pas gentilhomme. Né dans les rangs du peuple, il vécut pauvre, n'ayant reçu aucune éducation, aucune culture. Il eut l'infirmité de Milton et les conséquences de la privation de la vue. S'il invoqua le secours de la musique et de la poésie, car il était poète et musicien, ce ne fut point pour subjuguer le

1. Michel Chevalier, *Revue des Deux-Mondes*, décembre 1837, p. 628.

cœur des dames et pour flatter leurs oreilles. Il fut plutôt appelé, comme les ménestrels, comme les trouvères, à égayer son temps, à tenir école de fine et joyeuse raillerie. C'était un poète bon enfant, « qui faisait le gros dos, et, comme Joseph Delorme, prenait, dans la rue, le côté du soleil[1]. »

Sorte de Béranger et de Listz tour à tour et à son heure. le barde Saint-Gironnais, qui tenait de l'un et de l'autre, composa, ou plutôt improvisa, en se jouant, de nombreuses et fugitives *poésies chantées* ou *chansoz*, comme les appelait le troubadour Gérard de Borneuil. C'étaient tantôt de purs *chansoz*, ayant pour objet la galanterie ; tantôt des *sirventes*, dont la politique, la guerre, la satire faisaient les frais. Ses contemporains, qu'il égayait, eurent le tort de se laisser aller au charme de l'entendre, sans penser à recueillir et à fixer dans les fidélités de la mémoire les productions musicales et poétiques de cet honnête et incomparable artisan[2].

De la Curne de Sainte-Palaye citait, dans un mémoire à l'Académie des Inscriptions, quelques vers du douzième siècle, qu'on avait la complaisance de trouver curieux[3]. Le

1. Joseph de la Migo — disait un homme d'esprit, un de mes amis, M. C. de M... — était un peu épicurien. Il n'avait pas un sou vaillant, et il chantait du matin au soir. Il fallait bien humecter le gosier; aussi buvait-il de ce petit vin qu'il a chanté. Il eût été digne d'être membre du *Caveau*.

2. Joseph de la Migo était un de ces êtres, prédestinés à devenir dans leur pays les chantres nécessaires de toutes les émotions et de toutes les fêtes : banquets de corporations, réunions de sociétés d'utilité publique, chants patriotiques, réjouissances de famille, petits événements de la localité. Sans avoir le genre tendre et mélancolique, qui fait rêver et penser, c'était un troubadour apte à chanter les joies paisibles de l'existence.

3. En voici quelques-uns :

« Quant se réjoïssent oisel,
« Au doz tems qu'ils voyent venir,
« Vi dos dames soz un chastel
« En un pré florettes coillir;
« La plus joeuette se plaignoit
« Et a sa compagne disoit ... »

recueil, *Choix de la poésie des troubadours*, fait honneur à un ancien comte de Poitiers, d'un de ses morceaux.

Farai chansoneta nueva
Ans que vent, ni gel, ni plueva ;
Ma dona m'assaya em' plueva, etc. [1].

S'il était possible de faire d'amples citations de l'œuvre poétique de Joseph de la Migo, le lecteur jugerait comme nous, que le barde du Midi a droit aux sympathies, aux admirations littéraires, autant du moins que les auteurs ressuscités par la Curne de Sainte-Palaye. Malheureusement il ne nous est donné de pouvoir citer qu'une seule chanson de Joseph de la Migo, intitulée *la Perdrix* ; elle contient, dans la première strophe, ces deux vers d'un sens bien profond en matière de philosophie pratique :

Quand la tenguios, era perdrix,
Qué l'abessos plumado[2]
Tra la la la, la la.

Ce mot *que l'abessos plumado*, en langue gasconne et provençale, vaut le mot sublime de Pascal, sur le gravier de la vessie de Cromwel, qui changea de fond en comble la situation critique de certains États de l'Europe. Qui ne sait, qu'en politique, en affaires, en industrie, en relations affectueuses ou autres, nées ou à naître, toutes choses tiennent souvent à une circonstance saisie à propos ou laissée improductive, à une occasion qu'on a prise aux cheveux ou

1. Je veux faire une chansonnette nouvelle, avant qu'il ne vente, qu'il ne gèle, qu'il ne pleuve. Ma dame fait pleuvoir sur moi plus de chagrins que tous les orages.

2. Quand tu tenais la perdrix,
Pourquoi donc ne l'as-tu point dépouillée de ses plumes?

Le sens du poète dans cette chanson était moral et élevé. — Nature généreuse, il n'eut jamais donné le conseil égoïste, odieux, de ne pas perdre la moindre occasion d'exploiter les dupes et les victimes.

dont on n'a point su profiter, *à la perdrix* de notre poète qu'on n'a pas su plumer? Et la manière dont le poète Saint-Gironnais a rendu sa pensée, l'apologue dans lequel il la présente, renferme autant de grâce, pour ceux qui connaissent la langue romane, que la plupart des apologues de La Fontaine. Il faut y voir, aussi, un peu de cette ironie gauloise, dont le Béranger du Couserans n'était point dépourvu.

Un embarras se présente, quand on discute l'origine de cette chanson, qui porte la vive empreinte du pays de bois et de pâturages, où elle a été composée. On se demande si Joseph de la Migo, imprégné des communications interno-pyrénéennes, aurait travaillé sur une réminiscence; parce que le Béarn possède une chanson pastorale, analogue à la sienne. Le poète ariégeois et le poète béarnais, ont-ils eu simultanément une inspiration identique, ou bien l'un a-t-il marché sur les traces de l'autre, et lequel[1]?

1. On trouve dans le Recueil des chansons béarnaises, publié par Cénac Moncaut (*Littérature populaire de la Gascogne*, in-12, p. 460), une chanson ayant pour titre : *la Perdrix*.

On y lit ce couplet :

Quouan teni la perdix pous pés,
Perque nou la plumabès?
Adare la plumeras mes,
Que set en ey anade,
La deri dera
Que set en ey anade.

Du reste, il faut croire que cet apologue de la *Perdrix à plumer* suscita de nombreux échos dans le Midi et dans la région sous-pyrénéenne, car nous en retrouvons l'idée et la formule dans une des chansons populaires de l'Armagnac ou de l'Agenais, dont M. F. Bladé a publié le texte en français et qui est intitulé : *Marguerite*.

Marguerite est au bord d'un bois; elle n'ose point le passer; survient un officier qui la prend sur son cheval. — « Belle, peut-on vous demander de qui vous êtes la fille? — Puis, dans une autre strophe : « Belle, peut-on vous demander ce qui vous fait tant rire? »

Et comme Marguerite dit qu'elle rit de la sottise de l'officier :

« Revenons, belle, dans le bois,
« Je vous donne cent livres.

VIII. — Au temps de certaines exigences ou exactions féodales, le troubadour de Saint-Girons eût été un jovial pamphlétaire. Du reste, en présence de l'avidité de certains seigneurs, qui tiraient argent de tout et faisaient naître les revenus par toute sorte d'impôts ou taxes, il arrivait aux Ariégeois de se plaindre, à la façon assez usitée dans la Gascogne. Ils mettaient la poésie au service des lazzis qu'on décochait : ainsi firent des vilains et des manants, qu'ennuyaient les disputes des Comtes de Foix avec l'abbaye de Saint-Antonin, ils ripostaient par des vers malins :

Ya scriout al castel de Mazeros :
Am toun seignou *nou manjes peros;*
Se manjara las *pu maduros*
Et te coupara *l'cap am las pu duros*[1].

Notre gai censeur couseranais, avec sa nature honnête et généreuse, savait se transformer aux moments nécessaires, en poète du patriotisme. Qui fut plus enthousiaste que lui, dans les hymnes à la patrie, dans certaines sortes de chants nationaux, que sa muse lui inspirait? Lui surtout disait : — Il n'est pas de cime élevée vers le ciel, pas de vallée, pas de rivage baigné par les flots, qui soit plus aimé que notre pays du Midi, que la terre de nos aïeux, notre pays Saint-Gironnais, notre chère patrie[2].

Marguerite répond :

« — Ni pour deux cents, ni pour trois cents,
Ni même pour cent mille ;
Il fallait plumer la perdrix
Pendant qu'elle était prise. »

(J.-F. Bladé, *Poésies populaires en langue française recueillies dans l'Armagnac et l'Agenais*, p. 77; Paris, 1879.)

1. Il ne faut point manger des poires avec son seigneur et maître ; il prend pour lui les plus mûres ; et, les vertes, il vous les jette à la tête.

2. Les chanteurs scandinaves d'Upsala et de Christiania, qui firent entendre à l'Exposition de 1878 leurs chants nationaux, nous rappelèrent Joseph de la Migo, qui, en patriotisme, ne le cédait à aucun étudiant de Suède ou de Norvège.

Être poète, porter en soi la flamme, se débattre toute la vie dans une situation d'une *indigence* éternellement la même, et néanmoins rester invariablement honnête et gai pendant près de soixante ans, voilà cette personnalité, qui n'était point la première venue. Lamartine se plaignait beaucoup, dans les dernières années de sa vie, de ce *boulet* qu'il faut traîner, et qui, nous obligeant à pourvoir aux nécessités de la vie, sans être jamais sûr du lendemain, réduit l'existence humaine à une condition inexorablement précaire. Il y a plus dans le cas présent; nous sommes en présence d'un poète qui, débutant par le dénûment le plus complet, le manque absolu de tout, reste sa vie entière dans une totale pauvreté. Toutefois, l'obscur poète de l'Ariège mérita de voir ses concitoyens ouvrir spontanément une souscription publique, à son intention; ce que Lamartine, vieillissant et endetté, ne put obtenir de ses contemporains insouciants, peut-être oublieux et ingrats. Nous devons à cette souscription, une page que les feuilles publiques consacrèrent à la renommée méridionale du poète Saint-Gironnais. Qui donc par la nature de son talent, et par les allures de sa vie, rappelle avec plus de fidélité les mœurs des anciens trouvères et troubadours du moyen âge? Mais procédons par comparaison. Joseph de la Migo, n'eut pas la chance et le privilège du poète tisserand connu sous le nom de *Magu;* celui-ci, après avoir d'abord ramassé les pierres et arraché les chardons dans les champs, mit plus tard la main sur des livres, qui purent l'initier aux principes fondamentaux des littératures.

J'étais bien jeune encor, quand ma rustique lyre
Pour la première fois soupira mon délire;
Ma voix mal assurée essaya quelques sons,
Mais l'amour seul connut mes rustiques chansons;
Car je chantais alors comme on chante au village.

Pour le barde Saint-Gironnais, aveugle de naissance, il s'était vu condamné à tirer toute chose de lui-même, de son fonds natif d'idées, de ses intuitions, de la conversation avec ses semblables. Il n'eut d'autre école que les grands chemins, et d'autres livres que les battements de son cœur. Ajoutons que notre stoïque barde des rives du Salat, avait été plus patient et plus fort qu'un poète ouvrier d'une autre zone, plus résigné qu'un confrère prolétaire d'une autre région. La manière d'interpréter la résignation chrétienne, n'a pas été bien orthodoxe de nos jours, dans diverses écoles philosophiques et politiques. Jouant sur un malentendu métaphysique, on a affublé la doctrine chrétienne, d'un enseignement qu'elle est loin d'accepter. Joseph de la Migo n'échoua pas à cet écueil. Sans admettre la vocation à l'inertie, et l'éternel *statu quo* des positions précaires, il supporta son infortune avec une sérénité digne de sympathie. Il ne connut point la révolte de ce poète, simple artisan, à qui écrivait Béranger, et qui, pauvre d'abord et résigné, se trouvant ensuite affligé d'une ophtalmie, s'écriait :

A sa suite, dame Misère
Entre chez nous ; quel désarroi !
C'en est trop, je ne puis me taire ;
Le bon Dieu s'est moqué de moi.

Mais surtout, notre Joseph de la Migo avait beaucoup d'analogie avec un poète du Languedoc du seizième siècle, avec Auger Gaillard, de Rabastens ; leur talent semble le même, et la gaieté du caractère avait chez tous deux une égale expansion. Si *lou Rovdié de Rabastens*, comme on appellait le troubadour albigeois, fut obstiné dans le Calvinisme [1], Joseph de la Migo vécut et mourut en catholique.

1. Il servait, en 1567, dans la compagnie de Rabastens, sous les ordres du vicomte de Montclar, commandant de l'infanterie huguenote du haut Languedoc.

Tandis que Auger Gaillard chanta Henri IV, le poète Saint-Gironnais eut des accents et des convictions à l'adresse de Henri V; tous les deux, après avoir chanté dans les dialectes méridionaux dérivés de la langue romane, ont semblé un instant « ensevelir dans leur tombe leur célébrité passagère[1]. » Tous deux, comme les troubadours, étaient musiciens, s'accompagnant du violon, faisant danser des bourrées et des valses, cumulant ainsi plusieurs professions. On a dit du poète de Rabastens qu'il était friand *comme un petit chat*, et qu'il tenait, en partisan des bons dîners, à prouver la vérité de cet adage de Rabelais : les musiciens n'ont jamais la goutte aux dents. Pour le poète Saint-Gironnais, il penchait plutôt pour Bacchus; tous deux ont rimé le verre à la main.

Mais consultons ce que disaient du poète du Couserans les feuilles publiques vers 1851.

« Comme poète et comme musicien, Joseph est d'autant plus remarquable qu'il n'a reçu aucune éducation et que ce qu'il sait il l'a appris de lui-même, n'ayant jamais reçu les leçons d'un maître. Non seulement, grâce à un coup d'archet admirable, il est parvenu à une force peu commune sur le violon, non seulement il excelle à jouer les contredanses, les valses, les gigues et les bourrées (danses villageoises), mais encore il est compositeur, et, comme Jean-Jacques, il fait lui seul les paroles et la musique. Il n'est personne à Saint-Girons, qui ne connaisse sa fameuse chanson patoise sur la *Perdrix*, et qui ne sache par cœur ses chansons françaises sur la *Reconnaissance*, *l'Amour et l'Amitié*. Il aime à chanter en plein vent, surtout pendant la nuit. De sa large poitrine s'échappe une voix de stentor, mais sonore, harmonieuse, remplissant une vaste étendue et faisant

1. Gustave de Clausade, *Notice sur Auger Gaillard*; Albi, 1843, p. 11.

résonner tous les échos *des boulevards*, du *Raufaste*, du *Marsan* et de la *citadelle*. Oh ! ne craignez pas, bien que les jeunes filles quittent leurs blanches couchettes, et que les mamans elles-mêmes courent à leurs croisées, ne craignez pas qu'on dresse procès-verbal contre le chanteur attardé, pour bruits et tapages nocturnes ! On ne trouverait pas de commissaire de police pour le rédiger, de ministère public pour requérir et de juge pour condamner. Tous les chants de Joseph et les doux accents de son violon sont populaires [1]. »

IX. — Du reste, la gaieté et le stoïcisme chrétien du troubadour Saint-Gironnais étaient proclamés par le journaliste. « Je viens entretenir les lecteurs de l'*Union de l'Ariège*, disait-il, d'un pauvre hère n'ayant ni feu ni lieu, du moins assurés, manquant littéralement de tout, et vivant au jour le jour. Mais s'il est dénué comme Job, il est résigné comme lui. A la sagesse de Socrate, il joint l'inaltérable gaieté de Démocrite ; et cependant ce nouveau sage de la Grèce, réduit comme ses devanciers, à un bâton et une besace, est affligé de la plus complète cécité, car il est aveugle de naissance. De plus, orphelin, seul, sans famille, sans parents, sans amis, il est arrivé à cinquante-six ans sans avoir jamais murmuré contre la Providence dont il adore les décrets, ni contre la société dont il est le membre le plus infime, mais le plus tranquille, le plus pacifique et le moins exigeant.

La raison de ce phénomène, le publiciste la trouvait dans la nature d'élite du poète, et ensuite dans sa passion pour la musique. « Notre aveugle, ajoutait-il, n'a jamais connu la

1. Voir, dans l'*Union de l'Ariège*, dont le prince de Berghes était l'un des fondateurs, au numéro du samedi 13 septembre 1850 ou 1851, un article signé *de Martres*, avocat.

tristesse, et, semblable au *savetier* de la fable, avant que le *financier* lui donnât les cent écus, *il chante du matin jusqu'au soir*, au point que *c'est merveille de le voir*, *merveille de l'ouïr.* » « Et lorsque je disais (c'est l'*Union* qui parle) qu'il n'avait qu'une besace et un bâton, j'oubliais que notre mélomane possède un chétif instrument, d'où il tire des sons de la plus suave mélodie. Ce n'est pas *la vielle de l'Aveugle de Bagnolet*, beaucoup trop égrillarde, c'est un tout petit violon chaste et sévère, dont il fait tout ce qu'il veut, et dont il accompagne sa voix mâle et fortement accentuée. Mais quel est donc ce sage, ce phénix des aveugles-nés?... C'est un homme bien connu sur les rives du Salat et du Lez, surtout de la brillante jeunesse des deux sexes et des enfants [1]; c'est *Joseph de la Migue*, poète et musicien par vocation, religieux par conviction [2], devoir et reconnaissance; légitimiste par raisonnement, et honnête homme par essence [3]. »

Ailleurs le même journal faisait ressortir les idées arrêtées du poète, en politique, et la fermeté connue de ses principes. Joseph de la Migo, membre du peuple, était profon-

1. Joseph de la Migo, comme nous tous, était sujet à des manies, il avait peur *des oies*. Aussi, les gamins exploitaient contre lui cette peur, en jetant sans cesse dans ses jambes, de ces malencontreux et lourds volatiles.

2. Sa passion pour le violon et son ardeur à faire danser fillettes et garçons, furent cause de son long retard à faire sa première communion. Néanmoins, il ne discontinuait pas de fréquenter l'église, d'assister aux offices, de faire sa prière matin et soir, et même de longues méditations à l'église paroissiale. Il remplit enfin tous ses devoirs de chrétien, à l'époque d'une mission prêchée à Saint-Girons par M. l'abbé Dumas, naguère curé de la cathédrale de Pamiers, et que le diocèse vient de perdre.

3. Dans l'article de l'*Union de l'Ariège* du 13 septembre. — Nous avons connu l'auteur de cet article, avocat de mérite, homme d'un noble cœur, littérateur distingué, simple et modeste comme tous les esprits d'élite. Nous aimons à consigner ici son nom, M. *de Martres*, du barreau de Saint-Girons, trop tôt enlevé à son pays. M. de Martres était le parent de M. Camille de Martres, qui a écrit sous le pseudonyme de *Un Rural* des articles de presse spirituels, et qu'on a fort remarqués dans le Midi.

dément légitimiste ; et l'on cite à ce sujet, diverses anecdotes, qui tout à la fois témoignent de sa constance en politique, et font voir quel genre d'esprit il avait, et, chose plus rare ! quelle présence d'esprit. Dans les premiers jours de l'avènement de la République de 1848, un fonctionnaire donnant un banquet à ses amis politiques, pria Joseph de venir, vers la fin du repas, chanter, en s'accompagnant du violon, la *Marseillaise*, le *Réveil du Peuple*, et autres airs nationaux ou patriotiques. Le poète musicien fut exact au rendez-vous; mais au lieu de la *Marseillaise*, qui lui eût écorché son gosier de légitimiste, le pendard se mit à chanter avec le tonnerre de sa voix :

O Richard, ô mon Roi,
L'univers t'abandonne,
Sur la terre il n'est que moi,
Qui s'intéresse à ta personne.

En une autre circonstance, Joseph de la Migo se trouvait mêlé à un cercle de jeunes gens, où l'on faisait couler un vin, qu'il était loin de dédaigner, quoiqu'il fût rouge. A un moment donné, le plus jovial de la troupe, connaissant le culte du poète saint-gironnais pour Henri V, lui proposa, avec une arrière-intention, de faire raison de *cinq* rasades jusqu'au bord. Le poète-buveur accepta : et aussitôt, de remplir et de vider *cinq* fois son verre[1]. Puis, sur l'air de *Lindor*, il chanta l'impromptu suivant :

Du nombre *cinq*, moi, je suis un apôtre;
Car, comme impair, il est aimé de Dieu;
Voilà pourquoi d'un bout de France à l'autre
Le nombre *cinq* fait fureur en tout lieu.

1. Joseph de la Migo était de la trempe d'un autre poète patois de Montpellier, son contemporain. Ce dernier, a dans ses vers, cette invocation : « O Dieu qui as pour trône une barrique... écoute-moi, soutiens mon haleine : et toi, Muse, buvons ensemble un verre de cette liqueur vermeille, c'est le plus sûr moyen de donner de la force à mes chants. (*Les Vendanges de Pignan* (près Montpellier), poème en deux chants).

A cette improvisation, il y eut un bravo général. Cependant quelqu'un des jeunes gens faisant observer que, si le nombre *cinq* revenait, il ramènerait les privilèges et les abus de l'ancien régime, Joseph, qui s'apprêtait à boire de nouveau, remit le verre sur la table, et s'adressant à son interlocuteur : « Mon cher, ce que tu dis là a été cent fois répété et cent fois démenti. Ce sont les ennemis du nombre *cinq*, qui font courir, et pour cause, ces bruits aussi absurdes que mensongers ». Et, là-dessus, reprenant son ton d'inspiré, Joseph, sur le même air, improvisait ce nouveau couplet :

De l'univers le premier gentilhomme,
Chambord sera le meilleur de nos rois.
Vous le verrez constamment honnête homme
Mettre sa gloire à respecter nos droits.

X. — L'œuvre de Joseph de la Migo est restée fort incomplète et, il faut le dire, à l'état tronqué, par la faute des contemporains qui furent dans ses relations et dans son intimité. On se demande, comment on ne lui suggéra pas l'idée d'un poème local, ariégeois, dans ce genre de poèmes, qu'ont laissés, à notre époque, le poète d'Agen, le coiffeur Jasmin, ou le poète provençal, Roumanille, ou son compatriote Frédéric Mistral. Cela est d'autant plus regrettable, qu'entre autres sujets, il en était un, tout indiqué, dans des événements qui avaient eu les Pyrénées pour théâtre. N'y avait-il point un sujet historique, de l'année 1809, qui n'attendait que le troubadour : *Era olo d'eras Pyrénéos* (la Folle des Pyrénées)[1] ?

Ce sujet rentrait un peu dans l'idée du poème de Jasmin, *Maltro l'innocento, poemo en très paouzos,* que le chantre d'Agen dédia à madame Nodier-Menessier, la fille

1. *Archives de Foix.* — Bergès, *Notice sur l'Ariège.*

de Charles Nodier [1]. Le poète saint-gironnais aurait dit, dans une introduction, comme Jasmin, à propos de son héroîne :

Sa graço de grando fashioun,
Tournuro et distingtioun,
Sa grando poou quand li digion lou mot d'espous,
Fasquésan pensa qué la grando noblo olo
Aoutrés cots âguêt sa râzou,
Et qu'éro un martyre d'amou.

Lorsqu'on envisage l'événement curieux survenu dans l'Ariège en 1809, on voit aisément comment le poète aurait divisé son poème en trois chants.

Premier chant, une existence mystérieuse, compliquée du mutisme de la folie.

Deuxième chant, interrogatoire de la folle, et nouvelle phase de cette vie impénétrable.

Troisième chant, le dénouement de cette aventure Pyrénéenne, et une lueur d'amour sur tout le mystère.

1er *chant*. — Tout d'abord le poème devait s'ouvrir par une description de paysage. Il fallait décrire les environs du fier et célèbre Montcalm, un des pics les plus élevés du groupe ariégeois ; car c'est là que commence la scène, ou le drame de la folle. Le talent de Joseph de la Migo n'aurait point fait défaut ici. Une vallée sombre et silencieuse se déroule au pied du Montcalm; rarement des mortels s'aventurent dans ces régions désertes et désolées. Or ces grandeurs sauvages prêtent beaucoup au pinceau d'un poète. Il nous eût dit le courage de ces chasseurs ariégeois, qui poussèrent leur course, en 1809, jusque dans ces gorges solitaires, pleines de décombres, où il semble que vont descendre de

1. Agen, 1845. — Poème en trois chants ; ensemble quatre cents vers environ, in-8° de 63 pages.

nouveaux rochers, se précipitant du sommet des montagnes nues et horriblement déchirées.

Cependant le hasard voulut que nos intrépides chasseurs fissent la rencontre, dans ces solitudes ignorées, d'un être humain, acclimaté dans ces horreurs solennelles. C'était une femme, à l'état sauvage. Combien le poète aurait intéressé, en donnant la physiologie de cette créature humaine, mystérieuse, tombée à l'état sauvage, vivant loin des mortels, dédaignant les vêtements que portent les civilisés, ne se couvrant presque que de sa longue chevelure. Sa peau avait été noircie par le soleil; son regard était grave; elle courait sur les rocs, à la façon des izards, se suspendant au bord des précipices, sans la moindre idée du péril.

Lorsque les chasseurs coururent vers elle, l'ermite échevelée prit la fuite; et emportée par la frayeur, disparut au milieu des précipices. Ce fut seulement le lendemain, qu'attirés et réunis par la nouvelle de cette étrange apparition, un grand nombre de montagnards des alentours s'embusquèrent derrière des rochers, et parvinrent à surprendre l'inconnue, et à l'arrêter. — Quelle était donc cette créature? Comment choisissait-elle des régions inhabitables, que les autres fuient et abandonnent? Comment pouvait-elle y vivre? Parlait-elle une langue, et quelle était cette langue? Était-ce la victime d'un espoir trompé, ou bien avait-on affaire à un être bizarre, venu pour réaliser les théories de Jean-Jacques Rousseau, sur la manière de vivre des premiers mortels? — Le poète saint-gironnais aurait assurément tourné des vers piquants, en posant ces diverses énigmes.

Mais il fut bientôt évident que cette femme *était hors de sa tête*, selon l'expression britannique, et que quelque grande crise, dans cette vie problématique, avait momentanément obscurci en elle le flambeau de la raison. On

s'empressa de lui présenter des habits, qu'elle repoussa et déchira avec violence : elle était folle. Il fallut lui attacher les mains pour la vêtir, ce qui ne fit que redoubler sa fureur. Elle rompit son silence, et lança contre ceux qui l'environnaient, des menaces proférées d'une voix forte, et du ton surnaturel de l'enthousiasme et de l'inspiration.

Comment arriver à percer un peu ce mystère de femme égarée dans d'affreuses solitudes ? Les chasseurs imaginèrent de recourir aux lumières du curé du hameau voisin, ou plutôt ils conduisirent l'inconnue au presbytère de Suc. On espérait que peut-être cet ecclésiastique, prêtre estimable, doux et persuasif, aurait quelques secrets de parole pour calmer et apaiser un instant cette âme agitée, révoltée, et hors de sa raison. Il sembla, en effet, que le curé exerçât sur elle un peu d'empire, car elle se calma tout à coup et devint morne et silencieuse.

C'eût été le devoir du poète de bien marquer ici les premières révélations, qui jaillirent du nouvel état psychique de la folle. Une seule pensée parut absorber tout son être ; on vit des larmes involontaires trahir ses angoisses. Tout à coup elle fixe ses regards sur ses vêtements ; ses jambes chancellent, elle tombe sur ses genoux, et elle s'écrie : « *Dieu! que dira mon malheureux époux ?* »

XI. — 2e *chant.* — N'était-on pas sur le point de toucher au mot de l'énigme ? Malheureusement notre mystérieuse exaltée, qu'on avait enfermée dans une chambre pendant la nuit, trompant la vigilance, parvînt à s'échapper. Cette évasion suspendait les recherches et déconcertait les investigations. On avait entrevu une lueur ; il était de toute vraisemblance, qu'il y avait dans l'histoire de cette étrangère, rejetée dans l'état sauvage, un drame conjugal, non de ceux que l'impitoyable Balzac a analysés dans ses éternels

chapitres des petites *Misères de la vie conjugale*, mais plutôt de ces drames, qui renferment des épisodes tragiques. On avait arraché quelques mots à notre héroïne; elle s'était exprimée en français, et dans un accent très pur. Elle était d'une haute taille. Sa figure, bien que flétrie par cette existence en plein soleil, et peut-être par les ravages des douleurs morales, portait néanmoins l'empreinte de la dignité et de la noblesse.

En de telles conditions, il n'eût pas été difficile au troubadour du Couserans d'exciter au plus haut degré la curiosité du lecteur. On ne revit la pauvre fugitive, ce pauvre débris de quelque famille aristocratique, que quelques jours après, sur la cime d'un pic, jusqu'alors réputé accessible aux seuls aigles et aux chamois. Et, comme l'hiver approchait, nous aurions eu une mâle et austère description de la saison des neiges dans les Pyrénées. La neige qui occupe les sommets des montagnes, descend progressivement et repousse dans les hameaux les hommes et les troupeaux; les hauteurs sont forcément abandonnées, parce que la vie n'y est plus tenable. Qu'allait devenir notre infortunée? D'où tirerait-elle sa subsistance? Quelle force inconnue pouvait donc l'attacher à un séjour inévitablement funeste?

On la croyait perdue, lorsqu'au retour de la belle saison, on revit notre romanesque sauvage, toujours avec ses vêtements primitifs, parcourant les hauteurs accoutumées.

Y avait-il un printemps pour cette amante intrépide des solitudes? Le poète aurait dû nous donner, en chantant, ses hypothèses personnelles. Du reste, Joseph de la Migo connaissait et pratiquait, pour son propre usage, la devise :

Quau canto,
Soun mau encanto [1].

1. Qui chante.
Son mal enchante.

Et qui sait s'il n'existe point, loin des humains, loin des habitations terrestres, une sorte de poésie amère de la bouderie et de la vengeance, après la déception ? Qui sait si, en face du renouveau des déserts, en face du renouveau des fleurs des montagnes, notre mystérieuse fugitive n'éprouvait point en elle ce « *regounfle de soun amour*, » dont parle le poète provençal [1], ce trop-plein de son amour, jaillissant en un débordement de mâle poésie [2] ?

La municipalité de Vic-de-Sos entra, cette fois, en scène; nouvelle chasse organisée et nouvelle prise de l'inconnue, devenue la grande émotion de la contrée. Un magistrat [3] intervint; la malheureuse fut de nouveau vêtue; on prit tous les moyens de gagner sa confiance, et l'on y parvint en partie. Toutefois elle ne condescendit qu'à moitié à satisfaire la curiosité publique, opposant toujours un silence obstiné aux questions qui eussent éclairci le problème. Pourtant, il y eut un point sur lequel elle s'expliqua, en de brèves paroles, sans doute.

Le magistrat lui ayant demandé comment, dans ces formidables enceintes de montagnes, fréquentées seulement par les grands quadrupèdes, les ours ne l'avaient pas dévorée... « Les ours ! répondit-elle, ils *étaient mes amis, ils me réchauffaient.* »

Notre poète narquois de Saint-Girons aurait profité de sa situation de célibataire, pour décocher ses traits de verve malicieuse contre beaucoup de maris ; il aurait demandé s'il n'y avait point, dans la société conjugale, des êtres moins bons que les ours. Nous aurions une variante gasconne des satires de Jacques Azaïs, capoulié de l'Académio de Beziès,

1. Frédéric Mistral, *la Miougrano* de Teodor Aubanel, *introduct.*
2. La pouësio es coume lou soleù... touti podon lou beure (l'*Entrelusido* p. X, a William Wyse de Waterford, p. 140).
3. M. Vergnies, juge de paix de Vic-de-Sos.

comme de : *Las fennos que se planou de sous homes.....* *Lous homès et las fennos, ou lou temps passat*, etc.[1].

Mais, infailliblement le poète avait à étudier ici l'ours des Pyrénées, qui est d'un naturel doux, ne se montrant terrible que contre ceux qui l'attaquent. Retiré dans un antre sauvage aux approches de l'hiver, il y passe plusieurs mois plongé dans un léthargique sommeil. Le poète pouvait donc supposer que cette femme, poussée par le froid dans cet épouvantable séjour, s'y était réchauffée en partageant la demeure des ours, qu'elle n'abandonnait, sans doute, que pour aller prendre du poisson dans le torrent, ou cueillir des pommes de pin, dans les forêts voisines. Et ce n'eût point été dépourvu d'originalité, que d'entendre, en langue romane, une tirade sur les ours, considérés comme promoteurs de sociabilité humaine[2]. Quant à la solution du problème, elle n'avait point marché ; le mystère restait toujours.

3e *chant*. — Ce chant aurait renfermé le dénouement. La folle des Pyrénées, sujet de multiples suppositions, est conduite à Foix et logée dans ces tours du château féodal, qui furent témoins, jadis, des splendeurs de la puissance comtale. Bien que l'état d'aliénation de cette infortunée ne cessât point, il restait de la marge au poète, pour rendre attachant son troisième chant. On put reconstruire, sinon d'une façon intégrale et avec des détails circonstanciés, du moins assez approximativement, le drame conjugal dont on tenait la triste héroïne. A l'aide de quelques révélations commencées, on allait du connu à l'inconnu.

1. *Berses patoises*, t. Ier, p. 95, — t. II, p. 51.

2. Madame de Girardin disait des révolutionnaires, que, comme les chats, ils aimaient beaucoup le sang et beaucoup la crème. On a ajouté que l'ours n'est pas comme le chat et le révolutionnaire ; qu'il aime les fruits et point le sang ; qu'il aime tant le miel, que malgré sa prudence naturelle, il ne résiste presque jamais à la tentation, lorsque le miel sert d'appât dans un piège ; qu'il aime, enfin, que chez lui on ne le tourmente pas, qu'on soit tranquille et bon enfant.

Les tragiques événements de la Révolution française avaient forcé le mari, vers 1792, à se rejeter en Espagne. Sa femme le suivit dans son exil. Tandis qu'ils traversaient les Pyrénées, des brigands espagnols ou français, les attaquèrent. L'époux tomba sous le poignard des assassins ; et l'on comprend, que dans l'horreur de cette scène sanglante, l'épouse infortunée ait perdu la raison, de désespoir et de douleur.

Le poète nous aurait intéressés, en peignant les années d'attente qui avaient précédé le mariage, la nécessité où l'on s'était trouvé, de prendre patience avec les obstacles qui vinrent, en 1788, retarder une union tant désirée. Et, fallait-il ensuite, que l'ironie du sort et des événements vînt s'abattre sur cette épouse, un moment heureuse, pour lui ravir un époux d'un jour, et pour le voir tomber horriblement assassiné par des brigands ! Jasmin avait chanté la femme qui devient folle, pour un mariage empêché ; Joseph de la Migo aurait dit, dans la langue du Couserans, la femme dont la raison s'égare et la tête se perd, parce qu'après le mariage, elle voit son union brisée.

Quoi qu'il en soit, et en regrettant un poème national, nous pensons que le poète saint-gironnais, comparé d'abord à Auger Gaillard, de Rabastens, se rapproche aussi, par quelques côtés de son talent, d'un troubadour de Montpellier, du dix-huitième siècle, d'Auguste Rigaud. L'un et l'autre se sont voués à la muse vulgaire, qu'ils eurent le don d'assouplir à une foule de fantaisies d'un ton léger, simple et toujours élégant. Leurs compositions sont restées populaires, avec cette différence, que Joseph de la Migo n'a laissé que des ébauches. Dans l'auteur de *las Vendémias dé Pignan* (Les vendanges de Pignan, poème de 1780), on admire un dialecte, qu'amollissent presque les mignardises de la prononciation ; et il n'est pas de Languedocien, qui ne

récite ou ne chante les couplets d'Auguste Rigaud à madame Saint-James, première chanteuse du théâtre de Montpellier[1]. L'auteur de *la Perdilz*, a plus de nerf et d'énergie ; son idiome a plus de verve. Si son œuvre eût été recueillie et conservée, on y eût goûté un infini badinage, semé de satires robustes ou de fines malices.

XII. — Maintenant qu'on s'est étendu sur un poète du Couserans, il reste à revenir à d'autres poètes patois, appartenant à la partie orientale de l'Ariège, après qu'une observation aura été préalablement posée. C'est que, si nos poètes montagnards ont pour caractère commun d'être imbus de l'esprit gaulois, il y a toutefois des nuances et des différences entre l'idiome de l'est et celui de l'ouest. La poésie du pays de Foix, s'est plus imprégnée de français et d'éléments polis[2], tandis que celle de l'ouest du département a conservé bien plus de ses formes natives et de sa rudesse d'expression. Vallée du Couserans ou vallée du Sabartés, partout vous trouvez des railleurs, des poètes sachant agiter cette arme de la moquerie, que connurent si bien les poètes de la renaissance, nos trouvères, nos écrivains les plus fortement empreints de l'esprit national, les Rabelais, Montaigne, Pascal, la Fontaine, Molière, la Bruyère, Voltaire, Courier, Béranger. Nos poètes de l'Ariège ont

1. Voir *Revue des langues romanes*, année 1875, t. VII, janvier-juillet, p. 186.

2. Lisez le comte de Narbonne-Lara (*Calquis Bers d'uno muso Gascouno*). — Hyppolite Fargues (*La Camizo de l'home hurous*). — Louis Véstrepain (*L'Anjo de Caritat*, dediàdo a mounseignou d'Astro), et *La Balutcho del barri de Sent-Subra*). — Daveau (*Houmatgé à Riquet*). — Lucien Mengaud, bijoutier à Toulouse (*La Crouts*). — Lou Roudié de Rabastens en Albiges (*Lou banquet*, — *Las obros*, — *Les amours prodigiouses*), etc., etc., et surtout les deux grands poètes qui ont illustré la langue patoise du midi de la France, Goudouli, l'ami de Molière, le poète de Toulouse, et Jasmin, le poète d'Agen, admiré de Lamartine, ... on verra sensiblement ce qui différencie les poètes du pays de Foix et ceux du Couserans !

l'observation moqueuse, avec une certaine bonhomie, l'imagination très éveillée; ils peignent vivement. Mais, deux grandes nuances d'idiome semblent faire le pendant des deux grandes vallées, formées par les deux rivières principales.

Voilà pourquoi un éminent critique disait : Rien ne ressemble dans le patois chanté des Ariégeois aux rudes aspirations des idiomes populaires de la Gascogne; et les habitants du haut pays de Foix ne rappellent guère, par l'irrésistible attachement qu'ils portent à leurs montagnes, l'humeur vagabonde et le cosmopolitisme héréditaire des Commingeois. Plus voisine de l'antique *Provincia*, la vallée de l'Ariège semble s'être assimilé davantage l'idiome et les coutumes du peuple vainqueur; et le seul point de ressemblance que peuvent offrir les régions supérieures des deux bassins, c'est la prédominance moderne de l'élément espagnol, traité partout en ennemi, et cependant exerçant toujours sur le langage et les mœurs une influence incontestable. Quant aux peuples des montagnes de Saint-Girons, ils ne sont pas plus Ariégeois par le caractère que par la géographie, ils se rattachent entièrement à la souche gasconne. Ce n'est pas sans raison que l'ancien Couserans, arrosé par le Salat, affluent de la Garonne, dépendait de la province de Gascogne. La délimitation toute moderne du département de l'Ariège a créé un ensemble artificiel[1].

Si l'on gagne les montagnes du consulat d'Ax, on y rencontre un poète, que l'on peut nommer un des poètes de la montagne, un poète des pics, car il a placé ses chants haut, bien haut. Ses héros et ses paysans, quand ils devisent, car il met en scène des bergers-poètes, se trouvent à plus de 2500 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

1. Roschach, *Foix et Comminges*, 1862. p. 290.

Le bagage du poète d'Orlu n'est pas grand ; il se compose d'une pièce comique, le *Curé d'Orlu et son lutrin*, et d'une *Invocation à la République par un berger, sur le Pic de Latoro*[1]. Ces deux poésies, publiées dans une petite brochure, sont écrites dans un patois élégant et mélodieux. Leur auteur, A. J. N. Duran, qui ne semble cultiver la muse qu'en amateur, et n'ambitionner nullement ce piédestal prétentieux sur lequel s'élevent d'autres brillants collègues, a montré par ce premier essai, ce que pourraient attendre de lui les bonnes lettres de province[2].

Sa satire, le *Curé d'Orlu et son lutrin*, qui comprend cent quarante-quatre vers alexandrins, roule uniquement sur le vacarme que faisaient un jour dans l'église, les chantres du village d'Orlu, miaulement indescriptible, qui finit par agacer les nerfs du curé, et à le mettre dans tous ses états. La comédie a pour dénouement l'expulsion des petits chantres rustiques, s'enfuyant à toutes jambes devant le bâton noueux qu'agite le curé, en vrai souverain d'une peuplade dont il était le monarque absolu.

Le lecteur est véritablement intéressé par cette poésie

1. A.-J.-N. Duran, *Narration statistique sur la vallée d'Orlu* et *Poésies diverses*, in-8° ; Foix, imprimerie Pomiès, 1873. Le père du poète était, en 1807, régisseur de la forge d'Orlu.

2. Le poète se prononce sur la question géographique des *sources* de l'Ariège, et combat les géographes, d'après lesquels l'Ariège prendrait sa source au-dessus du village de l'Hospitalet, au versant nord du port d'Andorre. Selon lui, la source de l'Ariège serait dans la vallée d'Orlu, parce que : 1° là, plutôt qu'au delà de l'Hospitalet, la source de l'Ariège, est le point plus éloigné de son embouchure ; 2° parce qu'il y a dans cette vallée des sources intarissables donnant, comparativement aux autres sources, le plus grand volume d'eau.

Le poète statisticien constate, en outre, l'*existence des sangliers* sur les montagnes d'Orlu et du consulat d'Ax, par le grand procès qui eut lieu en 1700, entre Louis Fort, sous-fermier du domaine d'Ax, et, d'autre part, noble Joseph de Thonnel, seigneur d'Orgeix et coseigneur du lieu d'Orlu.

Il rappelle aussi que le dernier loup-cervier qu'on ait vu, fut tué par un braconnier d'izards sur les montagnes de l'Hospitalet, en 1809.

grotesque, où l'on ne manquera pas de remarquer des descriptions et des portraits, parfaitement étudiés et exprimés. Le pays, le théâtre de la scène, les personnages, leur manière d'évoluer, tout indique dans le poète une véritable habileté ; et l'on se réjouit de découvrir un accent de gaieté joviale sur ces rochers.

Jadis un grand curé, tout courbat dé la nuquo,
Autant bieil dé mestié qué crassous dé perruquo,
Preïchabo dins Ourlu la paraulo de Dious,
Enterrabo les morts, baptisabo les bious,
Autant bestios qué gens, tout a ses cops passabo,
Bebio de bounis cops al cantou de sa cabo,
Et, per poudé prouba qu'éro un precious pastou,
Touchoun ténio pés dits un gros pal per bastou.

Rien d'amusant comme la peinture des mœurs des habitants d'Orlu, de leurs usages primitifs, de la composition du lutrin de l'église, des habitudes de quelques-uns des chantres; surtout de l'un d'entre eux qui, pendant l'hiver, gagnait la ville de Toulouse, et y prenait des leçons pour se dégrossir dans le plain-chant. Il fallait le voir, de retour à Orlu, affectant des airs de Rossini de l'endroit :

Parmi les émigrats qué sercabon la crousto,
Un soul se distinguéc : aco fousquec *Lamousquo.*
Toutis sous coumpagnons poudion asségura
Qu'al lutrin Saint-Aubin l'abion auzit canta.
Lamousquo ero traput, d'uno taillo ragotto,
Tout al més arribabo al cint de la culotto
. . . .
Abio un capeil mountat a la modo dé Prusso,
Et un habit pelat a couo de merlusso;
Redoun comme un tacou [1], ero bengut ta gras,
Qu'al miech de la figuro a peino on bésio l'nas;

1. Rond comme les boules qui servent au jeu de quilles.

Son aïré *regagnat* [1] et sa testo lebado,
Quand tournec dins Ourlu, fec courré la maïnado;
Sen anec al lutrin et soun can fuc ta beil,
Qué lé moundé crésio qu'*escourjabo* [2] un pourceil.

Après la peinture des personnages, le poète satirique amène l'incident. Lorsque le nouvel arrivé de Toulouse, voulut faire ses prouesses de chanteur dans l'église, il fut évident qu'il n'avait ni la voix, ni les talents d'un Lablache, d'un Duprez, d'un Capoul; le lutrin n'était plus qu'un foyer d'horribles hurlements. C'est alors que peu à peu abasourdi du tapage, le curé d'Orlu passe de l'étonnement à l'exaspération; et, dans son office, il dit tout haut, s'adressant à Dieu, qu'il va y mettre ordre, en brossant les habits sur les épaules de ses artistes:

Tout tournat bés l'auta, diguec a Dious lé Péro :
Nostré Seigné! moun Dious! Bous qu'abex tout creat,
Perdounax as bedeils d'ount m'abex entourat!
Mais, malgré lour ourgueil et lour maïchanto testo!
Ja les coumbertiré en lous broussan la besto.

Ces paroles, entendues du lutrin, mettent le feu aux poudres. L'amour-propre du corps des chantres n'y tient pas; surtout Lamousque est piqué, courroucé. Alors, des scènes, des tableaux, dignes du pinceau de Despréaux, et que le caricaturiste du canton d'Ax a agréablement traités.

Les chantrés, courroussax et Lamousquo piquat
Se metten a brama coummo el asés al prat :
Cadun dé soun coustat fasio la siou partido
S'esfourçan dé crida jusqu'a perdré la bido.

Malheureusement les choses ne se passent point sans incongruité.

1. Son air *satisfait de lui-même*.
2. Qu'il *écorchait*.

Mais coummo abion bourrat lour bentré de millas,
D'abord lé bieil curé ac sentit a plein nas;
Car quoiqué fousquès bieil, abio bouno sentido,
Et sentio pla el fricot qué fasio Margarido[1].

XIII. — Viennent les scènes finales. Le curé exhale son courroux :

Empousounax, bibents, qu'in farex toutis morts!

et s'armant du bâton que lui présente Marguerite, il s'avance, pour châtier les fauteurs de vacarme.

Jean Pierri de Rouan, qu'ero lé pus groussié,
S'anec espatarna sus l'aïguo benitié.

Sauve-qui-peut général.

La porto per bounhur sé troubec aillandado;
Dins un biran de ma, la gleizo fuc bouidado;
Tumultuousoment, cadun dins soun cop d'œil,
Pensec a s'escapa, per defendré sa peil.
Toutis les assistants des coustax et del centré,
Sourtiguen al galop, la paou dédins lé bentré;
Per toutis les camis dé dessus, dé dijous,
Fugiquen taloment, qu'aurion crébat un gous[2];

Dénouement grotesque ! Le curé resté seul, s'arrête au seuil du temple, reprend ses sens, et se décide à un parti héroïque ; il va manger, puisque l'office est fini, un quartier de chevreau :

Mais, aro qué faré!... l'oufflci es flnit,
Mé cal ana mangea un quartié dé crabit.

Le poète, qui n'a point prétendu manquer de respect à ce bon curé, dont il retrace préalablement les vertus et le

1. La servante du curé.
2. Il y a là un facile talent de description, secondé par une versification qui se déroule avec aisance.

caractère vénérable, a voulu se procurer le plaisir de donner carrière à sa muse, et de peindre une scène comique, dans un milieu paysanesque. Ces chanteurs étaient ses élèves; il dressait quelques notables de l'endroit, en leur enseignant les gammes du plain-chant par routine ; on appelait ces individus, nous dit-il, les *Lletrux d'Orlu.*

Le poète raconte que, le jour de Saint-Pierre, qui est la fête patronale d'Orlu, toutes les jeunes filles du pays, parées de leurs habillements les plus beaux, se rendent à l'église de grand matin, pour souhaiter le bonjour au saint patron; la plus âgée fait la présentation en ces termes, dans une langue assez harmonieuse : « Dious dé buonjoun, moussu dé saint-Peyré ! Aci en toutés lés dounzeilles les plus beillés qué bous benen préga dé nous counserba, toutés pla penchénadés et escuradés a l'aïga fresca. La coffa a just dé cap, bourdada d'un frisoun dé dénteilla blanqua, moudestament estacada ambé la barbeilla rouïja ; lé couillaret en reilla, ou en pampaletta; la besta a marguillés, feïta a moda dé couo dé pijon, ou de goutiè dé tet ; les fandillés blunés celestés, doubladés del cul, semblan dames ! »

Rien ne manque à cette satire, dans laquelle le poète a joint au texte un crayon, qui rappelle le croquis de Bertall, dans *Paris hors de chez soi.* D'un côté, le curé, en aube blanche, brandit son bâton, et sur sa tête chancelle un bonnet carré, petite pyramide noire, en train de suivre la tangente. Vis-à-vis sont les douze *Lletrux de Orlu,* avec de bizarres visages de caricature ; on ne voit que des bouches et des nez jetant du son ; cela rappelle ces trente baigneurs, dans l'œuvre de Bertall, élégants et élégantes de Luchon, qui, tous rangés en ligne, se gargarisent à la fois ; puis, tous les trente à la fois, expectorent l'eau thermale dans un jet simultané et rythmique. Eût-on pensé rencontrer au sommet des monts couverts de neige, l'art

de Daumier, et de ces lithographies, où il y a du dessin, de la crânerie, avec des physionomies de chanteurs du lutrin, qui font rire à se tordre ?

En ce qui concerne l'*Invocation à la République*, ouvrage qui renferme environ cent dix-huit vers, c'est le chant d'un berger-poète, qui, du haut du pic de Latoro, le 4 septembre 1870, salue la République avec un accent convaincu :

Yeou soun pas qu'un pastou
Sul cimel d'uno piquo,
Qué douni ma rasou
En fait dé poulitiquo.

Le poète ne poursuit plus le grotesque. Parvenu à un des points culminants des Pyrénées centrales, par conséquent dégagé de tout miasme insalubre, il s'efforce d'émettre des maximes sages et raisonnables.

Lé poblè Francès, d'un ignourenco crasso,
N'a pas jamais comprès lé doun dé libertat;
Et dins sa désunion, touchoun la poupulasso,
Per n'abé boulgut trop, jamais nou n'a tastat.

D'une part, le poète d'Ax et d'Orlu tire de sombres prophéties de l'affaiblissement des croyances religieuses :

La Franço périra sè perd sa religiou.

D'autre part il déplore certains courants politiques, en disant que, si on laissait gouverner par des hommes d'une raison mûre,

N'aurion pas bist pertout aqueil tat dé galutrés,
Qué sé soun saturax jusquos al gargansou.

Durand d'Orlu vient d'ajouter, par ses compositions narquoises et naïves à la fois, deux rameaux importants à la littérature patoise contemporaine. Son œuvre fait penser un peu à la *Cantate burlesque* de Labadens, de Toulouse. L'un et l'autre ont des traits de gros sel ; l'un et l'autre

ont illustré leur satire d'une eau-forte représentant le sujet de leur poème, ici les chanteurs montagnards d'un lutrin du village ; là, deux époux sur le seuil d'une taverne, la femme Margoutou repoussant le mari, ivre, qui veut l'embrasser.

XIV. — Il ne faut donc point quitter ces abruptes montagnes des Pyrénées centrales, sans que le lecteur remarque de nouveau combien le génie poétique trouve d'affinités instinctives dans la race ariégeoise. Un rien, un accident vulgaire, un fait banal, lui devient un sujet de poème ou de chant. Lorsqu'on gravit, par exemple, les montagnes, dans les gorges d'Unac et de Caussou, et qu'on franchit le col de Marmare, qui donc s'attendrait à trouver des poètes dans ces nids d'aigles, dans la localité de Prades, parmi des villageois ? Ne semblent-ils pas uniquement absorbés à cultiver ces fines et excellentes lentilles, vraie spécialité du terroir, qui constitue sa renommée, et forme un objet d'exportation ? Là, ni cercles littéraires ou scientifiques, ni académies, ni loisirs pour les jeux floraux. Toutefois, il suffit, un jour, de la plus simple anecdote, de la chasse faite à un veau qu'on a pris pour un ours ; aussitôt Prades se peuple de Bérangers et de chansonniers. Voici une chanson improvisée, en patois ancien, sur l'air : *Partant pour la Syrie.* Le fond des idées est naïf, emprunté à l'ordre habituel des préoccupations des montagnards ; et cependant les strophes, pour qui sait lire, ne manquent ni d'un certain sel, ni d'un petit ton narquois.

La cassa singuliéra,
Fayta dins le cantou,
Fournira la matièra
Per fé una cansou.
Bous baou counta l'affayré
Tal qué nés arribat,
La téni d'un cassayré
Qué n'a dit la bertat. (*bis*).

Al temps qué las sibadés
Soun prestés à coupa
Moussu le Gat dé Pradés,
Sul tard ba s'espanta.
Quittan sul cop l'oubratgé,
Courris cerca sécours,
En disen pel bilatgé
Qué n'a bist un bel ours. (*bis*).

Mais una tala alarma
S'empara dels esprits,
Et fa que cadun s'arma
Aoutant grand qué pétits.
L'un pren una picassa,
L'aoutré dé pistoulets,
L'aoutré fusils dé cassa,
Coutels et estillets (*bis*).

Armats de talla sorta,
Per tua l'animal,
Le Gat d'una boux forta
Dits que cal un fanal.
Sapiats qué s'y qual bézé,
Per poudé l'ajusta,
N'espargnets pas le blézé
Ni l'oli qui caldra (*bis*).

Né fan battre la caycha,
Marchen bers l'animal,
Boulen qué dé sa graycha,
Sio fayt partatgé égal.
L'ours bésen la lumièra,
Fa un mugissiment,
Et la troupa guerrièra,
Partis coumo lé bent (*bis*).

Arriban al bilatgé
Eren presqué sans pouls,
Péladis del bizatgé,
Des mas et des ginouls.
Plusiurs an una estorta
Per abé tant fugit,
Qual qué banguen per força
A Malléou per gari (*bis*).

Rébenguts dé lour fraisa,
Tournen per l'attaqua,
Allum'n un broc dé téza
Per milhou l'ajusta.
Mais qualqué boun cassayré,
En béseu l'animal,
L'ajusta, lé fa cayré
Aoutant retté qu'un pal (*bis*).

Criden d'una boux forta :
A la mort! à la mort!
Et plusiurs dé l'ascorta
S'approuchéguen d'abord.
Qu'aben fayt, camaradés,
S'en riran al entours,
D'abé tuat à Pradès,
Un bédeil per un ours (*bis*).

Déciden su la plaça,
Dé la téni cachat,
D'ana toutis an massa,
Préga l'outouritat,
Dé fayré fé la crida,
De nous pas diré un mot,
Sus péna de la bida,
Et paga tout l'escot (*bis*).

Mais lés Félix del Maira,
Maistré dé l'animal,
Transpourtat dé couléra,
Courris al tribunal.
Le proucès sé coumença,
D'abord és terminat.
Félix, per rescoumpença,
Cranta francs n'a palpats (*bis*).

Le poète anonyme de Prades n'a pas seulement pour congénère Labadens de Toulouse. Il peut être comparé aussi, pour son dialecte moderne, à cet auteur de poésies patoises qui écrivait de 1680 à 1710, Nicolas Fizes, dont la *Revue des langues romanes* a fait connaître plusieurs pièces, telles que son *Epître macaronique : Lou doublé proucès*, etc. Mais il est surtout une œuvre de Nicolas Fizes, qui retrouve son analogie dans le chant ariégeois moderne, c'est son *Oraisoun funébra, prounonçada per madoumayséla Sicarda, de Frountignan, sus la mort d'una cabra,*

lou 25 aoust 1684[1]. L'idiome languedocien se plie, chez les deux poètes, à des sujets également bizarres et satiriques. Il est donc à souhaiter qu'avec des poètes, à verve gauloise, comme le rustique poète d'Orlu, et celui de Prades, les Ariégeois entreprennent quelque poème de longue haleine, basé sur les usages et sur les mœurs locales.

Cela nous amène à demander pourquoi, dans les vallées de Couserans, on n'a pas encore exploité, comme thème, le système d'éducation des ours, que certaines communes ont élevé à la hauteur d'une institution municipale[2].

Nous ne doutons pas que l'éducation des ours et ce qui concerne leur brillante académie, ne devienne le texte de quelque chant méridional. Ce sujet est si rempli de détails piquants, qu'il convient de les rappeler. Après une éducation scrupuleusement et savamment donnée, on ne manque pas, lorsque les sujets sont devenus des élèves policés et instruits, de les conduire de par le monde entier, pour distraire les badauds des grandes villes, émerveiller les enfants et les bonnes des promenades, par leurs tours et leurs danses grotesques. Ainsi se passaient les choses dès le moyen âge, chez les Anglo-Saxons; on montrait des

1. *Revue des langues romanes*, t. III, livraison de janvier 1872, p. 92.

2. Certains pays eurent de tout temps, dit un écrivain, la fonction propre et nationale de répandre autour d'eux des produits spéciaux, qui en sont comme le caractère. Des montagnes des Abruzzes, il descend des fifres et des zampognes; des Apennins de Parme, il descend des orgues de Barbarie; des montagnes de la Savoie, il descend des marmottes; et des hautes vallées de l'Ariège, il descend des ours.

En quelque lieu qu'on rencontre un homme faisant danser un ours, on peut être certain qu'ils sont tous les deux d'Ercé, dans le canton d'Oust; de même qu'en quelque ville qu'on mange des huîtres françaises, à Rome, à Madrid, à Paris ou à Berlin, on peut affirmer, sans crainte d'erreur, que la marchande qui les vend est de la Tremblade, arrondissement de Marennes. (Granier de Cassagnac, *Le secret du chevalier de Médrane*, p. 185.)

Il paraît que cette académie brillante, qui florissait d'abord dans une commune, s'est relevée dans une vallée adjacente. Après Ustou, Ercé maintenant paraît avoir le monopole de l'éducation des ours, qui deviennent rares.

ours apprivoisés dans les divertissements des rois teutons.

Qui ne sait cet air narquois et malin de l'ours, cet œil moqueur, ces griffes terribles, cette force redoutable qui mettrait l'homme mal à l'aise, si monsieur l'ours passait de la bonhomie à la colère. Est-ce par goût, par amusement, que les Ariégeois des vallées mentionnées plus haut, attirent à la civilisation ces sauvages hôtes des sombres forêts? Ressembleraient-ils aux habitants de Florence d'une certaine époque, qui avaient un penchant marqué pour les animaux, même pour les fauves[1] ?

Nullement ; l'amour de l'ours n'est pour quelques habitants des communes rurales et montagneuses, qu'une question d'industrie. Il était fort curieux, il y a quelques années, de parcourir ces villages, et de remarquer dans beaucoup de maisons, des deux côtés du foyer, paisiblement étendus comme des chiens fidèles, un ou plusieurs oursons, espoir de la dot des filles de la maison. Cette douce inaction ne dure pas longtemps pour les jeunes ours ; après cet âge d'or, vient bientôt l'âge de fer, ou le temps de l'école[2], dont le programme d'enseignement est connu. On leur apprend à danser, à courir, à soutenir contre un dogue ami des combats inoffensifs, combats de mélodrames, qui se terminent toujours à la satisfaction des acteurs et des spectateurs. On fait entrer aussi dans cette étude, le pugilat et la lutte à bras-le-corps avec l'homme. Au coup de mort simulée, l'animal doit tomber à terre ; et sur un signe de

1. N'a-t-on pas raconté des femmes Florentines, qu'elles avaient un faible pour les chiens de chambre, se plaisant à les orner de colliers d'argent, et qu'elles raffolaient aussi des daims et des chamois? Quant aux hommes, ils préféraient les sangliers, les loups et les ours ; c'était une fureur, une mode banale, d'avoir de ces animaux chez soi. Voir dans J. Poignaud, *Histoire de Florence, la vie privée ;* Paris, 1877.

2. Dans beaucoup de maisons de la vallée, s'il faut en croire un moderne écrit, l'ours domestique et familier a sa loge, comme le grand chien qui veille sur les troupeaux.

convention du maître, l'ours se relève preste et leste. Et autres tours d'un genre plus drolatique les uns que les autres.

Rien de plus original, que les leçons de civilité et de courtoisie, données à ce gros patapouf, car on lui apprend à *saluer la compagnie*, avec politesse et avec grâce[1].

Le temps d'éducation semble agrémenté, pour les ours, de quelques incidents qui paraissent leur plaire. Qu'on en juge, par une visite du préfet, à l'école d'Ercé, visite faite en costume officiel, pendant les tournées de revision, il y a plus de trente ans, d'après le témoin que nous allons citer. « L'école d'Ercé, dit-il, comprenait deux classes, celle des petits et celle des grands. Les petits furent charmants, exécutant des cabrioles avec gentillesse et saluant avec docilité. Les grands reçurent le préfet, debout, adossés aux murs de la classe, et applaudissant, au commandement des maîtres, en frappant leurs énormes pattes l'une contre l'autre. Ces maîtres avaient à la main un solide gourdin de cornouiller, servant à marquer la cadence comme un bâton de chef d'orchestre.

« Tout se passa pour le mieux, même dans la classe des grands, à la réserve d'une espièglerie d'écolier bien excusable en pareil lieu. L'un des élèves, encore plus noir et

1. Un curieux poème latin, qui remonte au delà du douzième siècle, raconte que, dans les divertissements de certains chefs du Nord, on montrait des ours apprivoisés; que ceux-ci se tenaient debout sur leurs pattes de derrière et imitaient quelques-uns des gestes de l'homme; que, lorsque les ménestrels entraient et jouaient de leurs instruments de musique, ces animaux se mettaient à danser en mesure et à faire toute sorte de tours merveilleux.

> Et pariles ursi......
> Mimi quando fides digitis tangunt modulantes,
> Illi saltabant, neumas pedibus variabant.
> Interdum saliunt, seseque super jaciebant,
> Alterutrum dorso se portabant residendo,
> Amplexando se, luctando deficiunt se.

[Grimm et Schmeller, *Lateinische Gedichte des X und XIten Jh.*, p. 129. — Thomas Wright, *Hist. de la caricature*, trad. p. 41.]

plus poilu que les autres, apercevant à la ceinture du préfet les glands de la dragonne de son épée, s'en était emparé en jouant et semblait disposé à les croquer, comme un fruit nouveau introduit dans la vallée. Le jeune étudiant fut ramené, par le procédé scolaire d'usage, au respect dû au représentant direct du roi ; et si le préfet dressa un rapport au sujet de l'école d'Ercé, M. de Montalivet dut y trouver un témoignage flatteur sur la tenue et les progrès des élèves[1]. »

Toutefois, tout n'est pas rose dans cette éducation, et, si les porcs des Pyrénées, dont M. Taine a décrit les habitudes avec tant de talent, n'ont, dit-il, qu'un mauvais quart d'heure dans leur vie, *celui où on les tue*, les ours aussi ont un point noir dans les belles années de leur école ; c'est quand a lieu la formidable opération de *la ferrade*.

« Sur la place d'Ercé, continue le témoin oculaire, place plantée de grands arbres, se fait tous les ans, à un jour marqué, la terrible opération. Si l'instruction des jeunes ours se poursuit toujours conformément à un programme bien arrêté, il en est dont à raison de leur caractère, l'éducation résiste aux meilleures méthodes. Aussi avant de les conduire dans le monde, a-t-on la précaution de passer à leur museau un anneau de fer, auquel vient se rattacher une chaîne. S'il n'était passé que dans la lèvre, l'anneau pourrait la déchirer ; aussi le passe-t-on dans l'os même.

« L'opération est cruelle. Tous ces malheureux ours, les plus doux, comme les plus brutaux, sont garrottés debout contre un des arbres de la place ; et lorsqu'ils ne sont plus en état de faire un mouvement quelconque, on leur perce la mâchoire avec un fer rouge, à un pouce en arrière des dents ; après quoi, on passe et l'on rive l'anneau. *C'est la*

1. Granier de Cassagnac, *Le secret du chevalier de Médrane*, p. 186.

ferrade, cérémonie mêlée de hurlements horribles, qui attire toujours un flot de curieux, comme tous les grands divertissements ou toutes les grandes détresses.

« Tel est le prix dont les élèves de l'école d'Ercé devenus artistes d'équilibre, de danse ou de maintien, payent les applaudissements qu'ils vont recueillir plus tard dans la société civilisée [1]. »

Qui pourrait prétendre, devant de tels usages, qu'il manque des textes de récits, des sujets de poèmes, dans l'Ariège ! D'autre part, les hommes du Nord ne reconnaissent-ils point la supériorité du patois du Midi ? Messieurs les ménestrels de l'Ariège, ne sont-ils point avertis d'aller de l'avant, par les aveux des septentrionaux :

« Patois de mon pays, ta musique ne vibre
« Ni ne chante à l'égal des langues du Midi [2].

Attendons-nous donc à revoir à l'œuvre nos poètes paysagistes ! Ne voudront-ils pas, avec leurt art inné, célébrer ces héros simples, empruntés à notre sol, les charbonniers, les mineurs, les forestiers ? Ne voudront-ils pas consacrer dans leurs vers, ce que le pays peut offrir d'actualités saisissantes ou curieuses, de même que leurs aïeux ont fait revivre quelques légendes du passé, quelques traditions, quelques usages populaires, fournissant ainsi toute une moisson de pièces poétiques, dont la *Revue des langues romanes*, publiée à Montpellier, a enrichi ses colonnes [3], sous le titre de *Chants populaires du Languedoc* [4] ? Ces pièces, échos anonymes de vieux chants plus ou moins anciens, répétés dans tout le Midi de la France, ont reçu d'âge en âge, diverses modifications. Nous voudrions citer

1. Granier de Cassagnac. *Le secret du chevalier de Médrane*, p. 186.
2. Vers inédits d'André Theuriet.
3. Voir les années 1870, 1871, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878.
4. On compte environ vingt-sept pièces ariégeoises dans le recueil des *Chants populaires du Languedoc*.

quelques-unes des variantes que l'Ariège y a imprimées.

Nous reproduirons d'abord la romance ariégeoise dont le thème est très populaire, en Languedoc, *la Bago d'or*, et qui diffère totalement, pour la poésie et la mélodie, de la version montpelliéraise :

Iou n'abiei une mestresseto	J'avais une jolie maîtresse,
E l'aimabî fidelomen ;	Et je l'aimais fidèlement,
La mort cruelo me l'a preso,	La mort cruelle me l'a prise,
Me l'a preso dins le moumen.	Me l'a prise dans le moment.
O mort cruelo ! mort cruelo !	O mort cruelle ! mort cruelle,
Que m'as preso le miu amour ;	Qui m'a pris tout mon amour ;
Noun la deblos pas prene soulo,	Tu ne devais pas la prendre seule,
Nous debiòs prene toutis dous.	Tu devais nous prendre tous les deux.
M'en siei anat dessus sa toumbo	Je suis allé sur sa tombe
Plourà la neit, plourà le jour ;	Pleurer la nuit, pleurer le jour ;
La bello ne sort coumo uno oumbro	La belle en est sortie comme une om-
Per counsoula le miu amour.	Pour consoler mon tendre amour. [bre,
— Paure amourous ! Diu te counsole,	— Pauvre amoureux ! Dieu te console,
Diu te donne soulajomen :	Dieu te donne soulagement ;
Iou soun deforo de mas penes	Je suis hors de toute peine
E tu paure dins le tourmen.	Et toi, encore dans le tourment.
Le diamant que me dounérés,	Le diamant que tu me donnas
Le troubaras al det pichou ;	Tu le trouveras au petit doigt ;
Be le douneras a'n una autré	Donne-le à quelque autre
Que l'aimaras tan coumo iou.	Que tu aimeras comme tu m'aimais.
— Paurio tant de bellos al mounde	— Le monde aurait autant de belles
Coumo d'estelletos al cel,	Qu'il y a d'étoiles au ciel, [filles
Jamaî noun n'aimariò pus d'autro	Que jamais je n'en aimerais d'autres
Coumo la qu'es dins le toumbel.	Autant que celle qui est au tombeau.
Me faraî un vestî de negre	Je me ferai un vêtement noir
Et de tu pourteraî le dol !	Et de toi je porterai le deuil !
— N'aî pas besoun que tu le portes,	— Tu n'as pas besoin de le porter
Que l'as be prou dedins le cor.	Puisque tu l'as dans le cœur.
Anaraî dins un ermitage.	J'irai dans un ermitage
Fini le resto de mous jours ;	Pour le reste de mes jours.
E moun manja sarà d'erbage,	Là, j'aurai pour manger l'herbe des
E moun bèure sara mous plours.	Et pour boire, mes pleurs. [champs

L'écrivain disert, qui a inséré cette romance dans la *Revue des langues romanes*, l'avait recueillie dans les montagnes de l'Ariège, à Belesta, où l'on retrouve, dit-il, encore

vivaces d'anciennes coutumes, et où le langage du peuple a conservé toute son originalité[1]. Il fait observer avec raison que l'idée de cette chanson sentimentale a servi souvent de thème aux poètes, et il rappelle que, parmi les nombreuses publications qui en ont été faites, la plus ancienne est celle de l'*Hermite d'amour*, de Philippe Desportes[2].

Après cette romance, bizarre dialogue entre un vivant et une personne morte, l'Ariège a fourni ses chants du premier âge, les *Nenni* des anciens, les chants des *Berceuses*, pour endormir ou réveiller les enfants, avec d'autres chants pour distraire, égayer le jeune âge, ou lui apprendre à agir. Nous en donnerons un échantillon, d'après un investigateur, dont les recherches se sont concentrées dans la cité de Belesta, digne de représenter l'Ariège. Cet amateur compétent a donné la notation des airs qu'on fredonne dans la montagne; et le caractère musical de la plupart de ces chants est triste, lent, monotone, quand il n'est pas précipité et saccadé, comme dans les rondes des tout petits enfants. Ne faut-il pas aux berceuses, des ron-rons monotones, pour endormir les petits bienheureux?... Citons :

Nen-nen.

Nen, nen, petitou	Dors, dors, petit enfant ;
Que mama es al cantoù ;	La mère est au coin du feu,
E papa es à Rivel,	Et le père est à Rivel
Que trempo soupos de leit[3],	Qui trempe des soupes au lait.

1. Louis Lambert, *Revue des langues romanes*, avril-octobre, 1871.

2. Je veux me rendre hermite et faire pénitence
De l'erreur de mes yeux pleins de témérité,
Dressant mon hermitage en un lieu déserté,
Dont nul autre qu'Amour n'aura la connaissance.
D'ennuis et de douleurs je ferai ma pitance,
Mon breuvage de pleurs; et, par l'obscurité,
Le feu qui m'ard le cœur servira de clairté,
Et me consommera pour punir mon offense.

(Œuvres de Philippe Desportes, publiées par A. Michiels; Paris, Delahaye, 1863).

3. *Revue des langues romanes*, octobre 1874, p. 508.

Som-som.

Som, som, toustou !
Que mama es al cantou ;
Portara un auzelou
Per amusà le toustou[1].

Sommeil, sommeil, petit enfant !
Ta mère est au coin du feu
Elle apportera un petit oiseau
Pour amuser le petit enfant.

Ça, diguéc la som.

Som, som,
Ça, diguéc la som !
Cèl, cèl,
Ça, diguéc le curbel.
Cèl, cèl,
Ca, diguéc le bedèl.
Pourgo, pourgo,
Ça, diguéc la sourgo.
Cern, cern,
Quant te costo le curbarel ?
Cinq soùs.
Pourgo, pourgo, pourgaret[2].

Sommeil, sommeil,
Ça, dit le sommeil.
Ciel, ciel,
Ça, dit le crible.
Ciel, ciel,
Ça, dit le veau.
Vanne, vanne,
Ça dit la vache.
Tamis, tamise,
Combien te coûte la corbeille ?
Cinq sous.
Vanne, vanne, petit vannier.

Santo Catarino.

Santo Catarino,
Abressas la filho !
Sant Jan,
Abressas l'efan[3] !

Sainte Catherine,
Bercez la petite fille ;
Saint Jean,
Bercez le petit garçon.

Som-som-som.

Som, som, som,
Beni, beni, beni,
Som, som, som,
Beni d'endacon.
La som-som s'en es anado,
A cabalet sus uno crabo ;
Tournarà demà,
A cabal sus un marrà ;
Tournarà demà maïti
A cabalet sus un poulhi.
La som-sonéto bendra
Le mainaget s'endurmirà.
Nen-neu, toustou,
Som-som, petitou,
Nen-nen.
E non-non,
Le mainage dorm.
E nen-nen
Le mainage derm[4].

Sommeil, sommeil, sommeil,
Viens, viens, viens,
Sommeil, sommeil, sommeil,
Viens de quelque part.
Le sommeil — sommeil s'en est allé,
A cheval sur une chèvre,
Il viendra demain
A cheval sur un bélier ;
Il viendra demain matin
A cheval sur un poulain.
Le petit sommeil viendra
Le petit enfant s'endormira.
Dors, dors, chéri ;
Sommeil, sommeil, mon joli petit,
Nen-nen.
Et non-non
L'enfant dort,
Et nen-nen
L'enfant est endormi.

1. *Revue des langues romanes*, octobre 1874, p. 520.
2. *Ibid.*, p. 523.
3. *Ibid.*, p. 524.
4. *Ibid.*, p. 536.

On trouve encore, parmi ces chants languedociens, d'autres pièces dans le même goût [1], sur lesquelles il serait inutile de s'appesantir. Le lecteur serait contraint de dévorer des morceaux insignifiants de sens et d'idée, parce que tout l'intérêt est dans le motif, dans la tonalité. Il vaut mieux passer, dans le chapitre suivant, à des poésies d'une autre portée.

1. M. Achille Montel, archiviste de Montpellier, et M. Louis Lambert, professeur de musique, ont consacré plusieurs articles à ces chants, dans la *Revue des langues romanes*. Ils ont transcrit les pièces ariégeoises, sous la dictée principalement de mademoiselle Marie Lambert de Belesta, de mesdames Audebert et Catherine Pinaud, du docteur Guibaud, de M. M.-J.-B. Lambert et M. Baptiste Rouzaud de Belesta, enfin d'une autre femme surnommée *la Canesso*, tous également de Belesta.

Voici le titre des autres chansons ariégeoises :

Le Pouli, Revue romane, octobre 1874, p. 513. — *M'en bau a Paris, sus un chabal gris*, *ibid.*, janvier 1875, p. 259. — *Arri, arri, a la sal*, *ibid.*, p. 259. — *Charmantoun*, *ibid.*, p. 281. — *Trin-Tran, las campanos de Gourdan*, *ibid.*, p. 291. — *Tin, Tan, Torre*, *ibid.*, p. 292. — *La Demoro*, janvier 1876, p. 151. — *La Belo sason*, p. 164. — *La Catin*, p. 169. — *Lou vesti*, octobre 1876, p. 170. — *Le Douarl*, p. 175. — *Les esclots panatz*, p. 182. *Saméritoun*, décembre 1876, p. 293. — *Le Merle*, p. 295. — *La Senmana*, février 1877, p. 83. — *La fourmiho e le pouzouil*, juillet 1877, p. 27. — *A Paris, de ville en ville*, novembre 1877, p. 251. — *La Roundo de Catarino*, juillet 1878, p. 86.

CHAPITRE XI

Le Cycle des poètes ariégeois, fermé par le chapitre des poètes *politiques*. — Le poème, en languedocien, intitulé : *l'Esprit del tens* ou *la Reboulucioù dè quatré binls-naoü*. — Neuf tableaux que le poète déroule successivement. — Qu'un poème sur 1789 était délicat. — Qualités de la versification du poète de Pamiers. — Le poème : le *Héros martyr*. — Le jeune Prince impérial ; sa mort. — Jules Perrier. — *Les Voix perdues*, par le poète républicain Henri Deramond [Jules Talery.] — Hautes qualités de ce poème. — Analyse et critique. — Déisme panthéistique du poète ariégeois, de Saint-Paul du Jarrat. — Le doyen des bardes pyrénéens, Adolphe Garrigou. — Étendue de son œuvre poétique. — Les *Immortels du dix-neuvième siècle*. — La *Revue trentenaire*. — Opinion du chansonnier Béranger sur les remarquables talents du poète de Tarascon, moderne par l'idée, classique par la forme. — Autres productions de M. A. Garrigou. —*Les Albigeois*, drame ; trilogie en cinq actes et en vers. — Analyse de ce drame inédit. — *L'Imbrogliade*, poème héroï-comique en quatre chants. — Le *Seize Mai* 1877, chanson sur l'air : *Sa Majesté n'a plus sa tête*, de Béranger. — Fin du premier volume. — Anciens poètes omis dans nos listes. — Conclusion.

I. — Il nous reste à esquisser quelques autres figures d'artistes, pour clore notre étude sur l'inépuisable fécondité poétique du département. Les poètes politiques, les poètes militants, occuperont ce chapitre. Ils pourraient peut-être, au nom de leur harmonieuse poésie française, et de leur idiome local, revendiquer l'appellation de *Manzonis* languedociens.

Tout d'abord, nous sommes en présence d'un poète qui a su parler, avec mérite, ce patois de Jasmin, que Sainte-Beuve définissait : « Une ancienne langue qui a eu du malheur », ou encore, « une langue toute jeune et qui n'a pas fait fortune... »

Si Foix, Saint-Girons et la vallée de la haute Ariège ont

leurs poètes patois, la cité de Pamiers ne pouvait rester en arrière. En 1857, parut, en patois ariégeois, un poème intitulé : l'*Esprit del tens ou la Reboulluciou dé quatre-bints-naoü*[1]. Il était d'un homme de talent et de cœur, qui se cachait sous le pseudonyme de *Maître Jacques*, de Pamiers. Le poète de Pamiers, qui paraît appartenir à la classe bourgeoise, s'était proposé de vulgariser les grandes figures, les grands faits de la Révolution, pour en déduire des enseignements utiles. Le poète s'en prenait donc à une époque de l'histoire très voisine de nous, pour moraliser le peuple, en lui montrant les abîmes vers lesquels poussent les innovations, quand elles dépassent certaines bornes.

On n'essayera point ici de juger cette œuvre historique et littéraire, au point de vue du but si louable qu'elle entreprenait d'atteindre, pas plus qu'on ne discutera si ce poème, tel qu'il est, met en jeu assez d'éléments, pour dépouiller de périls et d'inconvénients, une tentative de sa nature, toute hérissée de difficultés, soit à cause du sujet historique lui-même, soit parce qu'il s'agit de l'éducation des masses populaires.

Il fallait bien s'attendre que, tôt ou tard la grande époque révolutionnaire deviendrait une matière exploitée par les théoriciens politiques, les poètes, les anecdotiers, les esprits sensés, et aussi par les amateurs de paradoxes. On prétend qu'il s'est glissé, parmi les écrivains français, des doreurs de guillotines, des poètes du bouleversement, et d'audacieux entrepreneurs de réhabilitation de tout ce qui faisait frémir nos pères. Ce qui est sûr, c'est qu'on n'aborde peut-être pas assez ces annales brûlantes, avec prudence et discrétion. Toutefois, lorsque la vogue sera passée, avec la nouveauté de ces vieux sujets, il faudra bien se taire, et

1. Un volume in-12 de 182 pages, imprimé à Pamiers, chez Vergé, illustré de gravures sur acier, dessinées par Raffet.

revenir au sentiment de la réalité et de l'impartialité. Quoi qu'il en soit, le poète de Pamiers, modéré de principes, s'était tracé cette borne si connue :

Quatre-bints naoù, lountens,
Sira l'esprit del tens.

Cette formule, posée comme une barre entre le progrès ou l'innovation tempérée et le changement à outrance ou le désordre, est contestée par les uns et à la fois acclamée par les autres. Passons outre, et ne voyons que le poème dans ses chances de succès poétique.

Le poète, ne pouvant guère être créateur dans le sujet qu'il a pris pour thème, l'un des plus dramatiques qui soient au monde, du reste, l'a divisé en neuf chants ou odes : 1° *La Constituante et la Législative*; *le 10 août; —* 2° *La Convention nationale; la Mort de Louis XVI;—*3° *La Lutte des Girondins:—*4° *La Chute, l'arrestation des Girondins ;* — 5° *Charlotte Corday; Mort de Marat; —* 6° *Fête de la Constitution; Mort des Girondins ;* — 7° *Mort de d'Orléans, Bailly, la Dubarry et autres;* — 8° *Fête de l'Être Suprême ; Mort de Robespierre;* — 9° *Terme final de la Révolution.*

Il n'était pas aisé de tailler un poème dans cette immensité, après que Lamartine en a extrait de nombreux volumes d'une si splendide prose, en se circonscrivant à l'épisode des Girondins. La critique doit reconnaître, dans les neuf tableaux que le poète fait dérouler successivement sous nos yeux, une conception puissante, avec un vrai talent de versification. Le patois méridional n'y résonne-t-il pas avec une aisance harmonieuse et élégante? L'auteur n'a-t-il pas eu l'art d'être beau, dans un sujet qui devient presque rebattu[1]?

1. L'*Étoile de l'Ariège* du 10 octobre 1857, — l'*Ariégeois* du 21 octobre

Toutefois, des pages d'une versification coulante, n'autorisent pas à soutenir que le poète soit original, ni même qu'il ait pu l'être pour le fond ou pour la forme. D'un autre côté, affirmer que ce patois n'est guère que de la langue française, et qu'il ne se compose que de vers transportés, sans effort, sans inversion, du français dans le patois, avec quelques modifications des syllabes finales, cela n'aurait-il point un inconvénient? Ne prouverait-on pas peut-être qu'on est destitué du sentiment nécessaire, pour goûter les beautés poétiques du patois?

Nous ne pouvons citer ici les treize cent quarante vers environ, qui composent ce poème. Il suffira de donner quelques fragments de l'épisode, dans lequel le poète de Pamiers peint l'impression, que produisit sur les esprits, l'assassinat de Marat par Charlotte Corday.

« Les uns dizen : « Merci, diblno Proubidenço,
Qu'as entendut anfin nostris crids dechirans!
Dins le bras innoucent qu'immolo les tyrans,
Recounéguen toun bras, ta celesto benjenço;
Des febles le trioumphe es marquat de ton scel!
Et tu, merci tabes, Archangelo[1] poulido;
Tu, coum'uno boulido,
Qu'és toumbado del cél!

D'aoûtris, pu mal-countens, amics de la mountagno,
Pretenden expliqua qu'aquel assazinat,
Pel partit Giroundin, es estat machinat;
Qu'aquelo bibandiéro arribo de Bretagno,
Seduito per Buzot, Loubet et Barbaroux;
É que noblo fuilhado, aco's le fanatisme
Et le federalisme
Qu'inspiron sas furous.

même année, — le *Journal de Toulouse* du 3 janvier 1858, apprécièrent, dès son apparition, le poème de maître Jacques, avec éloge et convenance.

1. Le poète du Midi a-t-il voulu répéter le mot de Lamartine, appelant Charlotte Corday « l'*ange de l'assassinat?* »

Anfin, la bertat es qu'ero republiquéno;
Qu'abio lejit Rousseau, Plutarquo é més Raynal,
E la Biblo sustout, dimenje et festenal;
Libres que sap per cor, coumo soun La Fountaino;
Que formon soun esprit, charmon sas distraxious;
Que cambion la pensado en grandis axiomes,
Las idéos en homes,
Les recits en axious[1].

Nous voulons bien reconnaître la grande facilité de cette versification, et aussi « la grandeur du sujet, la richesse des images, la noblesse des expressions, la vivacité du rythme, » auxquels applaudissait, en 1857, un personnage de l'époque[2].

Nous admettons que, « c'est la vraie liberté, c'est la France que le poète chante... la France, qu'il ne voudrait pas voir passer une seconde fois de Lafayette à Vergniaud et de Vergniaud à Robespierre[3]. » Néanmoins, nous avons entendu des critiques contester que cette composition poétique, honorable pour le trésor littéraire de l'Ariège, vienne apporter aucun élément homogène et nouveau à la langue romane du Midi.

N'exagérons rien; proclamons que, si l'écrivain de Pamiers, qui fait preuve d'un naturel aisé et d'un vrai sens musical, ne semble avoir tenté aucun effort pour sortir de l'esprit du cru et pour élargir l'horizon tout local de son idiome, il a cependant fait preuve de poète véritable. On ne saurait nier qu'il ne manie sa langue patoise avec une remarquable élasticité, au milieu de tours de phrases et de mots, importés dans le languedocien par les invasions françaises; importation qu'il utilise en la subissant. Son dialecte

1. Odo cinquiemo, *Charlotto Corday*, p. 110.
2. M. Piétri, sénateur, préfet de police, adressait deux mots de félicitations à l'auteur, le 4 septembre 1857.
3. Voir un article de l'*Étoile de l'Ariège* du 10 octobre 1857.

s'entendra partout, et sera compris même des Catalans. Il sait y introduire discrètement quelques mots pittoresques de son invention, de vieux mots rafraîchis, de sorte que le résultat, pour le lecteur, se résout en harmonie, en heureuses consonances, en grâces réelles. Les mots composés, les diminutifs y ont une saveur particulière.

II. — Et l'on ne voit là que la superficie de ce poème pyrénéen. La thèse et les idées qu'aborde le poète, étaient d'une délicatesse extrême, parce qu'ils s'adressent à une race qui n'est pas la moins chatouilleuse en politique, la moins impressionnable sous le rapport de l'irritabilité et de la promptitude du caractère. On peut prendre, pour les Ariégeois, ce que Montluc dit des Gascons en général : « Ce n'estait pas petite besogne, car j'avais à faire avec des cerveaux aussi fols et gaillards, qu'il y en aye, ni par adventure en l'Europe. Qui gouvernera bien le Gascon, il peut s'assurer qu'il aura faict un chef-d'œuvre ; car, comme il est naturellement soldat, aussi est-il glorieux et mutin. Toutefois, tantost faisant le doux, puis le coléri, je les maniais si bien, que tout pliait sous moy, sans nul osats lever la teste. Bref, le roi y estoit reconnu et la justice obeye[1]. »

Ce qui a distingué toujours les Ariégeois, consiste dans un excessif amour de leur liberté et de leur indépendance personnelle. Ils ont conservé en cela cet instinct inné et traditionnel des Ibères, leurs ancêtres[2]. Comme ces derniers, ils préférent le séjour pittoresque des montagnes avec la pauvreté et l'indépendance, aux grandes villes avec la for-

1. Montluc, *Comment.*, t. II, liv. V, p.2 et suiv.

2. L'Ibère était attaché au sol qui l'avait vu naître, tandis que le Celte était naturellement nomade. Du mélange des Ibères et des Celtes sortit la race mixte des Celtibères, et c'est surtout des Celtibères qu'on fait descendre les Aquitains. (Isidore de Séville, — Pline, — et surtout Diodore de Sicile, liv. IV.)

tune et l'esclavage. Le peuple surtout est fier de sa simplicité, qu'il ne vendrait pas au prix de l'or[1].

Il était très délicat, avec une pareille race, de construire un poème sur l'époque révolutionnaire, sans avoir à craindre d'amener flammes sur étincelles. Néanmoins, on doit reconnaître que le poète a su marcher à travers le feu, sans étendre l'incendie; et il pourrait se congratuler lui-même, comme le faisait un jour Jasmin : « C'est beau de sauver la sainte poésie, mais c'est cent fois plus beau de sauver son pays. »

C'est cet éveil donné à la physionomie politique des premiers ancêtres des Ariégeois, et provenant des primitives relations internationales, c'est cette particularité historique dont le poète de Pamiers s'est bien pénétré. Il n'ignorait pas que dès l'origine, l'habitant des Pyrénées centrales eut affaire, bon gré mal gré, à un peuple d'une civilisation plus avancée, et qui devint son maître; il savait aussi que nos Pyrénéens protestèrent toujours contre ceux qui venaient s'implanter chez eux, par leur droit d'étranger ou par le seul droit de la force. Quoi qu'il en soit, nos ancêtres ne purent résister à une nation grande et forte comme les Romains, qui avaient sept cents ans d'existence et de progrès, et qui, dans leur période de conquêtes extérieures, achevaient d'assujettir tout le monde ancien. Assurément, les Romains usèrent de leur habituel système, qui était de laisser les peuples s'administrer eux-mêmes, en même temps que la direction politique restait réservée à leur seule ville de Rome. Toutefois, il appartenait au poète de dégager une sévère leçon, inaugurée par les faits, au sein des montagnes; c'est que les peuples ne se reposent pas plus que les individus. Vous avez beau ne songer qu'aux arts de la paix,

1. Ceci s'applique à toutes nos montagnes de l'Ariège, du Comminges, etc.

au développement tranquille de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, êtes-vous avec cela rassuré sur les dispositions du peuple voisin, qui grandit en silence à vos côtés, et se perfectionne dans l'art de surprendre les autres peuples agricoles ou travailleurs, pour les asservir par la force et la guerre, et pour se donner à lui-même, par l'extension territoriale, l'empire, la préséance et le relief?

Nous n'en dirons pas davantage sur le poète de Pamiers, qui nous semble avoir compris son milieu, puisque dans son poème révolutionnaire il n'a pas perdu de vue, chez son lecteur, cet amour de l'indépendance qu'il faut concilier avec l'esprit de sociabilité politique. L'habitant de l'Ariège sera soumis, mais à la condition que le maître sera éloigné. Qu'on lui laisse donc le libre déploiement de ses forces et de ses ressources locales; que la souveraineté ne pèse pas sur lui de trop près ; qu'il ait sa latitude municipale, le pouvoir pourra faire son œuvre, et le Midi ne sera point réfractaire à l'unité nationale.

III. — Mais, puisque nous étudions les poètes politiques de l'Ariège, nous en signalerons un qui, dans ces derniers temps, était encore tout militant, en faveur des idées napoléoniennes. Nous n'avons rien à discuter de ces idées, dans un livre ouvert à toutes les activités intellectuelles du comté de Foix et du Couserans. Le poète dont il faut esquisser en ce moment la silhouette, est M. Jules Perrier[1], dont nous nous bornerons à effleurer l'œuvre parce qu'elle est encore vive, palpitante, écrite d'hier, de l'année 1879, et qu'elle

1. M. Jules Perrier, qui n'est pas de l'Ariège, mais qui y est attaché par des affections de famille, est l'auteur d'une publication intitulée : *la République en France*, qui se poursuit encore. Il a rédigé le *Courrier de l'Aude*, l'*Union méridionale* de Toulouse, le *Journal des Pyrénées-Orientales*. Ce poète est donc aussi un publiciste; on le dit âgé d'environ 45 ans.

s'élabore même aujourd'hui. M. J. Perrier a composé cinq ou six cents vers, une sorte de poème funèbre, en l'honneur du prince impérial, et de la mort qu'il a trouvée parmi les Zoulous[1].

Cette œuvre porte la marque d'un vrai talent poétique. Le poème, le *Héros-Martyr*, révèle du souffle, de l'abondance, de l'harmonie; on y entend « ce *fleuve de l'expression,* » dont parlent les critiques, et l'on y discerne ce genre éclatant qui rappelle les Lamartine, et les Alfred de Musset. Aujourd'hui, la société française est trop agitée pour prendre garde à la poésie des Provençaux, et il s'en faut qu'en France le public soit familiarisé avec des noms d'hommes, qui sont des poètes sérieux, consciencieux, élevés. Mais, du reste, en laissant toute politique à part, il sera impossible, en lisant Jules Perrier, de ne pas sentir avec quelle émotion vraie, communicative, il a raconté le glorieux et mélancolique trépas du jeune prince Napoléon.

Le poète entre en matière par un prologue, où il s'indigne de certaines dispositions de l'esprit public :

Quand l'émeute, torrent que la sottise accroît,
Chez les peuples déchus et minés par les ligues,
A brisé tous les freins, rompu toutes les digues,
Quand la voix des tribuns, clairon des basses couches,
Fait trembler le Forum à ses appels farouches ;
Quand le temple fermé voit s'ouvrir la prison,
Et que les bourgeois mêmes échappés de leur voie,
A la folie en vogue ont livré leur raison,
Ce n'est plus un sauveur que le ciel leur envoie.
Ah ! Il n'est plus le temps où l'on croyait aux princes,
Restaurateurs de l'ordre et des autels brisés !
On en rit, comme on rit des croyantes provinces ;
Car on ne croit à rien dans les centres blasés.

1. Le *Héros-Martyr*, in-8° de 46 pages; Paris, 1879 : Henri Guérard, éditeur.

Le poète, au nom de ses instincts révoltés, commence, dans un premier paragraphe de vingt-quatre vers, à s'arrêter devant la tombe du prince et à jeter ses malédictions sur tous ceux qui, directement ou indirectement, ont préparé, occasionné ce tragique trépas d'Afrique.

Viennent ensuite trente autres vers, nerveux et éloquents, dans lesquels le poète de Foix déduit de notre état de profonde anarchie politique et sociale, cette douloureuse assertion :

Le jeune et noble fils de Napoléon trois,
Redoutable héritier d'empereur et de rois,
Le prince qui portait avec tant de vaillance
Ce nom : Napoléon ! symbole incontesté
De la valeur, de l'ordre et de l'autorité,
Aux coups des assassins était *voué d'avance.*
En ce temps de révolte, et d'envie et de haine,
Où, du Nord au Midi, du Tage au Borysthène,
Le *régicide*, agent du parti des sans-Dieu
Fait la guerre au palais par le fer et le feu,
Il n'est pas étonnant que ce vieux spectre immonde
Pour t'égorger, ô Prince ! ait franchi tout un monde.

Cependant, le poète narre, dans quelques tableaux habilement ciselés, les années premières du prince, ses études sérieuses, austères, ses plans d'avenir. On lira là des pages pleines d'un sentiment élevé, pendant l'étendue de plus de deux cents vers. Il y est raconté quel culte avait le prince pour l'impératrice sa mère, combien il honorait son père, lorsque tout à coup le poète fait venir sous les yeux du prince, réfugié sur le sol anglais, des journaux par centaines, traitant son père d'*assassin*, de *lâche*, de *voleur*.

Il faut lire, dans ce poème, avec quel talent ému le poète a interprété les colères filiales du prince, repoussant ces odieuses imputations ; et de quelle manière pertinente, victorieuse, le prince fait justice de ces qualifications iniques.

Mais, c'en est trop, mon Dieu! sauvage pour sauvage,
Plutôt celui qui tue, incendie et ravage,
Que celui dont la plume égorge à coups comptés.
Aux traits empoisonnés du lâche pamphlétaire,
Je préfère le dard acéré du hastaire,
Ou le fer barbelé des peuples indomptés.

Ainsi se poursuit ce poème de larmes et de réhabilitation. Les bonapartistes y liront un récit plein de mouvement, qui les attendrira; et, pour ceux qui ont dans le cœur autre chose que le culte napoléonien, ils ne pourront s'empêcher d'être touchés par les rigueurs d'une situation maternelle exceptionnelle, et par les nobles accents d'un jeune homme, qui a été beau et chevaleresque dans sa mort. Le poème, *le Héros-Martyr*, révèle, en tout cas, un poète, un artiste qui se rattache assez fortement, par certains endroits, à la manière d'André Chénier.

Il espéra qu'un duc, un duc chevaleresque,
Glorieux survivant d'un âge gigantesque,
Mettant fin aux horreurs de nos sous-Rochefort,
Instruments éhontés de la haine tudesque,
Saurait leur imposer le respect du grand mort.

Viennent les résolutions de campagne dans l'armée anglaise, les luttes avec la mère, la séparation, les adieux.

Mais, ni pressentiments de famille en alarmes,
Ni supplications d'amis cachant leurs larmes,
Rien de sa volonté ne put rompre l'essor.
« — Quand on descend, dit-il, d'une race guerrière,
On doit, le fer en main, commencer sa carrière,
Et laver dans son sang les outrages du sort. »

Le prince s'embarqua. On sait le reste, et cette effroyable surprise de Cafres, entourant par centaines le jeune homme seul, isolé [1].

1. Le lieutenant Carey affirma devant un conseil de guerre au Cap, que

Il s'affaissa, criblé de traits, baigné de sang,
Le front défiguré par d'horribles balafres,
Mais dans sa chute épique il entraîna deux Cafres;
Et, contre le trépas ses mains se raidissant,
A l'un il arracha sa crinière crêpée,
Et dans le cœur de l'autre il plongea son épée...
Puis ses deux bras, sanglants lambeaux,
Sur le sol rougissant retombèrent inertes ;
Et de ses lèvres entr'ouvertes,
Qui se couvraient déjà de l'ombre des tombeaux,
S'échappèrent ces mots coupés par l'agonie:
« O ma mère !... O ma France !... O justice infinie ! »

IV. — Après ce poète bonapartiste, on indiquera un poète républicain, Henri Déramond [1], et son œuvre poétique, recueillie dans un volume avec ce titre : *les Voix perdues* [2].

les Zoulous qui attaquèrent la petite troupe commandée par le prince étaient au nombre de *plusieurs centaines*, « que les champs de maïs en étaient couverts ».

M. Paul Deleage a publié un volume sur la catastrophe des bords de l'Ityotyozi (librairie Dentu). Il avait fait partie de l'expédition du Cap. Il rappelle que le *matin du 1er juin*, c'était son opinion et celle de tous à l'état-major, que le prince ne devait pas aller jusqu'à la vallée de l'Ityotyozi ; il rappelle qu'en un certain moment le lieutenant Carey et le prince assuraient, qu'ils n'iraient pas plus loin que le camp d'Itelezi, que l'on devait occuper dans la journée.

M. Deleage pose dans son livre et cherche à résoudre les questions suivantes :

Que se passa-t-il depuis ce moment où je vis le Prince et le capitaine Carey ? Les ordres furent-ils changés au moment du départ ? Et par qui ? Ou bien la résolution ne fut-elle prise qu'en route d'aller plus avant dans le pays ennemi ? Et par qui cette résolution fut-elle suggérée !

Comment allèrent-ils plus loin, et comment, au moment même ou je cherchais des yeux le Prince près de la montagne Itelezi, ce malheureux jeune homme se faisait-il tuer à onze *milles* plus loin ?

Telles étaient les questions que je posais dans le *Figaro* dès mon arrivée en Europe; pour les réponses, je m'en référais respectueusement aux décisions de la commission d'enquête. Aucun document officiel n'est venu répondre à ces points d'interrogation très importants cependant ; je vais donc essayer d'en faire des points d'affirmation.

1. Déramond, fut l'un des avocats distingué du barreau de Foix, originaire de Saint-Paul de Jarrat. Il a, dit-on, publié aussi quelques fables. Il signait Jules Talery.

2. Un volume in-8° de 182 pages ; Foix, 1873.

Nous désignons ce poète par la qualification de républicain, non point que ses poésies soient précisément politiques, à peine le recueil en contient-il trois, mais parce que, en réalité, son culte est tourné vers la démocratie, et parce qu'ensuite l'écrivain semble se plaindre, dans la préface, d'avoir tenté, mais en vain, de publier ses poésies sous l'Empire; il parle ouvertement « des tortures morales que ce long règne « de servitude lui a fait subir [1]. »

Ce ne sont point des tableaux tourmentés par la Némésis des passions politiques, que *les Voix perdues* réservent aux lecteurs. On y trouve un de ces délicieux poèmes de la vie intime, tels que les rêvait et les appelait M. de Lamartine; et, n'était la difficulté qu'éprouve la poésie à intéresser la société, surtout dans nos temps troublés, on oserait promettre aux lecteurs français autant de charme à lire *les Voix perdues*, qu'on en peut trouver dans Th. Gautier, dans Musset, ou dans Hugo.

Le volume de poésies, livré au public par Henri Déramond, en 1873, est peut-être ce qui a passé de plus complet sous nos yeux, comme recueil de poésies ariégeoises, toutefois, après celles de M. Latour de Saint-Ybars, et de M. Napoléon Peyrat. N'étaient quelques lacunes, quelques imperfections qu'il eût dépendu du poète d'éliminer de ses chants, nous n'aurions point hésité à dire bien haut que cette œuvre poétique, assez considérable, mériterait d'être feuilletée, dans le Nord, par toutes les mains. Mais la critique parisienne est sévère, et lorsqu'on jouit des productions des grands maîtres si aimés, dont les influences sont toujours régnantes (les Hugo, Lamartine, Musset, Gautier), il devient difficile de signaler, à titre de lecture populaire, un livre, rempli sans doute d'intéressantes arabesques, mais qui a

1. Préface, p. 6.

aussi des ombres, de ces ombres pour lesquelles les aristarques du Nord sont inexorables.

Incontestablement, le poète des *Voix perdues* montre dans ses pages un beau et large sentiment ; il a prouvé surabondamment, avec les quatre mille cinq cents vers de son volume, qu'on sait faire les vers dans l'Ariège, et sous le rocher de Foix. Qu'il nous suffise de dire que l'écrivain qui a signé la pièce ou l'ode intitulée : *le Retour*, sorte de chant d'amour pour le pays natal, est nécessairement un poète de race.

Doux ciel de mon pays, si doux pour ma pensée,
Dès que la mort deux fois eut assombri mes jours,
Hélas! je dus te fuir: dans ma course insensée,
J'allai comme au hazard, meurtri, l'âme blessée ;
Mais je crus partir pour toujours.

Le poète exprime les idées désolantes qui obsédèrent son âme, quand, se retournant vers le pays d'origine, il pensait à ce qu'était devenue la maison, le nid où il était né, vide de son père et de sa mère. S'adressant à son pays, il dit :

Comme durant ces jours où l'automne nous laisse
Les brouillards abaissés jusqu'aux toits des maisons,
Il me semblait alors qu'une morne tristesse
Voilait pour moi tes horizons.

Souffrant, il me semblait que de rêves moroses
Un spectre sans pitié troublerait mon sommeil ;
Que des vents inconnus viendraient faner mes roses,
Que j'aurais froid, même au soleil !

Il me semblait alors qu'aux plis de mes vallées
Pas un sentier pour moi, n'aurait un doux accueil ;
Et que, la nuit, toujours deux ombres désolées
M'entraîneraient vers leur cercueil !

Mais du printemps, qui naît aujourd'hui sur la plaine,
J'ai vu quelques vapeurs dans les airs s'élever ;

Puis s'éclairer d'azur sous une tiède haleine
Plus blanches, au soleil, que les flocons de laine
De l'agneau qu'on vient de laver.

J'ai vu dans les gazons fleurir les pâquerettes;
Les nœuds de l'aubépine éclore en papillons ;
Des herbes, dans les champs, redresser leurs aigrettes ;
J'ai vu les blés mûrir, et des bergeronnettes
Suivre les bœufs par les sillons.

J'ai vu dans ton soleil passer nos hirondelles,
Avec leurs chants d'amour qu'elles chantaient pour moi;
Et, rêvant tes lointains, que je pleurais comme elles,
Je suivais leurs élans et je prenais leurs ailes,
Et mon cœur s'envolait vers toi.

Après ces premières strophes, l'auteur des *Voix perdues* replonge son regard sur la terre étrangère où il languit ; et le lecteur trouvera, comme nous, qu'il y a une grande vérité dans les impressions dont le poète va se faire l'interprète. Qui n'a éprouvé ce que Henri Déramond ressent, lorsqu'on est loin de *chez soi?*

Ici le fleuve est large et la barque y voltige ;
Comme ces fleurs d'été qui tremblent sur leur tige,
Les étoiles en feu brillent dans son azur ;
Mais ici, je n'ai plus, avec son eau limpide,
Mon ruisseau, bondissant sur sa pente rapide,
Pour couler au vallon, dans l'ombre, calme et pur.

Ici je ne sais pas, quand le soleil se couche,
Le nom des collines qu'il touche,
Ni des villages qu'il fait d'or ;
Ici, mon œil se perd sur une plaine immense ;
Son disque est loin, le soir ; et, quand le jour commence,
Il se lève plus loin encor.

D'ici je vois dans l'air mille vapeurs errantes,
Découper vivement leurs franges transparentes ;
C'est l'heure où les rayons s'effacent dans les champs

Mais ces nuages d'or, de duvet, de lumière,
Ne laisseront jamais glisser sur ma paupière
Des reflets aussi doux que tes soleils couchants.

Ici plus de bergers dont la voix m'accompagne;
Plus de sentiers sur la montagne
Où je m'isolais tout un jour,
A cet âge où le cœur ne doute pas encore.
Ici, pas un regard, pour moi, ne fit éclore
Le premier rêve de l'amour.

Ici, plus de grands monts pour mes courses lointaines;
Plus de sombres forêts, plus de claires fontaines;
Plus de taillis à jour, aux bords de l'horizon;
Plus d'arbres d'où l'on voit, parmi leur vert feuillage,
Les vitres s'allumer, le soir, dans mon village,
Ou bleuir la fumée, au toit de ma maison.

Pas une bouche ici ne *sait les noms que j'aime*;
Ici, quand le printemps lui-même
Pare les aubes de ses fleurs,
Pas un oiseau ne chante, heureux, sous ma fenêtre;
Le passant me regarde, hélas! *sans me connaître*,
Et *nul ne pleure de mes pleurs!*

Lorsque le poète a exhalé ainsi sa tristesse, l'impatience l'envahit, et il promet d'aller, bon gré mal gré, retrouver le premier théâtre de son existence.

Mais on revient toujours au nid de sa montagne,
Dans la fraîche vallée, où, riante compagne,
L'enfance, en nous berçant, dorait notre avenir;
Où, partout, de ses pas on retrouve la trace;
Où l'amour emportait notre âme dans l'espace;
Où, le soir, la brise qui passe
Murmure à notre cœur son plus doux souvenir!

Aussi pour revoir ton aurore
Vers mon pays qui m'aime encore,
Avril me dit qu'il faut partir;
Et, demain, au printemps fidèles
Demain déjà nos hirondelles
De mon retour vont t'avertir.

Le cœur plein d'ombre, la pensée
Toujours de tristesse oppressée,
En vain on court ; dès qu'on a fui,
Rien ne sourit, rien ne caresse;
Comme le pauvre qu'on délaisse
L'on ne retrouve que l'ennui.

Épouvanté des solitudes
Que font pour nous les multitudes,
C'est en vain qu'on cherche un regard;
Parmi ces flots, dans cette brume,
L'âme se perd, comme l'écume
Que la vague emporte au hazard.

A chaque brise qui m'effleure,
Aussi je crois entendre l'heure
Où, vers toi je dois m'envoler;
Toi seul as fêté ma jeunesse;
D'un souvenir plein de tendresse,
Toi seul pourras me consoler!

Inutile de prolonger les citations d'une poésie, qui s'étend en plus de deux cents vers et qui rappelle, en quelques endroits, la manière des *Rayons et les Ombres* de Victor Hugo. Ceux qui ont lu la pièce intitulée : *Tristesse d'Olympio*, reconnaîtront, dans *le Retour*, la même inspiration, la même mélancolie, avec cette différence, que sans avoir la même profondeur philosophique, le poème ariégeois laisse moins de découragement dans l'âme. L'auteur y parle un langage d'harmonie, d'images et de passion. Pour revenir à son volume il comprend trente-cinq morceaux, odes, ballades, élégies, satires, dont voici, selon leur ordre, les titres : *Les Préludes*, *Sous les Jasmins*, *Chants des Pirates*, *le Baiser*, *le Désir*, *Chanson de Printemps*, *l'Autre*, *le Châlet*, *le Chant arabe*, *Soirée de Juin*, *les Adieux*, *un Soir de Fête*, *Chanson d'Été*, *le Monstre*, *le Dépit*, *Rêverie*, *Neddi*, *Souvenir*, *Découragement*, *l'Étoile*, *A un Ami*, *Une Larme*, *la Prière*, *l'Aumône*, *Résignation*, *le Dernier cri*, *le Bandit*, *le Réveil*,

les Hirondelles, *Un Reproche*, *les Malheureux*, *Chanson d'Automne*, *Un Cri du Cœur*, *le Retour*, *le Dernier Chant*.

L'auteur des *Voix Perdues* semble, comme tous les poètes, se chanter lui-même dans son poème, qui ne manque ni de composition ni de dessin ; il semble raconter, avec les péripéties de son propre cœur, les péripéties de tout cœur humain aux prises avec la réalité. *Les Préludes* et *Sous les Jasmins*, *le Baiser*, *le Désir*, forment l'entrée en scène de toute âme vivante. Ensuite, vingt à vingt-cinq pièces, odes ou méditations, se succèdent, pendant lesquelles l'âme se jette à travers les choses, expérimente le monde, et sonde la destinée terrestre. Dans les odes ou satires, *l'Autre*, page 37 ; *les Adieux*, page 52, et *le Monstre*, page 75, le poète entre dans la politique ; il pénètre dans ce domaine qui a porté les Indiens à ranger la politique au nombre des Furies. Il s'en prend au tsar de Russie et à Napoléon III. La pièce *le Monstre* concerne Napoléon Ier ; on pense bien qu' elle ne vaut, en aucune manière, l'ode de Lamartine sur Bonaparte ; elle ne la vaut ni en élévation, ni en beauté et correction de langage.

Chemin faisant, le poète trouve le moyen d'affirmer le déisme dans son ode sur la *Prière*, et de laisser planer sur toute son œuvre une manière de croyance en Dieu, qui se résout dans un vague panthéisme, que beaucoup d'esprits trouveront peu satisfaisant et peu salubre. On y regrette la présence d'une antithèse devenue banale à force d'être répétée :

> Leurs lampes (des églises) blessent les paupières ;
> Nos astres sont délicieux ;
> *Ils n'ont que des voûtes en pierre,*
> Nous avons la hauteur des cieux !

Le problème social, la question des rapports des riches et des pauvres, ne sont pas évités par le poète à la curiosité

ardente qui, de peur de lieux communs poétiques, se jette à l'aventure dans les actualités contemporaines. On peut surprendre ces cordes dures à sa lyre, dans les poèmes *le Bandit* et *les Malheureux*, où, si l'on creusait, l'on retrouverait, à l'insu de l'auteur, mais par nécessité doctrinale, des nuances socialistes. Il faut dire que ces poèmes paraissent avoir été composés à l'âge de la poésie avantureuse, du printemps et de la jeunesse [1].

Les dernières pièces du recueil indiquent l'état du cœur humain, qui revient à d'autres perspectives, après avoir fait le tour des choses.

En définitive, on goûtera dans *les Voix perdues* beaucoup de détails charmants; mais l'ensemble du poème tourne et pivote trop sur des données étroites ; et, bien que le poète soit d'une nature très individuelle, en résultat, il devient uniforme, parce qu'il s'est cantonné exclusivement dans un sentiment unique.

Peut-être Déramond a-t-il abusé aussi de la théorie d'une certaine école, qui, en voyant Dieu dans toute la nature, met l'amour en tout, et Dieu dans tout amour. Dieu, c'est l'amour, sans doute : toutefois, il y a aimer et aimer. Ne trouvera-t-on pas élastique la formule du poète, qui répète en maints endroits et d'une manière absolue, que, « aimer la femme, c'est prier, c'est adorer Dieu, c'est toute la religion [2] ? »

1. On dit que notre libre penseur a été un causeur charmant, un admirable virtuose de conversation.

2. Outre que l'auteur a une pièce intitulée *le Baiser*, il a tellement prodigué ce mot baiser, qu'il en résulte une vraie lassitude, et que cela tourne en *mignardise*. « C'est trop de baisers, » dit-on.

> Aimer c'est tout, et Dieu lui-même
> Sourit en nous dans un baiser.

Il a dit ailleurs, *parlant à une jeune fille :*

> Au moment du réveil, la bouche encore humide
> D'un céleste baiser, c'est entrevoir le ciel...
> Là, tu saurais comment j'adore
> Le Dieu qui me fit ton amant.

D'autre part, Henri Déramond, qui excelle comme coloriste, accorde trop à la description physique, au détriment de la peinture du cœur et de la physiologie morale, où l'on eût voulu qu'il creusât davantage. Enfin, nous regrettons quelques négligences de forme, qui ôtent à son œuvre, d'ailleurs distinguée, un caractère de perfection relative, qu'elle eût pu, sans cela, fort bien atteindre [1].

Tel est le rapide aperçu des œuvres poétiques de Henri Déramond, à la fois poète et avocat, sacrifiant aux muses et mettant son talent, sa parole facile et mordante, au service du droit et des réclamations de ses concitoyens. Mais à peine avons-nous achevé ces lignes, que la cruelle Parque,

1. Parmi les négligences de style, sans parler « des cigares et des bouts de cigares » qu'on y trouve, on doit reprocher au poète, l'usage immodéré des répétitions et des énumérations interminables.

Il parle de fleurs à la page 55, et il dit qu'il veut revoir toutes ses fleurs.

Celles dont la brise est de miel
Celles qui parent la chaumière,
Celles qui...
Celles qui...

A la page 60, il a des secrets à dire :

Aux petits oiseaux des buissons,
Aux aubes du printemps,
Aux vers luisants,
Au nuage qui...
A la fleur des champs,
Aux nids cachés,
Aux zéphirs,
Etc., etc.

A la page 61, il se dit le *fou* de poésie : je suis

Le fou de la nature,
Le fou des bois,
Le fou de l'ombre,
Le fou des beaux soleils,
Le fou des nuits,
Etc., etc.

Il répète dix à douze fois, à la page 176, la formule *garde-lui*, qui commence chaque vers.

Garde-lui ses coteaux,
Garde-lui ses lins bleus,
Garde-lui son ruisseau,
Garde-lui ses hameaux,
Etc.
Etc.

pour parler la langue du barde de Saint-Paul, a tranché le fil de ses jours[1]. Dérision des choses humaines! En commençant cette étude, nous pensions traiter d'un poète vivant; en la terminant, nous nous trouvons en présence d'un poète mort.

Devant cette tombe récente, il serait inopportun de sortir de nos habitudes de critique littéraire, et d'ouvrir une polémique avec un libre penseur. Que savons-nous des incidents qui surviennent pour un homme né chrétien, et parvenu à ces frontières, par lesquelles un monde est séparé d'un autre? Néanmoins, nous sentons ce qui manque aux

1. Henri Déramond, avocat, ancien maire de Foix, ancien bâtonnier, est mort à l'âge de 58 ans, en novembre 1880. M. Victorin Vidal, du barreau de Foix, fit entendre, sur la tombe de son confrère, des paroles émues, pleines d'une sympathique éloquence. Nous aimons qu'il ait célébré. dans le poète défunt, non seulement les grâces de l'esprit, mais surtout l'excellence parfaite du cœur, le désintéressement, la bonté pour les malheureux, pour ses clients. « A la barre, disait notre apologiste — avant surtout que le mal auquel il a succombé eût lentement miné ses forces — quel entrain, quelle vaillance il avait! Logicien intrépide, il apportait dans nos luttes quotidiennes une ardeur et un mordant, qui souvent faisaient de lui un adversaire des plus redoutables : il se plaisait dans les discussions juridiques, il s'y sentait à l'aise, car, par une rencontre assez rare — lui, l'aimable poète, l'ingénieux fabuliste — il n'aimait pas moins le droit que la poésie. Ai-je besoin de rappeler qu'il plaidait avec esprit, et qu'il trouvait presque toujours moyen, par quelque mot spirituel, par quelque trait imprévu, de relever les matières les plus arides et d'égayer les sujets les plus sérieux? Henri Déramond avait — personne ne l'ignore, un esprit fin très pétillant, un peu gaulois, et cet esprit le suivait partout, dans les graves discussions de la barre, comme dans les causeries du monde les plus enjouées. »

Un autre panégyriste, envoyait aux feuilles publiques, les lignes suivantes, datees de *Malgrétout*, en l'honneur de Déramond :

« Il aimait les verdoyantes vallées; il aimait les rudes montagnes de son pays; il parlait avec enthousiasme des oiseaux et des champs; ceux qui l'ont connu parleront longtemps des agréments de son esprit.

« La main crochue de la politique saisit un jour ce poète. Il n'y a que cette mégère pour commettre de ces actions-là. Les luttes ardentes n'étaient point faites pour Henri Déramond. Les rossignols lui disaient de bien plus belles choses que les tribuns.

« Déramond était un républicain de vieille date et haïssait toutes les superstitions; c'est pour cela que je me permets de lui adresser d'ici mon dernier salut. »

poésies de Déramond, ce qui nous oblige à des réserves, ce qui empêche d'en faire précisément le livre du foyer, de l'enchantement, du repos, au milieu des luttes et des dégoûts de la vie moderne.

Nous avons sous la main un recueil de poésies, fruit des loisirs d'un ancien magistrat[1], qui, par comparaison, ne nous révèle que trop les cordes absentes de la lyre du poète ariégeois. Nous voulons dire celles de l'espérance, de la foi, de la prière. Aussi, quelle différence, sinon dans le talent, du moins dans le don d'expansion! Tandis que l'un se borne à nous balancer entre ciel et terre dans une vague et molle et inféconde rêverie, l'autre nous fait bénéficier des avantages et des émotions d'une saine et fortifiante lecture.

V. — Mais le cycle de nos poètes doit être clos par un nom cher à la science, et qui, en même temps, a donné des gages à la poésie. Ce sera finir par le doyen des bardes pyrénéens, dont le nom est Adolphe Garrigou, d'autant plus que son œuvre consistante demande plus qu'un rapide regard. Nous emprunterons d'abord aux grands dictionnaires de biographies contemporaines, l'aperçu succinct de cette physionomie complexe.

On lit : « Adolphe-Thomas-Émile Garrigou, né à Tarascon (Ariège), le 10 janvier 1802. Il fit ses premières études auprès de son père, ancien doctrinaire, juge de paix de son canton, et les termina, en 1819, au lycée de Toulouse, où il obtint le prix de discours latin (prix d'honneur). Appelé par son oncle Joseph Garrigou, fondateur, à Toulouse, de la première fabrique de faux et d'acier établie en France, à partager ses travaux, il devint, peu de temps

1. Poésies paternelles de M. Arthur Tailhand, ancien magistrat. librairie Didier.

après, le représentant de cette nouvelle industrie, et resta dans les affaires jusqu'en 1830. Mais, tout en s'initiant à la métallurgie, il s'était tenu au courant de la politique et n'était pas resté étranger à la littérature de l'époque. En 1831, il publia une satire en vers, *les Immortels du dix-neuvième siècle*, et, en juin 1832, son épître en prose *au Roi citoyen, par un paysan de l'Ariège*. Ces débuts le mirent en rapports avec les rédacteurs de divers journaux démocratiques : Carrel, du *National;* Rode, du *Bon Sens;* G. Sarrut, de *la Tribune;* Pagès de l'Ariège, du *Mouvement*. En 1833, il coopéra à la fondation du *Journal du Peuple* par Dupeuty; toujours sous le nom de « paysan de l'Ariège. » Des circonstances particulières l'ayant éloigné de Paris, il retourna dans son pays natal, se mit à la tête d'une compagnie métallurgique, et fonda l'usine Saint-Antoine, où l'on peut disposer d'une force de mille à douze cents chevaux. Un grand procès, que son vieil oncle soutenait contre MM. Talabot et le maréchal Soult, l'obligea à quitter, en 1841, la direction de cette usine. Durant cette longue instance judiciaire, qui se termina à son avantage, en 1851, il publia six mémoires qui eurent, dans le monde commercial, un certain retentissement. De 1842 à 1846, il prit souvent la plume pour soutenir ses opinions républicaines. Il fut nommé conseiller d'arrondissement en 1847. Son premier volume des *Etudes historiques sur le pays de Foix et le Couserans*, lui valut d'être élu membre correspondant de l'Académie des sciences de Toulouse. Il faisait imprimer la *Revue trentenaire*, satire en vers dédiée à Béranger, lorsque la révolution du 24 février 1848 éclata. Nommé par acclamation, le 26, l'un des cinq administrateurs de l'Ariège, il donna sa démission quand l'ordre fut assuré, et se démit également, en juin, des fonctions de maire de sa commune. Pourtant, il ne resta pas étranger à la politique, et *le Tra-*

vailleur de Toulouse inséra beaucoup de ses articles. Il publia, en 1850, une nouvelle étude sur *Sabart*, faisant suite à ses premiers travaux historiques. En 1856, ses *Sotiates de l'Ariège* lui valurent une mention honorable de l'Institut. L'année suivante, sa commune qui plaidait contre un ancien seigneur du pays, dut la conservation d'une importante forêt à la publication de son *Histoire des populations pastorales de l'Ariège*. En 1863, il posa les bases nouvelles *de la Géographie de l'Aquitaine sous César*. Enfin, en 1869, il fit la critique de l'*Histoire de Jules-César par Napoléon III*, dans un mémoire adressé à l'Institut. On lui doit aussi quelques chansons antimonarchiques, imprimées vers la fin de l'Empire, dans divers journaux de Paris. Après le 4 septembre 1870, M. Garrigou a prêté son concours, d'une part, à la commission républicaine de sa commune, de l'autre, à la presse locale. Actuellement (1873), ce constant champion de l'idée républicaine vient de terminer une satire en huit tableaux sur l'époque actuelle, œuvre encore manuscrite[1]. »

Tel est, avec sa biographie, le résumé des travaux auxquels M. Adolphe Garrigou a mis la main. Son nom et ses œuvres reviendront souvent dans nos pages, parce que c'est une des belles figures scientifiques de l'Ariège, que l'historien a le devoir de mettre en lumière. Nous ne nous occuperons, dans ce chapitre, que du poète. Le savant et l'historien seront étudiés ailleurs.

VI. — L'œuvre poétique de M. Adolphe Garrigou, portion minime de son bagage scientifique, ayant néanmoins une importance relative, on a l'envie de supputer ce qui serait arrivé, si cet ordre de compositions eût occupé plus

1. *Biographie nationale des contemporains*, de Glæser; Paris, 1878, p. 280.

qu'une place secondaire et de simple accident dans sa vie. Qui sait si cette intelligence si bien douée, se mettant à la tête de la pléiade des poètes locaux, n'eût pas donné lui-même à la France, un chantre égal à ses poètes les plus populaires ?

Voici la série complète et le titre des diverses productions composant l'œuvre générale [1] :

1° *Les Immortels du dix-neuvième siècle*, épître en vers. Paris, 1831 ; — 2° *Au Roi citoyen, par un paysan de l'Ariège*, épître en prose ; — 3° *l'Émeute*, épître en vers, adressée au poète Barthélemy, alors qu'il publia *la Némésis ;* Paris, 1833 ; — 4° *Revue trentenaire*, satires politiques dédiées à Béranger ; Paris, 1848 ; — 5° *Les Albigeois*, drame en cinq actes et en vers, sorte de tragédie ; — 6° *Lettres en vers à M. Thiers*, par un paysan de l'Ariège, en 1871, 1872, 1873 ; — 7° *L'Imbrogliade*, poème héroï-comique en quatre chants; l'auteur y touche les événements politiques de la France en 1872 et 1873 ; — 8° *Le Seize mai* 1877, chanson sur l'air : *Sa Majesté n'a plus sa tête*, de Béranger.

Il y eut une époque, une heure d'hésitation après la Révolution de 1830. Adolphe Garrigou se trouvait à un de ces moments où l'on se décide pour un des embranchements de sa vocation. Il composa d'admirables vers, il se demandait s'il suivrait la carrière poétique. Il hésita, on le vit écouter quelque temps la muse ; puis, il coupa court brusquement.

A. Garrigou serait de la famille des Barbier, Barthélemy, Victor Hugo, surtout Hugo nuance des *Châtiments*. Il eût

1. Une moitié de l'œuvre poétique de A. Garrigou est restée manuscrite. Confiée à des mains discrètes, nous espérons qu'on saura discerner l'heure convenable pour rendre abordables, aux lecteurs sympathiques, des trésors littéraires jusqu'ici inédits.

été par excellence le poète *politique*, le poète militant, tout ardent, dès sa jeunesse, dans ses convictions démocratiques, comme il a été toute sa vie un honnête et sincère ami de la liberté.

Il est regrettable pour la littérature poétique, que le penseur de Tarascon n'ait pas cru devoir pratiquer les muses françaises comme une profession, et sur le théâtre de Paris. On peut affirmer qu'il eût conquis une belle renommée, car A. Garrigou s'est fortement révélé, dès son premier fragment de 1831, alors qu'il avait vingt-neuf ans. Il fait le vers d'une manière peu ordinaire, disons, à la grande manière, à la manière des maîtres, le vers rempli, majestueux, incisif, encadrant l'idée dans de justes proportions. Que d'esprit, que de sel dans cette première pièce, *les Immortels du dix-neuvième siècle!* On y sent de suite la bonhomie et la finesse, la causticité et le pétillant du genre gaulois.

Mais on connaît cette loi de la mécanique, celle de la force accélératrice constante du mouvement dans une impulsion déterminée, loi qui sévit surtout dans le monde des ardeurs politiques. Il faut se souvenir qu'en 1832, 1833, les esprits ne tombaient pas en léthargie, à Paris. M. A. Garrigou en était; de là, son épître en prose au *Roi citoyen* et sa pièce de vers, *l'Emeute*. Peut-être quelques lecteurs s'offusqueraient-ils de l'épître au roi et de ses hardiesses, qui rappellent Paul-Louis Courier et Cormenin. Pour *l'Émeute*, on pardonnera notre curiosité malicieuse; mais, qui donc n'aurait voulu, comme nous, lire ce qu'osait écrire un jeune homme, de si téméraire, de si intrépide, vers 1832 ou 1833, pour que Pagès de l'Ariège dût reculer? car celui-ci refusa d'insérer des vers dédiés à l'auteur de *Némésis*. Nous aurions voulu voir comment le poète ariégeois flagellait les hommes du pouvoir d'alors, comment il parlait d'émeute en face du

gouvernement, à une époque où les Parisiens étaient coutumiers de ce procédé politique.

Le silence se fit pendant quelques années, et l'on eût pu croire que cette muse spirituelle et mordante avait replié ses ailes à tout jamais, lorsqu'en l'année 1848, rompant tout à coup un silence momentané, A. Garrigou vint gracieusement et patriotiquement reprocher à Béranger le mutisme, qui avait cloué aussi, depuis quelque temps, les lèvres du célèbre chansonnier. Alors parut la *Revue trentenaire* (Revue rétrospective sur les derniers trente ans), adressée et dédiée à Béranger, *Satires politiques*, par un paysan.

Ta muse au franc parler, sur les Guizot du jour,
Sur les Hébert d'alors, sur les grands, sur la cour,
Frappait à l'improviste et d'estoc et de taille;
Les intrigants sifflés ployaient sous ta mitraille,
Le peuple applaudissait. — Mais depuis trop longtemps,
La France n'entend plus tes magiques accents;
Et malgré nos ennuis, la lyre du poète,
Comme en des jours de deuil, depuis reste muette.

Dans leur espèce, nous regardons les *Satires politiques* adressées à Béranger, le dirons-nous, comme un modèle du genre. Sans doute, le poète de Tarascon n'y va point par quatre chemins; il prend par les cheveux hommes et choses. Ce qui lui paraît vil, il le flétrit; ce qui semble inique, il le dénonce; ce qui est abusif, il en demande la prompte réforme. Le droit divin, les derniers abus qui eurent lieu (sous quel régime politique ne s'en produit-il pas?) sous la Restauration, à l'époque de Charles X, l'entourage du roi Louis-Philippe, les errements de la nouvelle administration, les déceptions nées après la Révolution de 1830, les côtés faibles des systèmes représentatifs, et les moyens plus ou moins indirects de peser encore sur les élections, le nouvel essaim des intrigants de cour, la bourgeoisie, la

question des paysans, des prolétaires, de la République et de l'avenir, A. Garrigou entretient magistralement Béranger de tout cela, dans un volume qui contient environ onze cents vers.

Combien A. Garrigou a de la précision dans sa langue poétique ! comme il a le trait net et juste ! Son vers sobre, exact, étincelant, frappe comme frappent les vers des véritables maîtres. Entendons notre *Juvénal* des montagnes dire au Juvénal des bords de la Seine :

Nous nous sentions renaître, au feu de tes chansons...
Ton livre signalait une cour décrépite,
Des libertins usés au discours hypocrite,
Des masques blasonnés, qu'à chaque avènement
On trouvait là, rongeant la France en l'endormant.
Jaloux de rallumer les feux du Saint-office,
Tantôt les escobards, en butte à ta malice,
Virent par tes chansons leurs projets éventés;
Tantôt faisant la guerre aux mandrins patentés,
Dont le labeur du peuple avait rempli la caisse,
Tu dévoilais les jeux de la hausse ou la baisse,
Des marchés scandaleux et des honteux trafics,
Où sans profit pour nous passaient les fonds publics.
Etc.

Garrigou, en terminant, adjure Béranger de reparaître sur la brèche.

Le Français serait-il donc indigne
De revivre une fois encore au chant du Cygne?
. . . .
Toi qui cicatrisais autrefois nos blessures
Qui, protecteur du peuple, en voyant les morsures,
Dont sillonna ses flancs l'implacable vautour,
Symbole saisissant des frelons de la cour,
A ses coups opposais un élan sympathique !
Par un chant inspiré, sauve la République;
Confonds ses ennemis; et que ton trait mortel,
Béranger, soit, pour nous, l'arc de Guillaume Tell.

Béranger répondit, de Passy, à M. A. Garrigou des lignes sympathiques et flatteuses, qui ont été un instant entre nos mains[1]. Il écrivit au poète ariégeois : « Vous êtes un vrai « satirique, mais de la meilleure espèce. Vous n'exagérez « pas le mal pour rendre vos vers plus ronflants. Un grand « fonds de raison donne jour à votre esprit très vif, très « piquant, sans recherche, et dont l'exposition est toujours « aussi claire que juste.

« Si j'osais aventurer une observation critique, je vous « dirais, Monsieur, qu'à tout ce qu'il y a de généreuses « pensées, de solidité de jugement dans votre *Revue*, « j'aurais désiré voir ajouter un plus grand soin du vers. « Ce genre l'exige impérieusement ; les vers heureux ne « vous manquent pas ; mais, comme tous les vers ne vien- « nent pas ainsi, il faut que la lime passe et repasse sur les « autres.....

« Si vous habitiez Paris, Monsieur, vous ne me diriez « sans doute pas de chanter encore. Nous vivons dans un « pêle-mêle d'opinions et de théories braillardes, qui ne lais- « sent plus de place aux chansons..... Après 1830, je comp- « tais tomber en oubli. Je regrette, je vous l'avoue, qu'il « n'en ait pas été ainsi ; j'y aurais gagné bien de la tranquil- « lité, si nécessaire à mon âge, car me voici très vieux. « Votre pauvre Guillaume Tell, son carquois ne fût-il pas « vide, au lieu d'enlever la pomme, pourrait crever les « yeux à son enfant ; et j'ai malheureusement aujourd'hui « des enfants dans tous les partis. Aussi, resté-je dans mon « coin, d'où je vous envoie, Monsieur, mes... BÉRANGER. »

Dans *les Albigeois*, M. A. Garrigou a abordé le drame pour laisser, en quelque sorte, entrevoir quelles facultés et quel appoint il eût pu apporter à notre littérature dramati-

1. Ce sont quatre pages écrites de la bonne et lisible écriture de Béranger et datées de Passy, maintenant inclus dans Paris, 20 novembre 1848.

que, si les destins lui eussent fait des loisirs de dramaturge. Le poète a intitulé sa pièce, *Les Albigeois*, *trilogie en cinq actes et en vers*. Il aurait pu l'intituler aussi bien *Agnès de Montpellier*, ou bien *Raimond Trincavel, comte de Carcassonne, vicomte de Béziers*.

Nous n'entendons pas faire une étude approfondie de ce drame, comprenant environ dix-sept cents vers alexandrins, drame inédit qui n'a, par conséquent, jamais été joué sur aucun théâtre. Si on le divulgue ici, c'est à titre de preuve nouvelle des richesses intellectuelles, que renferme le Midi de la France, et qui sont très inconnues du Nord.

Nous reconnaîtrons les inconvénients de cette qualification de *trilogie* adoptée par le poète, parce que son drame implique des espaces et des intervalles entre les actes, qui ne s'accordent pas avec la loi d'unité théâtrale. Qualification capable aussi d'entraîner une certaine confusion au premier abord. Ce nom de trilogie pourrait évoquer, chez le lecteur, les souvenirs de l'antiquité grecque et des grands tragiques : Sophocle, Euripide, Eschyle. M. Garrigou ne prétend pas, dans cette circonstance, arracher à nos modernes ces cris passionnés, que l'âme humaine poussa jadis, par la voix vibrante des anciens tragiques. Il est de notre impartialité, de dire, à côté des portions éclairées de cette œuvre, ce qu'il y a de portions restées ombreuses, ce qui est demeuré à l'état d'ébauche, et demanderait une refonte tout entière. Mais en soumettant les observations d'une loyale critique à un compatriote glorieux, j'ai le droit aussi de proclamer ses beaux talents, dans une branche de sujets, où il n'a fait que se jouer, sans déployer l'intensité de ses moyens intellectuels. Le poète, en écrivant sa trilogie, n'a point visé une représentation à obtenir dans les théâtres ; il ne voulait, sur le chemin de ses études

historiques, que profiter de la rencontre d'un épisode, le transformer en drame, pour y chercher un simple thème de distraction littéraire.

Lui-même, s'il eût pris pour objectif la pensée de faire représenter une pièce, aurait tout autrement travaillé à compliquer l'action et emmêler l'intrigue. Mais telle n'a pas été son intention ; un simple passe-temps littéraire s'est trouvé, par hasard, être une tragédie [1].

L'action en est des plus simples. Le poète de Tarascon le sait bien assez. Mais n'ayant pas la vocation du théâtre, pourquoi demander à M. A. Garrigou de s'astreindre à ces compositions théâtrales répétées, à ces exercices continus, à ces pratiques du drame qui, seules, peuvent initier au secret des enchevêtrements des scènes, et à l'art de tenir un public en haleine et tout palpitant ?

L'action est donc un épisode pris de la guerre des Albigeois ; et manifestement, le titre de la pièce est trop général. Cette indication, *les Albigeois*, ferait supposer une étude, à un point de vue large et compréhensif, sur cette crise sociale autant que religieuse. Il s'agit seulement d'un seigneur de Carcassonne, très naïf, et que nos habitués de la critique parisienne des théâtres traiteraient, sans façon, d'un peu indécis, ne sachant jamais bien positivement ce qu'il veut. Il s'agit de sa femme, qui ne cesse de geindre, et d'un légat très cruel, qui fait assassiner et emprisonner ceux qui le gênent [2].

1. Les *Albigeois* seraient lus avec grand intérêt, dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans la *Revue germanique*, dans le *Correspondant*, dans la *Revue catholique*. Ce drame aurait dû être publié en feuilleton dans un grand journal de Paris.

2. Il faut savoir gré au poète d'avoir mis auprès du légat sanguinaire, un légat plein de douceur, Milon. Il aurait pu trouver quelques notes sonores dans le choc de ces deux oppositions ; mais, en somme, il est resté fidèle à la vérité historique, en nous montrant l'envoyé d'Innocent III plein de mansuétude et ne voulant que la paix.

Passons sur les acteurs ou personnages de la pièce, qui meurent ou disparaissent tous au dernier acte, car l'écrivain ne s'est point inquiété que, dans l'hypothèse d'une représentation réelle, si le public demandait le nom de l'auteur, il ne restât peut-être personne pour le proclamer.

Nous croyons savoir que le poète est le premier à reconnaître que l'intrigue manque dans ses *Albigeois?* Est-ce qu'il n'en dirait pas lui-même les imperfections et les lacunes, aussi bien que pourraient le faire nos analyses? Au premier acte, c'est le mariage du comte de Carcassonne avec notre héroïne Agnès, qui, préalablement, aimait un page nommé Gérard. Le père apprend l'existence de cette affection et dit à sa fille de n'y plus songer. Notre héroïne n'insiste pas, elle rend les armes, laisse tomber son inclination première, et le mariage a lieu.

Qui n'avouera avec nous que ces premières scènes sont traitées d'une manière satisfaisante? cette première difficulté de mettre promptement le spectateur au courant de la situation, est heureusement vaincue. L'exposition du sujet se déroule claire et nette. Il n'y a qu'un point obscur; on ne sait pas bien si le seigneur de Carcassonne est pour ou contre les hérétiques. Soit. Regrettons un coup de crayon oublié.

Au deuxième acte, l'áction est commencée. Nous sommes dans le camp des Croisés. Trincavel, le seigneur de Carcassonne, s'y trouve comme prisonnier, et nous voilà en présence du terrible légat Arnaud.

Avez-vous vu, au musée du Luxembourg, un tableau de Robert Fleury, reproduit et copié bien des fois. C'est une jeune fille blonde, échevelée, suppliant, les bras tendus, un homme vêtu de rouge. C'est encore cette même scène. Toutefois, l'homme rouge est seul, et, par la mauvaise habitude qu'il a, quand il est seul, de parler tout haut, il

nous met au courant de ses sanguinaires projets. La jeune épouse de Trincavel n'a personne auprès d'elle dans son manoir; le légat lui envoie le page, qu'elle avait si facilement promis d'oublier au premier acte.

Au troisième acte, Agnès toujours solitaire s'inquiète fort de l'absence de son mari. On lui annonce l'arrivée de Gérard, le jeune page. Elle refuse de le voir, et autorise seulement sa servante à lui demander ce qu'il veut. C'est tout.

Au quatrième acte, l'action se complique. Trincavel revient; il a appris que Gérard est dans le château; il veut le faire mourir. Agnès demande sa grâce, et aurait eu sans doute un bel élan de passion, si l'on ne venait annoncer que Gérard a pu prendre la fuite. Les ennemis entourent le donjon, et la bataille va se livrer.

Au cinquième acte, le comte Trincavel est vainqueur. C'est l'intervention d'un chevalier inconnu qui, venant attaquer tout à coup les Croisés, a décidé de la victoire. On devine que c'est Gérard. Une députation vient demander à Trincavel de revenir, sous le prétexte d'une conférence, dans le camp des Croisés, d'où il a eu tant de mal à sortir une première fois. Malgré les avis contraires de ses conseillers et les larmes de sa femme, il y revient et y meurt empoisonné. Un traître a livré le château, qui s'écroule dans les flammes.

Telle est l'étroite donnée historique dans laquelle M. Garrigou a voulu s'emprisonner. Sans doute, on peut se demander si l'action est suffisante pour saisir et impressionner un public; mais le poète ariégeois n'a-t-il pas justement tenté un tour de force, en essayant de se débattre au milieu de ces étouffantes insuffisances? Nous prenons cette pièce théâtrale, inédite, au sens que M. A. Garrigou lui a donné lui-même. Ce n'est qu'un essai. On ne prétend pas le défendre, aux endroits où elle donne droit à la criti-

que, dans la conception du sujet, dans l'agencement des scènes, dans l'exposition et le développement des caractères. Mais, précisément, comme nous sommes arrivés au poète pyrénéen, qui va fermer notre enquête sur les poètes et sur les poésies, suscités depuis l'époque féodale jusqu'à nos jours par la muse du Midi, dans les vallées de l'Ariège, nous voulons regretter, d'un regret accentué, que notre brillant et docte A. Garrigou, ce doyen de nos esprits travailleurs, n'ait pas eu dans sa jeunesse l'inspiration de chercher et de creuser les mines qui s'ouvraient devant lui. Qui l'eût empêché de tenter un poème méridional et de centraliser ses efforts, pour offrir, sous sa forme la plus intense, un produit de la vitalité poétique de nos montagnes? Il semble que, plus que d'autres, il était prédestiné à cette mission, par ses études vastes, approfondies, des antiquités locales. Les habitants du Commingeois montrent avec orgueil, l'œuvre de leur compatriote *François de Belleforest*, nous voulons dire la *Pyrénée*, et *Pastorale amoureuse*, petit poème qui parut en 1571, et qui a fondé la réputation littéraire de ce troubadour pyrénéen. On aurait de même désiré de notre Ariégeois un grand poème, parce qu'il avait tous les éléments pour y réussir, l'imagination, la faculté dramatique, le sens poétique, l'idée, l'esprit d'investigation, le secret du style nerveux et concis.

L'analyse rapide de sa trilogie, tout en faisant toucher à des parties incomplètes ou point assez soudées, révèle en même temps les ressources poétiques que notre écrivain tenait en réserve. Assurément, le critique officiel d'un journal de Paris[1], qui n'aime pas le vers alexandrin,

1. M. Francisque Sarcey, du *Temps*, et du *XIXe siècle*, qui déteste l'alexandrin des lettrés de 1828, le traite de langue surannée et dit qu'il s'endort à leur bruit monotone.

se serait fâché, s'il avait eu à rendre compte de la pièce de M. Garrigou. Il se serait plaint de ne pas trop découvrir, au premier abord, dans les *Albigeois*, la thèse qu'on y soutient, les caractères et les idées qu'on y développe. Néanmoins, comment nier qu'il n'y ait de belles parties dans ce drame, que les vers n'en soient très beaux et d'une facilité de facture vraiment remarquable. Il suffit de s'engager dans la lecture des deux premiers actes seulement, pour sentir qu'on est en face d'un poète de premier ordre.

On dira que le poète aurait pu mieux sculpter ses personnages; qu'il s'est contenté de les effleurer. Eh, sans doute; et l'on pressent que dans sa seconde manière le poète Garrigou aurait agrandi le rôle du héros Trincavel, qu'il était si naturel de présenter comme le chef de cette forte race du Midi, en lutte contre les hommes du Nord; car, en somme, la guerre des Albigeois fut en partie la résistance faite à des étrangers. Trincavel, alors, au lieu de rester cet étrange personnage, qui se laisse prendre deux fois au même piège, aurait représenté en lui cette terrible et lamentable crise, dans laquelle le Midi succomba en donnant naissance à la France [1].

Disons-en de même de l'héroïne Agnès. Il est certain que cette individualité pouvait devenir, d'un peu incolore qu'elle est, une des plus intéressantes ! car voici Agnès jeune fille; son père lui dit :

Ce jeune page, objet d'une folle tendresse,
Jusques à t'en prier, ton vieux père s'abaisse...
Tu l'oublieras...

1. Le quatrième acte, qui a des situations émouvantes, indique assez combien M. A. Garrigou est près de toucher dans sa trilogie à des scènes d'un haut effet. Enfin, la passion va se montrer dans cet endroit du drame : Gérard, va rencontrer, dans son château, Agnès, dont il eut, le premier, l'affection. N'était-ce pas le moment, pour le poète, de déployer ses grands ressorts? — Il ne l'a pas voulu et s'est résigné, dans l'état actuel de

AGNÈS.

Ah! différez du moins.

LE PÈRE.

Impossible, te dis-je.

AGNÈS.

Vous serez obéi, mon père.

Une pareille soumission est d'un bel exemple, mais elle n'est pas dramatique. M. A. Garrigou n'est pas le dernier à confesser, en relisant son œuvre, qu'Agnès, si charmante au coin du feu, n'est pas un personnage de tragédie ; qu'elle n'appartient au théâtre, ni comme épouse ni comme mère [1].

Montfort lui-même, dont le nom fait relever la tête, n'a point, dans *les Albigeois*, le rôle qu'on attendait. Voilà, avait-on cru, le lion : au milieu de ces petits cris étouffés

la pièce, à sacrifier un peu l'élévation dramatique; Agnès envoie tout simplement sa suivante recevoir Gérard.

. . . . Et je lis dans ses yeux,
Que ce n'était pas moi qu'il cherchait en ces lieux.

1. Certes, Agnès se montre très ouverte aux impressions. Qui dirait une des causes de sa douleur ? Son mari, le noble comte, ne l'a-t-il pas appelée *madame!*

Madame!! — Elberge, à moi!! Ne suis-je plus sa femme?

Elle ne méritait pas cela, car elle est la plus attentive des ménagères. Son mari, fatigué de la bataille de la veille, dort avec son casque et sa cuirasse.

AGNÈS.

Si tu te dégageais de ce pesant fardeau,
Qui te tient tout le corps comme dans un étau.

TRINCAVEL.

C'est inutile, Agnès, il me faut en tenue
Au point du jour passer tout mon monde en revue.

Nous reconnaîtrons encore une fois que ces détails convenables pour une bonne petite bourgeoise, n'ont rien de dramatique ; M. Garrigou le sait mieux que nous.

La *mère* ne paraît pas, à certains endroits, plus à la hauteur que l'épouse. Son fils, Roger, est emporté dans la nuit par de fidèles serviteurs, qui l'éloignent du péril, et le sauvent. Agnès, en bonne mère, craint *qu'il ne pleure*. C'est trop maternel.

AGNÈS.

Voyons l'état du ciel ; sa teinte rembrunie,
Et de la foudre au loin le sourd mugissement,
Augmentent ma frayeur. *Voyager!* Pauvre enfant!

et grêles, nous allons entendre enfin les sons mâles du clairon. Il n'en est rien : Montfort ne se bat que pour avoir un duché, et n'apparaît que pour balbutier.

Il est deux fois regrettable que M. Garrigou ne se soit pas décidé à prendre par la main le chœur des poètes ariégeois, comme pour le conduire aux hautes destinées qui lui sont dues. Il pouvait tirer de ses *Albigeois* une très grande pièce, comme il aurait dû incarner en lui la représentation totale de la puissance poétique de l'Ariège. Car même, à côté des points défectueux, on ne laisse pas de sentir dans cette pièce, laissée à son premier jet, le souffle d'un maître. Le poète de Tarascon n'a traversé la scène française qu'un seul jour, une seule fois, et il est aisé de deviner que, s'il eût voulu, il eût laissé au théâtre une forte empreinte de son passage. Comme nous lisions cette pièce dans une réunion de gens de lettres, à Paris, unanimement, les auditeurs, à part la pompe trompeuse du nom de trilogie [1], saluèrent la révélation d'un beau talent. Il fut convenu que toutes les scènes et tous les vers ne sont pas de la même force; mais combien de grands vers dans *les Albigeois*, combien de ces vers, véritables coupes de cristal, que de belles idées remplissent jusqu'aux bords!... Et tout à coup un homme d'esprit de s'écrier : « Quel noble pays « que ce Midi! L'auteur des *Albigeois* a composé sa tra-

1. Ce mot trilogie n'est-il pas trop flamboyant?—Généralement il y a trois pièces dans une trilogie, formant ensemble un grand drame, dans lequel trois actions différentes groupées pour ainsi dire autour des mêmes personnages, présentent un tout régulier soumis aux lois de la plus sévère unité. La Grèce doit au génie d'Eschyle la plus ancienne et la plus dramatique trilogie que nous connaissions. Le sujet est la terrible fatalité qui poursuit la race des Atrides. L'Angleterre a sa trilogie aussi, dans le *Henri VI* de Shakespeare. La France ne peut montrer que cette satire à la fois si comique et si triste des résultats de la corruption sociale à la fin du siècle dernier, le *Barbier de Séville*, le *Mariage de Figaro* et la *Mère coupable* de Beaumarchais. A. Garrigou n'a pas eu en vue une trilogie, au sens, où l'entendaient Eschyle, Shakespeare et Beaumarchais.

« gédie à ses moments perdus ! Il est sans doute absorbé « par des occupations tyranniques, ou bien par une posi- « tion sociale ou par des études, qui ne lui permettent pas « de longues stations dans les régions de la littérature « dramatique. Que c'est regrettable ! Qui donc a mis dans « son oreille cette harmonie musicale, et ce rhythme des « vers? D'où lui vient cette admirable facilité? Quel est « donc le pays en France, où l'on emploie à ce doux et noble « travail ses heures de loisir? » — Peu d'écrivains, en effet, parlent en vers un plus noble langage que M. A. Garrigou. Le drame commence ainsi :

GUILLAUME, seigneur de Montpellier, entrant avec Preixan, chevalier, vassal de Raimon Trincavel.

Je suis charmé, Preixan, de vous voir dans ma cour,
De vous y voir témoin des fêtes de ce jour,
Quand, par des nœuds bien doux, j'unis Agnès ma fille
A Raimon Trincavel.

PREIXAN.

Membre de la famille,
A laquelle la vôtre est près de s'allier,
A mon tour, je suis fier, sire de Montpellier,
De recevoir de vous un accueil qui m'honore...
Vassal de Trincavel, son parent, plus encore,
Son ami...

GUILLAUME.

Je le sais.

PREIXAN.

Preixan est trop heureux
De voir son suzerain fixé par de tels nœuds :
Et Raimon Trincavel, comte de Carcassonne,
Ne pouvait ajouter fleuron à sa couronne
Plus beau que le fleuron, qu'il doit à cet hymen ;
De votre fille, Agnès, en recherchant la main
Il mit le comble aux vœux de tous ses feudataires.

GUILLAUME.

Puisse le ciel, Preixan, rendre ces nœuds prospères,
Et des vassaux d'Agnès assurer le bonheur !
Mais, dans cette union, j'éprouve au fond du cœur,

Je ne vous le tais point, un regret qui m'oppresse.
On dit que Trincavel — est-ce chez lui faiblesse,
Ou bien entraînement — laisse dans ses États,
Discourir librement des moines apostats,
Qui de Valdus semant l'infernale doctrine,
De la religion ont juré la ruine.
Vous savez que l'erreur a fait de grands progrès
Des terres de Béziers jusqu'au pays Castrais;
Et je crains, qu'à la fin le clergé catholique,
Pour extirper du sol le poison hérétique,
Ne mette tout en feu, dans les lieux où Raimon
Laisse ainsi chaque jour s'infiltrer le poison.
Je crains,— Dieu, qui m'entends, ne me rends pas prophète
Qu'à l'Église, Raimon trop tard ne se soumette,
Et n'ayant pas au mal, qui sourdement grandit,
Opposé, dans ses fiefs, son zéle et son crédit,
Ne devienne suspect; que l'on ne s'autorise
De son indifférence envers la sainte Église,
Pour faire retomber sur lui les premiers coups
. . . .

Mais quittons les *Albigeois*. A. Garrigou, qui avait laissé le champ de la politique, redevient militant dans les poésies de ses dernières années. Il écrit trois lettres en vers à M. Thiers : 1er janvier 1871, 2 janvier 1872, 3 juin 1873. Tantôt il félicite M. Thiers, tantôt il le stimule, selon que le grand historien national travaille efficacement à raffermir la République, ou qu'il semble louvoyer dans les fluctuations d'une politique de bascule. Il y a là près de cinq cents vers, où se retrouvent la facilité, la netteté et les autres qualités habituelles du poète républicain.

L'*Imbrogliade*, poème héroï-comique en quatre chants, renferme mille vers environ, dans lesquels le poète étonne par sa manière de s'exprimer si aisée, qu'on dirait, de la poésie, sa langue habituelle, à la fois mordante et noble, satirique et sensée, facile et élégante. Dans le premier chant, on est reporté à la date de novembre 1872. Tout se passe dans un dialogue entre un lord et le duc de Broglie. Le poète

fait voir, de son point de vue, le côté impolitique du projet attribué à M. de Broglie de se substituer à M. Thiers. Le deuxième chant roule sur les préliminaires du 24 mai. On ne peut pas peindre avec plus de couleur, raconter avec plus d'esprit et de malice les mouvements de l'Assemblée nationale, les discours, les attitudes, les démarches des uns et des autres, en voie d'enfanter le 24 Mai, et de retirer à M. Thiers la présidence de la République. En vérité, l'*Imbrogliade* de Garrigou vaut bien la *Villéliade* de Méry.

Le poète, que rien ne fatigue, poursuit, dans le troisième et le quatrième chant, le développement et la conclusion de son poème burlesque. Et, si peu que l'on soit disposé à rire, quelle que soit la thèse politique à laquelle M. Garrigou ait donné les préférences de sa vie, il est incontestablement amusant de voir, comment, dans une cohue brillante, se démènent les Buffet, Depeyre, Fourtou, de Carayon, Changarnier, Dupanloup, madame Thiers, Naquet, Barthélemy Saint-Hilaire, de Larcy, Paul de Cassagnac, Eschassériaux, Abattucci, Conti, Acloque, de Franclieu, etc. Même la fameuse formule de l'*ordre moral*, y est raillée.

L'œuvre poétique de M. A. Garrigou, se complète par une chanson sur le *Seize mai* 1877, dont voici l'un des six couplets :

Jaloux de raviver des rois
La jeune ou les deux vieilles souches,
Le seize mai, gros de cinq mois,
En octobre fera ses couches.
Dans son sein, coq, aigle et lis blancs,
Bien nourris grandiront à l'aise ;
Mais le seize mai, dans ses plans,
N'a pas su voir, que, de ses flancs
Peut sortir un quatre-vingt-treize ! (*Bis*).

Ajoutons une autre poésie intitulée : *Un autre seize mai au Mexique*, qui comprend cent cinquante vers environ, et

l'on a tout l'ensemble d'une œuvre poétique considérable, qui bien regardée de près ferait retrouver, dans A. Garrigou, en des proportions diversifiées, quelque chose de la manière railleuse de Voltaire, beaucoup d'accents de la poésie sérieuse et renouvelée d'André Chénier. Nous passons rapidement sur les poésies, inédites pour la plus grande partie, de l'écrivain de Tarascon, parce que nous nous étendrons longuement ailleurs sur d'autres travaux de ce fécond esprit. Il n'en est pas moins certain que A. Garrigou aurait été, en même temps qu'un poète sérieux, je ne dirai pas « un persifleur étincelant, » comme on l'a écrit de Rivarol, mais un censeur éloquent, spirituel et fougueux des travers et des ridicules d'une société en décadence. Nous achevons donc par un poète politique une série, qu'avaient ouverte les comtes de Foix.

C'est bien un poète essentiellement politique, qui ferme au dix-neuvième siècle le temple des muses ariégeoises. En toute occasion A. Garrigou a revendiqué ou chanté la liberté. Il disait, en 1848, à Béranger :

Ah ! que sont devenus les temps, où chaque fois
Que le droit du plus fort, dans un congrès de rois,
Pressait la liberté jusqu'au bord de la tombe,
Un trait fendait la nue, et plus prompt que la bombe
Allait frapper, sans crainte, aux yeux de l'univers,
Ces rois, qui maudissaient et la France et tes vers.
Ils ne sont plus les jours d'éternelle mémoire,
Où ton cœur s'inspirait d'un chant pour chaque gloire :
Où, dans tes saints transports, le luth républicain
Saluait l'homme libre, au sol américain,
Pleurait sur les enfants de l'illustre Pologne,
Sur l'Ibère expirant aux champs de la Corogne,
Étrangers, dont tu peux honorer les hauts faits,
Citer l'exemple au monde, en demeurant Français !
Il me souvient encor du mouvement d'ivresse
Que provoqua ta muse, en célébrant la Grèce;

L'Hellène malheureux luttait avec fierté,
Sur la terre des arts et de la liberté.
L'ignoble Turc voulait l'abrutir dans les chaînes :
Son bras et sa fureur dirigés contre Athènes
Portaient le feu, la mort, jusques au Parthénon;
Quand ton vers de l'Europe amorça le canon,
Comme un autre Tyrtée, éveillant le courage,
Tu poussas nos vaisseaux vers l'homérique plage;
Et la Grèce, à son tour, admira nos soldats
Morts aux champs illustrés par Épaminondas.

C'est que dans l'avenir ton clairvoyant génie
D'un monde tout nouveau pressentait l'harmonie,
Interprétait de Dieu les éternels desseins.
Prophète ! alors tu fis entrevoir aux humains
L'égalité régnant dans les deux hémisphères,
Tous les peuples unis, comme un peuple de frères :
La liberté plantant l'étendard de la paix !
Béranger, tout cela ne serait-il qu'un rêve,
Une vaine utopie ! et le flot sur la grève,
Où ton doigt formula le prochain avenir,
En a-t-il effacé jusques au souvenir?
Dis-nous, Poète, à nous qui te savions comprendre,
Pourquoi ta harpe d'or ne se fait plus entendre?
Dans tes veines le sang s'est-il déjà glacé ?
Pourquoi ?..... mais revenons d'abord sur ton passé.

Ici, se termine le premier volume de l'*Histoire des Ariégeois*. Nous croyons avoir suffisamment mis en lumière le génie poétique de la race, génie qui, dans l'ordre de la sensibilité littéraire, se trouve être le frère du génie religieux, dont le domaine a pour sphère la plus haute et la plus délicate portion de l'âme humaine. Heureux sommes-nous, d'avoir exhumé des terres de l'oubli, à côté de noms éclatants, quelques noms d'Ariégeois, qui ont droit au laurier de la poésie. Il est certaines ingratitudes nationales dont les hommes sont plus ou moins inconscients, et qui, formées sans raison d'être, n'ont besoin, pour cesser, que

de la rencontre de quelques circonstances favorables. Il en est des poètes, en Ariège, absolument comme en Autriche. Écoutons l'humoristique Hongrois, le poète Nicolas Lenau, après une excursion en Amérique, repassant l'Atlantique et regagnant son cher pays, en 1833. Une douce surprise l'attendait, à son retour, comme compensation à ses déboires poétiques. Pendant son absence, son talent, jusque-là apprécié seulement par un groupe d'amis et d'artistes, était devenu familier au public. Son nom s'était répandu, et ses œuvres étaient dans toutes les mains. Il en fut le premier doucement étonné, et, tout en savourant les délices de cette soudaine notoriété, il écrivait gaiement à son ami Mayer : « Je ne puis m'empêcher de rire en songeant qu'il m'a fallu m'expatrier, pour acquérir chez moi une valeur et un nom. Il en est des poètes, en Autriche, comme des cigares à Brême. On les expédie en Amérique ; là, ils reçoivent l'estampille étrangère, et, au retour dans la patrie, chacun s'extasie sur leur délicieux parfum, alors qu'auparavant le diable n'aurait pas voulu y toucher [1]. »

Ainsi se passent les choses en tout lieu ; et peut-être pour avoir été murmurée dans le Nord, la gloire des poètes ariégeois sera-t-elle plus aisément acceptée dans leur terre natale. Nous lui aurons fait traverser, comme aux cigares de Brême, une autre Atlantide, et cette gloire reviendra aux montagnes pyrénéennes, après avoir reçu l'humble consécration d'une plus humble prose, n'ayant d'autre prestige que sa naissance, non sur les fleuves américains, mais sur les rives de la Seine, et dans une capitale qui centralise toutes les poésies et toutes les renommées de l'occident européen.

Vainement des tentatives ont-elles été faites depuis qua-

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1878. p. 204.

rante ans pour remettre dans la mémoire des Français des poésies méridionales qui avaient droit à l'attention publique. La première, qui date de 1844, a laissé subsister des lacunes presque aussi grandes après comme avant cet essai de réparation tardive[1]; et la place due aux poèmes éclos dans les vertes vallées de l'Ariège, ne peut s'y remarquer. N'y avait-il point, sur ce point intéressant du territoire national, un groupe de troubadours d'une véritable valeur, et néanmoins plus ou moins ignorés, qui répondaient de la même manière que Jasmin, quand on leur demandait à quelle source ils avaient puisé leur art poétique, chez quels maîtres ils s'étaient formés[2]? Parmi les autres tentatives, plus approfondies, nous devons constater que l'une n'a pas malheureusement franchi la borne qui sépare l'Ariège du Bigorre et du Béarn[3]; et, dans le cas de chants populaires communs à toutes les vallées pyrénéennes, elle a le tort de négliger la part qui serait afférente au pays de Foix et au Couserans.

Mentionnons d'autres tentatives plus récentes, essayées avec un grand savoir, et dans lesquelles nous trouvons

1. M. Cabrié, censeur des études au collège de Versailles, publia en 1844, un recueil de poésies méridionales; mais d'abord il ne donna que la traduction française; ensuite, à peine citait-il une vingtaine de poètes : *Goudouli*, *Gautié*, *Courtet*, de Prades, *Joseph Pastural*, *Daubasse*, fabricant de peignes, *Bruyeis*, *Sage*, de Marseille, *Borel*, pour le dix-septième siècle; *Gros*, de Marseille, *Despourrins*, *Saboly*, *Peyrot*, *Pélabon*, pour le dix-huitième; *Jasmin* (qui a 150 pages), *Dieulefet*, *Peyrottes*, faïencier à Montpellier, *Daveau*, coiffeur à Carcassonne, *Auguste Rigaud*, de Montpellier, *Bellot*, de Marseille, *Desanat*, de Tarascon, *Barthélemy*, de Marseille, *Auguste Tendoret*, *Vidal*, coiffeur, pour le dix-neuvième siècle. Or, depuis cinquante ans, que de muses ont brillé dans le Midi!

2. Qui vous a appris à faire des vers ? demandait une dame à Jasmin : « Madame, répondit celui-ci en lui montrant le ciel, *Celui qui est là-haut!* »

3. On cherche vainement dans le volume de M. Cenac-Moncaut, *Littérature populaire de la Gascogne*, ouvrage d'érudition et de critique, les productions indigènes de l'Ariège. Il n'y en a pas davantage dans M. Coaraze de Laa (*Chants populaires du Béarn et du Bigorre*).

des noms scientifiques, J.-B. Noulet[1], Léonce Couture[2], P. Tamisey de Larroque[3]; mais, à travers leurs évocations de poètes gascons, agenais, provençaux, nous n'avons vu guère émerger que le nom de Roger-Bernard III, comte de Foix[4]. Puissions-nous inspirer des recherches, permettant d'établir un tableau complet des poésies, chansons, rondeaux, pamphlets, chants vulgaires, où se devront refléter l'existence des paysans ariégeois, le caractère, l'esprit, les passions des classes agricoles et pastorales. Alors seulement s'accomplirait d'une manière presque intégrale le vœu formé, il y a plus de cinquante ans, en faveur des muses méridionales : celui d'un recueil de pièces de vers anciens et modernes des poètes languedociens et provençaux, qui ressusciterait la gloire de plus d'un charmant poète, et transmettrait à la postérité des productions, que la France entière connaîtrait, et souvent aussi agréables que celles d'Anacréon et de Catulle[5].

C'est qu'on ne peut se refuser à l'évidence des faits. Reconnaissons volontiers qu'à part Gaston-Phœbus, et quelques modernes, nos poètes ariégeois, loin d'être choyés et fêtés dans les cercles de la capitale, ont disparu dans l'obs-

1. *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi* de la France aux seizième et dix-septième siècles. Paris, Techener, 1859, 1 volume. Le docteur Noulet se proposait de montrer comment nos patois sortirent de la langue romane. Il passe en revue divers poètes. Travail reproduit dans la *Revue des langues romanes*, de Montpellier.

2. M. Léonce Couture inséra, en 1860, dans le tome Ier de la *Revue de Gascogne*, *une esquisse d'une histoire littéraire de Gascogne* jusqu'au quatorzième siècle; travail savant et approfondi.

3. M. Ph. Tamisey de Larroque a publié de remarquables pages sur les *vies des poètes gascons* (G. Colletet, Bernard du Poey, François de Belleforest, etc.).

4. M. Léonce Couture dit, en effet, que Roger-Bernard a laissé plusieurs strophes d'une belle inspiration patriotique. *Revue de Gascogne*, t. Ier, p. 170.

5. Vœu émis dans les *œuvres* de Fabre d'Olivet. — Nous aurions, quant à nous, indiqué aux poésies ariégeoises des types plus virils de comparaison, qu'Anacréon et Catulle.

curité de l'oubli et de l'inconnu, voués à une sorte d'ostracisme. Et cependant ils étaicnt de la vraie race des poètes, ouverts à l'inspiration, aptes à chanter la terre et les étoiles. Pour nous, aurons-nous omis, dans notre longue recherche, quelque nom de montagnard, quelque auteur de rondeaux, de triolets, de fables, d'idylles, de satires ou de drames? Cela ne serait point impossible, quoique fort involontaire. Aussi, regardons-nous comme un devoir de ne pas terminer ce dernier chapitre, sans faire un petit acte de réparation pour les premiers siècles féodaux, envers trois poètes, *Aicarts del Fossat*[1], *Pierre de Durban*[2] et *Gaston-Phœbus*.

Aicarts del Fossat paraît devoir être classé parmi les troubadours ou poètes, qu'a vus naître le pays ariégeois. On ne trouve malheureusement de lui que peu de pièces. La date exacte de l'époque où vivait ce troubadour n'est pas précise ; elle flotte entre le douzième et le treizième siècles, ainsi qu'on peut en juger par la pièce suivante, dans laquelle il fait l'éloge de don Sanche, roi d'Aragon, celui vraisemblablement qui est connu sous le nom de Sanche le Sage.

Voici les deux premières strophes de cette pièce, qui se rattache à des souvenirs historiques :

Del rei d'Arragon consir
Que mantas genz l'an lauzar,
Et totz sos faits vei grazir ;
Donc ben dei meravillar

Cossi pot far era treguas ni fis,
Qu'are chai chastels no fo per lui assis :
Mais volc guerra filz del rei d'Etobia
Lo jorn que venc cavalcar à Peria.

1. Manuscrits de la rue Richelieu.
2. *Ibidem*.

Si son pretz vol'enantir,
Ges er nos deu acordar;
Auz li deu ben sovenir
Qu'el coms fetz Sancho passar

En Proensa, e si'l reis s'afortis,
Mais n'er temsutz per totz sos ennemis;
Joves den far guerra et cavalaria,
Et quant es Veillz, teing ben qu'en patz estia.

Quant aux poésies du troubadour ariégeois, Pierre de Durban, nous n'avons à rétablir qu'une strophe, qui manque au Sirvente, plus ou moins risqué, reproduit dans un des premiers chapitres de ce volume, et dans lequel Pierre de Durban répond à Pierre Gavarret, qui lui avait adressé une pièce de vers.

En conseill que sion pres
E c'om los fassa férir,
E l'uns dels tres sia mes
En loc don non veia eissir,
E ill doi sion pendut sotz cobertor,
Car failliron à la cocha maior;
E si per so un dels tres no is chestia
Mal perda Dieu qui mais en lor se fia.

Reste Gaston-Phœbus dont nous avons donné quelques poésies et un traité sur la chasse. On lui doit aussi des prières [1] et des traductions des Psaumes, que le comte paraît avoir composées après la mort tragique de son fils, et celle d'une jeune femme nommée Marguerite, qui vivait avec lui à la cour d'Orthez. Notre histoire des poètes ariégeois demande, pour être complète, d'en offrir aux lecteurs quelques extraits inédits.

Les oraisons de Gaston-Phœbus commencent par une lon-

1. Nous avons donné ailleurs un seul fragment de ses poésies, qui sont la plupart inédites.

gue prière en latin, qu'il adresse au ***Dieu Tout-puissant***, et que nous croyons superflu de reproduire. C'est à la suite de cette oraison qu'il composa en français une série de prières dont le fond est emprunté aux Psaumes de l'Église et qui forment un traité très suffisant, pour donner une idée de l'esprit religieux, des aspirations du cœur de ce comte si vaillant, si docte et si courageux.

Ce traité de prières comprend plusieurs oraisons, dont nous nous bornerons à citer quelques fragments. Toutes sont admirables et respirent les sentiments religieux les plus élevés; elles font regretter que ce traité n'ait pas été imprimé.

Première Oraison. — « Sire vray Dieu tout-puissant, perpétuellement sans fin et sans commencement » ung en trynité et troys en un seul Dieu.

« Je te adore, te loue, te bénis et glorifie, et à toi rends grâces, et à toi de tout mon cœur je me recommande.

« Entends, Sire, à ma voix, et à mon oroyson, Père du Ciel, mon Dieu et mon Roy, fils rédempteur du monde. Dieu, ayez mercy de moy et pardonne à mes iniquités..... Dieu, remplis-moi de l'esprit de ta grâce et m'adresse en voyes de salut durable et m'enseigne à faire ta volonté.

« Oste de mon cœur toute iniquité ; Dieu tout-puissant et miséricordieux, regarde ma faiblesse et m'enseigne à faire ta volonté. Reçois mes prières et par l'intercession de la benoiste glorieuse Vierge Marie, oste-toi de dessus moi ton yrre (colère).

..... O glorieuse mère de Dieu, mère de miséricorde toujours Vierge, Marie qui porta le Seigneur de tout le monde et le roy des Anges, ayde-moi au jour de ma tribulacion, afin que par tes prières et mérites je puisse aller au règne des Cieux. » (La suite de cette oraison est un long hommage rendu à la sainte Vierge et aux saints du Paradis.)

Deuxième Oraison. — « Quant aux peschez que je fais, sire vray Dieu omnipotent, je regarde et aux peines et aux tourments que pour eux je dois souffrir ; je n'ay pas petite peine à tout considérer et faire de manière à recevoir des consolations. Car non seulement ay-je toy courroucé qui es mon créateur, mais toy et toutes les créatures.....

« Donc en pensant des grands péchés et des grandes ordures dont ma pauvre âme est tâchée, je me mets à genoux pour obtenir le pardon de ces péchés et de celui qui a eu trop d'yeux et que le repentir ay-je.....

« Car par ma vertu, sans toy je ne le puis faire, sire ; octroy-moi s'il te plaist qu'en cette mortelle vie, avant que je me puisse amander, ote-toy de mes peschez et parvienne en ta grâce, *Amen.* »

Remarquons que dans cette oraison, Gaston-Phœbus semble déplorer la mort tragique de son fils et celle du gouverneur de Lourdes qu'il fit mettre injustement à mort.

Troisième Oraison. — « Mon espérance et mon salut, à toy, sire, me rends et crie mercy comme le vil et le plus malheureux que tous qui oncques fut, et prie, sire, Dieu tout-puissant, qu'il te plaise avoir pitié de moy, « je te supplie qu'il te plaise à ta douce et sainte miséricorde me rendre mon salut. C'est la grasce et doulce recognoissance ; car dire quand tous et grands miracles as-tu fait pour moy pourriture sur toutes ordures. »

Qu'il suffise de ces extraits des oraisons qui sont fort longues et au nombre de dix-sept. Ils peuvent donner une idée du genre de ce traité, qui fait suite *aux Deduicts de la chasse.* Mais, en outre du traité sur la chasse qui est en prose, le comte de Foix a écrit en vers sur le même sujet.

Nous en donnons les extraits suivants.

Il commence par formuler les préceptes sur l'art du fauconnier et passe ensuite en revue les autres genres de

chasse, qu'il décrit en vers aussi. Voici le début du traité sur l'art du *faulconnier*.

En c'tens-cy qui veulle sçavoir
Des faulconniers et veut avoir
Tous faulconniers at bien entrochez
Saiche qu'il est plusieurs rechez.
Si tu ten laisse entaischer
Tu n'auras que tes oyseux à chier (choisir),
Et si tu bien chier (choisis) ne les as
Certes peu savoir en pourras.
Donc comment est que tu te gardes
De décher et que tu regardes
Qu'il convient qu'en ce en mon œuvre,
Ou aultrement rien ne vault l'œuvre.
Pour ce premier te monstreras
Deux choses briefvement se tu sçay.

Suit la manière de prendre et d'élever les faucons.

Pour estre meilleurs faulconniers
Et que ceux qui nont rompt pesche
Ne soient jamais entaischés
Et puis des vertus et des vices, etc.

N'allongeons plus nos citations. Les autres chapitres du traité contiennent les chasses du loup, du renard, le dressage des chiens, leur nature, leurs qualités, etc., etc.

Ces réparations faites, préságeons l'avenir par le passé. Lorsque nos vallées de l'Ariège arriveront à la notoriété qui leur est due, les Ariégeois, qui sentiront en eux l'étincelle, se replieront sur leur terre natale, et appliqueront leur verve poétique à chanter les beautés de leur mère. Voyez ailleurs: les poètes vaudois, les muses de la Suisse, stimulés par le va-et-vient des voyageurs qui viennent admirer, à l'envi, les paysages des bords du Léman, et des autres cantons de la Confédération helvétique, se sont tous mis à l'œuvre. L'un a des *Poésies helvétiennes*[1] ; l'autre *le Lever du soleil*

1. Philippe Bridel, poète qui a chanté les Alpes; mort en 1845.

au Righi[1]; celui-là son *Chant de guerre fribourgeois*, pour rappeler les souvenirs glorieux de Morat[2]; cet autre un chant devenu presque le chant national de la Suisse, *l'Helvétie*[3], ainsi que des poésies sur le *bleu Léman*. Est-ce que l'Ariège ne verra point fleurir *les amoureux de leur pays*, à mesure que l'étranger, venant dans ses montagnes, forcera ses enfants à se rejeter dans les préoccupations historiques et patriotiques? C'est surtout dans le pays de Foix, et dans le Couserans, qu'il faudrait poser cette question : *Pourquoi les Pyrénées ariégeoises n'auraient-elles plus de poètes?* Et il serait si aisé de montrer que « nulle part la nature n'a plus fait pour inspirer le barde et développer son imagination. »

S'il s'est agi, dans ce premier volume, du génie poétique de la race ariégeoise, nous avons donné, dans les premières pages, les raisons de commencer par cet ordre de manifestation et de tableaux, pour s'assurer de l'esprit et de la force intellectuelle départis à cette race. Il nous semble en effet qu'une des premières sources d'information à consulter avant les autres, consiste dans les prédispositions et les essais poétiques émanés de cette race elle-même. Nous sommes d'avis, qu'il faut beaucoup attendre d'une province qui, débutant par Gaston-Phœbus, aboutit de nos jours à Frédéric Soulié et à Latour de Saint-Ybars. Nos modernes Méridionaux feront revivre ce qui a précédé, de même que, chez Gaston-Phœbus, revivaient dans leur éclat les dernières traditions, si chères aux troubadours des cours d'Orange et de Béziers. A une fête de Noël, Gaston donna un banquet aux principaux seigneurs du pays et à quatre évêques, dont deux étaient clémentins et les deux autres urbanistes. Il y

1. Par Louis Manuel, poète vaudois, né à Rolle, en 1790.
2. Le même Bridel qui fut pasteur à Montreux.
3. Juste Olivier.

eut « grand foison de ménestrels dans la salle ; le comte de Foix revestit les ménestrels du duc de Touraine, qui là estoient, de drap d'or fouré de fin menuvair. » Et l'on pense, d'après les comptes de la maison du duc d'Orléans, que ces ménestrels étaient *Jehan Lefébure*, *Gilet Villain*, et leurs compagnons, joueurs de personnages, de Vire en Normandie[1]. Pour faire revivre les traditions poétiques, les bardes modernes de l'Ariège n'ont-ils point à leur disposition les grands moyens de la publicité nouvelle? Quand l'Ariège a aussi ses Banville, ses Daudet, ses Coppée, ses Paul Deroulède, ses Barbier, tous avec « de la flamme au cœur, des rimes d'or, et des métaphores éblouissantes plein des écrins » pourquoi l'Ariège ne s'affirmerait-elle pas ?

Enfin, pourquoi, comme aux Alpes, n'aurions-nous pas le chant du pays ?

Il est, amis, une terre sacrée
Où tous ses fils veulent au moins mourir.
Du haut des monts dont elle est entourée
Lequel de nous la vit sans s'attendrir ?
Cimes qu'argente une éternelle neige,
Rocs, dans les airs dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Ariège! Ariège!
C'est toi, c'est toi que nous aimons toujours!

Maintenant, dans le deuxième tome qui sera consacré aux militaires, nous montrerons que les montagnes ariégeoises, après avoir brillé par la verve de leurs poètes, ne manquèrent à aucune époque d'envoyer dans les camps et sur le théâtre de toutes les guerres, leurs nobles, leurs bourgeois et leurs campagnards.

1. Le comte de Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, t. III, n° 5,603.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

LES POÈTES DE L'ARIÈGE

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

Page 256, ligne 5. — *Au lieu de :* en renom brilla à la fin de ce seizième siècle, *lisez :* en renom à la fin de ce seizième siècle.

Page 273, ligne 8. — *Au lieu de :* un acte de qui correspondait, *lisez :* un acte qui correspondait.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, 6, rue des Poitevins.

Paris. — Impr. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.



